



















# THÉÂTRE

D E

*P. CORNEILLE,*

A V E C

DES COMMENTAIRES,

*ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.*

Nouvelle Édition, augmentée.

---

*TOME SEPTIÈME.*

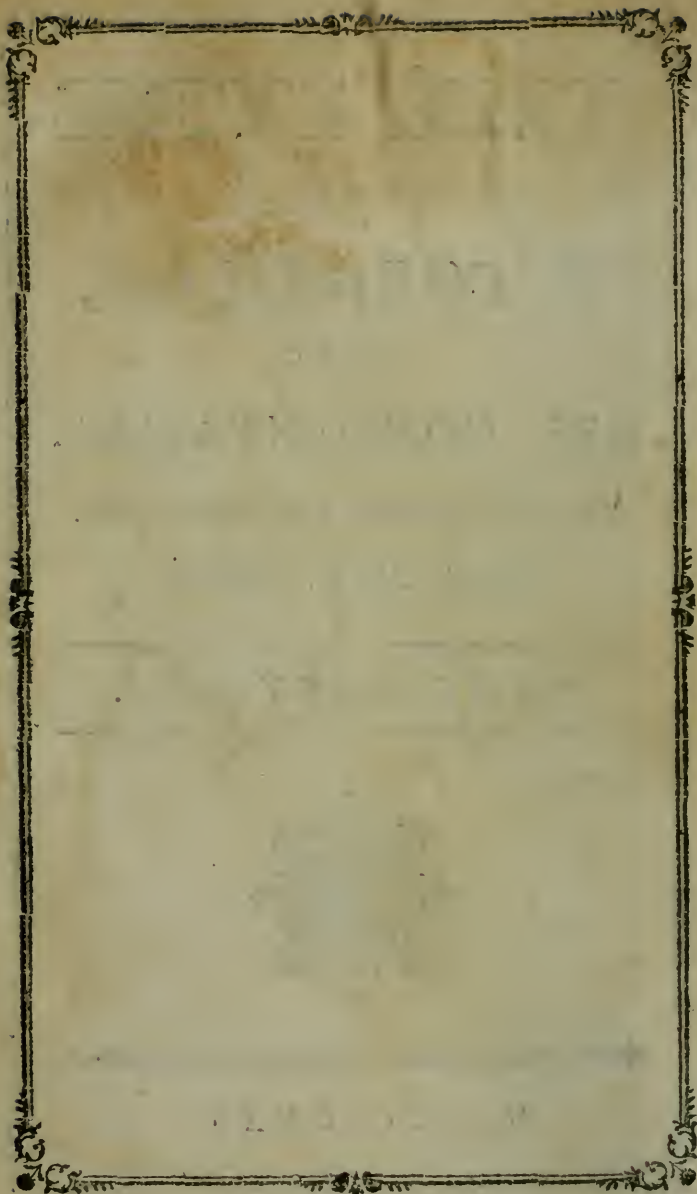
---



---

M. D C C. L X X V I.





T A B L E

D E S

P I E C E S

Contenues dans ce septième volume.

<b>P</b> RÉFACE de l'éditeur. . . . .	Page	3
<i>Au lecteur.</i> . . . . .		8
<i>Acteurs.</i> . . . . .		10
AGÉSILAS, tragédie. . . . .		11
<i>Préface de l'éditeur.</i> . . . . .		109
<i>Au lecteur.</i> . . . . .		113
<i>Acteurs.</i> . . . . .		116
ATTILA, tragédie. . . . .		117
<i>Préface de l'éditeur.</i> . . . . .		199

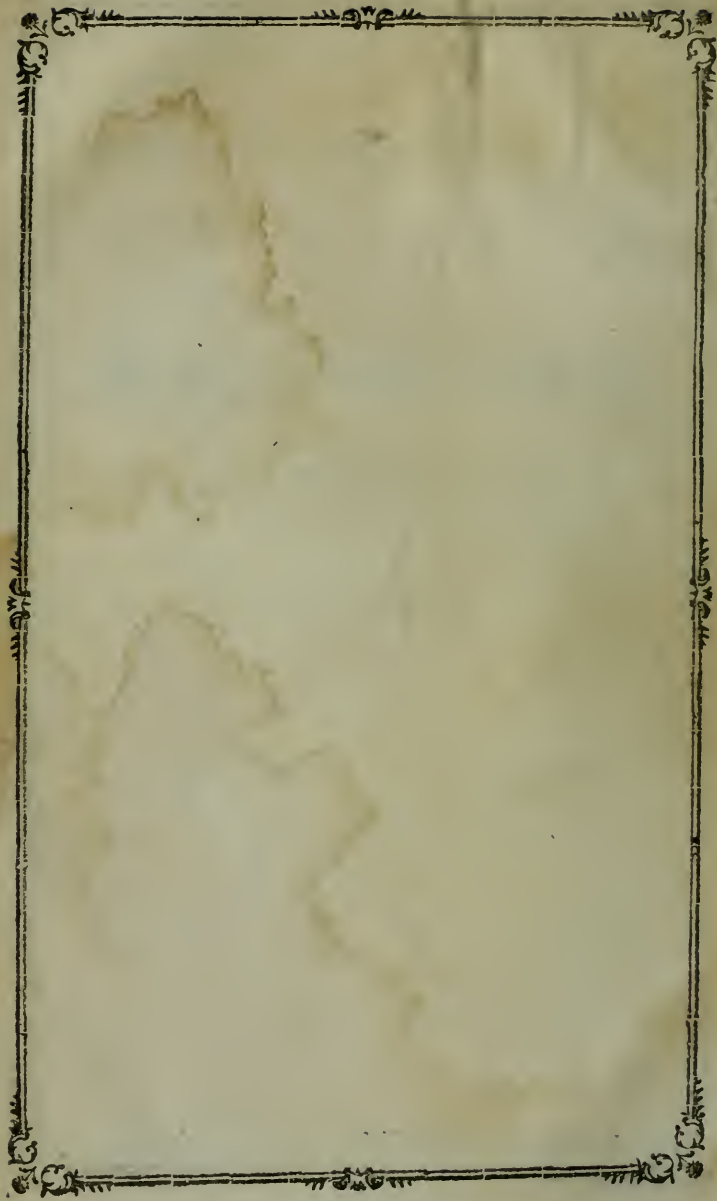
<i>Acteurs.</i> . . . . .	210
BERENICE, <i>tragédie de Racine.</i> . . . . .	211
<i>Xiphilinus ex dione in Vespasiano.</i> . . . . .	293
<i>Acteurs.</i> . . . . .	294
BERENICE, <i>comédie héroïque de</i> <i>Corneille.</i> . . . . .	295

Fin de la table.

ACÉSILAS,

TRAGÉDIE.

1666.



P R É F A C E  
DE L'ÉDITEUR.

AGESILAS n'est guère connu dans le monde que par le mot de Despréaux.

*J'ai vu l'Agésilas ; hélas !*

Il eut tort sans doute de faire imprimer dans ses ouvrages , ce mot qui n'en valait pas la peine ; mais il n'eut pas tort de le dire. La tragédie d'Agésilas est un des plus faibles ouvrages de Corneille : le public commençait à se dégoûter. On trouve dans une lettre manuscrite d'un homme de ce tems-là , qu'il s'éleva un murmure très-désagréable dans le parterre , à ces vers d'Aglatide.

*Hélas ! . . . je n'entends pas des mieux ,  
Comme il faut qu'un hélas s'explique ;  
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux ,  
Je suis muette à la réplique.*

Ce même parterre avait passé dans la pièce d'Othon , des vers beaucoup plus repréhensibles , en faveur des beautés des premières scènes ; mais

il n'y avait point de pareilles beautés dans Agéfilas : on fit sentir à Corneille qu'il vieillissait. Il donnait un ouvrage de théâtre presque tous les ans, depuis 1625. Si vous en exceptez l'intervalle entre Pertharite & Œdipe, il travaillait trop vite, & était épuisé. Plaignons le triste état de sa fortune, qui ne répondait pas à son mérite, & qui le forçait à travailler.

On prétend que la mesure des vers qu'il employa dans Agéfilas, nuisit beaucoup au succès de cette tragédie. Je crois, au contraire, que cette nouveauté aurait réussi, & qu'on aurait prodigué les louanges à ce génie si fécond & si varié, s'il n'avait pas entièrement négligé dans Agéfilas, comme dans les pièces précédentes, l'intérêt & le style.

Les vers irréguliers pourraient faire un très-bel effet dans une tragédie; ils exigent à la vérité un rithme différent de celui des vers alexandrins & des vers de dix syllabes; ils demandent un art singulier : vous pouvez voir quelques exemples de la perfection de ce genre dans Quinault.

*Le perfide Renaud me suit ;  
 Tout perfide qu'il est , mon lâche cœur le suit.  
 Il me laisse mourante , il veut que je périsse.  
 Je revois à regret la clarté qui me luit.*



*L'horreur de l'éternelle nuit  
Cède à l'horreur de mon supplice. &c. &c.*

Toute cette scène bien déclamée remuera les cœurs autant que si elle était bien chantée; & la musique même de cette admirable scène n'est qu'une déclamation notée.

Il est donc prouvé que cette mesure de vers pourrait porter dans la tragédie une beauté nouvelle dont le public a besoin pour varier l'uniformité du théâtre.

Le lecteur doit trouver bon qu'on ne fasse aucun commentaire sur une pièce qu'on ne devrait pas même imprimer : il serait mieux , sans doute , qu'on ne publiât que les bons ouvrages des bons auteurs ; mais le public veut tout avoir , soit par une vaine curiosité , soit par une malignité secrète , qui aime à repaître ses yeux des fautes des grands hommes.

La tragédie d'Agésilas est à la vérité très-froide , & aussi mal écrite que mal conduite. Il y a pourtant quelques endroits où on retrouve encore un reste de Corneille. Le roi Agésilas dit à Lyfander ;

*En tirant toute à vous la suprême puissance ,  
Vous me laissez des titres vains.  
On s'empresse à vous voir , on s'efforce à vous plaire ;*

On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère ;  
 On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.  
 Mon palais près du vôtre est un lieu désolé.  
 Général en idée , & monarque en peinture ,  
 De ces illustres noms pourrais-je faire cas ,  
 S'il les fallait porter , moins comme Agésilas ,  
     Que comme votre créature ,  
 Et montrer avec pompe au reste des humains ,  
 En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?  
 Si vous m'avez fait roi , Lysander , je veux l'être.  
 Soyez-moi bon sujet , je vous serai bon maître ;  
 Mais ne prétendez plus partager avec moi  
     Ni la puissance , ni l'emploi.  
 Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte ,  
 A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids ,  
     Laissez discerner à mon choix  
 Quelle main à m'aider pourrait être assez forte.  
 Vous aurez bonne part à des emplois si doux ,  
     Quand vous pourrez m'en laisser faire ;  
 Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire ,  
 Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.

S'il y a beaucoup de fautes de diction dans ces vers , si le style est faible , du moins les pensées sont fortes , sages , vraies , sans enflure , & sans amplification de rhétorique.

Qu'il me soit permis de dire ici que dans mon enfance , le père de Tournemine jésuite , partisan outré de Corneille , & ennemi de Racine , qu'il

regardait comme janséniste , me faisait remarquer ce morceau , qu'il préférait à toutes les pièces de Racine. C'est ainsi que la prévention corrompt le goût , comme elle altère le jugement dans toutes les actions de la vie.



## AU LECTEUR.

**L** ne faut que parcourir les vies d'Agéfilas & de Lyfander chez Plutarque , pour démêler ce qu'il y a d'historique dans cette tragédie. La manière dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos Français , ni dans ces précieux restes de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous , & c'est ce qui me l'a fait choisir. Les premiers qui ont travaillé pour le théâtre , ont travaillé sans exemple ; & ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautés de tems en tems. Nous n'avons pas moins de privilège. Ainsi notre Horace qui nous recommande tant la lecture des poètes Grecs par ces paroles :

*Vos exemplaria græca*

*Nocturna que versate manu , versate diurna :*

ne laisse pas de louer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mêmes Grecs , & pris d'autres routes.

*Nil intentatum nostri liquere poetae ,*

*Nec minimum meruere decus , vestigia græca*

*Auti deserere.*

Leurs règles sont bonnes , mais leur méthode

n'est pas de notre siècle ; & qui s'attacherait à ne marcher que sur leurs pas , ferait sans doute peu de progrès , & divertirait mal son auditoire. On court , à la vérité , quelque risque de s'égarer , & même on s'égare assez souvent , quand on s'écarte du chemin battu : mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns en arrivent plus tôt où ils prétendent , & chacun peut hasarder à ses périls.



A C T E U R S.

A G É S I L A S , roi de Sparte.

L Y S A N D E R , fameux capitaine de Sparte.

C O T Y S , roi de Paphlagonie.

S P I T R I D A T E , grand seigneur Persan.

M A N D A N E , sœur de Spitridate.

E L P I N I C E ,

A G L A T I D E , } filles de Lyfander.

X É N O C L E S , lieutenant d'Agéfilas.

C L É O N , orateur Grec , natif d'Halicarnasse.

*La scène est à Ephèse.*







Je remets en vos mains tout ce qui peut vous nuire.

A G È S I L A S ,  
T R A G È D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

E L P I N I C E , A G L A T I D E .

A G L A T I D E .  
**M**A sœur , depuis un mois voilà dans Ephèse,  
Prêtes à recevoir ces illustres époux ,  
Que Lyfander mon père a su choisir pour nous ;  
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.  
Dites-moi toutefois , & parlons librement ;

Vous semble-t-il que votre amant  
Cherche avec tant d'ardeur votre chère présence ?  
Et trouvez-vous qu'il montre , attendant ce grand jour ,  
Cette obligeante impatience  
Que donne , à ce qu'on dit , le véritable amour ?

E L P I N I C E .

Cotys est roi , ma sœur ; & comme sa couronne  
Parle suffisamment pour lui ,

Affuré de mon cœur que son trône lui donne,  
 De le trop demander il s'épargne l'ennui.  
 Ce me doit être assez qu'en secret il soupire,  
 Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire;  
 Et que moins son amour a d'importunité,  
 Plus il a de sincérité.

Mais vous ne dites rien de votre Spitridate;  
 Prend-il autant de peine à mériter vos feux,  
 Que l'autre à retenir mes vœux !

## A G L A T I D E.

C'est environ ainsi que son amour éclate :  
 Il m'obsède à-peu-prés comme l'autre vous sert.  
 On dirait que tous deux agissent de concert.  
 Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre :  
 Ils en font grand scrupule, & la sincérité,  
 Dont mon amant se pique, à l'exemple du vôtre,  
 Ne met pas son bonheur en l'assiduité,  
 Ce n'est pas qu'à vrai dire il ne soit excusable.  
 Je préparai pour lui dès Sparte une froideur,  
 Qui dès l'abord était capable  
 D'éteindre la plus vive ardeur ;  
 Et j'avoue entre nous que lorsqu'il me néglige,  
 Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,  
 Loin de m'offenser, il m'oblige,  
 Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

## E L P I N I C E.

J'admire cette antipatie,  
 Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir ;  
 Et croirais que sa vue aurait eu le pouvoir  
 D'en dissiper une partie.

Car enfin , Spitridate a l'entretien charmant ,  
L'œil vif , l'esprit aisé , le cœur bon , l'ame belle .  
A tant de qualités s'il joignait un vrai zèle ...

AGLATIDE.

Ma sœur , il n'est pas roi comme l'est votre amant .

ELPINICE.

Mais au parti des Grecs il unit deux provinces ;  
Et ce Perse vaut bien la plupart de nos princes .

AGLATIDE.

Il n'est pas roi , vous dis-je , & c'est un grand défaut :  
Ce n'est point avec vous que je le dissimule .

J'ai peut-être le cœur trop haut ;  
Mais aussi-bien que vous je fors du sang d'Hercule ;  
Et lorsqu'on vous destine un roi pour votre époux .

J'en veux un aussi-bien que vous .

J'aurais quelque chagrin à vous traiter de reine ,  
A vous voir dans un trône assise en souveraine ,  
S'il me fallait ramper dans un degré plus bas ;

Et je porte une ame assez vaine  
Pour vouloir jusques-là vous suivre pas à pas .  
Vous êtes mon aînée , & c'est un avantage  
Qui me fait vous devoir grande civilité ;  
Aussi veux-je céder le pas devant à l'âge ,  
Mais je ne puis souffrir autre inégalité .

ELPINICE.

Vous êtes donc jalouse , & ce trône vous gêne ,  
Où la main de Cotys a droit de me placer ?

Mais si je renonçais au rang de souveraine ,

Voudriez-vous y renoncer ?



## A G L A T I D E .

Non , pas si-tôt , j'ai quelque vue  
Qui me peut encor amuser.

Mariez-vous , ma sœur ; quand vous ferez pourvue ,  
On trouvera peut-être un roi pour m'épouser.  
J'en aurais un déjà , n'était ce rang d'ainée ,  
Qui demandait pour vous ce qu'il voulait m'offrir ,  
Ou s'il eût reconnu qu'un père eût pu souffrir  
Qu'à l'hymen avant vous on me vît destinée.  
Si ce roi jusqu'ici ne s'est point déclaré ,  
Peut-être qu'après tout il n'a que différé ,  
Qu'il attend votre hymen pour rompre son silence.  
Je pense avoir encor ce qui le fut charmer ;  
Et s'il faut vous en faire entière confiance ,  
Agésilas m'aimait , & peut encor m'aimer.

## E L P I N I C F .

Que dites-vous , ma sœur ? Agésilas vous aime ?

## A G L A T I D E .

Je vous dis qu'il m'aimait , & que sa passion  
Pourrait bien être encor la même ;  
Mais cet amusement de mon ambition  
Peut n'être qu'une illusion.  
Ce prince tient son trône , & sa haute puissance ,  
De ce même héros dont nous tenons le jour ;  
Et si ce n'était lors que par reconnaissance  
Qu'il me témoignait de l'amour ,  
Puis-je être sans inquiétude ,  
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude ?  
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de sa part ?  
Je ne fais si sa flamme est pour moi faible , ou forte ;  
Mais la reconnaissance morte ,

L'amour doit courir grand hafard.

ELPINICE.

Ah ! s'il n'avait voulu que par reconnaissance  
Etre gendre de Lyfander ,  
Son choix aurait suivi l'ordre de la naissance ,  
Et Sparte au-lieu de vous l'eût vu me demander :  
Mais pour mettre chez nous l'éclat de fa couronne ,  
Attendre que l'hymen m'ait engagée aille urs ,  
C'est montrer que le cœur s'attache à la perfonne ,  
Ayez , ayez pour lui des fentimens meilleurs.  
Ce cœur qu'il vous donna , ce choix qui confidère  
Autant & plus encor la fille que le père ,  
Feront que le devoir aura bienôt fon tour ;  
Et pour vous faire feoir où vos defirs aspirent ,  
Vous verrez , & dans peu , comme pour vous confpirent  
La reconnaissance & l'amour.

AGLATIDE.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde ;  
Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé ;  
Et quand fes yeux vers moi fe tournent par mégarde....

ELPINICE.

Comme avec lui mon père a quelque démêlé ,  
Cette petite négligence ,  
Qui vous fait douter de fa foi ,  
Vient de leur méfintelligence ,  
Et dans le fond de l'ame il vit fous votre loi.

AGLATIDE.

A tous hafards , ma fœur , comme j'en fuis mal sûr ,  
Si vous me pouviez faire un don de votre amant ,  
Je crois que je pourrais l'accepter fans murmure.  
Vous venez de parler du mien fi dignement...

ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma sœur ?

AGLATIDE.

Moi ? nullement.

ELPINICE.

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime ?

AGLATIDE

Les hommages qu'Agésilas

Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'appas,

M'ont si bien imprimé l'amour du diadème,

Que pourvu qu'un amant soit roi,

Il est trop aimable pour moi.

Mais sans trône on perd tems ; c'est la première idée

Qu'à l'amour en mon cœur il ait plu de tracer :

Il l'a fidèlement gardée ,

Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a son humeur : la grandeur souveraine ,

Quelque main qui vous l'offre est digne de vos feux ;

Et vous ne ferez point d'heureux

Qui de vous ne fasse une reine.

Moi , je m'éblouis moins de la splendeur du rang ;

Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite :

Cet heureux avantage ou du fort , ou du sang ,

Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.

Si mon cœur , si mes yeux en étaient consultés ,

Leur choix irait à la personne ;

Et les hautes vertus , les rares qualités

L'emporteraient sur la couronne.

AGLATIDE.



A G L A T I D E.

Avouez tout , ma sœur , Spitridate vous plaît.

E L P I N I C E.

Un peu plus que Cotys ; & si votre intérêt  
Vous pouvait résoudre à l'échange . . . .

A G L A T I D E.

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous & moi ?  
En l'état où le ciel nous range,  
Il faut l'ordre d'un père , il faut l'aveu d'un roi ,  
Que je plaîse à Corys , & vous à Spitridate.

E L P I N I C E.

Pour l'un je ne fais quoi m'en flatte ,  
Pour l'autre je n'en répons pas ;  
Et je craindrais fort que Mandane ,  
Cette incomparable Perfane ,  
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos appas.

A G L A T I D E.

Ma sœur , Spitridate est son frère ;  
Et si jamais sur lui vous aviez du pouvoir . . . .

E L P I N I C E.

Le voilà qui nous considère.

A G L A T I D E.

Est-ce vous ou moi qu'il vient voir ?  
Voulez-vous que je vous le laisse ?

E L P I N I C E.

Ma sœur , auparavant engagez l'entretien ;  
Et s'il s'en offre lieu , jouez d'un peu d'adresse ,  
Pour votre intérêt & le mien.

A G L A T I D E.

Il est juste en effet , puisqu'il n'a su me plaîre ,  
Que je vous aide à m'en défaire.

## S C E N E 11.

SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

**S** E I G N E U R , je me retire ; entre les vrais amans ,  
 Leur amour seul a droit d'être de confiance ;  
 Et l'on ne peut mêler d'agréable présence  
 A de si précieux momens.

S P I T R I D A T E .

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible  
 Avec les regards d'une sœur.  
 Nem'enviez point la douceur  
 De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible.  
 Soyez juge & témoin de l'indigne succès  
 Qui se prépare pour ma flamme.  
 Voyez jusqu'au fond de mon ame ,  
 D'une si pure ardeur où va le digne excès ;  
 Voyez tout mon espoir au bord du précipice ;  
 Voyez des maux sans nombre & hors de guérison ;  
 Et quand vous aurez vu toute cette injustice ,  
 Faites-m'en un peu de raison.

A G L A T I D E .

Si vous me permettez , seigneur , de vous entendre ,  
 De l'air dont votre amour commence à m'accuser ,  
 Je crains que pour en bien user  
 Je ne me doive mal défendre.  
 Je fais bien que j'ai tort , j'avoue & hautement ,  
 Que ma froideur doit vous déplaire ;  
 Mais en cette froideur un heureux changement

Pourrait-il fort vous satisfaire ?

S P I T R I D A T E.

En doutez-vous , madame , & peut-on concevoir ?

A G L A T I D E.

Je vous entends , seigneur , & vois ce qu'il faut voir.

Un aveu plus précis est d'une conséquence

Qui pourrait vous embarrasser ,

Et même à notre sexe il est de bienfiance

De ne pas trop vous en presser.

A Lyfander mon père il vous plut de promettre

D'unir par votre hymen votre sang & le sien ;

La raison , à-peu-près , seigneur , je la pénètre ,

Bien qu'aux raisons d'état je ne connaisse rien.

Vous ne m'aviez point vue , & facile ou cruelle ,

Petite ou grande , laide ou belle ,

Qu'à votre humeur , ou non , je pusse m'accorder ;

La chose était égale à votre ardeur nouvelle ,

Pourvu que vous fussiez gendre de Lyfander.

Ma sœur vous aurait plu s'il vous l'eût proposée ;

J'eusse agréé Cotys s'il me l'eût proposé :

Vous trouvâtes tous deux la politique aisée ;

Nous crûmes toutes deux notre devoir aisé.

Comme à traiter cette alliance

Les tendresses des cœurs n'eurent aucune part ,

Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence ,

Et l'amour en tous deux pourra naître un peu tard.

Quand il faudra que je vous aime

Quand je l'aurai promis à la face des dieux ,

Vous deviendrez cher à mes yeux ;

Et j'espère de vous le même.

Jusque-là votre amour assez mal se fait voir ,  
 Celui que je vous garde encor plus mal s'explique ;  
 Vous attendez le tems de votre politique ,  
     Et moi celui de mon devoir.  
 Voilà , seigneur , quel est mon crime ,  
 Vous m'en vouliez convaincre , il n'en est plus besoin ,  
 J'en ai fait comme vous ma sœur juge & témoin :  
 Que ma froideur lui semble injuste , ou légitime ,  
 La raison que vous peut en faire sa bonté ,  
     Je consens qu'elle vous la fasse ;  
 Et pour vous en laisser tous deux en liberté ,  
     Je veux bien lui quitter la place.

## S C E N E   I I I .

S P I T R I D A T E ,   E L P I N I C E .

**E** L L E           S P I T R I D A T E .  
 ne s'y fait pas , madame , un grand effort ,  
 Et ferait grace entière à mon peu de mérite ,  
 Si votre ame avec elle était assez d'accord  
 Pour se vouloir saisir de ce qu'elle vous quitte.  
 Pour peu que vous daigniez écouter la raison ,  
     Vous me devez cette justice ,  
 Et prendre autant de part à voir ma guérison ,  
 Qu'en ont eu vos attraits à faire mon supplice.

**E L P I N I C E .**  
 Quoi , seigneur , j'aurais part . . .

S P I T R I D A T E .

C'est trop dissimuler

La cause & la grandeur du mal qui me possède ;  
Et je me dois, madame, au défaut du remède,  
La vaine douceur d'en parler.  
Oui, vos yeux ont part à ma peine,  
Ils en font plus de la moitié ;  
Et s'il n'est point d'amour pour en finir la gêne,  
Il est pour l'adoucir des regards de pitié.  
Quand je quittai la Perse, & brisai l'esclavage  
Où m'envoyant au jour le ciel m'avait soumis,  
Je crus qu'il me fallait parmi ses ennemis  
D'un protecteur puissant assurer l'avantage.  
Cotys eut, comme moi, besoin de Lyfander ;  
Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles,  
Nous demandâmes ses deux filles,  
Ce fut les obtenir que de les demander.  
Par déférence au trône il lui promit l'aînée,  
La jeune me fut destinée ;  
Comme nous ne cherchions tous deux que son appui,  
Nous acceptâmes tout sans regarder que lui.  
J'avais su qu'Aglatide était des plus aimables,  
On m'avait dit qu'à Sparte elle savait charmer ;  
Et sur des bruits si favorables,  
Je me répondais de l'aimer.  
Que l'amour aime peu ces folles confiances ?  
Et que pour affermir son empire en tous lieux,  
Il laisse choir souvent de cruelles vengeances  
Sur qui promet son cœur sans l'aveu de ses yeux !  
Ce sont les conseillers fidèles  
Dont il prend les avis pour ajuster ses coups :  
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,



Et les plus beaux objets ne le font pas pour tous.

A ce moment fatal qui nous permit la vue ,

Et de vous , & de cette sœur ,

Mon ame devint tout émue ,

Et le trouble aussitôt s'empara de mon cœur .

Je le sentis pour elle tout de glace ,

Je le sentis tout de flamme pour vous ;

Vous y régnaâtes en sa place ,

Et ses regards aux miens n'offrirent rien de doux.

Il faut pourtant l'aimer , du moins il faut le feindre ,

Il faut vous voir aimer ailleurs.

Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre ,

Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.

C'est un malheur sans doute égal au trépas même ,

Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas ;

Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime ,

C'est un malheur encor plus grand que le trépas.

E L P I N I C E .

Je vous en plains , seigneur , & ne puis davantage.

Je ne fais aimer , ni haïr ;

Mais dès qu'un père parle , il porte en mon courage

Toute l'impression qu'il faut pour obéir.

Voyez avec Cotys si ses vœux les plus tendres

Voudraient rendre à ma sœur l'hommage qu'il me rend.

Tout doit être à mon père assez indifférent ,

Pourvu que vous & lui vous demeuriez ses gendres.

Mais à vous dire tout , je crains qu'Agésilas

N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire :

C'est notre souverain.

S P I T R I D A T E .

S'il en dédit un père ,

Peut-être ai-je une sœur qu'il n'en dédira pas.  
 Ce grand prince pour elle a tant de complaisance,  
 Qu'à sa moindre prière il ne refuse rien ;  
 Et si son cœur voulait s'entendre avec le mien.

ELPINICE.

Reposez-vous, seigneur, sur mon obéissance,  
 Et contentez-vous de savoir  
 Qu'aussi-bien que ma sœur j'écoute mon devoir.  
 Allez trouver Cotys, & sans aucun scrupule. . . .

SPITRIDATE.

Perdriez-vous pour moi son trône sans ennui ?

ELPINICE.

Le voilà qui paraît. Quelque ardeur qui vous brûle,  
 Mettez d'accord mon père, Agésilas, & lui.

SCENE IV.

COTYS, SPITRIDATE.

COTYS.

VOUS voyez de quel air Elpinice me traite ;  
 Comme elle disparaît, seigneur, à mon abord.

SPITRIDATE.

Si votre ame, seigneur, en est mal satisfaite,  
 Mon sort est bien à plaindre autant que votre sort.

COTYS.

Ah ! s'il n'était honteux de manquer de promesse !

SPITRIDATE.

Si la foi sans rougir pouvait se dégager !

C O T Y S .

Qu'une autre de mon cœur ferait bientôt maîtresse !

S P I T R I D A T E .

Que je ferais ravi comme vous de changer !

C O T Y S .

Elpinice pour moi montre une telle glace ,  
Que je me tiendrais sûr de son consentement.

S P I T R I D A T E .

Aglatide verrait qu'une autre prît sa place ,  
Sans en murmurer un moment.

C O T Y S .

Que nous sert qu'en secret l'une & l'autre engagée  
Peut-être ainsi que nous porte son cœur ailleurs ?  
Pour voir notre infortune entr'elles partagée ,  
Nos destins n'en font pas meilleurs.

S P I T R I D A T E .

Elles aiment ailleurs , ces belles dédaigneuses ;  
Et peut-être en dépit du fort ,  
Il ferait un moyen , & de les rendre heureuses ,  
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

C O T Y S .

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur se déploie.  
Ah , si vous le vouliez , que mon sort ferait doux !  
Vous seul me pouvez mettre au comble de ma joie.

S P I T R I D A T E .

Et ma félicité dépend toute de vous.

C O T Y S .

Vous me pouvez donner l'objet qui me possède.

S P I T R I D A T E .

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux ;



Elpinice me charme.

C O T Y S.

Et si je vous la cède ?

S P I T R I D A T E.

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

C O T Y S.

Aglatide , seigneur ? Ce n'est pas là m'entendre ,

Et vous ne feriez rien pour moi.

S P I T R I D A T E.

Ne vous devez-vous pas à Lyfander pour gendre ?

C O T Y S.

Oui , mais l'amour ici me fait une autre loi.

S P I T R I D A T E.

L'amour ! il n'en faut point écouter qui le blesse ,

Et qui nous ôte son appui.

L'échange des deux sœurs n'a rien qui l'intéresse ,

Nous n'en ferons pas moins à lui ;

Mais de porter ailleurs la main qui leur est due ,

Seigneur , au dernier point ce fera l'irriter ,

Et sa protection perdue ,

N'avons-nous rien à redouter ?

C O T Y S.

Si je n'en juge mal , sa faveur n'est pas grande ,

Seigneur , auprès d'Agéfilas ;

Il n'obtient presque rien de quoi qu'il lui demande.

S P I T R I D A T E.

Je vois qu'assez souvent il ne l'écoute pas ;

Mais pour un différend frivole ,

Dont nous ignorons le secret ,

Ce prince avouerait-il un amour indiscret

D'un tel manquement de parole ?  
 Lui qui lui doit son trône , & cet illustre rang  
 D'unique général des troupes de la Grèce ,  
 Pourrait-il le haïr avec tant de bassesse ,  
 Qu'il pût autoriser ce mépris de son sang.  
 Si nous manquons de foi , qu'aurait-il lieu de croire ?  
 En aurions-nous pour lui plus que pour Lyfander ?  
 Pensez-y bien , seigneur , avant qu'y hafarder  
 Nos sûretés , & votre gloire.

C O T Y S .

Et si ce différend que vous craignez si peu ,  
 Lui fait pour notre hymen refuser son aveu ?

S P I T R I D A T E .

Ma sœur n'a qu'à parler , je m'en tiens sûr par elle.

C O T Y S .

Seigneur , l'aimerait-il ?

S P I T R I D A T E .

Il la trouve assez belle ,  
 Il en parle avec joie , & se plaît à la voir ;  
 Je tâche d'affermir ces douces apparences ,  
 Et si vous voulez tout savoir ,  
 Je pense avoir de quoi flatter mes espérances.  
 Prenez-y part , seigneur , pour l'intérêt commun.  
 Quand nous aurons tous deux Lifander pour beau-père ,  
 Ce roi s'allie à vous , s'il devient mon beau-frère ,  
 Et nous aurons ainsi deux appuis au-lieu d'un.

C O T Y S .

Et Mandane y consent ?

S P I T R I D A T E .

Mandane est trop bien née ,

Pour dédire un devoir qui la met sous ma loi.

C O T Y S.

Et vous avez donné pour elle votre foi ?

S P I T R I D A T E.

Non , mais à dire vrai , je la tiens pour donnée.

C O T Y S.

Ah , ne la donnez point , seigneur , si vous m'aimez ,  
Ou si vous aimez Elpinice.

Mandane a tout mon cœur , mes yeux en sont charmés ,  
Et ce n'est qu'à ce prix que je vous rends justice .

S P I T R I D A T E.

Elpinice ne rend votre foi qu'à sa sœur ,  
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-même se donne.

C O T Y S.

Hélas , & si l'amour autrement en ordonne ,  
Le moyen d'y forcer mon cœur ?

S P I T R I D A T E.

Rendez-vous-en le maître.

C O T Y S.

Et l'êtes-vous du vôtre ?

S P I T R I D A T E.

J'y ferai mon effort , si je vous parle envain ,  
Et du moins si ma sœur vous dérobe à toute autre ,  
Je ferai maître de ma main.

C O T Y S.

Je ne le puis céler , qui que l'on me propose ,  
Toute autre que Mandane est pour moi même chose .

S P I T R I D A T E.

Il vous est donc facile , & doit même être doux ,  
Puisqu'enfin Elpinice aime un autre que vous ,

De lui préférer qui vous aime ;  
 Et du moins vous auriez l'honneur ,  
 Par un peu d'effort sur vous-même ,  
 De faire le commun bonheur.

C O T Y S .

Je ferais trois heureux qui m'empêchent de l'être !  
 J'ose , j'ose vous faire une plus juste loi :  
 Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître ,  
 Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

S P I T R I D A T E .

Hé bien , épousez Elpinice ;  
 Je renonce à tout mon bonheur ,  
 Plutôt que de me voir complice  
 D'un manquement de foi qui vous perdrait d'honneur.

C O T Y S .

Rendez-vous à votre Aglatide ,  
 Puisque votre cœur endurci  
 Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide.  
 Je serai malheureux , vous le ferez aussi.

*Fin du premier acte.*



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

S P I T R I D A T E , M A N D A N E .

S P I T R I D A T E .

Q U e nous avons ; ma sœur , brisé de rudes chaînes !  
En Perse il n'est point de sujets ,  
Ce ne sont qu'esclaves abjets ,  
Qu'écrasent d'un coup d'œil les têtes souveraines.  
Le monarque , ou plutôt le tyran général ,  
N'y suit pour loi que son caprice ,  
N'y veut point d'autre règle , & point d'autre justice ?  
Et souvent même impute à crime capital  
Le plus rare mérite & le plus grand service.  
Il abat à ses pieds les plus hautes vertus ,  
S'immole insolemment les plus illustres vies ,  
Et ne laisse aujourd'hui que des cœurs abattus  
A couvert de ses tyrannies.  
Vous autres , s'il vous daigne honorer de son lit ,  
Ce sont indignités égales ;  
La gloire s'en partage entre tant de rivales ,  
Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.  
Toutes n'ont pas le nom de reines ,  
Mais toutes portent mêmes chaînes ,  
Et toutes , à parler sans fard ,

Servent à ses plaisirs fans part à son empire ;  
 Et même en ses plaisirs elles n'ont autre part ,  
 Que celle qu'à son cœur brutalement inspire  
     Ou le caprice , ou le hafard.

Voilà , ma sœur , à quoi vous avait destinée ,  
 A quel infame honneur vous avait condamnée  
     Pharnabafe son lieutenant ;

Il aurait fait de vous un présent à son prince ,  
 Si pour nous affranchir mon soin le prévenant ,  
 N'eût à sa tyrannie arraché ma province.

La Grèce a de plus saintes loix ,  
 Elle a des peuples & des rois  
 Qui gouvernent avec justice :

La raifon y préfide , & la fage équité ;  
 Le pouvoir fouverain par elles limité ,  
 N'y laiffe aucun droit de caprice.

L'hymen de ses rois même y donne cœur pour cœur ;  
 Et fi vous aviez le bonheur

Que l'un d'eux vous offrît son trône avec son ame ,  
 Vous feriez par ce nœud charmant ,  
 Et reine véritablement ,  
 Et véritablement fa femme.

M A N D A N E .

Je veux bien l'espérer , tout est facile aux dieux ;  
 Et peut-être que de bons yeux

En auraient déjà vu quelque flatteufe marque ;  
 Mais il en faut de bons pour faire un fi grand choix.

Si le roi dans la Perfe est un peu trop monarque ,  
 En Grèce il est des rois qui ne font pas trop rois.  
 Il en est dont le peuple est le fuprême arbitre.



Il en est d'attachés aux ordres d'un sénat.

Il en est qui ne sont enfin sous ce grand titre  
Que premiers sujets de l'état.

Je ne fais si le ciel pour régner m'a fait naître ;

Et quoi qu'en ma faveur j'ai encor vu paraître ,

Je doute si l'on m'aime , ou non ;

Mais je pourrais être assez vaine ,

Pour dédaigner le nom de reine ,

Que m'offrirait un roi qui n'en eût que le nom.

S P I T R I D A T E.

Vous en savez beaucoup , ma sœur , & vos mérites

Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.

M A N D A N E.

Je répons simplement à ce que vous me dites ,

Et parle en général , comme vous me parlez.

S P I T R I D A T E.

Cependant , & des rois , & de leur différence ,

Je vous trouve en effet plus instruite que moi.

M A N D A N E.

Puisque vous m'ordonnez qu'ici j'espère un roi ,

Il est juste , seigneur , que quelquefois j'y pense.

S P I T R I D A T E.

N'y pensez-vous point trop ?

M A N D A N E.

Je fais que c'est à vous

A régler mes desirs sur le choix d'un époux ;

Mon devoir n'en fera point d'autre :

Mais quand vous daignerez choisir pour une sœur ,

Daignez songer , de grace , à faire son bonheur ,

Mieux que vous n'avez fait le vôtre.

D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué,  
 Votre cœur & vos yeux vous ont défavoué ;  
 Et si j'ai comme vous quelques pentes secrètes,  
 Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,  
     Jugez, par le trouble où vous êtes,  
 De l'état où vous me mettez.

S P I T R I D A T E.

Je le vois bien, ma sœur, il faut vous laisser faire.  
 Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui ;  
 Et votre cœur instruit par le malheur d'un frère,  
 A déjà fait son choix sans lui.

M A N D A N E.

Peut-être, mais enfin vous suis-je nécessaire ?  
 Parlez, il n'est desirs, ni tendres sentimens.  
 Que je ne sacrifie à vos contentemens.  
 Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice ?

S P I T R I D A T E.

Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,  
 Si je n'ose & ne puis même déterminer  
 A qui pour mon bonheur vous devez la donner ?  
 Cotys me la demande, Agésilas l'espère.

M A N D A N E.

Agésilas, seigneur ! Et le savez-vous bien ?

S P I T R I D A T E.

Parler de vous sans cesse, aimer votre entretien,  
 Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire...

M A N D A N E.

Ce sont civilités envers une étrangère,  
 Qui font beaucoup d'éclat, & ne prononcent rien.  
 Il jette par-là des amorces



A ceux qui comme nous voudront grossir ses forces ;  
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en sa cour ,  
De route sa conduite il est si bien le maître ,  
Qu'au simple nom d'hymen vous verriez disparaître  
Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

S P I T R I D A T E .

Vous penchez vers Cotys , & savez qu'Elpinice  
Ne peut point être à moi qu'il ne soit à sa sœur !

M A N D A N E .

Je vous réponds de tout , si vous avez son cœur.

S P I T R I D A T E .

Et Lyfander pourra souffrir cette injustice ?

M A N D A N E .

Lyfander est si mal auprès d'Agésilas ,  
Que ce sera beaucoup s'il en obtient un gendre ;  
Et peut-être sans moi ne l'obtiendra-t-il pas ;  
Pour deux , il aurait tout , s'il osait y prétendre.  
Mais , seigneur , le voici , tâchez de pressentir  
Ce qu'en votre faveur il pourrait consentir.

S P I T R I D A T E .

Ma sœur , vous êtes plus adroite ,  
Souffrez que je ménage un moment de retraite :  
J'aurais trop à rougir , pour peu que devant moi  
Vous fissiez deviner de ce manque de foi.



## S C E N E I I .

L Y S A N D E R , S P I T R I D A T E ,  
M A N D A N E , C L É O N .

L Y S A N D E R .

**Q** U O I Q U ' E N matière d'hyménées  
 L'importune langueur des affaires traînées  
 Attire assez souvent de fâcheux embarras,  
 J'ai voulu qu'à loisir vous puissiez voir mes filles ,  
 Avant que demander l'aveu d'Agésilas  
     Sur l'union de nos familles.  
 Dites-moi donc , seigneur , ce qu'en jugent vos yeux ,  
 S'ils laissent votre cœur d'accord de vos promesses,  
 Et si vous y sentez plus d'aimables tendresses  
 Que de justes desirs de pouvoir choisir mieux.  
 Parlez avec franchise , avant que je m'expose  
     A des refus presque assurés ,  
     Que j'estimerai peu de chose,  
     Quand vous ferez plus déclarés.  
 Et n'apprehendez point l'emportement d'un père ;  
 Je fais trop que l'amour de ses droits est jaloux ,  
     Qu'il dispose de nous sans nous ,  
 Que les plus beaux objets ne sont pas sûrs de plaire.  
 L'aveugle sympathie est ce qui fait agir  
     La plupart des feux qu'il excite ;  
 Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite ;  
 Et quand il la dénie , on n'a point à rougir .

## SPITRIDATE.

Puisque vous le voulez , je ne puis me défendre ,  
 Seigneur , de vous parler avec sincérité.  
 Ma seule ambition est d'être votre gendre ;  
 Mais apprenez de grace une autre vérité :  
 Ce bonheur que j'attends , cette gloire où j'aspire ,  
 Et qui rendrait mon sort égal au sort des dieux ,  
 N'a pour objet. . . seigneur , je tremble à vous le dire ;  
 Ma sœur vous l'expliquera mieux.

## SCENE III.

LYSANDER, MANDANE, CLÉON.

## LYSANDER.

**Q**UE veut dire , madame , une telle retraite ?  
 Se plaint-il d'Aglatide , & la jeune indiscrete  
 Répondrait-elle mal aux honneurs qu'il lui fait ?

## MANDANE.

Elle y répond , seigneur , ainsi qu'il le souhaite ,  
 Et je l'en vois fort satisfait ;  
 Mais je ne vois pas bien que par les sympathies ,  
 Dont vous venez de nous parler ,  
 Leurs ames soient fort assorties ,  
 Ni que l'amour encor ait daigné s'en mêler.  
 Ce n'est pas qu'il n'aspire à se voir votre gendre ,  
 Qu'il n'y mette sa gloire & borne ses plaisirs ;  
 Mais puisque par son ordre il me faut vous l'apprendre ,  
 Elpinice est l'objet de ses plus chers desirs.

L Y S A N D E R .

Elpinice ! Et sa main n'est plus en ma puissance.

M A N D A N E .

Je fais qu'il n'est plus tems de vous la demander ;  
Mais je vous répondrais de son obéissance ,  
Si Cotys la voulait céder.

Que fait-on si l'amour , dont la bizarrerie  
Se joue assez souvent du fond de notre cœur ,  
N'aura point fait au sien même sup ercheric ?  
S'il n'y préfère point Aglatide à sa sœur ?  
Cet échange , seigneur , pourrait-il vous déplaire ,  
S'il les rendait tous quatre heureux ?

L Y S A N D E R .

Madame , doutez-vous de la bonté d'un père ?

M A N D A N E .

Voyez donc si Cotys sera plus rigoureux.  
Je vous laisse avec lui , de peur que ma présence  
N'empêche une sincère & pleine confiance.

S C E N E I V .

MANDANE , LYSANDER , COTYS , CLÉON.

**S** E I G N E U R , M A N D A N E à Cotys.  
ne me cachez plus le véritable amour  
Dont l'idée en secret vous flate.

J'ai dit à Lyfander celui de Spitridate ,  
Dites le vôtre à votre tour.



## SCENE V.

LYSANDER, COTYS, CLÉON.

C O T Y S.  
**P**UISQU'ELLE vous l'a dit , pourrais-je vous le taire ?  
 Jugez , seigneur , de mes ennuis ;  
 Une autre qu'Elpinice à mes yeux a su plaire ;  
 Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.

L Y S A N D E R.  
 Ne traitez point , seigneur , ce nouveau feu de crime ;  
 Le choix que font les yeux est le plus légitime ;  
 Et comme un beau desir ne peut bien s'allumer ,  
 S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer ,  
 C'est ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable ,  
 Que les tenir captifs sous une aveugle foi ;  
 Et le don le plus favorable  
 Que ce cœur sans leur ordre ose faire de foi ,  
 Et ne fut jamais irrévocable.

C O T Y S.  
 Seigneur , ce n'est point par mépris ,  
 Ce n'est point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle ;  
 Mais enfin , le dirai-je ? oui , seigneur , on m'a pris ,  
 On m'a volé ce cœur que j'apportais pour elle.  
 D'autres yeux malgré moi s'en sont faits les tyrans ,  
 Et ma foi s'est armée en vain pour ma défense ;  
 Ce lâche qui s'est mis de leur intelligence  
 Les a soudain reçus en justes conquérans.

L Y S A N D E R.  
 Laissez-leur garder leur conquête.  
 Peut-être qu'Elpinice avec plaisir s'apprête



A vous laisser ailleurs trouver un sort plus doux ,  
 Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous ;  
 Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole ,  
 Et qu'en ce même instant qu'on vous le surprenait ,  
 Un pareil attentat sur sa propre parole  
 Lui dérobait celui qu'elle vous destinait.  
 Sur-tout ne craignez rien du côté d'Aglatide ;  
 Je puis répondre d'elle ; & quand j'aurai parlé ,  
 Vous verrez tout son cœur, où mon pouvoir préside,  
 Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

C O T Y S .

Ah ! seigneur , pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

L Y S A N D E R .

Et de qui donc ?

C O T Y S .

L'amour s'y fert d'une autre main.

L Y S A N D E R .

L'amour !

C O T Y S .

Oui , cet amour qui me rend infidelle . . .

L Y S A N D E R .

Seigneur , du nom d'amour n'abusez point en vain ;  
 Dites , d'Agéfilas la haine infatiable ;  
 C'est elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable ,  
 Et qui de jour en jour s'animant contre moi ,  
 Pour me perdre d'honneur m'enlève votre foi.

C O T Y S .

Ah , s'il y va de votre gloire ,  
 Ma parole est donnée , & dussai-je en mourir ,  
 Je la tiendrai , seigneur , jusqu'au dernier soupir ;

Mais quoique la surprise ait pu vous faire croire ,  
N'accusez point Agéfilas  
D'un crime de mon cœur que même il ne fait pas.  
Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire ,  
Vous montre assez par-là quel souverain empire  
L'amour lui donne sur ce cœur ;  
Ne considérez point si j'aime , ou si l'on m'aime ;  
En matière d'honneur ne voyez que vous-même ,  
Et disposez de moi comme veut cet honneur.

L Y S A N D E R .

L'amour le fera mieux ; ce que j'en viens d'apprendre  
M'offre un sujet de joie où j'en voyais d'ennui :

Epouser la sœur de mon gendre  
C'est le devenir comme lui.

Aglatide d'ailleurs n'est pas si délaissée ;

Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi :  
Et pour peu que le ciel réponde à ma pensée ,  
Ce sera plus de gloire & plus d'appui pour moi.  
Aussi ferai-je plus ; je veux que de moi-même  
Vous teniez cette objet qui vous fait soupirer ;  
Et Spitridate , à moins que de m'en assurer ,  
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.

Je veux dès aujourd'hui savoir d'Agéfilas  
S'il pourra consentir à ce double hyménée ,  
Dont ma parole était donnée.

Sa haine apparemment ne m'en avouera pas :  
Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maître ,  
J'en userai , seigneur , comme je le promets ;  
Si-non , vous lui ferez connaître  
Vous-même quels sont vos souhaits.

C O T Y S .

Ah , que Mandane & moi n'avons-nous mille vies ,  
 Seigneur , pour vous les immoler !  
 Car je ne saurais plus vous le dissimuler ,  
 Nos ames en seront également ravies.  
 Souffrez-lui donc sa part en ces ravissements ,  
 Et pardonnez , de grace , à mon impatience . . . .

L Y S A N D E R .

Allez , on m'a vu jeune , & par expérience  
 Je fais ce qui se passe au cœur des vrais amans.

## S C E N E V I .

L Y S A N D E R , C L É O N .

C L É O N .

S E I G N E U R , n'êtes-vous point d'une humeur bien facile,  
 D'applaudir à Co.ys sur son man.ue de foi ?

L Y S A N D E R .

Je prends pour l'attacher à moi  
 Ce qui s'offre de plus utile.  
 D'un emportement indiscret  
 Je ne voyais rien à prétendre ;  
 Vouloir par force en faire un gendre ,  
 Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemi secret.  
 Je veux me l'acquérir ; je veux , s'il m'est possible ,  
 A force d'amitiés si bien le ménager ,  
 Que quand je voudrai me venger ,  
 J'en tire un secours infailible.  
 Ainsi je flatte ses desirs.



J'applaudis , je défère à ses nouveaux soupirs ,  
 Je me fais l'auteur de sa joie ,  
 Je fers sa passion , & sous cette couleur  
 Je m'ouvre dans son ame une infallible voie ,  
 A m'en faire à mon tour servir avec chaleur.

C L É O N.

Oui , mais Agésilas , seigneur , aime Mandane ,  
 Du moins toute sa cour ose le deviner ;  
 Et promettre à Cotys cette illustre Persane ,  
 C'est lui promettre tout pour ne lui rien donner.

L Y S A N D E R.

Qu'à ses vœux mon tyran l'accorde , ou la refuse ,  
 De la manière dont j'en use ,  
 Il ne peut m'ôter son appui ;  
 Et de quelque façon que la chose se passe ,  
 Ou je fais la première grace ,  
 Ou j'aigris puissamment ce rival contre lui.  
 J'ai même à souhaiter que son feu se déclare.  
 Comme de notre Sparte il choquera les loix ,  
 C'est une occasion que lui-même il prépare ,  
 Et qui peut le résoudre à mieux choisir ses rois.  
 Nous avons trop long-tems asservi sa couronne  
 A la vaine splendeur du sang ;  
 Il est juste à son tour que la vertu la donne ,  
 Et que le seul mérite ait droit à ce haut rang .  
 Ma ligue est déjà forte , & ta harangue est prête  
 A faire éclater la tempête ,  
 Si-tôt qu'il aura mis ma patience à bout :  
 Si pourtant je voyais sa haine enfin bornée  
 Ne mettre aucun obstacle à ce double hyménée ,

Je crois que je pourrais encor oublier tout.  
 En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage ;  
 Je vois dans sa grandeur le prix de mon courage ,  
 Le fruit de mes travaux , l'effet de mon crédit :  
 Un reste d'amitié tient mon ame en balance ;  
 Quand je veux le haïr je me fais violence ,  
 Et me force à regret à ce que je t'ai dit.  
 Il faut , il faut enfin qu'avec lui je m'explique ,  
     Que j'en sache qui peut causer  
 Cette haine si lâche & qu'il rend si publique ,  
 Et fasse un digne effort à le défabuser.

C L É O N .

Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées ;  
 Mais vous ne songez point avec quels sentimens  
     Vos deux filles intéressées  
 Apprendront de tels changemens.

L Y S A N D E R .

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte ;  
 Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien.  
 Pour l'autre , elle a de vrai l'ame un peu moins ouverte ,  
 Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.  
 Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance

C L É O N .

Quand cette obéissance a fait un digne choix ,  
 Le cœur tombé par-là sous une autre puissance ,  
 N'obéit pas toujours une seconde fois.

L Y S A N D E R

Les voici , laissez-nous , afin qu'avec franchise  
 Leurs ames s'en ouvrent à moi.



## S C E N E V I I.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

L Y S A N D E R.

J'APPRENDs avec quelque surprise ,  
 Mes filles , qu'on vous manque à toutes deux de foi.  
 Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice ,  
 Spitridate n'en fait pas moins.

E L P I N I C E.

Si l'on nous fait quelque injustice ,  
 Seigneur , notre devoir s'en remet à vos soins ,  
 Je ne fais qu'obéir.

A G L A T I D E.

J'en fais donc davantage ;

Je fais que Spitridate adore d'autres yeux ;  
 Je fais que c'est ma sœur à qui va cet hommage ,  
 Et quelque chose encor qu'elle vous dirait mieux.

E L P I N I C E.

Ma sœur , qu'aurai-je à dire ?

A G L A T I D E.

A quoi bon ce mystère ?

Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas ,  
 Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.

E L P I N I C E.

Moi , je pourrais l'aimer , &amp; sans l'ordre d'un père ?

A G L A T I D E.

Vous ne savez que c'est d'aimer , ou de haïr ,

Mais vous seriez pour lui fort aise d'obéir.

E L P I N I C E .

Qu'il faut souffrir de vous , ma sœur !

A G L A T I D E .

Le grand supplice ,  
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du service !

L Y S A N D E R .

Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys ?  
Et s'il fallait changer entre vous de partis . . .

A G L A T I D E .

Je n'ai pas besoin d'interprète ,  
Et vous en dirai plus , seigneur , qu'elle n'en fait .  
Cotys pourrait me plaire , & plairait en effet ,  
Si pour toucher son cœur j'étais assez bien faite ;  
Mais je suis fort trompé , ou cet illustre cœur  
N'est pas plus à moi qu'à ma sœur .

L Y S A N D E R .

Peut-être ce malheur d'assez près te menace .

A G L A T I D E .

J'en connais plus de vingt qui mourraient en ma place ,  
Ou qui sauraient du moins hautement quereller  
L'injustice de la fortune ;  
Mais pour moi , qui n'ai pas une ame si commune ,  
Je fais l'art de m'en consoler .  
Il est d'autres rois dans l'Asie

Qui seront trop heureux de prendre votre appui ;  
Et déjà je ne fais par quelle fantaisie  
J'en crois voir à mes pieds de plus puissans que lui .

L Y S A N D E R .

Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te rendre ?

## A G L A T I D E.

Je crois pour Spitridate avoir déjà fait voir  
Que ma sœur n'a rien à m'apprendre  
Sur le chapitre du devoir.

Elle fait obéir, & je le fais comme elle ;  
C'est l'ordre, & je lui garde un cœur assez fidelle,  
Pour en subir toutes les loix ;  
Mais pour régler ma destinée,  
Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix ;  
Vous arrêteriez votre choix  
Sur une tête couronnée,  
Et ne m'offririez que des rois.

## L Y S A N D E R.

C'est mettre un peu haut ta conquête.

## A G L A T I D E.

La couronne, seigneur, orne bien une tête ;  
Je me la figurais sur celle de ma sœur,  
Lorsque Cotys devait l'y mettre ;  
Et quand j'en contemplais la gloire & la douceur,  
Quand je ne pouvais me promettre,  
Un peu de jalousie & de confusion  
Mutinait mes desirs, & me soulevait l'ame ;  
Et comme en cette occasion  
Mon devoir pour agir n'attendait point ma flamme . . .

## E L P I N I C E.

La gloire d'obéir à votre grand regret  
Vous faisait pester en secret ;  
C'est l'ordre, & du devoir la scrupuleuse idée . . .

## A G L A T I D E.

Que dites-vous, ma sœur, qu'osez-vous hasarder ?

Vous qui tantôt . . .

ELPINICE.

Ma sœur , laissez-moi vous aider ?  
Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire ici mes sentimens ,  
Vous vous prenez trop mal aux vôtres ;  
Et si je suis jamais réduite aux truchemens ,  
Il m'en faudrait bien chercher d'autres.  
Seigneur , quoi qu'il en soit , voilà quelle je suis.  
J'acceptais Spitridate avec quelques ennuis ;  
De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée.

Sans que mon ame soit changée.

Mon devoir règne encor sur mon ambition ;  
Quoi que vous m'ordonniez , j'obéirai sans peine ;  
Mais de mon inclination  
Je mourrai fille , ou vivrai reine.

ELPINICE.

Achevez donc , ma sœur , dites qu'Agésilas..

AGLATIDE.

Ah , seigneur , ne l'écoutez pas ,  
Ce qu'elle vous veut dire est une bagatelle ,  
Et même , s'il le faut , je la dirai mieux qu'elle.

LYSANDER.

Dis donc : Agésilas ?

AGLATIDE.

M'aimait jadis un peu ,  
Du moins lui même à Sparte il m'en fit confiance ;  
Et s'il me disait vrai , sa noble impatience  
De vous en demander l'aveu



N'attendait qu'après l'hyménée  
De cette aimable & chere aînée.  
Mais s'il attendait là que mon tour arrivè  
Autorisât à ma conquête  
La flamme qu'en réserve il tenait toute prête,  
Son amour est encor ici plus réservé;  
Et soit que dans Ephèse un autre objet me passe,  
Soit que par complaisance il cède à son rival,  
Il me fait à présent la grace  
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cause;  
Sa haine pour ton père à cette amour s'oppose;  
Mais n'importe, il est bon que j'en sois averti:  
J'agirai d'autre sorte avec cette lumière;  
Et suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,  
Nous verrons à prendre parti.

SCENE VIII.

ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.  
**M**A sœur, je vous admire, & ne saurais comprendre  
Cet inépuisable enjouement,  
Qui d'un chagrin trop juste a de quoi vous défendre,  
Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

AGLATIDE.

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes,



Je fais comme il faut vivre , & m'en trouve fort bien ,  
La joie est bonne à mille choses ,  
Mais le chagrin n'est bon à rien .  
Ne perds-je pas assez sans doubler l'infortune ,  
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal ?  
Perte sur perte est importune ,  
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal .  
Soupirer quand le fort nous rend une injustice ,  
C'est lui prêter une aide à nous faire un supplice .  
Pour moi , qui ne puis pas souffrir tant de pouvoir ,  
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire .  
Mais allons rejoindre mon père ,  
J'ai quelque chose encor à lui faire savoir .

*Fin du second acte.*



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

J E ne suis point surpris qu'à ces deux hyménées  
Vous refusez , seigneur , votre consentement ;  
J'aurais eu tort d'attendre un meilleur traitement  
Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.  
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous ,  
Et méritait par-là quelque destin plus doux ;  
Mais s'il vous peut donner un titre légitime  
Pour être leur maître , & leur roi ,  
C'est pour l'une & pour l'autre une espèce de crime ,  
Que de l'avoir reçu de moi.  
J'avais cru toutefois que l'exil volontaire ,  
Où l'amour paternel près d'elles m'eût réduit ,  
Moi qui de mes travaux ne vois plus d'autre fruit  
Que le malheur de vous déplaire ,  
Comme il délivrerait vos yeux  
D'une insupportable présence ,  
A mes jours presque usés obtiendrait la licence  
D'aller finir sous d'autres cieux.

C'était là mon dessein ; mais cette même envie  
Qui me fait près de vous un si malheureux sort ,

Ne saurait endurer, ni l'éclat de ma vie ,  
Ni l'obscurité de ma mort.

A G É S I L A S .

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie & la haine  
Ont persécuté les héros.

Hercule en sert d'exemple , & l'histoire en est pleine :  
Nous ne pouvons souffrir qu'ils meurent en repos.

Cependant cet exil , ces retraites paisibles ,  
Cet unique souhait d'y déterminer leurs jours ,  
Sont des mots bien choisis à remplir leurs discours ;  
Ils ont toujours leur grace , ils sont toujours plausibles ;  
Mais ils ne sont pas vrais toujours :

Et souvent des périls , ou cachés ou visibles ,  
Forcent notre prudence à nous mieux assurer  
Qu'ils ne veulent que figurer.

Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières  
Vous ayez prévu mes refus ;

Mais je m'étonne fort que les ayant prévus ,  
Vous n'en ayez pu voir les raisons bien entières.  
Vous êtes un grand homme , & de plus , mécontent.

J'avoûrai plus encor , vous avez lieu de l'être :

Ainsi de ce repos , où votre ennui prétend ,  
Je dois prévoir en roi quel désordre peut naître ;  
Et regarde en quels lieux il vous plait de porter  
Des chagrins qu'en leur tems on peut voir éclater.

Ceux que prend pour exil , ou choisit pour asyle ,  
Ce dessein d'une mort tranquille ,

Des Perfes & des Grecs séparent les états.

L'affiète en est heureuse , & l'accès difficile ;

Leurs maîtres ont du cœur , leurs peuples ont des bras ;

Ils viennent de nous joindre avec une puissance  
A beaucoup espérer , à craindre beaucoup d'eux ;  
Et c'est mettre en leurs mains une étrange balance ,  
Que de mettre à leur tête un guerrier si fameux.  
C'est vous qui les donnez l'un & l'autre à la Grèce :  
L'un fut ami de Perse , & l'autre son sujet.  
Le service est bien grand , mais aussi je confesse  
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.  
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres ;  
Et si par des liens , & si forts , & si tendrés ,  
Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous.

Vous vous les donnez plus qu'à nous.

Si malgré le secours , si malgré les services  
Qu'un ami doit à l'autre , un sujet à son roi ,  
Vous les avez tous deux arrachés à leur foi ,  
Sans aucun droit sur eux , sans aucuns bons offices ,

Avec quelle facilité

N'immoleront-ils point une amitié nouvelle

A votre courage irrité ,

Quand vous ferez agir toute l'autorité  
De l'amour conjugale , & de la paternelle !  
Et que l'occasion aura d'heureux momens

Qui flattent vos ressentimens ;

Vous ne nous laissez aucun gage ;

Votre sang tout entier passe avec vous chez eux.

Voyez donc ce projet comme je l'envisage ,

Et dites si pour nous il n'a rien de douteux.

Vous avez jusqu'ici fait paraître un vrai zèle ,

Un cœur si généreux , une ame si fidèle ,

Que par toute la Grèce on vous loue à l'envi :

Mais le tems quelquefois inspire une autre envie.  
Comme vous Thémistocle avait fort bien servi,  
Et dans la cour de Perse il a fini sa vie.

L Y S A N D E R.

Si c'est avec raison que je suis mécontent,  
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,  
Et si jusqu'à ce point on me croit important,  
Que mes ressentimens puissent vous être à craindre,

Oserais-je vous demander

Ce que vous a fait Lyfander,

Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,  
Seigneur; & s'il est vrai qu'un homme tel que moi,  
Quand il est mécontent, peut desservir son roi,

Pourquoi me forcez-vous à l'être?

Quelque avis que je donne, il n'est point écouté;  
Quelque emploi que j'embrasse, il m'est soudain ôté:  
Me choisir pour appui, c'est courir à sa perte.

Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis;  
Et comme s'il fallait agir à guerre ouverte,

Vous détruisez tous mes amis:

Ces amis dont pour vous je gagnai les suffrages,  
Quand il fallut aux Grecs élire un général,  
Eux qui vous ont soumis les plus nobles courages,  
Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal.

Leur seul amour pour moi les livre à leur ruine;  
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien:

Cependant plus j'y songe, & plus je m'examine,  
Moins je trouve, seigneur, à me reprocher rien.

A G E S I L A S.

Dites tout, vous avez la mémoire trop bonne



Pour avoir oublié que vous me fîtes roi ,  
Lorsqu'on balança ma couronne  
Entre Léotychide & moi.  
Peut-être n'osez-vous me vanter un service ,  
Qui ne me rendit que justice ,  
Puisque nos loix voulaient ce qu'il sur maintenir ;  
Mais moi qui l'ai reçu , je veux m'en souvenir.  
Vous m'avez donc fait roi , vous m'avez de la Grèce  
Contre celui de Perse établi général ;  
Et quand je sens dans l'ame une ardeur qui me presse  
De ne m'en revancher pas mal ,  
A peine sommes nous arrivés dans Ephèse ,  
Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous ,  
Que sans considérer si j'en serai jaloux ,  
Ou s'il se peut que je m'en taise ,  
Vous vous saisissez par vos mains  
De plus que votre récompense ;  
Et tirant toute à vous la suprême puissance ,  
Vous me laissez des titres vains.  
On s'empresse à vous voir , on s'efforce à vous plaire ;  
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère ;  
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.  
Mon palais près du vôtre est un lieu désolé ;  
Et le généralat , comme le diadème ,  
M'érige sous votre ordre un fantôme éclatant ,  
En colosse d'état qui de vous seul attend  
L'ame qu'il n'a pas de lui-même ,  
Et que vous seul faites aller ,  
Où pour vos intérêts il le faut étaler.  
Général en idée , & monarque en peinture ,

De ces illustres noms pourrais-je faire cas ,  
S'il les fallait porter moins comme Agéfilas

Que comme votre créature ,

Et montrer avec pompe au reste des humains ,  
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?

Si vous m'avez fait roi , Lyfander , je veux l'être :  
Soyez-moi bon sujet , je vous serai bon maître ;

Mais ne prétendez plus partager avec moi ,

Ni la puissance , ni l'emploi.

Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte ,  
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids ,

Laissez discerner à mon choix

Quelle main à m'aider pourrait être assez forte.

Vous aurez bonne part à des emplois si doux ;

Quand vous pourrez m'en laisser faire ,

Mais foyez sûr aussi d'un succès tout contraire ,

Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.

Je passe à vos amis qu'il m'a fallu détruire.

Si dans votre vrai rang je voulais vous réduire ,

Et d'un pouvoir surpris saper les fondemens ,

Ils étaient tout à vous , & par reconnaissance ,

D'en avoir reçu leur puissance ,

Ils ne considéraient que vos commandemens.

Vous seul les aviez faits souverains dans leurs villes ;

Et j'y verrais encor mes ordres inutiles ,

A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas ,

Et changé comme vous la face des états.

Chez tous nos Grecs Asiaticques

Votre pouvoir naissant trouva des républiques ,

Que sous votre cabale il vous plut asservir :



La vieille liberté , si chère à leurs ancêtres ,  
 Y fut par-tout forcée à recevoir dix maîtres ;  
 Et dès qu'on murmurait de se la voir ravir ,  
 On voyait par votre ordre immoler les plus braves  
 A l'empire de vos esclaves.

J'ai tiré de ce joug les peuples opprimés :  
 En leur premier état j'ai remis toutes choses ;  
 Et la gloire d'agir par de plus justes causes  
 A produit des effets plus doux & plus aimés.  
 J'ai fait à votre exemple ici des créatures ,  
 Mais sans verser de sang , sans causer de murmures ;  
 Et comme vos tyrans prenaient de vous la loi ,  
 Comme ils étaient à vous , les peuples sont à moi.  
 Voilà quelles raisons ôtent à vos services

Ce qu'ils vous semblent mériter ,  
 Et colorent ces injustices

Dont vous avez raison de vous mécontenter.  
 Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange ,  
 Repassez-les deux fois au fond de votre cœur ;  
 Changez , si vous pouvez , de conduire & d'humeur ;  
 Mais n'espérez pas que je change.

L Y S A N D E R .

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel ,  
 Du moins , graces aux dieux , je ne vois dans vos plaintes  
 Que des raisons d'état , & de jalouses craintes ,  
 Qui me font malheureux , & non pas criminel.  
 Non , seigneur , que je veuille être assez téméraire ,  
 Pour oser d'injustice accuser mes malheurs.  
 L'action la plus belle a diverses couleurs ;  
 Et lorsqu'un roi prononce , un sujet doit se taire.

D iv

Je voudrais seulement vous faire souvenir  
 Que j'ai près de trente ans commandé nos armées,  
 Sans avoir amassé que ces nobles fumées

Qui gardent les noms de finir.

Sparte, pour qui j'allais de victoire en victoire ,  
 M'a toujours vu pour fruit n'en vouloir que la gloire ,  
 Et faire en son épargne entrer tous les trésors  
 Des peuples subjugués par mes heureux efforts.  
 Vous-même le savez , que quoi qu'on m'ait vu faire ,  
 Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père ;  
 Tant il est vrai , seigneur , qu'en un si long emploi  
 J'ai tout fait pour l'état , & n'ai rien fait pour moi,  
 Dans ce manque de bien Cotys & Spitridate ,  
 L'un roi , l'autre en pouvoir égal peut-être aux rois ,  
 M'ont assez estimé pour y borner leur choix ;  
 Et quand de les pourvoir un doux espoir me flatte ,

Vous semblez m'envier un bien

Qui fait ma récompense , & ne vous coûte rien.

A G E S I L A S .

Il nous serait honteux que des mains étrangères  
 Vous payassent pour nous de ce qui vous est dû.  
 Tôt ou tard le mérite a ses justes salaires ,  
 Et son prix croît souvent , plus il est attendu.  
 D'ailleurs , n'aurait-on pas quelque lieu de vous dire ,  
 Si je vous permettais d'accepter ces partis ,  
 Qu'amenant avec nous Spitridate & Cotys ,  
 Vous auriez fait pour vous plus que pour notre empire ?  
 Que vos seuls intérêts vous auraient fait agir ?  
 Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir ?  
 Vos filles sont d'un sang que Sparte aime & révère

Allez pour les payer des services d'un père.  
 Je veux bien en répondre , & moi-même au besoin  
 J'en ferai mon affaire , & prendrai tout le soin.

L Y S A N D E R.

Je n'attendais, seigneur , qu'un mot si favorable ,  
 Pour finir envers vous mes importunités ;  
 Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable ,  
 Puisque vous avez ces bontés.  
 Aglatide sur-tout aura l'ame ravie  
 De perdre un époux à ce prix ;  
 Et moi , pour me venger de vos plus durs mépris ,  
 Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

S C E N E 11.

A G È S I L A S , X E N O C L E S.

A G E S I L A S.  
**D'**UN peu d'amour que j'eus Aglatide à parlé ;  
 Son père qui l'a su dans son ame s'en flatte ;  
 Et sur ce vain espoir il part tout consolé  
 Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.  
 Tu l'as vu , Xénocles , tout d'un coup s'adoucir.

X E N O C L E S.

Oui , mais enfin , seigneur , il est tems de le dire ,  
 Tout soumis qu'il paraît , apprenez qu'il conspire ,  
 Et par où sa vengeance espère y réussir.  
 Ce confident choisi , Cléon d'Halicarnasse ;  
 Dont l'éloquence à tant d'éclat ,

Lui vend une harangue à renverser l'état ,  
 Et le mettre bientôt lui-même en votre place.  
 En voici la copie , & je la viens d'avoir  
 D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir ,  
 De l'esclave Damis , qui sert de secrétaire

A cet orateur mercenaire ,

Et plus mercenaire que lui ,

Pour être mieux payé vous la livre aujourd'hui.  
 On y soutient , seigneur , que notre république  
 Va bientôt voir ses rois devenir ses tyrans ,  
 A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans ,

Et non plus suivant l'ordre antique ,

Qui règle ce choix par le sang ;

Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang  
 Elever le mérite & les rares services.

J'ignore quels sont les complices ,

Mais il pourra d'Ephèse écrire a ses amis ;

Et soudain le paquet entre vos mains remis ;

Vous instruira de toutes choses.

Cependant j'ai fait mon devoir.

Vous voyez le dessein , vous en savez les causes ;

Votre perte en dépend , c'est à vous d'y pourvoir.

A G E S I L A S . .

A te dire le vrai , l'affaire m'embarresse ;  
 J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je fasse ,  
 Tant la confusion de mes raisonnemens

Etonne mes ressentimens.

Lyfander m'a servi , j'aurais une ame ingrate ,

Si je méconnaissais ce que je tiens de lui ;

Il a servi l'état , & si son crime éclate ,

Il y trouvera de l'appui.

Je sens que ma reconnaissance

Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert :

Mais enfin il y va de toute ma puissance ;

Si je le perds , il me perd.

Ce que veut l'intérêt , la prudence ne l'ose ;

Tu peux juger par là du désordre où je suis.

Je vois qu'il faut le perdre , & plus je m'y dispose ,

Plus je doute si je le puis.

Sparte est un état populaire ,

Qui ne donne à ses rois qu'un pouvoir limité ;

On peut y tout dire , & tout faire ,

Sous ce grand nom de liberté.

Si je suis souverain en tête d'une armée ,

Je n'ai que ma voix au sénat

Il faut y rendre compte , & tant de renommée

Y peut avoir déjà quelque ligue formée ,

Pour autoriser l'attentat.

Ce prétexte flatteur de la cause publique ,

Dont il le couvrira , si je le mets au jour ,

Tournera bien des yeux vers cette politique ,

Qui met chacun en droit de régner à son tour.

Cet espoir y pourra toucher plus d'un courage ;

Et quand sur Lyfander j'aurai fait choir l'orage ,

Mille autres comme lui jaloux , ou mécontents ,

Se promettent plus d'heur à mieux choisir leur tems.

Ainsi de toutes parts le péril m'environne.

Si je veux le punir , j'expose ma couronne ;

Et si je lui fais grace , ou veux dissimuler ,

Je dois craindre . . .



X E N O C L E S .

Cotys , seigneur , vous peut parler.

A G E S I L A S .

Voyons quelle est sa flamme , avant que de résoudre ,  
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

## S C E N E   I I I .

C O T Y S , A G E S I L A S , X E N O C L E S .

A G E S I L A S .

**S**I vous n'êtes , seigneur , plus mon ami qu'amant ,  
Vous me voudrez du mal avec quelque justice ;  
Mais vous m'êtes trop cher pour souffrir aisément  
Que vous vous attachiez au père d'Elpinice.

Non qu'entre un si grand homme & moi  
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine ;  
Mais c'est assez pour voir cet hymen avec peine ,

Qu'un sujet déplaît à son roi.

D'ailleurs , je n'ai pas cru votre ame fort éprise ;  
Sans l'avoir jamais vue , elle vous fut promise ;  
Et la foi qui ne tient qu'à la raison d'état ,  
Souvent n'est qu'un devoir qui gêne , tyrannise ,  
Et fait surtout le cœur un secret attentat.

C O T Y S .

Seigneur , la personne est aimable.  
Je promis de l'aimer avant que de la voir ,  
Et sentis à sa vue un accord agréable  
Entre mon cœur & mon devoir.



La froideur toutefois que vous montrez au père ,  
M'en donne un peu pour elle , & me la rend moins chère :

Non que j'ose après vos refus

Vous assurer encor que je ne l'aime plus.

Comme avec ma parole il nous fallait la vôtre ,  
Vous dégagez ma foi , mon devoir , mon honneur ;

Mais si vous en voulez dégager tout mon cœur ,  
Il faut l'engager à quelque autre.

A G E S I L A S.

Choisissez , choisissez , & s'il est quelque objet

A Sparte , ou dans toute la Grèce ,

Qui puisse de ce cœur mériter la tendresse ,

Tenez-vous sûr d'un prompt effet.

En est-il qui vous touche , en est-il qui vous plaise ?

C O T Y S.

Il en est , oui , seigneur , il en est dans Ephèse ;

Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour ,

Il ne faut point aller plus loin que votre cour.

L'éclat & les vertus de l'illustre Mandane. . .

A G E S I L A S.

Que dites-vous , seigneur ? & quel est ce desir ?

Quand par toute la Grèce on vous donne à choisir ,

Vous choisissez une Perfane !

Pensez-y bien , de grace , & ne nous forcez pas ,

Nous qui vous aimons , à connaître

Que pressé d'un amour qui ne vient pas de naître ,

Vous ne venez à moi que pour suivre ses pas.

C O T Y S.

Mon amour en ces lieux ne cherchait qu'Elpinice ;

Mes yeux ont rencontré Mandane par hasard ;

Et quand ce même amour de vos froideurs complice  
 S'est voulu pour vous plaire attacher autre part ,  
 Les siens ont attiré toute la déf'rence  
 Que j'ai cru devoir rendre à votre aversion ;  
 Et je l'ai regardée , après votre alliance ,  
     Bien moins Perfane de naissance ,  
 Que Grecque par adoption.

## A G E S I L A S .

Ce sont subtilités que l'amour vous suggère ;  
 Dont nous voyons pour nous les succès incertains.  
 Ne pourriez-vous , seigneur , d'une amitié si chère  
 Mettre le grand dépôt en de plus sûres mains ?  
 Pausanias & moi nous avons des parentes ;  
 Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix ,  
     S'il ne s'allie au sang des rois.

## C O T Y S .

Quand on aime , on se fait des règles différentes.  
 Spitridate a du nom , & de la qualité ;  
 Sans trône il a d'un roi le pouvoir en partage.  
 Votre Grèce en reçoit un pareil avantage ;  
 Et le sang n'y met pas tant d'inégalité ,  
     Que l'amour où sa sœur m'engage ,  
     Ravale fort ma dignité.  
 Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hasarde ,  
     Après l'exemple d'un grand roi ,  
 Qui , tout grand roi qu'il est , l'estime , & le regarde  
     Avec les mêmes yeux que moi ?  
 Si ce bruit n'est point faux , mon mal est sans remède ;  
 Car enfin c'est un roi dont il me faut l'appui.  
     Adieu , seigneur , je la lui cède ,  
     Mais je ne la cède qu'à lui.

SCENE IV.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.  
**D'**OU fait-il, Xénoclès, d'où fait-il que je l'aime ?  
 Je ne l'ai dit qu'à toi, m'auras-tu découvert ?

XENOCLES.  
 Si j'ose vous parler, seigneur, à cœur ouvert,  
 Il ne le fait que de vous même.

L'éclat de ces faveurs, dont vous enveloppez  
 De votre faux secret le chatouilleux mystère,  
 Dit si haut malgré vous ce que vous pensez taire,  
 Que vous êtes ici le seul que vous trompez.  
 De si brillans dehors font un grand jour dans l'ame ;  
 Et quelque illusion qui puisse vous flatter,  
 Plus ils déguisent votre flamme,  
 Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGESILAS.  
 Quoi, la civilité, l'accueil, la déférence,  
 Ce que pour le beau sexe on a de complaisance,  
 Ce qu'on lui rend d'honneur, tout passe pour amour ?

XENOCLES.  
 Il est bien mal-aisé qu'aux yeux de votre cour  
 Il passe pour indifférence ;  
 Et c'est l'en avouer assez ouvertement,  
 Que refuser Mandane aux vœux d'un autre amant.  
 Mais qu'importe, après tout ? Si du plus grand courage  
 Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,  
 Serait-il honteux de l'aimer ?

## A G E S I L A S .

Non , & même avec gloire on s'en laisse charmer ;  
 Mais un roi que son trône à d'aut es soins engage ,  
 Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît ,  
 Et que de sa grandeur y consent l'intérêt.

Vois donc si ma peine est légère.

Sparte ne permet point aux fils d'une étrangère  
 De porter son sceptre en leur main ;  
 Cependant à mes yeux Mandane a su trop p'aïre ;  
 Je veux cacher ma flamme , & je le veux en vain.  
 Empêcher son hymen , c'est lui faire injustice ;  
 L'épouser , c'est blesser nos loix ;

Et même il n'est pas sûr que j'emporte son choix.

La donner à Cotys , c'est me faire un supplice ;  
 M'opposer à ses vœux , c'est le joindre au parti  
 Que déjà contre moi Lyfander a pu faire ;  
 Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire ,  
 J'en recevrai peut-être un honteux démenti.

Que ma confusion , que mon trouble est extrême !

Je me défends d'aimer ; & j'aime ;

Et je sens tout mon cœur balancé nuit & jour  
 Entre l'orgueil du diadème ,  
 Et les doux espoirs de l'amour.

En qualité de roi , j'ai pour ma gloire à craindre ;  
 En qualité d'amant je vois mon sort à plaindre :  
 Mon trône avec mes vœux ne souffre aucun accord ;  
 Et ce que je me dois me reproche sans cesse ,  
 Que je ne suis pas assez fort

Pour triompher de ma faiblesse.

## X E N O C L E S .

Toutefois il est tems ou de vous déclarer ,

Ou

Ou de céder l'objet qui vous fait soupirer.

A G E S I L A S.

Le plus sûr , Xénoclès , n'est pas le plus facile.  
Cherche moi Spitridate , & l'amène en ce lieu ;  
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu  
Entre le charmant & l'utile.

*Fin du troisième acte.*





A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

S P I T R I D A T E , E L P I N I C E.

A G É S I L A S me mande , il est tems d'éclater.  
Que me permettez-vous , madame , de lui dire ?  
M'en désavouerez-vous , si j'ose me vanter  
    Que c'est pour vous que je soupire ?  
Que je crois mes soupirs assez bien écoutés  
Pour vous fermer le cœur & l'oreille à tous autres ,  
Et que dans vos regards je vois quelques bontés.

    Qui semblent m'assurer des vôtres ?

E L P I N I C E.

Que servirait , seigneur , de vous y hasarder ?  
Suis-je moins que ma sœur fille de Lyfander ?  
Et la raison d'état qui rompt votre hyménée ,  
Regarde-t-elle plus la jeune que l'ainée ?  
S'il n'eût point à Cotys refusé votre sœur ,  
J'eusse osé présumer qu'il eût aimé la mienne ;  
Et m'aurais dit moi-même avec quelque douceur ,  
*Il se l'est réservée , & veut bien qu'on m'obtienne.*  
Mais il aime Mandane , & ce prince jaloux  
De ce que peut ici le grand nom de mon père ,  
N'a pour lui qu'une haine obstinée & sévère ,



Qui ne lui peut souffrir de gendres tels que vous.

S P I T R I D A T E .

Puisqu'il aime ma sœur , cet amour est un gage

Qui me répond de son suffrage.

Ses desirs prendront loi de mes propres desirs ;

Et son feu pour les satisfaire

N'a pas moins besoin de me plaire ,

Que j'en ai de lui voir approuver mes soupirs.

Madame , on est bien fort quand on parle soi-même ,

Et qu'on peut dire au souverain :

*J'aime & je suis aimé , vous aimez comme j'aime ,*

*Achevez mon bonheur , j'ai le vôtre en ma main.*

E L P I N I C E .

Vous ne songez qu'à vous , & dans votre ame éprise

Vos vœux se tiennent sûrs d'un prompt & plein effet.

Mais que fera Cotys à qui je suis promise ?

Mé rendra-t-il ma foi , s'il n'est point satisfait ?

S P I T R I D A T E .

La perte de ma sœur lui servira de guide

A tourner ses desirs du côté d'Aglatide.

D'ailleurs , que pourra-t-il , si contre Agéfilas

Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas ?

E L P I N I C E .

Il a parole de mon père

Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content ;

Et mon père n'est pas un esprit inconstant ,

Qui donne une parole incertaine & légère.

Je vous le dis encor , seigneur , pensez-y bien :

Cotys aura Mandanè , ou vous n'obtiendrez rien.

S P I T R I D A T E .

Dites , dites un mot , & ma flamme enhardie.

E ij

E L P I N I C E .

Que voulez-vous que je vous die ?  
 Je suis sujette & fille , & j'ai promis ma foi ;  
 Je dépens d'un amant , & d'un père , & d'un roi.

S P I T R I D A T E .

N'importe , ce grand mot produirait des miracles.  
 Un amant avoué renverse tous obstacles ,  
 Tout lui devient possible , il fléchit les parens ,  
 Triomphe des rivaux , & brave les tyrans.  
 Dites donc , m'aimez-vous ?

E L P I N I C E .

Que ma sœur est heureuse !

S P I T R I D A T E .

Quand mon amour pour vous la laisse sans amant ,  
 Son destin est si charmant ,  
 Que vous en soyez envieuse ?

E L P I N I C E .

Elle est indifférente , & ne s'attache à rien.

S P I T R I D A T E .

Et vous ?

E L P I N I C E .

Que n'ai-je un cœur qui soit comme le sien !

S P I T R I D A T E .

Le vôtre est-il moins insensible ?

E L P I N I C E .

S'il ne tenait qu'à lui que tout vous fût possible ,  
 Le devoir & l'amour...

S P I T R I D A T E .

Ah , madame , achevez ,  
 Le devoir & l'amour , que vous feraient-ils faire ?

ELPINICE.

Voyez le roi , voyez Cotys voyez mon père ;  
Fléchissez , triomphez , bravez ,  
Seigneur , mais laissez-moi me taire.

S C E N E I I.

MANDANE , ELPINICE , SPITRIDATE.

VENEZ , ma sœur , venez aider mes tristes feux  
A combattre un injuste & rigoureux silence.

ELPINICE.

Hélas ! il est si bien de leur intelligence ,  
Qu'il vous dit plus que je ne veux.  
J'en dois rougir. Adieu. Voyez avec madame  
Le moyen le plus propre à servir votre flamme.  
Des trois dont je dépens , elle peut tout sur deux.  
L'un hautement l'adore , & l'autre au fond de l'ame ;  
Et son destin lui-même , ainsi que notre fort ,  
Dépend de les mettre d'accord.



## S C E N E . I I I .

S P I T R I D A T E , M A N D A N E .

I L est tems de résoudre avec quel artifice  
 Vous pourrez en venir à bout ,  
 Vous , ma sœur , qui tantôt me répondiez de tout ,  
 Si j'avais le cœur d'Elpinice ,  
 Il est à moi ce cœur , son silence le dit ;  
 Son adieu le fait voir , sa fuite le proteste ;  
 Et si je n'obtiens pas le reste ,  
 Vous manquez de parole , ou du moins de crédit.

M A N D A N E .

Si le don de ma main peut vous donner la sienne ,  
 Je vous sacrifierai tout ce que j'ai promis ;  
 Mais vous , répondez-vous que ce don vous l'obtienne ,  
 Et qu'il mette d'accord de si fiers ennemis ?  
 Le roi qui vous refuse à Lyfander pour gendre ,  
 Y consentira-t-il si vous m'offrez à lui ?  
 Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui ,  
 Lyfander voudra-t-il se rendre ?  
 Lui qui ne vous remet votre première foi  
 Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paraître ,  
 Ne vous fait-il pas cette loi ;  
 Que sans le rendre heureux , vous ne le sauriez être ?

S P I T R I D A T E .

Cotys de cet espoir ose en vain se flatter ;  
 L'amour d'Agésilas à son amour s'oppose.

MANDANE.

Et si vous ne pensez à le mieux écouter ,  
Lyfander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien , vous l'aimez.

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

MANDANE.

Oui , s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un roi ?

MANDANE.

Quels droits n'a point un père ?

SPITRIDATE.

Inexorable sœur !

MANDANE.

Impitoyable frère ,

Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi ,  
Et ne sauriez vous faire une pareille loi !

SPITRIDATE.

Hélas ! considérez . . .

MANDANE.

Considérez vous-même . . .

SPITRIDATE.

Que j'aime , & que je suis aimé.

MANDANE.

Que je suis aimée , & que j'aime.



S P I T R I D A T E .

N'égalez point au mien un feu mal allumé.  
Le sexe vous apprend à régner sur vos ames.

M A N D A N E .

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flammes.  
Dites que votre ardeur à force d'éclater  
S'exhale , se dissipe , ou du moins s'exténue ,  
Quand la nôtre grossit sous cette retenue ,  
Dont le joug odieux ne sert qu'à l'irriter.  
Je vous parle , seigneur , avec une ame ouverte ;  
Et si je vous voyais capable de raison ,  
Si quand l'amour domine eile était de saison . .

S P I T R I D A T E .

Ah , si quelque lumière enfin vous est offerte ,  
Expliquez-vous , de grace , & pour le commun bien  
Vous ni moi ne négligeons rien.

M A N D A N E .

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obstacles  
Presque impossibles à forcer ;  
Et si pour nous le ciel n'est prodigue en miracles ,  
Nous espérons en vain nous en débarrasser.  
Tirons-nous une fois de cette servitude ,  
Qui nous fait un destin si rude.  
Bravons Agésilas , Cotys , & Lyfander :  
Qu'ils s'accordent sans nous s'ils peuvent s'accorder,  
Dirai-je tout ? cessons d'aimer & de prétendre ,  
Et nous cesserons d'en dépendre.

S P I T R I D A T E .

N'aimer plus ! Ah , ma sœur !



M A N D A N E.

J'en soupire à mon tour ;  
 Mais un grand cœur doit être au-dessus de l'amour.  
 Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte ,  
 Deux ou trois soupirs étouffés ,  
 Un moment de murmure , une heure de contrainte ,  
 Un orgueil noble & ferme , & vous en triomphez.  
 N'avons-nous secoué le joug de notre prince  
 Que pour choisir des fers dans une autre province ?  
 Ne cherchons-nous ici que d'illustres tyrans ,  
 Dont les chaînes plus glorieuses  
 Soumettent nos destins aux obscurs différens  
 De leurs haines mystérieuses ?  
 Ne cherchons-nous ici que les occasions  
 De fournir de matière à leurs divisions ,  
 Et de nous imposer un plus rude esclavage  
 Par la nécessité d'obtenir leur suffrage ?  
 Puisque nous y cherchons tous deux la liberté ,  
 Tâchons de la goûter , seigneur , en sûreté.  
 Réduisons nos souhaits à la cause publique.  
 N'aimons plus que par politique ;  
 Et dans la conjoncture où le ciel nous a mis ,  
 Faisons des protecteurs , sans faire d'ennemis.  
 A quel propos aimer , quand ce n'est que déplaire  
 A qui nous peut nuire ou servir ?  
 S'il nous en faut l'appui , pourquoi nous le ravir ?  
 Pourquoi nous attirer sa haine & sa colère ?

S P I T R I D A T E.

Oui , ma sœur , & j'en suis d'accord ;  
 Agéfilas ici maître de notre sort ,

Peut nous abandonner la Persane irritée ,  
 Et nous laisser rentrer , malgré tout notre effort ,  
 Sous la captivité que nous avons quittée.  
 Cotys ni Lyfander ne nous soutiendront pas ,  
 S'il faut que sa colère à nous perdre s'applique.  
 Aimez , aimez-le donc , du moins par politique ,  
 Ce redoutable Agésilas.

## M A N D A N E .

Voulez vous que je le prévienne ,  
 Et qu'en dépit de la pudeur  
 D'un amour commandé l'obéissante ardeur  
 Ose faire éclater ma flamme avant la sienne ?  
 On dit que je lui plais , qu'il soupire en secret ,  
 Qu'il retient , qu'il combat ses desirs à regret ;  
 Et cette vanité qui nous est naturelle ,  
 Veut croire ainsi que vous qu'on en juge assez bien :  
 Mais enfin c'est un feu sans aucune étincelle.  
 Je crois ce qu'on en dit , & n'en fais encor rien.  
 S'il m'aime , un tel silence est la marque certaine  
 Qu'il craint Sparte & ses dures loix ;  
 Qu'il voit qu'en m'épousant , s'il peut m'y faire reine ,  
 Il ne peut lui donner de rois ;  
 Que sa gloire . . .

## S P I T R I D A T E .

Ma sœur , l'amour vaincra , sans doute ;  
 Ce héros est à vous , quelques loix qu'il redoute ;  
 Et si par la prière il ne les peut fléchir ,  
 Ses victoires auront de quoi l'en affranchir.  
 Ces loix , ces mêmes loix s'imposeront silence  
 A l'aspect de tant de vertus ;

Ou Sparte l'avouera d'un peu de violence ,  
Après tant d'ennemis à ses pieds abattus.

M A N D A N E.

C'est vous flatter beaucoup en faveur d'Elpinice ,  
Que ce prince , après tout , ne vous peut accorder.  
Sans une éclatante injustice ,

A moins que vous ayez l'aveu de Lyfander.  
D'ailleurs , en exiger un hymen qui le gêne ,  
Et lui faire des loix au milieu de sa cour ,  
N'est-ce point hautement lui demander sa haine ,  
Quand vous lui promettez l'objet de son amour ?

S P I T R I D A T E.

Si vous saviez , ma sœur , aimer autant que j'aime. . . .

M A N D A N E.

Si vous saviez , mon frère , aimer comme je fais ,  
Vous sauriez ce que c'est que s'immoler soi-même ,  
Et faire violence à de si doux souhaits.  
Je vous en parle en vain. Allez , frère barbare ,  
Voir à quoi Lyfander se résoudra pour vous ;  
Et si d'Agésilas la flamme se déclare ,  
J'en mourrai , mais je m'y résous.



## S C E N E I V .

S P I T R I D A T E , M A N D A N E ,  
A G L A T I D E .

V O U S me quittez , seigneur , mais vous croyez-vous  
quitte ,

Et que ce soit assez que de me rendre à moi ?

S P I T R I D A T E .

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite ,  
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi ?

A G L A T I D E .

Non , mais le pouvez-vous à moins que je la rende ?  
Et si je vous la rends , savez-vous à quel prix ?

S P I T R I D A T E .

Je ne crois pas pour vous cette perte si grande ,  
Que vous en souhaitiez d'autres que vos mépris .

A G L A T I D E .

Moi des mépris pour vous !

S P I T R I D A T E .

C'est ainsi que j'appelle

Un feu si bien promis , & si mal allumé .

A G L A T I D E .

Si je ne vous aimais , je vous aurais aimé ;  
Mon devoir m'en était un garant trop fidelle .

S P I T R I D A T E .

Il ne vous répondait que d'agir un peu tard ,  
Et laissait beaucoup au hasard .

Votre ordre cependant vers une autre me chasse,  
Et vous avez quitté la place à votre sœur.

A G L A T I D E.

Si je vous ai donné de quoi remplir la place,  
Ne me devez-vous point de quoi remplir mon cœur ?

S P I T R I D A T E.

J'en suis au désespoir, mais je n'ai point de frère,  
Que je puisse à mon tour vous prier d'accepter.

A G L A T I D E.

Si vous n'en avez point par qui me satisfaire,  
Vous avez une sœur qui vous peut acquitter.  
Elle a trop d'un amant, & si sa flamme heureuse  
Me renvoyait celui dont elle ne veut plus,

Je ne suis point d'humeur fâcheuse ;

Et m'accommoderais bientôt de ses refus.

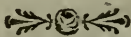
S P I T R I D A T E.

De tout mon cœur je l'en conjure :

Envoyez-lui Cotys, ou même Agéfilas,  
Ma sœur, & prenez soin d'apaiser ce murmure,  
Qui cherche à m'imputer des sentimens ingrats.

Je vous laisse entre vous faire ce grand partage,  
Et vais chez Lisander voir quel sera le mien.

Madame, vous voyez, je ne puis davantage,  
Et qui fait ce qu'il peut n'est plus garant de rien.





## S C E N E V.

A G L A T I D E , M A N D A N E.

V O U S pourrez-vous résoudre à payer pour ce frère ,  
Madame , & des deux rois daignant en choisir un ,  
Me donner en sa place , ou le plus importun ,  
Ou le moins digne de vous plaire ?

M A N D A N E.

Hélas !

A G L A T I D E.

Je n'entends pas des mieux  
Comme il faut qu'un hélas s'explique ;  
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux ,  
Je suis muette à la replique.

M A N D A N E.

Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir ?  
Il ne se fait que trop entendre.

A G L A T I D E.

Si j'avais comme vous deux rois à choisir ,  
Mes déplaisirs auraient peu de chose à prétendre.

Parlez donc , & de bonne foi ,  
Acquittez par ce choix Spitridate envers moi.  
Ils sont tous deux à vous.

M A N D A N E.

Je n'y suis pas moi-même.

A G L A T I D E.

Qui des deux est l'aimé ?



MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime ,  
Si le plus digne amour , de quoi qu'il soit d'accord ,  
Ne peut décider de mon sort ?

AGLATIDE.

Ainsi je dois perdre espérance  
D'obtenir de vous aucun d'eux ?

MANDANE.

Donnez-moi votre indifférence ,  
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en serait un peu trop , leur mérite est si rare ,  
Qu'il en faut être plus avare.

MANDANE.

Il est grand , mais bien moins que la félicité  
De votre insensibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une ame insensible :  
Je l'ai tendre, & qui souffre aisément de beaux feux ;  
Mais je fais ne vouloir que ce qui m'est possible ,  
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laissez donc faire au ciel , au tems , à la fortune ,  
Ne veuillez que ce qu'ils voudront ;  
Et sans prendre d'attache , ou d'idée importune ,  
Attendez en repos les cœurs qui se rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourrait coûter mes plus belles années ,  
Avant qu'ainsi deux rois en devinssent le prix ;  
Et j'aime mieux borner mes bonnes destinées

Au plus digne de vos mépris.

M A N D A N E.

Donnez-moi donc , madame , un cœur comme le vôtre ;  
Et je vous les redonne une seconde fois ;

Ou si c'est trop de l'un & l'autre ,

Laissez-m'en le rebut , & prenez-en le choix.

A G L A T I D E.

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire ,  
Et que l'obéissance eût pour eux quelque appas.  
Peut-être que mon choix satisferait ma gloire ,  
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairait pas.

M A N D A N E.

Qui peut vous assurer de cette obéissance ?  
Les rois même en amour savent mal obéir ,  
Et les plus enflammés s'efforcent de haïr ,  
Si-tôt qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

A G L A T I D E.

Je vois bien ce que c'est , vous voulez tout garder.  
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes ;  
Et quoi qu'au plus heureux le cœur veuille accorder ,  
L'œil règne avec plaisir sur deux si grandes têtes.  
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits.  
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire  
Sur l'un & l'autre de ces rois ,  
Bien qu'à l'envi pour vous l'un & l'autre soupire ;  
Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux ,  
Quoi que la jalousie assez peu m'inquiète ,  
Je ne fais s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous  
Tout ce que votre cœur souhaite.

SCENE

SCENE VI.

COTYS, MANDANE, AGLATIDE.

**S** AGLATIDE à Cotys.  
 EIGNEUR, vous le savez, ma sœur a votre foi,  
 Et ne vous la rend que pour moi.  
 Usez-en comme bon vous semble;  
 Mais sachez que je me promets  
 De ne vous la rendre jamais,  
 A moins d'un roi qui vous ressemble.

SCENE VII.

COTYS, MANDANE.

**L** MANDANE.  
 'ETRANGE contretems que prend sa belle humeur,  
 Et la froide galanterie,  
 D'affecter par bravade à tourner son malheur  
 En importune raillerie!  
 Son cœur l'en défavoue, & murmurant tout bas....

COTYS.

Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,  
 Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmerait pas,  
 Si le pouvoir d'Agéfilas  
 Ne me portait dans l'ame une plus juste crainte.  
 Pourrez-vous l'aimer?

M A N D A N E.

Non.

C O T Y S.

Pourrez-vous l'épouser ?

M A N D A N E.

Vous-même , dites-moi , puis-je m'en excuser ?  
Et quel bras , quel secours appeller à mon aide ,  
Lorsqu'un frère me donne , & qu'un amant me cède ?

C O T Y S.

N'imputez point à crime une civilité ,  
Qu'ici de général voulait l'autorité.

M A N D A N E.

Souffrez-moi donc , seigneur , la même déférence  
Qu'ici de nos destins demande l'assurance.

C O T Y S.

Vous céder par dépit , & d'un ton menaçant  
Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puissant ,  
Qu'on fait de ses refus la plus secrète cause ,  
Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour ,  
Que presser un rival de paraître en plein jour ,  
Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'oppose.

M A N D A N E.

Que sert de s'opposer aux vœux d'un tel rival ,  
Qui n'a qu'à nous protéger mal  
Pour nous livrer à notre perte ?  
Serait-il d'un grand cœur de chercher à périr ,  
Quand il voit une porte ouverte  
A régner avec gloire aux dépens d'un soupir ?

C O T Y S.

Ah , le change vous plaît.

M A N D A N E.

Non , seigneur , je vous aime ;  
 Mais je dois à mon frère , à ma gloire , à vous-même.  
 D'un rival si puissant si nous perdons l'appui ,  
 Pourrons- nous du Persan nous défendre sans lui ?  
 L'espoir d'un renouement de la vieille alliance  
 Flatte en vain votre amour , & vos nouveaux desseins.  
 Si vous ne remettez sa proie entre ses mains ,  
 Osez-vous y prendre aucune confiance ?

Quant à mon frère & moi , si les dieux irrités  
 Nous font jamais rentrer dessous sa tyrannie ,  
 Comme il nous traitera d'esclaves révoltés ,  
 Le supplice l'attend , & moi l'ignominie.  
 C'est ce que je saurai prévenir par ma mort ;  
 Mais jusques-là , seigneur , permettez-moi de vivre ;  
 Et que par un illustre & rigoureux effort ,  
 Acceptant les malheurs où mon destin me livre ,  
 Un sacrifice entier de mes vœux les plus doux  
 Fasse la sûreté de mon frère & de vous.

C O T Y S.

Cette sûreté malheureuse  
 A qui vous immolez votre amour & le mien  
 Peut-elle être si précieuse  
 Qu'il faille l'acheter de mon unique bien ?  
 Et faut-il que l'amour garde tant de mesures  
 Avec tant d'intérêts qui lui font tant d'injures ?  
 Laissez , laissez périr ce déplorable roi ,  
 A qui ces intérêts dérobent votre foi.  
 Que sert que vous l'aimiez ? & que fait votre flamme  
 Qu'augmenter son ardeur pour croître ses malheurs ,



Si malgré le don de votre ame  
 Votre raison vous livre ailleurs ?  
 Armez-vous de dédains , rendez, s'il est possible ,  
 Votre perte pour lui moins grande ou moins sensible ;  
 Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris ,  
 Eteignez-en la flamme à force de mépris.

M A N D A N E.

L'éteindre ! Ah , se peut-il que vous m'ayez aimée ?

C O T Y S.

Jamais si digne flamme en un cœur allumée . . .

M A N D A N E.

Non, non, vous m'en feriez des sermens superflus.  
 Vouloir ne plus aimer , c'est déjà n'aimer plus ;  
 Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable  
 D'une passion véritable.

C O T Y S.

L'amour au désespoir peut-il encor charmer !

M A N D A N E.

L'amour au désespoir fait gloire encor d'aimer ,  
 Il en fait de souffrir , & souffre avec constance ,  
 Voyant l'objet aimé partager sa souffrance.  
 Il regarde ses maux comme un doux souvenir  
 De l'union des cœurs qui ne saurait finir ;  
 Et comme n'aimer plus , quand l'espoir abandonne ,  
 C'est aimer ses plaisirs , & non pas la personne ,  
 Il fuit cette bassesse , & s'affermir si bien ,  
 Que toute sa douleur ne se reproche rien.

C O T Y S.

Quel injuste tourment , quel injuste supplice  
 Succède au doux espoir qui m'osait tout offrir !



M A N D A N E.

Et moi , seigneur , & moi , n'ai-je rien à souffrir ?  
Ou m'y condamne-t-on avec plus de justice ?  
Si vous perdez l'objet de votre passion ,  
Epousez-vous celui de votre averfion ?  
Attache-t-on vos jours à d'aussi rudes chaînes ?  
Et souffrez-vous enfin la moitié de mes peines ?  
Cependant mon amour aura tout son éclat ,  
En dépit du fupplice où je fuis condamnée ;  
Et fi notre tyran par maxime d'état

Ne s'interdit mon hyménée ,

Je veux qu'il ait la joie , en recevant ma main ,  
D'entendre que du cœur vous êtes fouverain ;  
Et que les déplaisirs dont ma flamme est fuivie  
Ne cesseront qu'avec ma vie.

Allez , seigneur , défendre aux vôtres de durer ,  
Ennuyez-vous de foupirer ,

Craignez de trop souffrir , & trouvez-en vous-même  
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime.  
Je souffrirai pour vous , & ce nouveau malheur ,

De tous mes maux le plus funefte ,  
D'un trait affez perçant armera ma douleur ,  
Pour trancher de mes jours le déplorable refte.

C O T Y S.

Que dites-vous , madame ? & par quel fentiment . . .



## S C E N E V I I I .

COTYS, MANDANE, CLÉON.

CLÉON.  
SPITRIDATE, seigneur, & Lyfander vous prient  
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.  
Allez, seigneur, allez, puisqu'ils vous en convient.  
Aimez, cédez, souffrez, & voyez si les dieux  
Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

*Fin du quatrième acte.*



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGÉSILAS , XENOCLES.

**J** XENOCLES.  
E remets en vos mains & l'une & l'autre lettre  
Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre :  
Vous y verrez , seigneur , quels sont les attentats . . .  
( *Il lui donne deux lettres dont il lit l'inscription.* )

AGESILAS.  
AU SENATEUR CRATES , A L'EPHORE ARSIDAS.  
Spitridate & Cotys sont de l'intelligence ?

XENOCLES.  
Non , il s'est caché d'eux en cette conférence ;  
Il a plaint leur malheur , & de tout son pouvoir ;  
Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoie ,  
Sans leur donner aucun espoir  
D'obtenir que de vous ce qui ferait leur joie.

AGESILAS.  
Par cette déférence il croit les mieux aigrir ;  
Et rejetant sur moi ce qu'ils ont à souffrir . . .

XENOCLES.  
Vous avez mandé Spitridate ,  
Il entre ici.

AGESILAS.  
Gardons qu'à ses yeux rien n'éclate.

## S C E N E I I.

A G É S I L A S , S P I T R I D A T E , X E N O C L E S .

A G E S I L A S .  
 A G L A T I D E , feigneur , a-t-elle encor vos vœux ?

S P I T R I D A T E .

Non , feigneur , mais enfin ils ne vont pas loin d'elle ;  
 Et fa sœur a fait naître une flamme nouvelle  
 En la place des premiers feux .

A G E S I L A S .

Elpinice ?

S P I T R I D A T E .

Elle-même .

A G E S I L A S .

Ainsi toujours pour gendre  
 Vous vous donnez à Lyfander ?

S P I T R I D A T E .

Seigneur contre l'amour peut-on bien se défendre ?  
 A peine attaque-t-il qu'on brûle de se rendre .  
 Le plus ferme courage est ravi de céder ;  
 Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre  
 Que mon cœur à redemander .

A G E S I L A S .

Si vous considérez . . . .

S P I T R I D A T E

Seigneur , que considère  
 Un cœur d'un vrai mérite heureusement charmé ?  
 L'amour n'est plus amour si-tôt qu'il délibère ,

Et vous le sauriez trop si vous aviez aimé.

AGESILAS.

Seigneur, j'aimais à Sparte, & j'aime dans Ephèse.

L'un & l'autre objet est charmant ;

Mais bien que l'un m'ait plû, bien que l'autre me plaise,  
Ma raison m'en a su défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne suivrait mieux un plus commun exemple.

Si vous aimez, seigneur, ne vous refusez rien ,

Ou souffrez que je vous contemple

Comme un cœur au-dessus du mien.

Des climats différens la nature est diverse.

La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perse.

Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter ,

Que sur votre partage il craigne d'attenter ,

Qu'il se contente à moins de gloire ,

Et trouve en sa faiblesse un destin assez doux ,

Pour ne point envier cette haute victoire ,

Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

AGESILAS.

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance!

SPITRIDATE.

De votre ennemi !

AGESILAS.

Non, Lyfander ne l'est pas :

Mais s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE.

C'en est assez ; je dois me faire violence ,

Et renonce à plus croire, ou mes yeux, ou mon cœur.

Ne m'ordonnez-vous rien sur l'hymen de ma sœur ?

Cotys l'aime.

A G E S I L A S .

Il est roi , je ne suis pas son maître ;  
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes sujets.  
L'aime-t-elle ?

S P I T R I D A T E .

Il se peut. Lui ferai-je connaître  
Que vous auriez d'autres projets ?

A G E S I L A S .

C'est me connaître mal , je ne contrains personne.

S P I T R I D A T E .

Peut-être qu'elle n'aime encor que sa couronne ;  
Et je ne fais pas bien où pencherait son choix ,  
Si le ciel lui donnait à choisir de deux rois.  
Vous l'avez jusqu'ici de tant d'honneurs comblée ,  
De tant de faveurs accablée ,  
Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujettis . . .

A G E S I L A S .

L'ingrate !

S P I T R I D A T E .

Je réponds de sa reconnaissance ,  
Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys ;  
Que pour le maintenir dans votre dépendance.  
Pourrait-elle , seigneur , davantage pour vous ?

A G E S I L A S .

Non , mais qui la pressait de choisir un époux ?

S P I T R I D A T E .

L'occasion d'un roi , seigneur , est bien pressante.  
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour ;  
Elle échappe à la moindre attente



Dont on veut éprouver l'amour.

A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,  
On s'expose aux périls de l'accepter trop tard ;  
Et l'asyle est si beau pour une fugitive ,  
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hasard.

A G E S I L A S.

Elle eût peu hasardé peut-être pour attendre.

S P I T R I D A T E.

Voyait-elle en ces lieux un plus illustre espoir ?

A G E S I L A S.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre ,  
Il ne voit que ce qu'il veut voir.

Si je l'ai jusqu'ici de tant d'honneurs comblée ,  
De tant de faveurs accablée,  
Ces faveurs , ces honneurs ne lui disaient-ils rien ?  
Elle les entendait trop bien en dépit d'elle :

Mais l'ingrate ! mais la cruelle !

Seigneur , à votre tour vous m'entendez trop bien.  
Qu'elle aille chez Co:ys partager sa couronne ;  
Je n'y mets point d'obstacle , & n'en veux rien savoir.  
Soit que l'ambition , soit que l'amour la donne ,  
Vous avez tous deux tout pouvoir.

Si pourtant vous m'aimiez

S P I T R I D A T E.

Soyez sûr de mon zèle.

Ma parole à Cotys est encor à donner ;  
Mais si cet hyménée a de quoi vous gêner ,  
Mandane que deviendra-t-elle ?

A G E S I L A S.

Allez encor un coup , allez en d'autres lieux

Epargner par pitié cette gêne à mes yeux ;  
Sauvez-moi du chagrin de montrer que je l'aime.

S P I T R I D A T E .

Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

S C E N E I I I .

AGÉSILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XENOCLES.

O V U E ! ô sur mon cœur regards trop absolus !  
Que vous allez troubler mes vœux irrésolus !  
Ne partez pas, madame. O ciel ! j'en vais trop dire.

M A N D A N E .

Je conçois mal, seigneur, de quoi vous me parlez.  
Moi partir ?

A G E S I L A S .

Oui, partez, encor que j'en soupire.  
Que ce mot ne peut-il suffire !

M A N D A N E .

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

A G E S I L A S .

J'aime trop à vous voir, & je vous ai trop vue ;  
C'est, madame, ce qui me tue.  
Partez, partez, de grace.

M A N D A N E .

Où me bannissez-vous ?

A G E S I L A S .

Nommez-vous un exil le trône d'un époux ?

M A N D A N E.

Quel trône , & quel époux ?

A G E S I L A S.

Cotys. . . .

M A N D A N E.

Je crois qu'il m'aime ;

Mais si je vous regarde ici comme mon roi ,  
Et comme un protecteur que j'ai choisi moi-même ,  
Puis-je sans votre aveu l'affurer de ma foi ?  
Après tant de bontés & de marques d'estime ,  
A vous moins déferer je croirais faire un crime ;  
Et mon ame. . . .

A G E S I L A S.

Ah , c'est trop déferer , & trop peu.

Quoi, pour cet hyménée exiger mon aveu !

M A N D A N E.

Jusques-là mon bonheur n'aura qu'incertitude ;  
Et bien qu'une couronne éblouisse aisément. . . .

S P I T R I D A T E.

Ma sœur , il faut parler un peu plus clairement.  
Le roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.

M A N D A N E.

Et je me plains à lui des inégalités  
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontés.  
Tout ce que pour un autre a voulu ma prière ,  
Vous me l'avez , seigneur , & sur l'heure accordé ;  
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé  
Prête à de prompts refus une digne matière.

A G E S I L A S.

Si vous vouliez avoir des yeux

Pour voir de ces refus la véritable cause. . . .

S P I T R I D A T E.

Nest-ce pas assez dire , & faut-il autre chose ?  
 Voyez mieux sa pensée , ou répondez-y mieux.  
 Ces refus obligeans veulent qu'on les entende ,  
 Ils font de ses faveurs le comble , & la plus grande.  
 Tout roi qu'est votre amant , perdez-le sans ennui ,  
 Lorsqu'on vous en destine un plus puissant que lui.  
 M'en défavouerez-vous , seigneur ?

A G E S I L A S.

Non , Spitridate.

C'est inutilement que ma raison me flatte.  
 Comme vous j'ai mon faible , & j'avoue à mon tour  
 Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.  
 Je vois par mon épreuve avec quelle injustice  
     Je vous refusais Elpinice.  
 Je cesse de vous faire une si dure loi.  
 Allez , elle est à vous , si Mandane est à moi.  
 Ce que pour Lyfander je semble avoir de haine ,  
 Fera place aux douceurs de cette double chaîne ,  
     Dont vous ferez le nœud commun ;  
 Et cet heureux hymen accompagné du vôtre ,  
 Vous rendant entre nous garant de l'un vers l'autre ,  
     Réduira nos trois cœurs en un.  
 Madame , parlez donc.

S P I T R I D A T E.

Seigneur , l'obéissance

S'exprime assez par le silence.

Trouvez bon que je puisse apprendre à Lyfander  
 La grace qu'à ma flamme il vous plaît d'accorder.



SCENE IV.

AGÉSILAS, MANDANE, XENOCLES.

AGÉSILAS.  
**E**N puis-je pour la mienne espérer une égale,  
 Madame? ou ne fera-ce en effet qu'obéir?

MANDANE.

Seigneur, je croirais vous trahir,  
 Et n'avoir pas pour vous une ame assez royale,  
 Si je vous cachais rien des justes sentimens  
 Que m'inspire le ciel pour deux rois mes amans.

J'ai vu que vous m'aimiez, & sans autre interprète  
 J'en ai cru vos faveurs qui m'ont si peu coûté.  
 J'en ai cru vos bontés, & l'assiduité  
 Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiète.

Ma gloire y voulait consentir,  
 Mais ma reconnaissance a pris soin de la vôtre.  
 Vos feux la hasardaient, & pour les amortir  
 J'ai réduit mes desirs à pencher vers un autre.

Pour m'épouser, vous le pouvez,  
 Je ne saurais former de vœux plus élevés;  
 Mais avant que jurer ma conquête assez haute,  
 De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,  
 Voyez ce qu'elle donne, ou plutôt ce qu'elle ôte.

Votre Sparte si haut porte sa royauté,  
 Que tout sang étranger la souille, & la profane;  
 Jalouse de ce trône où vous êtes monté,  
 Y faire seoir une Persane.



C'est pour elle une étrange & dure nouveauté ;  
 Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place ,  
 Que vous n'y renonciez pour toute votre race.  
 Vos éphores peut-être oferont encor plus ;  
 Et si votre sénat avec eux se soulève ,  
 Si de me voir leur reine indignés & confus ,  
 Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'élève ,  
 Pensez bien à la fuite avant que d'achever ;  
 Et si ce sont périls que vous deviez braver ,  
 Vous les voyez si bien que j'ai mauvaise grace  
 De vous en faire souvenir.

Mais mon zèle a voulu cette indiscrete audace ;  
 Et moi, je n'ai pas cru devoir la retenir.  
 Que la suite , après tout , vous flatte ou vous traverse ,  
 Magloire est sans pareille aux yeux de l'univers ,  
 S'il voit qu'une Persane au vainqueur de la Perse  
 Donne à son tour des loix , & l'arrête en ses fers.  
 Comme votre intérêt m'est plus considérable ,  
 Je tâche de vous rendre à des deslins meilleurs.  
 Mon amour peut vous perdre , & je m'attache ailleurs ,  
 Pour être pour vous moins aimable.  
 Voilà ce que devait un cœur reconnaissant.  
 Quant au reste , parlez en maître ,  
 Vous êtes ici tout-puissant.

## A G E S I L A S .

Quand peut-on être ingrat , si c'est-là reconnaître ?  
 Et que puis-je sur vous si le cœur n'y consent ?

## M A N D A N E .

Seigneur , il est donné , la main n'est pas donnée ;  
 Et l'inclination ne fait pas l'hyménée.



Au défaut de ce cœur je vous offre une foi  
Sincère , inviolable , & digne enfin de moi.  
Voyez si ce partage aura pour vous des charmes.  
Contre l'amour d'un roi c'est assez raisonner.  
J'aime , & vais toutefois attendre sans alarmes.

Ce qu'il lui plaira m'ordonner.

Je fais un sacrifice assez noble , assez ample ,  
S'il en veut un en ce grand jour ;  
Et s'il peut se résoudre à vaincre son amour ,  
J'en donne à son grand cœur un assez haut exemple.  
Qu'il écoute sa gloire , ou suive son desir ,  
Qu'il se fasse grace , ou justice,  
Je me tiens prête à tout , & lui laisse à choisir  
De l'exemple , ou du sacrifice.

S C E N E V.

A G L A T I D E , X E N O C L E S.

A G E S I L A S.

Q U'UNE Persane m'ose offrir un si grand choix !

Parmi nous qui traitons la Perse de barbare ,

Et méprisons jusqu'à ses rois ,

Est-il plus haut mérite ? est-il vertu plus rare ?

Cependant mon destin à ce point est amer ,

Que plus elle mérite , & moins je dois l'aimer ;

Et que plus ses vertus sont dignes de l'hommage.

Que rend toute mon ame à cet illustre objet ,

Plus je la dois fermer à tout autre projet ,

Qu'à celui d'égalier sa grandeur de courage.

X É N O C L E S .

Du moins vous rendre heureux ce n'est plus hasarder.

Puisqu'un si digne amour fait grace à Lyfander ,

Il n'a plus lieu de se contraindre.

Vous devenez par-là maître de tout l'état ;

Et ce grand homme à vous , vous n'avez plus à craindre

Ni d'éphores , ni de sénat.

A G E S I L A S .

Je n'en suis pas encor d'accord avec moi-même.

J'aime , mais après tout , je hais autant que j'aime ;

Et ces deux passions qui règnent tour à tour

Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence ,

Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour ,

Qu'il voudrait immoler l'amour à la vengeance.

Entre ce digne objet & ce digne ennemi ,

Mon ame incertaine & flottante ,

Quoi que l'un me promette , & quoi que l'autre attente ,

Ne se peut ni dompter , ni croire qu'à demi ;

Et plus des deux côtés je la sens balancée ,

Plus je vois clairement que si je veux régner ,

Moi qui de Lyfander vois toute la pensée ,

Il le faut tout-à-fait ou perdre ou regagner ,

Qu'il est tems de choisir.

X É N O C L E S .

Qu'il serait magnanime ,

De vaincre , & la vengeance , & l'amour à la fois !

A G E S I L A S .

Il faudrait , Xénocles , une ame plus sublime.

X É N O C L E S .

Il ne faut que vouloir , tout est possible aux rois.

AGESILAS.

Ah , si je pouvais tout , dans l'ardeur qui me presse ,  
 Pour ces deux passions qui partagent mes vœux ,  
 Peut-être aurais-je la faiblesse  
 D'obéir à toutes les deux.

SCENE VI.

AGESILAS , LYSANDER , XENOCLES.

LYSANDER.

SEIGNEUR , il vous a plû disposer d'Elpinice ;  
 Nous devons elle & moi beaucoup à vos bontés ;  
 Et je serai ravi qu'elle vous obéisse ,  
 Pourvu que de Cotys les vœux soient acceptés.  
 J'en ai donné parole , il y va de ma gloire.  
 Spitridate sans lui ne saurait être heureux ;  
 Et donner mon aveu , s'ils ne le font tous deux ,  
 C'est faire à mon honneur une tache trop noire.

Vous pouvez nous parler en roi.

Ma fille vous doit plus qu'à moi :

Commandez , elle est prête , & je saurai me taire.

N'exigez rien de plus d'un père.

Il a tenu toujours vos ordres à bonheur ;

Mais rendez-lui cette justice ,

De souffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur ;

Qui fait l'unique prix de trente ans de service.

AGESILAS.

Oui , vous l'y porterez , & du moins de ma part

Ce précieux honneur ne court aucun hasard.  
 On a votre parole , & j'ai donné la mienne ;  
 Et pour faire aujourd'hui que l'une & l'autre tienne ,  
 Il faut vaincre un amour qui m'était aussi doux  
     Que votre gloire l'est pour vous ,  
 Un amour dont l'espoir ne voyait plus d'obstacle :  
 Mais enfin il est beau de triompher de soi ,  
     Et de s'accorder ce miracle ,  
 Quand on peut hautement donner à tous la loi ,  
 Et que le juste soin de combler notre gloire  
 Demande notre cœur pour dernière victoire.  
 Un roi né pour l'éclat des grandes actions  
     Dompte jusqu'à ses passions ,  
 Et ne se croit point roi , s'il ne fait sur lui-même  
 Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.

( à Xénoclès. )

Allez dire à Cotys que Mandane est à lui ;  
 Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée ,  
 Pour venger son amour de ce moment d'ennui ,  
 Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.  
 Oyez de plus.

( Il parle bas à Xénoclès qui sort. )



SCENE VII.

AGESILAS, LYSANDER.

AGESILAS.

**H**É bien, vos mécontentemens

Me seront-ils encor à craindre ?

Et vous souviendrez-vous des mauvais traitemens  
Qui vous avaient donné tant de lieu de vous plaindre ?

LYSANDER.

Je vous ai dit, seigneur, que j'étais tout à vous ;  
Et j'y suis d'autant plus, que malgré l'apparence ;  
Je trouve des bontés qui passent l'espérance,  
Où je n'avais cru voir que des soupçons jaloux.

AGESILAS.

Et que va devenir cette docte harangue,  
Qui du fameux Cléon doit annoblir la langue ?

LYSANDER.

Seigneur. . . .

AGESILAS.

Nous sommes seuls, j'ai chassé Xénoclès :  
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire  
A l'éphore Aridas, au sénateur Cratès ?  
Je vous défère assez pour n'en vouloir rien lire ;  
Avec moi n'appréhendez rien,  
Tout est encor fermé. Voyez.

LYSANDER.

Je suis coupable ;



Parce qu'on me trahit , que l'on vous sert trop bien ;  
 Et que par un effort de prudence admirable ,  
 Vous avez su prévoir de quoi serait capable ,  
 Après tant de mépris un cœur comme le mien.  
 Ce dessein toutefois ne passera pour crime  
     Que parce qu'il est sans effet ;  
 Et ce qu'on va nommer forfait  
 N'a rien qu'un plein succès n'eût rendu légitime.  
 Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir ,  
 Et qui le manque est à punir.

## A G E S I L A S .

Non , non , j'aurais plus fait peut-être en votre place.  
 Il est naturel aux grands cœurs  
 De sentir vivement de pareilles rigueurs ;  
 Et vous m'offenseriez de douter de ma grace.  
 Comme roi je la donne , & comme ami discret  
 Je vous assure du secret.

Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.  
 Vous m'avez trop servi pour m'en trouver ingrat ;  
 Et d'un trop grand soutien je priverais l'état ,  
 Pour des ressentimens où j'ai su vous réduire.  
 Ma puissance établie , & mes droits conservés ,  
 Ne me laissent point d'yeux pour voir votre entreprise.  
 Dites-moi seulement avec même franchise ,  
 Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez ?

## L Y S A N D E R .

Avez-vous pu , seigneur , me devoir quelque chose ?  
 Qui sert le mieux son roi ne fait que son devoir.  
 En vous de tout l'état j'ai défendu la cause ,  
 Quand je l'ai fait tomber dessous votre pouvoir.



Le zèle est tout de feu quand ce grand devoir presse ;  
Et comme à le moins suivre on s'en acquitte mal ,  
Le mien vous sert moins qu'il ne sert la Grèce ,  
Quand j'en sus ménager les cœurs avec adresse ,  
Pour vous en faire général.

Je vous dois cependant & la vie , & ma gloire ,  
Et lorsqu'un dessein malheureux  
Peut me coûter le jour , & souiller ma mémoire ,  
La magnanimité de ce cœur généreux. . .

A G E S I L A S .

Reprochez-moi plutôt toutes mes injustices ,  
Que de plus ravaler de si rares services.  
Elles ont fait le crime , & j'en tire ce bien ,  
Que j'ai pu m'acquitter , & ne vous dois plus rien.

A présent que la gratitude  
Ne peut passer pour dette en qui s'est acquitté ,  
Vos services payés d'un traitement si rude ,  
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.  
S'ils ont su conserver un trône en ma famille ,  
J'y veux par mon hymen faire seoir votre fille.  
C'est ainsi qu'avec vous je puis le partager.

L Y S A N D E R :

Seigneur , à ces bontés que je n'osais attendre ,  
Que puis-je . . .

A G E S I L A S .

Jugez-en comme il en faut juger ,  
Et surtout commencez d'apprendre ,  
Que les rois sont jaloux du souverain pouvoir ,  
Qu'ils aiment qu'on leur doive , & ne peuvent devoir ,  
Que rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance ,

G iv

Qu'ils règlent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs,  
 Qu'ils ont pour qui les fert des grâces, des faveurs,  
 Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnaissance.  
 Prenons dorénavant vous & moi pour objet  
 Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre;  
     N'oubliez pas ceux d'un sujet,  
     Et j'aurai soin de ceux d'un gendre.

## S C E N E VIII.

AGESILAS, AGLATIDE conduite par XENOCLES.

A G L A T I D E.  
**S**UR un ordre, seigneur, reçu de votre part,  
 Je viens étonnée & surprise,  
 De voir que tout d'un coup un roi m'en favorise,  
 Qui me daignait à peine honorer d'un regard.

A G E S I L A S.

Sortez d'étonnement. Les tems changent, madame,  
 Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux, ni même ame  
 Pourriez-vous de ma main accepter un époux ?

A G L A T I D E.

Si mon père y consent, mon devoir me l'ordonne,  
 Ce me sera trop d'heur de le tenir de vous.  
 Mais avant que savoir quelle en est la personne,  
 Pourrais-je vous parler avec la liberté  
 Que me souffrait à Sparte un feu trop écouté,  
 Alors qu'il vous plaisait, ou m'aimer, ou me dire  
 Qu'en votre cœur mes yeux s'étaient fait un empire ?

Non que j'y pense encor ; j'apprends de vous , seigneur ,  
Qu'on change avec le tems d'ame , d'yeux , & de cœur.

A G E S I L A S.

Rappelez ces beaux jours pour me parler sans feindre ;  
Mais si vous le pouvez , madame , épargnez-moi.

A G L A T I D E.

Ce serait sans raison que j'oserais m'en plaindre.

L'amour doit être libre , & vous êtes mon roi.

Mais puis-que jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre ,

N'obligez point , seigneur , cet espoir à descendre ,

Et ne me faites point de loix

Qui profanent l'honneur de votre premier choix.

J'y trouvais pour moi tant de gloire ,

J'en chéris à tel point la flatteuse mémoire ,

Que je regarderais comme un indigne époux

Quiconque m'offrirait un moindre rang que vous.

Si cet orgueil a quelque crime ,

Il n'en faut accuser que votre trop d'estime ;

Ce sont des sentimens que je ne puis trahir.

Après cela parlez , c'est à moi d'obéir.

A G E S I L A S.

Je parlerai , madame , avec même franchise.

J'aime à voir cet orgueil que mon choix autorise

A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi :

J'aime cette hauteur en un jeune courage ;

Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi ,

Si votre heureux destin dépend de mon suffrage.



## SCENE DERNIERE.

AGESILAS, LYSANDER, COTYS,  
SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE,  
AGLATIDE, XENOCLES.

**S** EIGNEUR, à vos bontés nous venons consacrer,  
Et Mandane & moi, notre vie.

S P I T R I D A T E.

De pareilles faveurs, seigneur, nous font rentrer,  
Pour vous faire voir même envie.

A G E S I L A S.

Je vous ai fait justice à tous,  
Et je crois que ce jour vous doit être assez doux,  
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide;  
Mais pour le rendre encor plus doux & plus charmant,  
Sachez que Sparte voit sa reine en Aglatide,  
A qui le ciel en moi rend son premier amant.

A G L A T I D E.

C'est me faire, seigneur, des surprises nouvelles.

A G E S I L A S.

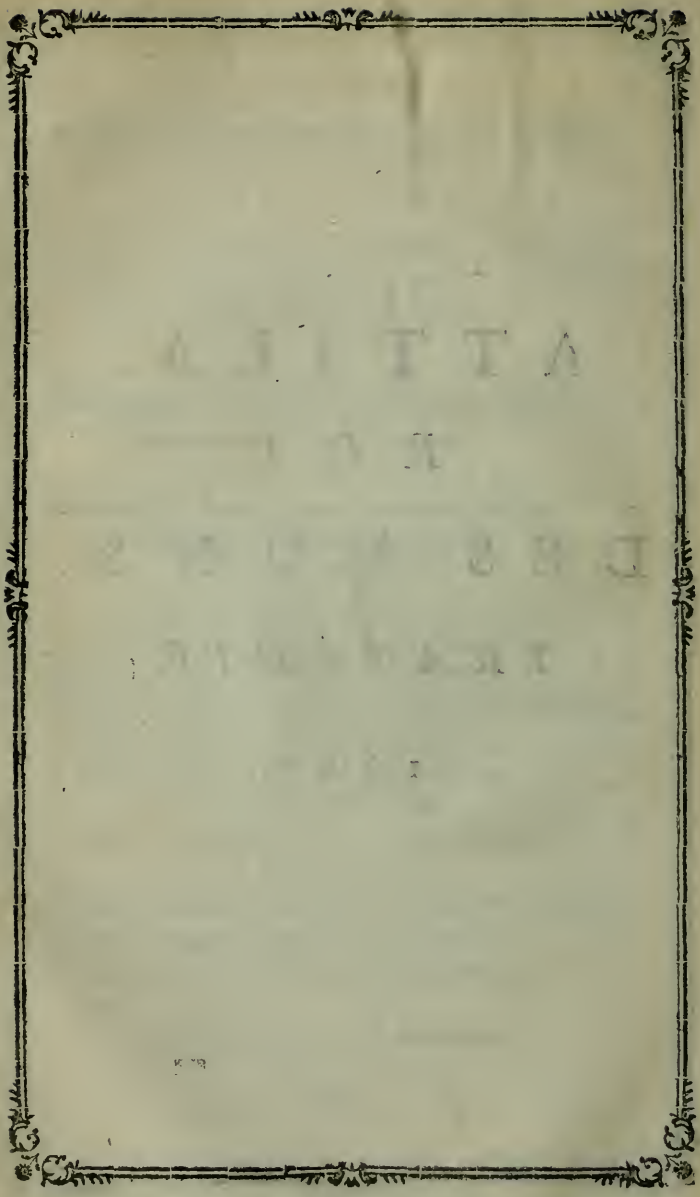
Rendons nos cœurs, ma lame, à des flammes si belles;  
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour,  
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

*Fin du cinquième & dernier acte.*



A T T I L A ,  
R O I  
D E S H U N S ,  
T R A G É D I E .

1 6 6 7 .



LITTA

— 1 2 3

DMS

...



P R É F A C E  
D E L'ÉDITEUR.

ATTILA parut malheureusement la même année qu'*Andromaque*. La comparaison ne contribua pas à faire remonter *Corneille* à ce haut point de gloire où il s'était élevé ; il baissait, & *Racine* s'élevait ; c'était alors le tems de la retraite , il devait prendre ce parti honorable. La plaisanterie de *Despréaux* devait l'avertir de ne plus travailler , ou de travailler avec plus de soin :

*J'ai vu l'Agéfilas , hélas !*

*Mais après l'Attila ; holà !*

On connaît encore ces vers :

*Peut aller au parterre attaquer Attila ;*

*Et si le roi des Huns ne lui flatte l'oreille ,*

*Traiter de visigots tous les vers de Corneille.*

On a prétendu ( car que ne prétend-on pas ? ) que *Corneille* avait regardé ces vers comme un éloge ; mais quel poète trouvera jamais bon qu'on traite ses vers de visigots , surtout lorsqu'ils sont en effet durs & obscurs pour la plupart ? La dureté & la sécheresse dans l'expression , sont assez com-

munément le partage de la vieillesse ; il arrive alors à notre esprit ce qui arrive à nos fibres. *Racine* dans la force de son âge , né avec un cœur tendre , un esprit flexible , une oreille harmonieuse , donnait à la langue française un charme qu'elle n'avait point eu jusqu'alors. Ses vers entraient dans la mémoire des spectateurs , comme un jour doux entre dans les yeux. Jamais les nuances des passions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel & plus vrai ; jamais on ne fit de vers plus coulans , & en même tems plus exacts.

Il ne faut pas s'étonner si le style de *Cornelle* , devenu encore plus incorrect & plus raboteux dans ses dernières pièces , rebutait les esprits que *Racine* enchantait , & qui devenaient par cela même plus difficiles.

Quel commentaire peut-on faire sur *Attila* , qui combat de tête , encore plus que de bras ; sur la terreur de son bras , qui lui donne pour nouveaux compagnons les *Alains* , les *Francs* , & les *Bourguignons* ; sur un *Ardaric* , & sur un *Valamir* , deux prétendus rois qu'on traite comme des officiers subalternes ; sur cet *Ardaric* qui est amoureux , & qui s'écrie :

*Qu'un roi est heureux , lorsque le ciel lui donne  
La main d'une si rare & si belle personne , &c.*

La même raison qui m'a empêché d'entrer

dans aucun détail sur *Agéfilas*, m'arrête pour *Attila*; & les lecteurs qui pourront lire ces pièces, me pardonneront sans doute de m'abstenir des remarques; je suis sûr du moins qu'ils ne me pardonneraient pas d'en avoir fait.

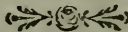
Je dirai seulement dans cette préface, qu'il est très-vraisemblable que cet *Attila*, très-peu connu des historiens, était un homme d'un mérite rare dans son métier de brigand. Un capitaine de la nation des Huns qui force l'empereur *Théodose* à lui payer tribut, qui savait discipliner ses armées, les recruter chez ses ennemis même, & nourrir la guerre par la guerre; un homme qui marcha en vainqueur de Constantinople aux portes de Rome, & qui dans un règne de dix ans fut la terreur de l'Europe entière, devait avoir autant de politique que de courage; & c'est une grande erreur de penser qu'on puisse être conquérant, sans avoir autant d'habileté que de valeur. Il ne faut pas croire sur la foi de *Jornandez*, qu'*Attila* mena une armée de cinq cent mille hommes dans les plaines de la Champagne, avec quoi aurait-il nourri une pareille armée? La prétendue victoire remportée par *Ætius* auprès de Châlons, & deux cent mille hommes tués de part & d'autre dans cette bataille, peuvent être mis au rang des mensonges historiques. Comment *Attila* vaincu en

Champagne , ferait-il allé prendre Aquilée ? La Champagne n'est pas assurément le chemin d'Aquilée dans le Frioul. Personne ne nous a donné des détails historiques sur ces tems malheureux. Tout ce qu'on fait , c'est que les barbares venaient des Palus-Méotides , & du Boristhène , passaient par l'Illirie , entraient en Italie par le Tirol , ravageaient l'Italie entière , franchissaient ensuite l'Apennin & les Alpes , & allaient jusqu'au Rhin , jusqu'au Danube.

*Corneille* , dans sa tragédie d'*Attila* , fait paraître *Hildione* , une princesse sœur d'un prétendu roi de France ; elle s'appellait *Hildecone* à la première représentation , on changea ensuite ce nom ridicule. *Mérouée* , son prétendu frère , ne fut jamais roi de France. Il était à la tête d'une petite nation barbare vers Mayence , Francfort & Cologne. *Corneille* dit :

*Que le grand Mérouée est un roi magnanime ,  
Amoureux de la gloire , ardent après l'estime ,  
Qu'il a déjà soumis & la Seine & la Loire.*

Ces fictions peuvent être permises dans une tragédie ; mais il faudrait que ces fictions fussent intéressantes.



## AU LECTEUR.

LE nom d'Attila est assez connu , mais tout le monde n'en connaît pas tout le caractère. Il était plus homme de tête que de main , tâchait à diviser ses ennemis , ravageait les peuples indéfendus , pour donner de la terreur aux autres , & tirer tribut de leur épouvante ; & s'était fait un tel empire sur les rois qui l'accompagnaient , que quand même il leur eût commandé des parricides , ils n'eussent osé lui défobéir. Il est mal-aié de savoir quelle était sa religion , le surnom de fléau de Dieu qu'il prenait lui-même , montre qu'il n'en croyait pas plusieurs. Je l'estimerais arien comme les Ostrogots & les Gépides de son armée , n'était la pluralité de femmes que je lui ai retranchée ici. Il croyait fort aux devins , & c'était peut-être tout ce qu'il croyait. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinien sa sœur Honorie avec de grandes menaces , & en attendant il épousa Ildione , dont tous les historiens marquent la beauté , sans parler de sa naissance. C'est ce qui m'a enhardi à la faire sœur d'un de nos premiers rois , afin d'opposer la France naissante au déclin de l'em-



A C T E U R S.

ATTILA , roi des Huns.

ARDARIC , roi des Gépides.

VALAMIR , roi des Ostrogots.

HONORIE , sœur de l'empereur Valentinien.

ILDIONE , sœur de Mérouée , roi de France.

OCTAR , capitaine des gardes d'Attila.

FLAVIE , dame d'honneur d'Honorie.

Gardes.

*La scène est au camp d'Attila , dans la Norique.*







Vous ? devant Atila vous n'etes que deux hommes.

A T T I L A ,  
T R A G È D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

A T T I L A , O C T A R , gardes.

A T T I L A .  
I L S ne font pas venus , n'os deux rois ; qu'on leur die  
Qu'ils se font trop attendre , & qu'Attila s'ennuie ,  
Qu'alors que je les mande ils doivent se hâter.

O C T A R .  
Mais , seigneur , quel besoin de les en consulter ?  
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres ,  
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres ;  
Et que vous ne laissez au nombre des vivans ,  
Que pour traîner par-tout deux rois pour vos suivans ?

A T T I L A .  
J'en puis résoudre seul , Octar , & les appelle ,  
Non sous aucun espoir de lumière nouvelle ;  
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront ,

Et m'être déjà dit tout ce qu'ils me diront :  
 Mais de ces deux partis lequel je préfère ,  
 Sa gloire est un affront pour l'autre , & pour son frère ;  
 Et je veux attirer d'un si juste courroux  
 Sur l'auteur du conseil les plus dangereux coups ,  
 Assurer une excuse à ce manque d'estime ;  
 Pouvoir , s'il est besoin , livrer une victime ;  
 Et c'est ce qui m'oblige à consulter ces rois ,  
 Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix.  
 Car enfin j'aimerais un prétexte à leur perte ,  
 J'en prendrais hautement l'occasion offerte ;  
 Ce titre en eux me choque , & je ne fais pourquoi  
 Un roi que je commande ose se nommer roi.  
 Un nom si glorieux marque une indépendance ,  
 Que souille, que détruit la moindre obéissance ;  
 Et je suis las de voir que du bandeau royal  
 Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

## O C T A R .

Mais , seigneur , se peut-il que pour ces deux princesses  
 Vous ayez mêmes yeux & pareilles tendresses ?  
 Que leur mérite égal dispose sans ennui  
 Votre ame irrésolue aux sentimens d'autrui ?  
 Ou si vers l'un ou l'autre elle a pris quelque pente ,  
 Dont prennent ces deux rois la route différente ,  
 Voudra-elle aux dépens de ses vœux les plus doux  
 Préparer une excuse à ce juste courroux ?  
 Et pour juste qu'il soit , est-il si fort à craindre  
 Que le grand Attila s'abaisse à se contraindre ?

## A T T I L A .

Non , mais la noble ardeur d'envahir tant d'états

Doit combattre de tête encor plus que de bras ,  
Entre ses ennemis rompre l'intelligence ,  
Y jeter du désordre & de la défiance ;  
Et ne rien hasarder , qu'on n'ait de toutes parts ,  
Autant qu'il est possible , enchainé les hasards.

Nous étions aussi forts qu'à présent nous le sommes ,  
Quand je fondis en Gaule avec cinq cent mille hommes.  
Dès lors , s'il t'en souvient , je voulus , mais en vain ,  
D'avec le Visigoth détacher le Romain.  
J'y perdis auprès d'eux des soins qui me perdirent ;  
Loin de se diviser , d'autant mieux ils s'unirent.  
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons  
Leur donna les Alains , les Francs , les Bourguignons ;  
Et n'ayant pu semer entr'eux aucuns divorces ,  
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.  
J'ai su les rétablir , & cherche à me venger ;  
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.

De ces cinq nations contre moi trop heureuses ,  
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuses ;  
Je traite avec chacune , & comme toutes deux  
De mon hymen offert ont accepté les nœuds ,  
Des princesses qu'ensuite elles en font le gage ,  
L'une sera ma femme , & l'autre mon étage.  
Si j'offense par-là l'un des deux souverains ,  
Il craindra pour sa sœur qui reste entre mes mains.  
Ainsi je les tiendrai l'un & l'autre en contrainte ,  
L'un par mon alliance , & l'autre par la crainte ;  
Ou si le malheureux s'obstine à s'irriter ,  
L'heureux en ma faveur saura lui résister ;  
Tant que de nos vainqueurs terrassés l'un par l'autre ,



Les trônes ébranlés tombent aux pieds du nôtre.  
Quant à l'amour , apprends que mon plus doux fouci  
N'est. . . Mais Ardaric entre , & Valamir aussi.

S C E N E I I .

A T T I L A , A R D A R I C , V A L A M I R ,  
O C T A R , gardes.

R O I S , A T T I L A .  
ROIS, amis d'Attila , soutiens de ma puissance ,  
Qui rangez tant d'états sous mon obéissance ,  
Et de qui les conseils , le grand cœur & la main ,  
Me rendent formidable à tout le genre humain ;  
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques  
Que de ce vaste effroi nous donnent deux monarques.  
En Gaule Mèroué , à Rome l'empereur  
Ont cru par mon hymen éviter ma fureur.  
La paix avec tous deux en même tems traitée ,  
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée ;  
Et presque sur les pas de mes ambassadeurs  
Les leurs m'ont amené deux princesses leurs sœurs.  
Le choix m'en embarrasse , il est tems de le faire ;  
Depuis leur arrivée en vain je le diffère ;  
Il faut enfin résoudre , & quelque soit ce choix ,  
J'offense un empereur , ou le plus grand des rois.

Je le dis le plus grand , non qu'encor la victoire  
Ait porté Mèrouée à ce comble de gloire ;  
Mais si de nos devins l'oracle n'est point faux ,



Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts ;  
Et de ses successeurs l'empire inébranlable  
Serade siècle en siècle enfin si redoutable ,  
Qu'un jour toute la terre en recevra des loix ;  
On tremblera du moins au nom de leurs *François*.

Vous donc , qui connaissez de combien d'importance  
Est pour nos grands projets l'une & l'autre alliance ,  
Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui  
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui ;  
Qui des deux honoré par ces nœuds domestiques ,  
Nous vengera le mieux des champs Catalauniques ;  
Et qui des deux enfin déchû d'un tel espoir ,  
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

## A R D A R I C .

En l'état où le ciel a mis votre puissance ,  
Nous mettrions en vain leurs forces en balance :  
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins ,  
Ne vaut pas amuser le moindre de vos soins.  
L'un & l'autre traité suffit pour nous instruire ,  
Qu'ils vous craignent tous deux , & n'osent plus vous nuire.  
Ainsi sans perdre tems à vous inquiéter ,  
Vous n'avez que vos yeux , seigneur , à consulter.  
Laissez aller ce choix du côté du mérite ,  
Pour qui , sur leur rapport , l'amour vous sollicite.  
Croyez ce qu'avec eux votre cœur résoudra ;  
Et de ces potentats s'offense qui voudra.

## A T T I L A .

L'amour chez Attila n'est pas un bon suffrage ;  
Ce qu'on m'en donnerait me tiendrait lieu d'outrage ;  
Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi ,

De peur qu'on n'eût par-là trop de pouvoir sur moi.  
 Les femmes qu'on adore usurpent un empire ,  
 Que jamais un mari n'ose ou ne peut dédire :  
 C'est au commun des rois à se plaire en leurs fers ,  
 Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.  
 Que chacun de leurs yeux aime à se faire esclave ,  
 Moi , je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave :  
 Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur ,  
 Le mien en dépit d'eux est tout à ma grandeur.  
 Parlez donc seulement du choix le plus utile ,  
 Du courroux à dompter ou plus ou moins facile ;  
 Et ne me dites point que de chaque côté  
 Vous voyez comme lui peu d'inégalité.  
 En matière d'état, ne fût-ce qu'un atôme ,  
 Saperte quelquefois importe d'un royaume ;  
 Il n'est scrupule exact qu'il n'y faille garder ,  
 Et le moindre avantage a droit de décider.

## V A L A M I R .

Seigneur , dans le penchant que prennent les affaires ,  
 Les grands discours ici ne sont pas nécessaires ;  
 Il ne faut que des yeux , & pour tout découvrir ,  
 Pour décider de tout , on n'a qu'à les ouvrir.

Un grand destin commence , un grand destin s'achève :  
 L'empire est prêt à choir , & la France s'élève ;  
 L'une peut avec elle affermir son appui ,  
 Et l'autre en trébuchant l'ensevelir sous lui.  
 Vos devins vous l'ont dit ; n'y mettez point d'obstacles ,  
 Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.  
 Soutenir un état chancelant & brisé ,  
 C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.

Appuyez donc la France , & laissez tomber Rome ;  
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme :  
D'un si bel avenir avouez vos devins ;  
Avancez le succès , & hâtez les destins.

## A R D A R I C.

Oui , le ciel , par le choix de ces grands hyménées ,  
A mis entre vos mains le cours des destinées ;  
Mais s'il est glorieux , seigneur , de le hâter ,  
Il l'est , & plus encor , de si bien l'arrêter ;  
Que la France , en dépit d'un infailible augure ,  
N'aille qu'à pas traînans vers sa grandeur future ,  
Et que l'aigle accablé par ce destin nouveau ,  
Ne puisse trébucher que sur votre tombeau.  
Serait-il gloire égale à celle de suspendre  
Ce que ces deux états du ciel doivent attendre ,  
Et de vous faire voir aux plus savans devins  
Arbitre des succès , & maître des destins ?  
J'ose vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédifent ,  
Avec pleine clarté dans le ciel ils le lisent ;  
Mais vous assurent-ils que quelque astre jaloux  
N'ait point mis plus d'un siècle entre l'effet & vous ?  
Ces éclatans retours que font les destinées ,  
Sont assez rarement l'œuvre de peu d'années ;  
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux états ,  
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.  
Cependant regardez ce qu'est encor l'empire ;  
Il chancelle , il se brise , & chacun le déchire ;  
De ses entrailles même il produit les tyrans ;  
Mais il peut encor plus que tous ses conquérans.  
Le moindre souvenir des champs Catalauniques

En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques :  
 Singibar , Gondebaut , Mériouée & Thiéry ,  
 Là , sans Aétius , tous quatre auraient péri.  
 Les Romains firent seuls cette grande journée :  
 Unissez-les à vous par un digne hyménée.  
 Puisque déjà sans eux vous pouvez presque tout ,  
 Il n'est rien dont par eux vous ne veniez à bout.  
 Quand de ces nouveaux rois ils vous auront fait maître ,  
 Vous verrez à loisir de qui vous voudrez l'être ,  
 Et résoudre vous seul avec tranquillité  
 Si vous leur souffrirez encor l'égalité.

## V A L A M I R .

L'empire , je l'avoue , est encor quelque chose ;  
 Mais nous ne sommes plus au tems de Théodose ;  
 Et comme dans sa race il ne revit pas bien ,  
 L'empire est quelque chose , & l'empereur n'est rien.  
 Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes  
 Que d'idoles pompeux , que d'ombres au-lieu d'hommes.  
 L'imbécille fierté de ces faux souverains ,  
 Qui n'osait à son aide appeler des Romains ,  
 Parmi des nations qu'ils traitaient de barbares  
 Empruntait pour régner des personnes plus rares ;  
 Et d'un côté Gainas , de l'autre Stilicon ,  
 A ces deux majestés ne laissant que le nom ,  
 On voyait dominer d'une hauteur égale  
 Un Got dans un empire , & dans l'autre un Vandale.  
 Comme de tous côtés on s'en est indigné ,  
 De tous côtés aussi pour eux on a régné.  
 Le second Théodose avait pris leur modèle :  
 Sa sœur à cinquante ans le tenait en tutelle ,

Et fut , tant qu'il régna , l'ame de ce grand corps ,  
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.

Pour Valentinian , tant qu'a vécu sa mère ,  
Il a semblé répondre à ce grand caractère ;  
Il a paru régner , mais on voit aujourd'hui  
Qu'il régnait par sa mère , ou sa mère pour lui ;  
Et depuis son trépas il a trop fait connaître  
Que s'il est empereur , Aétius est maître ;  
Et c'en serait la sœur qu'il faudrait obtenir ,  
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.

Au reste , un prince faible , envieux , mol , stupide ,  
Qu'un heureux succès enfle , un douteux intimide ,  
Qui pour unique emploi s'attache à son plaisir ,  
Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.  
Mais le grand Mérouée est un roi magnanime ,  
Amoureux de la gloire , ardent après l'estime ,  
Qui ne permet aux siens d'emploi , ni de pouvoir ,  
Qu'autant que par son ordre ils en doivent avoir.  
Il fait vaincre & régner , & depuis sa victoire ,  
S'il a déjà soumis & la Seine , & la Loire ,  
Quand vous voudrez aux siens joindre vos combattans ,  
La Garonne & l'Arar ne tiendront pas long-tems.  
Alors ces mêmes champs témoins de notre honte ,  
En verront la vengeance & plus haute & plus prompte ;  
Et pour glorieux prix d'avoir su nous venger ,  
Vous aurez avec lui la Gaule à partager ;  
D'où vous ferez savoir à toute l'Italie ,  
Que lors que la prudence à la valeur s'allie ,  
Il n'est rien à l'épreuve , & qu'il est tems qu'enfin  
Et du Tibre & du pô vous fassiez le destin.



## A R D A R I C .

Prenez-en donc le droit des mains d'une princesse ,  
 Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous presse ;  
 Et paraissez plutôt vous saisir de son bien ,  
 Qu'usurper des états sur qui ne vous doit rien.  
 Sa mère eut tant de part à la toute-puissance ,  
 Qu'elle fit à l'empire associer Constance ;  
 Et si ce même empire a quelque attrait pour vous ,  
 La fille a même droit en faveur d'un époux.

Allez la force en main demander ce partage ,  
 Que d'un père mourant lui laissa le suffrage :  
 Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains  
 Se détacher de Rome , & vous tendre les mains.  
 Aétius n'est pas si maître qu'on veut croire ,  
 Il a jusques chez lui des jaloux de sa gloire ;  
 Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur  
 Sont mécontents du prince , ou las du gouverneur.  
 Le débris de l'empire a de belles ruines ;  
 S'il n'a plus de héros , il a des héroïnes.  
 Rome vous en offre une & part à ce débris ;  
 Pourriez-vous refuser votre main à ce prix ?  
 Ildione n'apporte ici que sa personne ,  
 Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne ,  
 Ses Francs n'admettent point de femme à dominer ;  
 Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.  
 Attachez-les , seigneur , à vous , à votre race ;  
 Du fameux Théodose assurez-vous la place :  
 Rome adore la sœur , le frère est sans pouvoir ;  
 On hait Aétius , vous n'avez qu'à vouloir.

## A T T I L A .

Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude ,



Que de plonger mon ame en plus d'incertitude ?  
Et pour vous prévaloir de mes perplexités ,  
Choisissez-vous exprès ces contrariétés ?  
Plus j'entends raisonner , & moins on détermine ;  
Chacun dans sa pensée également s'obstine ;  
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer ,  
Vous cherchez l'un & l'autre à mieux m'embarraffer !  
Je ne demande point de si diverses routes ,  
Il me faut des clartés , & non de nouveaux doutes ;  
Et quand je vous confie un sort tel que le mien ,  
C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

## VALAMIR.

Seigneur , chacun de nous vous parle comme il pense ,  
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance ;  
Mais nous ne sommes point jaloux de nos avis.  
Croyez-le , croyez-moi , nous en ferons ravis ;  
Ils sont les purs effets d'une amitié fidèle ,  
De qui le zèle ardent . . . .

## ATTILA.

Unissez donc ce zèle ,  
Et ne me forcez point à voir dans vos débats  
Plus que je ne veux voir , & . . . Je n'achève pas.  
Dites-moi seulement ce qui vous intéresse  
A protéger ici l'une & l'autre princesse.  
Leurs frères vous ont-ils , à force de présens ,  
Chacun de son côté rendus leurs partisans ?  
Est-ce amitié pour l'une , est-ce haine pour l'autre ,  
Qui forme auprès de moi son avis & le vôtre ?  
Par quel dessein de plaire , ou de vous agrandir . . .  
Mais derechef , je veux ne rien approfondir ,

Et croire qu'où je suis on n'a pas tant d'audace.  
 Vous, si vous vous aimez, faites-vous une grace.  
 Accordez-vous ensemble, & ne contestez plus,  
 Ou de l'une des deux ménagez un refus,  
 Afin que nous puissions, en cette conjoncture,  
 A son aversion imputer la rupture.  
 Employez-y tous deux ce zèle & cette ardeur,  
 Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.  
 J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,  
 Et veux bien jusques-là suspendre ma colère.

## S C E N E I I I .

A R D A R I C , V A L A M I R .

A R D A R I C .  
**E**N ferons-nous toujours les malheureux objets ?  
 Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en sujets ?

V A L A M I R .

Fermons les yeux, seigneur, sur de telles disgraces,  
 Le ciel en doit un jour effacer jusqu'aux traces ;  
 Mes devins me l'ont dit, & s'il en est besoin,  
 Je dirai que ce jour peut-être n'est pas loin ;  
 Ils en ont, disent-ils, un assuré présage.  
 Je vous confierai plus, ils m'ont dit davantage ;  
 Et qu'un Théodoric, qui doit sortir de moi,  
 Commandera dans Rome, & s'en fera le roi ;  
 Et c'est ce qui m'oblige à parler pour la France,  
 A presser Attila d'en choisir l'alliance,

D'époufer

D'épouser Ildione , afin que par ce choix  
Il laisse à mon hymen Honorie & ses droits.

Ne vous opposez plus aux grandeurs d'Ildione ,  
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône ;  
Et si jamais pour vous je puis en faire autant . . .

A R D A R I C.

Vous le pouvez , seigneur , & dès ce même instant.  
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.

Vous aimez , mais ce n'est qu'un amour politique ;  
Et puisque je vous dois confiance à mon tour ,  
J'ai pour l'autre princesse un véritable amour ;  
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour l'empire ,  
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aspire.

Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint ;  
Mais enfin nos desirs ne compatissent point.  
Voyons qui se doit vaincre , & s'il faut que mon ame  
A votre ambition immole cette flamme ;  
Ou s'il n'est point plus beau que votre ambition  
Elle-même s'immole à cette passion.

V A L A M I R.

Ce serait pour mon cœur un cruel sacrifice.

A R D A R I C.

Et l'autre pour le mien serait un dur supplice.  
Vous aime-t-on ?

V A L A M I R.

Du moins j'ai lieu de m'en flatter.  
Et vous seigneur ?

A R D A R I C.

Du moins on me daigne écouter.

V A L A M I R.

Qu'un mutuel amour est un triste avantage ,  
Quand ce que nous aimons d'un autre est le partage !

A R D A R I C.

Cependant le tyran prendra pour attentat  
Cet amour qui fait seul tant de raisons d'état.  
Nous n'avons que trop vu jusqu'où va sa colère,  
Qui n'a pas épargné le sang même d'un frère ;  
Et combien après lui des rois ses alliés ,  
A son orgueil barbare il a sacrifiés.

V A L A M I R.

Les peuples qui suivaient ces illustres victimes ,  
Suivent encor sous lui l'impunité des crimes ;  
Et ce ravage affreux qu'il permet aux soldats  
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras ,  
Que nos propres sujets sortis de nos provinces  
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

A R D A R I C.

Il semble à ses discours déjà nous soupçonner ,  
Et ce sont des soupçons qu'il nous faut détourner.  
A ce refus qu'il veut disposons ma princesse.

V A L A M I R.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adresse.

A R D A R I C.

Si vous persuadez , quel malheur est le mien !

V A L A M I R.

Et si l'on vous en croit , puis-je espérer plus rien ?

A R D A R I C.

Ah, que ne pouvons-nous être heureux l'un & l'autre !

V A L A M I R .

Ah , que n'est mon bonheur plus compatible au vôtre !

A R D A R I C .

Allons des deux côtés chacun faire un effort.

V A L A M I R .

Allons , & du succès laissons-en faire au sort.

*Fin du premier acte.*





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.  
JE ne m'en défends point, oui, madame, Ostar m'aime;  
Tout ce que je vous dis, je l'ai su de lui-même :  
Ils sont rois, mais c'est tout. Ce titre sans pouvoir  
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir ;  
Et le fier Attila chaque jour fait connaître ,  
Que s'il n'est pas leur roi, du moins il est leur maître ,  
Et qu'ils n'ont en sa cour le rang de ses amis ,  
Qu'autant qu'à son orgueil ils s'y montrent soumis.  
Tous deux ont grand mérite , & tous deux grand courage ;  
Mais ils sont , à vrai dire , ici comme en otage ,  
Tandis que leurs soldats en des camps éloignés  
Preignent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnés ;  
Et si de le servir leurs troupes n'étaient prêtes ,  
Ces rois, tout rois qu'ils sont, répondraient de leurs têtes.  
Son frère aîné Vlêda , plus rempli d'équité ,  
Les traitait malgré lui d'entière égalité ;  
Il n'a pu le souffrir , & sa jalouse envie ,  
Pour n'avoir plus d'égaux , s'est immolé sa vie.  
Le sang qu'après avoir mis ce prince au tombeau  
On lui voit chaque jour distiller du cerveau ,



Punit son parricide , & chaque jour vient faire  
 Un tribut étonnant à celui de ce frère.  
 Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux.  
 Ce sang forme un supplice , ou plus rude , ou plus doux ,  
 S'ouvre une plus féconde , ou plus stérile veine ,  
 Et chaque emportement porte avec lui sa peine.

## H O N O R I E .

Que me sert donc qu'on m'aime ? & pourquoi m'engager  
 A souffrir un amour qui ne peut me venger ?  
 L'insolent Attila me donne une rivale ,  
 Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale ;  
 Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi ,  
 Je ne prends qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi.  
 Juge que de chagrins au cœur d'une princesse ,  
 Qui hait également l'orgueil & la faiblesse ;  
 Et de quel œil je puis regarder un amant ,  
 Qui n'aura que pitié de mon ressentiment ,  
 Qui ne saura qu'aimer , & dont tout le service  
 Ne m'assure aucun bras à me faire justice.

Jusqu'à Rome Attila m'envoie offrir sa foi ,  
 Pour douter dans son camp entre Ildione & moi.  
 Hélas ! Flavie , hélas ! si ce doute m'offense ,  
 Que doit faire une indigne & haute préférence ?  
 Et n'est-ce pas alors le dernier des malheurs ,  
 Qu'un éclat impuissant d'inutiles douleurs ?

## F L A V I E .

Prévenez-le , madame , & montrez à sa honte.  
 Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

## H O N O R I E .

La bravade est aisée , un mot est bientôt dit :

Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit ?  
 Retournerai-je à Rome où j'ai laissé mon frère ,  
 Enflammé contre moi de haine & de colère ,  
 Et qui fans la terreur d'un nom si redouté  
 Jamais n'eût mis de borne à ma captivité ?  
 Moi qui prétends pour dot la moitié de l'empire ...

FLAVIE.

Ce serait d'un malheur vous jeter dans un pire.  
 Ne vous emportez pas contre vous jusques-là ;  
 Il est d'autres moyens de braver Attila.  
 Epousez Valamir.

HONORIE.

Est-ce comme on le brave ,  
 Que d'épouser un roi dont il fait son esclave ?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Hé bien, si j'aime Valamir ,  
 Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir ;  
 Et si tu me dis vrai , quelque rang que je tiene ,  
 Cet hymen pourrait être & sa perte , & la mienne.  
 Mais je veux qu'Attila pressé d'un autre amour ,  
 Endure telle insulte au milieu de sa cour.  
 Ildione par-là me verrait à sa suite ;  
 A de honteux respects je m'y verrais réduite ;  
 Et le sang des Césars qu'on adora toujours ,  
 Ferait hommage au sang d'un roi de quatre jours ?  
 Dis-le moi toutefois , pencherait-il vers elle ?  
 Que t'en dit Octar ?

FLAVIE.

Qu'il la trouve assez belle ,

Qu'il en parle avec joie , & fuit à lui parler.

H O N O R I E.

Il me parle , & s'il faut ne rien dissimuler ,  
Ses discours me font voir du respect , de l'estime ,  
Et même quelque amour , sans que le nom s'exprime.

F L A V I E.

C'est un peu plus qu'à l'autre.

H O N O R I E.

Et peut-être bien moins.

F L A V I E.

Quoi , ce qu'à l'éviter il apporte de soins . . .

H O N O R I E.

Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre ;  
Et s'il ne me fuit pas il fait mieux s'en défendre.  
Oui , sans doute , il la craint , & toute sa fierté  
Ménage pour choisir un peu de liberté.

F L A V I E.

Mais la quelle des deux voulez-vous qu'il choisisse ?

H O N O R I E.

Mon ame des deux parts attend même supplice.  
Ainsi que mon amour , ma gloire a ses appas.  
Je meurs s'il me choisit , ou ne me choisit pas ,  
Et . . . Mais Valamir entre , & sa vue en mon ame  
Fait trembler mon orgueil , enorgueillit ma flamme.  
Flavie , il peut sur moi bien plus que je ne veux.  
Pour peu que je l'écoute , il aura tous mes vœux.  
Dis-lui... Mais il vaut mieux faire effort sur moi-même.



## S C E N E 11.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

H O N O R I E.  
**L**E savez vous, seigneur, comment je veux qu'on m'aime?  
 Et puisque jusqu'à moi vous portez vos souhaits,  
 Avez-vous su connaître à quel prix je me mets ?  
 Je parle avec franchise, & ne veux point vous taire  
 Que vos soins me plairaient s'il ne fallait que plaire :  
 Mais quand cent & cent fois ils seraient mieux reçus,  
 Il faut pour m'obtenir quelque chose de plus.

Attila m'est promis j'en ai sa foi pour gage ;  
 La princesse des Francs prétend même avantage ;  
 Et bien que sur le choix il me semble hésiter ,  
 Etant ce que je suis , j'aurais tort d'en douter.  
 Mais qui promet à deux outrage l'un & l'autre.  
 J'ai du cœur, on m'offense, examinez le vôtre.  
 Pourrez-vous m'en venger ? pouvez-vous l'en punir ?

V A L A M I R.  
 N'est-ce que par le sang qu'on peut vous obtenir ?  
 Et faut-il que ma flamme à ce grand cœur réponde  
 Par un assassinat du plus grand roi du monde ,  
 D'un roi que vous avez souhaité pour époux  
 Ne saurait-on sans crime être digne de vous ?

H O N O R I E.  
 Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de sa tête  
 Vous vous fassiez aimer, & payiez ma conquête.  
 De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui,

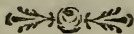
Il a trop mérité ces tendresses pour lui  
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il est bon qu'on le craigne.  
Mais c'est cet Attila qu'il faut que je dédaigne.  
Pourrez-vous hautement me tirer de ses mains ,  
Et braver avec moi le plus fier des humains ?

V A L A M I R.

Il n'en est pas besoin, madame, il vous respecte ;  
Et bien que sa fierté vous puisse être suspecte ,  
A vos moindres froideurs , à vos moindres dégoûts ,  
Je fais que ses respects me donneraient à vous.

H O N O R I E.

Que j'estime assez peu le sang de Théodose ,  
Pour souffrir qu'en moi-même un tyran en dispose !  
Qu'une main qu'il me doit me choisisse un mari ,  
Et me présente un roi comme son favori !  
Pour peu que vous m'aimiez, seigneur, vous devez croire  
Que rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire.  
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui ;  
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'appui  
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses sujettes.  
Enfin, je veux un roi, regardez si vous l'êtes ;  
Et quoi que sur mon cœur vous ayiez d'ascendant ,  
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.  
Voyez à quoi, seigneur, on connaît les monarques ;  
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques ;  
Et foyez satisfait qu'on vous daigne assurer  
Qu'à tous les rois ce cœur voudrait vous préférer.





## S C E N E   I I I .

V A L A M I R ,   F L A V I E .

Q U E L L E hauteur , Flavie , & que faut-il qu'espère  
Un roi dont tous les vœux . . .

F L A V I E .

Seigneur, laissez-lafaire;

L'amour fera le maître , & la même hauteur ,  
Qui vous dispute ici l'empire de son cœur ,  
Vous donne en même tems le secours de la haine ,  
Pour triompher bientôt de la fierté romaine .  
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ses feux ,  
Fait haïr Attila de se promettre à deux ;  
Non que cette fierté n'en soit assez jalouse ,  
Pour ne pouvoir souffrir qu'Ildione l'épouse .  
A son frère , à ses Francs faites-la renvoyer ;  
Vous verrez tout ce cœur soudain se déployer ,  
Suivre ce qui lui plaît , braver ce qui l'irrite ,  
Et livrer hautement la victoire au mérite .  
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement ;  
Quelque fois malgré nous il vient un bon moment .  
L'amour fait des heureux lorsque moins on y pense ,  
Et je ne vous dis rien sans beaucoup d'apparence .  
Ardaric vous apporte un entretien plus doux .  
Adieu . Comme le cœur le tems fera pour vous .



## SCENE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

Q'AVEZ-vous obtenu, seigneur, de la princesse ?

VALAMIR.

Beaucoup, & rien. J'ai vu pour moi quelque tendresse ;  
Mais elle fait d'ailleurs si bien ce qu'elle vaut,  
Que si celle des Fracs a le cœur aussi haut,  
Si c'est à même prix, seigneur, qu'elle se donne,  
Vous lui pourrez long-tems offrir votre couronne.  
Mon rival est haï, je n'en saurais douter ;  
Tout le cœur est à moi, j'ai lieu de m'en vanter ;  
Au reste des mortels je fais qu'on me préfère,  
Et ne fais toutefois ce qu'il faut que j'espère.

Voyez votre Ildione, & puissiez-vous, seigneur,  
Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,  
Une ame plus tournée à remplir votre attente,  
Un esprit plus facile. Octar sort de sa tente.  
Adieu.



## S C E N E V.

A R D A R I C , O C T A R .

P O U R R A I - j e v o i r l a p r i n c e s s e à m o n t o u r ?

O C T A R .

Non , à m o i n s q u ' i l v o u s p l a i s e a t t e n d r e s o n r e t o u r ;  
M a i s à c e q u e s e s g e n s , s e i g n e u r , m ' o n t f a i t e n t e n d r e ,  
V o u s n ' a v e z e n c e l i e u q u ' u n m o m e n t à l ' a t t e n d r e .

A R D A R I C .

D i t e s - m o i c e p e n d a n t : V o u s fû t e s p r i s o n n i e r  
D u r o i d e s F r a n c s s o n f r è r e e n c e c o m b a t d e r n i e r ?

O C T A R .

L e d é f o r d r e , s e i g n e u r , d e s c h a m p s C a t a l a u n i q u e s  
M e d o n n a p e u d e p a r t a u x d i s g r a c e s p u b l i q u e s .  
S i j ' y f u s p r i s o n n i e r d e c e r o i g é n é r e u x ,  
I l m e f i t d a n s s a c o u r u n s o r t a s s e z h e u r e u x .  
M a p r i s o n y f u t l i b r e , & j ' y t r o u v a i s a n s c e s s e  
U n e b o n t é s i r a r e a u c œ u r d e l a p r i n c e s s e ,  
Q u e d e r e t o u r i c i j e p e n s e l u i d e v o i r  
L e s p l u s s a c r é s r e s p e c t s q u ' u n s u j e t p u i s s e a v o i r .

A R D A R I C .

Q u ' u n m o n a r q u e e s t h e u r e u x l o r s q u e l e c i e l l u i d o n n e  
L a m a i n d ' u n e s i b e l l e & s i r a r e p e r s o n n e !

O C T A R .

V o u s s a v e z t o u t e f o i s q u ' A t t i l a n e l ' e s t p a s ,  
E t c o m b i e n s o n t r o p d ' n e u r l u i c a u s e d ' e m b a r r a s .

A R D A R I C .

A h , p u i s q u ' i l a d e s y e u x , s a n s d o u t e i l l a p r é f è r e ,

Mais vous vous louez fort aussi du roi son frère ;  
Ne me déguisez rien. A-t-il des qualités  
A se faire admirer ainsi de tous côtés ?  
Est-ce une vérité que ce que j'entends dire ,  
Ou si c'est sans raison que l'univers l'admire ?

O C T A R.

Je ne fais pas , seigneur , ce qu'on vous en a dit ;  
Mais si pour l'admirer ce que j'ai vu suffit ,  
Je l'ai vu dans la paix , je l'ai vu dans la guerre ,  
Porter par-tout un front de maître de la terre.  
J'ai vu plus d'une fois des fières nations  
Désarmer son courroux par leurs soumissions.  
J'ai vu tous les plaisirs de son ame héroïque  
N'avoir rien que d'auguste & que de magnifique ;  
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets  
L'école de la guerre au milieu de la paix.  
Par ces délassemens sa noble inquiétude  
De ses justes desseins faisait l'heureux prélude ;  
Et si j'ose le dire il doit nous être doux  
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous  
Je l'ai vu tout couvert de poudre & de fumée  
Donner le grand exemple à toute son armée ,  
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts ,  
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards ,  
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes  
De sa course rapide entasser les conquêtes.  
Ne me commandez point de peindre un si grand roi ,  
Ce que j'en ai vu passé un homme tel que moi ;  
Mais je ne puis , seigneur , m'empêcher de vous dire  
Combien son jeune prince est digne qu'on l'admire.

Il montre un cœur si haut sous un front délicat,  
 Que dans son premier lustre il est déjà soldat.  
 Le corps attend les ans, mais l'ame est toute prête.  
 D'un gros de cavaliers il se met à la tête,  
 Et l'épée à la main anime l'escadron  
 Qu'enorgueillit l'honneur de marcher sous son nom.  
 Tout ce qu'a d'éclatant la majesté du père,  
 Tout ce qu'ont de charmant les graces de la mère,  
 Tout brille sur ce front, dont l'aimable fierté  
 Porte empreints & ce charme & cette majesté,  
 L'amour & le respect qu'un si jeune mérite . . .  
 Mais la princesse vient, seigneur, & je vous quitte.

## S C E N E V I.

A R D A R I C , I L D I O N E.

I L D I O N E.

○ N vous a consulté, seigneur, m'apprendrez-vous  
 Comment votre Attila dispose enfin de nous ?

A R D A R I C.

Comment disposez-vous vous-même de mon ame ?  
 Attila va choisir ; il faut parler, madame ;  
 Si son choix est pour vous, que ferez-vous pour moi ?

I L D I O N E.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.  
 C'est devers vous qu'il penche, & si je ne vous aime,  
 Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même ;  
 J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs ;  
 Mais je n'oublierai point que je me dois ailleurs.



A R D A R I C.

Cette foi que peut-être on est prêt de vous rendre ,  
Si vous aviez du cœur , vous sauriez la reprendre.

I L D I O N E.

J'en ai s'il faut me vaincre , autant qu'on peut avoir ,  
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

A R D A R I C.

Mais qui s'engage à deux dégage l'un & l'autre.

I L D I O N E.

Ce serait ma pensée , & aussi-bien que la vôtre ;  
Et si je n'étais pas , seigneur , ce que je suis ,  
J'en prendrais quelque droit de finir mes ennuis ;  
Mais l'esclavage fier d'une haute naissance ,  
Où toute autre peut tout , me tient dans l'impuissance ;  
Et victime d'état , je dois sans reculer  
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

A R D A R I C.

Attendre qu'Attila , l'objet de votre haine ,  
Daigne vous immoler à la fierté romaine ;

I L D I O N E.

Qu'un pareil sacrifice aurait pour moi d'appas !  
Et que je souffrirai s'il ne s'y résout pas !

A R D A R I C.

Qu'il serait glorieux de le faire vous-même ,  
D'en épargner la honte à votre diadème !  
J'entends celui des Francs , qu'au-lieu de maintenir ...

I L D I O N E.

C'est à mon frère alors de venger & punir ;  
Mais ce c'est point à moi de rompre une alliance  
Dont il vient d'attacher vos Huns avec sa France ,

Et me faire par-là du gage de la paix  
 Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.  
 Il faut qu'Attila parle ; & puisse être Honorie  
 La plus considérée , ou moi la moins chérie !  
 Puisse-t-il se résoudre à me manquer de foi !  
 C'est tout ce que je puis , & pour vous , & pour moi.  
 S'il vous faut des souhaits , je n'en suis point avare ;  
 S'il vous faut des regrets , tout mon cœur s'y prépare ,  
 Et veut bien . . .

A R D A R I C .

Que feront d'inutiles souhaits ,  
 Que laisser à tous deux d'inutiles regrets ?  
 Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne ?

I L D I O N E .

Rome est encor puissante , il se peut qu'il la craigne.

A R D A R I C .

A moins que pour appui Rome n'ait vos froideurs ,  
 Vos yeux l'emporteront sur toutes vos grandeurs ;  
 Je le sens en moi-même , & ne vois point d'empire  
 Qu'en mon cœur d'un regard il ne puisse détruire.  
 Armez-les de rigueurs , madame , & par pitié ,  
 D'un charme si funeste ôtez leur la moitié ;  
 C'en sera trop encor , & pour peu qu'ils éclatent ,  
 Il n'est aucun espoir dont nos desirs se flattent ;  
 Faites donc davantage , allez jusqu'au refus ,  
 Ou croyez qu'Ardaric déjà n'espère plus ,  
 Qu'il ne vit déjà plus , & que votre hymnée  
 A déjà par vos mains tranché sa destinée.

I L D I O N E .

Ai-je si peu de part en de tels déplaisirs ,

Que

Que pour m'y voir en prendre il faille vos soupirs ?  
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes ?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes ,  
Faites quelque autre grace à mes sens alarmés ,  
Madame , & pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot si rude ,  
C'est pour une belle ame un peu d'ingratitude.  
De quelques traits pour vous que mon cœur soit frappé ,  
Ce grand mot jusqu'ici ne m'est point échappé ;  
Mais haïr un rival , endurer d'être aimée ,  
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée ,  
A votre espoir flottant donner tous mes souhaits ,  
A votre espoir déçu donner tous mes regrets ,  
N'est-ce point dire trop ce qui sied mal à dire ?

ARDARIC.

Mais vous épouferez Attila ?

ILDIONE.

J'en soupire ,

Et mon cœur . . . .

ARDARIC.

Que fait-il , ce cœur , que m'abuser ;  
Si même en n'osant rien , il craint de trop oser ?  
Non , si vous en aviez , vous sauriez la reprendre ,  
Cette foi , que peut-être on est prêt de vous rendre.  
Je ne m'en dédis point , & ma juste douleur  
Ne peut vous dire assez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout-à-fait je m'explique ?

Ecoutez , & sur-tout , seigneur , plus de replique.

Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer ;  
Mais puisqu'il vous plaît tant , je veux bien m'y forcer.  
Permettez toutefois que je vous dise encore ,  
Que si votre Attila de ce grand choix m'honore ,  
Je recevrai sa main d'un œil aussi content ,  
Que si je me donnais ce que mon cœur prétend.  
Non que de son amour je ne prenne un tel gage  
Pour le dernier supplice & le dernier outrage ;  
Et que le dur effort d'un si cruel moment ,  
Ne redouble ma haine & mon ressentiment :  
Mais enfin mon devoir veut une déférence  
Où même il ne soupçonne aucune répugnance.

Je l'épouserai donc , & réserve pour moi  
La gloire de répondre à ce que je me doi.  
J'ai ma part comme une autre à la haine publique  
Qu'aime à semer partout son orgueil tyrannique ,  
Et le hais d'autant plus que son ambition  
A voulu s'affervir toute ma nation ;  
Qu'en dépit des traités & de tout leur mystère ,  
Un tyran qui déjà s'est immolé son frère ,  
Si jamais sa fureur ne redoutait plus rien ,  
Aurait peut-être peine à faire grace au mien.  
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime ,  
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même ,  
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager ,  
Voyez que d'intérêts , que de maux à venger !  
Mon amour , & ma haine , & la cause commune  
Crieront à la vengeance , en voudront trois pour une ;  
Et comme j'aurai lors sa vie entre mes mains ,

Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.  
Asez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes ;  
Cette gloire aisément touche les grandes ames ;  
Et de ce même coup qui brisera mes fers ,  
Il est beau que ma main venge tout l'univers.

Voilà quelle je suis , voilà ce que je pense ,  
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offense.  
Vous , faites-moi justice ; & songez mieux , seigneur ,  
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

A R D A R I C *seul.*

Vous préserve le ciel de l'épreuve cruelle  
Où veut un cœur si grand mettre une ame si belle !  
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux ,  
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous !

*Fin du second acte.*





A C T E   I I I .

S C E N E   P R E M I E R E .

A T T I L A ,   O C T A R .

O C T A R ,   A T T I L A .  
OCTAR , as-tu pris soin de redoubler ma garde ?

O C T A R .

Oui , seigneur , & déjà chacun s'entre-regarde ,  
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis . . .

A T T I L A .

Quand on a deux rivaux , manque-t-on d'ennemis ?

O C T A R .

Mais , seigneur , jusqu'ici vous en doutez encore .

A T T I L A .

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore ,  
Je me mets à couvert de ce que de plus noir  
Inspire à leurs pareils l'amour au désespoir ;  
Et ne laissant pour arme à leur douleur pressante ,  
Qu'une haine sans force , une rage impuissante ,  
Je m'affure un triomphe en ce glorieux jour  
Sur leurs ressentimens comme sur leur amour .  
Qu'en disent nos deux rois ?

O C T A R .

Leurs ames alarmées

De voir par ce renfort leurs tentes enfermées ,

Affectent de montrer une tranquillité. . . .

A T T I L A.

De leur tente à la mienne ils ont la liberté.

O C T A R.

Oui, mais seuls, & sans suite; & quant aux deux princesses,  
 Que de leurs actions on laisse encor maîtresses,  
 On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens,  
 Et j'en bannis par-là ces rois & leurs agens.  
 N'en ayez plus, seigneur, aucune inquiétude;  
 Je les fais observer avec exactitude;  
 Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,  
 J'ai des yeux tout placés qui ne les manquent pas;  
 On vous rendra bon compte, & des deux rois, & d'elles.

A T T I L A.

Il suffit sur ce point, apprends d'autres nouvelles.  
 Ce grand chef des Romains, l'illustre Aétius,  
 Le seul que je craignais, Octar, il ne vit plus.

O C T A R.

Qui vous en a défait ?

A T T I L A.

Valentinian même.

Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son diadème,  
 Et pressé des soupçons où j'ai su l'engager,  
 Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger.  
 Rome perd en lui seul plus de quatre batailles;  
 Je me vois l'accès libre au pied de ses murailles;  
 Et si j'y fais paraître Honorie & ses droits,  
 Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix;  
 Tant l'effroi de mon nom, & la haine publique,  
 Qu'attire sur sa tête une mort si tragique,

Sauront faire aisément, sans en venir aux mains ,  
De l'époux d'une sœur , un maître des Romains.

O C T A R .

Ainsi donc votre choix tombe sur Honorie ?

A T T I L A .

J'y fais ce que je puis , & ma gloire m'en prie :  
Mais d'ailleurs , Ildione a pour moi tant d'attraits ,  
Que mon cœur étonné flotte plus que jamais.  
Je sens combattre encor dans ce cœur qui soupire  
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire.  
L'effort de ma raison qui soutient mon orgueil ,  
Ne peut non plus que lui soutenir un coup d'œil ;  
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître ,  
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paraître.

O beauté , qui te fais adorer en tous lieux ,  
Cruel poison de l'ame , & doux charme des yeux ,  
Que devient , quand tu veux , l'autorité suprême ,  
Si tu prends , malgré moi l'empire de moi-même ;  
Et si cette fierté qui fait par-tout la loi ,  
Ne peut me garantir de la prendre de toi ?

Va la trouver pour moi , cette beauté charmante ;  
Du plus utile choix donne lui l'épouvante ;  
Pour l'obliger à fuir , peins-lui bien tout l'affront  
Que va mon hyménée imprimer sur son front.  
Ose plus , fais-lui peur d'une prison sévère ,  
Qui me réponde ici du courroux de son frère ,  
Et retienne tous ceux que l'espoir de sa foi  
Pourrait en un moment soulever contre moi.  
Mais quelle ame en effet n'en serait pas séduite ?  
Je vois trop de périls , Octar , en cette fuite ;

Ses yeux , mes souverains à qui tout est soumis ,  
 Me sauraient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.  
 Pour en sauver mon cœur prends une autre manière.  
 Fais m'en haïr , peins-moi d'une humeur noire & fière ;  
 Dis-lui que j'aime ailleurs , & fais-lui prévenir  
 La gloire qu'Honorie est prête d'obtenir.  
 Fais qu'elle me dédaigne , & me préfère un autre ,  
 Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un faible emprunt du nôtre ;  
 Ardaric , Valamir , ne m'importe des deux.  
 Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux !  
 Vouloir qu'à mes yeux même un autre le possède !  
 Ah ! le mal est encor plus doux que le remède.  
 Dis-lui , fais-lui faveur . . .

OCTAR.

Quoi , seigneur ?

ATTILA.

Je ne fais :

Tout ce que j'imagine est d'un fâcheux essai.

OCTAR.

A quand remettez-vous , après tout , d'en résoudre ?

ATTILA.

Octar , je l'apperçois. Quel nouveau coup de foudre !

O raison confondue , orgueil presque étouffé ,

Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé ?



## S C E N E I I.

I L D I O N E , A T T I L A , O C T A R .

V E N I R jusqu'en ma tente enlever mes hommages ,  
 Madame , c'est trop loin pousser vos avantages ;  
 Ne vous suffit-il point que le cœur soit à vous ?

I L D I O N E .

C'est de quoi faire naître un espoir assez doux.  
 Ce n'est pas toutefois , seigneur , ce qui m'amène ,  
 Ce sont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine.  
 Votre garde est doublée , & par un ordre exprès  
 Je vois ici deux rois observés de fort près.

A T T I L A .

Prenez-vous intérêt ou pour l'un , ou pour l'autre ?

I L D I O N E .

Mon intérêt , seigneur , c'est d'avoir part au vôtre.  
 J'ai droit en vos périls de m'en mettre en souci ;  
 Et de plus je me trompe , ou l'on m'observe aussi.  
 Vous ferai-je suspecte ? Et de quoi ?

A T T I L A .

D'être aimée :

Madame , vos attraits dont j'ai l'ame charmée ,  
 Si j'en crois l'apparence , ont blessé plus d'un roi ;  
 D'autres ont un cœur tendre , & des yeux comme moi ;  
 Et pour vous & pour moi j'en prévient l'insolence ,  
 Qui pourrait sur vous-même user de violence.

I L D I O N E .

Il en est des moyens plus doux & plus aisés ,



Si je vous charme autant que vous m'en accusez.

A T T I L A.

Ah, vous me charmez trop, moi, de qui l'ame altière  
 Cherche à voir sous mes pas trembler la terre entière ;  
 Moi, qui veux pouvoir tout, si-tôt que je vous voi,  
 Malgré tout cet orgueil, je ne puis rien sur moi.

Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite  
 Ce charme dominant qui marche à votre fuite :  
 Mes plus heureux succès ne font qu'enfoncer mieux  
 L'inévitable trait dont me percent vos yeux.

Un regard imprévu leur fait une victoire ;  
 Leur moindre souvenir l'emporte sur ma gloire ;  
 Il s'empare & du cœur, & des soins les plus doux ;  
 Et j'oublie Attila dès que je pense à vous.

Que pourrai-je, madame, après que l'hyménée  
 Aura mis sous vos loix toute ma destinée ?

Quand je voudrai punir, vous saurez pardonner,  
 Vous refuserez grace où j'en voudrai donner,  
 Vous enverrez la paix où je voudrai la guerre,  
 Vous saurez par mes mains conduire le tonnerre ;  
 Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien  
 Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.

Attendez un peu moins sur ce pouvoir suprême,  
 Madame, & pour un jour cessez d'être vous-même,  
 Cessez d'être adorable, & laissez-moi choisir  
 Un objet qui m'en laisse aisément ressaisir.  
 Defendez à vos yeux cet éclat invincible  
 Avec qui ma fierté devient incompatible :  
 Prêtez-moi des refus, prêtez-moi des mépris,  
 Et rendez-moi vous-même à moi-même, à ce prix.

## I L D I O N E .

Je croyais qu'on me dût préférer Honorie  
 Avec moins de douceur & de galanterie ;  
 Et je n'attendais pas une civilité ,  
 Qui malgré cette honte enflât ma vanité .  
 Ceshonneurs près des miens ne sont qu'honneurs frivoles ;  
 Ils n'ont que des effets , j'ai les belles paroles ;  
 Et si de son côté vous tournez tous vos soins ,  
 C'est qu'elle a moins d'attraits , & se fait craindre moins .  
 L'aurait-on jamais cru qu'un Attila pût craindre  
 Qu'un si léger éclat eût de quoi l'y contraindre ?  
 Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi ,  
 Il n'osât hasarder tout l'orgueil contre moi ?  
 Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages ,  
 Que jusqu'ici j'enlève avec tant d'avantages ,  
 Apprenez-moi , seigneur , pour suivre vos desseins ,  
 Comme il faut dédaigner le plus grand des humains ;  
 Dites-moi quels mépris peuvent le satisfaire .  
 Ah , si je lui déplais à force de lui plaire ,  
 Si de son trop d'amour sa haine est tout le fruit ,  
 Alors qu'on la mérite , où se voit-on réduit ?  
 Allez , seigneur , allez où tant d'orgueil aspire .  
 Honorie a pour dot la moitié de l'empire ;  
 D'un mérite penchant c'est un ferme soutien ;  
 Et cet heureux éclat efface tout le mien :  
 Je n'ai que ma personne .

## A T T I L A .

Et c'est plus que l'empire ,  
 Plus qu'un droit souverain sur tout ce qui respire .  
 Tout ce qu'a cet empire , ou de grand , ou de doux ,

Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.  
Faites-moi l'accepter , & pour reconnaissance  
Quels climats voulez-vous sous votre obéissance ?  
Si la Gaule vous plaît , vous la partagerez ,  
J'en offre la conquête à vos yeux adorés ,  
Et mon amour . . .

I L D I O N E .

A quoi que cet amour s'apprête ,  
La main du conquérant vaut mieux que sa conquête ,

A T T I L A .

Quoi , vous pourriez m'aimer , madame , à votre tour ?  
Qui sème tant d'horreurs fait naître peu d'amour.  
Qu'aimeriez-vous en moi ? Je suis cruel , barbare ;  
Je n'ai que ma fierté , que ma fureur de rare ;  
On me craint , on me hait , on me nomme en tout lieu  
La terreur des mortels , & le fléau de Dieu.  
Aux refus que je veux c'est là trop de matière ;  
Et si ce n'est assez d'y joindre la prière ,  
Si rien ne vous résout à dédaigner ma foi ,  
Appréhendez pour vous , comme je fais pour moi.  
Si vos tyrans d'appas retiennent ma franchise ,  
Je puis l'être comme eux de qui me tyrannise.  
Souvenez-vous enfin que je suis Attila ,  
Et que c'est dire tout que d'aller jusques-là.

I L D I O N E .

Il faut donc me résoudre ? Eh bien j'ose . . . De grace  
Dispensez moi du reste , il y faut trop d'audace.  
Je tremble comme un autre à l'aspect d'Attila ,  
Et ne me puis , seigneur , oublier jusques-là.  
J'obéis , ce mot seul dit tout ce qu'il souhaite ;

Si c'est m'expliquer mal , qu'il en soit l'interprète.  
 J'ai tous les sentimens qu'il lui plaît m'ordonner.  
 J'accepte cette dot qu'il vient de me donner.  
 Je partage déjà la Gaule avec mon frère ,  
 Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.  
 Mais ne puis-je savoir , pour ne manquer à rien ,  
 A qui vous me donnez , quand j'obéis si bien ?

A T T I L A .

Je n'ose le résoudre , & de nouveau je tremble ,  
 Si-tôt que je conçois tant de chagrins ensemble.  
 C'est trop que de vous perdre , & vous donner ailleurs ,  
 Madame , laissez-moi séparer mes douleurs.  
 Souffrez qu'un déplaisir me prépare pour l'autre ,  
 Après mon hyménée on aura soin du vôtre.  
 Ce grand effort déjà n'est que trop rigoureux ,  
 Sans y joindre celui de faire un autre heureux.  
 Souvent un peu de tems fait plus qu'on n'ose attendre.

I L D I O N E .

J'oserai plus que vous , seigneur , & sans en prendre ;  
 Et puisque de son bien chacun peut ordonner ,  
 Votre cœur est à moi , j'oserai le donner ;  
 Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il fouhaite.  
 Vous , traitez-moi , de grace , ainsi que je vous traite ;  
 Et quand ce coup pour vous fera moins rigoureux ,  
 Avant que me donner consultez-en mes vœux.

A T T I L A .

Vous aimeriez quelqu'un !

I L D I O N E .

Jusqu'à votre hyménée  
 Mon cœur est au monarque à qui l'on m'a donnée ;  
 Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout espoir ,  
 J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

S C E N E I I I.

HONORIE, ATTLA, ILDIONE, OCTAR.

H O N O R I E.  
**C**E grand choix est donc fait, seigneur, & pour le faire  
 Vous avez à tel point redouté ma colère,  
 Que vous n'avez pas cru vous en pouvoir sauver  
 Sans doubler votre garde, & me faire observer ?  
 Je ne me jugeais pas en ces lieux tant à craindre ;  
 Et d'un tel attentat j'aurais tort de me plaindre ,  
 Quand je vois que la peur de mes ressentimens  
 En commence déjà les justes châtimens.

I L D I O N E.  
 Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre ame ;  
 C'était moi qu'on craignait, & non pas vous, madame ;  
 Et ce glorieux choix qui vous met en courroux ,  
 Ne tombe pas sur moi, madame, c'est sur vous.  
 Il est vrai que sans moi vous n'y pouviez prétendre ;  
 Son cœur, tant qu'il m'eût plû, s'en aurait su défendre ;  
 Il était tout à moi. Ne vous alarmez pas  
 D'apprendre qu'il était au peu que j'ai d'appas ;  
 Je vous en fais un don ; recevez-le pour gage,  
 Ou de mes amitiés, ou d'un parfait hommage ;  
 Et forte désormais de vos droits & des miens,  
 Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

H O N O R I E.  
 C'est donc de votre main qu'il passe dans la mienne,  
 Madame, & c'est de vous qu'il faut que je le tienne ?



## I L D I O N E .

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main ,  
 Craignez qu'il soit trop tard de le vouloir demain.  
 Elle l'aimera mieux fans doute de la vôtre ,  
 Seigneur , cu vous ferez ce présent à quelqu'autre.  
 Pour lui porter ce cœur que je vous avais pris ,  
 Vous m'avez commandés des refus, des mépris :  
 Souffrez que des mépris le respect me dispense ,  
 Et voyez pour le reste entière obéissance.  
 Je vous rends à vous-même , & ne puis rien de plus ;  
 Et c'est à vous de faire accepter mes refus.

## S C E N E I V .

A T T I L A , H O N O R I E , O C T A R .

A C C E P T E R ses refus ! Moi , seigneur !

A T T I L A .

Vous , madame.

Peut-il être honteux de devenir ma femme ?  
 Et quand on vous assure un si glorieux nom ,  
 Peut-il vous importer qui vous en fait le don ?  
 Peut-il vous importer par quelle voie arrive  
 La gloire dont pour vous Ildione se prive ?  
 Que ce soit son refus , ou que ce soit mon choix ,  
 En marcherez-vous moins sur la tête des rois ?  
 Mes deux traités de paix m'ont donné deux princesses ,  
 Dont l'une aura ma main , si l'autre eut mes tendresses ;

L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux ;  
C'est ainsi qu'Attila se partage à vous deux.  
N'en murmurez, madame, ici non plus que l'autre ;  
Sa part la satisfait, recevez mieux la vôtre ;  
J'en étais idolâtre, & veux vous épouser,  
La raison, c'est ainsi qu'il me plait d'en user.

## H O N O R I E.

Et ce n'est pas ainsi qu'il me plait qu'on en use :  
Je cesse d'estimer ce qu'une autre refuse ;  
Et bien que vos traités vous engagent ma foi,  
Le rebut d'Ildione est indigne de moi.  
Oui, bien que l'univers, ou vous serve, on vous craigne,  
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.  
Quel honneur est celui d'être votre moitié,  
Qu'elle cède par grace, & m'offre par pitié ?  
Je fais ce que le ciel ma fait au-dessus d'elle,  
Et suis plus glorieuse encor qu'elle n'est belle.

## A T T I L A.

J'adore cet orgueil, il est égal au mien,  
Madame ; & nos fiertés se ressemblent si bien,  
Que si la ressemblance est par où l'on s'entr'aime,  
J'ai lieu de vous aimer comme un autre moi-même.

## H O N O R I E.

Ah, si non plus que vous je n'ai point le cœur bas,  
Nos fiertés pour cela ne se ressemblent pas.  
La mienne est de princesse, & la vôtre est d'esclave.  
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave.  
Votre orgueil a son faible, & le mien toujours fort.  
Ne peut souffrir d'amour dans ce peu de rapport.  
S'il vient de ressemblance, & que d'illustres flammes

Ne puissent que par elle unir les grandes ames ,  
D'où naîtrait cet amour , quand je vois en tous lieux  
De plus dignes fiertés qui me ressemblent mieux ?

A T T I L A .

Vous en voyez ici , madame , & je m'abuse ,  
Ou quelqu'autre me vole un cœur qu'on me refuse ;  
Et cette noble ardeur de me défobéir  
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

H O N O R I E .

Ce n'est qu'à moi , seigneur , que j'en dois rendre compte ;  
Quand je voudrai l'aimer , je le pourrai sans honte ,  
Il est roi comme vous.

A T T I L A .

En effet il est roi ,  
J'en demeure d'accord , mais non pas comme moi  
Même splendeur de sang , même titre nous pare ,  
Mais de quelques degrés le pouvoir nous sépare ;  
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir  
C'est tomber d'assez haut que jusqu'à Valamir.  
Chez ses propres sujets ce titre qu'il étale ,  
Ne fait d'entr'eux & moi que remplir l'intervale ;  
Il reçoit sous ce titre , & leur porte mes loix ;  
Et s'il est roi des Goths , je suis celui des rois.

H O N O R I E .

Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête ,  
Si-tôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.  
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés  
Sur des peuples surpris , & des princes trompés :  
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes ;  
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes ;

Et

Et fût-il sous ta rage à tes pieds abattu,  
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

A T T I L A.

Sa vertu ni vos droits ne font pas de grands charmes,  
A moins que pour appui je leur prête mes armes.  
Ils ont besoin de moi, s'ils veulent aller loin;  
Mais pour être empereur je n'en ai plus besoin.  
Aétius est mort, l'empire n'a plus d'homme,  
Et je puis trop sans vous me faire place à Rome.

H O N O R I E.

Aétius est mort ! Je n'ai plus de tyran ;  
Je reverrai mon frère en Valentinian ;  
Et mille vrais héros qu'opprimait ce faux maître,  
Pour me faire justice à l'envi vont paraître.  
Ils défendront l'empire, & soutiendront mes droits  
En faveur des vertus dont j'aurais fait le choix.  
Les grands cœurs n'osent rien sous de si grands ministres ;  
Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres ;  
Leur gloire fait ombrage à ces puissans jaloux,  
Qui s'estiment perdus s'il ne les perdent tous.  
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent ;  
Et pour ne plus souffrir des fers qui les captivent,  
Chacun reprend sa place, & remplit son devoir.  
La mort d'Aétius te le fera trop voir :  
Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare,  
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare ;  
Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,  
Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

A T T I L A.

Vous me faites pitié de si mal vous connaître,  
*P. Corneille Tom. VII.*

L

Que d'avoir tant d'amour, & le faire paraître.  
 Il est honteux, madame, à des rois tels que nous,  
 Quand ils en sont blessés, d'en laisser voir les coups.  
 Il a droit de régner sur les ames communes,  
 Non sur celles qui font & défont les fortunes;  
 Et si de tout le cœur on ne peut l'arracher,  
 Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.  
 Je ne vous blâme point d'avoir eu mes faiblesses;  
 Mais faites même effort sur ces lâches tendresses;  
 Et comme je vous tiens seule digne de moi,  
 Tenez-moi seul aussi digne de votre foi.  
 Vous aimez Valamir, & j'adore Ildione.  
 Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trône.  
 Prenez ainsi que moi des sentimens plus haut,  
 Et suivez mes vertus ainsi que mes défauts.

## H O N O R I E

Parle de tes fureurs & de leur noir ouvrage.  
 Il s'y mêle peut-être une ombre de courage.  
 Mais bien loin qu'avec gloire on te puisse imiter,  
 La vertu des tyrans est même à détester.  
 Irai-je à ton exemple assassiner mon frère?  
 Sur tous mes alliés répandre ma colère?  
 Me baigner dans leur sang, & d'un orgueil jaloux...

## A T T I L A .

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous,  
 Madame.

## H O N O R I E .

Les grands cœurs parlent avec franchise.

## A T T I L A .

Quand je m'en souviendrai, n'en soyez pas surprise;  
 Et si je vous épouse avec ce souvenir,



Vous voyez le passé , jugez de l'avenir.  
Je vous laisse y penser. Adieu , madame.

H O N O R I E.

Ah , traître !

A T T I L A.

Je suis encor amant , demain je serai maître.  
Remenez la princesse , Octar.

H O N O R I E.

Quoi ?

A T T I L A.

C'est assez.

Vous me direz tantôt tout ce que vous pensez ;  
Mais pensez-y deux fois avant que me le dire ;  
Songez que c'est de moi que vous tiendrez l'empire ,  
Que vos droits , fans ma main , ne sont que droits en l'air.

H O N O R I E.

Ciel !

A T T I L A.

Allez , & du moins apprenez à parler.

H O N O R I E.

Apprends , apprends toi-même à changer de langage ,  
Lorsqu'au sang des Césars ta parole t'engage.

A T T I L A.

Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

H O N O R I E.

Fais ce que tu voudras , tyran j'aurai mon tour.

*Fin du troisième acte.*



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE, OCTAR.

HONORIE.  
ALLEZ , servez-moi bien. Si vous aimez Flavie ,  
Elle fera le prix de m'avoir bien servie ,  
J'en donne ma parole , & sa main est à vous ,  
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Je voudrais le pouvoir , j'assurerais , madame ,  
Sous votre Valamir mes jours avec ma flamme.  
Bien qu'Attila me traite assez confidemment ,  
Ils dépendent sous lui d'un malheureux moment :  
Il ne faut qu'un soupçon , un dégoût , un caprice ;  
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice :  
Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.  
Faire un peu plus de pente au penchant de ses vœux ,  
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choisissent ,  
Ce n'est rien qu'avec moi deux mille autres ne puissent ;  
Mais proposer de front , ou vouloir doucement ,  
Contre ce qu'il résout tourner son sentiment ,  
Combattre sa pensée en faveur de la vôtre ,  
C'est ce que nous n'osons , ni moi , ni pas un autre ;  
Et si je hasardais ce contretens fatal ,

Je me perdrais, madame, & vous servirais mal.

H O N O R I E.

Mais qui l'attache à moi , quand pour l'autre il soupire ?

O C T A R.

La mort d'Aétius & vos droits sur l'empire.

Il croit s'en voir par-là les chemins aplanis,

Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis.

Il aime à conquérir , mais il hait les batailles ;

Il veut que son nom seul renverse les murailles ;

Et plus grand politique encor que grand guerrier,

Il tient que les combats sentent l'aventurier.

Il veut que de ses gens le déluge effroyable

Atterre impunément les peuples qu'il accable ;

Et prodigue de sang , il épargne celui

Que tant de combattans exposeraiient pour lui.

Ainsi n'espérez pas que jamais il relâche ,

Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche :

Si pourtant je vois jour à plus que je n'attends ,

Madame , assurez-vous que je prendrai mon tems.



## S C E N E I I .

H O N O R I E , F L A V I E .

N E vous êtes-vous point un peu trop déclarée ,  
Madame , & le chagrin de vous voir préférée ,  
Etouffe-t-il la peur que marquaient vos discours ,  
De rendre hommage au sang d'un roi de quatre jours ?

H O N O R I E .

Je te l'avais bien dit , que mon ame incertaine  
De tous les deux côtés attendait même gêne ,  
Flavie , & de deux maux qu'on craint également  
Celui qui nous arrive est toujours le plus grand ,  
Celui que nous sentons devient le plus sensible.  
D'un choix si glorieux la honte est trop visible ;  
Ildione a su l'art de m'en faire un malheur ;  
La gloire en est pour elle , & pour moi la douleur ;  
Elle garde pour soi tout l'effet du mérite ,  
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.  
Vois avec quelle insulte & de quelle hauteur  
Son refus en mes mains rejette un si grand cœur ,  
Cependant que ravie elle assure à son ame  
La douceur d'être toute à l'objet de sa flamme ;  
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.  
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour ,  
Les respects qu'il lui rend , & les soins qu'il se donne . .

F L A V I E .

J'ose vous dire plus , Attila l'en soupçonne ;

Il est fier & colère , & s'il fait une fois  
Qu'Alcione en secret l'honneur de son choix ,  
Qu'Ardaric ait sur elle osé jeter la vue ,  
Et briguer cette foi qu'à lui seul il croit dûe ,  
Je crains qu'un tel espoir au-lieu de s'affermir . . .

H O N O R I E .

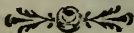
Que n'ai-je donc mieux tû que j'aimais Valamir !  
Mais quand on est bravée , & qu'on perd ce qu'on aime ,  
Flavie , est-on si-tôt maîtresse de soi-même ?  
D'Attila , s'il se peut , tournons l'emportement  
Ou contre ma rivale , ou contre son amant ;  
Accablons leur amour sous ce que j'apprends ;  
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande ;  
Et faisons que l'ardeur de recevoir ma foi  
L'empêche d'être ici plus heureuse que moi.  
Renversons leur triomphe. Etrange frénésie !  
Sans aimer Ardaric j'en conçois jalousie !  
Mais je me venge , & suis en ce juste projet  
Jalouse du bonheur , & non pas de l'objet.

F L A V I E .

Attila vient , madame.

H O N O R I E .

Hé bien , faisons connaître  
Que le sang des Césars ne souffre point de maître ,  
Et peut bien refuser de pleine autorité  
Ce qu'une autre refuse avec témérité.





## S C E N E   I I I .

A T T I L A ,   H O N O R I E ,   F L A V I E .

T O U T s'apprête , madame ; & ce grand hyménée  
 Peut dans une heure ou deux terminer la journée ,  
 Mais fans vous y contraindre , & je ne viens que voir  
 Si vous avez mieux vu quel est votre devoir .

H O N O R I E .

Mon devoir est , seigneur , de soutenir ma gloire ,  
 Sur qui va s'imprimer une tache trop noire ,  
 Si votre illustre amour pour son premier effet  
 Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait .  
 Puis-je voir sans rougir qu'à la belle Ildione  
 Vous demandiez congé de m'offrir votre trône ?  
 Que . . . .

A T T I L A .

Toujours Ildione , &amp; jamais Attila !

H O N O R I E .

Si vous me préférez , seigneur , punissez-la ;  
 Prenez mes intérêts , & pressez votre flamme  
 De remettre en honneur le nom de votre femme .  
 Ildione le traite avec trop de mépris ,  
 Souffrez-en de pareils , ou rendez-lui son prix .  
 A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'estime ,  
 S'il est gloire pour elle , en moi devienne un crime ?  
 Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté ,  
 Le mien soit punissable où le sien est flatté ?

Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,  
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne ?

A T T I L A.

Pour vous justifier mes ordres & mes vœux ,  
Je croyais qu'il suffit d'un simple , *Je le veux* ;  
Mais voyez , puisqu'il faut mettre tout en balance,  
D'Ildione ou de vous qui m'oblige , ou m'offense.

Quand son refus me sert , le vôtre me trahit ;  
Il veut me commander , quand le sien m'obéit.  
L'un est plein de respect , l'autre est gonflé d'audace ;  
Le vôtre me fait honte , & le sien me fait grace.  
Faut-il après cela qu'aux dépens de son sang  
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang ?

H O N O R I E.

Ne peut-on se venger , à moins qu'on assassine ?  
Je ne veux point sa mort , ni même sa ruine ;  
Il est des châtimens plus justes & plus doux ,  
Qui l'empêcheront mieux de triompher de nous.  
Je dis de nous , seigneur , car l'offense est commune,  
Et ce que vous m'offrez des deux n'en ferait qu'une.  
Ildione , pour prix de son manque de foi ,  
Dispose arrogamment & de vous & de moi !  
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée ,  
A son heureux amant sa main est réservée ,  
Avec qui satisfaite elle goûte l'appas  
De m'ôter ce que j'aime , & me mettre en vos bras !

A T T I L A.

Quel est-il cet amant ?

H O N O R I E.

Ignorez-vous encore

Qu'elle adore Ardaric , & qu' Ardaric l'adore ?

A T T I L A .

Qu'on m'amène Ardaric. Mais de qui savez-vous. . .

H O N O R I E .

C'est une vision de mes soupçons jaloux ,  
 J' n suis mal éclaircie , & votre orgueil l'avoue ,  
 Et quand elle me brave , & quand elle vous joue ,  
 Même s'il faut vous croire , on ne vous sert pas mal ,  
 Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

A T T I L A .

D' Ardaric & de moi telle est la différence.

Qu'elle en punit assez la folle préférence.

H O N O R I E .

Quoi , s'il peut moins que vous , ne lui volez - vous pas  
 Ce pouvoir usurpé sur ses propres soldats ?  
 Un véritable roi qu' opprime un fort contraire ,  
 Tout opprimé qu'il est garde son caractère ;  
 Ce nom lui reste entier sous les plus dures loix ;  
 Il est dans les fers même égal aux plus grands rois ,  
 Et la main d' Ardaric suffit à ma rivale ,  
 Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.  
 Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait ,  
 Réduisez-la, seigneur , à l'hymen d'un sujet ;  
 Ne cherchez point pour elle une plus dure peine ,  
 Que de voir votre femme être sa souveraine ;  
 Et je pourrai moi-même alors vous demander  
 Le droit de m'en servir , & de lui commander.

A T T I L A .

Madame , je saurai lui trouver un supplice ;  
 Agréez cependant pour vous-même justice ;

Et s'il faut un sujet à qui dédaigne un roi ,  
 Choisissez dans une heure , ou d'Octar , ou de moi.

H O N O R I E.

D'Octar , ou. . . .

A T T I L A.

Les grands cœurs parlent avec franchise ,  
 C'est une vérité que vous m'avez apprise :  
 Songez donc , sans murmure , à cet illustre choix ,  
 Et remerciez-moi de suivre ainsi vos loix.

H O N O R I E.

Me proposer Octar !

A T T I L A.

Qu'y trouvez-vous à dire ?  
 Serait-il à vos yeux indigne de l'empire ?  
 S'il est né sans couronne , & n'eut jamais d'états ,  
 On monte à ce grand trône encor d'un pas plus bas.  
 On a vu des Césars , & même des plus braves ,  
 Qui sortaient d'artisans , de bandoliers , d'esclaves ;  
 Le tems & leurs vertus les ont rendu fameux ,  
 Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

H O N O R I E.

Va , ne me tourne point Octar en ridicule ,  
 Ma gloire pourrait bien l'accepter sans scrupule ,  
 Tyran ; & tu devrais du moins te souvenir  
 Que s'il n'en est pas digne , il peut le devenir.  
 Au défaut d'un beau sang il est de grands services ;  
 Il est des vœux soumis , il est des sacrifices ,  
 Il est des glorieux & surprenans effets ,  
 Des vertus de héros , & même des forfaits.  
 L'exemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes ,

Il s'est fait de ton ordre une habitude aux crimes :  
 Comme ta créature il doit te ressembler.  
 Quand je l'enhardirai , commence de trembler.  
 Ta vie est en mes mains dès qu'il voudra me plaire ;  
 Et rien n'est sûr pour toi , si je veux qu'il espère.  
 Ton rival entre , adieu , délibère avec lui.  
 Si ce cher Octar m'aime , ou fera ton appui ?

## S C E N E I V .

A T T I L A , A R D A R I C .

A T T I L A .  
 SEIGNEUR, sur ce grand choix je cesse d'être en peine ;  
 J'épouse dès ce soir la princesse Romaine ;  
 Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement  
 Je puis confier l'autre & son ressentiment.  
 Le roi des Bourguignons, par ambassade expresse ,  
 Pour Sigismond son fils voulait cette princesse ;  
 Mais nos ambassadeurs furent mieux écoutés.  
 Pourrait-il nous donner toutes nos sûretés ?

A R D A R I C .  
 Son état sert de borne à ceux de Mériouée ;  
 La partie entr'eux deux ferait bientôt nouée ;  
 Et vous verriez armer d'une pareille ardeur  
 Un mari pour sa femme , un frère pour sa sœur.  
 L'union en ferait trop facile & trop grande.

A T T I L A .  
 Celui des Visigoths faisait même demande.  
 Comme de Mériouée il est plus écarté ,



Leur union aurait moins de facilité :  
 Le Bourguignon d'ailleurs sépare nos provinces ,  
 Et servirait pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC.

Oui , mais bientôt lui-même entr'eux deux écrasé ,  
 Leur ferait à se joindre un chemin trop aisé ;  
 Et ces deux rois par-là maîtres de la contrée ,  
 D'autant plus fortement en défendraient l'entrée ,  
 Qu'ils auraient plus à perdre , & qu'un juste courroux  
 N'aurait plus tant de chefs à liguier contre vous.  
 La princesse Ildione est orgueilleuse & belle ,  
 Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle ,  
 Dont tous les intérêts aux vôtres soient soumis ,  
 Et ne le pas choisir parmi vos ennemis.  
 D'une fière beauté la haine opiniâtre  
 Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bour à combattre ;  
 Et pour peu que la veuille écouter un époux . . .

A T T I L A.

Il lui faut donc , seigneur , ou Valamir , ou vous ;  
 La pourriez-vous aimer ? parlez sans flatterie.  
 J'apprends que Valamir est aimé d'Honorie ;  
 Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui ,  
 Et je m'assurerais sur vous plus que sur lui.

ARDARIC.

C'est m'honorer , seigneur , de trop de confiance.

A T T I L A.

Parlez donc , pourriez-vous goûter cette alliance ?

ARDARIC.

Vous savez que vous plaire est mon plus cher souci.

A T T I L A.

Qu'on cherche la princesse , & qu'on l'amène ici :

Je veux que de ma main vous receviez la sienne.  
 Mais dites-moi de grace , attendant qu'elle vienne ,  
 Par où me voulez-vous assurer votre foi ?  
 Et que seriez-vous prêt d'entreprendre pour moi ?  
 Car enfin elle est belle , elle peut tout séduire ,  
 Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

A R D A R I C.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Terrismond ?  
 Faut-il teindre l'Arar du sang de Sigismond ?  
 Faut-il mettre à vos pieds & l'un & l'autre trône ?

A T T I L A.

Ne dissimulez point , vous aimez Ildione ,  
 Et proposez bien moins ces glorieux travaux  
 Contre mes ennemis que contre vos rivaux.  
 Ce prompt emportement , & ces subites haines ,  
 Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines :  
 Les soins de cet amour font ceux de ma grandeur ;  
 Et si vous n'aimiez pas , vous auriez moins d'ardeur.  
 Voyez comme un rival est soudain haïssable ,  
 Comme vers notre amour ce nom le rend coupable ;  
 Comme sa perte est juste encor qu'il n'ose rien ;  
 Et sans aller si loin , délivrez-moi du mien.  
 Différez à punir une offense incertaine ,  
 Et servez ma colère avant que votre haine.  
 Serait-il sûr pour moi d'exposer ma bonté  
 A tous les attentats d'un amant supplanté ?  
 Vous même pourriez-vous épouser une femme ,  
 Et laisser à ses yeux le maître de son ame ?

A R D A R I C.

S'il était trop à craindre , il faudrait l'en bannir.

A T T I L A.

Quand il est trop à craindre , il faut le prévenir.  
C'est un roi dont les gens mêlés parmi les nôtres  
Feraient accompagner son exil de trop d'autres ,  
Qu'on verrait s'opposer aux soins que nous prendrons,  
Et de nos ennemis grossir les escadrons.

A R D A R I C.

Est-ce un crime pour lui qu'une douce espérance  
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence ?

A T T I L A.

Oui, pour lui, pour vous-même, & pour tout autre roi ,  
C'en est un que prétendre en même lieu que moi.  
S'emparer d'un esprit dont la foi m'est promise ,  
C'est surprendre une place entre mes mains remise ;  
Et vous ne seriez pas moins coupable que lui ,  
Si je ne vous voyais d'un autre œil aujourd'hui . .  
A des crimes pareils j'ai dû même justice ,  
Et ne choisiss pour vous qu'un amoureux supplice ;  
Pour un si cher objet que je mets en vos bras ,  
Est-ce un prix excessif qu'un si juste trépas ?

A R D A R I C.

Mais c'est déshonorer, seigneur, votre hyménée,  
Que vouloir d'un tel sang en marquer la journée.

A T T I L A

Est-il plus grand honneur que de voir en mon choix  
Qui je veux à ma flamme immoler de deux rois ,  
Et que du sacrifice où s'expiera leur crime ,  
L'un deux soit le ministre , & l'autre la victime ?  
Si vous n'osez par-là satisfaire vos feux ,  
Craignez que Valamir ne soit moins scrupuleux ,

Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie  
 D'accepter à ce prix son illustre Honorie ,  
 Et n'ait aucune horreur de ses vœux les plus doux ,  
 Si leur entier succès ne lui coûte que vous ;  
 Car je puis épouser encor votre princesse ,  
 Et détourner vers lui l'effort de ma tendresse.

## S C E N E V.

I L D I O N E , A T T I L A , A R D A R I C .

V O S refus obligeans ont daigné m'ordonner  
 De consulter vos vœux avant que vous donner ;  
 Je m'en fais une loi. Dites-moi donc , madame ,  
 Votre cœur d'Ardaric agréerait-il la flamme ?

I L D I O N E .

C'est à moi d'obéir , si vous le souhaitez ;  
 Mais , seigneur . . . .

A T T I L A .

Il y fait quelques difficultés ,  
 Mais je fais que sur lui vous êtes absolue.  
 Achevez d'y porter son ame irrésolue ,  
 Afin que dans une heure au milieu de ma cour  
 Votre hymen & le mien couronnent ce grand jour.



SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.  
 D'OU viennent ces soupirs ? d'où naît cette tristesse ?  
 Est-ce que la surprise étonne l'allégresse,  
 Qu'elle en suspend l'effet pour le mieux signaler,  
 Et qu'aux yeux du tyran il faut dissimuler ?  
 Il est parti, seigneur, souffrez que votre joie,  
 Souffrez que son excès tout entier se déploie,  
 Qu'il fasse voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC.

Vous allez soupirer, madame, à votre tour,  
 A moins que votre cœur malgré vous se prépare  
 A n'avoir rien d'humain, non plus que ce barbare.  
 Il me choisit pour vous, c'est un bonheur bien grand,  
 Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend,  
 A recevoir ma main pourriez-vous être prête,  
 S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête ?

ILDIONE.

Quoi, seigneur ?

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner  
 Que vous sachiez la main qui doit l'assassiner.  
 C'est à cet attentat la mienne qu'il destine,  
 Madame.

ILDIONE.

C'est par vous, seigneur, qu'il l'assassine ?



A R D A R I C .

Il me fait son bourreau pour perdre un autre roi ,  
 A qui fait sa fureur la même offre qu'à moi :  
 Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne :  
 On lui donne Honorie aux dépens de la mienne ;  
 Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

I L D I O N E .

Quel crime voit sa rage à punir en deux rois ?

A R D A R I C .

Le crime de tous deux c'est d'aimer deux princesses,  
 C'est d'avoir mieux que lui mérité leurs tendresses.  
 De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,  
 Et d'un sujet de joie un excès de douleur.

I L D I O N E .

Est-il orgueil plus lâche , ou lâcheté plus noire ?  
 Il veut que je vous coûte , ou la vie ou la gloire ,  
 Et serve de prétexte au choix infortuné  
 D'assassiner vous-même , ou d'être assassiné !  
 Il vous offre ma main comme un bonheur insigne ,  
 Mais à condition de vous en rendre indigne ;  
 Et si vous refusez par-là de m'acquérir ,  
 Vous ne sauriez vous-même éviter de périr !

A R D A R I C .

Il est beau de périr pour éviter un crime ;  
 Quand on meurt pour sa gloire , on revit dans l'estime ;  
 Et triompher ainsi du plus rigoureux sort ,  
 C'est s'immortaliser par une illustre mort.

I L D I O N E .

Cette immortalité qui triomphe en idée ,  
 Veut être pour charmer , de plus loin regardée ;

Et quant à notre amour , ce triomphe est fatal,  
La gloire qui le suit nous en console mal.

ARDARIC.

Vous vengerez ma mort , & mon ame ravie. . .

ILDIONE.

Ah , venger une mort n'est pas rendre une vie :  
Ln tyran immolé me laisse mes malheurs ,  
Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour sauver une vie , après tout , périssable ,  
Ee rendrai-je le reste infame & détestable ?  
Et ne vaut-il pas mieux assouvir sa fureur ,  
Et mériter vos pleurs , que de vous faire horreur ?

ILDIONE.

Vous m'en feriez sans doute après cette infamie ,  
Assez pour vous traiter en mortelle ennemie ;  
Mais souvent la fortune a d'heureux changemens ,  
Qui président sans nous aux grands événemens.  
Le ciel n'est pas toujours aux méchans si propice ;  
Après tant d'indulgence il a de la justice.  
Parlez à Valamir , & voyez avec lui  
S'il n'est aucun remède à ce mortel ennui.

ARDARIC.

Madame. . .

ILDIONE.

Allez , seigneur , nos maux & le tems pressent ,  
Et les mêmes périls tous deux vous intéressent.

ARDARIC.

J'y vais , mais en l'état qu'est son sort & le mien ,  
Nous nous plaindrons ensemble , & ne résoudrons rien.

M ij

## SCÈNE VII.

ILDIONE *seule.*

**T**RÈVE, mes tristes yeux, trêve aujourd'hui de larmes,  
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes,  
Voyez si de nouveau vous le pourrez dompter,  
Et renverser sur lui ce qu'il ose attenter.  
Reprenez en son cœur votre place usurpée,  
Ramenez à l'autel ma victime échappée,  
Rappelez ce courroux que son choix incertain  
En faveur de ma flamme allumait dans mon sein.  
Que tout semble facile en cette incertitude !  
Mais qu'à l'exécuter tout est pénible & rude !  
Et qu'aisément le sexe oppose à sa fierté  
Sa douceur naturelle & sa timidité !  
Quoi, ne donner ma foi que pour être perfide !  
N'accepter un époux que pour un parricide !  
Ciel, qui me vois frémir à ce nom seul d'époux,  
Ou rends-moi plus barbare, ou mon tyran plus doux.

*Fin du quatrième acte.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARDARIC, VALAMIR.

( Ils n'ont point d'épée ni l'un ni l'autre. )

ARDARIC.  
SEIGNEUR , vos devins seuls ont causé notre perte ,  
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte ,  
Et l'infidèle appas de leur prédiction  
A jeté trop d'amorce à notre ambition.  
C'est de-là qu'est venu cet amour politique  
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique.  
Sans le flatteur espoir d'un avenir si doux ,  
Honorie aurait eu moins de charmes pour vous.

C'est par-là que vos yeux la trouvent adorable ,  
Et que vous faites naître un amour véritable ,  
Qui l'attachant à vous , excite des fureurs  
Que vous voyez passer aux dernières horreurs.  
A moins que je vous perde il faut que je périsse ;  
On vous fait même grace , ou pareille injustice ;  
Ainsi vos seuls devins nous forcent de périr ,  
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quitter , & loin de s'en dédire ,

M iij

Ils assurent ma race encor du même empire.  
 Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point ,  
 Et ses emportemens ne les émeuvent point.  
 Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables ;  
 Le ciel en a donné des arrêts immuables ;  
 Rien n'en rompra l'effet , & Rome aura pour roi  
 Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

A R D A R I C .

Ils veulent donc , seigneur , qu'aux dépens de ma tête  
 Vos mains à ce héros préparent sa conquête ?

V A L A M I R .

Seigneur , c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

A R D A R I C .

Par où lui pouvez-vous échapper que par-là ?  
 Pouvez-vous que par-là posséder Honorie ?  
 Et d'où naîtra ce fils si vous perdez la vie ?

V A L A M I R .

Je me vois comme vous aux portes du trépas ;  
 Mais j'espère , après tout , ce que je n'entends pas.





## SCÈNE II.

HONORIE, VALAMIR, ALDARIC.

HONORIE.  
 SA VEZ-VOUS d'Attila jusqu'où va la furie ,  
 Princes , & quelle en est l'affreuse barbarie ?  
 Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux  
 N'est qu'un piège qu'il tend pour vous perdre tous deux.  
 Il veut , sous cet espoir qu'il donne à l'un & l'autre ,  
 Votre sang de sa main , ou le sien de la vôtre ;  
 Mais qui le servirait serait bientôt livré  
 Aux troupes de celui qui l'aurait massacré ;  
 Et par le désaveu de cette obéissance ,  
 Ce tigre affouvirait sa rage & leur vengeance.  
 Ostar aime Flavie , & l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric son lieutenant ne fait que de sortir.  
 Le tyran soupçonneux , qui craint ce qu'il mérite ,  
 A pour nous désarmer choisi ce satellite ;  
 Et comme avec justice il nous croit irrités ,  
 Pour nous parler encor il prend ses sûretés.  
 Pour peu qu'il eût tardé , nous allions dans sa tente  
 Surprendre & prévenir sa plus barbare attente ,  
 Tandis qu'il nous laissait encor la liberté  
 D'y porter l'un & l'autre une épée au côté.  
 Il promet à tous deux de nous la faire rendre ,  
 Dès qu'il saura de nous ce qu'il en doit attendre ,  
 Quel est notre dessein , ou pour en mieux parler ,

M iv

Dès que nous résoudrons de nous entre-immoler.  
 Cependant il réduit à l'entière impuissance  
 Ce noble désespoir qu'il punit par avance ,  
 Et qui se faisant droit avant que de mourir ,  
 Croit que se perdre ainsi c'est un peu moins périr :  
 Car nous aurions péri par les mains de sa garde ,  
 Mais la mort est plus belle alors qu'on la hasarde.

H O N O R I E .

Il vient , seigneur.

S C E N E I I I .

A T T I L A , V A L A M I R , A R D A R I C ,  
 H O N O R I E , O C T A R .

A T T I L A .

**H**É bien , mes illustres amis ,  
 Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis ?  
 Pas un n'a-t-il pour soi la digne complaisance  
 D'acquérir sa princesse en perdant qui m'offense ?  
 Quoi , l'amour , l'amitié , tout va d'un froid égal !  
 Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival !  
 Pas un de son objet n'a l'ame assez ravie ,  
 Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie !  
 Quels amis ! quels amans ! & quelle dureté !  
 Daignez , daignez du moins la mettre en sûreté ;  
 Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchisse ,  
 Que l'horreur de mourir à leur défaut agisse ,

Et si vous n'écoutez l'amitié , ni l'amour ,  
Faites un noble effort pour conserver le jour.

V A L A M I R.

A l'inhumanité joindre la raillerie,  
C'est à son dernier point porter la barbarie.  
Après l'assassinat d'un frère & de six rois ,  
Notre tour est venu de subir mêmes loix ;  
Et nous méritons bien les plus cruels supplices ,  
De nous être exposés aux mêmes sacrifices ,  
D'en avoir pu souffrir chaque jour de nouveaux.  
Punissez , vengez-vous , mais cherchez des bourreaux ;  
Et si vous êtes roi , songez que nous le sommes.

A T T I L A.

Vous ? devant Attila vous n'êtes que deux hommes ;  
Et dès qu'il m'aura plû d'abattre votre orgueil ,  
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.  
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une ,  
Faites-en décider l'épée & la fortune ;  
Et qui succombera du moins tiendra de moi  
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.

Nobles gladiateurs , dont ma colère apprête  
Le spectacle pompeux à cette grande fête ,  
Montrez , montrez un cœur enfin digne du rang.

A R D A R I C.

Votre main est plus faite à verser de tel sang ,  
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

A T T I L A.

Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres :  
Mais si vous renoncez aux objets de vos vœux ,  
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.

Je révoque ma grace , & veux bien que vos crimes  
De deux rois mes rivaux me fassent deux victimes ;  
Et ces rares objets si peu dignes de moi.  
Seront le digne prix de cet illustre emploi

( à *Ardari* . )

De celui de vos feux je ferai la conquête  
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.

( à *Honorie* . )

Et comme vous paierez celle de Valamir ,  
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choisir ;  
Et pour nouveau supplice à de si belles flammes ,  
Ce choix ne tombera que sur les plus infames.

H O N O R I E .

Tu pourrais être lâche & cruel jusques-là !

A T T I L A .

Encor plus , s'il le faut , mais toujours Attila ,  
Toujours l'heureux objet de la haine publique ,  
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique ,  
Toujours . . .

H O N O R I E .

Achève ; & dis que tu veux en tout lieu  
Etre l'effroi du monde , & le fléau de Dieu.  
Erale insolemment l'épouvantable image  
De ces fleuves de sang où se baignait ta rage.  
Fais voir . . .

A T T I L A .

Que vous perdez des mots injurieux  
A me faire un reproche & doux & glorieux !  
Ce Dieu dont vous parlez de tems en tems sévère ,  
Ne s'arme pas toujours de toute sa colère ;

Mais quand à sa fureur il livre l'univers ,  
 Elle a pour chaque tems des déluges divers.  
 Jadis de toutes parts faisant regorger l'onde ,  
 Sous un déluge d'eaux il abyma le monde :  
 Sa main tient en réserve un déluge de feux ,  
 Pour le dernier moment de nos derniers neveux ;  
 Et mon bras dont il fait aujourd'hui son tonnerre ,  
 D'un déluge de sang couvre toute la terre.

H O N O R I E.

Lorsque par les tyrans il punit les mortels ,  
 Il réserve sa foudre à ces grands criminels ,  
 Qu'il donne pour supplice à toute la nature ,  
 Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.  
 Peut-être qu'il prépare en ce même moment  
 A de si noirs forfaits l'éclat du châtement ,  
 Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête ,  
 Il tient le bras levé pour te briser la tête ,  
 Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler  
 Quiconque désormais t'osera ressembler.

A T T I L A.

Hé bien , en attendant ce changement sinistre ,  
 J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre ,  
 Et faire exécuter toutes ses volontés  
 Sur vous , & sur des rois contre moi révoltés.  
 Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres ,  
 Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

H O N O R I E.

Ton sang , qui chaque jour à longs flots distillés ,  
 S'échappe vers ton frère & six rois immolés ,  
 Te dirait-il trop bas que leurs ombres t'appellent ?



Faut-il que ces avis par moi se renouvellent ?  
 Vois, vois couler ce sang qui te vient avertir ,  
 Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

A T T I L A .

Ce n'est rien , & pour moi s'il n'est point d'autre foudre ,  
 J'aurai pour ce départ du tems à m'y résoudre.  
 D'autres vous enverraient leur frayer le chemin ,  
 Mais j'en laisserai faire à votre grand destin ;  
 Et trouverai pour vous quelques autres vengeances ,  
 Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenses.

S C E N E VI.

ILDIONE , ATTLA , HONORIE , VALAMIR ,  
 ARDARIC , OCTAR.

O U venez- vous , madame , & qui vous enhardit  
 A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit ?  
 Venez-vous de deux rois soutenir la querelle ?  
 Vous révolter comme eux ? me foudroyer comme elle ?  
 Ou mendier l'appui de mon juste courroux  
 Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous ?

ILDIONE.

Il n'en mériterait ni l'amour ni l'estime ,  
 S'il osait espérer m'acquérir par un crime .  
 D'un si juste refus j'ai de quoi me louer ,  
 Et ne viens pas ici pour l'en désavouer.  
 Non, seigneur, c'est du mien que j'y viens me dédire ,  
 Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire ,

Rattacher , réunir votre vouloir au mien ,  
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.

Seigneur , est-ce là donc cette reconnaissance  
Si hautement promise à mon obéissance  
J'ai quitté tous les miens sous l'espoir d'être à vous ;  
Par votre ordre mon cœur quitte un espoir si doux ;  
Je me réduis au choix qu'il vous a plû me faire ,  
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire !  
Mon respect qui me livre aux vœux d'un autre roi.  
N'y voit pour lui qu'opprobre , & que honte pour moi !  
Rendez , rendez-le-moi , cet empire suprême ,  
Qui ne vous laissait plus disposer de vous-même :  
Rendez toute votre ame à son premier souhait ;  
Recevez qui vous aime , & fuyez qui vous hait.  
Honorie a ses droits , mais celui de vous plaire  
N'est pas , vous le savez , un droit imaginaire ;  
Et pour vous appuyer Mèrouée a des bras  
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA

Non je ne puis plus voir cette ingratè Honorie  
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie ;  
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux ,  
Tout ce qu'il peut de mieux , je crois le voir en vous.  
Mais dans votre cœur même une autre amour murmure,  
Lorsque . . .

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle imposture !  
Qu'ai-je dit , qu'ai-je fait , que de vous obéir ?  
Et par où jusques-là m'aurais-je pu trahir ?

ATTILA.

Ardaric est pour vous un époux adorable.

I L D I O N E .

Votre main lui donnait ce qu'il avait d'aimable ;  
 Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux ,  
 Que par cet ordre exprès que j'ai reçu de vous.  
 Vous aviez déjà vu qu'en dépit de ma flamme ,  
 Pour vous faire empereur . . .

A T T I L A .

Vous me trompez , madame ;  
 Mais l'amour par vos yeux me fait si bien dompter ,  
 Que je ferme les miens pour n'y plus résister.  
 N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire ;  
 Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire ,  
 Que la vengeance est douce aussi-bien que l'amour ;  
 Et laissez-moi pouvoir quelque chose à mon tour.

I L D I O N E .

Seigneur , enfanglanter cette illustre journée !  
 Grace , grace du moins jusqu'après l'hyménée.  
 A son heureux flambeau souffrez un pur éclat ,  
 Et laissez pour demain les maximes d'état.

A T T I L A .

Vous le voulez , madame , il faut vous satisfaire ;  
 Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colère ;  
 Et ce que par votre ordre elle perd de momens ,  
 Enfle l'avidité de mes ressentimens.

H O N O R I E .

Voyez , voyez plutôt , par votre exemple même ,  
 Seigneur , jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime ;  
 Voyez jusqu'où l'amour , qui vous ferme les yeux ,  
 Force & dompte les rois qui résistent le mieux ,  
 Quel empire il se fait sur l'ame la plus fière :

Et si vous avez vu la mienne trop altière ,  
 Voyez ce même amour immoler pleinement  
 Son orgueil le plus juste au salut d'un amant ;  
 Et toute sa fierté dans mes larmes éteinte  
 Descendre à la prière , & céder à la crainte.  
 Avoir su jusques-là réduire mon courroux ,  
 Vous doit être , seigneur , un triomphe assez doux.  
 Que tant d'orgueil dompté suffise pour victime.  
 Voudriez-vous traiter votre exemple de crime ?  
 Et quand vous adorez qui ne vous aime pas ,  
 D'un réciproque amour condamner les appas ?

A T T I L A.

Non , princesse , il vaut mieux nous imiter l'un l'autre.  
 Vous , suivez mon exemple , & je suivrai le vôtre.

( *Il montre Ildione à Honorie.* )

Vous condamniez madame à l'hymen d'un sujet ,  
 Remplissez au lieu d'elle un si juste projet.  
 Je vous l'ai déjà dit , & mon respect fidelle  
 A cette digne loi que vous faisiez pour elle ,  
 N'ose prendre autre règle à punir vos mépris.  
 Si Valamir vous plaît , sa vie est à ce prix.  
 Disposez à ce prix d'une main qui m'est dûe.

Octar , ne perdez pas la princesse de vue.

( *à Ildione.* )

Vous , qui me commandez de vous donner ma foi ,  
 Madame , allons au temple , & vous , rois , suivez-moi.



## S C E N E V.

H O N O R I E , O C T A R .

**T** U le vois , pour toucher cet orgueilleux courage ,  
 J'ai pleuré , j'ai prié , j'ai tout mis en usage ,  
 Octar , & pour tout fruit de tant d'abaissement ,  
 Le barbare me traite encor plus fièrement.  
 S'il reste quelque espoir , c'est toi seul qu'il regarde.  
 Prendras-tu bien ton tems ? Tu commandes sa garde ;  
 La nuit & le sommeil vont tout mettre en ton choix ;  
 Et Flavie est le prix du salut de deux rois .

O C T A R .

Ah , madame , Attila , depuis votre menace ,  
 Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace .  
 Ce défiant esprit n'agit plus maintenant ,  
 Dans toutes ses fureurs , que par mon lieutenant ;  
 C'est par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes ;  
 Et deux mots en son ame ont jeté tant d'alarmes ,  
 Qu'exprès à votre suite il m'attache aujourd'hui ,  
 Pour m'ôter tout moyen de m'approcher de lui .  
 Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie ;  
 Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie . . .

H O N O R I E .

Il le saura de moi , si tu ne veux agir ,  
 Infame , qui t'en peux excuser sans rougir  
 Si tu veux vivre encor , va , cherche du courage .  
 Tu vois ce qu'à toute heure il immole à sa rage ;

Et



Et ta vertu qui craint de trop paraître au jour ,  
 Attend les bras croisés qu'il t'immole à son tour !  
 Fais périr , ou péris , préviens , lâche , ou succombe ;  
 Venge toute la terre , ou grossis l'hécatombe.

Si la gloire sur toi , si l'amour ne peut rien ,  
 Meurs en traître , & du moins fers de victime au mien.

S C E N E V I.

VALAMIR , HONORIE , OCTAR.

**M** HONORIE à Valamir.  
 AIS qui me rend , seigneur , le bien de votre vue ?

VALAMIR.

L'impatient transport d'une joie imprévue.  
 Notre tyran n'est plus.

HONORIE.

Il est mort ?

VALAMIR.

Écoutez

Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés ,  
 Et comme heureusement le ciel vient de souscrire ,  
 A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.  
 A peine sortions-nous pleins de trouble & d'horreur ,  
 Qu'Attila recommence à saigner de fureur ,  
 Mais avec abondance , & le sang qui bouillonne  
 Forme un si gros torrent , que lui-même il s'étonne.  
 Tout surpris qu'il en est , *S'il ne peut s'arrêter*  
 Dit-il , *on me paiera ce qu'il m'en va coûter.*  
 Il demeure à ces mots sans parole , sans force ;  
 Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce ;

Sa gorge enfle , & du sang dont le cours s'épaissit ,  
Le passage se ferme , ou du moins s'étrécit .  
De ces ang renfermé la vapeur en furie ,  
Semble avoir étouffé sa colère & sa vie ;  
Et déjà de son front la funeste pâleur  
N'opposait à la mort qu'un reste de chaleur ,  
Lorsqu'une illusion lui présente son frère ,  
Et lui rend tout d'un coup la vie & la colère ;  
Il croit le voir suivi des ombres de six rois ,  
Qu'il se veut immoler une seconde fois :  
Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace  
N'est qu'un dernier effort de la nature lassée ,  
Qui prête à succomber sous la mort qui l'atteint ,  
Jette un plus vif éclat , & tout d'un coup s'éteint .  
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue ,  
Sa rage qui renaît en même tems le tue ;  
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux  
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux :  
Son élancement percé ou rompt toutes les veines ;  
Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines  
Par où l'ame & le sang se pressent de sortir ,  
Pour terminer sa rage & nous en garantir .  
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable ;  
Chaque instant l'affaiblit , & chaque effort l'accable ;  
Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé ,  
Et fait grace à celui qu'il avait menacé .  
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire ;  
Il frissonne , il chancelle , il trébuche , il expire ;  
Et sa fureur dernière épuisant tant d'horreurs ,  
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs .

## SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE,  
ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

CE n'est pas tout, seigneur, la haine générale,  
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale ;  
Tous brûlent de servir sous des ordres plus doux,  
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous,  
Ce bonheur étonnant que le ciel nous renvoie,  
De tant de nations fait la commune joie ;  
La fin de nos périls en remplit tous les vœux ;  
Et pour être tous quatre au dernier point heureux,  
Nous n'avons plus qu'à voir notre flamme avouée  
Du souverain de Rome & du grand Mèrouée :  
La princesse des Francs m'impose cette loi.

HONORIE.

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC.

Ne perdons point de tems en ce retour d'affaires ;  
Allons donner tous deux des ordres nécessaires,  
Remplir ce trône vuide, & voir sous quelles loix  
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, madame, & puis-je croire

Que vous tiendrez enfin ma flamme à quelque gloire ?

H O N O R I E .

Allez , & cependant assurez-vous , seigneur ,  
Que nos destins changés n'ont point changé mon cœur.

*Fin du cinquième & dernier acte.*



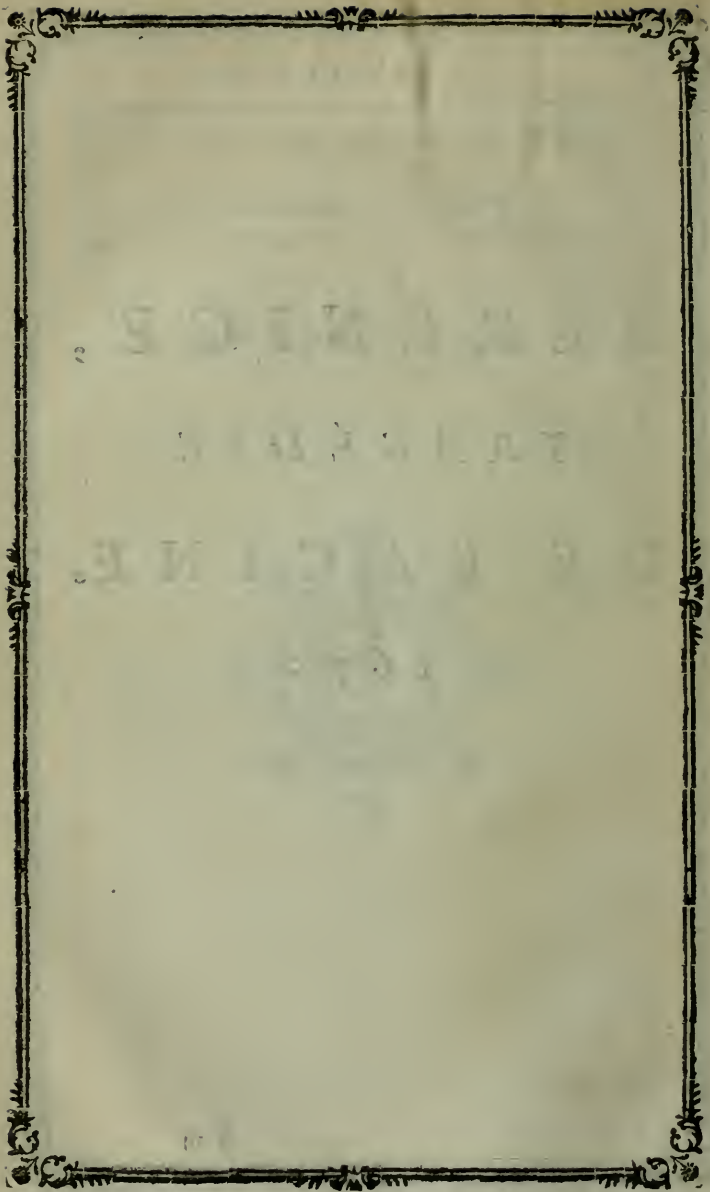
BÉRÉNICE,

*TRAGÉDIE*

DE RACINE.

1670.





P R É F A C E

DE L'ÉDITEUR.

UN amant & une maîtresse qui se quittent , ne sont pas sans doute un sujet de tragédie. Si on avait proposé un tel plan à Sophocle ou à Euripide , ils l'auraient renvoyé à Aristophane. L'amour qui n'est qu'amour , qui n'est point une passion terrible & funeste , ne semble fait que pour la comédie , pour la pastorale ou pour l'églogue.

Cependant Henriette d'Angleterre , belle-sœur de Louis XIV , voulut que Racine & Corneille fissent chacun une tragédie des adieux de Titus & de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai & le plus tendre , annoblissait le sujet : & en cela elle ne se trompait pas ; mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre ; elle se ressouvenait des sentimens qu'elle avait eus long-tems pour Louis XIV , & du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion ,

la crainte de mettre le trouble dans la famille royale , les noms de beau-frère & de belle-sœur , mirent un frein à leurs desirs ; mais il resta toujours dans leurs cœurs une inclination secrète , toujours chère à l'un & à l'autre.

Ce sont ces sentimens qu'elle voulut voir développés sur la scène , autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau , confident de ses amours avec le roi , d'engager secrètement Corneille & Racine à travailler l'un & l'autre sur ce sujet , qui paraissait si peu fait pour la scène. Les deux pièces furent composées dans l'année 1670 , sans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même tems sur la fin de la même année ; celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne , & celle de Corneille au palais royal.

Il est étonnant que Corneille tombât dans ce piège ; il devait bien sentir que le sujet était l'opposé de son talent. Entellus ne terrassa point Darès dans ce combat , il s'en faut bien. La pièce de Corneille tomba ; celle de Racine eut trente représentations de suite ; & toutes les fois qu'il s'est trouvé un acteur & une actrice capables d'intéresser dans les rôles de Titus & de Béré-

nice, cet ouvrage dramatique, qui n'est peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudissemens les plus vrais, ce sont les larmes.

Racine fut bien vengé par le succès de Bérénice de la chute de Britannicus. Cette estimable pièce était tombée, parce qu'elle avait paru un peu froide, le cinquième acte surtout avait ce défaut; & Néron qui revenait alors avec Junie, & qui se justifiait de la mort de Britannicus, faisait un très-mauvais effet. Néron qui se cache derrière une tapisserie pour écouter, ne paraissait pas un empereur Romain. On trouvait que deux amans, dont l'un est aux genoux de l'autre, & qui sont surpris ensemble, formaient un coup de théâtre plus comique que tragique; les intérêts d'Agrippine, qui veut seulement avoir le premier crédit, ne semblaient pas un objet assez important. Narcisse n'était qu'odieux; Britannicus & Junie étaient regardés comme des personnages faibles. Ce n'est qu'avec le tems que les connaisseurs firent revenir le public. On vit que cette pièce était la peinture fidelle de la cour de Néron. On admira enfin toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile. On comprit que Britannicus & Junie ne devaient pas avoir un autre caractère. On démêla dans Agrippine des beautés vraies, solides, qui ne sont ni gigantes-

ques, ni hors de la nature, & qui ne surprennent point le parterre par des déclamations ampoulées. Le développement du caractère de Néron fut enfin regardé comme un chef-d'œuvre. On convint que le rôle de Burrus est admirable d'un bout à l'autre, & qu'il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité. Britannicus fut la pièce des connaisseurs, qui conviennent des défauts, & qui apprécient les beautés.

Racine passa de l'imitation de Tacite à celle de Tibulle. Il se tira d'un très-mauvais pas par un effort de l'art, & par la magie enchanteresse de ce style qui n'a été donné qu'à lui.

Jamais on n'a mieux senti quel est le mérite de la difficulté surmontée. Cette difficulté était extrême; le fonds ne semblait fournir que deux ou trois scènes, & il fallait faire cinq actes.

On ne donnera qu'un léger commentaire sur la tragédie de Corneille; il faut avouer qu'elle n'en mérite pas. On en fera sur celle de Racine que nous donnons avant la Bérénice de Corneille. Les lecteurs doivent sentir qu'on ne cherche qu'à leur être utile: ce n'est ni pour Corneille, ni pour Racine qu'on écrit, c'est pour leur art, & pour les amateurs de cet art si difficile.



On ne doit pas se passionner pour un nom. Qu'importe qui soit l'auteur de la Bérénice qu'on lit avec plaisir, & celui de la Bérénice qu'on ne lit plus ? C'est l'ouvrage, & non la personne qui intéresse la postérité. Tout esprit de parti doit céder au desir de s'instruire.



P R É F A C E  
 DE R A C I N E.

**T**ITUS reginam Berenicem , cui etiam nuptias pollicitus ferebatur , statim ab urbe dimisit invitus invitam.

*C'est-à-dire , « que Titus , qui aimait passion-  
 ,, nement Bérénice , & qui même , à ce qu'on  
 ,, croyait , lui avait promis de l'épouser , la ren-  
 ,, voya à Rome , malgré lui , & malgré elle , dès  
 ,, les premiers jours de son empire. ,, Cette action  
 est très-fameuse dans l'histoire ; & je l'ai trou-  
 vée très-propre pour le théâtre , par la violence  
 des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet , nous  
 n'avons rien de plus touchant dans tous les poë-  
 tes , que la séparation d'Enée & de Didon dans  
 Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir  
 assez de matière pour tout un chant d'un poëme  
 héroïque , où l'action dure plusieurs jours , ne puisse  
 suffire pour le sujet d'une tragédie , dont la durée ne  
 doit être que de quelques heures ? Il est vrai que je  
 n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer comme  
 Didon , parce que Bérénice n'ayant pas ici avec  
 Titus les derniers engagemens que Didon avait*

avec Enée , elle n'est pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela près , le dernier adieu qu'elle dit à Titus , & l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer , n'est pas le moins tragique de la pièce : & j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs , l'émotion que le reste y avait pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang & des morts dans une tragédie ; il suffit que l'action en soit grande , que les acteurs en soient héroïques , que les passions y soient excitées , & que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plut davantage , c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait long-tems que je voulais essayer , si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés. « Que ce que vous ferez , dit „ Horace , soit toujours simple , & ne soit qu'un. „ Ils ont admiré l'Ajax de Sophocle , qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret , à cause de la fureur où il était tombé , après les refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le Philoctète , dont tout le sujet est Ulysse , qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule.

*l'Edipe même , quoique tout plein de reconnaissances , est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence , qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poètes comiques , pour l'élégance de sa diction , & pour la vraisemblance de ses mœurs , ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui , par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute. Et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse , qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre était-il encore plus simple , puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poète , pour en faire une des siennes ?*

*Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il , qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent , que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien , & que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance , ni assez de force pour atta-*

cher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentimens, & de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage. Mais aussi, je ne puis croire que le public me sache mauvais gré, de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, & dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité, que j'avais recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était si peu chargée d'intrigues, ne pouvait être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignaient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en plusieurs endroits, & qu'ils la verraient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche, & qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire & de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser. Ils ont des occupations plus



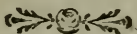
*importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poétique d'Aristote ; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer , & d'être attendris ; & qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disait à Philippe roi de Macédoine , qui prétendait qu'une chanson n'était pas selon les règles : « A Dieu ne plaise ,  
 ,, seigneur , que vous soyez jamais si malheureux ,  
 ,, que de savoir ces choses-là mieux que moi. ,,*

*Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes , à qui je ferai toujours gloire de plaire. Car pour le libelle que l'on a fait (\*) contre moi , je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme qui ne pense rien , & qui ne sait pas même construire ce qu'il pense ? Il parle de protase , comme s'il entendait ce mot ; & veut que cette première des quatre parties de la tragédie , soit toujours la plus proche de la dernière , qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connaissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement , si l'on en juge par sa dissertation , il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paraît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle , qu'il loue très-injustement d'une grande multiplicité d'incidens ; & qu'il n'a même jamais rien lu de  
 la*

(\*) Ce libelle est d'un nommé *Subligni*.

la poétique , que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les règles du théâtre , puisqu'heureusement pour le public , il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas , c'est de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie , lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces Hélas de poche , ces Mesdemoiselles mes règles , & quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs , s'il se mêle jamais de les lire.

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés , qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse pour l'attaquer ; non point par jalousie , car sur quel fondement seraient-ils jaloux ? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre , & qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie.



*A C T E U R S.*

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Palestine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHENICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

Suite de Titus.

*La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre  
l'appartement de Titus & celui de Bérénice.*





Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix ,  
Sauvons lui vous et moi la gloire de ses loix .



BERENICE,  
TRAGÉDIE  
DE RACINE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.  
ARRÊTONS un moment. La pompe de ces lieux,  
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.  
Souvent ce cabinet, superbe & solitaire,  
Des secrets de Titus est le dépositaire.  
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour.  
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.  
De son appartement cette porte est prochaine,  
(a) Et cette autre conduit dans celui de la reine.

(a) Et cet autre conduit dans  
celui de la reine. Ce détail

n'est point inutile ; il fait voir  
clairement combien l'unité de

O ij

Va chez elle ; dis-lui qu'importun à regret ,  
J'ose lui demander un entretien secret.

A R S A C E.

Vous , seigneur , importun ? vous , cet ami fidelle ,  
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle ?  
Vous , cet Antiochus , son amant autrefois ?  
Vous que l'Orient compte entre ses plus grands rois ?  
Quoi ! déjà de Titus ( *b* ) épouse en espérance ,  
Ce rang entr'elle & vous met-il tant de distance ?

A N T I O C H U S.

Va , dis-je , & ( *c* ) sans vouloir te charger d'autres soins ,  
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

lieu est observée ; il met le spectateur au fait tout d'un coup. On pourrait dire que *la pompe de ces lieux* , & *ce cabinet superbe* , paraissent des expressions peu convenables à un prince que cette pompe ne doit point du tout éblouir , & qui est occupé de toute autre chose que des ornemens d'un cabinet. J'ai toujours remarqué que la douceur des vers empêchait qu'on ne remarquât ce défaut.

( *b* ) *Epouse en espérance*. Expression heureuse & neuve , dont Racine enrichit la langue , & que par conséquent on critiqua d'abord. Remarquez encore qu'*épouse* suppose , *étant épouse*. C'est une ellipse heureuse en poëte. Ces finesses font le charme de la diction.

( *c* ) *Sans vouloir te charger d'autres soins*. Ce vers qui ne semble fait que pour la rime , annonce avec art qu'*Antiochus* aime *Bérénice*.



## SCENE II.

ANTIOCHUS *seul. (d)*

HÉ bien , Antiochus , es-tu toujours le même ?  
 Pourrai-je sans trembler lui dire : Je vous aime ?  
 Mais quoi ! déjà je tremble , & mon cœur agité  
 Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.  
 Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;  
 Elle m'imposa même un éternel silence.  
 Je me suis tû cinq ans ; & jusques à ce jour ,  
 D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.  
 Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine ,  
 Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?  
 Ill'épouse. Ai-je donc attendu ce moment ,  
 Pour me venir encor déclarer son amant ?  
 Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?  
 Ah ! puisqu'il faut partir , partons sans lui déplaire ;  
 Retirons-nous , sortons , & sans nous découvrir ,  
 Allons loin de ses yeux l'oublier , ou mourir.  
 Hé quoi ! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?  
 Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?  
 Quoi ! même en la perdant redouter son courroux ?  
 ( e ) Belle reine , & pourquoi vous offenseriez-vous ?

(d) Beaucoup de lecteurs réprouvent ce long monologue. Il n'est pas naturel qu'on fasse ainsi tout seul l'histoire de ses amours , qu'on dise , *Je me suis tû cinq ans ; on m'a imposé silence ; j'ai cou-*

*vert mon amour d'un voile d'amitié.* On pardonne un monologue qui est un combat du cœur , mais non une récapitulation historique.

(e) Belle reine a passé pour une expression fade.

Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire,  
 Que vous m'aimiez ? hélas ! je ne viens que vous dire,  
 Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival  
 Trouverait à ses yeux quelque obstacle fatal,  
 Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,  
 Exemple infortuné d'une longue constance,  
 Après cinq ans d'amour, & d'espoir superflus,  
 (f) Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.  
 Au-lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.  
 Quoi qu'il en soit, parlons, c'est assez nous contraindre.  
 Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir,  
 Qui veut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

## S C E N E    I I I.

A N T I O C H U S ,    A R S A C E .

A N T I O C H U S .  
 A R S A C E , entrons-nous ?

A R S A C E .

Seigneur, j'ai vu la reine ;

Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine

(g) Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,

(f) *Je pars fidèle encor quand je n'espère plus.* Ces amans fidèles, sans succès & sans espoir, n'intéressent jamais. Cependant la douce harmonie de ces vers naturels, font qu'on supporte *Antiochus* ; c'est surtout dans ces faibles rôles que la belle ver-

sification est nécessaire.

(g) *Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur.* La prose n'eût pu exprimer cette idée avec la même précision, ni se parer de la beauté de ces figures. C'est-là le grand mérite de la poésie. Cette scène est parfaitement

Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.  
 Titus après huit jours d'une retraite austère,  
 Cesse enfin de pleurer Vespasien son père.  
 Cet amant se redonne aux soins de son amour ;  
 Et si j'en crois , seigneur, l'entretien de la cour ,  
 Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice  
 Change le nom de reine au nom d'impératrice.

A N T I O C H U S.

Hélas !

A R S A C E.

Quoi ! ce discours pourrait-il vous troubler ?

A N T I O C H U S.

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

A R S A C E.

Vous la verrez , seigneur. Bérénice est instruite,  
 Que vous voulez ici la voir seule & sans suite.  
 La reine d'un regard a daigné m'avertir,  
 Qu'à votre empressement elle allait consentir :  
 Et sans doute elle attend le moment favorable,  
 Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

A N T I O C H U S.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé  
 Des ordres importans dont je t'avais chargé ?

A R S A C E.

Seigneur , vous connaissez ma prompte obéissance.  
 Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,  
 Prêts à quitter le port de momens en momens ,

écrite, & conduite de même ;  
 car il doit y avoir une con-  
 duite dans chaque scène comme  
 dans le total de la pièce ;

elle est même intéressante,  
 parce qu'*Antiochus* ne dit  
 point son secret, & le fait  
 entendre.



N'attendent pour partir que vos commandemens.  
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS.

Arface , il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais ,  
Je fors de Rome , Arface , & j'en fors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute , & c'est avec justice.  
Quoi , depuis si long-tems la reine Bérénice  
Vous arrache , seigneur , du sein de vos états ?  
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ?  
Et lorsque cette reine assurant sa conquête ,  
Vous attend pour témoin de cette illustre fête ,  
Quand l'amoureux Titus devenant son époux ,  
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous . . .

ANTIOCHUS.

Arface , laissez-la jouir de sa fortune ,  
Et quitte un entretien dont le cour m'importune.

ARSACE.

Je vous entends , seigneur. Ces mêmes dignités  
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.  
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non , Arface , jamais je ne l'ai moins haïe.

A R S A C E.

Quoi donc ! De sa grandeur déjà trop prévenu ,  
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?  
Quelque pressentiment de son indifférence ,  
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

A N T I O C H U S.

Titus n'a point pour moi paru se démentir ;  
J'aurais tort de me plaindre.

A R S A C E.

Et pourquoi donc partir ?

Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?  
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime ;  
Un prince qui jadis , témoin de vos combats ,  
Vous vit chercher la gloire & la mort sur ses pas :  
Et de qui la valeur par vos soins secondée ,  
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.  
Il se souvient du jour illustre & douloureux ,  
Qui décida du sort d'un long siège douteux.  
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles  
Contemplaient sans péril nos assauts inutiles.  
Le bélier impuissant les menaçaient en vain.  
Vous seul , seigneur , vous seul , une échelle à la main ,  
Vous portâtes la mort jusques sur leurs murailles.  
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles.  
Titus vous embrassa mourant entre mes bras ,  
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.  
Voici le tems , seigneur , où vous devez attendre  
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.  
Si pressé du desir de revoir vos états ,  
Vous vous lassez de vivre où vous ne réglez pas ;

Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie ?  
 Attendez pour partir que César vous renvoie  
 Triomphant & chargé des titres souverains  
 Qu'ajoute encor aux rois l'amitié des Romains.  
 Rien ne peut-il, seigneur, changer votre entreprise  
 Vous ne répondez point.

A N T I O C H U S.

Que veux-tu que je dise ?  
 J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

A R S A C E.

Hé bien, seigneur ?

A N T I O C H U S.

Son sort décidera du mien.

A R S A C E.

Comment ?

A N T I O C H U S.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.

Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,  
 S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,  
 Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

A R S A C E.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

A N T I O C H U S.

Quand nous ferons partis, je te dirai le reste.

A R S A C E.

Dans quel trouble, seigneur, jetez-vous mon esprit !

A N T I O C H U S.

La reine vient. Adieu, fais tout ce que j'ai dit.



## SCENE IV.

BERENICE, ANTIOCHUS, PHENICE

BERENICE.  
EN FIN je me dérobe à la joie importune  
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune :  
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur ,  
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.  
Il ne faut point mentir , ma juste impatience  
Vous accusait déjà de quelque négligence.  
Quoi ! cet Antiochus , disais-je , dont les soins  
Ont eu tout l'Orient & Rome pour témoins ;  
Lui que j'ai vu toujours constant dans mes traverses ,  
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses ;  
Aujourd'hui que le ciel semble me présager  
Un honneur qu'avec vous je prétends partager ;  
Ce même Antiochus se cachant à ma vue ,  
Me laisse à la merci d'une foule inconnue ?

ANTIOCHUS.

Il est donc vrai, madame ? & selon ce discours ,  
L'hymen va succéder à vos longues amours ?

BERENICE.

Seigneur , je vous veux bien confier mes alarmes.  
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.  
Ce long deuil que Titus imposait à sa cour ,  
Avait même en secret suspendu son amour,  
Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue,  
Lorsqu'il passait les jours attaché sur ma vue.

Muet , chargé de soins , & les larmes aux yeux ,  
 Il ne me laissait plus que de tristes adieux.  
 Jugez de ma douleur , moi dont l'ardeur extrême ,  
 Je vous l'ai dit cent fois , n'aime en lui que lui-même ,  
 Moi , qui loin des grandeurs dont il est revêtu ,  
 ( *h* ) Aurais choisi son cœur , & cherché sa vertu !

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse première ?

BERENICE.

Vous fâtes spectateur de cette nuit dernière ,  
 Lorsque , pour seconder ses soins religieux ,  
 Le sénat a placé son père entre les dieux.  
 De ce juste devoir sa piété contente  
 A fait place , seigneur , au soin de son amante ;  
 Et même en ce moment , sans qu'il m'en ait parlé ,  
 Il est dans le sénat par son ordre assemblé.  
 Là de la Palestine il étend la frontière ,  
 Il y joint l'Arabie , & la Syrie entière ;  
 Et si de ses amis j'en dois croire la voix ,  
 Si j'en crois ses sermens redoublés mille fois ,  
 Il va sur tant d'états couronner Bérénice ,  
 Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.  
 Il m'en viendra lui même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu ?

BERENICE.

Que dites-vous ? Ah ! ciel ! quel adieu ! quel langage !

( *h* ) *Aurais choisi son cœur , & cherché sa vertu.* Personne avant Racine n'avait ainsi exprimé ces sentimens , qu'on retrouve à la vérité dans tous

les livres d'amour , & dont le seul mérite consiste dans le choix des mots. Sans cette élégance si fine & si naturelle tout serait languissant.



Prince , vous vous troublez , & changez de visage !

ANTIOCHUS.

Madame , il faut partir.

BERENICE.

Quoi ! ne puis-je savoir

Quel sujet...

ANTIOCHUS.

Il fallait partir sans la revoir.

BERENICE.

Que craignez-vous ? Parlez , c'est trop long-tems se taire.  
Seigneur , de ce départ quel est donc le mystère ?

ANTIOCHUS

Au moins , souvenez-vous que je cède à vos loix.

Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.

Si dans ce haut degré de gloire & de puissance ,  
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance ,  
Madame , il vous souvient que mon cœur en ces lieux  
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.  
J'aimais , j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère :  
Il vous parla pour moi : Peut-être sans colère ,  
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut :  
Titus , pour mon malheur , vint , vous vit , & vous plut.  
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme  
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.  
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus  
Se compta le premier au nombre des vaincus.  
Bientôt de mon malheur interprète sévère ,  
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.  
Je disputai long-tems , je fis parler mes yeux ;

(i) Mes pleurs & mes soupirs vous suivaient en tous lieux.  
 Enfin votre rigueur emporta la balance :  
 Vous sâtes m'imposer l'exil , ou le silence :  
 Il fallut le promettre, & même le jurer.  
 Mais , puisqu'en ce moment j'ose me déclarer !  
 Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse ,  
 Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BERENICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans ,  
 Madame , & vais encor me taire plus long-tems.  
 De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;  
 J'espérai de verser mon sang après mes larmes ,  
 Ou qu'au moins jusqu'à vous porté par mille exploits ,  
 Mon nom pourrait parler , au défaut de ma voix.  
 Le ciel sembla promettre une fin à ma peine.  
 Vous pleurâtes ma mort , hélas ! trop peu certaine.  
 Inutiles périls ? quelle était mon erreur !

(i) *Mes pleurs & mes soupirs vous suivaient en tous lieux &c.* Ce vers , & les suivans , n'ont pas le mérite qu'on a remarqué dans les notes précédentes. Un roi , dont *les pleurs & les soupirs suivent en tous lieux* une reine amoureuse d'un autre , est là un fade personnage , qui expriment en vers faibles & lâches un amour un peu ridicule. Si la pièce était écrite de ce ton , elle ne ferait qu'une très-faible idée en dialogues. Plus le héros qu'on fait parler est dans une position désagréable & indigne

d'un héros , plus il faut s'étudier à relever par la beauté du style la faiblesse du fond. Le rôle d'*Antiochus* ne peut avoir rien de tragique ; mettez-y donc plus de noblesse , plus de chaleur & plus d'intérêt , s'il est possible.

En général les déclarations d'amour , les maximes d'amour , sont faites pour la comédie. Les déclarations de *Xiphares* , d'*Hypolite* , d'*Antiochus* , sont de la galanterie , & rien de plus : ces morceaux se sentent du goût dominant qui régnait alors.

(h) La valeur de Titus surpassait ma fureur.  
 Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.  
 Quoiqu'attendu, madame, à l'empire du monde,  
 Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,  
 Il semblait à lui seul appeller tous les coups :  
 Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,  
 Son malheureux rival ne semblait que le suivre.

Je vois que votre cœur m'applaudit en secret ;  
 Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret ;  
 Et que trop attentive à ce récit funeste,  
 En faveur de Titus vous pardonnez le reste.

Enfin après un siège aussi cruel que lent,  
 Il dompta les mutins, reste pâle & sanglant  
 Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,  
 Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.  
 Rome vous vit, madame, arriver avec lui.  
 Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !  
 Je demeurai long-tems errant dans Césarée,  
 Lieux charmans, où mon cœur vous avait adorée.  
 Je vous redemandais à vos tristes états ;

(k) La valeur de Titus surpassait ma fureur. Voilà à-peu-près ce qu'un lecteur éclairé demanderait. *Antiochus* se relève, & c'est un grand art de mettre les louanges de *Titus* dans sa bouche. Toute cette tirade où il parle de *Titus* est parfaite en son genre. Si *Antiochus* ne parlait là que de son amour, il ennuyerait ; il affadirait ; mais tous les accessoires, toutes les circonstances qu'il emploie sont nobles & intéressantes ; c'est la gloire de *Titus*, c'est un siège

fameux dans l'histoire, c'est, sans le vouloir, l'éloge de l'amour de *Bérénice* pour *Titus*. Vous vous sentez alors attaché malgré vous, & malgré la petitesse du rôle d'*Antiochus*. Vous verrez dans l'examen d'*Ariane*, que l'auteur n'a pu imiter ni l'art de *Racine*, ni le style de *Racine*. Les premiers actes d'*Ariane* sont une faible copie de *Bérénice*. Vous sentirez combien il est difficile d'approcher de cette élégance continue & de ce style toujours naturel.

Je cherchais en pleurant les traces de vos pas :  
 Mais enfin succombant à ma mélancolie,  
 Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.  
 Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.  
 Titus en m'embrassant m'amena devant vous.  
 Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,  
 Et mon amour devint le confident du vôtre.  
 Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaîsirs.  
 Rome, Vespasien, traversaient vos soupirs.  
 Après tant de combats Titus cédait peut-être.  
 Vespasien, est mort, & Titus est le maître.  
 Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours,  
 De son nouvel empire examiner le cours ;  
 Mon sort est accompli ; votre gloire s'apprête.  
 A assez d'autres sans moi, témoins de cette fête, ,  
 A vos heureux transports viendront joindre les leurs.  
 Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,  
 D'un inutile amour trop constante victime,  
 Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pu sans crime  
 Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,  
 Je pars plus amoureux que je ne fus jamais !

## BERENICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,  
 Qui doit avec César unir ma destinée,  
 Il fût quelque mortel qui pût impunément  
 Se venir à mes yeux déclarer mon amant.  
 Mais de mon amitié mon silence est un gage.  
 (1) J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.

Je

(1) J'oublie en sa faveur un  
 discours qui m'outrage &c.  
 Voilà le modèle d'une réponse

noble & décente ; ce n'est  
 point ce langage des anciennes  
 héroïnes de roman, qu'une



Je n'en ai point troublé le cours injurieux.  
 Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.  
 Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,  
 Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.  
 Avec tout l'univers j'honorais vos vertus.  
 Titus vous chérissait, vous admiriez Ti tus.  
 Cent fois je me suis fait une douceur extrême,  
 D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

A N T I O C H U S.

Et c'est ce que je fais. J'évite, mais trop tard,  
 Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.  
 Je suis Titus; je suis ce nom qui m'inquiète;  
 Ce nom qu'à tous momens votre bouche répète.  
 Que vous dirai-je enfin? Je suis des yeux distraits,  
 Qui me voyant toujours ne me voyent jamais.  
 Adieu, je vais le cœur trop plein de votre image,  
 Attendre en vous aimant la mort pour mon partage.  
 Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur  
 Remplisse l'univers du bruit de mon malheur.  
 Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore  
 Vous fera souvenir que je vivais encore.  
 Adieu.

déclaration respectueuse trans-  
 porte d'une colère impertu-  
 nente. *Bérénice* ménage tout  
 ce qu'elle doit à l'amitié d'*Antiochus*;  
 elle intéresse par la  
 vérité de sa tendresse pour  
 l'empereur. Il semble qu'on  
 entende *Henriette* d'Angleterre  
 elle-même parlant au marquis  
 de *Vardes*; la politesse de la  
 cour de *Louis XIV*, l'agrée-

ment de la langue française,  
 la douceur de la versification  
 la plus naturelle, le sentiment  
 le plus tendre, tout se trouve  
 dans ce peu de vers. Point de  
 ces maximes générales que le  
 sentiment réproouve. Rien de  
 trop, rien de trop peu. On  
 ne pouvait rendre plus agréa-  
 ble quelque chose de plus  
 mince.



## SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

PHENICE.  
 QUE je le plains! ( *m* ) Tant de fidélité,  
 Madame, méritait plus de prospérité.  
 Ne le plaignez-vous pas ?

BERENICE.  
 Cette prompte retraite  
 Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHENICE.  
 ( *n* ) Je l'aurais retenu.

BERENICE.  
 Qui moi le retenir?  
 J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.  
 Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée ?

PHENICE.  
 Titus n'a point encor expliqué sa pensée.  
 Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux.  
 La rigueur de ses loix m'épouvante pour vous.  
 L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.

( *m* ) *Tant de fidélité méritait plus de prospérité, &c.*  
 La faiblesse du sujet se montre ici dans toute sa misère ; ce n'est plus ce goût si fin, si délicat ; *Phénice* parle un peu en soubrette.

( *n* ) *Je l'aurais retenu*, est encore plus mauvais ; cela est d'un froid comique : il im-

porte bien ce qu'aurait fait *Phénice* ! Mais ce défaut est bientôt réparé par le discours passionné de *Bérénice*.

*Cette foule de rois, ce consul, ce sénat,  
 Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat &c.*

Rome hait tous les rois, & Bérénice est reine.

B E R E N I C E.

Le tems n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler.  
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.  
Il verra le sénat m'apporter ses hommages,  
Et le peuple de fleurs couronner ses images.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?  
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?  
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,  
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,  
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,  
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat ;  
Cette pourpre, cet or que rehauffit sa gloire,  
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire :  
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts,  
Confondre sur lui seul leurs avides regards :  
Ce port majestueux, cette douce présence :  
Ciel ! avec quel respect, & quelle complaisance,  
Tous les cœurs en secret assuraient de leur foi !  
Par là. Peut-on le voir sans penser comme moi,  
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,  
(o) Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître ?

(o) *Le monde en le voyant eût reconnu son maître.* Un homme sans goût a traité cet éloge de flatterie ; il n'a pas songé que c'est une amante qui parle. Ce vers fit d'autant plus de plaisir qu'on l'appliquait à *Louis XIV.*, alors couvert de gloire, & dont la figure très-supérieure à celle d'*Auguste*, semblait faite pour commander aux autres hom-

mes ; car *Auguste* était petit & ramassé, & *Louis XIV.* avait reçu tous les avantages que peut donner la nature. Enfin, dans ce vers, c'était moins *Bérénice* que madame qui s'expliquait. Rien ne fait plus de plaisir que ces allusions secrètes ; mais il faut que les vers qui les font naître soient beaux par eux-mêmes.

Mais , Phénice , où n.'emporte un souvenir charmant ?

Cependant Rome entière , en ce même moment ,  
Fait des vœux pour Titus , & par des sacrifices ,  
De son règne naissant célèbre les prémices.

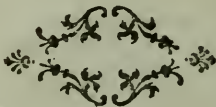
Que tardons-nous ? Allons , pour son empire heureux ,  
Au ciel qui le protège offrir aussi nos vœux.

(p) Aussi-tôt sans l'attendre , & sans être attendue ,  
Je reviens le chercher , & dans cette entrevue ,  
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens ,  
Inspirent des transports retenus si long-tems.

(p) *Aussitôt sans l'attendre*  
Etc. Ces vers ne sont que des  
vers d'éplogue. La sortie de  
*Bérénice* qui ne s'en va que  
pour revenir dire tout ce que  
disent *les cœurs contens*, est sans  
intérêt , sans art , sans dignité.  
Rien ne ressemble moins à une

tragédie. Il est vrai que l'idée  
qu'elle a de son bonheur ,  
fait déjà un contraste avec  
l'infortune qu'on fait bien  
qu'elle va essuyer ; mais la  
fin de cet acte n'en est pas  
moins faible.

*Fin du premier acte.*



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

TITUS, PAULIN, suite.

TITUS.  
A-T-ON vu de ma part le roi de Comagène ?  
Sait-il que je l'attends ?

PAULIN.

( a ) J'ai couru chez la reine :

Dans son appartement ce prince avait paru ,  
Il en était sorti lorsque j'y suis couru.  
De vos ordres , seigneur , j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS.

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice ?

PAULIN.

La reine en ce moment , sensible à vos bontés ,  
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.

( a ) Je crois que le second acte commence plus mal que le premier ne finit. *J'ai couru chez la reine* , comme s'il fallait courir bien loin pour aller d'un appartement dans un autre : *J'y suis couru* , qui est un solécisme : *cet il suffit* , *Et que fait la reine Bérénice ?* & le , *trop aimable princesse* : tout cela est trop

*petit* , & d'une naïveté qu'il est trop aisé de tourner en ridicule. Les simples propos d'amour sont des objets de raillerie quand ils ne sont point relevés ou par la force de la passion , ou par l'élégance du discours. Aussi , ces vers prêtèrent-ils le flanc à la parodie de la farce nommée comédie italienne.

Elle fortait , seigneur.

TITUS.

Trop aimable princesse !

Hélas !

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse ?

L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi.

Vous la plaignez ?

TITUS.

Paulin , qu'on vous laisse avec moi.

SCENE II.

TITUS , PAULIN.

**H**É bien , de mes desseins Rome encor incertaine ,  
 Attend que deviendra le destin de la reine ,  
 Paulin ; & les secrets de son cœur & du mien ,  
 Sont de tout l'univers devenus l'entretien.  
 Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.  
 De la reine & de moi que dit la voix publique.  
 Parlez. Qu'entendez-vous ?

PAULIN.

J'entends de tous côtés

( b ) Publier vos vertus , seigneur , & ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?

( b ) Publier vos vertus , seigneur , & ses beautés. On ne publie point des beautés , cela n'est pas exact.



Quel succès attend-on d'une amour si fidelle ?

P A U L I N.

Vous pouvez tout. Aimez , cessez d'être amoureux ;  
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

T I T U S.

(c) Et je l'ai vu aussi cette cour peu sincère ,  
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire ,  
Des crimes de Néron approuver les horreurs ;  
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.  
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre ,  
Paulin ; je me propose un plus noble théâtre.  
Et sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs ,  
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.  
Vous me l'avez promis. Le respect & la crainte  
Ferment autour de moi le passage à la plainte.  
Pour mieux voir , cher Paulin , & pour entendre mieux ,  
Je vous ai demandé des oreilles , des yeux.  
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète ;

(c) *Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère &c.* Rarement Racine tombe-t-il longtems ; & quand il se relève , c'est toujours avec une élégance aussi noble que simple , toujours avec le mot propre , ou avec des figures justes & naturelles , sans lesquelles le mot propre ne ferait que de l'exactitude. La réponse de Paulin est un chef-d'œuvre de raison & d'habileté ; elle est fortifiée par des faits , par des exemples ; tout y est vrai , rien n'est exagéré ; point de cette enflure qui aime à représenter les plus grands rois

avilis en présence d'un bourgeois de Rome. Le discours de Paulin n'en a que plus de force ; il annonce la disgrâce de Bérénice.

Racine & Corneille ont évité tous deux de faire trop sentir combien les Romains méprisaient une juive. Ils pouvaient s'étendre sur l'aversion que cette misérable nation inspirait à tous les peuples ; mais l'un & l'autre ont bien vu que cette vérité trop développée jetterait sur Bérénice un avilissement qui détruirait tout intérêt.

J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète ,  
 Qu'au travers des flatteurs votre sincérité  
 Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.  
 Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?  
 Rome lui sera-t-elle indulgente , ou sévère ?  
 Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,  
 Une si belle reine offensât ses regards ?

## P A U L I N .

N'en doutez point, seigneur. Soit raison , soit caprice,  
 Rome ne l'attend point pour son impératrice.  
 On fait qu'elle est charmante ; & ( *d* ) de si belles mains  
 Semblent vous demander l'empire des humains.  
 Elle a même , dit-on , le cœur d'une Romaine ;  
 Elle a mille vertus ; mais , seigneur , elle est reine.  
 Rome , par une loi qui ne se peut changer ,  
 N'admet avec son sang aucun sang étranger ,  
 Et ne reconnaît point les fruits illégitimes ,  
 Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.  
 D'ailleurs , vous le savez , en bannissant ses rois ,  
 Rome à ce nom si noble , & si saint autrefois ,  
 Attacha pour jamais une haine puissante ;  
 Et quoiqu'à ses Césars fidelle , obéissante ,  
 Cette haine , seigneur , reste de sa fierté ,  
 Survit dans tout les cœurs après la liberté.  
 Jules , qui le premier la soumit à ses armes ,  
 Qui fit taire les loix dans le bruit des alarmes ,  
 Brûla pour Cléopatre , & sans se déclarer ,  
 Seule dans l'Orient la laissa soupirer.

( *d* ) *De si belles mains* , ne  
 paraît pas digne de la tragédie.

Mais il n'y a que ce vers  
 de faible dans cette tirade.

Antoine qui l'aima jufqu'à l'idolâtrie ,  
Oublia dans fon fein fa gloire & fa patrie ,  
Sans ofer toutefois fe nommer fon époux .  
Rome l'alla chercher jufques à fes genoux ,  
Et ne défarma point fa fureur vengerelle ,  
Qu'elle n'eût accablé l'amant & la maîtrefle .  
Depuis ce tems , feigneur , Caligula , Néron ,  
Monftres , dont à regret je cite ici le nom ,  
Et qui ne confervant que la figure d'homme ,  
Foulèrent à leurs pieds toutes loix de Rome ,  
Ont craint cette loi feule , & n'ont point à nos yeux  
Allumé le flambeau d'un hymen odieux .  
Vous m'avez commandé furtout d'être fincère .  
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère ,  
Des fers de Claudius Félix encor flétri ,  
Des deux reines , feigneur , devenir le mari ;  
Et s'il faut jufqu'au bout que je vous obéiffe ,  
Ces deux reines étaient du fang de Bérénice .  
Et vous croiriez pouvoir , fans bleffer nos regards ,  
Faire entrer une reine au lit de nos Céfars ,  
Tandis que l'Orient dans le lit de fes reines  
Voit paffer un efclave au fortir de nos chaînes ?  
C'eft ce que les Romains pensent de votre amour ;  
Et je ne répons pas , avant la fin du jour ,  
Que le sénat chargé des vœux de tout l'empire ,  
Ne vous redife ici ce que je viens de dire ;  
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux ,  
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous .  
Vous pouvez préparer , feigneur , votre réponfe .

T I T U S .

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

*Paulin*

(e) Cet amour est ardent il le faut confesser.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,  
 Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire,  
 De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.  
 J'ai fait plus. Je n'ai rien de secret à tes yeux.  
 J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux dieux,  
 D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,  
 D'avoir rangé sous lui l'Orient & l'armée,  
 Et soulevant encor le reste des humains,  
 Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.  
 J'ai même souhaité la place de mon père;  
 Moi, Paulin, qui cent fois, si le sort moins sévère  
 Eût voulu de sa vie étendre les liens,  
 Aurais donné mes jours pour prolonger les siens.  
 Tout cela (qu'un amant fait mal ce qu'il desire!)  
 Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,  
 De reconnaître un jour son amour & sa foi,  
 Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.

(e) *Cet amour est ardent, il le faut confesser.* Il y a dans presque toutes les pièces de Racine de ces naïvetés puériles; & ce sont presque toujours les confidens qui les disent. Les critiques en prirent occasion de donner du ridicule au seul nom de Paulin, qui fut long-tems un terme de mépris. Racine eût mieux fait d'ailleurs, de choisir un autre confident, & de ne point le nommer d'un nom français, tandis qu'il laisse à Titus son nom latin. Ce qui est

bien plus digne de remarque, c'est que les railleurs sont toujours injustes. S'ils relevèrent les mauvais vers qui échappent à Paulin, ils oublièrent qu'il en débite beaucoup d'excellens. Ces railleurs s'épuisèrent sur la Bérénice de Racine, dont ils sentaient l'extrême mérite dans le fond de leur cœur. Ils ne disaient rien de celle de Corneille qui était déjà oubliée; mais ils oppoisaient l'ancien mérite de Corneille au mérite présent de Racine.

Malgré tout mon amour , Pau'in , & tous ces charmes ,  
Après mille sermens appuyés de mes larmes ,  
Maintenant que je puis couronner tant d' traits ,  
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais ,  
Lorsqu'un heureux hymen joignant nos destinées ,  
Peut payer en un jour les vœux de nos années ;  
Je vais , Paulin . . . O ciel ! Puis-je te séparer ?

PAULIN.

Quoi , seigneur ?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en séparer.

Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre.  
Si je t'ai fait parler , si j'ai voulu t'entendre ,  
Je voulais que ton zè'e achevât en secret  
De confondre un amour qui se tait à regret.  
Bérénice a long-tems balancé la victoire ;  
Et si je penche enfin du côté de ma gloire ,  
Crois qu'il m'en a coûté pour vaincre tant d'amour ,  
Des combats dont mon cœur faignera plus d'un jour.  
J'aimais , je soupirais dans une paix profonde.  
Un autre était chargé de l'empire du monde.  
Maître de mon destin , libre dans mes soupirs ,  
Je ne rendais qu'à moi compte de mes desirs.  
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père ,  
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière ,  
De mon aimable erreur je fus défabusé ;  
Je sentis le fardeau qui m'é ait imposé ;  
Je connus que bientôt , loin d'être à ce que j'aime ,  
Il fallait , cher Paulin , renoncer à moi-même ;  
Et que le choix des dieux contraire à mes amours  
Livrait à l'univers le reste de mes jours.



Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.  
 Quelle honte pour moi ! quel présage pour elle,  
 Si dès le premier pas renversant tous ses droits,  
 Je fondais mon bonheur sur le débris des loix !  
 Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice ,  
 J'y voulus préparer la triste Bérénice.  
 Mais par où commencer ? Vingt fois depuis huit jours  
 J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours ;  
 Et dès le premier mot ma langue embarrassée,  
 Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.  
 J'espérais que du moins mon trouble & ma douleur  
 Lui feraient pressentir notre commun malheur :  
 Mais sans me soupçonner sensible à mes alarmes,  
 Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes ;  
 Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,  
 Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.  
 Enfin j'ai ce matin rappelé ma constance.  
 Il faut la voir, Paulin, & rompre le silence.  
 J'attends Antiochus, pour lui recommander  
 Ce dépôt précieux que je ne puis garder.  
 Jusques dans l'Orient je veux qu'il la ramène.  
 Demain Rome avec lui verra partir la reine.  
 Elle en fera bientôt instruite par ma voix,  
 Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire,  
 Qui par-tout après vous attacha la victoire.  
 La Judée asservie, & ses remparts fumans,  
 De cette noble ardeur éternels monumens,  
 Me répondaient assez que votre grand courage  
 Ne voudrait pas, seigneur, détruire son ouvrage ;

Et qu'un héros , vainqueur de tant de nations ,  
Saurait bien , tôt ou tard , vaincre ses passions.

T I T U S .

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !  
Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,  
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas !  
Que dis-je ! Cette ardeur que j'ai pour ses appas ,  
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.  
Tu ne l'ignores pas ; toujours la renommée  
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.  
Ma jeunesse nourrie à la cour de Néron  
S'égarait , cher Paulin , par l'exemple abusée,  
Et suivait du plaisir la pente trop aisée.  
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur  
Pour plaire à ce qu'il aime , & gagner son vainqueur ?  
Je prodiguai mon sang. Tout fit placé à mes armes.  
Je reviens triomphant. Mais le sang & les larmes  
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux.  
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.  
On vit de toutes parts mes bontés se répandre.  
Heureux ! & plus heureux que tu ne peux comprendre ,  
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits ,  
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits !  
Je lui dois tout , Paulin. Récompense cruelle !  
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.  
Pour prix de tant de gloire & de tant de vertus,  
Je lui dirai , partez , & ne me voyez plus.

P A U L I N .

Hé quoi , seigneur ! hé quoi ! cette magnificence ,  
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance ,

Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le sénat,  
 Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?  
 Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Faibles amusemens d'une douleur si grande !  
 Je connais Bérénice, & ne fais que trop bien,  
 Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.  
 Je l'aimais, je lui plus. Depuis cette journée,  
 (Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?)  
 Sans avoir en aimant d'objet que son amour,  
 Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,  
 Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre,  
 Que quelque heure à me voir, & le reste à m'attendre.  
 Encor si quelquefois un peu moins assidu,  
 Je passe le moment où je suis attendu,  
 Je la revois bientôt de pleurs toute trempée ;  
 Ma main à les sécher est long-tems occupée.  
 Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans,  
 Doux reproches, transports sans cesse renaissans,  
 Soins de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,  
 Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle,  
 (f) Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,

(f) Depuis cinq ans entiers  
 chaque jour je la vois,  
 Et crois toujours la voir pour  
 la première fois.

Ces vers sont connus de presque tout le monde ; on en a fait mille applications ; ils sont naturels & pleins de sentiment : mais ce qui les rend encore meilleurs, c'est qu'ils terminent un morceau charmant. Ce n'est pas une beauté

sans doute de l'*Electre* & de l'*Œdipe* de *Sophocle* ; mais qu'on se mette à la place de l'auteur, qu'on essaye de faire parler *Titus* comme *Racine* y était obligé, & qu'on voie s'il est possible de le faire mieux parler. Le grand mérite consiste à représenter les hommes, & les choses, comme elles sont dans la nature, & dans la belle nature. *Raphaël*

Et crois toujours la voir pour la première fois.

N'y songeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y pense,  
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.

Quelle nouvelle, ô ciel, je lui vais annoncer!

(g) Encor un coup, allons, il n'y faut plus penser.

Je connais mon devoir, c'est à moi de le suivre.

(h) Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

S C E N E I I I.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

BÉRÉNICE, seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah Paulin!

PAULIN.

Quoi! déjà vous semblez reculer?

De vos nobles projets, seigneur, qu'il vous souvienne.

réussit aussi-bien à peindre les  
graces que les furies.

(g) *Encor un coup*, est une  
façon de parler trop familière,  
& presque basse, dont *Racine*  
fait trop souvent usage.

(h) *Je n'examine point si j'y  
pourrai survivre*. Cette réso-  
lution de l'empereur ne fait  
attendre qu'une seule scène.  
Il peut renvoyer *Bérénice*  
avec *Antiochus*, & la pièce  
sera bientôt finie. On conçoit  
très-difficilement comment le  
sujet pourra fournir encore  
quatre actes; il n'y a point

de nœud, point d'obstacle,  
point d'intrigue. L'empereur  
est le maître, il a pris son  
parti, il veut, & il doit vou-  
loir que *Bérénice* parte. Ce  
n'est que dans les sentimens  
inépuisables du cœur, dans le  
passage d'un mouvement à l'au-  
tre, dans le développement  
des plus secrets ressorts de  
l'ame, que l'auteur a pu trou-  
ver de quoi remplir la car-  
rière. C'est un mérite pro-  
digieux, & dont je crois que  
lui seul était capable.

Voici le tems.

TITUS.

Hé bien, voyons-la , qu'elle vienne.

S C E N E I V.

BERENICE, TITUS, PAULIN,  
PHENICE.

BERENICE.  
NE vous offensez pas, si mon zèle indiscret  
De votre solitude interrompt le secret.  
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée  
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée  
Est-il juste, seigneur, que seule, en ce moment,  
Je demeure (i) sans voix & sans ressentiment ?  
Mais, seigneur, ( car je fais que cet ami sincère  
Du secret de nos cœurs connaît tout le mystère )  
Votre deuil est fini , rien n'arrête vos pas ;  
Vous êtes seul enfin , & ne me cherchez pas.  
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,  
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.  
Hélas ! plus de repos , seigneur , & moins d'éclat.  
Votre amour ne peut-il paraître qu'au sénat ?  
Ah Titus ! car enfin l'amour fuit la contrainte  
De tous ces noms , que fuit le respect & la crainte.  
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?

N'a-t-il

(i) *Sans voix & sans ressentiment.* Ce mot est le seul employé par Racine qui ait été hors d'usage depuis lui. *Ressen-*

*timent* n'est plus employé que pour exprimer le souvenir des outrages, & non celui des bienfaits.



N'a-t-il que des états qu'il me puisse donner ?  
 Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?  
 Un soupir, un regard, un mot de votre bouche ,  
 Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.  
 Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.  
 Tous vos momens font-ils dévoués à l'empire ?  
 Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire ?  
 Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !  
 Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai surpris ?  
 Dans vos secrets discours étai-je intéressée ?  
 Seigneur, étais-je au moins présente à la pensée ?

T I T U S.

(k) N'en doutez point, madame; & j'atteste les dieux,  
 Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.  
 L'absence, ni le tems, je vous le jure encore,  
 Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

B E R E N I C E.

Hé quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,  
 Et vous me la jurez avec cette froideur !  
 Pourquoi même du ciel attester la puissance ?  
 Faut-il par des fermens vaincre ma défiance ?  
 Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir,  
 Et je vous en croirai sur un simple soupir.

(k) *N'en doutez point, madame*, Ces mots de *madame* & de *seigneur*, ne sont que des complimens français. On n'employa jamais chez les Grecs, ni chez les Romains, la valeur de ces termes. C'est une remarque qu'on peut faire sur toutes nos tragédies. Nous ne

nous servons point des mots de *monsieur*, *madame*, dans les comédies tirées du grec; l'usage a permis que nous appellions les Romains & les Grecs *seigneur*, & les Romaines *madame*; usage vicieux en soi, mais qui cesse de l'être, puisque le tems l'a autorisé.

T I T U S .

Madame . . . .

B E R E N I C E .

Hé bien , seigneur ? Mais quoi , sans me répondre,  
 Vous détournez les yeux , & semblez vous confondre !  
 Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?  
 Toujours la mort d'un père occupe votre esprit ?  
 Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

T I T U S .

Plût au ciel que mon père , hélas , vécût encore !  
 Que je vivrais heureux !

B E R E N I C E .

Seigneur , tous ces regrets  
 De votre piété sont de justes effets.  
 Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire.  
 Vous devez d'autres soins à Rome , à votre gloire.  
 De mon propre intérêt je n'ose vous parler.  
 Bérénice autrefois pouvait vous consoler.  
 Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.  
 De combien de malheurs , pour vous persécutée ,  
 Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs ?  
 Vous regrettez un père. Hélas , faibles douleurs !  
 Et moi ( ce souvenir me fait frémir encore )  
 On voulait m'arracher de tout ce que j'adore !  
 Moi , dont vous connaissez le trouble & le tourment ,  
 Quand vous ne me quittez que pour quelque moment !  
 Moi , qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire  
 De vous . . . .

T I T U S .

Madame , hélas ! que me venez-vous dire ?

Quel tems choisissez-vous ? Ah , de grace , arrêtez !  
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés !

B E R E N I C E .

Pour un ingrat , seigneur ! & le pouvez-vous être ?  
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être ?

T I T U S .

Non , madame. Jamais puisqu'il faut vous parler ,  
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.

Mais . . .

B E R E N I C E .

Achez.

T I T U S .

Hélas !

B E R E N I C E .

Parlez.

T I T U S .

Rome . . . l'empire . . .

B E R E N I C E .

Hé bien ?

T I T U S .

Sortons , Paulin , je ne lui puis rien dire.



## SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.  
 QUOI ! me quitter si-tôt & ne me dire rien !  
 Chère Phénice , hélas ! quel funeste entretien !  
 Qu'ai-je fait ? que veut-il , & que dit ce silence ?

PHENICE.  
 Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.  
 Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir ,  
 Qui contre vous , madame , ait pu le prévenir ?  
 Voyez , examinez.

BERENICE.  
 Hélas ! tu peux m'en croire.  
 Plus je veux du passé rappeler la mémoire ,  
 Du jour que je le vis , jusqu'à ce triste jour ,  
 Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.  
 Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire.  
 Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire ?  
 Que fais-je ? J'ai peut-être , avec trop de chaleur ,  
 Rabaislé ses présens , ou blâmé sa douleur.  
 N'est-ce point que de Rome il redoute la haine ?  
 ( 1 ) Il craint peut-être , il craint d'épouser une reine.

(1) Il craint peut-être , il craint d'épouser une reine... Mais non. Sans ce mais non , sans les assurances que Titus lui a données tant de fois , de n'être jamais arrêté par ce scrupule , elle devrait s'attacher

à cette idée ; elle devrait dire , pourquoi Titus embarrassé vient-il de prononcer en soupirant les mots de Rome & d'empire ? Elle se rassure sur les promesses qu'on lui a faites ; elle cherche de vaines

Hélas ! s'il était vrai . . . Mais non , il a cent fois  
 Rassuré mon amour contre leurs dures loix.  
 Cent fois . . . Ah ! qu'il m'explique un silence si rude.  
 Je ne respire pas dans cette incertitude.  
 Moi , je vivrais , Phénice , & je pourrais penser ,  
 Qu'il me néglige , ou bien que j'ai pu l'offenser !  
 Retournons sur ses pas. Mais quand je m'examine.  
 Je crois de ce désordre entrevoir l'origine.  
 Phénice , il aura su tout ce qui s'est passé.  
 L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.  
 Il attend , m'a-t-on dit , le roi de Comagène.  
 Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.  
 Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer ;  
 N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.  
 Je ne te vante point cette faible victoire ,  
 Titus. Ah ! plutôt au ciel , que sans blesser ta gloire ,  
 Un rival plus puissant voulût tenter ma foi ,  
 Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi ,  
 Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme ,  
 Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !  
 C'est alors , cher Titus , qu'aimé , victorieux ,  
 Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux.

raisons. Il est pardonnable , ce  
 me semble , qu'elle craigne  
 que *Titus* ne soit instruit de  
 l'amour d'*Antiochus*. Les amans  
 & les conjurés peuvent , je  
 crois , sur le théâtre se li-  
 vrer à des craintes un peu  
 chimériques , & se méprendre.  
 Ils sont toujours troublés ,

& le trouble ne raisonne pas.  
*Bérénice* , en raisonnant juste ,  
 aurait plutôt craint Rome que  
 la jalousie de *Titus*. Elle au-  
 rait dit , Si *Titus* m'aime , il  
 forcera les Romains à souffrir  
 qu'il m'épouse ; & non pas ,  
 Si *Titus* est jaloux , *Titus* est  
 amoureux ,



Allons , Phénice , un mot pourra le satisfaire.  
Rassurons-nous , mon cœur , je puis encor lui plaire.  
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux.  
Si Titus est jaloux , Titus est amoureux.

*Fin du second acte.*



ACTE III.

SCENE PREMIERE. (a)

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

**TITUS.**  
**Q**UOI, prince ! vous partiez ? Quelle raison subite  
Presse votre départ , ou plutôt votre fuite ?  
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux ?  
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux ?  
Que diront avec moi , la cour , Rome , l'empire ?  
Mais comme votre ami que ne puis-je point dire ?  
De quoi m'accusez-vous ? Vous avais-je sans choix  
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois ?  
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père.  
C'était le seul présent que je pouvais vous faire ;  
Et lorsqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher ,  
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher.  
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée,  
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée ?  
Et que tous mes amis s'y présentent de loin ,  
Comme autant d'inconnus , dont je n'ai plus besoin ?

(a) On n'a d'autre remarque à faire sur cette scène, si-non qu'elle est écrite avec la même élégance que le reste, & avec le même art. *Antiochus* chargé

par son rival même de déclarer sa *Bérénice*, que ce rival aimé renonce à elle, revient alors un personnage un peu plus nécessaire qu'il n'était.

Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,  
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

A N T I O C H U S.

Moi, seigneur ?

T I T U S.

Vous,

A N T I O C H U S.

Hélas ! d'un prince malheureux,  
Que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux ?

T I T U S.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire  
Devait à vos exploits la moitié de sa gloire :  
Que Rome vit passer, au nombre des vaincus,  
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus :  
Que dans le capitol elle voit attachées  
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.  
Je n'attends pas de vous de ces sanglans exploits,  
Et je veux seulement emprunter votre voix.  
Je fais que Bérénice, à vos soins redevable,  
Croit posséder en vous un ami véritable.  
Elle ne voit dans Rome, & n'écoute que vous.  
Vous ne faites qu'un cœur & qu'une ame avec nous.  
Au nom d'une amitié si constante & si belle,  
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.  
Voyez-la de ma part.

A N T I O C H U S.

Moi paraître à ses yeux !

La reine pour jamais a reçu mes adieux !

T I T U S.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore,

ANTIOCHUS.

Ah parlez-lui, seigneur, la reine vous adore.  
 Pourquoi vous dérober vous-même, en ce moment,  
 Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?  
 Elle l'attend, seigneur, avec impatience.  
 Je réponds en partant de son obéissance.  
 Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser,  
 Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah ! qu'un aveu si doux aurait lieu de me plaire !  
 Que je serais heureux, si j'avais à le faire !  
 Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater ;  
 Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter ! Vous, seigneur ?

TITUS.

Telle est ma destinée.  
 Pour elle, & pour Titus, il n'est plus d'hyménée.  
 D'un espoir si charmant je me flattais en vain.  
 Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je, ô ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.  
 Maître de l'univers je règle sa fortune.  
 Je puis faire les rois, je puis les déposer.  
 Cependant de mon cœur je ne puis disposer.  
 Rome contre les rois de tous tems soulevée,  
 Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :  
 L'éclat du diadème, & cent rois pour aïeux,

Déshonorent ma flamme, & blessent tous les yeux.  
Mon cœur libre d'ailleurs, sans craindre les murmures  
Peut brûler à son choix d'ns des flammes obscures.  
Et Rome avec plaisir recevrait de ma main  
La moins digne de beauté, qu'elle cache en son sein.  
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.  
Si le peuple demain ne voit partir la reine,  
Demain elle entendra ce peuple furieux,  
Me venir demander son départ à ses yeux.  
Sauvons de cet affront mon nom, & sa mémoire;  
Et puisqu'il faut céder, cédonz à notre gloire.  
Ma bouche & mes regards muets depuis huit jours,  
L'auront pu préparer à ce triste discours;  
Et même, & en ce moment, inquiète, empressée,  
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.  
D'un amant interdit soulagez le tourment;  
Epargnez à mon cœur cet éclaircissement.  
Allez, expliquez-lui mon trouble & mon silence;  
Surtout qu'elle me laisse éviter sa présence.  
Soyez le seul témoin de ses pleurs & des miens.  
Portez lui mes adieux, & recevez les siens.  
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste,  
Qui de notre constance accablerait le reste,  
Si l'espoir de régner & de vivre en mon cœur,  
Peut de son infortune adoucir la rigueur.  
Ah prince! jurez-lui que toujours trop fidelle,  
Gémissant dans ma cour, & plus exilé qu'elle,  
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,  
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,  
Si le ciel non content de me l'avoir ravie,



Veut encor m'affliger par une longue vie.  
 Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,  
 Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.  
 Que l'Orient vous voie arriver à sa suite;  
 Que ce soit un triomphe, & non pas une fuite;  
 Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens;  
 Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.  
 Pour rendre vos états plus voisins l'un de l'autre,  
 L'Euphrate bornera son empire & le vôtre.  
 Je fais que le sénat, tout plein de votre nom,  
 D'une commune voix confirmera ce don.  
 Je joins la Cilicie à votre Comagène.  
 Adieu, ne quittez point ma princesse, ma reine,  
 Tout ce qui de mon cœur fut l'unique desir,  
 Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE II. (b)

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AINSI le ciel s'appête à vous rendre justice.  
 Vous partirez, seigneur, mais avec Bérénice.

(b) C'est ici qu'on voit plus qu'ailleurs, la nécessité absolue de faire de beaux vers, c'est-à-dire, d'être éloquent, de cette éloquence propre au caractère du personnage, & à sa situation, de n'avoir que des idées justes & naturelles, de ne se pas permettre un mot

vicieux, une construction obscure, une syllabe rude, de charmer l'oreille & l'esprit par une élégance continue. Les rôles qui ne sont ni principaux, ni relevés, ni tragiques, ont surtout besoin de cette élégance, & du charme d'une diction pure. *Bérénice*,

Loin de vous la ravir , on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arface , laisse-moi le tems de respirer.

Ce changement est grand , ma surprise est extrême.

Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime.

Dois-je croire , grands dieux ! ce que je viens d'ouïr ?

Et quand je le croirais , dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais moi-même , seigneur , que faut-il que je croie ?

Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?

Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux ,

Lorsqu'encor tout ému de vos derniers adieux ,

Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle ,

Votre cœur me contait son audace nouvelle ?

Vous fuyiez un hymen qui vous faisait trembler.

Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler ?

Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arface , je me vois chargé de sa conduite.

Je jouirai longtems de ses chers entretiens ;

Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens ;

Et peut-être son cœur fera la différence

Des froideurs de Titus à ma persévérance.

Titus m'accable ici du poids de sa grandeur.

Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur.

Mais quoique l'Orient soit plein de sa mémoire ,

*Attalide , Eriphile , Aricie*  
étaient perdues sans ce prodige de l'art ; prodige d'autant plus grand qu'il n'étonne point , qu'il plaît par la simplicité , & que chacun croit

que s'il avait eu à faire parler ces personnages , il n'aurait pu les faire parler autrement.

*Speret idem , sudet multum , frustra que laboret.*

Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, seigneur, tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah ! que nous nous plaifons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS

Quoi ! je lui pourrais plaire ?

Bérénice à mes vœux ne ferait plus contraire ?

Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs ?

Penses-tu seulement que parmi ses malheurs,

Quand l'univers entier négligerait ses charmes,

L'ingrate me permît de lui donner des larmes ?

Ou qu'elle s'abaîsât jusques à recevoir

Des soins, qu'à mon amour elle croirait devoir ?

ARSACE

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce ?

Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face..

Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas ! de ce grand changement

Il ne me reviendra que le nouveau tourment,

D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.

Je la verrai gémit, je la plaindrai moi-même.

Pour fruit de tant d'amour j'aurai le triste emploi

De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?

Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse ?

Ouvrez les yeux , seigneur , & songeons entre nous  
 Par combien de raisons Bérénice est à vous.  
 Puisque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,  
 Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS.

Nécessaire!

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours;  
 De ses premiers sanglots laissez passer le cours.  
 Tout parlera pour vous; le dépit, la vengeance,  
 L'absence de Titus, le tems, votre présence;  
 Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir;  
 Vos deux états voisins qui cherchent à s'unir;  
 L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Oui, je respire, Arsace, & tu me rends la vie.  
 J'accepte avec plaisir un présage si doux.  
 Que tardons-nous? faisons ce qu'on attend de nous.  
 Entrons chez Bérénice; & puisqu'on nous l'ordonne,  
 Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.  
 Mais plutôt demeurons. Que fais-je? Est-ce à moi,  
 Arsace, à me charger de ce cruel emploi?  
 Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.  
 L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche,  
 Qu'on l'abandonne. Ah reine! & qui l'aurait pensé,  
 Que ce mot-dût jamais vous être prononcé?

ARSACE.

La haine sur Titus tombera toute entière.  
 Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Respectons sa douleur.

Affez d'autres viendront lui conter son malheur :  
 Et ne la crois-tu pas assez infortunée  
 D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,  
 Sans lui donner encor le déplaisir fatal  
 D'apprendre ce mépris par son propre rival ?  
 Encor un coup , fuyons ; & par cette nouvelle,  
 N'allons point nous charger d'une haine mortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici , seigneur , prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O ciel !

SCENE III.

BERENICE , ANTIOCHUS , ARSACE , PHENICE.

**H**É BERENICE.  
 quoi , seigneur , vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS.

Madame , je vois bien que vous êtes déçue ,  
 Et que c'était César que cherchait votre vue.  
 Mais n'accusez que lui , si malgré mes adieux ,  
 De ma présence encor j'importune vos yeux.  
 Peut-être en ce moment je serais dans Ostie ,  
 S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BERENICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu , que pour parler de vous.



BERENICE.

De moi, prince !

ANTIOCHUS

Oui, madame.

BERENICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire ?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en instruire.

BERENICE.

Quoi, seigneur . . . .

ANTIOCHUS.

Suspendez votre ressentiment.

(c) D'autres, loin de se taire en ce même moment,  
Triompheraient peut-être, & pleins de confiance  
Céderaient avec joie à votre impatience.

Mais moi toujours tremblant, moi, vous le savez bien,  
A qui votre repos est plus cher que le mien,  
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,  
Et crains votre douleur plus que votre colère.  
Avant la fin du jour vous me justifierez.  
Adieu, madame.

BERENICE.

O ciel ! quel discours ! Demeurez,  
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue.  
Vous voyez devant vous une reine éperdue,

(d) Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.  
Vous

(c) D'autres loin de se taire  
en ce même moment. Concevez  
l'excès de la tyrannie de la  
rime, puisque l'auteur qui lui  
commande le plus est gêné

par elle au point de remplir  
un hémistiche de ces mots  
inutiles & lâches, en ce même  
moment.

(d) Qui la mort dans le sein

Vous craignez , dites-vous , de troubler mon repos ;  
 Et vos refus cruels , loin d'épargner ma peine ,  
 Excitent ma douleur , ma colère , ma haine.  
 Seigneur , si mon repos vous est si précieux ,  
 Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux ,  
 Eclaircissez le trouble où vous voyez mon aine.  
 Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux , madame...

BERENICE.

Quoi ! vous craignez si peu de me défobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BERENICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux ! quelle violence !

Madame , encor un coup , vous louérez mon silence.

BERENICE.

Prince , dès ce moment contentez mes souhaits ;

Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame , après cela je ne puis plus me taire.

Hé bien , vous le voulez , il faut vous satisfaire :

Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer

Peut-être des malheurs , où vous n'osez penser.

Je connais votre cœur. Vous devez vous attendre ,

Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.

*vous demande deux mots. Deux mots ailleurs seraient une expression triviale ; elle est ici très-touchante ; tout intéressé,*

la situation , la passion , le discours de *Bérénice* , l'embarras même d'*Antiochus*.

Titus m'a commandé . . .

BERENICE.

Quoi ?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer ,

Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut séparer.

BERENICE.

Nous séparer ? Qui ? moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice.

Tout ce que dans un cœur sensible & généreux,

L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux ,

Je l'ai vu dans le sien. Il pleure , il vous adore :

Mais enfin que lui sert de vous aimer encore

Une reine est suspecte à l'empire romain.

Il faut vous séparer , & vous partez demain.

BERENICE.

Nous séparer ? Hélas , Phénice !

PHENICE.

Hé bien , madame ;

Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.

Ce coup sans doute est rude , il doit vous étonner.

BERENICE.

Après tant de sermens , Titus m'abandonner !

Titus qui me jurait . . . Non , je ne le puis croire ;

Il ne me quitte point , il y va de sa gloire.

Contre son innocence on me veut prévenir.

Ce piège n'est tendu que pour nous désunir.

Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.

Allons le voir. Je veux lui parler tout-à-l'heure.

Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi ! vous pourriez ici me regarder . . .

B E R E N I C E.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.  
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en puisse être,  
(e) Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.

( à Phénice.)

Ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis.  
Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis.

S C E N E I V.

A N T I O C H U S , A R S A C E.

A N T I O C H U S.

NE me trompai-je point ? L'ai-je bien entendue ?  
Que je me garde , moi , de paraître à sa vue ?  
Je m'en garderai bien. Et ne parlais-je pas ,  
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas ?  
Sans doute il faut partir. Continuons , Arsace.  
Elle croit m'affliger ; sa haine me fait grace.  
Tu me voyais tantôt inquiet , égaré :

(e) Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître. Voilà le caractère de la passion. *Bérénice* vient de flatter tout-à-l'heure *Antiochus* pour savoir son secret ; elle lui a dit : Si jamais je vous fus chère , parlez ; elle l'a menacé de sa haine s'il garde le silence ; & dès qu'il a parlé , elle lui ordonne de ne jamais paraître devant elle. Ces flatteries , ces emportemens font un effet très-intéressant dans la bouche d'une

femme ; ils ne toucheraient pas ainsi dans un homme. Tous ces symptômes de l'amour sont le partage des amantes. Presque toutes les héroïnes de *Racine* étalent ces sentimens de tendresse , de jalousie , de colère , de fureur ; tantôt soumises , tantôt désespérées. C'est avec raison qu'on a nommé *Racine* le poète des femmes. Ce n'est pas là du vrai tragique ; mais c'est la beauté que le sujet comportait.

Je parlais amoureux , jaloux , désespéré :  
 Et maintenant , Arface , après cette défense ,  
 Je partirai peut-être avec indifférence.

A R S A C E.

Moins que jamais , seigneur , il faut vous éloigner.

A N T I O C H U S.

Moi , je demeurerai pour me voir dédaigner ?  
 Des froideurs de Titus je serai responsable ?  
 Je me verrai puni , parce qu'il est coupable ?  
 Avec quelle injustice , & quelle indignité ,  
 Elle doute à mes yeux de ma sincérité !  
 Titus , l'aime , dit-elle , & moi je l'ai trahie.  
 L'ingrate ! m'accuser de cette perfidie ?  
 Et dans quel tems encor ! Dans le moment fatal ,  
 Que j'étais à ses yeux les pleurs de mon rival ;  
 Que pour la consoler je le faisais paraître.  
 Amoureux & constant , plus qu'il ne l'est peut-être.

A R S A C E.

Et de quel soin , seigneur , vous allez-vous troubler ?  
 Laissez à ce torrent le tems de s'écouler.  
 Dans huit jours , dans un mois , n'importe , il faut qu'il passe.  
 Demeurez seulement.

A N T I O C H U S.

Non , je la quitte , Arface !  
 Je sens qu'à sa douleur je pourrais compatir.  
 Ma gloire , mon repos , tout m'excite à partir.  
 Allons , & de si loin évitons la cruelle ,  
 Que de long-tems , Arface , on ne nous parle d'elle.



Toutefois il nous reste encor assez de jour.

Je vais dans mon palais attendre ton retour.

(f) Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie ;

Cours , & partons du moins assurés de sa vie.

(f) *Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie.* Tous les actes de cette pièce finissent par des vers faibles , & un peu langoureux. Le public aime assez que chaque acte se termine par quelque morceau brillant qui enlève les applau-

dissemens. Mais *Bérénice* réussit sans ce secours. Les tendresses de l'amour ne comportent guère ces grands traits qu'on exige à la fin des actes dans des situations vraiment tragiques.

*Fin du troisième acte.*



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE *seule.*

**P**HENICE (a) ne vient point. Momens trop rigoureux,  
Que vous paraissez lents à mes rapides vœux !  
Je m'agite , je cours , languissante , abattue ;  
La force m'abandonne , & le repos me tue.  
Phénice ne vient point. Ah que cette longueur  
D'un présage funeste épouvante mon cœur !  
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.  
Titus , l'ingrat Titus , n'a point voulu l'entendre.  
Il fuit , il se dérobe à ma juste fureur.

(a) *Phénice ne vient point ,  
momens trop rigoureux &c.*  
Je me souviens d'avoir vu autrefois une tragédie de *St. Jean-Baptiste* , supposée antérieure à *Bérénice* , dans laquelle on avait inféré toute cette tirade , pour faire croire que *Racine* l'avait volée. Cette supposition mal adroite , était assez confondue par le style

barbare du reste de la pièce. Mais ce trait suffit pour faire voir à quels excès se porte la jalousie , surtout quand il s'agit des succès du théâtre , qui étant les plus éclatans dans la littérature , sont aussi ceux qui aveuglent le plus les yeux de l'envie. *Cornille* & *Racine* en ressentirent les effets tant qu'ils travaillèrent.



## S C E N E I I.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.  
 CHERE Phénice, hé bien ! as-tu vu l'empereur ?  
 Qu'a-t-il dit ? viendra-t-il ?

P H E N I C E.

Oui, je l'ai vu, madame,  
 Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame.  
 J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

B E R E N I C E.

Vient-il ?

P H E N I C E.

N'en doutez point, madame, il va venir.  
 Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême ?  
 Remettez-vous, madame, & rentrez en vous-même.  
 Laissez-moi relever ces voiles détachés,  
 Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.  
 ( b ) Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

B E R E N I C E.

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.  
 Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornemens,  
 Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissemens,

( b ) Souffrez que de vos pleurs  
 je répare l'outrage &c. On  
 peut appliquer à ces vers ce  
 précepte de Boileau :

Qui dit sans s'avilir les plus  
 petites choses.

En effet, rien n'est plus pe-

tit que de faire paraître sur le  
 théâtre tragique une suivante  
 qui propose à sa maîtresse de  
 rajuster son voile & ses che-  
 veux. Otez à ces idées les gra-  
 ces de la diction, on rira.

Mais que dis-je , mes pleurs ! si ma perte certaine ,  
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène ?  
Dis-moi , que produiront tes secours superflus ,  
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus ?

P H E N I C E .

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?  
J'entends du bruit , madame , & l'empereur s'approche.  
Venez , fuyez la foule , & rentrons promptement ,  
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

S C E N E I I I .

T I T U S , P A U L I N , suite.

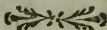
T I T U S .  
D E la reine , Paulin , flattez l'inquiétude.  
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.  
Que l'on me laisse.

P A U L I N .

O ciel ! que je crains ce combat !  
Grands dieux , sauvez sa gloire , & l'honneur de l'état !  
Voyons la reine. ( c )

(c) Ou le théâtre reste  
vide , ou Titus voit Béré-  
nice ; s'il la voit , il doit donc

dire qu'il l'évite , ou lui  
parler.



## SCÈNE IV.

TITUS *seul.*

**H**É bien, Titus, que viens-tu faire ?  
Bérénice t'attend. D'où viens-tu, téméraire ?  
Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?  
Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?  
Car enfin au combat, qui pour toi se prépare,  
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.  
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur  
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?  
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,  
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,  
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?  
Pourrai-je dire enfin, je ne veux plus vous voir ?  
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.  
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.  
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?  
L'entendons-nous crier au tour de ce palais ?  
Vois-je l'état penchant au bord du précipice ?  
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?  
Tout se tait, & moi seul trop prompt à me troubler,  
J'avance des malheurs que je puis reculer.  
Et qui fait si sensible aux vertus de la reine,  
Rome ne voudra point l'avouer pour romaine ?  
Rome peut par son choix justifier le mien.  
Non, non, encor un coup, ne précipitons rien.  
Que Rome avec ses loix mette dans la balance



Tant de pleurs , tant d'amour , tant de persévérance ,  
 Rome fera pour nous. Titus , ouvre les yeux.  
 Quel air respirez-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux ,  
 Où la haine des rois avec le lait fucée ,  
 Par crainte ou par amour ne peut être effacée ?  
 Rome jugea ta reine , en condamnant ses rois.  
 N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?  
 Et n'as-tu pas encor oui la renommée ,  
 T'annoncer ton devoir jusques dans ton armée ?  
 Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas ,  
 Ce que Rome en jugeait , ne l'entendis-tu pas ,  
 Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?  
 Ah lâche ! fais l'amour , & renonce à l'empire.  
 Au bout de l'univers va , cours te confiner ,  
 Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.  
 Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire ,  
 Qui devaient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?  
 Depuis huit jours je règne ; & jusques à ce jour ,  
 Qu'ai-je fait pour l'honneur ? j'ai tout fait pour l'amour.  
 D'un tems si précieux quel compte puis-je rendre ?  
 Où sont ces heureux jours que je faisais attendre ?  
 Quels pleurs ai-je séchés ? dans quels yeux satisfaits  
 Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?  
 L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?  
 Sais-je combien le ciel m'a compté de journées ?  
 Et de ce peu de jours si long-tems attendu ,  
 Ah malheureux ! combien j'en ai déjà perdu !  
 Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige.  
 Rompons le seul lien . . . . ( d )

(d) Ce monologue est long ,  
 & il contient pour le fond les

mêmes choses à-peu-près que  
 Titus a dites à Paulin. Mais

## SCENE V.

BERENICE, TITUS.

BERENICE (*en sortant.*)

**N**ON, laissez-moi, vous dis-je.

En vain tous vos conseils me retiennent ici.

Il faut que je le voie. Ah seigneur! vous voici.

Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne?

Il faut nous séparer, & c'est lui qui l'ordonne?

TITUS

N'accablez point, madame, un prince malheureux ;

Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.

Un trouble assez cruel m'agite, & me dévore,

Sans que des pleurs si chers me déchirent encor.

Rappelez bien plutôt ce cœur, qui tant de fois

M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.

Il en est tems. Forcez votre amour à se taire ;

Et d'un œil que la gloire & la raison éclaire,

Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.

Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.

Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma faiblesse,

A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse :

remarquez qu'il y a des nuances différentes. Les nuances sont beaucoup dans la peinture des passions ; & c'est-là le grand art si caché & si difficile, dont Racine s'est servi pour aller jusqu'au cinquième

acte sans rebuter le spectateur. Il n'y a pas dans ce monologue un seul mot hors de sa place. *Ah lâche ! fais l'amour, & renonce à l'empire.* Ce vers, & tout ce qui suit, me paraissent admirables.

Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,  
 Que la gloire du moins soutienne nos douleurs :  
 Et que tout l'univers reconnoisse sans peine  
 Les pleurs d'un empereur , & les pleurs d'une reine.  
 Car enfin , ma princesse, il faut nous séparer.

BERENICE.

Ah cruel ! est-il tems de me le déclarer ?  
 Qu'avez-vous fait ! Hélas ! je me suis crue aimée.  
 Au plaisir de vous voir mon ame accoutumée,  
 Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos loix,  
 Quand je vous l'avouai pour la première fois ?  
 A quel excès d'amour m'avez-vous amenée !  
 Que ne me disiez-vous , princesse infortunée ,  
 Où vas-tu t'engager , & quel est ton espoir !  
 Ne donne point un cœur , qu'on ne peut recevoir.  
 Ne l'avez-vous reçu , cruel , que pour le rendre,  
 Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre ?  
 Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.  
 Il était tems encor , que ne me quittiez-vous ?  
 Mille raisons alors consolaiient ma misère.  
 Je pouvais de ma mort accuser votre père ,  
 Le peuple , le sénat , tout l'empire romain ,  
 Tout l'univers , plutôt qu'une si chère main.  
 Leur haine dès long-tems contre moi déclarée,  
 M'avait à mon malheur dès long-tems préparée.  
 Je n'aurais pas , seigneur , reçu ce coup cruel ,  
 Dans le tems que j'espère un bonheur immortel ,  
 Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il desire ,  
 Lorsque Rome se tait , quand votre père expire ,  
 Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux ,  
 Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

## T I T U S.

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.  
 Je pouvais vivre alors , & me laisser séduire.  
 Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir .  
 Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.  
 Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible.  
 Je n'examinais rien , j'espérais l'impossible.  
 Que fais-je ! j'espérais de mourir à vos yeux ,  
 Avant que d'en venir à ces cruels adieux.  
 Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.  
 Tout l'empire parlait ; mais la gloire , madame ,  
 Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur ,  
 Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.  
 Je fais tous les tourmens où ce dessein me livre.  
 Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre ,  
 Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner.  
 Mais il ne s'agit plus de vivre , il faut régner.

## B E R E N I C E.

Hé bien réglez , cruel ! contentez votre gloire.  
 Je ne dispute plus. J'attendais , pour vous croire ,  
 Que cette même bouche , après mille sermens  
 D'un amour qui devait unir tous nos momens ,  
 Cette bouche à mes yeux s'avouant infidelle ,  
 M'ordonnât elle-même une absence éternelle.  
 Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.  
 Je n'écoute plus rien , & pour jamais adieu.  
 Pour jamais ! Ah seigneur ! songez-vous en vous-même ,  
 Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?  
 Dans un mois , dans un an , comment souffrirons-nous ?  
 Seigneur , que tant de mers me séparent de vous ?

Que le jour recommence, & que le jour finisse,  
 Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,  
 Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?  
 Mais quelle est mon erreur, & que de soins perdus !  
 L'ingrat de mon départ consolé par avance,  
 Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?  
 Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours.  
 J'espère que bientôt la triste renommée  
 Vous fera confesser que vous étiez aimée.  
 Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer...

BERENICE.

Ah seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?  
 Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.  
 Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée ?  
 Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS.

Helas ! vous pouvez tout, madame, demeurez,  
 Je n'y résiste point ; mais je sens ma faiblesse.  
 Il faudra vous combattre & vous craindre sans cesse,  
 Et sans cesse veiller à retenir mes pas,  
 Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.  
 Que dis-je ! En ce moment mon cœur hors de lui-même  
 S'oublie, & se souvient seulement qu'il vous aime.

BERENICE.

Hé bien, seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver ?  
 Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS.

Et qui fait de quel œil ils prendront cette injure ?



S'ils parlent , si les cris succèdent au murmure ,  
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?  
S'ils se taisent , madame , & me vendent leurs loix ;  
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance  
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?  
Que n'oseront-ils point alors me demander ?  
Maintiendrai-je des loix , que je ne puis garder ?

B E R E N I C E .

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

T I T U S .

Je les compte pour rien ! Ah ciel ! quelle injustice !

B E R E N I C E .

Quoi ! pour d'injustes loix que vous pouvez changer ,  
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger !  
Rome a ses droits , seigneur ; n'avez-vous pas les vôtres ?  
Ses intérêts font-ils plus sacrés que les nôtres ?  
Dites , parlez .

T I T U S .

Hélas que vous me déchirez !

B E R E N I C E .

(e) Vous êtes empereur , seigneur , & vous pleurez ?

T I T U S .

(f) Oui , madame , il est vrai , je pleure , je soupire ,

(e) *Vous êtes empereur , seigneur , & vous pleurez . Ce vers si connu faisait allusion à cette réponse de mademoiselle Mancini à Louis XIV. Vous m'aimez , vous êtes roi , vous pleurez & je pars ! Cette réponse est bien plus remplie de sentiment , est bien plus énergique que le vers de Bérénice . Ce vers même n'est au fond qu'un reproche un peu ironique . Vous dites qu'un empe-*

reur doit vaincre l'amour ; vous êtes empereur , & vous pleurez !

(f) *Oui , madame , il est vrai , je pleure , je soupire . Cela est trop faible ; il ne faut pas dire , je pleure , il faut que par vos discours on juge que votre cœur est déchiré . Je m'étonne comment Racine a cette fois manqué à une règle qu'il connaissait si bien .*

Je frémis. Mais enfin quand j'acceptai l'empire ,  
 Rome me fit jurer de maintenir ses droits ,  
 Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois ,  
 Rome a de mes pareils exercé la constance.  
 Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance ,  
 Vous les verriez toujours à ses ordres soumis.  
 L'un , jaloux de sa foi va chez les ennemis ,  
 Chercher avec la mort la peine toute prête.  
 D'un fils victorieux l'autre proscriit la tête.  
 L'autre avec des yeux secs , & presque indifférens ,  
 Voit mourir ses deux fils par son ordre expirans.  
 Malheureux ! mais toujours la patrie & la gloire  
 Ont parmi les Romains remporté la victoire.  
 Je fais qu'en vous quittant le malheureux Titus  
 (g) Passe l'austérité de toutes les vertus ,  
 Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.  
 Mais , madame , après tout , me croyez-vous indigne  
 De laisser un exemple à la postérité ,  
 Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

B E R E N I C E .

Non , je crois tout facile à votre barbarie.  
 Je vous crois digne , ingrat ! de m'arracher la vie.

De

(g) *Passe l'austérité de toutes leurs vertus.* Cela me paraît encore plus faible , parce que rien n'est tant que l'exagération outrée. Il est ridicule qu'un empereur dise qu'il y a plus de vertu , plus d'austérité à quitter sa maîtresse , qu'à immoler à sa patrie ses deux enfans coupables. Il falloit peut-être dire en parlant des *Brutus* & des *Manlius* ,

*Titus en vous quittant les égale peut-être : ou plutôt , il ne fallait point comparer une victoire remportée sur l'amour à ces exemples étonnans , & presque surnaturels , de la rigidité des anciens Romains. Les vers sont bien faits , je l'avoue ; mais encore une fois , cette scène élégante n'est pas ce qu'elle devrait être.*

De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.  
 Je ne vous parle plus de me laisser ici.  
 Qui moi ? j'aurais voulu , honteuse & méprisée ,  
 D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?  
 J'ai voulu vous pousser jusques à son refus.  
 C'en est fait , & bientôt vous ne me craignez plus.  
 N'attendez pas ici que j'éclate en injures ,  
 Que j'atteste le ciel ennemi des parjures :  
 Non , si le ciel encor est touché de mes pleurs ,  
 Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.  
 Si je forme des vœux contre votre injustice ,  
 Si devant que mourir la triste Bérénice  
 Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur ,  
 Je ne le cherche , ingrat ! qu'au fond de votre cœur.  
 Je fais que tant d'amour n'en peut être effacée ,  
 Que ma douleur présente , & ma bonté passée ,  
 Mon sang , qu'en ce palais je veux même verser ,  
 Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser ;  
 Et sans me repentir de ma persévérance ,  
 Je me remets sur eux de toute ma vengeance.  
 Adieu. ( h )

(h) Peut-être cette scène pouvait-elle être plus vivè , & porter dans les cœurs plus de trouble & d'attendrissement ; peut-être est-elle plus élégante & mesurée que déchirante.

*Et que tout l'univers recon-  
 naisse sans peine  
 Les pleurs d'un empereur , &  
 les pleurs d'une reine.  
 Car enfin , ma princesse , il faut*

P. Corneille. Tom. VII.

*nous séparer.*

*Eh bien , seigneur , eh bien ,  
 qu'en peut-il arriver ?*

*Vous ne comptez pour rien les  
 pleurs de Bérénice.*

*Je les compte pour rien ! ah  
 ciel , quelle injustice !*

Tout cela me paraît petit , je le dis hardiment ; & je suis en cela seul de l'opinion de St. Evremont , qui dit en plusieurs endroits , que les sen-

S

## S C E N E VI.

T I T U S , P A U L I N .

P A U L I N .

**D**ANS quel dessein vient-elle de fortir ,  
Seigneur ? est-elle enfin disposée à partir ?

T I T U S .

Paulin , je suis perdu , je n'y pourrai survivre.  
La reine veut mourir. Allons , il faut la suivre.  
Courons à son secours

P A U L I N .

Hé quoi ! n'avez-vous pas  
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas ?  
Ses femmes , à toute heure autour d'elle empressées ,  
Sauront la détourner de ces tristes pensées.  
Non , non , ne craignez rien. Voilà les plus grands coups.  
Seigneur , continuez, la victoire est à vous.  
Je fais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre ;  
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.  
Mais regardez plus loin. Songez en ce malheur  
Quelle gloire va suivre un moment de douleur ,  
Quels applaudissemens l'univers vous prépare ,  
Quel rang dans l'avenir.

T I T U S .

Non , je suis un barbare.

timens dans nos tragédies ne  
font pas assez profonds , que  
le désespoir n'y est qu'une

simple douleur, la fureur un  
peu de colère.

Moi-même je me hais. (i) Néron tant détesté  
 N'a point à cet excès poussé sa cruauté.  
 Je ne souffrirai point que Bérénice expire.  
 Allons (k), Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, seigneur !

TITUS.

Je ne fais, Paulin, ce que je dis.

L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée.  
 Déjà de vos adieux la nouvelle est semée.  
 Rome, qui gémissait, triomphe avec raison :  
 Tous les temples ouverts fument en votre nom ;  
 Et le peuple élevant vos vertus jusqu'aux nues,  
 Vapartout de lauriers couronner vos statues.

TITUS.

Ah Rome ? Ah Bérénice ! Ah prince malheureux !  
 Pourquoi suis-je empereur ? (m) pourquoi suis-je amoureux ?

(i) Néron tant détesté. Autre exagération puérile. Quelle comparaison y a-t-il à faire d'un homme qui n'épouse point sa maîtresse à un monstre qui fait assassiner sa mère ?

(k) Rome en dira ce qu'elle voudra dire.

Je ne fais, Paulin, ce que je dis. Dire & dis sont un mauvais effet. Je ne fais ce que je dis, est du style comique, & c'était quand il se croyait plus austère que Brutus, & plus cruel que Néron qu'il pouvait s'écrier, Je ne fais ce que je dis.

(l) Vos vertus jusqu'aux nues. Ni cette expression, ni cette cacophonie, ne semblent dignes de Racine.

(m) Pourquoi suis-je amoureux ? Tous ces actes finissent froidement, & par des vers qui appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Il ne doit pas demander pourquoi il est empereur ? Amoureux est d'une idille ; amoureux est trop général. Pourquoi dois-je quitter ce que je dois adorer ? Pourquoi suis-je forcé à rendre malheureuse celle qui mérite



## SCENE VII.

TITUS , ANTIUCHUS , PAULIN ,  
ARSACE .

ANTIUCHUS.  
 QU'AVEZ-VOUS fait , seigneur ? L'aimable Bérénice  
 Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.  
 ( n ) Elle n'entend ni pleurs ; ni conseils , ni raison ;  
 Elle implore à grands cris le fer & le poison.  
 Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.  
 On vous nomme , & ce nom la rappelle à la vie.  
 Ses yeux toujours tournés vers votre appartement ,  
 Semblent vous demander de moment en moment.  
 Je n'y puis résister , ce spectacle me tue.  
 Que tardez-vous ? allez vous montrer à sa vue.  
 Sauvez tant de vertus , de graces , de beauté ,  
 Ou renoncez , seigneur , à toute humanité.

TITUS .

Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?  
 Moi-même en ce moment fais-je si je respire ? ( o )

le moins de l'être ? C'est là  
 ( du moins je le crois ) le sen-  
 timent qu'il devait exprimer.

( n ) Elle n'entend ni pleurs  
 Ce mot *pleurs* joint avec *con-  
 seil & raison* , sauve l'irrégularité  
 du terme *entendre*. On  
 n'entend point de pleurs ; mais  
 ici , *n'entend* signifie *ne donne  
 point attention*.

( o ) Cette scène , & la sui-  
 vante , qui semblent être peu

de chose , me paraissent par-  
 faites. *Antiochus* joue le rôle  
 d'un homme qui est supérieur  
 à sa passion. *Titus* est atten-  
 dri & ébranlé comme il doit  
 l'être ; & dans le moment le  
 sénat vient le féliciter d'une  
 victoire qu'il craint de rem-  
 porter sur lui-même. Ce sont  
 des ressorts presque impercep-  
 tibles qui agissent puissamment  
 sur l'ame. Il y a mille fois

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN,  
ARSACE, RUTILE.

RUTILE.  
SEIGNEUR, tous les tribuns, les consuls, le sénat,  
Viennent vous demander au nom de tout l'état.  
Un grand peuple les fuit, qui, plein d'impatience,  
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.  
Je vous entends, grands dieux! Vous voulez rassurer  
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.  
Venez, seigneur, passons dans la chambre prochaine.  
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoi! vous pourriez, seigneur, par cette indignité,  
De l'empire à vos pieds foulér la majesté?  
Rome...

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.  
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.  
Voyez la reine. Allez, j'espère à mon retour,  
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

plus d'art dans cette belle  
simplicité, que dans cette  
foule d'incidens dont on a  
chargé tant de tragédies. *Corn-*  
*neille* a aussi le mérite de n'a-  
voir jamais recours à cette  
malheureuse & stérile fécon-

dité qui entasse événemens  
sur événemens; mais il n'a  
pas l'art de *Racine*, de trou-  
ver dans l'incident le plus sim-  
ple, le développement du  
cœur humain.

*Fin du quatrième acte.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE *seul.*

O U pourrai-je trouver ce prince trop fidèle ?  
Ciel ! conduisez mes pas & secondez mon zèle.  
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer  
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.  
AH ! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie ,  
Seigneur ?

ANTIOCHUS.  
Si mon retour t'apporte quelque joie,  
Arsace, rends-en grace à mon seul désespoir.

ARSACE.  
La reine part , seigneur.

ANTIOCHUS.  
Elle part ?

ARSACE.  
Dès ce soir.

Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée,  
 Que Titus à ses pleurs l'ait si long-tems laissée.  
 Un généreux dépit succède à sa fureur.  
 Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,  
 Et même veut partir, avant que Rome instruite  
 Puisse voir son désordre, & jouir de sa fuite.  
 Elle écrit à César.

A N T I O C H U S.

O ciel ! qui l'aurait cru ?

Et Titus ?

A R S A C E.

A ses yeux Titus n'a point paru.  
 Le peuple avec transport l'arrête & l'environne,  
 Applaudissant aux noms que le sénat lui donne:  
 Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens,  
 Deviennent pour Titus autant d'engagemens,  
 Qui le liant, seigneur, d'une honorable chaîne,  
 Malgré tous les soupirs & les pleurs de la reine,  
 Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.  
 C'en est fait ; & peut-être il ne la verra plus.

A N T I O C H U S.

Que de fujets d'espoir, Arface, je l'avoue !  
 Mais d'un soin si cruel la fortune se joue :  
 J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,  
 Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis :  
 Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,  
 Croit même, en espérant, irriter la fortune.  
 Mais que vois-je ? Titus porte vers nous ses pas.  
 Que veut-il ?

## SCENE III.

TITUS , ANTIOCHUS , ARSACE.

TITUS (*en entrant.*)

**D**EMEUREZ , qu'on ne me suive pas.  
 Enfin , prince , je viens dégager ma promesse.  
 Bérénice m'occupe , & m'afflige sans cesse.  
 Je viens le cœur percé de vos pleurs & des siens ,  
 Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.  
 Venez , prince , venez ; je veux bien que vous-même ,  
 Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

## SCENE IV.

ANTIOCHUS , ARSACE.

**H**É bien ! voilà l'espoir que tu m'avais rendu ,  
 Et tu vois le triomphe où j'étais attendu.  
 Bérénice partait justement irritée.  
 Pour ne la plus revoir Titus l'avait quittée.  
 Qu'ai-je donc fait , grands dieux ! Quel cours infortuné  
 A ma funeste vie aviez-vous destiné !  
 Tous mes momens ne sont qu'un éternel passage.  
 De la crainte à l'espoir , de l'espoir à la rage !  
 Et je respire encor ! Bérénice ! Titus !  
 Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.



S C E N E V .

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BERENICE.  
NON , je n'écoute rien ; me voilà résolue.  
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?  
Pourquoi venir encor aigrir mon désespoir ?  
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais de grace , écoutez.

BERENICE.

Il n'est plus tems.

TITUS.

Madame ,

Un mot.

BERENICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame !  
Ma princesse , d'où vient ce changement soudain ?

BERENICE.

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain ;  
Et moi , j'ai résolu de partir tout-à-l'heure ,  
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BERENICE.

Ingrat , que je demeure !

Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux ,  
 Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?  
 Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie ,  
 Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?  
 Quel crime , quelle offense a pu les animer ?  
 Hélas ! & qu'ai-je fait , que de vous trop aimer ?

T I T U S.

Ecoutez-vous , madame , une foule insensée ?

B E R E N I C E.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.  
 Tout cet appartement préparé par vos soins ,  
 Ces lieux de mon amour si long-tems les témoins ,  
 Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre ,  
 Ces festons , où nos noms enlacés l'un dans l'autre ,  
 A mes tristes regards viennent partout s'offrir ,  
 Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.  
 Allons , Phénice.

T I T U S.

O ciel ! que vous êtes injuste !

B E R E N I C E.

Retournez , retournez vers ce sénat auguste ,  
 Qui vient vous applaudir de votre cruauté.  
 Hé bien , avec plaisir l'avez-vous écouté ?  
 Etes-vous pleinement content de votre gloire ?  
 Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?  
 Mais ce n'est pas assez expier vos amours ,  
 Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

T I T U S.

Non , je n'ai rien promis. Moi , que je vous haïsse !  
 Que je puisse jamais oublier Bérénice !

Ah dieux ! dans quel moment son injuste rigueur ,  
 De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur !  
 Connaissez-moi , madame ; & depuis cinq années ,  
 Comptez tous les momens , & toutes les journées ,  
 Où par plus de transports , & par plus de soupirs ,  
 Je vous ai de mon cœur exprimé les desirs.  
 Ce jour surpasse tout : jamais , je le confesse ,  
 Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse ;  
 Et jamais . . .

B E R E N I C E .

Vous m'aimez , vous me le soutenez ,  
 Et cependant je pars , & vous me l'ordonnez.  
 Quoi ! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes ?  
 Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?  
 Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?  
 Ah cruel ! par pitié montrez-moi moins d'amour.  
 Ne me rappelez point une trop chère idée ;  
 Et laissez-moi du moins partir persuadée ,  
 Que déjà de votre ame exilé en secret ,  
 J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.  
 Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.

( Il lit une lettre. ) ( a )

Voilà de votre amour tout ce que je desire.  
 Lisez , ingrat ! lisez , & me laissez sortir.

T I T U S .

Vous ne sortirez point , je n'y puis consentir.

(a) Titus lisait tout haut cette lettre à la première représentation. Un mauvais plaisant dit que c'était le testament de Bérénice. Racine en

fit supprimer la lecture. On a cru que la vraie raison était que la lettre ne contenait que les mêmes choses que Bérénice dit dans le cours de la pièce.

Quoi ! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème ?  
 Vous cherchez à mourir ? & de tout ce que j'aime  
 Il ne restera plus qu'un triste souvenir ?  
 Qu'on cherche Antiochus , qu'on le fasse venir.  
 (*Bérénice se laisse tomber sur un siège.*)

## S C E N E V I.

T I T U S , B E R E N I C E .

**M**ADAME, T I T U S.  
 il faut vous faire un aveu véritable.  
 Lorsque j'envisageai le moment redoutable ,  
 Où pressé par les loix d'un austère devoir ,  
 Il fallait pour jamais renoncer à vous voir ;  
 Quand de ce triste adieu je prévis les approches ,  
 Mes craintes , mes combats, vos larmes , vos reproches ,  
 Je préparai mon ame à toutes les douleurs  
 Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.  
 Mais quoique je craignisse , il faut que je le die ,  
 Je n'en avais prévu que la moindre partie.  
 Je croyais ma vertu moins prête à succomber ,  
 Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.  
 J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée.  
 Le sénat m'a parlé ; mais mon ame accablée  
 Ecoutait sans entendre , & ne leur a laissé ,  
 Pour prix de leurs transports , qu'un silence glacé.  
 Rome de votre sort est encor incertaine.  
 Moi-même à tous momens je me souviens à peine ,  
 Si je suis empereur , & si je suis Romain.

Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein.  
 Mon amour m'entraînait, & je venais peut-être  
 Pour me chercher moi-même, & pour me reconnaître.  
 Qu'ai-je trouvé ? je vois la mort peinte en vos yeux.  
 Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.  
 C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,  
 A son dernier excès est enfin parvenue.  
 Je ressens tous les maux que je puis ressentir ;  
 Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.

Ne vous attendez point, que las de tant d'alarmes.  
 Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.  
 En quelque extrémité que vous m'ayiez réduit,  
 Ma gloire inexorable à toute heure me suit.  
 Sans cesse elle présente à mon ame étonnée,  
 L'empire incompatible avec votre hyménée,  
 Me dit, qu'après l'éclat & les pas que j'ai faits,  
 Je dois vous épouser encor moins que jamais.

Oui, madame ; & je dois moins encor vous dire,  
 Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,  
 De vous suivre, & d'aller, trop content de mes fers,  
 Soupirer avec vous au bout de l'univers.  
 Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.  
 Vous verriez à regret marcher à votre suite,  
 Un indigne empereur sans empire, sans cour,  
 Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.

Pour sortir des tourmens, dont mon ame est la proie ;  
 Il est, vous le savez, une plus noble voie.  
 Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin,  
 Et par plus d'un héros, & par plus d'un Romain.  
 Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,



Ils ont tous expliqué cette persévérance  
 Dont le fort s'attachait à les persécuter ,  
 Comme un ordre secret de n'y plus résister.  
 Si vos pleurs plus long-tems viennent frapper ma vue ,  
 Si toujours à mourir je vous vois résolue ,  
 S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours ,  
 Si vous ne me jurez d'en respecter le cours ,  
 Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.  
 En l'état où je suis je puis tout entreprendre :  
 Et je ne répons pas que ma main à vos yeux  
 N'enfangeante à la fin nos funestes adieux.

BERENICE.

Hélas !

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.  
 Vous voilà de mes jours maintenant responsable.  
 Songez-y bien, madame, & si je vous suis cher . . .

## SCENE DERNIERE.

TITUS, BERENICE, ANTIOCHUS.

VENEZ, prince, venez, je vous ai fait chercher :  
 Soyez ici témoin de toute ma faiblesse.  
 Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.  
 Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je vous connais tous deux :

Mais connaissez vous-même un prince malheureux.  
 Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime :  
 Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,  
 A vos plus cher amis j'ai disputé ce rang,  
 Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.  
 Vous m'avez malgré moi, confié l'un & l'autre,  
 La reine son amour, & vous, seigneur, le vôtre.  
 La reine qui m'entend, peut me défavouer :  
 Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,  
 Répondre par mes soins à votre confiance.  
 Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance  
 Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,  
 Qu'un ami si fidèle était votre rival ?

TITUS,

Mon rival!

ANTIOCHUS.

Il est tems que je vous éclaircisse.

Oui, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.  
 Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu :  
 Je n'ai pu l'oublier, au moins je me suis tû.  
 De votre changement la flatteuse apparence  
 M'avait rendu tantôt quelque faible espérance.  
 Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.  
 Ses yeux baignés de pleurs demandoient à vous voir.  
 Je suis venu, seigneur, vous appeller moi-même.  
 Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime.  
 Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.  
 Pour la dernière fois je me suis consulté.  
 J'ai fait de mon courage une épreuve dernière.  
 Je viens de rappeler ma raison toute entière.  
 Jamais je ne me suis senti plus amoureux.

Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds :  
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire ;  
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire ;

Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas.  
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.  
Puisse le ciel verser, sur toutes vos années,  
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées !  
Ou s'il vous garde encor un reste de courroux,  
Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups,  
Qui pourrait menacer une si belle vie,  
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BERENICE (*se levant.*)

Arrêtez, arrêtez ! Princes trop généreux :  
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !  
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,  
Par-tout du désespoir je rencontre l'image.  
Je ne vois que des pleurs ; & je n'entends parler  
Que de trouble, d'horreur, de sang prêt à couler.

(*à Titus.*)

Mon cœur vous est connu, seigneur, & je puis dire,  
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.  
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars  
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.  
J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.  
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée.  
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.  
Je connais mon erreur, & vous m'aimez toujours.  
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.  
Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes ;  
Ni que par votre amour l'univers malheureux,

Dans

Dans le tems que Titus attire tous ses vœux ,  
 Et que de vos vertus il goûte les prémices ,  
 Se voie en un moment enlever ses délices.  
 Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour ,  
 Vous avoir assuré d'un véritable amour.  
 Ce n'est pas tout : je veux , en ce moment funeste ,  
 Par un dernier effort couronner tout le reste.  
 Je vivrais , je suivrais vos ordres absolus.  
 Adieu , seigneur , régnerez , je ne vous verrai plus.

( à Antiochus. )

Prince , après cet adieu , vous jugez bien vous-même ,  
 Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime ,  
 Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.  
 Vivez , & faites-vous un effort généreux.  
 Sur Titus , & sur moi , réglez votre conduite.  
 Je l'aime , je le fuis. Titus m'aime , il me quitte.  
 Portez loin de mes yeux vos soupirs , & vos fers.  
 Adieu , servons tous trois d'exemple à l'univers ,  
 De l'amour la plus tendre & la plus malheureuse  
 Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.  
 Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas

(b) Je n'ai rien à dire de ce cinquième acte , si-non que c'est en son genre un chef-d'œuvre , & qu'en le relisant avec des yeux sévères , je suis encore étonné qu'on ait pu tirer des choses si touchantes d'une situation qui est toujours la même ; qu'on ait trouvé encore de quoi attendrir , quand on paraît avoir tout dit ; que même tout paraisse neuf dans ce dernier acte , qui

n'est que le résumé des quatre précédens : le mérite est égal à la difficulté , & cette difficulté était extrême. On peut être un peu choqué qu'une pièce finisse par un *hélas* ! il fallait être sûr de s'être rendu maître du cœur des spectateurs pour oser finir ainsi.

Voilà sans contredit la plus faible des tragédies de Racine qui sont restées au théâtre. Ce n'est pas même une tragédie.

( à Titus. )

Pour la dernière fois adieu , seigneur.

BERENICE.

Hélas! ( b )

Mais que de beautés de détail , & quel charme inexprimable règne presque toujours dans la diction ! Pardonnons à *Cornille* de n'avoir jamais connu ni cette pureté , ni cette élégance. Mais comment se peut-il faire que personne depuis *Racine* n'ait approché de ce style enchanteur ? Est-ce un don de la nature ? est-ce le fruit d'un travail assidu ? C'est l'effet de l'un & de l'autre. Il n'est pas étonnant que personne ne soit arrivé à ce point de perfection ; mais il l'est que le public ait depuis applaudi

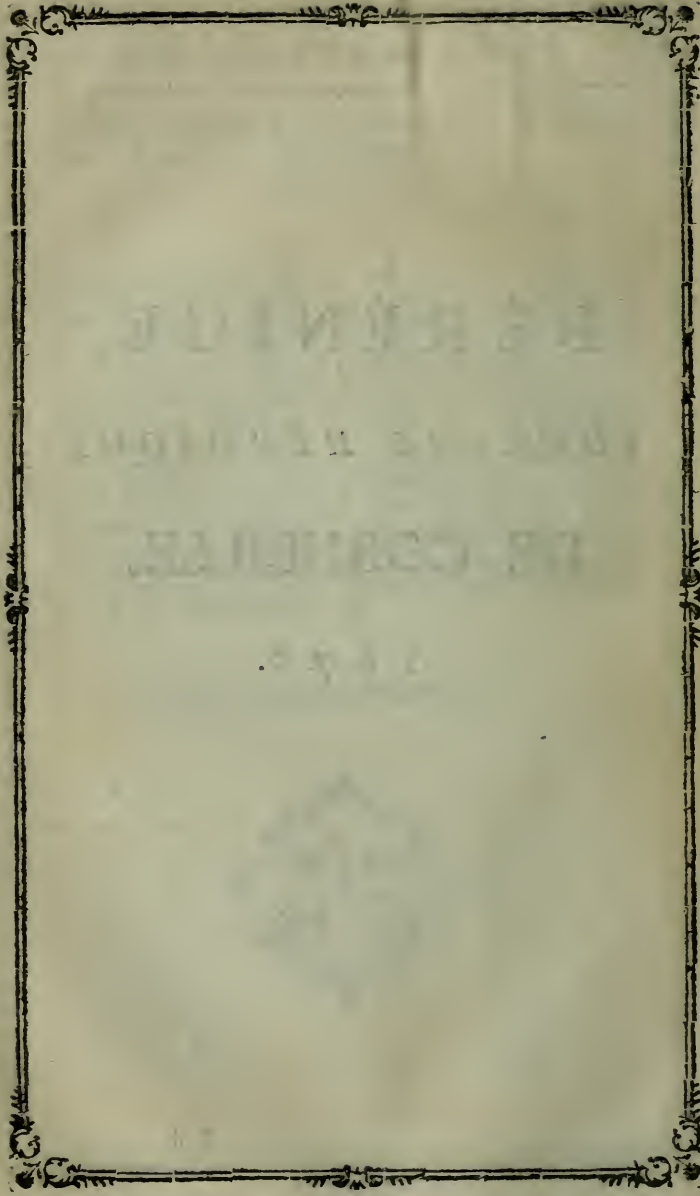
avec transport à des pièces qui à peine étaient écrites en français , dans lesquelles il n'y avait ni connaissance du cœur humain , ni bon sens , ni poésie ; c'est que des situations séduisent , c'est que le goût est très-rare. Il en a été de même dans d'autres arts. En vain on a devant les yeux des *Raphaël* , des *Titien* , des *Paul Veronèse* ; des peintres médiocres usurpent après eux de la réputation , & il n'y a que les connaisseurs qui fixent à la longue le mérite des ouvrages.

*Fin du cinquième & dernier acte.*



BÉRÉNICE,  
*COMÉDIE HÉROIQUE*  
DE CORNEILLE.

1670.



THE  
LIBRARY OF THE  
CITY OF BOSTON  
1850

XIPHILINUS  
EX DIONE  
IN VESPASIANO.

GUILLELMO BLANCO interprete.

**V**ESPASIANUS à senatu absens ; imperator creatur ; Titusque & Domitianus Cæsares designantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat , eamque à Lucio Lamio Æmiliano viro ejus, abductam secum habebat in numero amicarum , eamdemque postea uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maxime florebat , ob eamque causam cum Agrippa fratre Romam venit. Is prætoris honoribus auctus est , ipsa habitavit in palatio , cepitque cum Tito coire. Spes erat eam Tito nuptum iri , jam enim omnia , ut si esset uxor , gerebat. Sed Titus cum intelligeret populum romanum id molestè ferre , eam repudiavit , præsertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

**T**ITUS ex quo tempore principatum solus obtinuit , nec cædes fecit , nec amoribus inservivit , sed comis , quamvis insidiis peteretur , & continens , Berenice licet in urbem reversa , fuit.

*Titus moriens se unius tantum rei pœnitere dixit. Id autem quid esset non aperuit, nec quisquam certò novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quòd Domitiam uxorem fratris habuisset. Alii putant, quibus ego assentior. quod Domitianum, à quo certò sciebat sibi insidias parari, non interfecisset, sed id ab eo pati maluisset, & quod traderet imperium romanum tali viro.*

### A C T E U R S.

TITE, empereur de Rome, & amant de Bérénice.

DOMITIAN, frère de Tite, & amant de Domitie.

BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.

DOMITIE, fille de Corbulon.

PLAUTINE, confidente de Domitie.

FLAVIAN, confident de Tite.

ALBIN, confident de Domitian

PHILON, ministre d'état, confident de Bérénice.

*La scène est à Rome, dans le palais impérial.*

BÉRÉNICE,  
COMÉDIE HÉROIQUE  
DE CORNEILLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.  
L'AISSÉ-MOI mon chagrin, tout injuste qu'il est,  
Je le chasse, il revient; je l'étouffe, il renaît;  
Et plus nous approchons (a) de ce grand hyménée,

(a) *De ce grand hyménée.*  
On saura bientôt de quel hyménée on parle; mais on ne saura point que c'est *Domitie* qui parle; & le lieu où elle n'est point annoncé.

Cette *Domitie*, fille de *Corbulon*, est amoureuse de *Domitian*, qui l'est aussi d'elle. Il est vrai que cet amour est froid; mais il est vrai aussi que

quand *Domitian* & sa maîtresse *Domitie* s'exprimeraient avec la tendre élégance des héros de *Racine*, ils n'en intéresseraient pas davantage. Il y a des personnages qu'il ne faut jamais représenter amoureux; les grands hommes, comme *Alexandre*, *César*, *Scipion*, *Caïson*, *Cicéron*, parce que c'est les avilir; & les méchans hom-



Ne divertirait pas l'amour que je porte,  
 Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée :  
 Il fait toute ma gloire, il fait tous mes desirs,  
 ( b ) Ne devrait-il pas faire aussi tous mes plaisirs ?  
 Depuis plus de six mois la pompe s'en apprête ;  
 Rome s'en fait d'avance ( c ) en l'esprit une fête ;  
 Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend ,  
 Mon cœur dans tout l'empire est le seul mécontent.

## PLAUTINE.

Que trouvez-vous, madame, ou d'amer, ou de rude,  
 A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude ?  
 Et quand dans quatre jours vous y devez monter ,  
 Quel importun chagrin pouvez-vous écouter ?  
 Si vous n'en êtes pas tout-à-fait la maîtresse ,  
 Du moins à l'empereur cachez cette tristesse.  
 Le dangereux soupçon de n'être pas aimé  
 Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé :  
 Avant qu'il vous aimât, il aimait Bérénice ;

mes, parce que l'amour dans une ame féroce ne peut jamais être qu'une passion grossière, qui révolte au-lieu de toucher ; à moins qu'un tel caractère ne soit attendri & changé par un amour qui le subjugué. *Domitian, Caligula, Néron, Commode*, en un mot, tous les tyrans qui feront l'amour à l'ordinaire, déplairont toujours. Dès que *Domitian* est l'amoureux de la pièce, la pièce est tombée.

( b ) *Ne devrait-il pas faire aussi tous mes plaisirs ?* Il semble par ce vers, & par tant d'autres dans ce goût,

que *Cornille* ait voulu imiter la mollesse du style de son rival, qui seul alors était en possession des applaudissemens au théâtre ; mais il l'imite comme un homme robuste, sans grace & sans souplesse, qui voudrait se donner les attitudes gracieuses d'un danseur agile & élégant.

( c ) *En l'esprit une fête.* Cette expression, & l'amer & le rude, tout-à-fait la maîtresse, un nœud reculé qui dégoûte ; fait bien voir que *Cornille* n'était pas fait pour combattre *Racine* dans la carrière de l'élégance & du sentiment.

Et s'il n'en put alors faire une impératrice ,  
A présent il est maître ; & son père au tombeau  
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

DOMITIE.

C'est là ce qui me gêne , & l'image infortunée  
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune.  
J'ambitionne , & crains l'hymen d'un empereur ,  
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.  
Ce pompeux appareil , où sans cesse il ajoute ,  
Reculé chaque jour un nœud qui le dégoûte.  
Il souffre chaque jour que le gouvernement  
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement ;  
Et ce qu'il en étale agit d'une manière  
Qui ne m'affure point d'une ame toute entière.  
Souvent même , au milieu des offres de sa foi ,  
Il semble tout-à coup qu'il n'est pas avec moi ,  
Qu'il a quelque plus douce ou noble inquiétude.  
Son feu de sa raison est l'effet , & l'étude ;  
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras ,  
Et s'efforce à m'aimer , mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

A cet effort pour vous qui pourrait le contraindre ?  
Maître de l'univers a-t-il un maître à craindre ?

DOMITIE.

(d) J'ai quelques droits , Plautine , à l'empire Romain ,  
Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main ;

(d) *J'ai quelques droits ,  
Plautine , à l'empire romain.  
Où font donc ces droits à l'em-  
pire , qu'elle peut mettre en  
bonne main ? Quoi ! parce  
qu'elle est fille d'un Corbulon ,*

que quelques troupes voulu-  
rent déclarer César , elle a  
des droits à l'empire ? C'est  
heurter toutes les notions  
qu'on a du gouvernement des  
Romains.

(e) Mon père avant le sien élu pour cet empire  
Préféra . . . tu le fais, & c'est assez t'en dire.  
C'est par cet intérêt qu'il m'apporte sa foi ;  
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'est pas tout à moi.

PLAUTINE.

(f) La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre :  
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre ;  
Et comme sa raison vous donne tous ses vœux,  
Votre ardeur pour son rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE.

Ne dis point qu'entre nous la chose soit égale :  
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale.  
Sans avilir son sort il me renvoie au mien,  
Et du rang qui lui reste il ne me reste rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,

(e) *Mon père avant le sien élu pour cet empire.* On n'est point élu pour l'empire ; cela n'est pas français. Et que veut dire ce *préféra* avec ces points . . . ? On peut laisser une phrase suspendue quand on craint de s'expliquer, quand on aurait trop de choses à dire, quand on fait entendre par ce qui suit ce qu'on n'a pas voulu énoncer d'abord, & qu'on le fait plus fortement entendre que si on s'expliquait ; comme dans *Britannicus* :

Et ce même Sénèque, & ce même Burrus,  
Qui depuis . . . Rome alors estimait leurs vertus.

Mais ici ce *préféra* ne signifie autre chose sinon que *Corbulon* préféra son devoir ; ce n'était pas là la place d'une réticence.

On s'est un peu étendu sur cette remarque, parce qu'elle contient une règle générale, & que ces réticences inutiles & déplacées ne sont que trop communes.

(a) *La chose est bien égale. Il n'a pas tout le vôtre : Vous en aimez un autre : Et comme sa raison : Une ardeur pour un rang : Qu'entre nous ; la chose soit égale : Un divorce qui ravale : Un sort à qui l'on renvoie : Ce que Plautine a d'ambitieux caprice qu'il lui fait un dur supplice : En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime.* Est-il possible qu'avec un tel style on ait voulu joûter contre Racine dans un ouvrage où tout dépend du style !

Pardonnez-moi , ce mot vous fait un dur supplice !  
 Le cœur rempli d'amour , vous prenez un époux ,  
 Sans en avoir pour lui , sans qu'il en est pour vous.  
 Aimez pour être aimée , & montrez-lui vous-même ,  
 En l'aimant comme il faut , comme il faut qu'il vous aime  
 Et si vous vous aimez , gagnez sur vous ce point ,  
 De vous donner entière , ou ne vous donnez point.

## D O M I T I E.

Si l'amour quelquefois souffre qu'on le contraigne ,  
 Il souffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne ;  
 (g) Et quand l'ambition en met l'empire à bas ,  
 Elle en fait son esclave , & ne l'étouffe pas.  
 Mais un si fier esclave ennemi de sa chaîne ,  
 La secoue à toute heure , & la porte avec gêne ;  
 Et maître de nos sens qu'il appelle au secours ,  
 Il échappe souvent , & murmure toujours.  
 Veux-tu que je te fasse un aveu tout sincère ?  
 Je ne puis aimer Tite , ou n'aimer pas son frère ;  
 Et malgré cet amour je ne puis m'arrêter  
 Qu'au degré le plus haut où je puisse monter ,  
 Laisse-moi retracer ma vie en ta mémoire ;  
 (h) Tu me connais assez pour en savoir l'histoire ,

(g) *Et quand l'ambition en met l'empire à bas.* Je passe tous les vers ou faibles ou durs , ou qui offensent la langue ; & je remarquerai seulement que voilà des dissertations sur l'amour , des sentences générales. Ce n'est pas là comme il faut s'y prendre pour traiter une passion douce & tendre. Ce n'est pas là *Horatii curiosa felicitas* , & le

*molle de Virgile.*

(h) *Tu me connais assez pour en savoir l'histoire.* Pourquoi donc répète-t-elle cette histoire à une personne qui la fait si bien ? Le sentiment de son *illustre orgueil* n'est pas une raison suffisante pour fonder ce récit , qui d'ailleurs est trop long & trop peu intéressant.

Cette *Domitie* partagée en-



Mais tu n'as pu connaître en chaque événement  
De mon illustre orgueil quel fut le sentiment.

En naissant, je trouvai l'empire en ma famille ;  
Néron m'eut pour parente, & Corbulon pour fille ;  
Et le bruit qu'en tous lieux fit sa haute valeur,  
Autant que ma naissance enfla mon jeune cœur.  
De l'éclat des grandeurs par-là préoccupée,  
Je vis d'un œil jaloux Octavie & Poppée ;  
Et Néron, des mortels & l'horreur & l'effroi,  
M'eût paru grand héros, s'il m'eût offert sa foi.

Après tant de forfaits, & de morts entassées,  
Les troupes du Levant d'un tel monstre lassées,  
Pour César en sa place élurent Corbulon :  
Son austère vertu rejetta ce grand nom ;  
Un lâche assassinat en fut le prompt salaire ;  
Mais mon orgueil sensible à ces honneurs d'un père,  
Prit de tout autre rang une assez forte horreur,  
Pour me traiter dans l'ame en fille d'empereur.  
Néron périt enfin. Trois empereurs de suite.  
Virent de leur fortune une assez prompte fuite  
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,  
Qu'il fit Vespasien chef d'un plus fort parti.

tre l'ambition & l'amour, n'est véritablement ni ambitieuse, ni sensible. Ces caractères indécis & mitoyens ne peuvent jamais réussir, à moins que leur incertitude ne naisse d'une passion violente, & qu'on ne voie jusques dans cette indécision l'effet du sentiment dominant qui les emporte. Tel est *Pyrrhus* dans *Andromaque*, caractère vraiment théâtral &

tragique, excepté dans la scène imitée de *Térence* : *Croistu, si je l'épouse, qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse* ? Et dans la scène où *Pyrrhus* vient dire à *Hermione* qu'il ne peut l'aimer.

Cette première scène de *Domitie* annonce que la pièce sera sans intérêt ; c'est le plus grand des défauts.



Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime  
Par Tite son aîné fit assiéger Solyme ;  
Et tandis qu'en Egypte il prit d'autres emplois ,  
Domitian ici vint dispenser ses loix.  
Je le vis , & l'aimai : ne blâme point ma flamme.  
Rien de plus grand que lui n'éblouissait mon ame.  
Je ne voyais point Tite , un hymen me l'ôtait.  
Mille soupirs aidaient au rang qui me flattait.  
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un père:  
Il vint , mais d'un esprit à nos vœux si contraire ,  
Que quoi qu'on lui pût dire , on ne put arracher  
Ce qu'attendait un feu qui nous était si cher.  
On n'en fut point la cause , & divers bruits coururent.  
Qui tous à notre amour également déplurent ;  
J'en eus un bon chagrin. Tite fit tôt après  
De Bérénice à Rome admirer les attraits.  
Pour elle avec Martie il avait fait divorce ;  
Et cette belle reine eut sur lui tant de force ,  
Que pour montrer à tous sa flamme , & hautement ,  
Il lui fit au palais prendre un appartement.  
L'empereur, bien qu'en l'ame il prévit quelle haine  
Concevrait tout l'état pour l'époux d'une reine ,  
Sembla voir cet amour d'un œil indifférent ,  
Et laisser un cours libre aux flots de ce torrent ;  
Mais sous les vains dehors de cette complaisance  
On ménagea ce prince avec tant de prudence ,  
Qu'en dépit de son cœur , que charmaient tant d'appas ,  
Il l'obligea lui-même à revoir ses états.  
A peine je le vis sans maîtresse , & sans femme ,  
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon ame ,  
Et s'étant emparé du plus doux de mes soins ,

Son frère commença de me plaire un peu moins.  
 Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendresse ;  
 Mais je la regardais ainsi qu'une faiblesse ;  
 Comme un honteux effet d'un amour éperdu ,  
 Qui me volait un rang que je me croyais dû.  
 Tite à peine sur moi jetait alors la vue ;  
 Cent fois avec douleur je m'en suis apperçue ;  
 Mais ce qui consolait ce juste & long ennui ,  
 C'est que Vespasien me regardait pour lui.  
 Je commençais pourtant à n'en plus rien attendre ,  
 Quand je vis en ses yeux quelque chose de tendre.  
 Il me rendit visite , & fit tout ce qu'on fait  
 Alors qu'on veut aimer , ou qu'on aime en effet.  
 Je veux bien t'avouer que j'y crus du mystère ,  
 Qu'il ne me disait rien que par l'ordre d'un père ;  
 Mais qui ne pencherait à s'en désabuser ,  
 Lorsque ce père mort il songe à m'épouser ?  
 Toi , qui vois tout mon cœur , juge de son martyre ;  
 L'ambition l'entraîne , & l'amour le déchire.  
 Quand je crois m'être mise au-dessus de l'amour ,  
 L'amour vers son objet me ramène à son tour.  
 Je veux régner , & tremble à quitter ce que j'aime ,  
 Et ne me saurais voir d'accord avec moi-même.

## P L A U T I N E.

Ah , si Domitian devenait empereur ,  
 Que vous auriez bientôt calmé tout ce grand cœur !  
 Que bientôt . . . Mais il vient ; ce grand cœur en soupire !

## D O M I T I E.

Hélas ! plus je le vois , moins je fais que lui dire.  
 Je l'aime , & le dédaigne , & n'osant m'attendrir ,  
 Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

## SCENE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

(i) Faut-il mourir, madame ? & si proche du terme, Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme, Que les restes d'un feu, que j'avais cru si fort, Puissent dans quatre jours se promettre ma mort ?

(i) *Faut-il mourir, madame, & si proche du terme &c.* Cette seconde scène tient au-delà de ce que la première a promis. Un Domitian qui veut mourir d'amour ! c'est mettre un hochet entre les mains de Polyphème : & qu'est-ce qu'une illustre inconstance proche du terme, si ferme, que les restes d'un feu si fort se promettent la mort de Domitian dans quatre jours ? Ces paroles, ces tours inintelligibles qui sont comme jetés au hasard, forment un étrange discours ! La princesse Henriette joua un tour bien sanglant à Corneille, quand elle le fit travailler à Bérénice.

On ne voit que trop combien la suite est digne de ce commencement. Quels vers que ceux-ci ! & que de barbarismes ! *Ce n'est pas un mal qui vaille en soupiner ; un choix qui charme avec peu d'appas qu'on met si bas ;* & tous ces complimens ironiques que se font Domitian & Domitie ; & cette beauté qui n'a écouté aucun des soupirans qui l'ac-

cablaient de leurs regards mourans ; & son cœur qui va tout à Domitian quand on le laisse aller.

On est étonné qu'on ait pu jouer une pièce ainsi écrite, ainsi dialoguée & raisonnée.

Tous ces raisonnemens de Domitie ne peuvent être écoutés. Comme la passion du trône est la première, elle est la dominante : ce n'est pas qu'elle ne se violente à trahir l'amour ; mais il est juste que des soupirs secrets la punissent d'aimer contre ses intérêts.

Il semble que dans cette pièce Corneille ait voulu en quelque sorte imiter ce double amour qui règne dans l'Andromaque, & qu'il ait tenté de plier la roideur de son caractère à ce genre de tragédie si délicat & si difficile. Domitian aime Domitie ; Titus aime aussi Domitie un peu. On propose Bérénice à Domitian, & Bérénice est aimée véritablement de Titus. Avouons qu'on ne pouvait faire un plus mauvais plan.

D O M I T I E.

Ce qu'on m'offre , seigneur , me ferait peu d'envie ,  
 S'il en coûtait à Rome une si belle vie ;  
 Et ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer ,  
 Que de faire une perte aisée à réparer.

D O M I T I A N.

Aisée à réparer ! Un choix qui m'a su plaire ,  
 Et qui ne plaît pas moins à l'empereur mon frère ,  
 Charme-t-il l'un & l'autre avec si peu d'appas ,  
 Que vous sachiez leur prix , & le mettiez si bas ?

D O M I T I E.

Quoi qu'on ait pour soi-même ou d'amour ou d'estime ,  
 Ne s'en croire pas trop n'est pas faire un grand crime :  
 Mais n'examinons point , en cet excès d'honneur ,  
 Si j'ai quelque mérite , ou n'ai que du bonheur.  
 Telle que je puis être , obtenez-moi d'un frère.

D O M I T I A N.

Hélas ! si je n'ai pu vous obtenir d'un père ,  
 Si même je ne puis vous obtenir de vous ,  
 Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux & jaloux ?

D O M I T I E.

Et moi , résisterai-je à sa toute-puissance ,  
 Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance ?  
 Moi qui n'ai sous les cieux que vous seul pour soutien ,  
 Que puis-je contre lui , quand vous n'y pouvez rien ?

D O M I T I A N.

Je ne puis rien sans vous , & pourrais tout , madame ,  
 Si je pouvais encor m'affurer de votre ame.

D O M I T I E.

Pouvez-vous en douter , après deux ans de pleurs

Qu'a

Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs ?  
Durant un déplaisir si long & si sensible  
De voir toujours un père à nos vœux inflexible ,  
Ai-je écouté quelqu'un de tant de soupirans ,  
Qui m'accablaient par-tout de leurs regards mourans ?  
Quel que fût leur amour , quel que fût leur mérite . . .

D O M I T I A N .

Oui , vous m'avez aimé , jusqu'à l'amour de Tite ;  
Mais de ces soupirans qui vous offraient leur foi ,  
Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi.  
Votre ame ambitieuse à mon rang attachée ,  
N'en voyait point en eux dont elle fût touchée ;  
Ainsi de ces rivaux aucun n'a réussi ;  
Mais les tems sont changés , madame , & vous aussi.

D O M I T I E .

Non , seigneur , je vous aime , & garde au fond de l'ame  
Tout ce que j'eus pour vous de tendresse & de flamme.  
L'effort que je me fais me tue autant que vous ;  
Mais enfin l'empereur veut être mon époux.

D O M I T I A N .

Ah , si vous n'acceptez sa main qu'avec contrainte ,  
Venez , venez , madame , autoriser ma plainte :  
L'empereur m'aime assez pour quitter vos liens ,  
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.  
Dites que vous m'aimez , & que tout son empire . . .

D O M I T I E .

C'est ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire ,  
Seigneur , & le respect qui n'y peut consentir . . .

D O M I T I A N .

Non , votre ambition ne se peut démentir ,



Ne la déguisez plus , montrez-la toute entière ,  
 Cette ame que le trône a su rendre si fière ,  
 Cette ame dont j'ai fait les plaisirs les plus doux ,  
 Cette ame . . .

## D O M I T I E .

Voyez-la cette ame toute à vous ,  
 Voyez-y tout ce feu que vous y fîtes naître ,  
 Et soyez satisfait , si vous le pouvez être.

Je ne veux point , seigneur , vous le dissimuler ,  
 Mon cœur va tout à vous , quand je le laisse aller ;  
 Mais sans dissimuler , j'ose aussi vous le dire ,  
 Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'empire ;  
 Et je n'ai point une ame à se laisser charmer  
 Du ridicule honneur de savoir bien aimer.  
 La passion du trône est seule toujours belle ,  
 Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.  
 J'ignorais de l'amour quel est le doux poison ,  
 Quand elle s'empara de toute ma raison.  
 Comme elle est la première , elle est la dominante ;  
 Non qu'à trahir l'amour je ne me violente :  
 Mais il est juste enfin que des soupirs secrets  
 Me punissent d'aimer contre mes intérêts.

Daignez donc voir , seigneur , quelle route il faut prendre  
 Pour ne point m'imposer la honte de descendre.  
 Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival ,  
 Pour m'avoir toute à vous , devenez son égal.  
 Vous dites qu'il vous aime , & je ne le puis croire ,  
 Si je ne vois sur vous un rayon de sa gloire.  
 On vous a vu tous deux sortir d'un même flanc ;  
 Ayez mêmes honneurs ainsi que même sang :

Dites-lui que le droit qu'a ce sang à l'empire...

D O M I T I A N.

C'est là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,  
Madame, & le devoir qui n'y peut consentir...

D O M I T I E.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,  
Seigneur, j'achète assez le rang d'impératrice,  
Sans qu'un reproche injuste augmente mon supplice.

D O M I T I A N.

Hé bien dans cet hymen qui n'en a que pour moi,  
J'applaudirai moi-même à votre peu de foi.  
Je dirai que le ciel doit à votre mérite...

D O M I T I E.

Non, seigneur, faites mieux, & quittez qui vous quitte:  
Rome a mille beautés dignes de votre cœur;  
Mais dans toute la terre il n'est qu'un empereur.  
Si mon père avait eu les sentimens du vôtre,  
Je vous aurais donné ce que j'attends d'un autre;  
Et ma flamme en vos mains eût mis, sans balancer,  
Le sceptre qu'en la mienne il aurait dû laisser.  
Laissez à son défaut suppléer la fortune;  
Et n'ayez pas une ame assez basse & commune,  
Pour s'opposer au ciel qui me rend par autrui  
Ce que trop de vertu me fait perdre par lui.  
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages;  
Il n'est point d'autre amour digne des grands courages.  
Voilà toute mon ame. Après cela, seigneur,  
Laissez-moi m'épargner les troubles de mon cœur.  
Un plus long entretien ne pourrait rien produire,  
Qui ne pût malgré moi vous déplaire, ou me nuire.

## SCENE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.  
(k) ELLE se défend bien, seigneur, & dans la cour...

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'esprit, Albin, & moins d'amour.  
J'admire, ainsi que toi, dans ce qu'elle m'oppose,  
Son adresse à défendre une mauvaise cause;  
Et si pour m'assurer que son cœur n'est qu'à moi,  
Tant d'esprit agissait en faveur de sa foi  
Si sa flamme au secours appliquait cette adresse,  
L'empereur convaincu me rendrait ma maîtresse.

ALBIN.

Cependant n'est-ce rien que ce cœur soit à vous?

DOMITIAN.

D'un bonheur si mal sûr je ne suis point jaloux;  
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,  
Quand elle ne regarde & n'aime que soi-même.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,  
(l) Dans toute la nature aime-t-on autrement?

(k) Elle se défend bien, & dans la cour... aucun n'a plus d'esprit & moins d'amour! Il s'agit bien là d'esprit; & cette adresse à défendre une mauvaise cause; & la flamme qui applique cette adresse au secours. Quels vains & malheureux propos! Peut-on dire en de plus mauvais vers des choses plus

indignes du théâtre tragique?

(l) Dans toute la nature aime-t-on autrement? Quoi! dans une tragédie une dissertation sur l'amour propre? Finissons. Il a bien fallu faire quelques remarques sur ce premier acte, pour montrer que c'est une peine perdue d'en faire sur les autres. Un com-

L'amour propre est la source en nous de tous les autres ;  
 C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres ;  
 Lui seul allume , éteint , ou change nos desirs.  
 Les objets de nos vœux le font de nos plaisirs.  
 Vous-même , qui brûlez d'une flamme si belle ,  
 Aimez-vous Domitie , ou vos plaisirs en elle ?  
 Et quand vous aspirez à des liens si doux ,  
 Est-ce pour l'amour d'elle , ou pour l'amour de vous !  
 De sa possession l'aimable & chère idée  
 Tient vos sens enchantés , & votre ame obsédée ;  
 Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs ,  
 Vous porteriez bientôt toute cette ame ailleurs.  
 Sa conquête est pour vous le comble des délices.  
 Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices :  
 C'est par-là qu'elle seule a droit de vous charmer ,  
 Et vous n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN.

En l'état où je suis les maux dont je soupire  
 M'ôtent la liberté de te rien contredire :  
 Cherchons-en le remède , au lieu d'en raisonner ,  
 Sur l'amour où le ciel se plait à m'obstiner.  
 N'est-il point de secret ? n'est-il point d'artifice ...

ALBIN.

Oui , seigneur , il en est , rappelons Bérénice ;

mentaire peut être utile quand on a des beautés & des défauts à examiner. Mais ce serait vouloir outrager la mémoire de *Corneille* , de s'appesantir sur toutes les fautes d'un ouvrage où il n'y a guère que des fautes. Finissons nos re-

marques par respect pour lui : rendons-lui justice ; convenons que c'est un grand homme qui fut trop souvent différent de lui-même , sans que ses pièces malheureuses fissent tort aux beaux morceaux qui sont dans les autres.

Sous le nom de César pratiquons son retour ;  
 Qu'il retarde l'hymen, & suspende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrais, Albin, ma volage punie,  
 Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,  
 Que depuis si long-tems on dresse à si grand bruit,  
 Elle n'avait que l'ombre, & qu'une autre eût le fruit !  
 Qu'elle serait confuse, & que j'aurais de joie !  
 Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,  
 Cette belle rivale, & tout notre discours  
 Ne la saurait ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe, en l'attendant préparons sa victoire ;  
 Dans l'esprit d'un rival ranimons sa mémoire,  
 Retraçons à ses yeux l'image du passé,  
 Et profitons par-là d'un cœur embarrassé.  
 N'y perdez point de tems, allez, sans plus rien taire,  
 Tâter jusqu'en ce cœur les tendresses de frère.  
 Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler ;  
 S'il ne rompt cette hymen, il pourra reculer.  
 Je me trompe, ou son ame y penche d'elle-même :  
 S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,  
 Dites qu'un pur respect contraint avec ennui  
 Une ame toute à vous à se donner à lui.  
 S'il se trouble, achevez, parlez de Bérénice,  
 De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injustice.  
 Pour lui donner le tems de venir au secours,  
 Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie, & lui parler contre elle,



C'est me mettre au hasard d'irriter l'infidelle.  
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,  
A joindre à ses mépris le droit de me haïr  
En vain je veux contre elle écouter ma colère,  
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire.

A L B I N .

Seigneur, quelle mesure avez-vous à garder ?  
Quand on voit tout perdu, craint-on de hasarder ?  
Et si l'ambition vers un autre l'entraîne,  
Que vous peut importer son amour ou sa haine ?

D O M I T I A N .

Qu'un salutaire avis fait une douce loi,  
A qui peut avoir l'ame aussi libre que toi !  
Mais celle d'un amant n'est pas comme une autre ame ;  
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flamme ;  
Du plus puissant remède il se fait un poison ;  
Et la raison pour lui n'est pas toujours raison.

A L B I N .

Et si je vous disais que déjà Bérénice  
Est dans Rome inconnue ; & par mon artifice,  
Qu'elle surprendra Tite, & qu'elle y vient exprès,  
Pour de ce grand hymen renverser les apprêts ?

D O M I T I A N .

Albin, serait-il vrai ?

A L B I N .

La nouvelle vous flatte ;  
Peut-être est-elle fautive, attendez qu'elle éclate ;  
Surtout à l'empereur déguisez-la si bien . . .

D O M I T I A N

Va, je lui parlerai comme n'en sachant rien.

*Fin du premier acte.*

V iv

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.  
QUOI ! des ambassadeurs, que Bérénice envoie,  
Viennent ici, dis-tu, me témoigner sa joie,  
M'apporter son hommage, & me féliciter  
Sur ce comble de gloire où je viens de monter ?

FLAVIAN.

En attendant votre ordre ils sont au port d'Ostie.

TITE.

Ainsi, graces aux dieux, sa flamme est amortie ;  
Et de pareils devoirs sont pour moi des froideurs,  
Puisqu'elle s'en rapporte à ses ambassadeurs.  
Jusqu'après mon hymen remettons leur venue ;  
J'aurais trop à rougir si j'y souffrais leur vue,  
Et recevais les yeux de ses propres sujets,  
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.  
Car mon cœur fut son bien, à cette belle reine,  
Et pourrait l'être encor malgré Rome, & sa haine,  
Si ce divin objet, qui fut tout mon desir,  
Par quelques doux regards s'en venait ressaisir.  
Mais du haut de son trône elle aime mieux me rendre  
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.

Peut-être en ce moment que toute ma raison  
 Ne saurait sans désordre entendre son beau nom ,  
 Entre les bras d'un autre un autre amour la livre ;  
 Elle suit mon exemple , & se plaît à le suivre ;  
 Et ne m'envoie ici traiter de souverain ,  
 Que pour braver l'amant qu'elle charma en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez , je plaindrais Domitie.

TITE.

Contre tous ses attraits ma raison endurcie  
 Ferait de Domitie encor la sûreté ;  
 Mais mon cœur aurait peu de cette dureté.  
 N'aurais-tu point appris qu'elle fût infidelle ,  
 Qu'elle écoutât les rois qui soupirent pour elle ?  
 Dis-moi que Polémon règne dans son esprit ,  
 J'en aurai du chagrin j'en aurai du dépit ,  
 D'une vive douleur j'en aurais l'ame atteinte ;  
 Mais j'épouserai l'autre avec moins de contrainte.  
 Car enfin elle est belle & digne de ma foi ;  
 Elle aurait tout mon cœur , s'il était tout à moi.  
 La noblesse du sang , la grandeur de courage ,  
 Font avec son mérite un illustre assemblage ;  
 C'est le choix de mon père , & je connais trop bien  
 Qu'à choisir en César ce doit être le mien :  
 Mais tout mon cœur renonce à lui faire justice ,  
 Dès que mon souvenir lui rend sa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels souvenirs vous sont encor si doux ,  
 L'hyménée a , seigneur , peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels souvenirs ne me faisaient la guerre ,

Serait-il potentat plus heureux sur la terre ?  
 Mon nom par la victoire est si bien affermi,  
 Qu'on me croit dans la paix un lion endormi,  
 Mon réveil incertain du monde fait l'étude :  
 Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude ;  
 Et tandis qu'en ma cour les aimables loifirs  
 Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs,  
 Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre pôle,  
 Je n'ai qu'à faire un pas, & hauffer la parole.  
 Que de félicité, si mes vœux imprudens  
 N'étaient de mon pouvoir les seuls indépendans !  
 Maître de l'univers, sans l'être de moi-même,  
 Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême ;  
 D'un feu que je combats je me laisse charmer,  
 Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.  
 En vain de mon hymen Rome presse la pompe,  
 Je veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,  
 Et n'ose résister aux dangereux souhaits  
 De préparer toujours, & n'achever jamais.

## FLAVIAN.

Si ce dégoût, seigneur, va jusqu'à la rupture,  
 Domitie aura peine à souffrir cette injure.  
 Ce jeune esprit qu'entête, & le sang de Néron,  
 Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,  
 S'attribue à l'empire un droit imaginaire,  
 Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.  
 Si de votre parole un manque surprenant  
 La jette entre les bras d'un homme entreprenant,  
 S'il unit à quelque ame assez fière & hautaine ;  
 Pour servir son orgueil, & seconder sa haine,

Un vif ressentiment lui fera tout oser ;  
En un mot , il vous faut la perdre , ou l'épouser.

## T I T E.

J'en fais la politique , & cette loi cruelle  
A presque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.  
Réduit au triste choix dont tu viens de parler ,  
J'aime mieux , Flavian , l'aimer que l'immoler ;  
Et ne puis démentir cette horreur magnanime ,  
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.  
Moi , qui seul des Césars me vois en ce haut rang ,  
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de sang ,  
Moi , que du genre humain on nomme les délices ,  
Moi , qui ne puis souffrir les plus justes supplices ,  
Pourrais-je autoriser une injuste rigueur  
A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur ?  
Non , malgré les attraits de sa belle rivale ,  
Malgré les vœux flottans de mon ame inégale ,  
Je veux l'aimer , je l'aime , & sa seule beauté  
Pouvait me consoler de ce que j'ai quitté ;  
Elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre  
Mes feux à s'affoupir , s'ils ne peuvent s'éteindre ,  
De quoi flatter mon ame , & forcer mes douleurs  
A souhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.  
Mais je ne vois pas bien que j'en fois encor maître.  
Dès que ma flamme expire , un mot la fait renaître ;  
Et mon cœur malgré moi rappelle un souvenir  
Que je n'ose écouter , & ne saurais bannir.  
Ma raison s'en veut faire en vain un sacrifice ;  
Tout me ramène ici , tout m'offre Bérénice ;  
Et même je ne fais par quel pressentiment



Je n'ai souffert personne en son appartement ;  
 Mais depuis cet adieu si cruel , & si tendre ,  
 Il est demeuré vuide , & semble encor l'attendre.  
 Va , fais porter mon ordre à ses ambassadeurs ;  
 C'est trop entretenir d'inutiles ardeurs ;  
 Il est tems de chercher qui m'en puisse distraire ;  
 Et le ciel à propos envoie ici mon frère.

FLAVIAN.

Irez-vous au sénat ?

TITE.

Non , il peut s'assembler  
 Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler ,  
 Et pourvoir sous mon ordre aux affreuses ruines  
 Dont ses feux ont couvert les campagnes voisines.

SCENE II.

DOMITIAN , TITE , ALBIN.

DOMITIAN.

PUIS-JE parler , seigneur , & de votre amitié  
 Espérer une grace à force de pitié ?  
 Je me suis jusqu'ici fait trop de violence ,  
 Pour augmenter encor mes maux par mon silence.  
 Ce que je vais vous dire est digne du trépas ,  
 Mais aussi j'en mourrai si je ne le dis pas.  
 Apprenez donc mon crime , & voyez s'il faut faire  
 Justice d'un coupable , ou grace aux vœux d'un frère.  
 J'ai vu ce que j'aimais choisi pour être à vous ,  
 Et je l'ai vu long-tems sans en être jaloux.

Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte ;  
Vous vous faisiez effort , j'imitais votre feinte ,  
Et comme aux loix d'un père il fallait obéir ,  
Je feignais d'oublier , vous de ne point haïr.  
Le ciel , qui dans vos mains met sa toute-puissance ,  
Ne met-il point de borne à cette obéissance ?  
La faut-il à son ombre , & que ce même effort ,  
Vous déchire encor l'ame , & me donne la mort ?

## T I T E.

Souffrez sur cet effort que je vous désabuse.  
Il fut grand , & de ceux que tout le cœur refuse ,  
Pour en sauver le mien , je fis ce que je pus ;  
Mais ce qui fut effort , à présent ne l'est plus.  
Sachez-en la raison. Sous l'empire d'un père  
Je murmurai toujours d'un ordre si sévère ,  
Et cherchai les moyens de tirer en longueur  
Cet hymen qui vous gêne , & m'arrachait le cœur.  
Son trépas a changé toutes choses de face.  
J'ai pris ses sentimens , lorsque j'ai pris sa place.  
Je m'impose à mon tour les loix qu'il m'imposait ,  
Et me dis après lui tout ce qu'il me disait.  
J'ai des yeux d'empereur , & n'ai plus ceux de Tite.  
Je vois en Domitie un tout autre mérite.  
J'écoute la raison , j'en goûte les conseils ,  
Et j'aime comme il faut qu'aient tous mes pareils.  
Si dans les premiers jours que vous m'avez vu maître ,  
Votre feu mal éteint avait voulu paraître ,  
J'aurais pu me combattre , & me vaincre pour vous ;  
Mais si près d'un hymen si souhaité de tous ,  
Quand Domitie a droit de s'en croire assurée ,

Que le jour en est pris , la fête préparée ,  
 Je l'aime , & lui dois trop , pour jeter sur son front  
 L'éternelle rougeur d'un si mortel affront.  
 Rome entière , & ma foi l'appellent à l'empire :  
 Voyez mieux de quel œil on m'en verrait dédire ,  
 Ce qu'ose se permettre une femme en fureur ,  
 Et combien Rome entière aurait pour moi d'horreur.

D O M I T I A N.

Elle n'en aurait point de vous voir pour un frère  
 Faire autant que pour elle il vous a plû de faire.  
 Seigneur , à vos bontés laissez un libre cours.  
 Qui se vainc une fois peut se vaincre toujours :  
 Ce n'est pas un effort que votre ame redoute.

T I T E.

Qui se vainc une fois fait bien ce qu'il en coûte :  
 L'effort est assez grand pour en craindre un second.

D O M I T I A N.

Ah ! si votre grande ame à peine s'en répond ,  
 La mienne qui n'est pas d'une trempe si belle ,  
 Reduite au même effort , seigneur , que fera-t-elle ?

T I T E.

Ce que je fais , mon frère , aimez ailleurs.

D O M I T I A N.

Hélas !

Ce qui vous est aisé , seigneur , ne me l'est pas.  
 Quand vous avez changé , voyiez-vous Bérénice ?  
 De votre changement son départ fut complice ;  
 Vous l'avez éloignée , & j'ai devant les yeux ,  
 Je vois presque en vos bras ce que j'aime le mieux.  
 Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre.

Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre ,  
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien ,  
A moins que d'un respect aussi grand que le mien ?

T I T E.

Vengez-vous , j'y consens , que rien ne vous retienne.  
Je prends votre maîtresse , allez , prenez la mienne.  
Epousez Bérénice , & . . . .

D O M I T I A N.

Vous n'achevez point ,  
Seigneur , me pourriez-vous aimer jusqu'à ce point ?

T I T E.

Oui , si je ne craignais pour vous l'injuste haine  
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.

D O M I T I A N.

Dites , dites , seigneur , qu'il est bien mal-aisé.  
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé.  
Ne vous contraignez plus , ne gênez plus votre ame ,  
Satisfaites en maître une si belle flamme.  
Quand vous aurez su dire une fois , *Je le veux* ,  
D'un seul mot prononcé vous ferez quatre heureux.  
Bérénice est toujours digne de votre couche ,  
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche ;  
Car je ne saurais plus vous le taire , seigneur ,  
Vous en voulez la main , & j'en ai tout le cœur ;  
Elle m'en fit le don dès la première vue ,  
Et ce don fut l'effet d'une force imprévue ,  
De cet ordre du ciel qui verse en nos esprits  
Les principes secrets de prendre , & d'être pris :  
Je vous dirais , seigneur , quelle en est la puissance ,  
Si vous ne le saviez par votre expérience.

Ne rompez pas des nœuds , & si forts , & si doux ,  
Rien ne les peut briser que le trépas , ou vous ;  
Et c'est un triste honneur pour une si grande ame ,  
Que d'accabler un frère , & contraindre une femme.

T I T E.

Je ne contrains personne , & de sa propre voix  
Nous allons , vous & moi , savoir quel est son choix.

## S C E N E I I I.

DOMITIE , TITE , DOMITIAN ,  
ALBIN , PLAUTINE.

T I T E.

**P**ARLEZ , parlez , madame , & daignez nous apprendre ,  
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre ,  
Qui le possède entier de mon frère , ou de moi ?

D O M I T I E .

En doutez-vous , seigneur , quand vous avez ma foi ?

T I T E .

J'aime à n'en point douter , mais on veut que j'en doute ;  
On dit que cette foi ne vous donne pas toute ,  
Que ce cœur reste ailleurs. Parlez en liberté ,  
Et n'en consultez point cette noble fierté ,  
Ce digne orgueil du sang que mon rang sollicite ;  
De tout ce que je suis , ne regardez que Tite ;  
Et pour mieûx écouter vos desirs les plus doux ,  
Entre le prince & moi , ne regardez que vous.

D O M I T I E à Domitian.

Qu'avez-vous dit de moi , prince ?

DOMITIAN.



D O M I T I A N.

Que dans votre ame

Vous laissez vivre encor notre première flamme ;  
Et qu'en faveur du rang si vous m'osez trahir ,  
Ce n'est pas tant aimer, madame , qu'obéir.  
C'est en dire un peu plus que vous n'aviez envie ;  
Mais il y va de vous , il y va de ma vie ;  
Et qui se voit si près de perdre tout son bien ,  
Se fait armes de tout , & ne ménage rien.

D O M I T I E.

Je ne fais de vous deux , seigneur , à ne rien feindre ,  
Duquel je dois le plus me louer , ou me plaindre.  
C'est aimer assez mal , que remettre tous deux  
Au choix de mes desirs le succès de vos vœux ;  
Et cette liberté par tous les deux offerte  
Montre que tous les deux peuvent souffrir ma perte ,  
Et que tout leur amour est prêt à consentir  
Que mon cœur ou ma foi veuille se démentir.  
Je me plains de tous deux , & vous plains l'un & l'autre ,  
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.  
Le prince n'agit pas en amant fort discret ;  
S'il ne m'impose rien , il trahit mon secret ;  
Tout ce qu'il vous en dit m'offense , ou vous abuse ;  
Mais ce que fait l'amour , l'amour aussi l'excuse.

( à Titus. )

Vous , seigneur , je croyais que vous m'aimiez assez  
Pour m'épargner le trouble où vous m'embarassez ,  
Et laisser pour couleur à mon peu de constance  
La gloire d'obéir à la toute-puissance :  
Vous m'ôtez cette excuse , & me voulez charger

De ce qu'a d'odieux la honte de changer.  
 Si le prince en mon cœur garde encor même place,  
 C'est manquer de respect que vous le dire en face;  
 Et si mon choix pour vous n'est point violenté,  
 C'est trop d'ambition, & d'infidélité.  
 Ainsi des deux côtés tout sert à me confondre.  
 J'ai cent choses à dire, & rien à vous répondre;  
 Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,  
 Je veux, ainsi que vous, douter où vont mes vœux.

Ce qui le plus m'étonne en cette déférence,  
 Qui veut du cœur entier une entière assurance,  
 C'est que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir,  
 Qu'il n'importe du cœur quand on fait son devoir,  
 Et que de vos pareils les hautes destinées  
 Ne le consultent point sur ces grands hyménées.

T I T E.

Si le vôtre, madame, était de moindre prix...  
 Mais que veut Flavian ?



## SCENE IV.

TITE , DOMITIAN , DOMITIE , PLAUTINE ,  
FLAVIAN , ALBIN.

FLAVIAN.

**V**OUS en ferez surpris,  
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle.  
La reine Bérénice....

TITE.

Hé bien ? est infidelle ?  
Et son esprit charmé par un plus doux souci...

FLAVIAN.

Elle est dans ce palais , seigneur , & la voici.

## SCENE V.

BERENICE , TITE , DOMITIAN , DOMITIE ,  
FLAVIAN , ALBIN , PHILON , PLAUTINE.

TITE.

**O** Dieux ! est-ce , madame , aux reines de surprendre ?  
Quel accueil , quels honneurs peuvent-elles attendre,  
Quand leur surprise envie au souverain pouvoir ,  
Celui de donner ordre à les bien recevoir ?

BERENICE.

Pardonnez-le , seigneur , à mon impatience.  
J'ai fait sous d'autres noms demander audience :

X ij

Vous la donniez trop tard à mes ambassadeurs ;  
 Je n'ai pu tant attendre à voir tant de grandeurs ;  
 Et quoique par vous-même autrefois exilée ,  
 Sans ordre , & sans aveu , je me suis rappelée ,  
 Pour être la première à mettre à vos genoux  
 Le sceptre qu'à présent je ne tiens que de vous ,  
 Et prendre sur les rois cet illustre avantage ,  
 De leur donner l'exemple à vous en faire hommage .

Je ne vous dirai point avec quelles langueurs .  
 D'un si cruel exil j'ai souffert les longueurs .  
 Vous savez trop . . .

T I T E .

Je fais votre zèle , & l'admire ,  
 Madame ; & pour me voir possesseur de l'empire ,  
 Pour me rendre vos soins , je ne méritais pas  
 Que rien vous pût résoudre à quitter vos états ,  
 Qu'une si grande reine en formât la pensée .  
 Un voyage si long doit vous avoir lassée .  
 Conduisez-la , mon frère , en son appartement .

( à *Flavian & Albin.* )

Vous , faites-l'y servir aussi pompeusement ,  
 Avec le même éclat , qu'elle s'y vit servie ,  
 Alors qu'elle faisait le bonheur de ma vie .



## SCENE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.  
 SEIGNEUR, faut-il ici vous rendre votre foi ?  
 Ne regardez que vous entre la reine, & moi ;  
 Parlez sans vous contraindre, & me daignéz apprendre  
 Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre.

TITE.  
 Adieu, madame, adieu. Dans le trouble où je suis,  
 Me taire, & vous quitter, c'est tout ce que je puis.

## SCENE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.  
 SE taire, & me quitter ! Après cette retraite  
 Crois-tu qu'un tel arrêt ait besoin d'interprète ?

PLAUTINE.  
 Oui, madame, & ce n'est que dérober au jour,  
 Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.  
 Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinisse  
 Défavourer ici les vanités du prince,  
 Empêcher qu'un amant, dont je n'ai pas le cœur,  
 Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur.  
 Vois la honte qu'ainsi je me suis attirée.



Quand la reine a paru , m'a-t-il considérée ?  
A-t-il jeté les yeux sur moi qu'en me quittant ?

PLAUTINE.

Pensez-vous que sa reine ait l'esprit plus content ?  
Avant que vous quitter lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui , mais avec respect , avec cérémonie ,  
Avec des yeux enfin , qui l'éloignant des miens ,  
Lui promettaient assez de plus doux entretiens.  
Tu me diras encor que la chose est égale ,  
Que s'il m'ose quitter , il chasse ma rivale ;  
Mais pour peu qu'il m'aimât , du moins il m'aurait dit  
Que je garde en son ame encor même crédit ;  
Il m'en aurait donné des sûretés nouvelles ,  
Il m'en aurait laissé quelques marques fidelles :  
S'il me voulait cacher le trouble où je le voi ,  
La plus mauvaise excuse était bonne pour moi :  
Mais pour toute réponse il se tait , & me quitte ;  
Et tu ne peux souffrir que mon cœur s'en irrite !  
Tu veux , lorsque lui-même ose se déclarer ,  
Que je me flatte encor assez pour espérer !  
C'est avec le perfide être d'intelligence.  
Sans me flatter en vain , courons à la vengeance ;  
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron ,  
Et que je suis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'êtes , mais enfin c'est n'être qu'une fille ,  
Que le reste impuissant d'une illustre famille.  
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras ?

DOMITIE.

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.

S'il épouse sa reine , il est l'horreur de Rome.  
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,  
Un Romain qui répond au sang de mes aïeux ;  
Et pour le révolter, laisse faire à mes yeux.  
Juges par le pouvoir de ceux de Bérénice ,  
Si les miens auront peine à s'en faire justice.  
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi ,  
Ceux-ci feront briser le joug d'un nouveau roi ;  
Et si de l'univers les siens charment le maître ,  
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.  
Dis-le-moi , tu l'as vue , ai-je peu de raison ,  
Quand de mes yeux aux siens je fais comparaison ?  
Est-elle plus charmante ? ai-je moins de mérite ?  
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite ?

PLAUTINE.

Madame...

DOMITIE.

Je m'emporte, & mes sens interdits  
Impriment leur désordre en tout ce que je dis.  
Comment saurais-je aussi ce que je te dois dire,  
Si je ne fais pas même à quoi mon ame aspire ?  
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos :  
Allons penser à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pourriez hasarder un moment de visite ,  
Pour voir si ce retour est sans l'aveu de Tite ,  
Ou si c'est de concert qu'il a fait le surpris.

DOMITIE.

Oùï, mais auparavant remettons nos esprits.

*Fin du second acte.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON.

DOMITIAN.  
JE vous l'ai dit, madame, & j'aime à le redire,  
Qu'il est beau qu'à vous plaire un empereur aspire;  
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu  
Par de justes soupirs mérite votre aveu!  
Serait-ce un crime à moi? serait-ce vous déplaire,  
Après un empereur, de vous offrir son frère?  
Et voudriez-vous croire en faveur de ma foi,  
Qu'un frère d'empereur pourrait valoir un roi?

BERENICE.  
Si votre ame, seigneur, en veut être éclaircie,  
Vous pouvez le savoir de votre Domitie.  
De tous les deux aimée, & douce à tous les deux,  
Elle fait mieux que moi comme on change de vœux,  
Et fait peut-être mal la route qu'il faut prendre,  
Pour trouver le secret de les faire descendre,  
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,  
Malgré sa flamme, & vous, l'art de les élever.  
Pour moi qui n'eut jamais l'honneur d'être Romaine,  
Et qu'un destin jaloux n'a fait naître que reine,  
Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis,

Ce me doit être assez d'un de vos affranchis ;  
 Et si votre empereur suit les traces des autres ,  
 Il suffit d'un tel fort pour relever les nôtres .  
 Mais changeons de discours , & me dites , seigneur ,  
 Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur .  
 Est-ce pour obliger ou Domit'ie ou Tite !  
 N'ose-t-il me quitter à moins que je le quitte ?  
 Et peut-il à son rang si peu se confier ,  
 Qu'il veuille mon exemple à se justifier ?  
 Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne ?

DOMITIAN.

Il vous respecte trop , c'est à vous qu'il me donne ,  
 Et me fait la justice , en m'enlevant mon bien ,  
 De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien ;  
 Mais à peine il le veut , qu'il craint pour moi la haine  
 Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine .  
 C'est à vous de juger d'où part ce sentiment :  
 En vain par politique il fait ailleurs l'amant ,  
 Il s'y réduit en vain par grandeur de courage :  
 A ces fausses clartés opposez quelque ombrage ,  
 Et je renonce au jour , s'il me revient à vous ,  
 Pour peu que vous penchiez à le rendre jaloux .

BERENICE.

Peut-être ; mais , seigneur , croyez-vous Bérénice  
 D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice ,  
 Jusques à mendier lâchement le retour  
 De ce qu'un grand service a mérité d'amour ?

DOMITIAN.

Madame , sur ce point je n'ai rien à vous dire .  
 Vous savez ce que vaut l'empereur , & l'empire ;

Et si vous consentez qu'on vous manque de foi,  
 Vous pouvez regarder si je vauz bien un roi.  
 J'apperçois Domitie , & lui cède la place.

## S C E N E I I.

DOMITIE , BERENICE , DOMITIAN , PHILON.

**J** E vais me retirer , seigneur , si je vous chasse ;  
 Et j'ai des intérêts que vous servez trop bien ,  
 Pour arrêter le cours d'un si long entretien.

DOMITIAN.

Je faisais à la reine une offre de service ,  
 Qui peut vous assurer le rang d'impératrice ,  
 Madame , & si j'en suis accepté pour époux ,  
 Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.  
 Est-ce vous mal servir ?

DOMITIE.

Quoi , madame , il vous aime ;

BERENICE.

Non , mais il me le dit , madame

DOMITIE.

Lui ?

BERENICE.

Lui-même.

Est-ce vous offenser que m'offrir vos refus ?  
 Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus ?

DOMITIE.

Je ne fais si je puis vous dire s'il m'offense ,



Quand vous vous préparez à prendre sa défense.

B E R E N I C E.

Et moi je ne fais pas s'il a droit de changer ;  
Mais je fais que l'amour ne peut désobliger.

D O M I T I E.

Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.

D O M I T I A N.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte ;  
Vous le savez , madame , & si c'est vous trahir ,  
Vous m'avouerez aussi que c'est vous obéir.

D O M I T I E.

S'il échappe à l'amour un mot qui le trahisse ,  
A l'effort qu'il se fait veut-il qu'on obéisse ?  
Il cherche une révolte , & s'en laisse charmer.  
Vous le sauriez , ingrat , si vous saviez aimer ,  
Et ne vous feriez pas l'indigne violence  
De vous offrir ailleurs , & même en ma présence.

D O M I T I A N à *Bérénice.*

Madame , vous voyez ce que je vous ai dit ;  
La preuve est convaincante , & l'exemple suffit.

B E R E N I C E.

Il suffit pour vous croire , & non pas pour le suivre.

D O M I T I E.

Allez , sous quelques loix qu'il vous plaise de vivre ,  
Vivez-y , j'y consens ; mais vous pouviez , seigneur ,  
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur ,  
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée  
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée.  
Si vous vouliez passer pour véritable amant ,  
Il fallait espérer jusqu'au dernier moment ;

Il vous fallait . . .

D O M I T I A N.

Hé bien , puisqu'il faut que j'espère ,  
 Madame , faites grace à l'empereur mon frère ,  
 A la reine , à vous-même , enfin , si vous m'aimez  
 Autant qu'il le paraît à vos yeux alarmés.  
 Les scrupules d'état qu'il fallait mieux combattre ,  
 Assez & trop long-tems nous ont gênés tous quatre.  
 Réunissez des cœurs de qui rompt l'union ,  
 Cette chimère en Tite , en vous l'ambition.  
 Vous trouverez au mien encor les mêmes flammes ,  
 Qui dès que je vous vis charmèrent nos deux ames.  
 Dès ce premier moment j'adorai vos appas ,  
 Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.  
 Ai-je épargné depuis aucuns soins pour vous plaire ?  
 Est-ce un crime pour moi que l'aïnesse d'un frère ?  
 Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui ,  
 Pour avoir vu le jour deux lustres après lui ,  
 Comme si de mon choix il dépendait de naître  
 Dans le tems qu'il fallait pour devenir son maître ?

( à Bérénice. )

Au nom de votre amour , & de ce digne amant ,  
 Madame , qui vous aime encor si chèrement ,  
 Prenez quelque pitié d'un amant déplorable ,  
 Faites-la partager à cette inexorable ;  
 Dissipez la fierté d'une injuste rigueur.  
 Pour juge entr'elle & moi je ne veux que mon cœur.  
 Je vous laisse avec elle arbitre de ma vie.

( à Domitie. )

Adieu , madame. Adieu , trop aimable ennemie.

SCENE III.

BERENICE, DOMITIE, PHILON.

BERENICE.  
**L**ES intérêts du prince avancent trop le mien ,  
 Pour vous ofer , madame , importuner de rien ;  
 Et l'incivilité de la moindre prière  
 Semblerait vous presser de me rendre son frère.  
 Tout ce qu'en sa faveur je crois m'être permis ,  
 Après qu'à votre cœur lui-même il s'est remis ,  
 C'est de vous faire voir ce que hasarde une ame  
 Qui sacrifie au rang les douceurs de sa flamme ,  
 Et quel long repentir suit ces nobles ardeurs ,  
 Qui soumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.  
 Quand les choses , madame , auront changé de face ,  
 Je reviendrai favoir ce qu'il faut que je fasse ,  
 Et demander votre ordre avec empressement ,  
 Sur le choix , ou du prince , ou de quelqu'autre amant.  
 Agréez cependant un respect qui m'amène  
 Vous rendre mes devoirs comme à ma souveraine ;  
 Car je n'ose douter que déjà l'empereur  
 Ne vous ait redonné bonne part en son cœur.  
 Vous avez sur vos rois pris ce digne avantage ,  
 D'être ici la première à rendre un juste hommage ;  
 Et pour vous imiter , je veux avoir le bien  
 D'être aussi la première à vous offrir le mien.  
 Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme ,

J'aime pour une reine à le donner à Rome ;  
 Et plus il est nouveau , plus j'ai lieu d'espérer  
 Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

## BERENICE.

A vous dire le vrai , sa nouveauté m'étonne :  
 J'aurais eu quelque peine à vous croire si bonne ;  
 Et je recevrais l'offre avec confusion ,  
 Si je n'y soupçonnais un peu d'illusion.

Quoi qu'il en soit , madame , en cette incertitude ,  
 Qui nous met l'une & l'autre en quelque inquiétude ,  
 Ce que je puis répondre à vos civilités ,  
 C'est de vous demander pour moi mêmes bontés ;  
 Et que celle des deux qui fera satisfaite  
 Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.  
 J'ai vu Tite se rendre au peu que j'ai d'appas ;  
 Je ne l'espère plus , & n'y renonce pas.  
 Il peut se souvenir , dans ce grade sublime ,  
 Qu'il soumit votre Rome en détruisant Solyne ,  
 Qu'en ce siège pour lui je hasardai mon rang ,  
 Prodiguai mes trésors , & mes peuples leur sang ;  
 Et que s'il me fait part de sa toute-puissance ,  
 Ce sera moins un don qu'une reconnaissance.

## DOMITIE.

Ce sont là de grands droits ; & si l'amour s'y joint ,  
 Je dois craindre une chute à n'en relever point.  
 Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire  
 D'avoir sur ma patrie étendu sa victoire ,  
 De l'avoir saccagée , & détruite à l'envi ,  
 Et renversé l'autel du Dieu que j'ai servi.  
 C'est par-là qu'il vous doit cette haute fortune.

Mais je commence à voir que je vous importune.  
Adieu , quelqu'autre fois nous suivrons ce discours.

B E R E N I C E.

Je suis venue ici trop tôt de quatre jours ,  
J'en suis au désespoir , & vous en fais excuse.

D O M I T I E.

Dans quatre jours , madame , on verra qui s'abuse.

S C E N E I V.

B E R E N I C E , P H I L O N.

**Q**U'EL caprice , Philon , l'amène jusqu'ici  
M'expliquer elle-même un si cuisant souci ?  
Tite après mon départ l'aurait-il maltraitée ?

P H I L O N.

Après votre départ il l'a soudain quittée ,  
Madame , & s'est défait de cet esprit jaloux ,  
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

B E R E N I C E.

Ainsi tout est égal , s'il me chasse , il la quitte ;  
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite :  
Il marque trop pour moi son infidélité.  
Vois de ses derniers mots quelle est la dureté :  
*Qu'on la serve , a-t-il dit , comme elle fut servie ,*  
*Alors qu'elle faisait le bonheur de ma vie.*  
Je ne le fais donc plus ! Voilà ce que j'ai craint.  
Il fait en liberté ce qu'il faisait contraint.



Cet ordre de fortir si prompt & si sévère ,  
N'a plus pour s'excuser l'autorité d'un père ;  
Il est libre , il est maître , il veut tout ce qu'il fait.

P H I L O N .

Du peu qu'il vous a dit j'attends un autre effet.  
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale  
Voulait pour se remettre un moient d'intervalle ;  
Et quand il a rompu si-tôt vos entretiens ,  
Je lifais dans ses yeux qu'il évitait les siens ,  
Qu'il fuyait l'embarras d'une telle présence.  
Mais il vient à son tour prendre son audience ,  
Madame , & vous voyez si j'en fais bien juger ,  
Songez de quelle forte il faut le ménager.

S C E N E V.

TITE , BERENICE , FLAVIAN , PHILON.

M E cherchez-vous , seigneur , après m'avoir chassée ?

T I T E .

Vous avez su mieux lire au fond de ma pensée,  
Madame , & votre cœur connaît assez le mien ,  
Pour me justifier , sans que j'explique rien.

B E R E N I C E .

Mais justifiera-t-il le don qu'il vous plaît faire  
De ma propre personne au prince votre frère ?  
Et n'est-ce point assez de me manquer de foi ,  
Sans prendre encor le droit de disposer de moi ?

Pouvez-vous

Pouvez-vous jusques-là me bannir de votre ame ?

Le pouvez-vous, seigneur ?

T I T E.

Le croyez-vous, madame ?

B E R E N I C E.

Hélas, que j'ai de peur de vous dire que non !

J'ai voulu vous haïr, dès que j'ai su ce don ;

Mais à de tels courroux l'ame en vain se confie :

A peine je vous vois, que je vous justifie.

Vous me manquez de foi, vous me donnez, chassez,

Que de crimes ! Un mot les a tous effacés.

Faut-il, seigneur, faut-il que je ne vous accuse,

Que pour dire aussi-tôt que c'est moi qui m'abuse,

Que pour me voir forcée à répondre pour vous ?

Epargnez cette honte à mon dépit jaloux ;

Sauvez-moi du désordre où ma bonté m'expose ;

Et du moins par pitié dites moi quelque chose :

Accusez-moi plutôt, seigneur, à votre tour,

Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.

Vos chimères d'état, vos indignes scrupules,

Ne pourront-ils jamais passer pour ridicules ?

Et souffrez-vous encor la tyrannique loi ?

Ont-ils encor sur vous plus de pouvoir que moi ?

Du bonheur de vous voir j'ai l'ame si ravie,

Que pour peu qu'il durât j'oublierais Domitie :

Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours ? O cieux !

Dans quatre jours, seigneur, y voudrez-vous mes yeux ?

Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée

Je serve de victime à ce grand hyménée ?

Que traînée avec pompe aux marches de l'autel,

J'aïlle de votre main attendre un coup mortel ;  
 M'y verrez-vous mourir sans verser une larme ?  
 Vous y préparez-vous sans trouble & sans alarme ?  
 Et si vous concevez l'excès de ma douleur,  
 N'en rejaillit-il rien jusques dans votre cœur ?

## T I T E.

Hélas , madame , hélas ! pourquoi vous ai-je vue ?  
 Et dans quel contre-tems êtes-vous revenue ?  
 Ce qu'on fit d'injustice à de si chers appas  
 M'avait assez coûté pour ne l'envier pas.  
 Votre absence & le tems m'avaient fait quelque grace ;  
 J'en craignais un peu moins les malheurs où je passe ;  
 Je souffrais Domitie , & d'assidus efforts  
 M'avaient malgré l'amour fait maître du dehors.  
 La contrainte semblait tourner en habitude ,  
 Le joug que je prenais m'en paraissait moins rude ;  
 Et j'allais être heureux , du moins aux yeux de tous ,  
 Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous ;  
 J'allais ...

## BERENICE.

N'achevez point , c'est là ce qui me tue ;  
 Et je pourrais souffrir votre hymen à ma vue ,  
 Si vous aviez choisi quelque objet sans éclat ,  
 Qui ne pût être à vous que par raison d'état ,  
 Qui de ses grands aïeux n'eût reçu rien d'aimable ,  
 Qui n'en eût que le nom , qui fût considérable.  
*Il s'est assez puni de son manque de foi ,*  
 Me dirais-je , & son cœur n'en est pas moins à moi.  
 Mais Domitie est belle , elle a tout l'avantage  
 Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du visage ,

Et pour vous épargner les discours superflus ,  
 Elle est digne de vous , si vous ne m'aimez plus.  
 Elle a toujours charmé le prince votre frère ;  
 Elle a gagné sur vous de ne vous plus déplaire.  
 L'hymen achèvera de me faire oublier ;  
 Elle aura votre cœur , & l'aura tout entier.  
 Seigneur , faites-moi grace , épousez Sulpitie ,  
 Ou Camille , ou Sabine , & non pas Domitie ;  
 Choisissez - en quelqu'une enfin dont le bonheur  
 Ne m'ôte que la main , & me laisse le cœur.

T I T E

Domitie aisément souffrirait ce partage ;  
 Ma main satisferait l'orgueil de son courage ;  
 Et pour le cœur , à peine il vous fait en ces lieux ,  
 Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

B E R E N I C E .

N'importe , ayez pitié , seigneur , de ma faiblesse.  
 Vous avez un cœur fait à changer de maîtresse ;  
 Vous ne savez que trop l'art de manquer de foi ,  
 Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi ?

T I T E .

Domitie est le choix de Rome , & de mon père ;  
 Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère ,  
 De crainte que ce cœur jeune & présomptueux  
 Ne rendît téméraire un prince impétueux.  
 Si pour vous obéir je lui suis infidelle ,  
 Rome qui l'a choisie y consentira-t-elle ?

B E R E N I C E .

Quoi , Rome ne veut pas , quand vous avez voulu ?

Y ij

Que faites-vous , seigneur , du pouvoir absolu ?  
 N'êtes-vous dans ce trône , où tant de monde aspire ,  
 Que pour assujettir l'empereur à l'empire ?  
 Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi !  
 Elle affermit ou rompt le don de votre foi !  
 Ah ! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paraître ,  
 Vous en êtes l'esclave , encor plus que le maître.

## T I T E.

Tel est le triste sort de ce rang souverain ,  
 Qui ne dispense pas d'avoir un cœur romain ;  
 Ou plutôt des Romains tel est le dure caprice  
 A suivre obstinément une aveugle injustice ,  
 Qui rejetant d'un roi le nom plus que les loix ,  
 Accepte un empereur plus puissant que cent rois.  
 C'est ce nom seul qui donne à leurs farouches haines ,  
 Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux reines ,  
 Jusques à leurs époux , & vos yeux adorés  
 Verraient de notre hymen naître cent conjurés.  
 Encor s'il n'y fallait hasarder que ma vie ,  
 Si ma perte aussi-tôt de la vôtre suivie ...

## B E R E N I C E.

Non , seigneur , ce n'est pas aux reines comme moi  
 A hasarder leurs jours pour signaler leur foi.  
 La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre  
 N'a rien de glorieux pour mon rang & le vôtre.  
 L'amour de nos pareils la traite de fureur ;  
 Et ces vertus d'amant ne font pas d'empereur.  
 Mes secours en Judée achevèrent l'ouvrage  
 Qu'avait des légions ébauché le suffrage :  
 Il m'est trop précieux pour le mettre au hasard ;



Et j'y pourrais , seigneur , mériter quelque part ,  
 N'était qu'affermissant votre heureuse fortune ;  
 Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.  
 Si j'eusse eu moins pour elle ou de zèle , ou de foi ,  
 Vous seriez moins puissant , mais vous seriez à moi ;  
 Vous n'auriez que le nom de général d'armée ,  
 Mais j'aurais pour époux l'amant qui ma charmée ;  
 Et je posséderais dans ma cour , en repos ,  
 Au lieu d'un empereur , le plus grand des héros.

T I T E.

Hé bien , madame , il faut renoncer à ce titre ,  
 Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.  
 Allons dans vos états m'en donner un plus doux ;  
 Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.  
 Allons où je n'aurai que vous pour souveraine ,  
 Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne ,  
 Où l'hymen en triomphe à jamais l'éteindra ;  
 Et soit de Rome esclave , & maître qui voudra.

B E R E N I C E.

Il n'est plus tems , ce nom si sujet à l'envie  
 Ne se quitte jamais , seigneur , qu'avec la vie !  
 Et des nouveaux Césars la tremblante fierté  
 N'ose faire de grace à ceux qui l'ont porté.  
 Qui l'a pris une fois est toujours punissable.  
 Ce fut par-là qu'Othon se traita de coupable ,  
 Par-là Vitellius mérita le trépas ;  
 Et vous n'auriez partout qu'assassins sur vos pas.

T I T E.

Que faire donc , madame ?

B E R E N I C E.

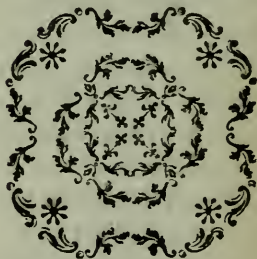
Affurer votre vie ;

Et s'il y faut enfin la main de Domitie ...  
Mais, adieu, sur ce point si vous pouvez douter,  
Ce n'est pas moi, seigneur, qu'il en faut consulter.

T I T E à Bérénice qui sort.

Non, madame, & dût-il m'en coûter trône & vie,  
Vous ne me verrez point épouser Domitie.  
Ciel, si vous ne voulez qu'elle règne en ces lieux,  
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux !

*Fin du troisième acte.*



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

A VEZ-vous su, Philon, quel bruit & quel murmure  
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture ?

PHILON.

Oui , madame , j'ai vu presque tous vos amis ,  
Et su d'eux quel espoir vous peut être permis .  
Il est peu de Romains qui penchent la balance  
Vers l'extrême hauteur , ou l'extrême indulgence ;  
La plupart d'eux embrasse un avis modéré ,  
Par qui votre retour n'est pas déshonoré ;  
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte ;  
La fière Domitie est par-tout la plus forte :  
La vertu de son père , & son illustre sang ,  
A son ambition assurent ce haut rang .  
Il est peu sur ce point de voix qui se divisent ,  
Madame , & quant à vous , voici ce qu'ils en disent :  
*Elle a bien servi Rome , il le faut avouer ;  
L'empereur & l'empire ont lieu de s'en louer ;  
On lui doit des honneurs , des titres sans exemples ,  
Mais enfin elle est reine , elle abhorre nos temples ,  
Et sert un Dieu jaloux , qui ne peut endurer*

Qu'aucun autre que lui se fasse révérer,  
 Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes :  
 On peut lui prodiguer des villes, des royaumes :  
 Il est des rois pour elle, & déjà l'oléon  
 De ce Dieu qu'elle adore invoque le seul nom ;  
 Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte ;  
 Qu'elle règne avec lui sans nous faire d'insulte :  
 Si ce trône & le sien ne lui suffisent pas,  
 Rome est prête d'y joindre encor d'autres états,  
 Et de faire éclater avec magnificence  
 Un juste & plein effet de sa munificence.

## BERENICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans,  
 Et ne m'enlève point le seul où je prétends.  
 Elle n'a point de part en ce que je mérite ;  
 Elle ne me doit rien, je n'ai servie que Tite :  
 Si j'ai vu sans douleur mon pays désolé,  
 C'est à Tite, à lui seul, que j'ai tout immolé.  
 Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,  
 J'ai servi Solyme, ou j'ai péri dans sa perte ;  
 Et quand Rome s'efforce à m'arracher son cœur,  
 Elle sert le courroux d'un Dieu juste & vengeur.  
 Mais achevez, Philon, ne dit-on autre chose ?

## PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expose.  
 De cet hymen, dit-on, les nœuds si désirés  
 Serviront de prétexte à mille conjurés ;  
 Ils pourront soulever jusqu'à son propre frère.  
 Il se voulut jadis cantonner contre un père ;  
 N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,

*Il se faisoit le chef de la rebellion,  
 Avouoit Civilis, appuyoit ses Bataves,  
 Des Gaulois belliqueux soulevoit les plus braves,  
 Et les deux bords du Rhin l'auraient pour empereur,  
 Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur.*

Il aime Domitie, & règne dans son ame ;  
 Si Tite ne l'épouse, il en fera sa femme ;  
 Vous savez de tous deux quelle est l'ambition,  
 Jugez ce qui peut suivre une telle union.

B E R E N I C E.

Ne dit-on rien de plus ?

P H I L O N.

Ah, madame, je tremble

A vous dire encor...

B E R E N I C E.

Quoi ?

P H I L O N.

Que le sénat s'assemble.

B E R E N I C E.

Quelle est l'occasion qui le fait assembler ?

P H I L O N.

L'occasion n'a rien qui vous doive troubler ;  
 Et ce n'est qu'à dessein de pourvoir aux dommages  
 Que du Vésuve ardent ont causé les ravages ;  
 Mais Domitie aura des amis, des parens,  
 Qui pourront bien après vous mettre sur les rangs.

B E R E N I C E.

Quoi que sur mes destins ils usurpent d'empire,  
 Je ne vois pas leur maître en état d'y souscrire.  
 Philon, laissons-les faire, ils n'ont qu'à me bannir,



Pour trouver hautement l'art de me retenir.  
 Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un suffrage ;  
 Et l'ardeur de me nuire achèvera l'ouvrage.

Ce n'est pas qu'en effet la gloire où je prétends  
 N'offre trop de prétexte aux esprits mécontents.  
 Je ne puis jeter l'œil sur ce que je suis née ,  
 Sans voir que de périls suivront cet hyménée ;  
 Mais pour y parvenir s'il faut trop hasarder ,  
 Je veux donner le bien que je n'ose garder ;  
 Je veux du moins , je veux ôter à ma rivale  
 Ce miracle vivant , cette ame sans égale ,  
 Qu'en dépit des Romains , leur digne souverain ,  
 S'il prend une moitié , la prenne de ma main ;  
 Et pour tout dire enfin , je veux que Bérénice  
 Ait une créature en leur impératrice.  
 Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts  
 Il n'est pas mal-aisé d'unir nos intérêts.

---

S C E N E I I.

DOMITIAN , BERENICE , PHILON , ALBIN.

B E R E N I C E.

AURIEZ-VOUS au sénat , seigneur , assez de brigue ,  
 Pour combattre & confondre une insolente ligue ?  
 S'il ne s'assemble pas exprès pour m'exiler ,  
 J'ai quelques envieux qui pourront en parler.  
 L'exil m'importe peu , j'y suis accoutumée ;  
 Mais vous perdez l'objet dont votre ame est charmée :  
 L'audacieux décret de mon bannissement

Met votre Domitie au bras d'un autre amant ;  
 Et vous pouvez juger que s'il faut qu'on m'exile ,  
 Sa conquête pour vous n'en est pas plus facile.  
 Voyez si votre amour se veut laisser ravir  
 Cet unique secours qui pourrait le servir.

DOMITIAN.

On en pourra parler , madame , & mon ingrate  
 En a déjà conçu quelque espoir qui la flatte ;  
 Mais je puis dire aussi que le rang que je tiens  
 M'a fait assez d'amis pour opposer aux siens ;  
 Et que si dès l'abord ils ne les font pas taire ,  
 Ils rompront le grand coup qui seul nous peut déplaire.  
 Non que tout cet espoir ne coure grand hasard ,  
 Si votre amant volage y prend la moindre part ;  
 On l'aime , & si son ordre à mes amis s'oppose ,  
 Leur plus fidèle ardeur osera peu de chose.

BERENICE.

Ah ! prince , je mourrai de honte & de douleur ,  
 Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur :  
 Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de tems , portez-y tous vos charmes ,  
 N'en oubliez aucun dans un péril si grand.  
 Peut-être ainsi que vous ce dessein le surprend ;  
 Mais je crains qu'après tout son ame irrésolue  
 Ne relâche un peu trop sa puissance absolue ,  
 Et ne laisse au sénat décider de ses vœux ,  
 Pour se faire une excuse envers l'une des deux.

BERENICE.

Quelques efforts qu'on fasse , & quelque art qu'on déploie ,

Je vous réponds de tout , pourvu que je le voie ;  
 Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux  
 De lui faire épouser Domitie à mes yeux.  
 Si vous l'aimez encor , ce mot vous doit suffire.  
 Quant au sénat qu'il m'ôte , ou me donne l'empire ,  
 Je ne vous dirai point à quoi je me résous.  
 Voici votre inconstante. Adieu , pensez à vous.

---

*SCENE III.*

DOMITIE , DOMITIAN , ALBIN ,  
 PLAUTINE.

**P** R I N C E , si vous m'aimez , l'occasion est belle.

D O M I T I A N.

Si je vous aime ? est-il un amant plus fidelle ?  
 Mais , madame , sachons ce que vous souhaitez.

D O M I T I E.

Vous me servirez mal , puisque vous en doutez.  
 L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime  
 Sait mieux ce qu'elle veut , que ce qu'il veut lui-même ;  
 Mais puisque j'ai besoin d'expliquer mon courroux ,  
 J'en veux à Bérénice , à l'empereur , à vous ;  
 A lui , qui n'ose plus m'aimer en sa présence ,  
 A vous , qui vous mettez de leur intelligence ,  
 Et dont tous les amis vont servir un amour ,  
 Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.  
 Si vous m'aimez , seigneur , il faut sauver ma gloire ,  
 M'affurer par vos soins une pleine victoire.

Il faut . . .

D O M I T I A N.

Si vous croyez votre bonheur douteux ,  
 Votre retour vers moi ferait-il si honteux ?  
 Suis-je indigne de vous ? suis-je si peu de chose ,  
 Que toute votre gloire à mon amour s'oppose ?  
 Ne voit-on plus en moi ce que vous estimiez ?  
 Et suis-je moindre enfin , qu'alors que vous m'aimiez ?

D O M I T I E.

Non, mais un autre espoir va m'accabler de honte ,  
 Quand le trône m'attend , si Bérénice y monte.  
 Délivrez-en mes yeux , & prêtez-moi la main ,  
 Du moins à soutenir l'honneur du nom Romain.  
 De quel œil verrez-vous qu'une main étrangère . . .

D O M I T I A N.

De l'œil dont je verrais que l'empereur mon frère  
 En prit d'autres pour vous , ranimât mon espoir ,  
 Et pour se rendre heureux , usât de son pouvoir.

D O M I T I E.

Ne vous y trompez pas ; s'il me donne le change ,  
 Je ne suis point à vous , je suis à qui me venge ,  
 Et trouverai peut-être à Rome assez d'appui  
 Pour me venger de vous aussi-bien que de lui.

D O M I T I A N.

Et c'est du nom romain la gloire qui vous touche ,  
 Madame ? & vous l'avez au cœur comme en la bouche ?  
 Ah , que le nom de Rome est un nom précieux ,  
 Alors qu'en la servant on se sert encor mieux !  
 Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire ,  
 Et que pour récompense on se promet l'empire !

Parlons à cœur ouvert, madame, & dites-moi  
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

D O M I T I E.

Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,  
Seigneur? & n'avez-vous qu'un amour mercenaire?

D O M I T I A N.

Je n'en connais point d'autre, & ne connais pas bien  
Qu'un amant puisse plaire, en ne prétendant rien.

D O M I T I E.

Que ces prétentions rendent les ames basses!

D O M I T I A N.

Les dieux à qui les fers font espérer des graces.

D O M I T I E.

Les exemples des dieux s'appliquent mal sur nous.

D O M I T I A N.

Je ne veux donc, madame, autre exemple que vous.  
N'attendez-vous de Tite, & n'avez-vous pour Tite  
Qu'une stérile ardeur qui s'attache au mérite?  
De vos destins aux siens pressez-vous l'union,  
Sans vouloir aucun fruit de tant de passion?

D O M I T I E.

Peut-être en ce dessein ne suis-je intéressée  
Que par l'intérêt seul de ma gloire blessée:  
Croyez-moi généreuse, & soyez généreux:  
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.  
Jé fais ce que je dois à l'amant qui m'oblige;  
Mais j'aime qu'on l'attende, & non pas qu'on l'exige;  
Et qui peut immoler son intérêt au mien,  
Peut se promettre tout de qui ne promet rien.  
Peut-être qu'en l'état où je suis avec Tite,



Je veux bien le quitter , mais non pas qu'il me quitte.  
 Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer ?  
 Et depuis quand l'amour n'ose-t-il deviner ?  
 Tous mes emportemens pour la grandeur suprême  
 Ne vous déguisent point , seigneur , que je vous aime ;  
 Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr  
 Un empereur sans foi qui meurt de me trahir.  
 Me condamnerez-vous à voir que Bérénice  
 M'enlève de hauteur le rang d'impératrice ?  
 Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur ?

D O M I T I A N.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur ?

D O M I T I E.

J'ai quelque orgueil encor , seigneur , je le confesse.  
 De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtresse ,  
 Et laissez à mon choix l'effet de votre espoir ;  
 Que ce soit une grace , & non pas un devoir ;  
 Et que ...

D O M I T I A N.

Me faire grace après tant d'injustice !  
 De tant de vains détours je vois trop l'artifice,  
 Et ne saurais douter du choix que vous ferez ,  
 Quand vous aurez par moi ce que vous espérez.  
 Epousez , j'y consens , le rang de souveraine ;  
 Faites l'impératrice , en donnant une reine ;  
 Disposez de sa main , & pour première loi ,  
 Madame , ordonnez-lui d'abaisser l'œil sur moi.

D O M I T I E.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme !

D O M I T I A N.

Son nom seul prononcé vous a mise en alarme !

Me puis-je mieux venger, si vous me trahissez,  
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïssez ?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice.

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.

DOMITIE.

Ce fera donc le vôtre encor plus que le mien.  
Après cela, seigneur, je ne vous dis plus rien.  
S'il n'a pas pour votre ame une assez rude gêne,  
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand corroux,  
J'épouferai, madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi ! la chose est donc égale ;  
Et vous ne m'aimez plus, qu'autant que ma rivale ?

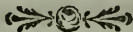
DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas ! . . .

DOMITIE.

C'en est assez :

Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.  
Ce pendant si la reine aussi fière que belle,  
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidelle,  
Ne me rapportez point l'objet de son dédain,  
Qu'elle n'ait repassé les rives du Jourdain.



## SCENE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.  
ADMIRE ainsi que moi de quelle jalousie  
Au seul nom de la reine elle a paru saisie ,  
Comme s'il importait à ses heureux appas  
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.  
Seigneur tel est l'humeur de la plupart des femmes.  
L'amour sous leur empire eût-il rangé mille ames ,  
Elles regardent tout comme leur propre bien ,  
Et ne peuvent souffrir qui leur échappe rien.  
Un captif mal gardé leur semble une infamie ;  
Qui l'ose recevoir devient leur ennemie ;  
Et sans leur faire un vol on ne peut disposer  
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuser.  
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il soupire ,  
Et qu'un don de leur part marque un reste d'empire.  
Domitie a pour vous ces communs sentimens ,  
Que les fières beautés ont pour tous les amans ;  
Et craint , si votre main se donne à Bérénice ,  
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice ,  
Quand d'un côté l'hymen , & de l'autre l'amour ,  
Feront à cet hymen un empire à sa cour.  
Voilà sa jalousie , & ce qu'elle redoute ,  
Seigneur. Pour le sénat , n'en foyez point en doute ;  
Il aime l'empereur , & l'honore à tel point ,

Qu'il servira sa flamme ou n'en parlera point.  
 Pour le stupide Claude il eut bien la bassesse  
 D'autoriser l'hymen de l'oncle avec la nièce ;  
 Il ne fera pas moins pour un prince adoré  
 Et je l'y tiens déjà , seigneur , tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du sénat , & je veux parler d'elle ,  
 de l'ingrate qu'un trône a rendu infidelle.  
 N'est-il point de moyen , ne vois-tu point de jour  
 A mettre enfin d'accord sa gloire & son amour ?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite , & du secret office  
 Qu'il peut dans le sénat rendre à sa Bérénice.  
 L'air dont il agira pour un espoir si doux  
 Tournera l'assemblée , ou pour , ou contre vous ,  
 Et si sa politique à vos amis s'oppose,  
 Vous l'avez dit vous-même , ils pourront peu de chose.  
 Sondez des sentimens , & réglez-vous sur eux :  
 Votre bonheur est sûr , s'il consent d'être heureux.  
 Que si son choix balance , ou flatte mal le vôtre ,  
 Demandez Bérénice , afin d'obtenir l'autre.  
 Vous l'avez déjà vu sensible à de tel coups ;  
 Et c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux.  
 Au moindre empressement pour cette belle reine ,  
 Il vous fera justice & reprendra sa chaîne.  
 Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit.  
 Le voici.

DOMITIAN.

Je suivrai ce que ton zèle en dit.



SCENE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN,  
ALBIN.

TITE.  
AVEZ-vous regagné le cœur de votre ingrate,  
Mon frère ?

DOMITIAN.  
Sa fierté de plus en plus éclate.  
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au sien.  
Il veut que je la serve, & ne prétende rien,  
Que j'appuie en l'aimant toute son injustice,  
Que je fasse de Rome exiler Bérénice.  
Mais, seigneur, à mon tour puis-je vous demander  
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaît d'accorder ?

TITE.  
J'aurai peine à bannir la reine de ma vue.  
Par quels ordres, grands dieux, est-elle revenue ?  
Je souffrais, mais enfin je vivais sans la voir ;  
J'allais...

DOMITIAN.  
N'avez-vous pas un absolu pouvoir,  
Seigneur ?

TITE.  
Oui, mais j'en suis comptable à tout le monde ;  
Comme dépositaire, il faut que j'en réponde.  
Un monarque a souvent des loix à s'imposer ;



Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.

DOMITIAN.

Que refuserez-vous aux desirs de votre ame,  
Si le sénat approuve une si belle flamme?

TITE.

Qu'il parle du Vésuve, & ne se mêle pas  
De jeter dans mon ame un nouvel embarras.  
Est-ce à lui d'abuser de mon inquiétude,  
Jusqu'à mettre une borne à son incertitude?  
Et s'il ose en mon choix prendre quelque intérêt,  
Me croit-il en état d'en croire son arrêt?  
S'il exile la reine, y pourrai-je souscrire?

DOMITIAN.

S'il parle en sa faveur, pourrez-vous l'en dédire?  
Ah, que je vous plaindrais d'avoir si peu d'amour!

TITE.

J'en ai trop, & le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine  
A rendre Domitie à sa première chaîne.

TITE.

Ah, s'il ne s'agissait que de vous la céder,  
Vous auriez peu de peine à me persuader;  
Et pour me rendre heureux, me rendre à Bérénice,  
Ne serait pas vous faire un fort grand sacrifice.  
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, seigneur?

T I T E.

De tout.

Il y va d'époufer fa haine jufqu'au bout ,  
 D'en fuivre la furie , & d'être le minifire  
 De ce qu'un noir dépit conçoit de plus finifre :  
 Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés  
 Vou dra que je vous perde , ou que vous me perdiez  
 Voilà ce qui peut fuivre un fi doux hyménée.  
 Vous voyez dans l'orgueil Domitie obftinée :  
 Quand pour moi cet orgueil oſe vous dédaigner ,  
 Elle ne m'aime pas ; elle cherche à régner ,  
 Avec vous , avec moi , n'importe la manière :  
 Tout plairait à ce prix à fon humeur altiére ;  
 Tout ferait digne d'elle , & le nom d'empereur  
 A mon affaffin même attacherait fon cœur.

D O M I T I A N.

Pouvez-vous mieux choifir un frein à fa colère ,  
 Seigneur , que de la mettre entre les mains d'un frère ?

T I T E.

Non , je ne puis la mettre en de plus sûres mains ;  
 Mais plus vous m'êtes cher , prince , & plus je vous crains :  
 De ceux qu'unit le ſang plus douces font les chaînes ,  
 Plus leur défunion met d'aigreur dans leurs haines ;  
 L'offenſe en eſt plus rude , & le courroux plus grand ,  
 La fuite plus barbare , & l'effet plus ſanglant.  
 La nature en fureur ſ'abandonne à tout faire ;  
 Et cinquante ennemis font moins haïs qu'un frère.

Je ne réveille point des ſouppçons affoupis ,  
 Et veux bien oublier le tems de Civilis.

Z iij

Vous étiez encor jeune, & sans vous bien connaître,  
 Vous pensiez n'être né que pour vivre sans maître ;  
 Mais les occasions renaissent aisément.  
 Une femme est flatteuse, un empire est charmant ;  
 Et comme avec plaisir on s'en laisse surprendre,  
 On néglige bientôt les soins de s'en défendre.  
 Croyez-moi, séparez vos intérêts des siens.

DOMITIAN.

Hé bien, j'en briserai les dangereux liens.  
 Pour votre sûreté, j'accepte ce supplice :  
 Mais pour m'en consoler donnez-moi Bérénice ;  
 Dût le sénat, dût Rome en frémir de courroux,  
 Vous n'osez l'épouser, j'oserai plus que vous ;  
 Je l'aime & l'aimerai, si votre ame y renonce.  
 Quoi, n'osez-vous, seigneur, me faire de réponse ?

TITE.

Se donne-t-elle à vous ? & ne tient-il qu'à moi ?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop, & toutefois je doute  
 Que son amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

Mais si pour se venger elle répond au mien !

TITE.

Épousez-la, mon frère, & ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et si je regagnais l'esprit de Domitie ?  
 Si pour moi sa fierté se montrait adoucie ?

Si mes vœux, si mes soins en étaient mieux reçus,  
Seigneur?

TITE *en rentrant.*

Épousez-la sans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, & malgré lui, rendons lui Bérénice.  
Albin, de nos projets son amour est complice ;  
Et quisqu'il aime assez pour en être jaloux,  
Malgré l'ambition Domitie est à nous.

*Fin du quatrième acte.*



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

T I T E , F L A V I A N .

**A**S-TU vu Bérénice ? aime-t-elle mon frère ?  
Et se plaît-elle à voir qu'il tâche de lui plaire ?  
Me la demande-t-il de son consentement ?

F L A V I A N .

Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment ;  
Elle n'en peut souffrir non pas même la feinte.

T I T E .

As-tu vu dans son cœur encor la même atteinte ?

F L A V I A N .

Elle veut vous parler , c'est tout ce que j'en fais.

T I T E .

Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai ?

F L A V I A N .

M'en croirez-vous , seigneur ? évitez sa présence ,  
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défense.  
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien ?

T I T E .

L'en aimer davantage , & ne résoudre rien.

F L A V I A N .

L'irrésolution doit-elle être éternelle ?



Vous ne me dites plus que Domitie est belle,  
Seigneur, vous qui disiez que ses seules beautés  
Vous peuvent consoler de ce que vous quittez,  
Qu'elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre  
Vos feux à s'affoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

T I T E.

Je l'ai dit, il est vrai, mais j'avais d'autres yeux,  
Et je ne voyais pas Bérénice en ces lieux.

F L A V I A N.

Quand aux feux les plus beaux un monarque défère,  
Il s'en fait un plaisir, & non pas une affaire;  
Et regarde l'amour comme un lâche attentat,  
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état.  
Son grand cœur au-dessus des plus dignes amorces,  
A ses devoirs pressans laisse toutes leurs forces;  
Et son plus doux espoir n'ose lui demander  
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

T I T E.

Je fais qu'un empereur doit parler ce langage;  
Et quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage.  
Mais de ces duretés que j'étaie à regret,  
Chaque mot à mon cœur coûte un soupir secret;  
Et quand à la raison j'accorde un tel empire,  
Je le dis seulement, parce qu'il le faut dire;  
Et qu'étant au-dessus de tous les potentats,  
Il me serait honteux de ne le dire pas.  
De quoi s'énergueillit un souverain de Rome,  
Si par respect pour elle il doit cesser d'être homme,  
Eteindre un feu qui plait, ou ne le ressentir

Que pour s'en faire honte , & pour le démentir ?  
 Cette toute puissance est bien imaginaire ,  
 Qui s'affervit soi-même à la peur de déplaire ,  
 Qui laisse au goût public régler tous ses projets ,  
 Et prend le plus haut rang prour craindre ses sujets.  
 Je ne me donne point d'empire sur leurs ames ;  
 Je laisse en liberté leurs soupirs & leurs flammes ;  
 Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé ,  
 J'approuve au bonheur d'aimer , & d'être aimé.  
 Quand je l'obtiens du ciel , me portent-ils envie ?  
 Qu'ont d'amer pour eux toutes les douceurs de ma vie ?  
 Et par quel intérêt . . .

FLAVIAN.

Ils perdraient tout en vous.  
 Vous faites le bonheur , & le salut de tous ,  
 Seigneur , & l'univers de qui vous êtes l'ame . . .

TITE.

Ne perds plus de raisons à combattre ma flamme :  
 Les yeux de Bérénice inspirent des avis ,  
 Qui persuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous exposez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus , Flavian , que quatre jours de vie :  
 Pourquoi prends-tu plaisir à les tyranniser ?

FLAVIAN.

Mais vous savez qu'il faut la perdre , ou l'épouser ?

TITE.

En vain donc à ses vœux tout mon amour s'oppose.

Périr , ou faire un crime , est pour moi même chose.  
 Laissons-lui toutefois soulever des mutins ;  
 Hasardons sur la foi de nos heureux destins ;  
 Ils m'ont promis la reine , & doivent à ses charmes  
 Tout ce qu'ils ont soumis à l'effort de mes armes.  
 Par elle j'ai vaincu , pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur . . .

TIT E.

Oui , Flavian , c'est à faire à mourir.  
 La vie est peu de chose , & tôt ou tard , qu'importe  
 Qu'un traître me l'arrache , ou que l'âge l'emporte ?  
 Nous mourrons à toute heure , & dans le plus doux fort  
 Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

FLAVIAN.

Flattez mieux les desirs de votre ambitieuse ,  
 Et ne la changez pas de fière en furieuse.  
 Elle vient vous parler.

TIT E.

Dieux , quel comble d'ennuis !



## SCENE II.

DOMITIE, TITE, FLAVIAN,  
PLAUTINE.

DOMITIE.  
JE viens favoir de vous, seigneur, ce que je suis.  
J'ai votré foi pour gage, & mes aïeux pour marques  
Du grand droit de prétendre au plus grand des monarques;  
Mais Bérénice est belle, & des yeux si puissans  
Renversent aisément des droits si languissans.  
Ce grand jour qui devait unir mon sort au vôtre,  
Servira-t-il, seigneur, au triomphe d'une autre?

TITE.

J'ai quatre jours encor pour en délibérer,  
Madame, jusques-là laissez-moi respirer.  
C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice;  
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,  
Je ne vous répons pas que Rome, & tous vos droits,  
Puissent en quatre jours m'en imposer les loix.

DOMITIE.

Il n'en faudrait pas tant, seigneur, pour vous réfoudre  
A lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,  
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillît sur vous.

TITE.

Suspendez quelque tems encor ce grand courroux.  
Puis-je étouffer si-tôt une si belle flamme?

DOMITIE.

Quoi, vous ne pouvez pas ce que peut une femme?

Que vous m'è rendez mal ce que vous me devez !  
 J'ai brisé de beaux fers , seigneur , vous le savez ;  
 Et mon ame sensible à l'amour comme une autre ,  
 En étouffe un peut-être aussi fort que le vôtre.

T I T E.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer ,  
 Si votre ambition n'en savait triompher.  
 Moi , qui n'ai que les dieux au-dessus de ma tête ,  
 Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête ,  
 Du trône où je me sieds , puis-je aspirer à rien ,  
 Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien ?  
 C'est là de mes pareils la noble inquiétude :  
 L'ambition remplie y jette leur étude ;  
 Et si-tôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour ,  
 Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

D O M I T I E.

Elle abandonne ainsi le vôtre à cette reine ,  
 Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

T I T E.

Non , madame , je veux que vous fortiez d'erreur.  
 Bérénice aime Tite , & non pas l'empereur ;  
 Elle en veut à mon cœur , & non pas à l'empire.

D O M I T I E.

D'autres avaient déjà pris soin de me le dire ,  
 Seigneur , & votre reine a le goût délicat ,  
 De n'en vouloir qu'au cœur & non pas à l'éclat.  
 Cet amour épuré que Tite seul lui donne ,  
 Renonceraut au rang pour être à la personne :  
 Mais on a beau , seigneur , raffiner sur ce point ,  
 La personne & le rang ne se séparent point.



Sous les tendres brillans de cette noble amorce ,  
 L'ambition cachée attaque , pressée , force ;  
 Par-là de ses projets elle vient mieux à bout ;  
 Elle ne prétend rien , & s'empare de tout.  
 L'art est grand , mais enfin je ne fais s'il mérite  
 La bouche d'une reine , & l'oreille de Tite.  
 Pour moi , j'aime autrement , & tout me charme en vous ,  
 Tout m'en est précieux , seigneur , tout m'en est doux ;  
 Et ne fais point si j'aime ou l'empereur ou Tite ,  
 Si je m'attache au rang , ou n'en veux qu'au mérite ,  
 Mais je fais qu'en l'état où je suis aujourd'hui ,  
 J'applaudis à mon cœur de n'aspirer qu'à lui.

## T I T E.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aspire ,  
 En se tournant vers moi , qu'aux honneurs de l'empire ?  
 Suit-il l'ambition en dépit de l'amour ,  
 Madame ? la suit-il sans espoir de retour ?

## D O M I T I E.

Si c'est à mon égard ce qui vous inquiète ,  
 Le cœur serend bientôt quand l'ame est satisfaite :  
 Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.  
 Un moment dans le trône éteint tous autres feux ;  
 Et donner tout ce cœur souvent ce n'est que faire  
 D'un trésor invisible un don imaginaire.  
 A l'amour vraiment noble il suffit du dehors ;  
 Il veut bien du dedans ignorer les ressorts :  
 Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue ,  
 Tout le reste est pour eux une terre inconnue ;  
 Et sans importuner le cœur d'un souverain  
 Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.

Ne m'ôtez pas la vôtre , & disposez du reste.  
Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste ;  
Il n'appartient qu'aux dieux ; & comme c'est leur choix ,  
Je ne veux point , seigneur , attenter sur leurs droits.

T I T E.

Et moi , qui suis des dieux la plus visible image ,  
Je veux ce cœur comme eux , & j'en veux tout l'hommage ;  
Mais vous n'en avez plus , madame , à me donner ,  
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner.  
D'autres pourront un jour vous rendre ce service.  
Cependant pour régler le sort de Bérénice ,  
Vous pouvez faire agir vos amis au sénat ,  
Ils peuvent m'y nommer lâche , parjure , ingrat ,  
J'attendrai son arrêt , & le suivrai peut-être.

D O M I T I E.

Suivez-le , mais tremblez , s'il flatte trop son maître.  
Ce grand corps tous les ans change d'ame & de cœurs ,  
C'est le même sénat , & d'autres sénateurs.  
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolâtrie ,  
Il le traita depuis de traître à sa patrie ,  
Et réduisit ce prince , indigne de son rang ,  
A la nécessité de se percer le flanc.  
Vous êtes son amour , craignez d'être sa haine ,  
Après l'indignité d'épouser une reine.  
Vous avez quatre jours pour en délibérer.  
J'attends le coup fatal que je ne puis parer.  
Adieu , si vous l'osez , contentez votre envie ,  
Mais en m'ôtant l'honneur , n'épargnez pas ma vie.



## SCENE III.

TITE , FLAVIAN.

TITE.

L'Impétueux esprit ! Conçois-tu , Flavian ;  
Où pourraient ses fureurs porter Domitian ,  
Et de quelle importance est pour moi l'hyménée  
Où par tous mes desirs je la sens condamnée ?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déjà dit , seigneur , pensez-y bien ,  
Et surtout de la reine évitez l'entretien.  
Redoutez . . . Mais elle entre , & sa moindre tendresse  
De toutes nos raisons va montrer la faiblesse.

## SCENE IV.

BERENICE , TITE , PHILON ,  
FLAVIAN.

TITE.

HÉ bien , madame , hé bien , faut-il tout hasarder ?  
Et venez-vous ici pour me le commander ?

BERENICE.

De ce qui m'est permis je fais mieux la mesure ,  
Seigneur , & j'ai pour vous une flamme trop pure ,  
Pour vouloir en faveur d'un zèle ambitieux ,  
Mettre au moindre péril des jours si précieux.

Quelque

Quelque pouvoir sur moi que notre amour obtienne,  
 J'ai soin de votre gloire, ayez-en de la mienne;  
 Je ne demande plus que pour de si beaux feux  
 Votre absolu pouvoir hasarde un, *Je le veux.*  
 Cet amour le voudrait, mais comme je suis reine,  
 Je fais des souverains la raison souveraine.  
 Si l'ardeur de vous voir l'a voulu ignorer,  
 Si mon indigne exil s'est permis d'espérer,  
 Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,  
 Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.  
 Souffrez qu'un peu d'éclat pour prix de tant d'amour  
 Signale ma venue, & marque mon retour.  
 Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie  
 De ne vous avoir vu, que pour me voir bannie?  
 Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux,  
 D'y soupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux:  
 C'en sera bientôt fait, ma douleur est trop vive,  
 Pour y tenir long-tems votre attente captive;  
 Et si je tarde trop à mourir de douleur,  
 J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur;  
 Mais laissez m'en choisir la funeste journée,  
 Et du moins jusques-là, seigneur, point d'hyménée.  
 Pour votre ambitieuse avez-vous tant d'amour,  
 Que vous ne le puissiez différer d'un seul jour?  
 Pouvez-vous refuser à ma douleur profonde...

## T I T E.

Hélas, que voulez-vous que la mienne réponde?  
 Et que puis-je résoudre alors que vous parlez,  
 Moi, qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?  
 Vous parlez de languir, de mourir à ma vue;

Mais, ô dieux! songez-vous que chaque mot me tue,  
 Et porte dans mon cœur de si sensibles coups,  
 Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous  
 De ceux qui m'ont percé souffrez que je soupire.  
 Pourquoi partir, madame, & pourquoi me le dire?  
 Ah, si vous vous forcez d'abandonner ces lieux,  
 Ne m'assassinez point de vos cruels adieux.  
 Je vous suivrai, madame, & flatté de l'idée  
 D'oser mourir à Rome, & revivre en Judée,  
 Pour aller de mes feux vous demander le fruit,  
 Je quitterais l'empire, & tout ce qui leur nuit.

BERENICE.

Daigne me préserver le ciel...

TITE.

De quoi, madame?

BERENICE.

De voir tant de faiblesse en une si grande ame.  
 Si j'avais droit par-là de vous moins estimer,  
 Je cesserais peut-être aussi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je fasse.

BERENICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace;  
 Que ce soit vous, seigneur, qui le veuilliez pour moi,  
 Et non votre sénat qui m'en fasse la loi:  
 Faites-lui souvenir, quoi qu'il craigne ou projette,  
 Que je suis son amie, & non pas sa sujette,  
 Que d'un tel attentat notre rang est jaloux,  
 Et que tout mon amour ne m'asservit qu'à vous.



T I T E.

Mais , peut-être madame . . .

B E R E N I C E.

Il n'est point de peut-être ;

Seigneur , s'il en décide il se fait voir mon maître ;  
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux ,  
Je ne l'ai point choisi pour juge de mes vœux.

T I T E.

Allez dire au sénat , Flavian , qu'il se lève ;  
Quoi qu'il ait commencé , je défends qu'il achève.  
Soit qu'il parle à présent , de Vésuve ou de moi ,  
Qu'il cesse , & que chacun se retire chez soi .  
Ainsi le veut la reine , & comme amant fidelle  
Je veux qu'il obéisse aux loix que je prends d'elle ,  
Qu'il laisse à notre amour régler notre intérêt.



## SCENE DERNIERE.

DOMITIAN, TITE, BERENICE,  
ALBIN, FLAVIAN, PHILON.

DOMITIAN.  
IL n'est plus tems, seigneur, j'en apporte l'arrêt.

TITE.

Qu'ose-t-il m'ordonner ;

DOMITIAN.

Seigneur, il vous conjure  
De remplir tout l'espoir d'une flamme si pure.  
Des services rendus à vous, à tout l'état,  
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le sénat ;  
Et pour ne vous prier que pour une romaine,  
D'une commune voix Rome adopte la reine :  
Et le peuple à grands cris montre sa passion  
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE.

Madame ...

BERENICE.

Permettez, seigneur, que je prévienne  
Ce que peut votre flamme accorder à la mienne.  
Grâces au juste ciel, ma gloire en sûreté  
N'a plus à redouter aucune indignité.  
J'éprouve du sénat l'amour & la justice,  
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.  
Je n'abuserai point d'un surprenant respect,  
Qui semble un peu bien prompt pour n'être point suspect.

Souvent on se dédit de tant de complaisance ;  
 Non que vous puissiez en fixer l'inconstance.  
 Si nous avons trop vu ses flux & ses reflux ,  
 Pour Galba , pour Othon , & pour Vitellius ,  
 Rome dont aujourd'hui vous êtes les délices ,  
 N'aura jamais pour vous ces insolens caprices ;  
 Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers  
 Ne vous peut garantir des ennemis couverts.  
 Un million de bras a beau garder un maître ,  
 Un million de bras ne pare point d'un traître ;  
 Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous ,  
 Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous.  
 Aux zèles indiscrets tout paraît légitime ,  
 Et la fausse vertu se fait honneur du crime.  
 Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix ,  
 Sauvons-lui , vous & moi , la gloire de ses loix ;  
 Rendons-lui , vous & moi , cette reconnaissance ,  
 D'en avoir pour vous plaire affaibli la puissance ,  
 De l'avoir immolé à vos plus doux souhaits.  
 On nous aime , faisons qu'on nous aime à jamais.  
 D'autres sur votre exemple épouseraiient des reines ,  
 Qui n'auraient pas , seigneur , des ames si romaines ,  
 Et lui feraient peut-être , avec trop de raison ,  
 Haïr votre mémoire , & détester mon nom.  
 Un refus généreux de tant de déférence  
 Contre tous ces périls nous met en assurance.

T I T E.

Le ciel de ces périls saura trop nous garder.

B E R E N I C E.

Je les vois de trop près , pour vous y hasarder.

T I T E

Quand Rome vous appelle à la grandeur suprême . . .

B E R E N I C E .

Jamais un tendre amour n'expose ce qu'il aime.

T I T E .

Mais , madame , tout cède , & nos vœux exaucés . . .

B E R E N I C E .

Votre cœur est à moi , j'y règne , c'est assez.

T I T E .

Malgré les vœux publics refuser d'être heureuse ,  
C'est plus craindre qu'aimer.

B E R E N I C E .

La crainte est amoureuse.

Ne me renvoyez pas , mais laissez-moi partir.

Ma gloire ne peut croître . & peut se déterminer.

Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme ,

Puisqu'enfin je triomphe , & dans Rome , & de Rome :

J'y vois à mes genoux le peuple & le sénat ;

Plus j'y craignais de honte , & plus j'y prends d'éclat ;

J'y tremblais sous sa haine , & la laisse impuissante ;

J'y rentrais exilée , & j'en fors triomphante.

T I T E .

L'amour peut-il se faire une si dure loi ?

B E R E N I C E .

La raison me la fait , malgré vous ; malgré moi.

Si je vous en croyais , si je voulais m'en croire ,

Nous pourrions vivre heureux , mais avec moins de gloire.

Épousez Domitie , il ne m'importe plus

Qui vous enrichissiez d'un si noble refus.

C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre ;

Et je serais à vous, si j'aimais comme une autre.  
Adieu, seigneur, je pars.

T I T E.

Ah, madame, arrêtez.

D O M I T I A N.

Est-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,  
Madame, est-ce le prix de vous avoir servie ?  
J'affure votre gloire, & vous m'ôtez la vie !

T I T E.

Ne vous allarmez point, quoi que la reine ait dit,  
Domitie est à vous, si j'ai quelque crédit.

Madame, en ce refus un tel amour éclate,  
Que j'aurais pour vous l'ame au dernier point ingrate,  
Et mériterais mal ce qu'on a fait pour moi,  
Si je portais ailleurs la main que je vous dois  
Tout est à vous, l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.  
Un si noble refus n'enrichira personne.  
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux ;  
Tout est à vous, madame, & ne fera qu'à vous ;  
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre,  
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

B E R E N I C E.

Le mien vous aurait fait déjà ces beaux sermens,  
S'il n'eût craint d'inspirer de pareils sentimens ;  
Vous vous devez des fils, & des Césars à Rome,  
Qui fassent à jamais revivre un si grand homme.

T I T E.

Pour revivre en des fils, nous n'en mourrons pas moins,  
Et vous mettez ma gloire au-dessus de ces foins.  
Du levant au couchant, du More jusqu'au Scythe,



Les peuples vanteront & Bérénice & Tite ;  
 Et l'histoire à l'envi forcera l'avenir  
 D'en garder à jamais l'illustre souvenir.  
 Prince , après mon trépas soyez sûr de l'empire ;  
 Prenez-y part en frère , attendant que j'expire.  
 Allons voir Domitie , & la fléchir pour vous.  
 Le premier rang dans Rome est pour elle assez doux ;  
 Et je vais lui jurer qu'à moins que je périsse ,  
 Elle seule y tiendra celui d'impératrice.  
 Est-ce là vous l'ôter ?

D O M I T I A N .

Ah , c'en est trop , seigneur.

T I T E à Bérénice.

Daignez contribuer à faire son bonheur ,  
 Madame , & nous aider à mettre de cette ame  
 Toute l'ambition d'accord avec sa flamme.

B E R E N I C E .

Allons , seigneur , ma gloire en croîtra de moitié ,  
 Si je puis remporter chez moi son amitié.

T I T E .

Ainsi pour mon hymen la fête préparée  
 Vous rendra cette foi qu'on vous avait jurée ,  
 Prince , & ce jour pour nous si noir , si rigoureux ,  
 N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

*Fin du tome septième.*

THEATRE

D E

P. CORNEILLE ,

A V E C

DES COMMENTAIRES ,

*ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.*

Nouvelle Édition , augmentée.

---

TOME HUITIÈME.

---



---

M. D C C. L X X V I.



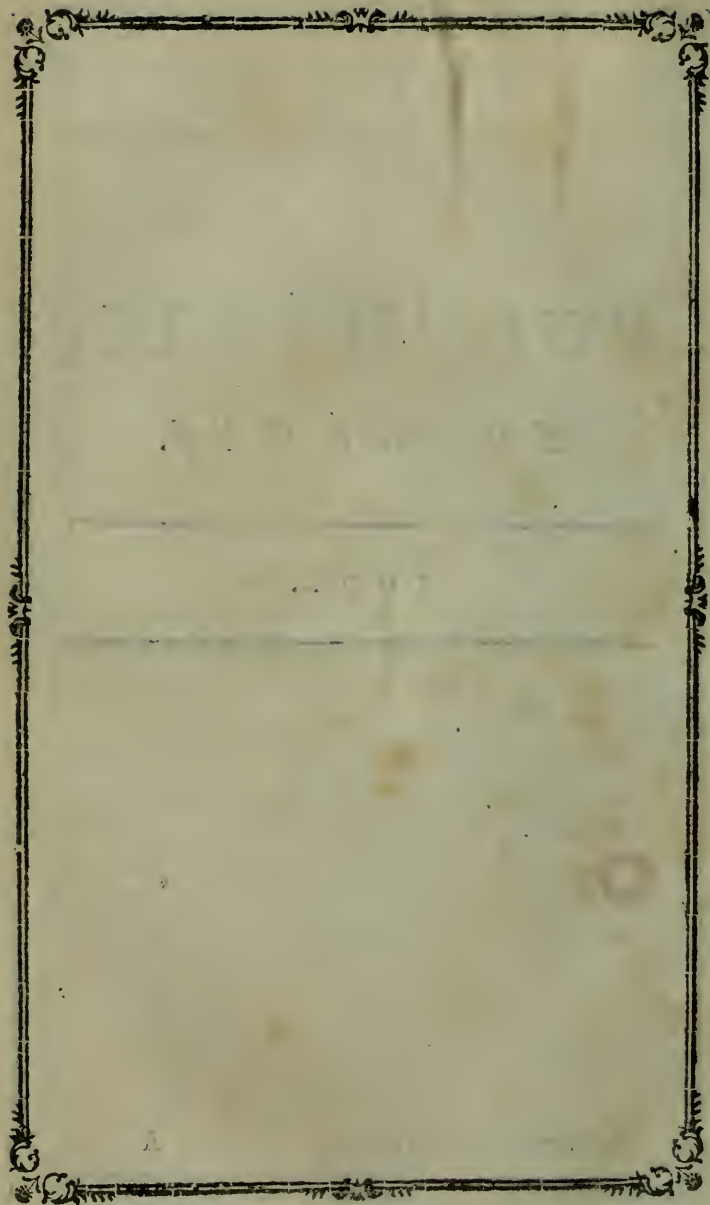
PULCHÉRIE,  
TRAGÉDIE.

---

---

1672.

---





P R É F A C E  
DE L'ÉDITEUR.

**P**ULCHÉRIE était une fille de l'empereur *Arcadius* & de l'impératrice *Eudoxie*. Elle avait toute l'ambition de sa mère. *Corneille* dit dans son avis au lecteur, que ses talens étaient merveilleux, & que dès l'âge de quinze ans elle *empiéta l'empire sur son frère*. Il est vrai que ce frère, *Théodose second*, était un homme très-faible, qui fut long-tems gouverné par cette sœur impérieuse, plus capable d'intrigues que d'affaires, plus occupée de soutenir son crédit que de défendre l'empire, & n'ayant pour ministres que des esclaves sans courage.

Aussi, ce fut de son tems que les peuples du Nord ravagèrent l'empire romain. Cette princesse, après la mort de *Théodose le jeune*, épousa un vieux militaire, aussi peu fait pour gouverner que *Théodose*; elle en fit son premier domestique, sous le nom d'empereur. C'était un homme qui n'avait su se conduire ni dans la guerre, ni dans la paix. Il avait été long-tems prisonnier de *Genseric*; & quand il fut sur le trône, il ne se mêla que des querelles des Eutichéens & des Nestoriens. On sent un mouve-  
d'indignation quand on lit dans la continuation de

l'histoire romaine de *Laurent Echard*, le puérole & honteux éloge de *Pulchérie* & de *Martian*. « *Pulchérie*, dit l'auteur, dont les vertus avaient mérité la confiance de tout l'empire, offrit la couronne à *Martian*, pourvu qu'il voulût l'épouser, & qu'il la laissât fidèle à son vœu de virginité. »

Quelle pitié! il fallait dire, pourvu qu'il la laissât demeurer fidèle à son vœu d'ambition & d'avarice : elle avait cinquante ans, & *Martian* soixante & dix.

Il est permis à un poète d'annoblir ses personnages & de changer l'histoire, surtout l'histoire de ces tems de confusion & de faiblesse. *Corneille* intitula d'abord cette pièce, *tragédie*; il la présenta aux comédiens, qui refusèrent de la jouer. Ils étaient plus frappés de leurs intérêts que de la réputation de *Corneille*; il fut obligé de la donner à une mauvaise troupe qui jouait au Marais, & qui ne put se soutenir; & malheureusement pour *Pulchérie*, on joua *Mithridate* à-peu-près dans le même tems; car *Pulchérie* fut représentée les derniers jours de 1672, & *Mithridate* les premiers de 1673.

*Fontenelle* prétend que son oncle *Corneille* se peignit lui-même avec bien de la force dans le personnage de *Martian*. Voici comme *Martian* parle de lui-même dans la première scène du second acte :

*J'aimais quand j'étais jeune, & ne déplaisais guère :  
Quelquefois de soi-même on cherchait à me plaire ;*

Je pouvais aspirer au cœur le mieux placé ;  
 Mais, hélas ! j'étais jeune , & ce tems est passé.  
 Le souvenir en tue , & l'on ne l'envisage  
 Qu'avec, s'il le faut dire, une espèce de rage.  
 On le repousse , on fait cent projets superflus ;  
 Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;  
 Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre ,  
 Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

Si ces vers d'un vieux berger , plutôt que d'un  
 vieux capitaine , ont paru forts à Fontenelle , ils  
 n'en sont pas moins faibles. Enfin Pulchérie, épouse  
 Martian. Un Aspar en est tout étonné : *quoi*, dit-il,  
*tout vieil & tout cassé qu'il est ?* Pulchérie répond ,  
*tout vieil & tout cassé , je l'épouse ; il me plaît ; j'ai*  
*mes raisons.*

Cette Pulchérie qui dit à Léon , j'ai de la fierté ,  
 s'exprime trop souvent en soubrette de comédie.

Je vois entrer Irène ; Aspar la trouve belle.  
 Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle.  
 Et comme en ce dessein rien n'est à négliger ,  
 Voyez ce qu'une sœur vous pourra ménager.

Vous aimez, vous plaisez, c'est tout auprès des femmes.  
 C'est par-là qu'on surprend, qu'on enlève leurs ames.

Aspar vous aura vue , & son ame est chagrine,  
 Il m'a vue , & j'ai vu quel chagrin le domine.  
 Mais il n'a pas laissé de me faire juger

Du choix que fait mon cœur quel sera le danger,  
 Il part de bons avis quelquefois de la haine.  
 On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine.  
 Et des plus grands desseins qui veut venir à bout,  
 Prête l'oreille à tous & fait profit de tout.

C'est ainsi que la pièce est écrite. La matière y est digne de la forme. C'est un mariage ridicule traversé ridiculement & conclu de même.

L'intrigue de la pièce, le style & le mauvais succès, déterminèrent *Corneille* à ne donner à cet ouvrage que le titre de *comédie héroïque*; mais comme il n'y a ni comique, ni héroïsme dans la pièce, il serait difficile de lui donner un nom qui lui convînt.

Il semble pourtant que si *Corneille* avait voulu choisir des sujets plus dignes du théâtre tragique, il les aurait peut-être traités convenablement; il aurait pu rappeler son génie qui fuyait de lui. On en peut juger par le début de *Pulchérie*.

*Je vous aime, Léon, & n'en fais point mystère.  
 Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.  
 Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur,  
 Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur;  
 Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,  
 A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte,  
 Et qui ne concevant que d'aveugles desirs,  
 Languit dans les faveurs & meurt dans les plaisirs.*

Ces premiers vers en effet sont imposans; ils sont

bien faits ; il n'y a pas une faute contre la langue ; & ils prouvent que *Corneille* aurait pu écrire encore avec force & avec pureté, s'il avait voulu travailler davantage ses ouvrages. Cependant les connoisseurs d'un goût exercé, sentiront bien que ce début annonce une pièce froide. Si *Pulchérie* aime ainsi, son amour ne doit guère toucher. On s'apperçoit encore que c'est le poëte qui parle & non la princesse. C'est un défaut dans lequel *Corneille* tombe toujours. Quelle princesse débutera jamais par dire que l'amour languit dans les faveurs & meurt dans les plaisirs ? quelle idée ces vers ne donnent-ils pas d'une volupté que *Pulchérie* ne doit pas connaître ? de plus, cette *Pulchérie* ne fait ici que répéter ce que *Viriate* a dit dans la tragédie de *Sertorius*.

*Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte ,  
Il hait des passions l'impétueux tumulte.*

Il y a des beautés de pure déclamation ; il y a des beautés de sentiment, qui sont les véritables. Cette pièce tombe dans le même inconvénient qu'*Othon* ; Trois personnes se disputent la main de la nièce d'*Othon* ; & ici on voit trois prétendants à *Pulchérie* ; nulle grande intrigue, nul événement considérable, pas un seul personnage auquel on s'intéresse. Il y a quelques beaux vers dans *Othon* ; & ce mérite manque à *Pulchérie*. On y parle d'amour de manière à dégôûter de cette passion, s'il était



possible. Pourquoi *Corneille* s'obstinait-il à traiter l'amour? sa comédie héroïque de *Tite & Bérénice* devait lui apprendre que ce n'était pas à lui de faire parler des amans, ou plutôt qu'il ne devait plus travailler pour le théâtre : *solve senescentem*. Il veut de l'amour dans toutes ses pièces; & depuis *Polyeucte* ce ne font que des contrats de mariage, où l'on stipule pendant cinq actes les intérêts des parties, ou des raisonnemens alambiqués sur le devoir des vrais amans. A l'égard du style, tandis qu'il se perfectionnait tous les jours en France, *Corneille* le gâtait de jour en jour. C'est dès la première scène l'habitude à régner, & l'horreur d'en déchoir; c'est un penchant flatteur qui fait des assurances: ce sont des hauts faits qui portent à grands pas à l'empire.

C'est un vieux *Martian* qui conte ses amours à sa fille *Justine*, & qui lui dit, allons parle aussi des tiens. *C'est mon tour d'écouter*. La bonne *Justine* lui dit comment elle est tombée amoureuse, & comment son imprudente ardeur prête à s'évaporer respecte sa pudeur.

On parle toujours d'amour à la *Pulchérie* âgée de cinquante ans. Elle aime un prince nommé *Léon*, & elle prie une fille de sa cour de faire l'amour à ce *Léon*, afin qu'elle, impératrice, puisse s'en détacher.

Qu'il est fort cet amour! sauve-m'en si tu peux.

Vois *Léon*, parle-lui, dérobe-moi ses vœux.

M'en faire un prompt larcin, c'est me rendre service.

De tels vers sont d'une mauvaise comédie, & de tels sentimens ne sont pas d'une tragédie.

Mais que dirons-nous de ce vieux Martian amoureux de la vieille Pulchérie? cette impératrice entame avec lui une plaisante conversation au cinquième acte.

On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour.  
Seigneur, ferait-il vrai?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit madame?

PULCHÉRIE.

Vos services, mes yeux. . .

A quoi le bonhomme répond, *qu'il s'est tu, après s'être rendu, qu'en effet il languit, il soupire, mais qu'enfin la langueur qu'on voit sur son visage est encore plus l'effet de l'amour que de l'âge.*

J'aime encore mieux je ne fais quelle farce dans laquelle un vieillard est saisi d'une toux violente devant sa maîtresse, & lui dit, *mademoiselle, c'est d'amour que je touffe.*

J'avoue sans balancer, que les Pradons, les Bonnacorse, les Corras, les Danchet n'ont rien fait de si plat & de si ridicule que toutes ces dernières pièces de Corneille. Mais je n'ai dû le dire qu'après l'avoir prouvé.

*Corneille* se plaint dans une de ses épîtres, des succès de son rival; il finit par dire :

*Et la seule tendresse est toujours à la mode.*

Oui, la seule tendresse de *Racine*, la tendresse vraie, touchante, exprimée dans un style égal à celui du quatrième livre de *Virgile*, & non pas la tendresse fautive & froide, mal exprimée.

Ce que peu de gens ont remarqué, c'est que *Racine*, en traitant toujours l'amour, a parfaitement observé ce précepte de *Despréaux* :

Qu'Achille aime autrement que Tircis & Philène,  
Et que l'amour souvent de remords combattu,  
Paraît une faiblesse & non une vertu.

Le rôle de *Mithridate* est au fonds par lui-même un peu ridicule. Un vieillard jaloux de ses deux enfans, est un vrai personnage de comédie; & la manière dont il arrache à *Monime* son secret est petite & ignoble; on l'a déjà dit ailleurs, & rien n'est plus vrai. Mais que ce fonds est enrichi & annobli! que *Mithridate* sent bien ses fautes, & qu'il se reproche dignement sa faiblesse!

Quoi? des plus chères mains craignant les traifons,  
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons.  
J'ai su par une longue & pénible industrie,  
Des plus mortels venins prévenir la furie.

Ah! qu'il eût mieux valu , plus sage & plus heureux,  
Et repoussant les traits d'un amour dangereux ,  
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées  
Un cœur déjà glacé par le froid des années !

Quand un homme se reproche ses fautes avec tant  
de force & de noblesse , avec un langage si sublime  
& si naturel , on les lui pardonne.

C'est ainsi que *Roxane* se dit à elle-même :

Tu pleures , malheureuse ! ah! tu devais pleurer ,  
Lorsque d'un vain desir à ta perte poussée,  
Tu conçus de le voir la première pensée.

On ne voit point , dans ces excellens ouvrages ,  
de héros qui porte un beau feu dans son sein , de  
princesse aimant sa renommée , qui quand elle dit  
qu'elle aime , est sûre d'être aimée. On n'y fait point  
un compliment , plus en homme d'esprit qu'en véri-  
table amant ; l'absence aux vrais amans n'y est pas  
pire que la peste. Un héros n'y dit point , comme  
dans *Alcibiade* , que quand il a troublé la paix d'un  
jeune cœur , il a cent fois éprouvé qu'un mortel peut  
goûter un bonheur achevé. *Phèdre* , dans son admi-  
rable rôle , le chef-d'œuvre de l'esprit humain , &  
le modèle éternel , mais inimitable , de quiconque  
voudra jamais écrire en vers ; *Phèdre* se fait plus  
de reproches que le mari le plus austère ne pourrait  
lui en faire. C'est ainsi , encore une fois , qu'il faut

parler d'amour , ou n'en point parler du tout.

C'est surtout en lisant ce rôle de *Phèdre*, qu'on s'écrie avec *Despréaux* :

Eh ! qui voyant un jour la douleur vertueuse  
De Phèdre , malgré soi perfide , incestueuse ,  
D'un si juste travail noblement étonné ,  
Ne bénira d'abord le siècle fortuné ,  
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles ,  
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles !

Ces merveilles étaient plus rouchantes que pompeuses. Que ceux-là se sont trompés , qui ont dit & répété que *Racine* avait gâté le théâtre par la tendresse , tandis que c'est lui seul qui a épuré ce théâtre , infecté toujours avant lui , & presque toujours après lui , d'amours postiches , froids & ridicules , qui déshonorent les sujets les plus graves de l'antiquité ! il vaudrait autant se plaindre du quatrième livre de *Virgile* , que de la manière dont *Racine* a traité l'amour. Si on peut condamner en lui quelque chose , c'est de n'avoir pas toujours mis dans cette passion toutes les fureurs tragiques dont elle est susceptible , de ne lui avoir pas donné toute sa violence , de s'être quelquefois contenté de l'élégance , de n'avoir que touché le cœur , quand il pouvait le déchirer ; d'avoir été faible dans presque tous ses derniers actes. Mais tel qu'il est , je le crois le plus parfait de nos poètes. Son art est si difficile ,



que depuis lui nous n'avons pas vu une seule bonne tragédie. Il y en a eu seulement quelques-unes en très-petit nombre, dans lesquelles les connaisseurs trouvent des beautés; & avant lui nous n'en avons eu aucune qui fût bien faite du commencement jusqu'à la fin. L'auteur de ce commentaire est d'autant plus en droit d'annoncer cette vérité, que lui-même s'étant exercé dans le genre tragique, n'en a connu que les difficultés, & n'est jamais parvenu à faire un seul ouvrage qu'il ne regardât comme très-médiocre.

Non-seulement *Racine* a presque toujours traité l'amour comme une passion funeste & tragique, dont ceux qui en sont atteints rougissent; mais *Quinault* même sentit dans ses opéra que c'est ainsi qu'il faut représenter l'amour.

*Armide* commence par vouloir perdre *Renaud* l'ennemi de sa secte :

Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,  
Sera digne de moi.

Elle ne l'aime que malgré elle; sa fierté en gémit;  
elle veut cacher sa faiblesse à toute la terre; elle  
appelle la haine à son secours :

Venez, haine implacable!  
Sortez du gouffre épouvantable  
Où vous faites régner une éternelle horreur.

Sauvez-moi de l'amour, rien n'est si redoutable ;  
Rendez-moi mon courroux , rendez-moi ma fureur ,  
Contre un ennemi trop aimable.

Il y a même de la morale dans cet opéra. La haine qu'*Armide* a invoquée , lui dit :

Je ne puis te punir d'une plus rude peine ,  
Que de t'abandonner pour jamais à l'amour.

Si-tôt que *Renaud* s'est regardé dans le miroir symbolique qu'on lui présente, il a honte de lui-même ; il s'écrie :

Ciel , quelle honte de paraître  
Dans l'indigne état où je suis !

Il abandonne sa maîtresse pour son devoir sans balancer. Ces lieux communs de *morale lubrique* que *Boileau* reproche à *Quinault*, ne sont que dans la bouche des génies séducteurs qui ont contribué à faire tomber *Renaud* dans le piège.

Si on examine les admirables opéra de *Quinault*, *Armide*, *Roland*, *Atis*, *Thésée*, *Amadis*, l'amour y est tragique & funeste. C'est une vérité que peu de critiques ont reconnue , parce que rien n'est si rare que d'examiner. Y a-t-il rien , par exemple , de plus noble & de plus beau que ces vers d'*Amadis* ?

J'ai choisi la gloire pour guide ;  
J'ai prétendu marcher sur les traces d'Alcide.  
Heureux , si j'avais évité

Le charme trop fatal dont il fut enchanté!  
Son cœur n'eut que trop de tendresse,  
Je suis tombé dans son malheur ;  
J'ai mal imité sa valeur ,  
J'imite trop bien sa faiblesse.

Enfin , *Médée* elle-même ne rend-elle pas hommage aux mœurs qu'elle brave dans ces vers si connus ?

*Le destin de Médée est d'être criminelle ,  
Mais son cœur était né pour aimer la vertu.*

Voyez sur *Quinault* & sur les règles de la tragédie , la poétique de Mr. *Marmontel*, ouvrage rempli de goût , de raison & de science.

On aurait pu placer ces réflexions au-devant de toute autre pièce que *Pulchérie* ; mais elles se sont présentées ici , & elles ont distrait un moment l'auteur des remarques du triste soin de faire réimprimer des pièces que *Corneille* aurait dû oublier , qui n'ôtent rien aux grandes beautés de ses ouvrages , mais qu'enfin il est difficile de pouvoir lire.



P R É F A C E  
 DE CORNEILLE  
 A U L E C T E U R .

**P**ULCHÉRIE, fille de l'empereur Arcadius, & sœur du jeune Théodose, a été une princesse très-illustre, & dont les talens étaient merveilleux. Tous les historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le gouvernement sur son frère, dont elle avait reconnu la faiblesse, & s'y conserva tant qu'il vécut, à la réserve d'environ une année de disgrâce, qu'elle passa loin de la cour, & qui coûta cher à ceux qui l'avaient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince, ne pouvant retenir l'autorité souveraine en sa personne, ni se résoudre à la quitter, elle proposa son mariage à **M**artian, à la charge qu'il lui permettrait de garder sa virginité, qu'elle avait vouée & consacrée à Dieu. Comme il était déjà assez avancé dans la vieillesse, il accepta la condition aisément, & elle le nomma pour empereur au sénat, qui ne voulut, ou n'osa l'en dédire. Elle passait alors cinquante ans, & mourut deux ans après. Martian en régna sept, & eut pour successeur Léon, que ses excellentes qua-  
 lités

lités firent surnommer le grand. Le patrice Aspar le servit à monter au trône, & lui demanda pour récompense l'association à cet empire, qu'il lui avait fait obtenir. Le refus de Léon le fit conspirer contre ce maître qu'il s'était choisi; la conspiration fut découverte, & Léon s'en défit. Voilà ce que m'a prêté l'histoire. Je ne veux point prévenir votre jugement sur ce que j'y ai changé ou ajouté, & me contenterai de dire que bien que cette pièce ait été reléguée dans un lieu où on ne voulait plus se souvenir qu'il y eût un théâtre, bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on n'était prévenu d'aucune estime, bien que les principaux caractères soient contre le goût du tems, elle n'a pas laissé de peupler le désert, de mettre en crédit des acteurs, dont on ne connaissait pas le mérite, & de faire voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entêtements du siècle, pour se faire écouter sur la scène. J'aurai de quoi me satisfaire, si cet ouvrage est aussi heureux à la lecture qu'il l'a été à la représentation, & si j'ose ne vous dissimuler rien, je me flatte assez pour l'espérer. (\*)

(\*) Il se flatte beaucoup trop. Cet ouvrage ne fut point heureux à la représentation, & ne le sera jamais à la lecture; puisqu'il n'est ni intéressant, ni conduit théâtralement, ni bien écrit. Il s'en faut de beaucoup.

On a prétendu que ce grand homme tombé si bas n'était pas capable d'apprécier ses ouvra-

ges, qu'il ne savait pas distinguer les admirables scènes de Cinna, de Polyeucte, de celles d'Agésilas & d'Attila. J'ai peine à le croire. Je pense plutôt qu'appesanti par l'âge & par la dernière manière qu'il s'était faite insensiblement, il cherchait à se tromper lui-même.



## A C T E U R S .

P U L C H É R I E , impératrice d'Orient.

M A R T I A N , vieux sénateur , ministre  
d'état sous Théodose le jeune.

L É O N , amant de Pulchérie.

A S P A R , amant d'Irène.

I R E N E , sœur de Léon.

J U S T I N E , fille de Martian.

*La scène est à Constantinople , dans le palais  
impérial.*





PULCHERIE

MARTIAN

PULCHERIE

Il faut encor plus faire il faut ..... Quoi? .. M epouser

PULCHÉRIE,  
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, LÉON.

J                   PULCHERIE.  
Je vous aime, Léon, & n'en fais point mystère.  
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.  
Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur  
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,  
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,  
A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte,  
Et qui ne concevant que d'aveugles desirs,  
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs.  
Ma passion pour vous généreuse & solide  
A la vertu pour ame, & la raison pour guide,  
La gloire pour objet, & veut sous votre loi  
Mettre en ce jour illustre, & l'univers, & moi.

Mon aïeul Théodose, Arcadius, mon père,  
Cet empire quinze ans gouverné pour un frère,

L'habitude à régner, & l'horreur d'en déchoir,  
Voulaient dans un mari trouver même pouvoir.  
Je vous en ai cru digne, & dans ces espérances,  
Dont un penchant flatteur m'a fait des assurances,  
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois,  
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix.  
Vos hauts faits à grands pas nous portaient à l'empire:  
J'avais réduit mon frère à ne m'en point dédire;  
Il vous y donnait part, & j'étais toute à vous;  
Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour nous.  
L'empire est à donner, & le sénat s'assemble  
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,  
Et dont les Huns, les Gots, les Vandales, les Francs,  
Bataillent la masse & déchirent les flancs.

Je vois de tous côtés des partis & des ligues:  
Chacun s'entre-mesure & forme ses intrigues;  
Procopé, Gratian, Aréobinde, Aspar,  
Vous peuvent enlever ce grand nom de César;  
Ils ont tous du mérite, & ce dernier s'assure  
Qu'on se souvient encor de son père Ardabure,  
Qui terrassant Mitrane en combat singulier,  
Nous acquit sur la Perse un avantage entier;  
Et rassurant par-là nos aigles alarmées,  
Termina seul la guerre aux yeux des deux armées.  
Mes souhaits, mon crédit, mes amis sont pour vous;  
Mais à moins de ce rang, plus d'amour, point d'époux:  
Il faut, quelque douceur que cet amour propose,  
Le trône, ou la retraite au sang de Théodose;  
Et si par le succès mes desseins sont trahis,  
Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs.



## L E O N.

Je vous suivrais , madame , & du moins sans ombrage  
De ce que mes rivaux ont sur moi d'avantage.  
Si vous ne m'y faisiez quelque destin plus doux ,  
J'y mourrais de douleur d'être indigne de vous ;  
J'y mourrais à vos yeux en adorant vos charmes ;  
Peut-être essuieriez-vous quelqu'une de mes larmes ;  
Peut-être ce grand cœur , qui n'ose s'attendrir ,  
S'y défendrait si mal de mon dernier soupir ,  
Qu'un éclat imprévu de douleur & de flamme  
Malgré vous à son tour voudrait suivre mon ame.  
La mort qui finirait à vos yeux mes ennuis ,  
Aurait plus de douceur que l'état où je suis.  
Vous m'aimez ; mais hélas ! quel amour est le vôtre ,  
Qui s'apprête peut-être à pencher vers un autre ?  
Que servent ces desirs qui n'auront point d'effet ,  
Si votre illustre orgueil ne se voit satisfait ?  
Et que peut cet amour dont vous êtes maîtresse ,  
Cet amour dont le trône a toute la tendresse ,  
Esclave ambitieux du suprême degré ,  
D'un titre qui l'allume & l'éteint à son gré ?  
Ah ! ce n'est point par-là que je vous considère :  
Dans le plus triste exil vous me feriez plus chère.  
Là , mes yeux sans relâche attachés à vous voir ,  
Feraient de mon amour mon unique devoir ;  
Et mes soins réunis à ce noble esclavage ,  
Sauraient de chaque instant vous rendre un plein hommage.  
Pour être heureux amant faut-il que l'univers  
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers ,  
Que les plus dignes soins d'une flamme si pure

Deviennent partagés à toute la nature ?

Ah , que mon cœur , madame , a lieu d'être alarmé,  
Si sans être empereur je ne suis plus aimé !

P U L C H E R I E .

Vous le ferez toujours , mais une ame bien née  
Ne confond pas toujours l'amour & l'hyménée.  
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir ;  
L'hyménée a de plus leur gloire à soutenir ;  
Et je vous l'avouerai , pour les plus belles vies  
L'orgueil de la naissance a bien des tyrannies.  
Souvent les beaux desirs n'y servent qu'à gêner :  
Ce qu'on se doit combat ce qu'on se veut donner :  
L'amour gémit en vain sous ce devoir sévère.  
Ah , si je n'avais eu qu'un sénateur pour père !  
Mais mon sang dans mon sexe a mis les plus grands cœurs.  
Eudoxe & Placidie ont eu des empereurs.  
Je n'ose leur céder en grandeur de courage ;  
Et malgré mon amour je veux même partage :  
Je pense en être sûre , & tremble toutefois ,  
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

L E O N .

Qu'avez-vous à trembler ? quelqu'empereur qu'on nomme,  
Vous aurez votre amant , ou du moins un grand homme ,  
Dont le nom adoré du peuple & de la cour ,  
Soutiendra votre gloire & vaincra votre amour.  
Procope , Aréobinde , Aspar & leurs semblables ,  
Parés de ce grand nom vous deviendront aimables ;  
Et l'éclat de ce rang qui fait tant de jaloux ,  
En eux , ainsi qu'en moi , fera charmant pour vous.

PULCHÉRIE.

Que vous m'êtes cruel, que vous m'êtes injuste,  
D'attacher tout mon cœur au seul titre d'auguste !  
Quoique de ma naissance exige la fierté,  
Vous seul ferez ma joie & ma félicité.  
De tout autre empereur la grandeur odieuse. . .

LÉON.

Mais vous l'épouserez, heureuse, ou malheureuse ?

PULCHÉRIE.

Neme pressez point tant, & croyez avec moi  
Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foi,  
Ou que, si le sénat à nos vœux est contraire,  
Le ciel m'inspirera ce que je devrai faire.

LÉON.

Il vous inspirera quelque sage douleur,  
Qui n'aura qu'un soupir à perdre en ma faveur.  
Oui, de si grands rivaux. . .

PULCHÉRIE.

Ils ont tous des maîtresses.

LÉON.

Le trône met une ame au-dessus des tendresses.  
Quand du grand Théodose on aura pris le rang,  
Il y faudra placer les restes de son sang :  
Il voudra, ce rival, qui que l'on puisse élire,  
S'affurer par l'hymen de vos droits à l'empire.  
S'il a pu faire ailleurs quelque offre de sa foi,  
C'est qu'il a cru ce cœur trop prévenu pour moi :  
Mais se voyant au trône & moi dans la poussière,  
Il se promettra tout de votre humeur altière ;  
Et s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,

Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

P U L C H E R I E .

Vous pourriez un peu loin pousser ma patience ,  
Seigneur , j'ai l'ame fière , & tant de prévoyance  
Demande à la souffrir encor plus de bonté  
Que vous ne m'avez vu jusqu'ici de fierté.  
Je ne condamne point ce que l'amour inspire ;  
Mais enfin on peut craindre , & ne le point tant dire.

Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis.  
Vous avez mes souhaits , vous aurez mes amis ;  
De ceux de Martian vous aurez le suffrage ;  
Il a , tout vieux qu'il est , plus de vertu que d'âge ;  
Et s'il briguaît pour lui , ses glorieux travaux  
Donneraient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

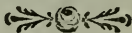
L E O N .

Notre empire , il est vrai , n'a point de plus grand homme.  
Séparez-vous du rang , madame , & je le nomme.  
S'il me peut enlever celui de souverain ,  
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main ;  
Ses vertus le pourraient , mais je vois sa vieillesse.

P U L C H E R I E .

Quoiqu'il en soit , pour vous ma bonté l'intéresse ;  
Il s'est plu sous mon frère à dépendre de moi ,  
Et je me viens encor assurer de sa foi.

Je vois entrer Irène , Aspar la trouve belle ;  
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle ;  
Et comme en ce dessein rien n'est à négliger ,  
Voyez ce qu'une sœur vous pourra ménager.



SCÈNE II.

PULCHÉRIE , LÉON , IRENE.

PULCHÉRIE.  
M'aiderez-vous, Irène, à couronner un frère ?

IRENE.

Un si faible secours vous est peu nécessaire,  
Madame, & le sénat....

PULCHÉRIE.

N'en agissez pas moins.  
Joignez vos vœux aux miens, & vos soins à mes soins ;  
Et montrons ce que peut en cette conjoncture  
Un amour secondé de ceux de la nature.  
Je vous laisse y penser.





## S C E N E I I I .

L É O N , I R E N E .

I R E N E .

V O U S ne me dites rien ,  
Seigneur , attendez-vous que j'ouvre l'entretien ?

L E O N .

A dire vrai , ma sœur , je ne fais que vous dire .  
Aspar m'aime , il vous aime , il y va de l'empire ;  
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui ,  
La princesse est pour moi , le mérite est pour lui .  
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce ,  
C'est faire une prière indigne de réponse ;  
Et de son amitié je ne puis l'exiger ,  
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager .

C'est-là ce qui me force à garder le silence :  
Je me répons pour vous à tout ce que je pense ;  
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur ,  
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur .

I R E N E .

J'ignore encor quel fruit je pourrais en attendre .  
Pour le trône , il est sûr qu'il a droit d'y prétendre ;  
Sur vous & sur tout autre il le peut emporter ;  
Mais qu'il m'y donne part , c'est dont j'ose douter .  
Il m'aime en apparence , en effet il m'amuse :  
Jamais pour votre hymen il ne manque d'excuse ,

Et vous aime à tel point , que si vous l'en croyez ,  
Il ne peut être heureux , que vous ne le foyez.  
Non que votre bonheur fortement l'intéresse ;  
Mais sachant quel amour a pour vous la princesse ,  
Il veut voir quel succès aura son grand dessein ,  
Pour ne point m'épouser qu'en sœur de souverain.  
Ainsi depuis deux ans vous voyez qu'il diffère :  
Du reste , à Pulchérie il prend grand soin de plaire.  
Avec exactitude il fuit toutes ses loix ;  
Et dans ce que sous lui vous avez eu d'emplois ,  
Votre tête au péril à toute heure exposée ,  
M'a pour vous & pour moi presque défabusée.  
La gloire d'un ami , la haine d'un rival ,  
La hasardaient peut-être avec un soin égal.  
Le tems est arrivé qu'il faut qu'il se déclare ;  
Et de son amitié l'effort sera bien rare ,  
Si mis à cette épreuve , ambitieux qu'il est ,  
Il cherche à vous servir contre son intérêt.  
Peut-être il promettra , mais quoiqu'il vous promette ,  
N'en ayons pas , seigneur , l'ame moins inquiète :  
Son ardeur trouvera pour vous si peu d'appui ,  
Qu'on le fera lui-même empereur malgré lui ;  
Et lors , en ma faveur quoique l'amour oppose ,  
Il faudra faire grace au sang de Théodose ;  
Et le sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux ,  
Pour mettre la princesse au rang de ses aïeux.  
Son cœur suivra le sceptre en quelque main qu'il brille ;  
Si Martian l'obtient , il aimera sa fille ;  
Et l'amitié du frère , & l'amour de la sœur ,  
Céderont à l'espoir de s'en voir successeur.

En un mot , ma fortune est encor fort douteuse :  
Si vous n'êtes heureux , je ne puis être heureuse ;  
Et je n'ai plus d'amant , non plus que vous d'ami ,  
A moins que dans le trône il vous voie affermi.

L E O N .

Vous présumez bien mal d'un héros qui vous aime.

I R E N E .

Je pense le connaître à l'égal de moi-même ;  
Mais croyez-moi , seigneur , & l'empire est à vous.

L E O N .

Ma sœur !

I R E N E .

Oui , vous l'aurez malgré lui , malgré tous.

L E O N .

N'y perdons aucun tems. Hâtez-vous de m'instruire.  
Hâtez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire ;  
Et si votre bonheur peut dépendre du mien...

I R E N E .

Apprenez le secret de ne hasarder rien.

N'agissez point pour vous , il s'en offre trop d'autres ,  
De qui les actions brillent plus que les vôtres ,  
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat ,  
Et qui , s'il faut tout dire , ont plus servi l'état.  
Vous les passez peut-être en grandeur de courage ,  
Mais il vous a manqué l'occasion & l'âge ;  
Vous n'avez commandé que sous des généraux ,  
Et n'êtes pas encor du poids de vos rivaux.

Proposez la princesse , elle a des avantages  
Que vous verrez sur l'heure unir tous les suffrages ;  
Tant qu'a vécu son frère , elle a régné pour lui ;

Ses ordres de l'empire ont été tout l'appui.  
On vit depuis quinze ans sous son obéissance ;  
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance ,  
Qu'à ce prix le sénat lui demande un époux ;  
Son choix tombera-t-il sur un autre que vous ?  
Voudrait-elle de vous une action plus belle ,  
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle ?  
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant ;  
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

L E O N.

Ah, que c'est me donner un conseil salutaire !  
A-t-on jamais vu sœur qui servît mieux un frère ?  
Martian avec joie embrassera l'avis ;  
A peine parle-t-il , que les siens sont suivis ;  
Et puisqu'à la princesse il a promis un zèle  
A tout oser pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle ,  
Comme sa créature , il fera hautement  
Bien plus en sa faveur , qu'en faveur d'un amant.

I R E N E.

Pour peu qu'il vous appuie , allez , l'affaire est sûre.

L E O N.

Aspar vient , faites-lui , ma sœur , quelque ouverture ,  
Voyez...

I R E N E.

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager :  
Nous découvrir à lui , c'est tout mettre en danger :  
Il est ambitieux , adroit & d'un mérite...



## S C E N E I V.

A S P A R , L É O N , I R E N E .

L E O N à *Aspar*.  
 V O U S me pardonnez bien , seigneur , si je vous quitte :  
 C'est suppléer assez à ce que je vous dois ,  
 Que vous laisser ma sœur qui vous plaît plus que moi .

A S P A R .

Vous m'obligez , seigneur , mais en cette occurrence  
 J'ai besoin avec vous d'un peu de conférence .

Du sort de l'univers nous allons décider .  
 L'affaire vous regarde & peut me regarder ;  
 Et si tous mes amis ne s'unissent aux vôtres ,  
 Nos partis divisés pourront céder à d'autres .

Agissons de concert , & sans être jaloux ,  
 En ce grand coup d'état , vous de moi , moi de vous ,  
 Jurons-nous que des deux qui que l'on puisse élire ,  
 Fera de son ami son collègue à l'empire ;  
 Et pour nous l'assurer voyons sur qui des deux  
 Il est plus à propos de jeter tant de vœux ;  
 Quel nom ferait plus propre à s'attirer le reste ?  
 Pour moi , j'y suis tout prêt , & dès ici j'atteste . . .

L E O N .

Votre nom pour ce choix est plus fort que le mien ;  
 Et je n'ose douter que vous n'en usiez bien .  
 Je craindrais de tout autre un dangereux partage ,  
 Mais de vous , je n'ai pas , seigneur , le moindre ombrage ;  
 Et l'amitié voudrait vous en donner ma foi ;



Mais c'est à la princesse à disposer de moi ;  
Je ne puis que par elle , & n'ose rien sans elle.

A S P A R.

Certes , s'il faut choisir l'amant le plus fidelle ,  
Vous l'allez emporter sur tous sans contredit ;  
Mais ce n'est pas , seigneur , le point dont il s'agit ;  
Le plus flatteur effort de la galanterie  
Ne peut. . .

L E O N.

Què voulez-vous ? j'adore Pulchérie ;  
Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter ,  
J'espère en ce doux titre , & j'aime à le porter.

A S P A R.

Mais il y va du trône & non d'une maîtresse.

L E O N.

Je vais faire , seigneur , votre offre à la princesse ;  
Elle fait mieux que moi les besoins de l'état.  
Adieu , je vous dirai sa réponse au sénat.



## S C E N E V.

A S P A R , I R E N E.

I R E N E.

II L a beaucoup d'amour.

A S P A R.

Oui, madame, & j'avoue

Qu'avec quelque raison la princesse s'en loue :  
 Mais j'aurais souhaité qu'en cette occasion  
 L'amour concertât mieux avec l'ambition ;  
 Et que son amitié s'en laissant moins séduire ,  
 Ne nous exposât point à nous entre-détruire.  
 Vous voyez qu'avec lui j'ai voulu m'accorder :  
 M'aimeriez-vous encor si j'osais lui céder ,  
 Moi , qui dois d'autant plus mes soins à ma fortune ,  
 Que l'amour entre nous la doit rendre commune ?

I R E N E.

Seigneur , lorsque le mien vous a donné mon cœur ,  
 Je n'ai point prétendu la main d'un empereur :  
 Vous pouviez être heureux sans m'apporter ce titre :  
 Mais du sort de Léon Pulchérie est l'arbitre ;  
 Et l'orgueil de son sang avec quelque raison  
 Ne peut souffrir d'époux à moins de ce grand nom.  
 Avant que ce cher frère épouse la princesse ,  
 Il faut que le pouvoir s'unisse à la tendresse ,  
 Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour  
 La grandeur du mérite & l'excès de l'amour.

M'aimeriez-

M'aimeriez-vous assez pour n'être point contraire  
A l'unique moyen de rendre heureux ce frère ,  
Vous , qui dans votre amour , avez pu sans ennui  
Vous défendre de l'être un moment avant lui ,  
Et qui mériteriez qu'on vous fit mieux connaître  
Que s'il ne le devient , vous aurez peine à l'être ?

A S P A R.

C'est aller un peu vite & bientôt m'insulter  
En sœur de souverain qui cherche à me quitter  
Je vous aime , & jamais une ardeur plus sincère. . .

I R E N E.

Seigneur , est-ce m'aimer que de perdre mon frère ?

A S P A R.

Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur ?  
Est-ce m'aimer que mettre à ce prix mon bonheur ?  
Moi qu'on a vu forcer trois camps & vingt murailles ,  
Moi , qui depuis dix ans ai gagné sept batailles ,  
N'ai-je acquis tant de nom , que pour prendre la loi  
De qui n'a commandé que sous Procope , ou moi ,  
Que pour m'en faire un maître , & m'attacher moi-même  
Un joug honteux au front au-lieu d'un diadème ?

I R E N E.

Je suis plus raisonnable , & ne demande pas  
Qu'en faveur d'un ami vous descendiez si bas :  
Pilade pour Oreste aurait fait davantage ,  
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage ;  
Un grand cœur les dédaigne , & le siècle a changé ;  
A s'aimer de plus près on se croit obligé ;  
Et des vertus du tems l'ame persuadée  
Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

A S P A R.

Il y va de ma gloire , & les siècles passés. . . .

I R E N E.

Elle n'est pas , seigneur , peut-être où vous pensez.

Et quoi qu'un juste espoir ose vous faire croire ,

S'exposer au refus , c'est hasarder sa gloire.

La princesse peut tout , ou du moins plus que vous :

Vous vous attirerez sa haine & son courroux.

Son amour l'intéresse , & son ame hautaine. . . .

A S P A R.

Qu'on me fasse empereur , & je crains peu sa haine.

I R E N E.

Mais s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré

Monte en dépit de vous à ce rang adoré ,

Quel déplaisir ! quel trouble ! & quelle ignominie

Laissera pour jamais votre gloire ternie !

Non , seigneur , croyez-moi , n'allez point au sénat ;

De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.

Qu'il fera glorieux que sans briguer personne

Ils fassent à vos pieds apporter la couronne ,

Que votre seul mérite emporte ce grand choix ,

Sans que votre présence ait mendié de voix.

Si Procope , ou Léon , ou Martian l'emporte ,

Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte ;

Et vous défavouerez tous ceux de vos amis ,

Dont la chaleur pour vous se fera trop permis.

A S P A R.

A ces hauts sentimens s'il me fallait répondre ,

J'aurais peine , madame , à ne me point confondre.

J'y vois beaucoup d'esprit , j'y trouve encor plus d'art ;

Et ce que j'en puis dire à la hâte & sans fard ,  
Dans ces grands intérêts vous montrer si savante ,  
C'est être bonne sœur & dangereuse amante.  
L'heure me presse , adieu. J'ai des amis à voir ,  
Qui sauront accorder ma gloire & mon devoir ,  
Le ciel me prêtera par eux quelque lumière  
A mettre l'un & l'autre en assurance entière ,  
Et répondre avec joie à tout ce que je doi  
A vous , à ce cher frère , à la princesse , à moi.

I R E N E seule.

Perfide tu n'es pas encor où tu te penses.  
J'ai pénétré ton cœur , j'ai vu tes espérances ;  
De ton amour pour moi je vois l'illusion ;  
Mais tu n'en fortiras qu'à ta confusion ,

*Fin du premier acte.*





## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

M A R T I A N , J U S T I N E .

J U S T I N E .

N O T R E illustre princesse est donc impératrice ,  
Seigneur ?

M A R T I A N .

A ses vertus on a rendu justice.

Léon l'a proposée , & quand je l'ai suivi ,  
J'en ai vu le sénat au dernier point ravi.  
Il a réduit soudain toutes ses voies en une ,  
Et s'est débarrassé de la foule importune ,  
Du turbulent espoir de tant de concurrens ,  
Que la soif de régner avait mis sur les rangs.

J U S T I N E .

Ainsi voilà Léon assuré de l'empire.

M A R T I A N .

Le sénat , je l'avoue , avait peine à l'élire ;  
Et contre le grand nom de ses compétiteurs  
Sa jeunesse eût trouvé d'assez froids protecteurs :  
Non qu'il n'ait du mérite , & que son grand courage  
Ne se pût tout promettre avec un peu plus d'âge.  
On n'a point vu si-tôt tant de rares exploits :  
Mais , & l'expérience , & les premiers emplois ,

Le titre éblouissant de général d'armée ,  
 Tout ce qui peut enfin grossir la renommée ,  
 Tout cela veut du tems , & l'amour aujourd'hui  
 Va faire ce qu'un jour son nom ferait pour lui.

J U S T I N E .

Hélas , seigneur !

M A R T I A N .

Hélas , ma fille ! quel mystère  
 T'oblige à soupirer de ce que dit un père ?

J U S T I N E .

L'image de l'empire en de si jeunes mains  
 M'a tiré ce soupir pour l'état que je plains.

M A R T I A N .

Pour l'intérêt public rarement on soupire ,  
 Si quelque ennui secret n'y mêle son martyr.  
 L'un se cache sous l'autre , & fait un faux éclat ,  
 Et jamais à ton âge on ne plaint l'état.

J U S T I N E .

A mon âge un soupir semble dire qu'on aime ;  
 Cependant vous avez soupiré tout de même ,  
 Seigneur , & si j'osais vous le dire à mon tour . . .

M A R T I A N .

Ce n'est point à mon âge à soupirer d'amour ,  
 Je le fais , mais enfin , chacun a sa faiblesse.  
 Aimerais-tu Léon ?

J U S T I N E .

Aimez-vous la princesse ?

M A R T I A N .

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné ,  
 Et démens un soupçon qu'un soupir t'a donné.

L'amour en mes pareils n'est jamais excusable ;  
 Pour peu qu'on s'examine , on s'en tient méprisable ,  
 On s'en hait , & ce mal qu'on n'ose découvrir ,  
 Fait encor plus de peine à cacher qu'à souffrir.  
 Mais t'en faire l'aveu , c'est n'en faire à personne ;  
 La part que le respect , que l'amitié t'y donne ,  
 Et tout ce que le sang en attire sur toi ,  
 T'imposent de le taire une éternelle loi.

J'aime , & depuis dix ans , ma flamme & mon silence  
 Font à mon triste cœur égale violence :  
 J'écoute la raison , j'en goûte les avis ,  
 Et les plus écoutés sont les plus mal suivis.  
 Cent fois en moins d'un jour , je guéris & retombe ,  
 Cent fois je me révolte , & cent fois je succombe ;  
 Tant ce calme forcé que j'étudie en vain  
 Près d'un si rare objet s'évanouit soudain.

J U S T I N E .

Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne ?  
 Quant à son cher Léon c'est donner sa personne.

M A R T I A N .

Apprends que dans un âge usé comme le mien ,  
 Qui n'ose souhaïter , ni même accepter rien ,  
 L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime ,  
 Et n'osant rien pour soi , le sert contre soi-même.

J U S T I N E .

N'ayant rien prétendu , de quoi soupirez-vous ?

M A R T I A N .

Pour ne prétendre rien on n'est pas moins jaloux ;  
 Et ces desirs qu'éteint le déclin de la vie ,  
 N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie ,

Quand on est d'un mérite à pouvoir faire honneur,  
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.  
Que le moindre retour vers nos belles années  
Jette alors d'amertume en nos ames gênées !  
Que n'ai-je vu le jour quelques lustres plus tard ,  
Disais-je , en ses bontés peut-être aurais-je part ,  
Si le ciel n'exposait auprès de la princesse  
A l'excès de l'amour le manque de jeunesse.  
De tant & tant de cœurs qu'il force à l'adorer ,  
Devais-je être le seul qui ne pût espérer ?

J'aimais quand j'étais jeune , & ne déplaisais guère :  
Quelquefois de soi-même on cherchait à me plaire ;  
Je pouvais aspirer au cœur le mieux placé ;  
Mais , hélas ! j'étais jeune , & ce tems est passé.  
Le souvenir en tue , & l'on ne l'envifage  
Qu'avec , s'il le faut dire , une espèce de rage.  
On le repousse , on fait cent projets superflus ,  
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;  
Et ce feu que de honte , on s'obstine à contraindre ,  
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

J U S T I N E.

Instruit que vous étiez des maux que fait l'amour ,  
Vous en pouviez , seigneur , empêcher le retour ,  
Contre toute sa ruse , être mieux sur vos gardes.

M A R T I A N.

Et l'ai-je regardé comme tu le regardes ,  
Moi qui me figurais que ma caducité  
Près de la beauté même était en sûreté ?  
Je m'attachais sans crainte à servir la princesse ,  
Fier de mes cheveux blancs , & fort de ma faiblesse ;

Et quand je ne pensais qu'à remplir mon devoir ,  
Je devenais amant sans m'en appercevoir.  
Mon ame de ce feu nonchalamment faisie  
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie :  
Tout ce qui l'approchait voulait me l'enlever ,  
Tout ce qui lui parlait cherchait à m'en priver ;  
Je tremblais qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle ;  
Je les haïssais tous comme plus dignes d'elle ;  
Et ne pouvais souffrir qu'on s'enrichît d'un bien ,  
Que j'enviais à tous sans y prétendre rien.  
Quel supplice d'aimer un objet adorable ,  
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable !  
D'aimer plus qu'eux ensemble , & n'oser de ses feux ,  
Quelques ardens qu'ils soient , se promettre autant qu'eux !  
On aurait deviné mon amour par ma peine ,  
Si la peur que j'en eus n'avait fui tant de gêne ;  
L'auguste Pulchérie avait beau me ravir ,  
J'attendais à la voir qu'il l'a fallût servir.  
Je fis plus , de Léon j'appuyai l'espérance ;  
La princesse l'aima , j'en eus la confiance ;  
Et la dissuadai de se donner à lui ,  
Qu'il ne fût de l'empire , ou le maître , ou l'appui.  
Ainsi pour éviter un hymen si funeste ,  
Sans rendre heureux Léon , je détruisais le reste ;  
Et mettant un long terme au succès de l'amour ,  
J'espérais de mourir avant ce triste jour.

Nous y voilà , ma fille , & du moins j'ai la joie  
D'avoir à son triomphe ouvert l'unique voie.  
J'en mourrai du moment qu'il recevra sa foi ;  
Mais dans cette douceur , qu'ils tiendront tout de moi.



J'ai caché si long-tems l'ennui qui me dévore ,  
Qu'en dépit que j'en aie , enfin il s'évapore ;  
L'aigreur en diminue à te le raconter ;  
Fais-en autant du tien , c'est mon tour d'écouter.

J U S T I N E .

Seigneur , un mot suffit pour ne vous en rien taire :  
Le même astre a vu naître & la fille & le père ;  
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur ,  
Prête à s'évaporer , respecte ma pudeur.

Je suis jeune , & l'amour trouvait une ame tendre ,  
Qui n'avait ni le soin , ni l'art de se défendre :  
La princesse qui m'aime & m'ouvrait ses secrets ,  
Lui prêtait contre moi d'inévitables traits ;  
Et toutes les raisons dont s'appuyait sa flamme  
Étaient autant de dards qui me traversaient l'ame.  
Je pris , sans y penser , son exemple pour loi.  
Un amant digne d'elle est trop digne de moi ,  
Disais-je , & s'il brûlait pour moi comme pour elle ,  
Avec plus de bonté je recevrais son zèle.  
Plus elle m'en peignait les rares qualités ,  
Plus d'une douce erreur mes sens étaient flattés.  
D'un illustre avenir l'infailible présage ,  
Qu'on voit si hautement écrit sur son visage ,  
Son nom que je voyais croître de jour en jour ,  
Pour moi , comme pour elle étaient dignes d'amour.  
Je les voyais d'accord d'un heureux hyménée ;  
Mais nous n'en étions pas encor à la journée :  
Quelque obstacle imprévu rompra de si doux nœuds ,  
Ajoutais-je , & le tems éteint les plus beaux feux.  
C'est ce qui m'inspirait l'aimable rêverie ,

Dont jusqu'à ce grand jour ma flamme s'est nourrie ;  
 Mon cœur qui ne voulait désespérer de rien ,  
 S'en faisait à toute heure un charmant entretien.

Qu'on rêve avec plaisir quand notre ame blessée  
 Autour de ce qu'elle aime est toujours ramassée !  
 Vous le savez , seigneur , & comme à tous propos  
 Un doux je ne fais quoi trouble notre repos ;  
 Un sommeil inquiet sur de confus nuages  
 Elève incessamment de flatteuses images ,  
 Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits ,  
 Que le réveil admire & ne dédit jamais.

Ainsi , près de tomber dans un malheur extrême ,  
 J'en écartais l'idée en m'abusant moi-même :  
 Mais il faut renoncer à des abus si doux ;  
 Et je me vois , seigneur , au même état que vous.

M A R T I A N.

Tu peux aimer ailleurs , & c'est un avantage  
 Que n'ose se permettre un amant de mon âge.  
 Choisis qui tu voudras , je saurai l'obtenir :  
 Mais écoutons Aspar que j'apperçois venir.



SCÈNE II.

ASPAR , MARTIAN , JUSTINE

ASPAR.  
 SEIGNEUR, votre suffrage a réuni les nôtres ;  
 Votre voix a plus fait que n'auraient fait cent autres ;  
 Mais j'apprends qu'on murmure , & doute si le choix  
 Que fera la princesse , aura toutes les voix.

MARTIAN.  
 Et qui fait présumer de son incertitude  
 Qu'il aura quelque chose ou d'amer, ou de rude ?

ASPAR.  
 Son amour pour Léon ; elle en fait son époux ,  
 Aucun n'en veut douter,

MARTIAN.  
 Je le crois comme eux tous.  
 Qu'y trouve-t-on à dire , & quelle défiance...

ASPAR.  
 Il est jeune , & l'on craint son peu d'expérience.  
 Considérez, seigneur , combien c'est hasarder.  
 Qui n'a fait qu'obéir , saura mal commander ;  
 On n'a point vu sous lui d'armée , ou de province...

MARTIAN.  
 Jamais un bon sujet ne devint mauvais prince ;  
 Et si le ciel en lui répond mal à nos vœux ,  
 L'auguste Pulchérie en fait assez pour deux.  
 Rien ne nous surprendra de voir la même chose  
 Où nos yeux se sont faits quinze ans sous Théodose ;

C'était un prince faible, un esprit mal tourné,  
Cependant avec elle il a bien gouverné.

A S P A R.

Cependant nous voyons six généraux d'armée,  
Dont au commandement l'ame est accoutumée.  
Voudront-ils recevoir un ordre souverain  
De qui l'a jusqu'ici toujours pris de leur main ?  
Seigneur, il est bien dur de se voir sous un maître  
Dont on le fut toujours & dont on devrait l'être.

M A R T I A N.

Et qui m'assurera que ces six généraux  
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux ?  
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous appelle,  
Et plus la jalousie aux grands est naturelle.

A S P A R.

Je les tiens réunis, seigneur, si vous voulez ;  
Il est, il est encor des noms plus signalés ,  
J'en fais qui leur plairaient , & s'il vous faut plus dire ,  
Avouez-en mon zèle, & je vous fais élire.

M A R T I A N.

Moi, seigneur, dans un âge où la tombe m'attend !  
Un maître pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend.  
Je fais le poids d'un sceptre, & connais trop mes forces ,  
Pour être encor sensible à ces vaines amorces.  
Les ans qui m'ont usé l'esprit comme le corps ,  
Abattraient tous les deux sous les moindres efforts ;  
Et ma mort que par-là vous verriez avancée ,  
Rendrait à tant d'égaux leur première pensée ,  
Et ferait une triste & prompte occasion  
De rejeter l'état dans la division.

A S P A R.

Pour éviter les maux qu'on en pourrait attendre,  
Vous pourriez partager vos soins avec un gendre,  
L'installer dans le trône, & le nommer César.

M A R T I A N.

Il faudrait que ce gendre eût les vertus d'Aspar ;  
Mais vous aimez ailleurs , & ce serait un crime  
Que de rendre infidèle un cœur si magnanime.

A S P A R.

J'aime & ne me sens pas capable de changer ;  
Mais d'autres vous diraient que pour vous soulager,  
Quand leur amour irait jusqu'à l'idolâtrie,  
Ils le sacrifieraient au bien de la patrie.

J U S T I N E.

Certes , qui m'aimerait pour le bien de l'état ,  
Ne me trouverait pas , seigneur , un cœur ingrat ;  
Et je lui rendrais grace au nom de tout l'empire ;  
Mais vous êtes constant , & s'il vous faut plus dire,  
Quoique le bien public jamais puisse exiger ,  
Ce ne fera pas moi qui vous ferai changer.

M A R T I A N.

Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre  
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre.  
Quiconque vous verra le mari de sa sœur ,  
S'il ne le craint assez , craindra son défenseur ;  
Et si vous me comptez encor pour quelque chose ,  
Mes conseils agiront comme sous Théodose.

A S P A R.

Nous en pourrons tous deux avoir le démenti.



## M A R T I A N .

C'est à faire à périr pour le meilleur parti ;  
 Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie ,  
 Que l'âge & ses chagrins m'auront bientôt ravie.

Pour vous , qui d'un autre œil regardez ce danger ,  
 Vous avez plus à vivre & plus à ménager ;  
 Et je n'empêche pas qu'après de la princesse  
 Votre zèle n'éclate autant qu'il s'intéresse.  
 Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez ,  
 Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez ,  
 Lui proposer sans fard celui qu'elle doit faire ;  
 La vérité lui plaît , & vous pourrez lui plaire.  
 Je changerai comme elle alors de sentimens ,  
 Et tiens mon ame prête à ses commandemens.

## A S P A R .

Parmi les vérités il en est de certaines  
 Qu'on ne dit point en face aux têtes souveraines ,  
 Et qui veulent de nous un tour , un ascendant ,  
 Qu'aucun ne peut trouver qu'un ministre prudent.  
 Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vrai zèle ;  
 M'en ouvrant avec vous je m'acquitte envers elle ;  
 Et n'ayant rien de plus qui m'amène en ce lieu ,  
 Je vous en laisse maître & me retire. Adieu.



## SCÈNE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.  
LE dangereux esprit ! & qu'avec peu de peine  
Il manquerait d'amour & de foi pour Irène !  
Des rivaux de Léon il est le plus jaloux,  
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE.  
Il n'a pour but, seigneur, que le but de l'empire.  
Détrônez la princesse, & faites-vous élire ;  
C'est un amant pour moi que je n'attendais pas,  
Qui vous soulagera du poids de tant d'états.

MARTIAN.  
C'est un homme, & je veux qu'un jour il t'en souviene,  
C'est un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.  
Mais Léon vient déjà nous vanter son bonheur.  
Arme-toi de constance & prépare un grand cœur ;  
Et quelque émotion qui trouble ton courage,  
Contre tout son désordre affermis ton visage.



## S C E N E I V .

LÉON , MARTIAN , JUSTINE.

L E O N .

L'AURIEZ-VOUS cru jamais , seigneur ? je suis perdu.

M A R T I A N .

Seigneur , que dites-vous , ai-je bien entendu ?

L E O N .

Je le suis sans ressource , & rien plus ne me flatte.  
 J'ai revu Pulchérie , & n'ai vu qu'une ingrate ;  
 Quand je crois l'acquérir , c'est lors que je la perds ,  
 Et me détruis moi-même alors que je la fers.

M A R T I A N .

Expliquez-vous , seigneur , parlez en confiance ;  
 Fait-elle un autre choix ?

L E O N .

Non , mais elle balance.

Elle ne me veut pas encor désespérer ,  
 Mais elle prend du tems pour en délibérer.  
 Son choix n'est plus pour moi , puisqu'elle le diffère ;  
 L'amour n'est point le maître alors qu'on délibère ;  
 Et je ne saurais plus me promettre sa foi ,  
 Moi , qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.  
 Ah ! madame . . .

J U S T I N E .

Seigneur.

LÉON.

L E O N.

Auriez-vous pu le croire ?

J U S T I N E.

L'amour qui délibère est sûr de sa victoire ;  
 Et quand d'un vrai mérite il s'est fait un appui ,  
 Il n'est point de raisons qui ne parlent pour lui.  
 Souvent il aime à voir un peu d'impatience ,  
 Et feint de reculer , lorsque plus il avance ;  
 Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux.  
 Aimez & laissez faire une ame toute à vous.

L E O N.

Toute à moi ! mon malheur n'est que trop véritable ;  
 J'en ai prévu le coup , je le sens qui m'accable.  
 Plus elle m'assurait de son affection ,  
 Plus je me faisais peur de son ambition ;  
 Je ne savais des deux qu'elle était la plus forte ;  
 Mais il n'est que trop vrai , l'ambition l'emporte ;  
 Et si son cœur encor lui parle en ma faveur ,  
 Son trône me dédaigne en dépit de son cœur.

Seigneur , parlez pour moi , parlez pour moi , madame,  
 Vous pouvez tout sur elle , & lisez dans son ame.  
 Peignez-lui bien mes feux , retracez-lui les siens ,  
 Rappelez dans son cœur leurs plus doux entretiens ;  
 Et si vous concevez de quelle ardeur je l'aime ,  
 Faites-lui souvenir qu'elle m'aimait de même.  
 Elle-même a brigué pour me voir souverain ;  
 J'étais , sans ce grand titre indigne de sa main ;  
 Mais si je ne l'ai pas ce titre qui l'enchanté ,

Seigneur , à qui tient-il qu'à son humeur changeante ?  
 Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir ,  
 Quand pour me voir au trône , elle n'a qu'à vouloir ?  
 Le sénat n'a pour elle appuyé mon suffrage ,  
 Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage.  
 Il fait depuis quel tems il lui plaît de m'aimer ;  
 Et quand il l'a nommée , il a cru me nommer.

Allez , seigneur , allez empêcher son parjure ;  
 Faites qu'un empereur soit votre créature.  
 Que je vous céderais ce grand titre aisément ,  
 Si vous pouviez sans lui me rendre heureux amant !  
 Car enfin mon amour n'en veut qu'à sa personne ,  
 Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

M A R T I A N .

Nous allons , & tous deux , seigneur lui faire voir  
 Qu'elle doit mieux user de l'absolu pouvoir.  
 Modérez cependant l'excès de votre peine ,  
 Remettez vos esprits dans l'entretien d'Irène.

L E O N .

D'Irène ? & ses conseils m'ont trahi , m'ont perdu.

M A R T I A N .

Son zèle pour un frère a fait ce qu'il a dû.  
 Pouvait-elle prévoir cette supercherie  
 Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie ?  
 J'ose en parler ainsi , mais ce n'est qu'entre nous.  
 Nous lui rendrons l'esprit plus traitable & plus doux ,  
 Et vous rapporterons son cœur & ce grand titre.  
 Allez.



L E O N.

Entre elle & moi que n'êtes-vous l'arbitre ?  
Adieu , c'est de vous seul que je puis recevoir  
De quoi garder encor quelque reste d'espoir.

## S C E N E V.

M A R T I A N , J U S T I N E.

M A R T I A N.

J U S T I N E , tu le vois , ce bienheureux obstacle ,  
Dont ton amour semblait pressentir le miracle.  
Je ne te défends point en cette occasion ,  
De prendre un peu d'espoir sur leur division ;  
Mais garde-toi d'avoir une ame assez hardie ,  
Pour faire à leur amour la moindre perfidie.  
Le mien de ce revers s'applique tant de part ,  
Que j'espère en mourir quelques momens plus tard :  
Mais de quel front enfin leur donner à connaître  
Les périls d'un amour que nous avons vu naître ,  
Dont nous avons été tous deux les confidens ,  
Et peut-être formé les vœux les plus ardens ?  
De tous leurs déplaisirs c'est nous rendre coupables ;  
Servons-les en amis , en amans véritables ;  
Le véritable amour n'est point intéressé.  
Allons , j'achèverai comme j'ai commencé ;  
Suis l'exemple , & fais voir qu'une ame généreuse

---

Trouve dans sa vertu de quoi se rendre heureuse ,  
D'un sincère devoir fait son unique bien ,  
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.

*Fin du second acte.*



## A C T E III.

## SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE , MARTIAN , JUSTINE.

P U L C H E R I E .

J E vous ai dit mon ordre. Allez , seigneur , de grace ,  
Sauvez mon triste cœur du coup qui le menace ,  
Mettez tout le sénat dans ce cher intérêt .

M A R T I A N .

Madame , il fait assez combien Léon vous plaît ,  
Et le nomme assez haut , alors qu'il vous défère  
Un choix que votre amour vous a déjà fait faire .

P U L C H E R I E .

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi ?  
Ce n'est pas le choisir que s'en remettre à moi ,  
C'est attendre l'issue à couvert de l'orage :  
Si l'on m'en applaudit , ce sera son ouvrage ;  
Et si j'en , suis blâmée , il n'y veut point de part ;  
En doute du succès , il en fuit le hasard ;  
Et lorsque je l'en veux garant vers tout le monde ,  
Il veut qu'à l'univers moi seule j'en réponde .  
Ainsi m'abandonnant au choix de mes souhaits ,  
S'il est des mécontents , moi seule je les fais ;  
Et je devrai moi seule appaiser le murmure

De ceux à qui ce choix semblera faire injure ,  
Prévenir leur révolte & calmer les mutins  
Qui porteront envie à nos heureux destins.

M A R T I A N .

Aspar vous aura vue , & cette ame chagrine . . .

P U L C H E R I E .

Il m'a vue , & j'ai vu quel chagrin le domine ;  
Mais il n'a pas laissé de me faire juger  
Du choix que fait mon cœur quel sera le danger.  
Il part de bons avis quelquefois de la haine ;  
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine ;  
Et des plus grands desseins qui veut venir à bout ,  
Être l'oreille à tous , & fait profit de tout.

M A R T I A N .

Mais vous avez promis , & la foi qui vous lie . . .

P U L C H E R I E .

Je suis impératrice , & j'étais Pulchérie.

De ce trône ennemi de mes plus doux souhaits  
Je regarde l'amour comme un de mes sujets :  
Je veux que le respect qu'il doit à ma couronne ,  
Repousse l'attentat qu'il fait sur ma personne ;  
Je veux qu'il m'obéisse au-lieu de me trahir ;  
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir ;  
Et jalouse déjà de mon pouvoir suprême ,  
Pour l'affermir sur tous je le prends sur moi-même.

M A R T I A N .

Ainsi donc ce Léon qui vous était si cher . . .

P U L C H E R I E .

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN.

Serait-il à vos yeux moins digne de l'empire ,  
Qu'alors que vous pressiez le sénat de l'élire ?

PULCHERIE.

Il fallait qu'on le vît des yeux dont je le voi ,  
Que de tout son mérite on convînt avec moi ,  
Et que par une estime éclatante & publique ,  
On mît l'amour d'accord avec la politique.  
J'aurais déjà rempli l'espoir d'un si beau feu ,  
Si le choix du sénat m'en eût donné l'aveu.  
J'aurais pris le parti dont il me faut défendre ;  
Et si jusqu'à Léon je n'ose plus descendre ,  
Il m'était glorieux le voyant souverain ,  
De remonter au trône, en lui donnant la main.

MARTIAN.

Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

PULCHERIE.

S'il a ces sentimens, ce ne sont pas les vôtres ;  
Non, seigneur, c'est Léon, c'est son juste courroux ,  
Ce sont ces déplaisirs qui s'expliquent par vous  
Vous prêtez votre bouche, & n'êtes pas capable  
De donner à ma gloire un conseil qui l'accable.

MARTIAN.

Mais ses rivaux ont-ils plus de mérite ?

PULCHERIE.

Non ;

Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom ;  
Et si de ce grand choix ma flamme est la maîtresse,  
Je commence à régner par un trait de faiblesse.



M A R T I A N.

Et tenez-vous fort sûr qu'une légéreté  
 Donnera plus d'éclat à votre dignité ?  
 Pardonnez-moi ce mot s'il a trop de franchise ;  
 Le peuple aura peut-être une ame moins soumise :  
 Il aime à censurer ceux qui lui font la loi ,  
 Et vous reprochera jusqu'au manque de foi.

P U L C H E R I E .

Je vous ai déjà dit ce qui m'en justifie :  
 Je suis impératrice , & j'étais Pulchérie.  
 J'ose vous dire plus , Léon a des jaloux ,  
 Qui n'en font pas , seigneur , même estime que nous.  
 Pour surprenant que soit l'essai de son courage ,  
 Les vertus d'empereur ne font point de son âge ;  
 Il est jeune & chez eux c'est un si grand défaut ,  
 Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.  
 Si donc j'en fais le choix , je paraîtrai le faire ,  
 Pour régner sous son nom ainsi que sous mon frère :  
 Vous-même qu'ils ont vu sous lui dans un emploi ,  
 Où vos conseils régnaient autant & plus que moi ,  
 Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire ,  
 Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'empire ?  
 Et que dans un tel choix vous vous ferez flatté  
 De garder en vos mains toute l'autorité ?

M A R T I A N.

Ce n'est pas mon dessein , madame ; & s'il faut dire  
 Sur le choix de Léon ce que le ciel m'inspire ,  
 Dès cet heureux moment qu'il fera votre époux ,  
 J'abandonne Byzance , & prends congé de vous ,  
 Pour aller dans le calme & dans la solitude ,

De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude.

Voilà comme j'aspire à gouverner l'état.

Vous m'avez commandé d'assembler le sénat ;

J'y vais , madame.

PULCHÉRIE.

Quoi , Martian m'abandonne,

Quand il faut sur ma tête affermir la couronne !

Lui de qui le grand cœur , la prudence , la foi . .

MARTIAN.

Tout le prix que j'en veux , c'est de mourir à moi.

SCÈNE II.

PULCHÉRIE , JUSTINE.

PULCHÉRIE.

QUE me dit-il , Justine , & de quelle retraite

Ose-t-il menacer l'hymen qu'il me souhaite ?

De Léon près de moi ne se fait-il l'appui ,

Que pour mieux dédaigner de me servir sous lui ?

Le hait-il ? le craint-il ? & par quelle autre cause . .

JUSTINE.

Qui que vous épousiez , il voudra même chose.

PULCHÉRIE.

S'il était dans un âge à prétendre ma foi ,

Comme il serait de tous le plus digne de moi ,

Ce qu'il donne à penser aurait quelque apparence :

Mais les ans l'ont dû mettre en entière assurance.

## J U S T I N E .

Que favons-nous , madame ? est-il deffous les cieux  
 Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux ?  
 Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes ,  
 Trouve à prendre vos fers les ames toujours prêtes ;  
 L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits :  
 Non que sur Martian j'en fache les effets ;  
 Il m'a dit comme à vous que ce grand hyménée  
 L'enverra loir d'ici finir sa destinée ;  
 Et si j'ose former quelques soupçons confus ,  
 Je parle en général , & ne fais rien de plus .

Mais pour votre Léon , êtes-vous résolue  
 A le perdre aujourd'hui de puissance absolue ?  
 Car ne l'épouser pas , c'est le perdre en effet .

## P U L C H E R I E .

Pour te montrer la gêne où son nom seul me met ,  
 Souffre que je t'explique en faveur de sa flamme  
 La tendresse du cœur après la grandeur d'ame .

Léon seul est ma joie , il est mon seul desir ;  
 Je n'en puis choisir d'autre , & n'ose le choisir :  
 Depuis trois ans unie à cette chère idée ,  
 J'en ai l'ame à toute heure , en tous lieux obsédée ;  
 Rien n'en détachera mon cœur que le trépas ,  
 Encor après ma mort n'en répondrais-je pas ;  
 Et si dans le tombeau le ciel permet qu'on aime ,  
 Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même .  
 Trône qui m'éblouis ; titres qui me flattez ,  
 Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez ?  
 Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute

A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte ?

JUSTINE.

Et vous pouvez penser à prendre un autre époux ?

PULCHÉRIE.

Ce n'est pas , tu le fais , à quoi je me résous.

Si ma gloire à Léon me défend de me rendre ,

De tout autre que lui l'amour fait me défendre.

Qu'il est fort cet amour ! sauve-m'en , si tu peux :

Vois Léon , parle-lui , dérobe-moi ses vœux :

M'en faire un prompt larcin , c'est me rendre service ,

Qui saura m'arracher des bords du précipice :

Je le crains , je me crains , s'il n'engage sa foi ,

Et je suis trop à lui , tant qu'il est tout à moi.

Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable ?

Ce héros n'a-t-il rien qui te paraisse aimable ?

Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir.

Parle , que résous-tu de faire ?

JUSTINE.

Mon devoir.

Je fors d'un fang , madame , à me rendre assez vaine ,

Pour attendre un époux d'une main souveraine ;

Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté ,

S'il la faut immoler à votre sûreté ,

J'oserai . . . Mais voici ce cher Léon , madame ,

Voulez-vous . . .

PULCHÉRIE.

Laisse-moi consulter mieux mon ame.

Je ne fais pas encor trop bien ce que je veux.

Attends un nouvel ordre , & suspends tous tes vœux.

## S C E N E III.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

P U L C H É R I E .

SEIGNEUR, qui vous ramène ? est-ce l'impatience  
D'ajouter à mes maux ceux de votre présence,  
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats ?  
Et souffrirai-je trop peu quand je ne vous vois pas ?

L É O N .

Je viens savoir mon sort.

P U L C H É R I E .

N'en foyez point en doute :  
Je vous aime & vous plains, c'est-là me peindre toute,  
C'est tout ce que je sens ; & si votre amitié  
Sentait pour mes malheurs quelque trait de pitié,  
Elle m'épargnerait cette fatale vue,  
Qui me perd, m'assassine, & vous-même vous tue.

L É O N .

Vous m'aimez, dites-vous ?

P U L C H É R I E .

Plus que jamais.

L É O N .

Hélas !

Je souffrirais bien moins si vous ne m'aimiez pas.  
Pourquoi m'aimer encor seulement pour me plaindre ?

P U L C H É R I E .

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre ?



L E O N.

Vous l'étouffez du moins sous l'orgueil scrupuleux  
 Qui fait seul tous les maux dont nous mourons tous deux.  
 Ne vous en plaignez point, le vôtre est volontaire ;  
 Vous n'avez que celui qu'il vous plait de vous faire ;  
 Et ce n'est pas pour être aux termes d'en mourir,  
 Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

P U L C H E R I E.

Moi seule je me fais les maux dont je soupire !  
 A-ce été sous son nom que j'ai brigué l'empire ?  
 Ai-je employé mes soins, mes amis que pour vous ?  
 Ai-je cherché par-là qu'à vous voir mon époux ?  
 Quoi, votre déférence à mes efforts s'oppose !  
 Elle rompt mes projets, & seule j'en suis cause !  
 M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'était dû,  
 C'est ce qui m'a perdue, & qui vous a perdu.  
 Si vous m'aimiez, seigneur, vous me deviez mieux croire,  
 Ne pas in'éresser mon devoir & ma gloire ;  
 Ce sont deux ennemis que vous nous avez faits,  
 Et que tout notre amour n'appaisera jamais.

Vous m'accablez en vain de soupirs, de tendresse ;  
 En vain mon triste cœur en vos maux s'intéresse,  
 Et vous rend, en faveur de nos communs desirs,  
 Tendresse pour tendresse, & soupirs pour soupirs :  
 Lorsqu'à des feux si beaux je rends cette justice,  
 C'est l'amante qui parle, oyez l'impératrice.

Ce titre est votre ouvrage, & vous me l'avez dit ;  
 D'un service si grand votre espoir s'applaudit,  
 Et s'est fait en aveugle un obstacle invincible,  
 Quand il a cru se faire un succès infallible.

Appuyé de mes soins , assuré de mon cœur ,  
 Il fallait m'apporter la main d'un empereur ,  
 M'élever jusqu'à vous en heureuse sujette ;  
 Ma joie était entière , & ma gloire parfaite.  
 Mais puis-je avec ce nom même chose pour vous ?  
 Il faut nommer un maître , & choisir un époux ,  
 C'est la loi qu'on m'impose , ou plutôt c'est la peine  
 Qu'on attache aux douceurs de me voir souveraine.  
 Jé fais que le sénat d'une commune voix  
 Me laisse avec respect la liberté du choix ;  
 Mais il attend de moi celui du plus grand homme  
 Qui respire aujourd'hui dans l'une & l'autre Rome.  
 Vous l'êtes , j'en suis sûre , & toutefois , hélas !  
 Un jour on le croira , mais . . .

L E O N .

On ne le croit pas ,  
 Madame , il faut encor du tems & des services ;  
 Il y faut du destin quelques heureux caprices ,  
 Et que la renommée instruite en ma faveur ,  
 Séduisant l'univers , impose à ce grand cœur.  
 Cependant admirez comme un amant se flatte.  
 J'avais cru votre gloire un peu moins délicate ;  
 J'avais cru mieux répondre à ce que je vous dois ,  
 En tenant tout de vous , qu'en vous l'offrant en moi ;  
 Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite,  
 Ce même amour pour moi tiendrait lieu de mérite.

P U L C H É R I E .

Oui , mais le tiendra-t-il auprès de l'univers ,  
 Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts ?  
 Peut-être le sénat n'ose encor vous élire ,

Et si je m'y hasarde , ofera m'en dédire ;  
Peut-être qu'il s'apprête à faire ailleurs sa cour  
Du honteux défaveu qu'il garde à notre amour ;  
Car ne nous flattons point , ma gloire inexorable  
Me doit au plus illustre , & non au plus aimable ,  
Et plus ce rang m'élève , & plus sa dignité  
M'en fait avec hauteur une nécessité.

L E O N.

Rabattez ces hauteurs où tout le cœur s'oppose ,  
Madame , & pour tous deux hasardez quelque chose :  
Tant d'orgueil & d'amour ne s'accordent pas bien ;  
Et c'est ne point aimer , que ne hasarder rien.

P U L C H E R I E.

S'il n'y faut que mon sang , je veux bien vous en croire ;  
Mais c'est trop hasarder qu'y hasarder ma gloire ;  
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours ,  
Plus je vois que c'est trop , qu'y hasarder vos jours.  
Ah , si la voix publique enflait votre espérance ,  
Jusqu'à me demander pour vous la préférence ,  
Si des noms que la gloire à l'envi me produit ,  
Le plus cher à mon-cœur faisait le plus de bruit ,  
Qu'aisément à ce bruit on me verrait souscrire ,  
Et remettre en vos mains ma personne , & l'empire !  
Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux.  
Dans le fond de ce cœur je vous préfère à tous ;  
Vous passez les plus grands , mais ils sont plus en vue :  
Vos vertus n'ont point eu toute leur étendue ;  
Et le monde , ébloui par des noms trop fameux ,  
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.  
Vous aimez , vous plaisez , c'est tout auprès des femmes ;

C'est par-là qu'on surprend , qu'on enlève leurs ames ;  
 Mais pour remplir un trône , & s'y faire estimer ,  
 Ce n'est pas tout , seigneur , que de plaire & d'aimer :  
 La plus ferme couronne est bientôt ébranlée ,  
 Quand un effort d'amour semble l'avoir volée ;  
 Et pour garder un rang si cher à nos desirs ,  
 Il faut un plus grand art que celui des soupirs :  
 Ne vous abaissez pas à la honte des larmes ,  
 Contre un devoir si fort ce sont de faibles armes ;  
 Et si de tels secours vous couronnaient ailleurs ,  
 J'aurais pitié d'un sceptre acheté par des pleurs.

L E O N .

Ah , madame , aviez-vous de si fières pensées ,  
 Quand vos bontés pour moi se sont intéressées ?  
 Me disiez-vous alors que le gouvernement  
 Demandait un autre art que celui d'un amant ?  
 Si le sénat eût joint ses suffrages au vôtre ,  
 J'en aurais paru digne , autant , ou plus qu'un autre .  
 Ce grand art de régner eût suivi tant de voix ,  
 Et vous-même...

P U L C H É R I E .

Oui , seigneur , j'aurais suivi ce choix ,  
 Sûre que le sénat , jaloux de son suffrage ,  
 Contre tout l'univers maintiendrait son ouvrage .  
 Tel contre vous & moi s'osera révolter ,  
 Qui contre un si grand corps craindrait de s'emporter ;  
 Et méprisant en moi ce que l'amour m'inspire ,  
 Respecterait en lui le démon de l'empire .

L E O N .

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux ..

P U L C H É R I E .

PULCHERIE.

N'est qu'un refus moins rude , & plus respectueux.

LEON.

Quelles illusions de gloire chimérique ,  
Quels farouches égards de dure politique ,  
Dans ce cœur tout à moi , mais qu'en vain j'ai charmé ,  
Me font le plus aimable & le moins estimé ?

PULCHERIE.

Arrêtez , mon amour ne vient que de l'estime.  
Je vous vois un grand cœur , une vertu sublime ,  
Une ame , une valeur digne de mes aïeux ;  
Et si tout le sénat avait les mêmes yeux...

LEON.

Laissons-là le sénat , & m'apprenez de grace ,  
Madame , à quel heureux je dois quitter la place ,  
Qui je dois imiter pour obtenir un jour  
D'un orgueil souverain le prix d'un juste amour.

PULCHERIE.

J'aurai peine à choisir , choisissez-le vous-même ,  
Cet heureux , & nommez qui vous voulez que j'aime ;  
Mais vous souffrez assez sans devenir jaloux.

J'aime , & si ce grand choix ne peut tomber sur vous ,  
Aucun autre du moins , quelque ordre qu'on m'en donne ,  
Ne se verra jamais maître de ma personne :  
Je le jure en vos mains , & j'y laisse mon cœur.  
N'attendez rien de plus , à moins d'être empereur ;  
Mais j'entends , empereur , comme vous devez l'être ,  
Par le choix d'un sénat qui vous prenne pour maître ,  
Qui d'un état si grand vous fasse le soutien ,  
Et d'un commun suffrage autorise le mien.

P. Corneille. Tom. VIII.

E



Je le fais rassembler exprès pour vous élire,  
 Ou me laisser moi seule à gouverner l'empire,  
 Et ne plus m'affervir à ce dangereux choix,  
 S'il ne me veut pour vous donner toutes ses voix.

Adieu, seigneur, je crains de n'être plus maîtresse  
 De ce que vos regards m'inspirent de faiblesse,  
 Et que ma peine, égale à votre déplaisir,  
 Ne coûte à mon amour quelque indigne soupir.

### S C E N E I V .

L É O N , J U S T I N E .

L E O N .

**C'**EST trop de retenue, il est tems que j'éclate.  
 Je ne l'ai point nommée ambitieuse, ingrate,  
 Mais le sujet enfin va céder à l'amant,  
 Et l'excès du respect au juste emportement.

Dites-le moi, madame, a-t-on vu perfidie  
 Plus noire au fond de l'ame, au dehors plus hardie ?  
 A-t-on vu plus d'étude arracher la raison  
 A l'indigne secours de tant de trahison ?  
 Loin d'en baïsser les yeux, l'orgueilleuse en fait gloire ;  
 Elle nous l'ose peindre en illustre victoire ;  
 L'honneur & le devoir eux seuls la font agir ;  
 Et m'étant plus fidèle, elle aurait à rougir.

J U S T I N E .

La gêne qu'elle en souffre égale bien la vôtre :  
 Pour vous elle renonce à choisir aucun autre,

Elle-même en vos mains en a fait le serment.

L E O N.

Illusion nouvelle, & pur amusement.  
 Il n'est, madame, il n'est que trop de conjonctures  
 Où les nouveaux sermens sont de nouveaux parjures.  
 Qui fait l'art de régner les rompt avec éclat,  
 Et ne manque jamais de cent raisons d'état.

J U S T I N E.

Mais si vous la piquiez d'un peu de jalousie,  
 Seigneur, si vous brouilliez par-là sa fanraïsie,  
 Son amour mal éteint pourrait vous rappeler,  
 Et sa gloire aurait peine à vous laisser aller.

L E O N.

Me soupçonneriez-vous d'avoir l'ame assez basse  
 Pour employer la feinte à tromper ma disgrâce?  
 Je suis jeune, & j'en fais trop mal ici ma cour,  
 Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

J U S T I N E.

L'agréable défaut, seigneur, que la jeunesse!  
 Et que de vos jaloux l'importune sagesse,  
 Toute fière qu'elle est, le voudrait racheter  
 De tout ce qu'elle croit, & croira mériter!  
 Mais si feindre en amour à vos yeux est un crime,  
 Portez sans feinte ailleurs votre plus tendre estime,  
 Punissez tant d'orgueil par de justes dédains,  
 Et mettez votre cœur en de plus sûres mains.

L E O N.

Vous voyez qu'à son rang elle me sacrifie,  
 Madame, & vous voulez que je la justifie!  
 Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi,

Je lui prête un exemple à me voler sa foi !

J U S T I N E.

Aimez à cela près, & sans vous mettre en peine,  
 Si c'est justifier ou punir l'inhumaine,  
 Songez que si vos vœux en étaient mal reçus,  
 On pourrait avec joie accepter ses refus.  
 L'honneur qu'on se ferait à vous détacher d'elle,  
 Rendrait cette conquête, & plus noble, & plus belle.  
 Plus il faut de mérite à vous rendre inconstant,  
 Plus en aurait de gloire un cœur qui vous attend ;  
 Car peut-être en est-il, que la princesse même  
 Condamne à vous aimer dès que vous direz, j'aime.  
 Adieu, c'en est assez pour la première fois.

L E O N.

O ciel ! délivre-moi du trouble où tu me vois.

*Fin du troisième acte.*

mac



A C T E I V.

*SCENE PREMIERE.*

J U S T I N E , I R E N E .

J U S T I N E .

N O N , votre cher Aspar n'aime point la princesse ;  
Ce n'est que pour le rang que tout son cœur s'empresse ;  
Et si l'on eût choisi mon père pour César ,  
J'aurais déjà les vœux de cet illustre Aspar .  
Il s'en est expliqué tantôt en ma présence ;  
Et tout ce que pour elle il a de complaisance ,  
Tout ce qu'il lui veut faire , ou craindre , ou dédaigner ,  
Ne doit être imputé qu'à l'ardeur de régner .

Pulchérie a des yeux qui percent le mystère ,  
Et le croit plus rival qu'ami de ce cher frère ;  
Mais comme elle balance , elle écoute aisément  
Tout ce qui peut d'abord flatter son sentiment .  
Voilà ce que j'en fais .

I R E N E .

Je ne suis point surprise  
De tout ce que d'Aspar m'apprend votre franchise .  
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit ,  
Lorsqu'à Léon tantôt j'ai dépeint son esprit ;  
Et j'en ai pénétré l'ambition secrète ,  
Jusques à pressentir l'offre qu'il vous a faite .

Puisqu'en vain je m'attache à qui ne m'aime pas,  
 Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas ;  
 Il faut à son exemple avoir ma politique,  
 Trouver à ma disgrâce une face héroïque,  
 Donner à ce divorce une illustre couleur,  
 Et sous de beaux dehors dévorer ma douleur.  
 Dites-moi cependant, que deviendra mon frère ?  
 D'un si parfait amour que faut-il qu'il espère ?

## J U S T I N E .

On l'aime, & fortement, & bien plus qu'on ne veut ;  
 Mais pour s'en détacher, on fait tout ce qu'on peut.  
 Faut-il vous dire tout ? On m'a commandé même  
 D'essayer contre lui l'art & le stratagème.  
 On me devra beaucoup, si je puis l'ébranler ;  
 On me donne son cœur si je le puis voler ;  
 Et déjà, pour essai de mon obéissance,  
 J'ai porté quelque attaque, & fait un peu d'avance.  
 Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,  
 Fidèle amant qu'il est, cette importunité ;  
 Mais pour peu qu'il vous plût appuyer l'artifice,  
 Cet appui tiendra<sup>is</sup> lieu d'un signalé service.

## I R E N E .

Ce n'est point un service à prétendre de moi,  
 Que de porter mon frère à garder mal sa foi ;  
 Et quand à vous aimer j'aurais su le réduire,  
 Quel fruit son changement pourrait-il lui produire ?  
 Vous qui ne l'aimez point, pourrez-vous l'accepter ?

## J U S T I N E .

Léon ne saurait être un homme à rejeter ;  
 Et l'on voit si souvent, après la foi donnée,



Naître un parfait amour d'un pareil hyménée ,  
Que si de son côté j'y voyais quelque jour ,  
J'espérerais bientôt de l'aimer à mon tour.

I R E N E.

C'est trop , & trop peu dire. Est-il encor à naître  
Cet amour ? est-il né ?

J U S T I N E.

Cela pourrait bien être.  
Ne l'examinons point avant qu'il en soit tems ;  
L'occasion viendra peut-être , & je l'attends.

I R E N E.

Et vous servez Léon auprès de la princesse ?

J U S T I N E.

Avec sincérité pour lui je m'intéresse ;  
Et si j'en étais crue , il aurait le bonheur  
D'en obtenir la main , comme il en a le cœur.  
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne ,  
Et souffrirais ses vœux , s'il perdait la couronne.  
Mais la princesse vient.



## SCÈNE II.

PULCHÉRIE, IRENE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

QUE fait ce malheureux,  
Irene ?

I R E N E.

Ce qu'on fait dans un sort rigoureux.  
Il soupire, il se plaint.

PULCHÉRIE.

De moi ?

I R E N E.

De sa fortune.

PULCHÉRIE.

Est-il bien convaincu qu'elle nous est commune,  
Qu'ainsi que lui, il ait j'accuse la rigueur ?

I R E N E.

Je ne pénètre point jusqu'au fond de son cœur,  
Mais je fais qu'au dehors sa douleur vous respecte,  
Elle se tait de vous.

PULCHÉRIE.

Ah, qu'elle m'est suspecte !

Un modeste reproche à ses maux fierait bien :  
C'est me trop accuser, que de n'en dire rien.  
M'aurait-il oubliée, & déjà dans son ame  
Effacé tous les traits d'une si belle flamme ?

I R E N E.

C'est par-là qu'il devrait soulager ses ennuis ,  
Madame , & de ma part j'y fais ce que je puis.

P U L C H E R I E.

Ah , ma flamme n'est point à tel point affaiblie ,  
Que je puisse endurer , Irène , qu'il m'oublie.  
Fais-lui , fais-lui plutôt soulager son ennui ,  
A croire que je souffre autant & plus que lui.  
C'est une vérité que j'ai besoin qu'il croie ,  
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie ;  
Si l'on peut nommer joie une triste douceur ,  
Qu'un digne amour conserve en dépit du malheur.  
L'ame qui l'a sentie en est toujours charmée ;  
Et même en n'aimant plus il est doux d'être aimée.

J U S T I N E.

Vous souvient-il encor de me l'avoir donné ,  
Madame ? & ce doux soin dont votre esprit gêné...

P U L C H E R I E.

Souffre un reste d'amour qui me trouble , & m'accable ;  
Je ne t'en ai point fait un don irrévocable.  
Mais je te le redis , dérobe-moi ses vœux ;  
Séduis , enlève-moi son cœur , si tu le peux.  
J'ai trop mis à l'écart celui d'impératrice ;  
Reprenons avec lui ma gloire , & mon supplice ;  
C'en est un , & bien rude , à moins que le sénat  
Mette d'accord ma flamme , & le bien de l'état.

I R E N E.

N'est-ce point avilir votre pouvoir suprême ,  
Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même ?

## P U L C H É R I E .

Irène, il te faudrait les mêmes yeux qu'à moi,  
 Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.  
 Epargne à mon amour la douleur de te dire  
 A quels troubles ce choix hasarderait l'empire :  
 Je l'ai déjà tant dit, que mon esprit lassé  
 N'en saurait plus souffrir le portrait retracé.  
 Ton frère a l'ame grande, intrépide, sublime ;  
 Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime,  
 Que si tant de vertus n'ont que moi pour appui,  
 En faire un empereur, c'est me perdre avec lui.

## I R È N E .

Quel ordre a pu du trône exclure la jeunesse ?  
 Quel astre à nos beaux jours enchaîne la faiblesse ?  
 Les vertus, & non l'âge, ont droit à ce haut rang ;  
 Et n'était le respect qu'imprime votre sang,  
 Je dirais que Léon vaudrait bien Théodose.

## P U L C H É R I E .

Sans doute, & toutefois ce n'est pas même chose.

Faible qu'était le prince à régir tant d'états,  
 Il avait des appuis que ton frère n'a pas :  
 L'empire en sa personne était héréditaire ;  
 Sa naissance le tint d'un aïeul, & d'un père ;  
 Il régna dès l'enfance, & régna sans jaloux,  
 Estimé d'assez peu, mais obéi de tous.  
 Léon peut succéder aux droits de la puissance,  
 Mais non pas au bonheur de cette obéissance,  
 Tant ce trône où l'amour par ma main l'aurait mis,  
 Dans mes premiers sujets lui ferait d'ennemis.

Tout ce qu'ont vu d'illustre & la paix, & la guerre,

Aspire à ce grand nom de maître de la terre :  
Tous regardent l'empire ainsi qu'un bien commun ,  
Que chacun veut pour soi , tant qu'il n'est pas un.  
Pleins de leur renommée , enflés de leurs services ,  
Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injustices ,  
Si ma flamme obstinée , & ses odieux soins  
L'arrêtent sur celui qu'ils estiment le moins ?  
Léon est d'un mérite à devenir leur maître ;  
Mais comme c'est l'amour qui m'aide à le connaître ,  
Tout ce qui contre nous s'osera mutiner  
Dira que je suis seule à me l'imaginer.

I R E N E.

C'est donc en vain pour lui qu'on prie , & qu'on espère ?

P U L C H E R I E.

Je l'aime , & sa personne à mes yeux est bien chère ;  
Mais si le ciel pour lui n'inspire le sénat ,  
Je sacrifierai tout au bonheur de l'état.

I R E N E.

Que pour vous imiter j'aurais l'ame ,  
D'immoler à l'état le bonheur de ma  
Madame , ou de Léon faites-nous un César ,  
Ou portez ce grand choix sur le fameux Aspar.  
Je l'aime & ferais gloire , en dépit de ma flamme ,  
De faire un maître à tous de celui de mon ame ;  
Et pleurant pour le frère en ce grand changement ,  
Je m'en consolerais à voir régner l'amant.  
Des deux têtes qu'au monde on me voit les plus chères  
Elevé l'une & l'autre au trône de vos pères ,  
Daignez . . .



## P U L C H É R I E .

Aspar serait digne d'un tel honneur ,  
 Si vous pouviez , Irène , un peu moins sur son cœur .  
 J'aurais trop à rougir , si sous le nom de femme  
 Je le faisais régner sans régner dans son ame ,  
 Si j'en avais le titre , & vous tout le pouvoir ,  
 Et qu'entre nous ma cour partageât son devoir .

## I R È N E .

Ne l'appréhendez pas ; de quelque ardeur qu'il m'aime ,  
 Il est plus à l'état , madame , qu'à lui-même .

## P U L C H É R I E .

Je le crois comme vous , & que sa passion  
 Regarde plus l'état que vous , moi , ni Léon .  
 C'est vous entendre , Irène , & vous parler sans feindre :  
 Je vois ce qu'il projette , & ce qu'il en faut craindre .  
 L'aimez-vous ?

## I R È N E .

Je l'aimai , quand je crus qu'il m'aimait ;  
 Je voyais sur son front un air qui me charmait ;  
 Mais depuis que l'air de sa flamme m'a fait mieux voir sa flamme ,  
 J'ai presque été <sup>de</sup> sa miennne , & dégagé mon ame .

## P U L C H É R I E .

Achievez ; tel qu'il est , voulez-vous l'épouser ?

## I R È N E .

Oui , madame , ou du moins le pouvoir refuser .  
 Après deux ans d'amour , il y va de ma gloire :  
 L'affront serait trop grand , & la tache trop noire ,  
 Si , dans la conjoncture où l'on est aujourd'hui ,  
 Il m'osait regarder comme indigne de lui .  
 Ses desseins vont plus haut , & voyant qu'il vous aime ,

Bien que peut-être moins que votre diadème,  
Je n'ai vu rien en moi qui le pût retenir,  
Et je ne vous l'offrais, que pour le prévenir.  
C'est ainsi que j'ai cru me mettre en assurance,  
Par l'éclat généreux d'une fausse apparence.  
Je vous cétais un bien que je ne puis garder,  
Et qu'à vous seule enfin ma gloire peut céder.

PULCHÉRIE.

Reposez-vous sur moi, votre Aspar vient.

S C E N E III.

PULCHÉRIE, ASPAR, IRENE,  
JUSTINE.

ASPAR.

MADAME,  
Déjà sur vos desseins, j'ai lu dans plus d'une ame,  
Et crois de mon devoir de vous mieux avertir  
De ce que sur tous deux on m'a fait pressentir.  
J'espère pour Léon, & j'y fais mon possible;  
Mais j'en prévois, madame, un murmure infailible,  
Qui pourra se borner à quelque émotion,  
Et peut aller plus loin que la sédition.

PULCHÉRIE.

Vous en savez l'auteur; parlez, qu'on le punisse,  
Que moi-même au sénat j'en demande justice.

## A S P A R .

Peut-être est-ce quelqu'un que vous pourriez choisir ,  
 S'il vous fallait ailleurs tourner votre desir ,  
 Et dont le choix illustre à tel point saurait plaire ,  
 Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire .  
 Comme à vous le nommer ce serait fait de lui ,  
 Ce serait à l'empire ôter un ferme appui ,  
 Et livrer un grand cœur à sa perte certaine ,  
 Quand il n'est pas encor digne de votre haine .

## P U L C H E R I E .

On me fait mal sa cour avec de tels avis ,  
 Qui sans nommer personne , en nomment plus de dix .  
 Je hais l'empressement de ces devoirs sincères ,  
 Qui ne jette en l'esprit que de vagues chimères ;  
 Et ne me présentant qu'un obscur avenir ,  
 Me donne tout à craindre , & rien à prévenir .

## A S P A R .

Le besoin de l'état est souvent un mystère ,  
 Dont la moitié se cache & l'autre est bonne à taire .

## P U L C H E R I E .

Il n'est souvent aussi qu'un pur fantôme en l'air ,  
 Que de secrets ressorts font agir & parler ,  
 Et s'arrête où le fixe une ame prévenue ,  
 Qui pour ses intérêts le forme , & le remue .  
 Des besoins de l'état si vous êtes jaloux ,  
 Fiez-vous-en à moi , qui les vois mieux que vous .  
 Martian comme vous , à vous parler sans feindre ,  
 Dans le choix de Léon voit quelque chose à craindre ;  
 Mais il m'apprend de qui je dois me défier ;  
 Et je puis , si je veux , me le sacrifier .

ASPAR.

Qui nomme-t-il, madame ?

PULCHÉRIE.

Aspar, c'est un mystère  
Dont la moitié se dit, & l'autre est bonne à taire.  
Si l'on hait tant Léon, du moins réduisez-vous  
A faire qu'on m'admette à régner sans époux.

ASPAR.

Je ne l'obtiendrai point, la chose est sans exemple.

PULCHÉRIE.

La matière au vrai zèle en est d'autant plus ample ;  
Et vous en montrerez de plus rares effets,  
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR.

Oui, mais qui voulez-vous que le sénat vous donne,  
Madame, si Léon...

PULCHÉRIE.

Ou Léon, ou personne.

A l'un de ces deux points amenez les <sup>crits.</sup> <sup>l'ér</sup> <sup>ix.</sup>  
Vous adorez Irène, Irène est votre p  
Je la laisse avec vous, afin que votre zèle  
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.  
Justine, suivez-moi.



## S C E N E I V .

A S P A R , I R E N E .

I R E N E .

C E prix qu'on vous promet ,  
 Sur votre ame , seigneur , doit faire peu d'effet .  
 La mienne toute acquise à votre ardeur sincère ,  
 Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de salaire ;  
 Et l'amour à tel point vous rend maître du mien ,  
 Que me donner à vous , c'est ne vous donner rien .

A S P A R .

Vous dites vrai , madame , & du moins j'ose dire ,  
 Que me donner un cœur au-dessous de l'empire ,  
 Un cœur qui me veut faire une honteuse loi ,  
 C'est ne me donner rien qui soit digne de moi .

I R E N E .

Indigne que je suis d'une foi si douteuse ,  
 Vous fais-je quelque loi qui puisse être honteuse ?  
 Et si Léon devait l'empire à votre appui ,  
 Lui qui vous y ferait le premier d'après lui ,  
 Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maître ,  
 Seigneur , vous qui voyez que vous ne pouvez l'être ?

Mettez-vous , j'y consens , au-dessus de l'amour ,  
 Si pour monter au trône il s'offre quelque jour ,  
 Qu'à ce glorieux titre un amant soit volage ,  
 Je puis l'en estimer , l'en aimer davantage ,

Et



Et voir avec plaisir la belle ambition  
 Triompher d'une ardente & longue passion.  
 L'objet le plus charmant doit céder à l'empire.  
 Régnez , j'en dédirai mon cœur , s'il en soupire.  
 Vous ne m'en croyez pas , seigneur , & toutefois  
 Vous régneriez bientôt , si l'on suivait ma voix.  
 Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.  
 Je viens de vous offrir moi-même à la princesse ;  
 Et je sacrifiais mes plus chères ardeurs  
 A l'honneur de vous mettre au faite des grandeurs,  
 Vous savez sa réponse , ou *Léon* ou *personne*.

A S P A R.

C'est agir en amante , & généreuse , & bonne :  
 Mais sûre d'un refus qui doit rompre le coup ,  
 La générosité ne coûte pas beaucoup.

I R E N E.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,  
 Et ne me voulez pas devoir la moindre chose !  
 Ah , si j'osais , seigneur , vous appell<sup>naï</sup>. ngrat !

A S P A R.

L'offre sans doute est rare & ferait grand éclat ,  
 Si pour mieux éblouir vous aviez eu l'adresse  
 D'ébranler tant soit peu l'esprit de la princesse :  
 Elle est impératrice , & d'un seul , *je le veux* ,  
 Elle peut de Léon faire un monarque heureux :  
 Qu'a-t-il besoin de moi , lui qui peut tout sur elle ?

I R E N E.

N'insultez point , seigneur , une flamme si belle ;  
 L'amour las de gémir sous les raisons d'état ,

Pourrait n'en croire pas tout-à-fait le sénat.

A S P A R.

L'amour n'a qu'à parler. Le sénat , quoiqu'on pense ,  
N'aura que du respect & de la déférence ;  
Et de l'air dont la chose a déjà pris son cours ,  
Léon pourra se voir empereur pour trois jours.

I R E N E.

Trois jours peuvent suffire à faire bien des choses ;  
La cour en moins de tems voit cent métamorphoses :  
En moins de tems un prince , à qui tout est permis ,  
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais & faux amis.

A S P A R.

L'amour qui parle ainsi ne paraît pas fort tendre.  
Mais je vous aime assez , pour ne vous pas entendre ;  
Et dirai toutefois , sans m'en embarrasser ,  
Qu'il est un peu bien tôt pour vous de menacer.

I R E N E.

Je ne menace point , seigneur , mais je vous aime  
Plus que moi , plus encor que ce cher frère même.  
L'amour tendre est timide & craint pour son objet ,  
Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

A S P A R.

Vous m'aimez , je le crois , du moins cela peut être ;  
Mais de quelle façon le faites-vous connaître ?  
L'amour inspire-t-il ce rare empressement  
De voir régner un frère aux dépens d'un amant ?

I R E N E.

Il m'inspire à regret la peur de votre perte.

Régnez , je vous l'ai dit , la porte en est ouverte.  
Vous avez du mérite & je manque d'appas ;  
Dédaignez , quittez-moi , mais ne vous perdez pas.  
Pour le salut d'un frère ai-je si peu d'alarmes ,  
Qu'il y faille ajouter d'autres sujets de larmes ?  
C'est assez que pour vous j'ose en vain soupirer :  
Ne me réduisez point , seigneur , à vous pleurer.

A S P A R.

Gardez , gardez vos pleurs pour ceux qui sont à plaindre :  
Puisque vous m'aimez tant , je n'ai point lieu de craindre.  
Quelque peine qu'on doive à ma témérité ,  
Votre main qui m'attend fera ma sûreté ;  
Et contre le courroux le plus inexorable  
Elle me servira d'asyle inviolable.

I R E N E.

Vous la voudrez peut-être & la voudrez trop tard.  
Ne vous exposez point , seigneur , à ce hasard ;  
Je doute si j'aurais toujours même tendresse ,  
Et pourrais de ma main n'être pas la maîtresse.  
Je vous parle sans feindre & ne fais point railler ,  
Lorsqu'au salut commun il nous faut travailler.

A S P A R.

Et je veux bien aussi vous répondre sans feindre  
J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre ,  
Madame , & dans l'orgueil que vous-même approuvez ,  
L'amitié de Léon a ses droits conservés :  
Mais ni cette amitié , ni cet amour si tendre ,  
Quelques soins , quelque effort qu'il vous en plaise attendre ,  
Ne me verront jamais l'esprit persuadé ,

Que je doive obéir à qui j'ai commandé,  
 A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,  
 J'aurai droit & long-tems de commander encore.  
 Magloire qui s'oppose à cet abaissement,  
 Trouve en tous mes égaux le même sentiment.  
 Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire.  
 Qu'elle épouse Léon, tous sont prêts d'y souscrire;  
 Mais je ne réponds pas d'un long respect en tous,  
 A moins qu'il associe aussi-tôt l'un de nous.  
 La chose est peu nouvelle, & je ne vous propose  
 Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose.  
 C'est par-là que l'empire est tombé dans ce sang,  
 Si fier de sa naissance & si jaloux du rang.  
 Songez sur cet exemple à vous rendre justice,  
 A me faire empereur pour être impératrice;  
 Vous avez du pouvoir, madame, usez-en bien,  
 Et pour votre intérêt attachez-vous au mien.

## I R E N E .

Léon dispose-t-il du cœur de la princesse ?  
 C'est un cœur fier & grand; le partage la blesse;  
 Elle veut tout ou rien, & dans ce haut pouvoir  
 Elle éteindra l'amour plutôt que d'en déchoir.  
 Près d'elle avec le tems nous pourrons davantage:  
 Ne pressons point, seigneur, un si juste partage.

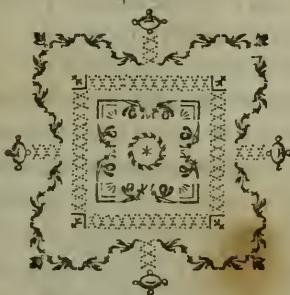
## A S P A R .

Vous le voudrez peut-être, & le voudrez trop tard;  
 Ne laissez point long-tems nos destins au hasard;  
 J'attends de votre amour cette preuve nouvelle.  
 Adieu, madame.

I R E N E.

Adieu , l'ambition est belle ;  
 Mais vous n'êtes, seigneur , avec ce sentiment ,  
 Ni véritable ami , ni véritable amant.

*Fin du quatrième acte.*





## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E .

P U L C H É R I E , J U S T I N E .

P U L C H É R I E .

**J**USTINE, plus j'y pense, & plus je m'inquiète :  
 Je crains de n'avoir plus une amour si parfaite ;  
 Et que si de Léon on me fait un époux ,  
 Un bien si désiré ne me soit plus si doux .  
 Je ne sais si le rang m'aurait fait changer d'ame ;  
 Mais je tremble à penser que je serais sa femme ,  
 Et qu'on n'épouse point l'amant le plus chéri ,  
 Qu'on ne se fasse un maître aussi-tôt qu'un mari .  
 J'aimerais à régner avec l'indépendance  
 Que des vrais souverains s'affure la prudence :  
 Je voudrais que le ciel inspirât au sénat  
 De me laisser moi seule à gouverner l'état ,  
 De m'épargner ce maître ; & vois d'un œil d'envie  
 Toujours Sémiramis , & toujours Zénobie .  
 On triompha de l'une , & pour Sémiramis ,  
 Elle usurpa le nom , & l'habit de son fils ;  
 Et sous l'obscurité d'une longue tutelle ,  
 Cet habit & ce nom régnaient tous deux plus qu'elle :  
 Mais mon cœur de leur sort n'en est pas moins jaloux ;  
 C'était régner enfin & régner sans époux ,

Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire ;  
Et le déguisement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE.

Que les choses bientôt prendraient un autre tour ,  
Si le sénat prenait le parti de l'amour :  
Que bientôt. . . mais je vois Aspar avec mon père.

PULCHÉRIE.

Sachons d'eux quel destin le ciel vient de me faire.

## SCÈNE II.

ASPAR , MARTIAN , PULCHÉRIE ,  
JUSTINE.

MARTIAN.

MADAME , le sénat nous députe tous deux ,  
Pour vous jurer encor qu'il suivra tous vos vœux ,  
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire ,  
C'est faire un attentat que de vous rien prescrire ;  
Et son respect vous prie une seconde fois  
De lui donner vous seule un maître à votre choix.

PULCHÉRIE.

Il pouvait le choisir.

MARTIAN.

Il s'en défend l'audace ,  
Madame , & sur ce point il vous demande grace.

PULCHÉRIE.

Pourquoi donc m'en fait-il une nécessité ?

M A R T I A N .

Pour donner plus de force à votre autorité.

P U L C H E R I E .

Son zèle est grand pour elle, il faut le satisfaire,  
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.

Sexe, ton sort en moi ne peut se démentir,  
Pour être souveraine, il faut m'affujettir;  
En montant sur le trône entrer dans l'esclavage,  
Et recevoir des loix de qui me rend hommage.

Allez, dans quelques jours je vous ferai savoir  
Le choix que par son ordre aura fait mon devoir.

A S P A R .

Il tiendrait à faveur, & bien haute, & bien rare,  
De le savoir, madame, avant qu'il se sépare.

P U L C H E R I E .

Quoi, pas un seul moment pour en délibérer!  
Mais je ferais un crime à le plus différer;  
Il vaut mieux, pour essai de ma toute-puissance,  
Montrer un digne effet de pleine obéissance.  
Retirez-vous, Aspar, vous aurez votre tour.



## SCÈNE III.

PULCHÉRIE, MARTIAN,  
JUSTINE.

PULCHÉRIE.  
ON m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour ;  
Seigneur , serait-il vrai ?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit , madame ?

PULCHÉRIE.

Vos services , mes yeux , le trouble de votre ame ,  
L'exil que mon hymen vous devait imposer ,  
Sont-ce là des témoins , seigneur , à récuser ?

MARTIAN.

C'est donc à moi , madame , à confesser mon crime  
L'amour naît aisément du zèle & de l'estime ;  
Et l'assiduité près d'un charmant objet  
N'attend point notre aveu pour faire son effet.

Il m'est honteux d'aimer ; il vous l'est d'être aimée  
D'un homme dont la vie est déjà consumée ,  
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pu voir  
Jusqu'où ses yeux charmés ont trahi son devoir.  
Mon cœur qu'un si long âge en mettait hors d'alarmes ,  
S'est vu livré par eux à ces dangereux charmes.  
En vain , madame , en vain je m'en suis défendu ;  
En vain j'ai su me taire , après m'être rendu.  
On m'a forcé d'aimer , on me force à le dire.  
Depuis plus de dix ans je languis , je soupire ,

Sans que de tout l'excès d'un si long déplaisir  
 Vous ayez pu surprendre une larme , un soupir ;  
 Mais enfin la langueur qu'on voit sur mon visage ,  
 Est encor plus l'effet de l'amour que de l'âge.  
 Il faut faire un heureux , le jour n'en est pas loin ;  
 Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin ,  
 Si mes maux , & ce feu digne de votre haine ,  
 Cherchent dans un exil leur remède , & sa peine.  
 Adieu , vivez heureuse , & si tant de jaloux . . .

P U L C H E R I E .

Ne partez pas , seigneur , je les tromperai tous ;  
 Et puisque de ce choix aucun ne me dispense ,  
 Il est fait , & de tel à qui pas un ne pense .

M A R T I A N .

Quel qu'il soit , il fera l'arrêt de mon trépas ,  
 Madame .

P U L C H E R I E .

Encor un coup , ne vous éloignez pas .  
 Seigneur , jusques ici vous m'avez bien servie ;  
 Vos lumières ont fait tout l'éclat de ma vie ;  
 La vôtre s'est usée à me favoriser .  
 Il faut encor plus faire , il faut . . .

M A R T I A N .

Quoi ?

P U L C H E R I E .

M'épouser .

M A R T I A N .

Moi , madame !

P U L C H E R I E .

Oui , seigneur , c'est le plus grand service



Que vos soins puissent rendre à votre impératrice.  
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux,  
Jusques à souhaiter des fils, & des neveux.  
Mon aïeul dont par-tout les hauts faits retentissent,  
Voudra bien qu'avec moi ses descendans finissent,  
Que j'en sois la dernière, & ferme dignement  
D'un si grand empereur l'auguste monument.  
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expose  
A laisser des Césars du sang de Théodose.  
Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer,  
Moi qui n'ai que trop vu ce sang dégénérer,  
Et qui, s'il est fécond en illustres princesses,  
Dans les princes qu'il forme ne montre que faiblesses.

Ce n'est pas que Léon choisi pour souverain,  
Pour me rendre à mon rang, n'eût obtenu ma main;  
Mon amour à ce prix se fut rendu justice;  
Mais puisqu'on m'a sans lui nommée impératrice,  
Je dois à ce haut rang d'assez nobles projets,  
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes sujets.  
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre,  
Qui des Césars pour moi puisse grossir le nombre;  
Un mari, qui content d'être au-dessus des rois,  
Me donne ses clartés, & dispense mes loix;  
Qui n'étant en effet que mon premier ministre,  
Pare ce que sous moi l'on craindrait de sinistre,  
Et pour tenir en bride un peuple sans raison,  
Paraisse mon époux, & n'en ait que le nom.

Vous m'entendez, seigneur, & c'est assez vous dire;  
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire.  
Eblouissons le peuple, & vivons entre nous,

Comme s'il n'était point d'épouse , ni d'époux.  
 Si ce n'est posséder l'objet de votre flamme ,  
 C'est vous rendre du moins le maître de son ame ,  
 L'ôter à vos rivaux , vous mettre au-dessus d'eux ,  
 Et de tous mes amans vous voir le plus heureux.

M A R T I A N .

Madame . . .

P U L C H E R I E .

A vos hauts faits je dois ce grand salaire ;  
 Et j'acquitte envers vous , & l'état , & mon frère.

M A R T I A N .

Aurait-on jamais cru , madame . . .

P U L C H E R I E .

Allez , seigneur ,

Allez en plein sénat faire voir l'empereur.  
 Il demeure assemblé pour recevoir son maître ;  
 Allez-y de ma part vous faire reconnaître ;  
 Ou si votre souhait ne répond pas au mien ,  
 Faites grace à mon sexe , & ne m'en dites rien.

M A R T I A N .

Souffrez qu'à vos genoux , madame . . .

P U L C H E R I E .

Allez , vous dis-je.

Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige ;  
 Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ses sentimens ,  
 N'en veut , ni de refus , ni de remerciemens.  
 Faites entrer Aspar.



## SCÈNE IV.

PULCHERIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHERIE.

QUE faites-vous d'Irène ?  
Quand l'épouserez-vous ? Ce mot vous fait-il peine ?  
Vous ne répondez point !

A S P A R.

Non, madame, & je dois  
Ce respect aux bontés que vous avez pour moi.  
Qui se tait obéit.

PULCHERIE.

J'aime assez qu'on s'explique.  
Les silences de cour ont de la politique ;  
Si-tôt que nous parlons, qui consent, applaudit ;  
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.  
Le tems m'éclaircira de ce que je soupçonne.  
Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'ordonne.  
Léon vous faisait peine, & j'ai dompté l'amour,  
Pour vous donner un maître admiré dans la cour,  
Adoré dans l'armée, & que de cet empire  
Les plus fermes soutiens feraient gloire d'élire ;  
C'est Martian.

A S P A R.

Tout vieil, &amp; tout cassé qu'il est !

## PULCHERIE.

Tout vieil & tout cassé je l'épouse , il me plaît.  
 J'ai mes raisons. Au reste , il a besoin d'un gendre ,  
 Qui partage avec lui les soins qu'il lui faut prendre ,  
 Qui soutienne des ans penchés dans le tombeau ,  
 Et qui porte sous lui la moitié d'un fardeau.  
 Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place ?  
 Une seconde fois vous paraissez de glace ?

## A S P A R .

Madame , Aréobinde , & Procope , tous deux  
 Ont engagé leur cœur , & formé d'autres vœux.  
 Sans cela je dirais. . .

## PULCHERIE.

Et sans cela moi-même  
 J'élèverais Aspar à cet honneur suprême ;  
 Mais quand il serait homme à pouvoir aisément ,  
 Renoncer aux douceurs de son attachement ,  
 Justine n'aurait pas une ame assez hardie ,  
 Pour accepter un cœur noirci de perfidie ,  
 Et vous regarderait comme un volage esprit ,  
 Toujours prêt à donner où la fortune rit.  
 N'en savez-vous aucun de qui l'ardeur fidelle. . .

## A S P A R .

Madame , vos bontés choisront mieux pour elle ;  
 Comme pour Martian elles nous ont surpris ,  
 Elle sauront encor surprendre nos esprits.  
 Je vous laisse en résoudre.

## PULCHERIE.

Allez , & pour Irène ,

Si vous ne sentez rien en l'ame qui vous gêne,  
Ne faites plus douter de vos longues amours,  
Ou je dispose d'elle avant qu'il soit deux jours.

SCÈNE V.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.  
CE n'est pas encor tout, Justine, je veux faire  
Le malheureux Léon successeur de ton père.  
Y contribueras-tu ? prêteras-tu la main  
Au glorieux succès d'un si noble dessein ?

JUSTINE.  
Et la main, & le cœur sont en votre puissance.  
Madame, doutez-vous de mon obéissance,  
Après que par votre ordre il m'a déjà coûté  
Un conseil contre vous qui doit l'avoir flatté ?

PULCHÉRIE.  
Achevons, le voici. Je réponds de ton père ?  
Son cœur est trop à moi pour nous être contraire.





## S C E N E VI.

PULCHERIE, LÉON, JUSTINE.

L E O N.

J E me le difais bien que vos nouveaux fermens,  
Madame, ne feraient que des amufemens.

P U L C H E R I E.

Vous commencez d'un air. . .

L E O N.

J'achèverai de même,  
Ingrate, ce n'est plus ce Léon qui vous aime,  
Non, ce n'est plus. . .

P U L C H E R I E.

Sachez. . .

L E O N.

Je ne veux rien savoir,  
Et je n'apporte ici ni respect, ni devoir.  
L'impétueuse ardeur d'une rage inquiète,  
N'y vient que mériter la mort que je fouhaite;  
Et les emportemens de ma juste fureur  
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.  
Oui, comme Pulchérie, & comme impératrice,  
Vous n'avez eu pour moi, que détour, qu'injustice.  
Si vos fausses bontés ont fu me décevoir,  
Vos fermens m'ont réduit au dernier défefpoir.

P U L C H E R I E.

Ah, Léon!

L E O N.

L E O N.

Par quel art , que je ne puis comprendre ,  
Forcez-vous d'un soupir ma fureur à se rendre ?  
Un coup d'œil en triomphe , & dès que je vous vois ,  
Il ne me souvient plus de vos manques de foi !  
Ma bouche se refuse à vous nommer parjure ,  
Ma douleur se défend jusqu'au moindre murmure ;  
Et l'affreux désespoir qui m'amène en ces lieux ,  
Cède au plaisir secret d'y mourir à vos yeux.  
J'y vais mourir , madame , & d'amour , non de rage ;  
De mon dernier soupir recevez l'humble hommage ;  
Et si de votre rang la fierté le permet ,  
Recevez-le , de grace , avec quelque regret.  
Jamais fidèle ardeur n'approcha de ma flamme ,  
Jamais frivole espoir ne flatta mieux une ame ;  
Je ne méritais pas qu'il eût aucun effet ,  
Ni qu'un amour si pur se vît mieux satisfait ;  
Mais quand vous m'avez dit : *quelque ordre qu'on me donne ,  
Nul autre ne sera maître de ma personne ,*  
J'ai dû me le promettre , & toutefois , hélas !  
Vous passez , dès demain , madame , en d'autres bras ;  
Et dès ce même jour vous perdez la mémoire  
De ce que vos bontés me commandaient de croire ,

P U L C H E R I E.

Non , je ne la perds pas , & fais ce que je dois.  
Prenez des sentimens qui soient dignes de moi.  
Et ne m'accusez point de manquer de parole ,  
Quand pour vous la tenir , moi-même je m'immole ,

L E O N.

Quoi , vous n'épousez pas Marïan dès demain ?

P U L C H É R I E .

Savez-vous à quel prix je lui donne la main ?

L E O N .

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achète ?

P U L C H É R I E .

Sortez , sortez du trouble où votre erreur vous jette ;  
 Et fachez qu'avec moi ce grand titre d'époux  
 N'a point de privilège à vous rendre jaloux ;  
 Que sous l'illusion de ce faux hyménée ,  
 Je fais vœu de mourir telle que je suis née ;  
 Que Martian reçoit & ma main & ma foi ,  
 Pour me conserver tout , & tout l'empire à moi ;  
 Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne  
 Ne le fera jamais maître de ma personne.

Est-ce tenir parole , & reconnaissez-vous  
 A quel point je vous fers , quand j'en fais mon époux ?  
 C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire ,  
 C'est pour vous le garder qu'il me plaît de l'élire.  
 Rendez-vous, comme lui , digne de ce dépôt ,  
 Que son âge penchant vous remettra bientôt ;  
 Suivez-le pas à pas , & marchant dans sa route ,  
 Mettez ce premier rang après lui hors de doute.  
 Etudiez sous lui ce grand art de régner ,  
 Que tout autre aurait peine à vous mieux enseigner ;  
 Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre ,  
 Attachez-vous au trône , & faites-vous son gendre ,  
 Je vous donne Justine.

L E O N .

A moi , madame ?

PULCHÉRIE.

A vous,  
Que je m'étais promis moi-même pour époux.

LÉON.

Ce n'est donc pas assez de vous avoir perdue,  
De voir en d'autres mains la main qui m'était due,  
Il faut aimer ailleurs ?

PULCHÉRIE.

Il faut être empereur ,  
Et le sceptre à la main justifier mon cœur ,  
Montrer à l'univers , dans le héros que j'aime ,  
Tout ce qui rend un front digne du diadème ;  
Vous mettre à mon exemple au-dessus de l'amour ,  
Et par mon ordre enfin régner à votre tour.  
Justine a du mérite , elle est jeune , elle est belle :  
Tous vos rivaux pour moi le vont être pour elle ;  
Et l'empire pour dot est un trait si charmant ,  
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LÉON.

Oui, madame, après vous elle est incomparable,  
Elle est de votre cour la plus considérable,  
Elle a des qualités à se faire adorer ;  
Mais, hélas ! jusqu'à vous j'avais droit d'aspirer.  
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite ?  
Que sans amour pour elle à m'aimer je l'invite ?  
Qu'en vous laissant mon cœur je demande le sien,  
Et lui promette tout pour ne lui donner rien ?

PULCHÉRIE.

Et ne savez-vous pas qu'il est des hyménées

Que font fans nous au ciel les belles destinées ?  
 Quand il veut que l'effet en éclate ici bas ,  
 Lui-même il nous entraîne où nous ne pensons pas ;  
 Et dès qu'il les résout , il fait trouver la voie  
 De nous faire accepter ses ordres avec joie.

L E O N .

Mais ne vous aimer plus ! vous voler tous mes vœux !

P U L C H É R I E .

Aimez-moi , j'y consens ; je dis plus , je le veux ;  
 Mais comme impératrice , & non plus comme amante ,  
 Que la passion cesse & que le zèle augmente.  
 Justine qui m'écoute agréera bien , seigneur ,  
 Que je conserve ainsi ma part en votre cœur.  
 Je connais tout le sien. Rendez-vous plus traitable ,  
 Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable ,  
 Et laissez-vous conduire à qui fait mieux que vous  
 Les chemins de vous faire un sort illustre & doux.  
 Croyez-en votre amante & votre impératrice :  
 L'une aime vos vertus , l'autre leur rend justice ;  
 Et sur Justine & vous je dois pouvoir assez ,  
 Pour vous dire à tous deux , jè parle , obéissez.

L E O N . à Justine.

J'obéis donc , madame , à cet ordre suprême ,  
 Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à lui-même :  
 Mais enfin jè ne fais quand jè pourrai donner  
 Ce que je ne puis même offrir sans le gêner ;  
 Et cette offre d'un cœur entre les mains d'une autre ,  
 Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

J U S T I N E .

Il est assez à moi dans de si bonnes mains ,



Pour n'en point redouter de vrais & longs dédains ;  
 Et je vous répondrais d'une amitié sincère ,  
 Si j'en avais l'aveu de l'empereur mon père.  
 Le tems fait tout, seigneur.

SCÈNE DERNIÈRE.

PULCHÉRIE , MARTIAN , LÉON ,  
 JUSTINE.

MARTIAN.

D'UNE commune voix,  
 Madame, le sénat accepte votre choix.  
 A vos bonrés pour moi votre alégresse unie  
 Soupire après le jour de la cérémonie ;  
 Et le serment pré é pour n'en retarder rien,  
 A votre auguste nom vient de mêler le mien.

PULCHÉRIE.

Cependant j'ai sans vous disposé de Justine,  
 Seigneur, & c'est Léon à qui je la destine.

MARTIAN.

Pourrais-je lui choisir un plus illustre époux,  
 Que celui que l'amour avait choisi pour vous ?  
 Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'empire ?  
 S'y faire des emplois où l'univers l'admire,  
 Afin que par votre ordre & les conseils d'Aspar,

Nous l'installions au trône & le nommions César.

PULCHÉRIE.

Allons tout préparer pour ce double hyménée ,  
En ordonner la pompe , en choisir la journée.  
D'Irène avec Aspar j'en voudrais faire autant ;  
Mais j'ai donné deux jours à cet esprit flottant ,  
Et laissé jusques-là ma faveur incertaine ,  
Pour régler son destin sur le destin d'Irène.

*Fin du cinquième & dernier acte.*



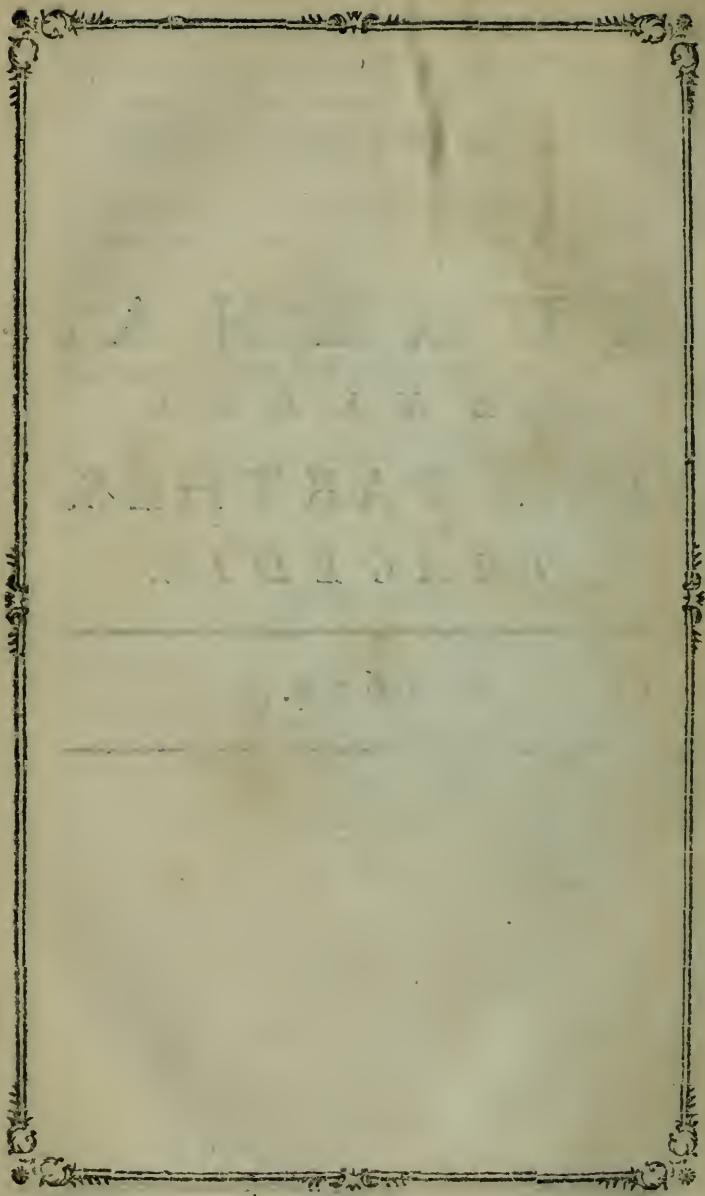
SURÉNA,  
GÉNÉRAL  
DES PARTHES.  
TRAGÉDIE.

---

---

1674.

---



P R É F A C E  
 DE L'ÉDITEUR.

SURÉNA n'est point un nom propre, c'est un titre d'honneur, un nom de dignité. Le *Suréna* des Parthes était l'*Ethmadoulet* des Persans d'aujourd'hui, le grand visir des Turcs. Cette méprise ressemble à celle de plusieurs de nos écrivains, qui ont parlé d'un *Azem*, grand visir de la Porte Ottomane, ne sachant pas que *Visir Azem*, signifie *grand Visir*. Mais la méprise est bien plus pardonnable à *Corneille* qu'à ces historiens, parce que l'histoire des Parthes nous est bien moins connue que celle des nouveaux Persans & des Turcs.

Le tragédie de *Suréna* fut jouée les derniers jours de 1674, & les premiers de 1675 : elle roule toute entière sur l'amour. Il semblait que *Corneille* voulût jouter contre *Racine*. Ce grand homme avait donné son *Iphigénie*, la même année 1674. J'avoue que je regarde *Iphigénie*, comme le chef-d'œuvre de la scène ; & je souscris à ces beaux vers de *Despréaux* :

*Jamais Iphigénie en Aulide immolée,  
 Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée,*



*Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,  
En a fait sous ton nom verser la Champmélé.*

Veut-on de la grandeur? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, passionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique? tout le rôle d'*Ulysse* en est plein; & c'est une politique parfaite, uniquement fondée sur l'amour du bien public; elle est adroite; elle est noble; elle ne differte point; elle augmente la terreur, *Clytemnestre* est le modèle du grand pathétique; *Iphigénie* celui de la simplicité noble & intéressante; *Agamemnom* est tel qu'il doit être: & quel style; c'est-là le vrai sublime.

Après *Suréna*, *Pierre Corneille* renonça au théâtre, auquel il eût dû renoncer plus tôt. Il survécut près de dix ans à cette pièce, & fut témoin des succès mérités de son illustre rival; mais il avait la consolation de voir représenter ses anciennes pièces avec des applaudissemens toujours nouveaux; & c'est aux beaux morceaux de ces anciens ouvrages que nous renvoyons le lecteur. Il remarquera que tout ce qui est bien pensé dans ces chefs-d'œuvre est presque toujours bien exprimé, à quelques tours & quelques termes près qui ont vieilli; & qu'il n'est obscur, guindé, alembiqué, incorrect, faible & froid,

que quand il n'est pas soutenu par la force du sujet. Presque tout ce qui est mal exprimé chez lui ne méritait pas d'être exprimé. Il écrivait très-inégalement ; mais je ne fais s'il avait un génie inégal , comme on le dit ; car je le vois toujours , dans ses meilleures pièces , & dans ses plus mauvaises , attaché à la solidité du raisonnement , à la force & à la profondeur des idées , presque toujours plus occupé de disserter que de toucher ; plein de ressources , jusques dans les sujets les plus ingrats , mais de ressources souvent peu tragiques ; choisissant mal tous ses sujets , depuis *Œdipe* ; inventant des intrigues , mais petites , sans chaleur , & sans vie ; s'étant fait un mauvais style , pour avoir travaillé trop rapidement ; & cherchant à se tromper lui-même sur ses dernières pièces. Son grand mérite est d'avoir trouvé la France agreste , grossière , ignorante , sans esprit , sans goût vers le tems du *Cid* , & de l'avoir changée : car l'esprit , qui règne au théâtre est l'image fidèle de l'esprit d'une nation. Non-seulement on doit à *Corneille* la tragédie , la comédie , mais on lui doit l'art de penser.

Il n'eut pas le pathétique des Grecs ; il n'en donna une idée que dans le dernier acte de *Rodogune* ; & le tableau que forme le cinquième acte , me paraît avec ses défauts très-supérieur à tout

ce que la Grèce admirait. Le tableau du cinquième acte d'*Athalie* est dans ce grand goût. Il faut avouer que tous les derniers actes des autres pièces, sans exception, sont maigres, décharnés, faibles en comparaison. Si vous exceptez ces deux spectacles frappans, nos tragédies françaises ont été trop souvent des recueils de dialogues plutôt que des actions pathétiques. C'est par-là que nous péchons principalement. Mais avec ce défaut, & quelques autres auxquels la nécessité de faire cinq actes assujettit les auteurs, on avoue que la scène française est supérieure à celle de toutes les nations anciennes & modernes. Cet art est absolument nécessaire dans une grande ville telle que Paris : mais avant *Corneille* cet art n'existait pas ; & après *Racine*, il paraît impossible qu'il s'accroissît.

Il n'est pas plus possible de faire un commentaire sur la pièce de *Suréna* que sur *Agésilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Pertharite*, *Tite & Bérénice*, la *Toison d'Or*, *Théodore*. Si on a fait quelques réflexions sur *Othon*, c'est qu'en effet les beaux vers répandus dans la première scène, soutenaient un peu le commentateur dans ce travail ingrat & dégoûtant. Je finirai par dire qu'il ne faut examiner que les ouvrages qui ont des beautés avec des défauts, afin d'apprendre aux jeunes gens à éviter les uns, & à imiter les autres : mais pour les pièces aussi mal inventées que mal écrites où les

fautes innombrables ne sont pas rachetées par une seule belle scène, il est très-inutile de commenter ce qu'on ne peut lire.

On n'aura donc ici qu'une seule observation, que j'ai déjà souvent indiquée; c'est que plus *Corneille* vieillissait, plus il s'obstinait à traiter l'amour, lui qui dans son dépit de réussir si mal, se plaignait que *la seule tendresse fût toujours à la mode*. D'ordinaire la vieillese dédaigne des faiblesses qu'elle ne ressent plus. L'esprit contracte une fermeté sévère qui va jusqu'à la rudesse. Mais *Corneille* au contraire mit dans ses derniers ouvrages plus de galanterie que jamais, & quelle galanterie! peut-être voulait-il jeter contre *Racine* dont il sentait malgré lui la prodigieuse supériorité dans l'art si difficile de rendre cette passion aussi noble, aussi tragique qu'intéressante. Il imprima. . . qu' *Othon ni Suréna, ne sont point des cadets indignes de Cinna*. Ils étaient pourtant des cadets très-indignes, & *Pacorus, & Euridice, & Palmis, & le Suréna* parlent d'amour comme des bourgeois de Paris,

Si le mérite est grand, l'estime est un peu forte.  
 Vous la pardonnerez à l'amour qui m'emporte.  
 Comme vous le forcez à se trop expliquer,  
 S'il manque de respect vous l'en faites manquer.  
 Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime  
 Qu'on voudrait que partout on l'estimât de même.

Et la pente est si douce à vanter ce qu'il vaut  
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

C'est dans ce style ridicule que *Corneille* fait l'amour dans ses vingt dernières tragédies, & dans quelques unes des premières. Quiconque ne sent pas ce défaut est sans aucun goût; & quiconque veut le justifier se ment à lui-même. Ceux qui m'ont fait un crime d'être trop sévère, m'ont forcé à l'être véritablement, & à n'adoucir aucune vérité. Je ne dois rien à ceux qui sont de mauvaise foi. Je ne dois compte à personne de ce que j'ai fait pour une descendante de *Corneille* & de ce que j'ai fait pour satisfaire mon goût. Je connais mieux les beaux morceaux de ce grand génie que ceux qui feignent de respecter les mauvais. Je fais par cœur tout ce qu'il a fait d'excellent. Mais on ne m'imposera silence en aucun genre sur ce qui me paraît défectueux.

Ma devise a toujours été *fari quæ sentiat.*





AVERTISSEMENT

DE P. CORNEILLE.

LE sujet de cette tragédie est tiré de Plutarque & d'Appian Alexandrin. Ils disent tous deux que Suréna était le plus noble, le plus riche, le mieux fait, & le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités il ne pouvait manquer d'être un des premiers hommes de son siècle; & si je ne m'abuse, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnaissable. Vous en jugerez.



A C T E U R S.

ORODE , roi des Parthes.

PACORUS , fils d'Orode.

SURÉNA , lieutenant d'Orode , & général  
de son armée contre Craffus.

SILLACE , autre lieutenant d'Orode.

EURIDICE , fille d'Artabafe , roi d'Arménie.

PALMIS , sœur de Suréna.

ORMENE , dame d'honneur d'Euridice.

*La scène est à Séleucie , sur l'Euphrate.*

SURENA ,





Et vous partez

SURÉNA,  
GÉNÉRAL  
DES PARTHES,  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

EURIDICE, ORMÈNE.

EURIDICE.  
NE me parle plus tant de joie & d'hyménée.  
Tu ne fais pas les maux où je suis condamnée,  
Ormène, c'est ici que doit s'exécuter  
Ce traité qu'a deux rois il a plu d'arrêter ;  
Et l'on a préféré cette superbe ville,  
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécotompylé,  
La reine & la princesse en quittent le séjour,  
Pour rendre en ces beaux lieux tout son lustre à la cour,  
Le roi les mande exprès ; le prince n'attend qu'elles ;



Et jamais ces climats n'ont vu pompes si belles.  
 Mais que servent pour moi tous ces préparatifs ,  
 Si mon cœur est esclave , & tous les vœux captifs ,  
 Si de tous ces efforts de publique allégresse  
 Il se fait des sujets de trouble & de tristesse ?  
 J'aime ailleurs.

O R M È N E .

Vous , madame ?

E U R I D I C E .

Ormène , je l'ai tû ,

Tant que j'ai pu me rendre à toute ma vertu.  
 N'espérant jamais voir l'amant qui m'a charmée ,  
 Ma flamme dans mon cœur se tenait renfermée ;  
 L'absence & la raison semblaient la dissiper ;  
 Le manque d'espoir même aidait à me tromper.  
 Je crus ce cœur tranquille , & mon devoir sévère  
 Le préparait sans peine aux loix du roi mon père ,  
 Au choix qu'il lui plairait. Mais , ô dieux ! quel tourment,  
 S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant !

O R M È N E .

Aux yeux de votre amant !

E U R I D I C E .

Il est tems de te dire

Et quel malheur m'accable , & pour qui je soupire.  
 Le mal qui s'évapore en devient plus léger ,  
 Et le mien avec toi cherche à le soulager.

Quand l'avare Crassus , chef des troupes Romaines ,  
 Entreprit de dompter les Parthes dans leurs plaines ,  
 Tu fais que de mon père il brigua le secours ,

Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours,  
 Que pour ambassadeur il prit ce héros même,  
 Qui l'avait su venger, & rendre au diadème,

ORMENE.

Oui, je vis Suréna vous parler pour son roi;  
 Et Cassius pour Rome avait le même emploi,  
 Je vis de ces états l'orgueilleuse puissance  
 D'Artabafe à l'envi mendier l'assistance;  
 Ces deux grands intérêts partager votre cour,  
 Et des ambassadeurs prolonger le séjour.

EURIDICE.

Tous deux ainsi qu'au roi me rendirent visite,  
 Et j'en connus bientôt le différent mérite.  
 L'un fier, & tout gonflé d'un vieux mépris des rois,  
 Semblait pour compliment nous apporter des loix;  
 L'autre, par les devoirs d'un respect légitime,  
 Vengeait le sceptre en nous de ce manque d'estime.  
 L'amour s'en mêla même, & tout son entretien  
 Sembla m'offrir son cœur, & demander le mien:  
 Il l'obtint; & mes yeux, que charmaient sa présence,  
 Soudain avec les siens en firent confidence.  
 Ces muets truchemens furent lui révéler  
 Ce que je me forçais à lui dissimuler;  
 Et les mêmes regards qui m'expliquaient sa flamme,  
 S'instruisaient dans les miens du secret de mon ame.  
 Ses vœux y rencontraient d'aussi tendres desirs;  
 Un accord imprévu confondait nos soupirs;  
 Et d'un mot échappé la douceur hasardée  
 Trouvait l'ame en tous deux toute persuadée.

O R M E N E .

Cependant est-il roi, madame ?

E U R I D I C E .

Il ne l'est pas ;

Mais il fait rétablir les rois dans leurs états.  
 Des Parthes le mieux fait d'esprit, & de visage,  
 Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,  
 Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moi,  
 Et tout cela vaut bien un roi qui n'est que roi.  
 Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,  
 Et souffre de mes maux que j'achève l'histoire.

L'amour sous les dehors de la civilité,  
 Profita quelque tems des longueurs du traité :  
 On ne soupçonna rien des soins d'un si grand homme ;  
 Mais il fallut choisir entre le Parthe & Rome.  
 Mon père eut ses raisons en faveur du Romain ;  
 J'eus les miennes pour l'autre, & parlai même en vain :  
 Je fus mal écoutée, & dans ce grand ouvrage,  
 On ne daigna peser ni compter mon suffrage.

Nous fûmes donc pour Rome ; & Suréna confus  
 Emporta la douleur d'un indigne refus :  
 Il m'en parut ému, mais il fut se contraindre :  
 Pour tout ressentiment il ne fit que nous plaindre ;  
 Et comme tout son cœur me demeura soumis,  
 Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.

Que servit de flatter l'espérance détruite ?  
 Mon père choisit mal, on l'a vu par la suite.  
 Suréna fit périr l'un & l'autre Crassus,  
 Et sur notre Arménie Orode eut le dessus :  
 Il vint dans nos états fondre comme un tonnerre.

Hélas ! j'avais prévu les maux de cette guerre ;  
 Et n'avais pas compté parmi ces noirs succès  
 Le funeste bonheur que me gardait la paix :  
 Les deux rois l'ont conclue , & j'en suis la victime ;  
 On m'amène épouser un prince magnanime ;  
 Car son mérite enfin ne m'est point inconnu ,  
 Et se ferait aimer d'un cœur moins prévenu ;  
 Mais quand ce cœur est pris , & la place occupée ,  
 Des vertus d'un rival en vain l'ame est frappée.  
 Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux ;  
 Et plus il est parfait , plus il est odieux.  
 Cependant j'obéis , Ormène , je l'épouse ;  
 Et de plus . . .

ORMÈNE. ..

Qu'auriez-vous de plus ?

EURIDICE.

Je suis jalouse.

ORMÈNE.

Jalouse ! Quoi , pour comble aux maux dont je vous plains . . .

EURIDICE.

Tu vois ce que je souffre , apprends ce que je crains.

Orode fait venir la princesse sa fille ;  
 Et s'il veut de mon bien enrichir sa famille ,  
 S'il veut qu'un double hymen honore un même jour ,  
 Conçois mes déplaisirs , je t'ai dit mon amour.

C'est bien assez , ô ciel ! que le pouvoir suprême  
 Me livre en d'autres bras , aux yeux de ce que j'aime ,  
 Ne me condamne pas à ce nouvel ennui ,  
 De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

O R M E N E.

Votre douleur, madame, est trop ingénieuse.

E U R I D I C E.

Quand on a commencé de se voir malheureuse,  
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne fasse trembler;  
La plus fausse apparence a droit de nous troubler;  
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,  
Forme un nouveau poison pour une ame chagrine.

O R M E N E.

En ces nouveaux poisons trouvez-vous tant d'appas,  
Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'est pas?

E U R I D I C E.

La princesse est mandée, elle vient, elle est belle;  
Un vainqueur des Romains n'est que trop digne d'elle;  
S'il la voit, s'il lui parle, & si le roi le veut...  
J'en dis trop, & déjà tout mon cœur qui s'émeut...

O R M E N E.

A soulager vos maux appliquez même étude  
Qu'à prendre un vain soupçon pour une certitude;  
Songez par où l'aigreur s'en pourrait adoucir.

E U R I D I C E.

J'y fais ce que je puis, & n'y puis réussir,  
N'osant voir Suréna, qui règne en ma pensée,  
Et qui me croit peut-être une ame intéressée.  
Tu vois quelle amitié j'ai fait avec sa sœur:  
Je crois le voir en elle, & c'est quelque douceur,  
Mais légère, mais faible, & qui me gêne l'ame  
Par l'inutile soin de lui cacher ma flamme.  
Elle la fait sans doute, & l'air dont elle agit,  
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit.



Ce frère l'aime trop pour s'être caché d'elle ;  
 N'en use pas de même , & sois-moi plus fidelle ;  
 Il suffit qu'avec toi j'amuse mon ennui.  
 Toutefois, tu n'as rien à me dire de lui ;  
 Tu ne fais ce qu'il fait , tu ne fais ce qu'il pense ;  
 Une sœur est plus propre à cette confiance.  
 Elle fait s'il m'accuse, ou s'il plaint mon malheur ,  
 S'il partage ma peine , ou rit de ma douleur ,  
 Si du vol qu'on lui fait il m'estime complice ,  
 S'il me garde son cœur , ou s'il me rend justice.  
 Je la vois , force-la , si tu peux , à parler ;  
 Force-moi , s'il le faut , à ne lui rien céler.  
 L'oserai-je , grands dieux , ou plutôt le pourrai-je ?

O R M E N E .

L'amour , dès qu'il le veut , se fait un privilège ;  
 Et quand de se forcer ses desirs sont lassés ,  
 Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit assez.



## S C E N E II.

PALMIS, EURIDICE, ORMÈNE.

J'APPORTE ici, madame, une heureuse nouvelle.  
Ce soir la reine arrive.

EURIDICE.

Et Mandane avec elle?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURIDICE.

Et Suréna l'attend

Avec beaucoup de joie, &amp; d'un esprit content?

PALMIS,

Avec tout le respect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURIDICE.

Rien de plus?

PALMIS.

Qu'a de plus un sujet à lui rendre?

EURIDICE.

Je suis trop curieuse, & devrais mieux savoir  
Ce qu'aux filles des rois un sujet peut devoir;  
Mais de pareils sujets sur qui tout l'état roule,  
Se font assez souvent distinguer de la foule;  
Et je sais qu'il en est, qui, si j'en puis juger,  
Avec moins de respect savent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en fais point, madame, &amp; ne crois pas mon frère

Plus favant que sa sœur en un pareil mystère.

EURIDICE.

Passons. Que fait le prince ?

PALMIS.

En véritable amant

Doutez-vous qu'il ne soit dans le ravissement ?  
Et pourrait-il n'avoir qu'une joie imparfaite,  
Quand il se voit toucher au bonheur qu'il souhaite ?

EURIDICE.

Peut-être n'est-ce pas un grand bonheur pour lui,  
Madame, & j'y craindrais quelque sujet d'ennui.

PALMIS.

Et quel ennui pourrai-je mêler son amertume  
Au doux & plein succès du feu qui le consume ?  
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur ?  
Le don de votre main. . .

EURIDICE.

La main n'est pas le cœur.

PALMIS.

Il est maître du vôtre.

EURIDICE.

Il ne l'est point, madame,

Et même je ne fais s'il le fera de l'ame.  
Jugez après cela quel bonheur est le sien.  
Mais achevons de grace, & ne déguifons rien.  
Savez-vous mon secret ?

PALMIS.

Je fais celui d'un frère.

EURIDICE.

Vous savez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire ?

Me hait-il ? & son cœur justement irrité  
 Me rend-il sans regret ce que j'ai mérité ?

P A L M I S.

Oui, madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame  
 Doit au plus grand mérite, & de zèle, & de flamme.

E U R I D I C E,

Il m'aimerait encor ?

P A L M I S.

C'est peu de dire aimer ;  
 Il souffre sans murmure, & j'ai beau vous blâmer,  
 Lui-même il vous défend, vous excuse sans cesse.  
*Elle est fille, & de plus, dit-il, elle est princesse ;*  
*Je sais les droits d'un père, & connais ceux d'un roi ;*  
*Je sais de ses devoirs l'indispensable loi ;*  
*Je sais quel rude joug, dès sa plus tendre enfance,*  
*Imposent à ses vœux son rang & sa naissance ;*  
*Son cœur n'est pas exempt d'aimer ni de haïr,*  
*Mais qu'il aime, ou haïsse, il lui faut obéir :*  
*Elle m'a tout donné ce qui dépendait d'elle,*  
*Et ma reconnaissance en doit être éternelle.*

E U R I D I C E.

Ah vous redoublez trop, par ce discours charmant,  
 Ma haine pour le prince, & mes feux pour l'amant :  
 Finissons-le, madame ; en ce malheur extrême  
 Plus je hais, plus je souffre, & souffre autant que j'aime.

P A L M I S.

N'irritons point vos maux, & changeons d'entretien.  
 Je fais votre secret, fachez aussi le mien.

Vous n'êtes pas la seule à qui la destinée

Prépare un long supplice en ce grand hyménée.

Le prince. . .

E U R I D I C E.

Au nom des dieux , ne me le nommez pas ;  
Son nom seul me prépare à plus que le trépas.

P A L M I S.

Un tel excès de haine !

E U R I D I C E.

Elle n'est que trop dîte.

Aux mortelles douleurs dont m'accable sa vue.

P A L M I S.

Hé bien , ce prince donc qu'il vous plaît de haïr ,  
Et pour qui votre cœur s'apprête à se trahir ,  
Ce prince qui vous aime , il m'aimait.

E U R I D I C E.

L'infidelle!

P A L M I S.

Nos vœux étaient pareils , notre ardeur mutuelle ;  
Je l'aimais.

E U R I D I C E.

Et l'ingrat brise des nœuds si doux !

P A L M I S.

Madame , est-il des cœurs qui tiennent contre vous ?  
Est-il vœux , ni sermens. qu'ils ne vous sacrifient ?  
Si l'ingrat me trahit , vos yeux le justifient ,  
Vos yeux qui sur moi-même ont un tel ascendant. . .

E U R I D I C E.

Vous demeurez à vous , madame , en le perdant ;  
Et le bien d'être libre aisément vous console  
De ce qu'a d'injustice un manque de parole :



Mais je deviens esclave , & tels sont mes malheurs ,  
Qu'en perdant ce que j'aime , il faut que j'aime ailleurs .

P A L M I S .

Madame , trouvez-vous ma fortune meilleure ?  
Vous perdez votre amant , mais son cœur vous demeure ;  
Et j'éprouve en mon sort un tel rigueur ,  
Que la perte du mien m'enlève tout son cœur .  
Ma conquête m'échappe où les vôtres grossissent .  
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchissent .  
Votte empire s'augmente où se détruit le mien ;  
Et de toute ma gloire il ne me reste rien .

E U R I D I C E .

Reprenez vos captifs , rassurez vos conquêtes ,  
Rétablissez vos loix sur les plus grandes têtes ,  
J'en serai peu jalouse , & préfère à cent rois  
La douceur de ma flamme & l'éclat de mon choix :  
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadème .  
Mais dites-moi , madame , est-il bien vrai qu'il m'aime ?  
Dites ; & s'il est vrai , pourquoi fuit-il mes yeux ?

P A L M I S .

Madame , le voici qui vous le dira mieux .

E U R I D I C E .

Juste ciel , à le voir , déjà mon cœur soupire !  
Amour , sur ma vertu prends un peu moins d'empire .



## SCÈNE III.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

JE vous ai fait prier de ne me plus revoir,  
Seigneur, votre présence étonne mon devoir;  
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,  
Ne saurait plus m'offrir que de nouveaux supplices.  
Osez-vous l'ignorer? & lorsque je vous vois,  
S'il me faut trop souffrir, souffrez-vous moins que moi?  
Souffrons-nous moins tous deux pour soupiner ensemble?  
Allez, contentez-vous d'avoir vu que j'en tremble;  
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,  
Ne me hazardez plus à des soupirs honteux.

SURÉNA.

Je fais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue;  
Mais qui cherche à mourir, doit chercher ce qui tue.  
Madame, l'heure approche, & demain votre foi  
Vous fait de m'oublier une éternelle loi;  
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie:  
Pardonnez à l'amour qui vous la sacrifie,  
Et souffrez qu'un soupir exhale à vos genoux,  
Pour ma dernière joie, une ame toute à vous.

EURIDICE.

Et la mienne, seigneur, la jugez-vous si forte;  
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,  
Que ce même soupir, qui tranchera vos jours,  
Ne tranche aussi des miens le déplorable cours?

Vivez , seigneur , vivez , afin que je languisse ,  
 Qu'à vos feux ma langueur rende long-tems justice.  
 Le trépas à vos yeux me semblerait trop doux ,  
 Et je n'ai pas encor assez souffert pour vous.  
 Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume ,  
 Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume :  
 Je veux , sans que la mort ose me secourir ,  
 Toujours aimer , toujours souffrir , toujours mourir.  
 Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une faiblesse  
 A cette douloureuse & fatale tendresse ?  
 Vous pourriez-vous , seigneur , résoudre à soulager  
 Un malheur si pressant par un bonheur léger ?

S U R E N A .

Quel bonheur peut dépendre ici d'un misérable ,  
 Qu'après tant de faveurs son amour même accable ?  
 Puis-je encor quelque chose en l'état où je suis ?

E U R I D I C E .

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.  
 N'épousez point Mandane , exprès on l'a mandée ;  
 Mon chagrin , mes soupçons m'en ont persuadée.  
 N'ajoutez point , seigneur , à des malheurs si grands ,  
 Celui de vous unir au sang de mes tyrans ,  
 De remettre en leur main le seul bien qui leur reste ,  
 Votre cœur , un tel don me serait trop funeste ;  
 Je veux qu'il me demeure , & malgré votre roi ,  
 Disposer d'une main qui ne peut être à moi.

S U R E N A .

Plein d'un amour si pur & si fort que le nôtre.  
 Aveugle pour Mandane , aveugle pour toute autre ,  
 Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner ,

Je n'ai plus ni de cœur , ni de main à donner.  
Je vous aime & vous perds. Après cela, madame,  
Serait-il quelque hymen que pût souffrir mon ame ?  
Serait-il quelques nœuds où se pût attacher  
Le bonheur d'un amant qui vous était si cher,  
Et qu'à force d'amour vous rendrez incapable  
De trouver sous le ciel quelque chose d'aimable ?

E U R I D I C E.

Ce n'est pas là de vous , seigneur , ce que je veux.  
A la postérité vous devez des neveux ;  
Et ces illustres morts dont vous tenez la place,  
Ont assez mérité de revivre en leur race :  
Je ne veux pas l'éteindre , & tiendrais à forfait,  
Qu'il m'en fût échappé le plus léger souhait.

S U R E N A.

Que tout meure avec moi , madame, que m'importe  
Qui foule après ma mort la terre qui me porte ?  
Sentiront-ils percer , par un éclat nouveau ,  
Ces illustres aïeux , la nuit de leur tombeau ?  
Respireront-ils l'air où les feront revivre  
Ces neveux , qui peut-être auront peine à les suivre,  
Peut-être ne feront que les déshonorer ,  
Et n'en auront le sang que pour dégénérer ?  
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,  
Cette sorte de vie est bien imaginaire ;  
Et le moindre moment d'un bonheur souhaité  
Vaut mieux qu'une si froide & vaine éternité.

E U R I D I C E.

Non , non , je suis jalouse , & mon impatience  
D'affranchir mon amour de toute défiance ,

Tant que je vous verrai maître de votre foi,  
 La croire réservée aux volontés du roi :  
 Mandane aura toujours un plein droit de vous plaire ;  
 Ce sera l'épouser que de le pouvoir faire ;  
 Et ma haine sans cesse aura de quoi trembler ,  
 Tant que par-là mes maux pourront se redoubler.  
 Il faut qu'un autre hymen me me te en assurance.  
 N'y portez , s'il se peut , que de l'indifférence ;  
 Mais par de nouveaux feux duffiez-vous me trahir ,  
 Je veux que vous aimiez , afin de m'obéir :  
 Je veux que ce grand choix soit mon dernier ouvrage ,  
 Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage ,  
 Que mon ordre le règle , & qu'on me voie enfin  
 Reine de votre cœur & de votre destin :  
 Que Mandane , en dépit de l'ordre qu'on lui donne ,  
 Ne pouvant s'élever jusqu'à votre personne ,  
 Soit réduite à descendre à ces malheureux rois ,  
 A qui , quand vous voudrez , vous donnerez des loix :  
 Et n'appréhendez point d'en regretter la perte ,  
 Il n'est cour sous les cieux qui ne vous soit ouverte ;  
 Et par tout votre gloire a fait de tels éclats ,  
 Que les filles de roi ne vous manqueront pas .

## S U R É N A .

Quand elles me rendraient maître de tout un monde ,  
 Absolu sur la terre , & souverain sur l'onde ,  
 Mon cœur . . .

## E U R I D I C E .

N'achevez point , l'air don vous commencez  
 Pourrait à mon chagrin ne plaire pas assez ,  
 Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance ,

Je



Je ne veux recevoir que de l'obéissance.

SURENA.

A qui me donnez-vous ?

EURIDICE.

Moi? que ne puis-je, hélas !

Vous ôter à Mandane , & ne vous donner pas !

Et contre les soupçons de ce cœur qui vous aime,

Que ne m'est-il permis de m'assurer moi-même !

Mais adieu , je m'égare.

SURENA.

Où dois-je recourir ,

O ciel , s'il faut toujours aimer , souffrir , mourir ?

*Fin du premier acte.*



## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

P A C O R U S , S U R É N A .

P A C O R U S .

SURENA ; votre zèle a trop servi mon père ,  
 Pour m'en laisser attendre un devoir moins sincère ;  
 Et si près d'un hymen qui doit m'être assez doux ,  
 Je mets ma confiance & mon espoir en vous .  
 Palmis avec raison de cet hymen murmure ;  
 Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure ;  
 Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds ,  
 Mes pareils ne sont point tout-à-fait maîtres d'eux .  
 Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendresses ,  
 Il est des rois pour elle , & pour vous des princesses ;  
 Et je puis hautement vous engager ma foi ,  
 Que vous ne vous plaindrez du prince , ni du roi .

S U R É N A .

Cessez de me traiter , seigneur , en mercénaire ,  
 Je n'ai jamais servi par espoir de salaire ;  
 La gloire m'en suffit , & le prix que reçoit . . .

P A C O R U S .

Je fais ce que je dois , quand on fait ce qu'on doit ;  
 Et si de l'accepter ce grand cœur vous dispense ,

Le mien se satisfait, alors qu'il récompense.  
J'épouse une princesse en qui les doux accords ;  
Des graces de l'esprit avec celles du corps ,  
Forment le plus brillant & plus noble assemblage ;  
Qui puisse orner une ame & parer un visage.  
Je n'en dis que ce mot , & vous savez assez  
Quels en sont les attraits, vous qui la connaissez :

Cette princesse donc, si belle, si parfaite,  
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je souhaite,  
Qu'elle manque d'amour, ou plutôt que ses vœux  
N'aillent pas tout-à-fait du côté que je veux.  
Vous qui l'avez tant vue, & qu'un devoir fidelle  
A tenu si long-tems près de son père & d'elle,  
Ne me déguisez point ce que dans cette cour  
Sur de pareils soupçons vous auriez eu de jour :

## S U R E N A.

Je la voyais, seigneur; mais pour gagner son père,  
C'était tout mon emploi, c'était ma seule affaire,  
Et je croyais par elle être sûr de mon choix ;  
Mais Rome & son intrigue eurent le plus de voix ;  
Du reste ne prenant intérêt à m'instruire  
Que de ce qui pouvait vous servir, ou vous nuire,  
Comme je me bornais à remplir ce devoir,  
Je puis n'avoir pas vu ce qu'un autre eût pu voir :  
Si j'eusse pressenti que la guerre achevée,  
A l'honneur de vos feux elle était réservée,  
J'aurais pris d'autres soins, & plus examiné ;  
Mais j'ai suivi mon ordre, & n'ai point deviné,

## P A C O R U S.

Quoi, de ce que je crains vous n'auriez nulle idée ?

Par aucune ambassade on ne l'a demandée ?  
 Aucun prince auprès d'elle , aucun digne sujet ,  
 Par ses attachemens n'a marqué de projet ?  
 Car il vient quelquefois du milieu des provinces  
 Des sujets en nos cours qui valent bien des princes ;  
 Et par l'objet présent les sentimens émus  
 N'attendent pas toujours des rois qu'on n'a point vus.

## S U R É N A .

Durant tout mon séjour rien n'y blessait ma vue ;  
 Je n'y rencontrais point de visite assidue ,  
 Point de devoirs suspects , ni d'entretiens si doux ,  
 Que , si j'avais aimé , j'en dusse être jaloux .  
 Mais qui vous peut donner cette importune crainte ,  
 Seigneur ?

## P A C O R U S .

Plus je la vois , plus j'y vois de contrainte .  
 Elle semble , aussi-tôt que j'ose en approcher ,  
 Avoir je ne fais quoi qu'elle me veut cacher .  
 Non qu'elle ait jusqu'ici demandé de remise ,  
 Mais ce n'est pas m'aimer , ce n'est qu'être soumise ;  
 Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir ,  
 Tout ce que j'en obtiens ne part que du devoir .

## S U R É N A .

N'en appréhendez rien . Encor toute étonnée ,  
 Toute tremblante encor au seul nom d'hyménée ,  
 Pleine de son pays , pleine de ses parens ,  
 Il lui passe en l'esprit cent chagrins différens .

## P A C O R U S .

Mais il semble à la voir que son chagrin s'applique

A braver par dépit l'aliégresse publique.  
 Inquiète , rêveuse , insensible aux douceurs  
 Que par un plein succès l'amour verse en nos cœurs. . .

S U R E N A.

Tout cessera, seigneur , dès que sa foi reçue  
 Aura mis en vos mains la foi qui vous est due ;  
 Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour ,  
 Et toute sa vertu devenir toute amour.

P A C O R U S.

C'est beaucoup hasarder que de prendre assurance  
 Sur une si légère & douteuse espérance.  
 Et qu'aura cet amour d'heureux , de singulier ,  
 Qu'à son trop de vertu je devrai tout entier ?  
 Qu'aura-t'il de charmant , cet amour , s'il ne donne  
 Que ce qu'un triste hymen ne refuse à personne ,  
 Esclave dédaigneux d'une odieuse loi ,  
 Qui n'est pour toute chaîne attaché qu'à sa foi ?  
 Pour faire aimer ses loix , l'hymen ne doit en faire  
 Qu'afin d'autoriser la pudeur à se taire.  
 Il faut , pour rendre heureux , qu'il donne sans gêner ,  
 Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.  
 Que sera-ce , grands dieux ! si toute ma tendresse  
 Rencontre un souvenir plus cher à ma princesse ,  
 Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas ,  
 Si pour un autre objet il soupire en mes bras ?  
 Il faut , il faut enfin m'éclaircir avec elle.

S U R E N A.

Seigneur , je l'apperçois , l'occasion est belle ;



Mais si vous en tirez quelque éclaircissement ,  
Qui donne à votre crainte un juste fondement ,  
Que ferez-vous ?

P A C O R U S .

J'en doute, & pour ne vous rien feindre ,  
Je crois l'aimer assez pour ne la pas contraindre ;  
Mais tel chagrin aussi pourrait me survenir ,  
Que je l'épouferais afin de la punir ,  
Un amant dédaigné souvent croit beaucoup faire ,  
Quand il rompt le bonheur de ce qu'on lui préfère .  
Mais elle approche. Allez , laissez-moi seul agir ;  
J'aurais peur devant vous d'avoir trop à rougir .

S C E N E II .

P A C O R U S , E U R I D I C E .

P A C O R U S .

Q U O I , madame , venir vous-même à ma rencontre ?  
Cet excès de bonté que votre cœur me montre . . .

E U R I D I C E .

J'allais chercher Palmis , que j'aime à consoler  
Sur un malheur qui presse & ne peut reculer .

P A C O R U S .

Laissez-moi vous parler d'affaires plus pressées ,  
Et songez qu'il est tems de m'ouvrir vos pensées ;  
Vous vous abuseriez à les plus retenir .

Je vous aime , & demain l'hymen doit nous unir.  
M'aimez-vous?

EURIDICE.

Oui , seigneur , & ma main vous est sûre.

PACORUS.

C'est peu que de la main , si le cœur en murmure.

EURIDICE.

Quel mal pourrait causer le murmure du mien ,  
S'il murmurait si bas qu'aucun n'en apprît rien?

PACORUS.

Ah ! madame , il me faut un aveu plus sincère.

EURIDICE.

Epousez-moi , seigneur , & laissez-moi me taire.  
Un pareil doute offense , & cette liberté  
S'attire quelquefois trop de sincérité.

PACORUS.

C'est ce que je demande , & qu'un mot sans contrainte  
Justifie aujourd'hui mon espoir ou ma crainte.  
Ah , si vous connaissiez ce que pour vous je sens !

EURIDICE.

Je ferais ce que font les cœurs obéissans ,  
Ce que veut mon devoir , ce qu'attend votre flamme ,  
Ce que je fais enfin.

PACORUS.

Vous feriez plus , madame ;  
Vous me feriez justice , & prendriez plaisir  
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un desir :  
Vous me diriez sans cesse , *oui , prince , je vous aime* ,

*Mais d'une passion comme la vôtre extrême ;  
Je sens le même feu , je fais les mêmes vœux ,  
Ce que vous souhaitez est tout ce que je veux ;  
Et cette illustre ardeur ne sera point contente ,  
Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre attente.*

E U R I D I C E .

Pour vous tenir , seigneur , un langage si doux ,  
Il faudrait qu'en amour j'en fusse autant que vous.

P A C O R U S .

Le véritable amour , dès que le cœur soupire ,  
Instruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.  
Ce langage à ses feux n'est jamais importun ,  
Et si vous l'ignorez , vous n'en sentez aucun.

E U R I D I C E .

Supplétez-y , seigneur , & dites-vous vous-même  
Tout ce que sent un cœur dès le moment qu'il aime ;  
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien ;  
J'avouerai tout , pourvu que je n'en dise rien.

P A C O R U S .

Ce langage est bien clair , & je l'entends sans peine.  
Au défaut de l'amour auriez-vous de la haine ?  
Je ne veux pas le croire , & des yeux si charmans...

E U R I D I C E .

Seigneur , fachez pour vous quels sont mes sentimens.  
Si l'amitié vous plait , si vous aimez l'estime ,  
A vous les refuser je croirais faire un crime :  
Pour le cœur , si je puis vous le dire entre nous ;  
Je ne m'aperçois point qu'il soit encor à vous.

P A C O R U S .

Ainsi donc ce traité qu'ont fait les deux couronnes ...

E U R I D I C E.

S'il a pu l'une à l'autre engager nos personnes,  
 Au seul don de la main son droit est limité;  
 Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.  
 C'est sans vous le devoir que je fais mon possible  
 A le rendre pour vous plus tendre, & plus sensible;  
 Je ne fais si le tems l'y pourra disposer;  
 Mais qu'il le puisse, ou non, vous pouvez m'épouser.

P A C O R U S.

Je le puis, je le dois, je le veux; mais, madame,  
 Dans ce tristes froideurs dont vous payez ma flamme,  
 Quelqu'autre amour plus fort . . .

E U R I D I C E.

Qu'osez-vous demander,  
 Prince?

P A C O R U S.

De mon bonheur ce qui doit décider.

E U R I D I C E.

Est-ce un aveu qui puisse échapper à ma bouche?

P A C O R U S.

Il est tout échappé, puisque ce mot vous touche.  
 Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,  
 Vous auriez moins de gêne à me dire que non;  
 Et pour me garantir de ce que j'apprends,  
 La réponse avec joie eût suivi la demande.  
 Madame, ce qu'on fait sans honte & sans remords,  
 Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts;  
 Et sans que la rougeur au visage nous monte . . .

E U R I D I C E.

Ah, ce n'est point pour moi que je rougis de honte.

Si j'ai pu faire un choix , je l'ai fait assez beau  
 Pour m'en faire un honneur jusques dans le tombeau ;  
 Et quand je l'avouerai , vous aurez lieu de croire  
 Que tout mon avenir en aimera la gloire.  
 Je rougis , mais pour vous , qui m'osez demander  
 Ce qu'on doit avoir peine à se persuader ;  
 Et je ne comprends point avec quelle prudence  
 Vous voulez qu'avec vous j'en fasse confiance ,  
 Vous , qui près d'un hymen accepté par devoir ,  
 Devriez sur ce point craindre de trop savoir.

P A C O R U S.

Mais il est fait ce choix qu'on s'obstine à me taire ,  
 Et qu'on cherche à me dire avec tant de mystère ?

E U R I D I C E.

Je ne vous le dis point , mais si vous m'y forcez ,  
 Il vous en coûtera plus que vous ne pensez.

P A C O R U S,

Hé bien , madame , hé bien , sachons , quoi qu'il en coûte ,  
 Quel est ce grand rival qu'il faut que je redoute.  
 Dites , est-ce un héros ? est-ce un prince ? est-ce un roi ?

E U R I D I C E.

C'est ce que j'ai connu de plus digne de moi.

P A C O R U S.

Si le mérite est grand , l'estime est un peu forte.

E U R I D I C E.

Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte :  
 Comme vous le forcez à se trop expliquer ,  
 S'il manque de respect , vous l'en faites manquer.  
 Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime ,  
 Qu'on voudrait que par-tout on l'estimât de même ;



Et la pente est si douce à vanter ce qu'il vaut ,  
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

P A C O R U S.

C'est en dire beaucoup.

E U R I D I C E.

Apprenez davantage ,

Et sachez que l'effort où mon devoir m'engage  
Ne peut plus me réduire à vous donner demain  
Ce qui vous était sûr, je veux dire , ma main.  
Ne vous la promettez , qu'après que dans mon ame  
Votre mérite aura dissipé cette flamme ,  
Et que mon cœur charmé par des attraits plus doux  
Se fera répondu de n'aimer rien que vous.  
Et ne me dites point que pour cet hyménée  
C'est par mon propre aveu qu'on a pris la journée :  
J'en fais la conséquence , & diffère à regret ;  
Mais puisque vous m'avez arraché mon secret,  
Il n'est ni roi , ni père , il n'est prière , empire ,  
Qu'au péril de cent morts mon cœur ose en dédire.  
C'est ce qu'il n'est plus tems de vous dissimuler ,  
Seigneur , & c'est le prix de m'avoir fait parler.

P A C O R U S.

A ces bontés, madame, ajoutez une grace ;  
Et du moins attendant que cette ardeur se passe ,  
Apprenez-moi le nom de cet heureux amant ,  
Qui sur tant de vertu règne si puissamment ,  
Par quelle qualité il a pu la surprendre.

E U R I D I C E.

Ne me pressez point tant , seigneur , de vous l'apprendre.  
Si je vous l'avais dit. . .

P A C O R U S .

Achevons.

E U R I D I C E .

Dès demain

Rien ne n'empêcherait de lui donner la main.

P A C O R U S .

Il est donc en ces lieux , madame ?

E U R I D I C E .

Il y peut être ,

Seigneur , si déguisé qu'on ne le peut connaître.

Peut-être en domestique est-il auprès de moi ,

Peut-être s'est-il mis de la maison du roi ,

Peut-être chez vous-même il s'est réduit à feindre ;

Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre ,

Dans tous les inconnus que vous aurez à voir ,

Et plus que tout encor , craignez de trop savoir.

J'en dis trop , il est tems que ce discours finisse ,

A Palmis que je vois rendez plus de justice ;

Et puissent de nouveau ses attraits vous charmer ,

Jusqu'à-ce que le tems m'apprenne à vous aimer.



SCÈNE III.

PACORUS, PALMIS.

PACORUS.  
**M**adame, au nom des dieux, ne venez pas vous plaindre.  
 On me donne sans vous assez de gens à craindre ;  
 Et je ferais bientôt accablé de leurs coups,  
 N'était que pour asyle on me renvoie à vous.  
 J'obéis, j'y reviens, madame, & cette joie...

PALMIS.

Que n'y revenez-vous sans qu'on vous y renvoie ?  
 Votre amour ne fait rien, ni pour moi, ni pour lui,  
 Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS.

N'est-ce rien que pour vous à cet ordre il défère ?

PALMIS.

Non, ce n'est qu'un dépit qu'il cherche à satisfaire.

PACORUS.

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien  
 Fait-il si peu d'honneur qu'on ne le compte à rien ?

PALMIS.

Depuis qu'il est honteux d'aimer un infidelle,  
 Que ce qu'un mépris chasse un coup d'œil le rapelle,  
 Et que les inconstans ne donnent point de cœurs,  
 Sans être encor tout prêts de les porter ailleurs.

PACORUS.

Je le suis, je l'avoue, & mérite la honte  
 Que d'un retour suspect vous fassiez peu de compte.

Montrez-vous généreuse ; & si mon changement  
A changé votre amour en vif ressentiment ,  
Immolez un courroux si grand , si légitime ,  
A la juste pitié d'un si malheureux crime.  
J'en suis assez puni , sans que l'indignité . .

P A L M I S .

Seigneur, le crime est grand , mais j'ai de la bonté ;  
Je fais ce qu'à l'état ceux de votre naissance ,  
Tout maîtres qu'ils en font , doivent d'obéissance :  
Son intérêt chez eux l'emporte sur le leur ,  
Et du moment qu'il parle , il fait taire le cœur.

P A C O R U S .

Non, madame, souffrez que je vous désabuse ;  
Je ne mérite point l'honneur de cette excuse :  
Ma légèreté seule a fait ce nouveau choix ;  
Nulles raisons d'état ne m'en ont fait de loix ;  
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage ,  
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage :  
J'ai pris plaisir à l'être , & plus mon crime est noir ,  
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.  
Tout mon cœur . .

P A L M I S .

Entre amans qu'on changement sépare,  
Le crime est oublié si-tôt qu'on le répare ,  
Et bien qu'il vous ait plu, seigneur, de me trahir,  
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

P A C O R U S .

Faites-moi grace entière , & songez à me rendre  
Ce qu'un amour si pur , ce qu'une ardeur si tendre . .

PALMIS.

Donnez-moi donc , seigneur, vous-même quelque jour ,  
Quelque infallible voie à fixer votre amour ;  
Et s'il est un moyen..

PACORUS.

S'il en est ? Oui , madame ,  
Il en est de fixer tous les vœux de mon ame ;  
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit si doux ,  
Si je ne m'y rattache , il ne tiendra qu'à vous.  
Il est pour m'arrêter sous un si digne empire  
Un office à me rendre , un secret à me dire.  
La princesse aime ailleurs , je n'en puis plus douter ,  
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.  
Vous êtes avec elle en trop d'intelligence ,  
Pour n'en avoir pas eu toute la confiance ;  
Tirez-moi de ce doute , & recevez ma foi ,  
Qu'autre que vous jamais ne régnera sur moi.

PALMIS.

Quel gage en est-ce , hélas ! qu'une foi si peu sûre ?  
Le ciel la rendra-t-il moins sujette au parjure ?  
Et ces liens si doux que vous avez brisés ,  
A briser de nouveau seront-ils moins aisés ?  
Si vous voulez , seigneur , rappeler mes tendresses ,  
Il me faut des effets , & non pas des promesses ;  
Et cette foi n'a rien qui me puisse ébranler ,  
Quand la main seule a droit de me faire parler.

PACORUS.

La main seule en a droit ! Quand cent troubles m'agitent ,  
Que la haine , l'amour , l'honneur me sollicitent ,  
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain ,



Hélas ? suis-je en état de vous donner la main ?

P A L M I S.

Et moi, sans cette main, seigneur, suis-je maîtresse  
De ce que m'a daigné confier la princesse,  
Du secret de son cœur ? Pour le tirer de moi,  
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,  
Etre une autre vous-même, & le seul hyménée  
Peut rompre le silence où je suis enchaînée

P A C O R U S.

Ah, vous ne m'aimez plus.

P A L M I S.

Je voudrais le pouvoir.

Mais pour ne plus aimer, que sert de le vouloir ?  
J'ai pour vous trop d'amour, & je le sens renâitre,  
Et plus tendre & plus fort qu'il n'a dû jamais être.  
Mais si. . .

P A C O R U S.

Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

P A L M I S.

Me préserve le ciel de vous aimer si mal ?  
Ce ferait vous livrer à des guerres nouvelles,  
Allumer entre vous des haines immortelles. . .

P A C O R U S.

Que m'importe ? & qu'aurai-je à redouter de lui,  
Tant que je me verrai Suréna pour appui ?  
Quel qu'il soit, ce rival, il fera seul à plaindre.  
Le vainqueur des Romains n'a point de rois à craindre.

P A L M I S.

Je le fais ; mais, seigneur, qui vous peut engager  
Aux soins de le punir, & de vous en venger ?

Quand

Quand son grand cœur charmé d'une belle princesse  
 En a su mériter l'estime & la tendresse,  
 Quel dieu, quel bon génie a dû lui révéler  
 Que le vôtre pour elle aimerait à brûler;  
 A quels traits ce rival a-t-il dû le connaître,  
 Respecter de si loin des feux encor à naître,  
 Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,  
 Et lire en vos destins plus que vous n'en saviez ?  
 S'il a vu la conquête à ses vœux exposée,  
 S'il a trouvé du cœur la sympathie aisée,  
 S'être emparé d'un bien où vous n'aspiriez pas,  
 Est-ce avoir fait des vols & des assassinats ?

P A C O R U S.

Je le vois bien, madame, & vous, & ce cher frère,  
 Abondez en raisons pour cacher le mystère.  
 Je parle, promets, prie, & je n'avance rien ;  
 Aussi votre intérêt est préférable au mien ;  
 Rien n'est plus juste, mais...

P A L M I S.

Seigneur...

P A C O R U S.

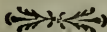
Adieu, madame.

Je vous fais trop jouir des troubles de mon amé ;  
 Le ciel se lassera de m'être rigoureux.

P A L M I S.

Seigneur, quand vous voudrez, il fera quatre heureux.

*Fin du second acte.*



## A C T E III.

*SCÈNE PREMIÈRE.*

O R O D E , S I L L A C E .

S I L L A C E .

J E l'ai vu par votre ordre, & voulu par avance  
 Pénétrer le secret de son indifférence.  
 Il m'a paru, seigneur, si froid, si retenu...  
 Mais vous en jugerez quand il sera venu.  
 Cependant je dirai que cette retenue  
 Sent une ame de trouble & d'ennuis prévenue,  
 Que ce calme paraît assez prémédité,  
 Pour ne répondre pas de sa tranquillité;  
 Que cette indifférence a de l'inquiétude,  
 Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

O R O D E .

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter  
 Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter !  
 Un service au-dessus de toute récompense  
 A force d'obliger tient presque lieu d'offense;  
 Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat,  
 Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.  
 Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne,  
 Et l'excès de son poids fait pencher vers la haine.  
 Suréna de l'exil lui seul m'a rappelé;

Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avait volé,  
 Mon sceptre ; de Craffus il vient de me défaire ;  
 Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire ?  
 Lui partager mon trône ; il ferait tout à lui,  
 S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'appui.  
 Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles ;  
 Quand j'invoquais mes dieux, il gagnait des batailles.  
 J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne & crains  
 Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains ;  
 Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,  
 Sa fortune me pèse & son nom m'importune.  
 Qu'un monarque est heureux, quand parmi ses sujets  
 Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,  
 Qu'au-dessus de sa gloire il n'y connaît personne,  
 Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne !

S I L L A C E.

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,  
 La saine politique a deux extrémités.  
 Quoiqu'ait fait Suréna, quoiqu'il en faille attendre,  
 Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.  
 Puissant par sa fortune & plus par son emploi,  
 S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre roi,  
 Si dans les différens que le ciel vous peut faire,  
 Une femme l'entraîne au parti de son père,  
 Que vous servira lors, seigneur, d'en murmurer ?  
 Il faut, il faut le perdre, ou vous en assurer,  
 Il n'est point de milieu. . .

O R O D E.

Ma pensée est la vôtre ;  
 Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre ?

Pour prix de ses hauts faits , & de m'avoir fait roi ,  
 Son trépas... Ce mot seul me fait pâlir d'effroi ;  
 Ne m'en parlez jamais ; que tout l'état périclisse ,  
 Avant que jusques-là ma vertu se ternisse ,  
 Avant que je défère à ces raisons d'état ,  
 Qui nommeraient justice un si lâche attentat.

## S I L L A C E .

Mais pourquoi lui donner les Romains en partage ,  
 Quand sa gloire , seigneur , vous donnait tant d'ombrage ?  
 Pourquoi contre Artabase attacher vos emplois ,  
 Et lui laisser matière à de plus grands exploits ?

## O R O D E .

L'événement , Sillace , a trompé mon attente.  
 Je voyais des Romains la valeur éclatante ;  
 Et croyant leur défaite impossible sans moi ,  
 Pour me la préparer , je fondis sur ce roi :  
 Je crus qu'il ne pourrait à la fois se défendre  
 Des fureurs de la guerre & de l'offre d'un gendre ;  
 Et que par-tant d'horreurs son peuple épouvanté  
 Lui ferait mieux goûter la douceur d'un traité ;  
 Tandis que Suréna, mis aux Romains en bute ,  
 Les tiendrait en balance , ou craindrait pour sa chute ,  
 Et me réserverait la gloire d'achever ,  
 Ou de le voir tombant , & de le relever.  
 Je réussis à l'un , & conclus l'alliance ;  
 Mais Suréna vainqueur prévint mon espérance.  
 A peine d'Artabase eus-je signé la paix ,  
 Que j'appris Crassus mort & les Romains défaits.  
 Ainsi d'une si haute & si prompte victoire  
 J'emporte tout le fruit , & lui toute la gloire :



Et beaucoup plus heureux que je n'aurais voulu,  
 Je me fais un malheur d'être trop absolu.  
 Je tiens toute l'Asie & l'Europe en alarmes,  
 Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes :  
 Et quand tous mes voisins tremblent pour leurs états,  
 Je ne les fais trembler que par un autre bras.  
 J'en tremble enfin moi-même, & pour remède unique  
 Je n'y vois qu'une basse & dure politique,  
 Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,  
 Se doit voir d'un sujet le rebut ou le choix.

S I L L A C E.

Le rebut ! vous craignez, seigneur, qu'il la refuse ?

O R O D E.

Et ne se peut-il pas qu'un autre amour l'amuse,  
 Et que rempli qu'il est d'une juste fierté,  
 Il n'écoute son cœur plus que ma volonté ?  
 Le voici, laissez-nous.



## S C E N E I I .

O R O D E , S U R É N A .

O R O D E .

SURENA , vos services ,  
 Qui l'aurait osé croire ? ont pour moi des supplices ;  
 J'en ai honte , & ne puis assez me consoler ,  
 De ne voir aucun don qui les puisse égaler .  
 Supplétez au défaut d'une reconnaissance ,  
 Dont vos propres exploits m'ont mis en impuissance ;  
 Et s'il en est un prix dont vous fassiez état ,  
 Donnez-moi les moyens d'être un peu moins ingrat .

S U R É N A .

Quand je vous ai servi , j'ai reçu mon salaire ,  
 Seigneur , & n'ai rien fait qu'un sujet n'ait dû faire :  
 La gloire m'en demeure , & c'est l'unique prix  
 Que s'en est proposé le soin que j'en ai pris .  
 Si pourtant il vous plaît , seigneur , que j'en demande  
 De plus dignes d'un roi , dont l'ame est toute grande ,  
 La plus haute vertu peut faire de faux pas ;  
 Si la mienne en fait un , daignez ne le voir pas ,  
 Gardez-moi des bontés toujours prêtes d'éteindre  
 Le plus juste courroux que j'aurais lieu d'en craindre ;  
 Et si . . .

O R O D E .

Ma gratitude oserait se borner  
 Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner ,

Qui n'arrivera point ? & j'attendrais un crime ,  
 Pour vous montrer le fond de toute mon estime ?  
 Le ciel m'est plus propice , & m'en ouvre un moyen ,  
 Par l'heureuse union de votre sang au mien.  
 D'avoir tant fait pour moi ce sera le salaire.

S U R E N A .

J'en ai flatté long-tems un espoir téméraire ;  
 Mais puisqu'enfin le prince . . .

O R O D E .

Il aime votre sœur ,  
 Et le bien de l'état lui dérobe son cœur.  
 La paix de l'Arménie à ce prix est jurée ;  
 Mais l'injure aisément peut être réparée :  
 J'y fais des rois tout prêts , & pour vous , dès demain ,  
 Mandane que j'attends vous donnera la main.  
 C'est tout ce qu'en la mienne ont mis des destinées ,  
 Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

S U R E N A .

A cet excès d'honneur rien ne peut s'égalier ;  
 Mais si vous me laissez liberté d'en parler ,  
 Je vous dirais , seigneur , que l'amour paternelle  
 Doit à cette princesse un trône digne d'elle ,  
 Que l'inégalité de mon destin au sien  
 Ravalerait son sang sans élever le mien :  
 Qu'une telle union , quelque haut qu'on la mette ,  
 Me laisse encor sujet , & la rendrait sujette ;  
 Et que de son hymen , malgré tous mes hauts faits ,  
 Au lieu de rois à naître , il naîtrait des sujets.  
 De quel œil voulez-vous , seigneur , qu'elle me donne  
 Une main refusée à plus d'une couronne ?

Et qu'un si digne objet des vœux de tant de rois  
 Descende par votre ordre à cet indigne choix ?  
 Que de mépris pour moi ! que de honte pour elle !  
 Non , seigneur , croyez-en un serviteur fidelle :  
 Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur ,  
 Il y faut l'union du prince avec ma sœur.  
 Ne le mêlez , seigneur , au sang de vos ancêtres  
 Qu'afin que vos sujets en reçoivent des maîtres :  
 Vos Parthes dans la gloire ont trop long-tems vécu ,  
 Pour attendre des rois du sang de leur vaincu .  
 Si vous ne le savez , tout le camp en murmure ;  
 Ce n'est qu'avec dépit que le peuple l'endure .  
 Quelle loi eût pû faire Artabase vainqueur ,  
 Plus rude , disent-ils , même à des gens sans cœur ?  
 Je les fais taire , mais , seigneur , à le bien prendre ,  
 C'était moins l'attaquer , que lui mener un gendre ;  
 Et si vous en aviez consulté leurs souhaits ,  
 Vous auriez préféré la guerre à cette paix .

## O R O D E .

Est-ce dans le dessein de vous mettre à leur tête ,  
 Que vous me demandez ma grace toute prête ;  
 Et de leurs vains souhaits vous font-ils le porteur ,  
 Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur ?  
 Il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme ,  
 Qui rétablit son maître , & triomphe de Rome ;  
 Mais sous le ciel tout change , & les plus valeureux  
 N'ont jamais sûreté d'être toujours heureux .  
 J'ai donné ma parole , elle est inviolable .  
 Le prince aime Euridice , autant qu'elle est aimable ;  
 Et s'il faut dire tout , je lui dois cet appui

Contre ce que Phadate ofera contre lui ;  
 Car tout ce qu'attenta contre moi Mitradate ,  
 Pacorus le doit craindre à son tour de Phadate :  
 Cet esprit turbulent , & jaloux du pouvoir ,  
 Quoique son frère...

S U R E N A .

Il fait que je fais mon devoir ,  
 Et n'a pas oublié que dompter des rebelles ,  
 Détrôner un tyran. . .

O R O D E .

Ces actions font belles ;  
 Mais pour m'avoir remis en état de régner ,  
 Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner ?

S U R E N A .

La dédaigner , seigneur , quand mon zèle fidelle  
 N'ose me regarder que comme indigne d'elle ?  
 Osez me dispenser de ce que je vous doi ,  
 Et pour la mériter , je cours me faire roi.  
 S'il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme  
 Qui rétablit son maître , & triomphe de Rome ,  
 Sur quels rois aisément ne pourrai-je emporter ,  
 En faveur de Mandane , un sceptre à la doter ?  
 Prescrivez moi , seigneur , vous-même une conquête ,  
 Dont en prenant sa main je couronne sa tête ;  
 Et vous direz après si c'est la dédaigner ,  
 Que de vouloir me perdre , ou la faire régner.  
 Mais je suis né sujet ; & j'aime trop à l'être ,  
 Pour hasarder mes jours , que pour servir mon maître ,  
 Et consentir jamais qu'un homme tel que moi  
 Souille par son hymen le pur sang de son roi.



## O R O D E.

Je n'examine point si ce respect déguise ;  
 Mais parlons une fois avec pleine franchise.  
 Vous êtes mon sujet, mais un sujet si grand ,  
 Que rien n'est mal-aisé quand son bras l'entreprend.  
 Vous possédez sous moi deux provinces entières  
 De peuples si hardis, de nations si fières ,  
 Que sur tant de vassaux je n'ai d'autorité  
 Qu'autant que votre zèle a de fidélité.  
 Ils vous ont jusqu'ici suivi comme fidelle ;  
 Et quand vous le voudrez, ils vous suivront rebelle ,  
 Vous avez tant de nom, que tous les rois voisins  
 Vous veulent comme Orode unir à leurs destins.  
 La victoire chez vous passée en habitude ,  
 Met jusques dans ses murs Rome en inquiétude.  
 Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux ,  
 Vous traînez en tous lieux dix mille ames à vous :  
 Le nombre est peu commun pour un train domestique ;  
 Et s'il faut qu'avec vous tout-à-fait je m'explique ,  
 Je ne vous saurais croire assez en mon pouvoir ,  
 Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

## S U R É N A .

Par quel crime, seigneur, ou par quelle imprudence  
 Ai-je pu mériter si peu de confiance ?  
 Si mon cœur, si mon bras pouvait être gagné,  
 Mitradate & Crassus n'auraient rien épargné :  
 Tous les deux...

## O R O D E.

Laissons là Crassus & Mitradate,  
 Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate ;

Tout ce que je vous dois j'aime à le publier ;  
 Mais quand je m'en souviens , vous devez l'oublier.  
 Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire ,  
 Je fais vous épargner la peine de le dire ;  
 Et s'il met votre zèle au-dessus du commun ,  
 Je n'en suis point ingrat , craignez d'être importun.

S U R É N A .

Je reviens à Palmis , seigneur. De mes hommages  
 Si les loix du devoir sont de trop faibles gages ,  
 En est-il de plus sûrs , ou de plus fortes loix ,  
 Qu'avoir une sœur reine , & des neveux pour rois ?  
 Mettez mon sang au trône , & n'en cherchez point d'autres ,  
 Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres.  
 Que tout cet univers , que tout notre avenir  
 Ne trouve aucune voie à les en désunir.

O R O D E .

Mais , Suréna , le puis-je après la foi donnée ,  
 Au milieu des apprêts d'un si grand hyménée ?  
 Et rendrai-je aux Romains qui voudront me braver ,  
 Un ami que la paix vient de leur enlever ?  
 Si le prince renonce au bonheur qu'il espère ,  
 Que dira la princesse , & que fera son père ?

S U R É N A .

Pour son pere , seigneur , laissez m'en le souci ,  
 J'en répons , & pourrais répondre d'elle aussi.  
 Malgré la triste paix que vous avez jurée ,  
 Avec le prince même elle s'est déclarée ;  
 Et si je puis vous dire avec quels sentimens  
 Elle attend à demain l'effet de vos sermens ,  
 Elle aime ailleurs.

O R O D E .

Et qui ?

S U R É N A .

C'est ce qu'elle aime à taire.

Du reste , son amour n'en fait aucun mystère ,  
 Et cherche à reculer les effets d'un traité ,  
 Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

O R O D E .

Est-ce au peuple , est-ce à vous , Suréna , de me dire ,  
 Pour lui donner des rois , quel sang je dois élire ?  
 Et pour voir dans l'état tous mes ordres suivis ,  
 Est-ce de mes sujets que je dois prendre avis ?  
 Si le prince à Palmis veut rendre sa tendresse ,  
 Je consens qu'il dédaigne à son tour la princesse ;  
 Et nous verrons après quel remède apporter  
 A la division qui peut en résulter.  
 Pour vous , qui vous sentez indigne de ma fille ,  
 Et craignez par respect d'entrer en ma famille ,  
 Choisissez un parti qui soit digne de vous ,  
 Et qui surtout n'ait rien à me rendre jaloux ,  
 Mon ame avec chagrin sur ce point balancée  
 En veut , & dès demain , être débarrassée.

S U R É N A .

Seigneur , je n'aime rien.

O R O D E .

Que vous aimiez , ou non ,  
 Faites un choix vous-même , ou souffrez-en le don .

S U R É N A .

Mais si j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte ,  
 Du secret de mon cœur puis-je vous rendre compte ?

ORODE.

A demain, Suréna, s'il se peut, dès ce jour,  
Résolvons cet hymen, avec, ou sans amour.

Pendant allez voir la princesse Euridice,  
Sous les loix du devoir ramenez son caprice;  
Et ne m'obligez point à faire à ses appas  
Un compliment de roi qui ne lui plairait pas.  
Palmis vient par mon ordre, & je veux en apprendre  
Dans nos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCÈNE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE.

SURÉNA m'a surpris, & je n'aurais pas dit  
Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'esprit;  
Mais moins on le prévoit, & plus cet esprit brille:  
Il trouve des raisons à refuser ma fille.  
Mais fortes, & qui même ont si bien succédé,  
Que s'en disant indigne, il m'a persuadé.

Savez-vous ce qu'il aime? Il est hors d'apparence  
Qu'il fasse un tel refus sans quelque préférence,  
Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix  
Ferme tout son grand cœur au pur sang de ses rois.

PALMIS.

J'ai cru qu'il n'aimait rien.

ORODE.

Il me l'a dit lui-même;

Mais la princesse avoue, & hautement, qu'elle aime.  
 Vous êtes son amie & savez quel amant  
 Dans un cœur qu'elle doit régner si puissamment.

P A L M I S.

Si la princesse en moi prend quelque confiance,  
 Seigneur, m'est-il permis d'en faire confidence ?  
 Reçoit-on des secrets sans une forte loi ?

O R O D E.

Je croyais qu'elle pût se rompre pour un roi ;  
 Et veux bien toutefois qu'elle soit si sévère,  
 Qu'en mon propre intérêt elle oblige à se taire ;  
 Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

P A L M I S.

Ah, pour mes sentimens, je vous les dirai tous.  
 J'aime ce que j'aimais, & n'ai point changé d'ame.  
 Je n'en fais point secret.

O R O D E.

L'aimer encor, madame !  
 Ayez-en quelque honte, & parlez-en plus bas.  
 C'est faiblesse d'aimer qui ne vous aime pas.

P A L M I S.

Non, seigneur, à son prince attacher sa tendresse,  
 C'est une grandeur d'ame, & non une faiblesse ;  
 Et lui garder un cœur qu'il lui plût mériter,  
 N'a rien d'assez honteux pour ne pas s'en vanter.  
 J'en serai toujours gloire ; & mon ame charmée  
 De l'heureux souvenir de m'être vue aimée,  
 N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux  
 Qu'alluma son mérite, & l'offre de ses vœux.



O R O D E.

Faites mieux , vengez-vous. Il est des rois , madame ,  
Plus dignes qu'un ingrat d'une si belle flamme.

P A L M I S.

De ce que j'aime encor ce serait m'éloigner ,  
Et me faire un exil sous ombre de régner.  
Je veux toujours le voir , cet ingrat qui me tue ,  
Non pour le triste bien de jouir de sa vue ,  
Cette fausse douceur est au-dessous de moi ,  
Et ne vaudra jamais que je néglige un roi :  
Mais il est des plaisirs , qu'une amante trahie  
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.  
Je verrai l'infidèle inquiet , alarmé  
D'un rival inconnu , mais ardemment aimé ,  
Rencontrer à mes yeux sa peine dans son crime ,  
Par les mains de l'hymen devenir ma victime ;  
Et ne me regarder , dans ce chagrin profond ,  
Que le remords en l'ame , & la rougeur au front.  
Des mes bontés pour lui l'impitoyable image  
Qu'imprimera l'amour sur mon pâle visage ,  
Insultera son cœur , & dans nos entretiens  
Mes pleurs & mes soupirs rappelleront les siens ;  
Mais qui ne serviront qu'à lui faire connaître  
Qu'il pouvait être heureux , & ne saurait pas l'être ;  
Qu'à lui faire trop tard haïr son peu de foi ,  
Et pour tout dire ensemble , avoir regret à moi.

Voilà tout le bonheur où mon amour aspire ;  
Voilà contre un ingrat tout ce que je conspire ;  
Voilà tous les plaisirs que j'espère à le voir ,  
Et tous les sentimens que vous vouliez savoir.

## O R O D E.

C'est bien traiter les rois en personnes communes,  
 Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,  
 Comme si pour vous plaire, & les inquiéter,  
 Dans le trône avec eux l'amour pouvait monter.

Il nous faut un hymen, pour nous donner des princes,  
 Qui soient l'appui du sceptre, & l'espoir des provinces;  
 C'est-là qu'est notre force, & dans nos grands destins;  
 Le manque de vengeurs enhardit les mutins.

Du reste, en ces grands nœuds l'état qui s'intéresse,  
 Ferme l'œil aux attraits, & l'ame à la tendresse:

La seule politique est ce qui nous émeut;

On la fuit, & l'amour s'y mêle comme il peut,  
 S'il vient, on l'applaudit; s'il manque, on s'en console:

C'est dont vous pouvez croire un roi sur sa parole.

Nous ne sommes point faits pour devenir jaloux,  
 Ni pour être en souci si le cœur est à nous.

Ne vous repaissez plus de ces vaines chimères,

Qui ne font les plaisirs que des ames vulgaires,

Madame, & que le prince ait, ou non, à souffrir,

Acceptez un des rois que je puis vous offrir.

## P A L M I S.

Pardonnez-moi, seigneur, si mon ame alarmée

Ne veut point de ces rois dont on n'est point aimée.

J'ai cru l'être du prince, & j'ai trouvé si doux,

Que le souvenir seul m'en plaît plus qu'un époux.

## O R O D E.

N'en parlons plus, madame, & dites à ce frère,

Qui vous est aussi cher que vous me seriez chère,

Que parmi ses respects il n'a que trop marqué...

## P A L M I S.

PALMIS.

Quoi, seigneur ?

ORODE.

Avec lui, je crois m'être expliqué.

Qu'il y pense, madame. Adieu.

PALMIS seule.

Quel triste augure !

Et que ne me dit point cette menace obscure !

Sauvez ces deux amans, ô ciel, & détournez

Les soupçons que leurs feux peuvent avoir donnés.

*Fin du troisième acte.*



## A C T E I V .

## S C E N E P R E M I E R E .

E U R I D I C E , O R M È N E .

O U I , O R M È N E .  
 votre intelligence à demi découverte  
 Met votre Suréna sur le bord de sa perte.  
 Je l'ai su de Sillace ; & j'ai lieu de douter  
 Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

E U R I D I C E .

On n'oserait , O r m è n e , on n'oserait.

O R M È N E .

Madame ,

Croyez-en un peu moins votre fermeté d'ame.  
 Un héros arrêté n'a que deux bras à lui ;  
 Et souvent trop de gloire est un débile appui,

E U R I D I C E .

Je fais que le mérite est sujet à l'envie ,  
 Que son chagrin s'attache à la plus belle vie :  
 Mais sur quelle apparence oses-tu présumer  
 Qu'on pourrait. . .

O R M È N E .

Il vous aime , & s'en est fait aimer.

E U R I D I C E .

Qui l'a dit ? . . .

ORMÈNE.

Vous & lui, c'est son crime & le vôtre.  
 Il refuse Mandane, & n'en veut aucune autre  
 On fait que vous aimez, on ignore l'amant ;  
 Madame, tout cela parle trop clairement.

EURIDICE.

Ce sont de vains soupçons qu'avec moi tu hasardes.

*S C E N E II.*

EURIDICE, PALMIS, ORMÈNE.

PALMIS.

**M**Adame, à chaque porte on a posé des gardes ;  
 Rien n'entre, rien ne sort qu'avec ordre du roi

EURIDICE.

Qu'importe, & quel sujet en prenez-vous d'effroi ?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'apprête,  
 Ou l'on en veut, madame, à quelque grande tête.  
 Je tremble pour mon frère.

EURIDICE.

A quel propos trembler ?

Un roi qui lui doit tout, voudrait-il l'accabler ?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point insensible,  
 Que de son alliance un refus si visible...



E U R I D I C E.

Un si rare service a su le prévenir ,  
Qu'il doit récompenser avant que de punir.

P A L M I S.

Il le doit , mais après une pareille offense ,  
Il est rare qu'on songe à la reconnaissance ;  
Et par un tel mépris le service effacé ,  
Ne tient plus d'yeux ouverts sur ce qui s'est passé.

E U R I D I C E.

Pour la sœur d'un héros , c'est être bien timide.

P A L M I S.

L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide ?

E U R I D I C E.

L'amanre d'un héros aime à lui ressembler ,  
Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.

P A L M I S.

Vous vous flattez , madame, elle a de la tendresse ,  
Que leur idée étonne , & leur image blesse ;  
Et ce que dans sa perte elle prend d'intérêt ,  
Ne saurait sans désordre en attendre l'arrêt.  
Cette mâle vigueur de constance héroïque ,  
N'est point une vertu dont le sexe se pique ;  
Ou s'il peut jusques-là porter sa fermeté ,  
Ce qu'il appelle amour , n'est qu'une dureté.  
Si vous aimiez mon frère , on verrait quelque alarme ;  
Il vous échapperait un soupir , une larme ,  
Qui marquerait du moins un sentiment jaloux ,  
Qu'une sœur se montrât plus sensible que vous.  
Dieux ! je donne l'exemple , & l'on s'en peut défendre !

Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre !  
 Aurait-on jamais cru qu'on pût voir quelque jour  
 Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de l'amour ?  
 Mais j'ai tort , & la perte est pour vous moins amère.  
 On recouvre un amant plus aisément qu'un frère ;  
 Et si je perds celui que le ciel me donna ,  
 Quand j'en recouvrerais , ferait-ce un Suréna ?

E U R I D I C E .

Et si j'avais perdu cet amant qu'on menace ,  
 Serait-ce un Suréna qui remplirait sa place ?  
 Pensez-vous qu'exposée à de si rudes coups ,  
 J'en soupire au-dedans , & tremble moins que vous ?  
 Mon intrépidité n'est qu'un effort de gloire ,  
 Que tout fier qu'il paraît , mon cœur n'en veut pas croire :  
 Il est tendre , & ne rend ce tribut qu'à regret ,  
 Au juste & dur orgueil qu'il dément en secret.  
 Oui , s'il en faut parler avec mon ame ouverte ,  
 Je pense voir déjà l'appareil de sa perte ,  
 De ce héros si cher ; & ce mortel ennui  
 N'ose plus aspirer qu'à mourir avec lui.

P A L M I S .

Avec moins de chaleur vous pourriez bien plus faire.  
 Acceptez mon amant , pour conserver mon frère ,  
 Madame ; & puisqu'enfin il vous faut l'épouser ,  
 Tâchez par politique à vous y disposer.

E U R I D I C E .

Mon amour est trop fort pour cette politique :  
 Tout entier on l'a vu , tout entier il s'explique ;  
 Et le prince fait trop ce que j'ai dans le cœur ,

Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.  
 J'aime ailleurs, & l'ai dit trop haut pour m'en dédire,  
 Avant qu'en sa faveur tout cet amour expire.  
 C'est avoir trop parlé, mais dût se perdre tout,  
 Je me tiendrai parole, & j'irai jusqu'au bout.

P A L M I S.

Ainsi donc vous voulez que ce héros périsse ?

E U R I D I C E.

Pourrait-on en venir jusqu'à cette injustice ?

P A L M I S.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,  
 Et du trop d'union où s'obstinent vos cœurs.  
 Rendez heureux le prince; il n'est plus sa victime.  
 Qu'il se donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

E U R I D I C E.

Qu'il s'y donne, madame, & ne m'en dise rien;  
 Ou, si son cœur encor peut dépendre du mien,  
 Qu'il attende à l'aimer, que ma haine cessée  
 Vers l'amour de son frère ait tourné ma pensée.  
 Réglez-vous vous-même à me désobéir;  
 Forcez-moi, s'il se peut, moi-même à le haïr;  
 A force de raison faites-m'en un rebelle;  
 Accablez-le de pleurs pour le rendre infidèle;  
 Par pitié; par tendresse, appliquez tous vos soins  
 A me mettre en état de l'aimer un peu moins.  
 J'achèverai le reste. A quelque point qu'on aime,  
 Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

P A L M I S.

Le prince vient, madame, & n'a pas grand besoin,

Dans son amour pour vous , d'un odieux témoin :  
 Vous pourrez mieux sans moi flatter son espérance ,  
 Mieux en notre faveur tourner sa déférence ;  
 Et ce que je prévois me fait assez souffrir ,  
 Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

SCÈNE III.

PACORUS , EURIDICE.  
 ORMÈNE.

EURIDICE.

EST-CE pour moi , seigneur , qu'on fait garde à vos portes ?  
 Pour assurer ma fuite ai-je ici des escortes ?  
 Ou si ce grand hymen pour ses derniers apprêts . . .

PACORUS.

Madame , ainsi que vous , chacun a ses secrets.  
 Ceux que vous honorez de votre confiance ,  
 Observent par votre ordre un généreux silence.  
 Le roi fuit votre exemple ; & , si c'est vous gêner ,  
 Comme nous devinons , vous pouvez deviner.

EURIDICE.

Qui devine est souvent sujet à se méprendre.

PACORUS.

Si je devine mal , je fais à qui m'en prendre ;  
 Et comme votre amour n'est que trop évident ,  
 Si je n'en fais l'objet , j'en fais le confident.

Il est le plus coupable : un amant peut se taire,  
 Mais d'un sujet au roi, c'est crime qu'un mystère.  
 Qui connaît un obstacle au bonheur de l'état,  
 Tant qu'il le tient caché commet un attentat.  
 Ainsi ce confident. . . vous m'entendez, madame;  
 Et je vois dans les yeux ce qui se passe en l'ame.

E U R I D I C E.

S'il a ma confidence, il a mon amitié ;  
 Et je lui dois, seigneur, du moins quelque pitié.

P A C O R U S.

Ce sentiment est juste, & même je veux croire  
 Qu'un cœur comme le vôtre a droit d'en faire gloire.  
 Mais ce trouble, madame, & cette émotion,  
 N'ont-ils rien de plus fort que la compassion ?  
 Et quand de ses périls l'ombre vous intéresse,  
 Qu'une pitié si prompté en sa faveur vous presse,  
 Un si cher confident ne fait-il point douter  
 De l'amant, ou de lui, qui les peut exciter ?

E U R I D I C E.

Qu'importe, & quel besoin de les confondre ensemble,  
 Quand ce n'est que pour vous, après tout, que je tremble ?

P A C O R U S.

Quoi ! vous me menacez vous-même à votre tour ?  
 Et les emportemens de votre aveugle amour. . .

E U R I D I C E.

Je m'emporte & m'aveugle un peu moins qu'on ne pense ;  
 Pour l'avouer vous-même, entrons en confidence.

Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux ;  
 Ma main ne saurait être, & ne sera qu'à vous ;  
 Mes vœux y sont déjà, tout mon cœur y veut être ;



Dès que je le pourrai, je vous en ferai maître ;  
 Et si pour s'y réduire il me fait différer ,  
 Cet amant si chéri n'en peut rien espérer.  
 Je ne ferai qu'à vous , qui que ce soit que j'aime ,  
 A moins qu'à vous quitter vous m'obligiez vous-même ;  
 Mais s'il faut que le tems m'apprenne à vous aimer ,  
 Il ne me l'apprendra qu'à force d'estimer ;  
 Et si vous me forcez à perdre eet estime ,  
 Si votre impatience ose aller jusqu'au crime ..  
 Vous m'entendez , seigneur , & c'est vous dire assez  
 D'où me viennent pour vous ces vœux intéressés.  
 J'ai part à votre gloire, & je tremble pour elle ,  
 Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle ,  
 Que le barbare éclat d'un indigne soupçon  
 Ne fasse à l'univers détester votre nom ,  
 Et que vous ne veuilliez sortir d'inquiétude  
 Par une épouvantable & noire ingratitude.  
 Pourrais-je après cela vous conserver ma foi ,  
 Comme si vous étiez encor digne de moi ?  
 Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne ,  
 Toute fumante encor du sang qui vous la donne ?  
 Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains ,  
 Quand pour les repousser vous n'aurez point de mains ?  
 Si Crassus est défait , Rome n'est pas détruite ;  
 D'autres ont ramassé les débris de sa suite ;  
 De nouveaux escadrons leur vont ensier le cœur ;  
 Et vous avez besoin encor de son vainqueur.  
 Voilà ce que pour vous craint une destinée ,  
 Qui se doit bientôt voir à la vôtre enchaînée ;  
 Et deviendrait infame à se vouloir unir

Qu'à des rois dont on puisse aimer le souvenir.

P A C O R U S.

Tout ce que vous craignez est en votre puissance,  
 Madame, il ne vous faut qu'un peu d'obéissance,  
 Qu'exécuter demain ce qu'un père a promis;  
 L'amant, le confident n'auront plus d'ennemis.  
 C'est de quoi de nouveau tout mon cœur vous conjure,  
 Par les tendres respects d'une flamme si pure,  
 Ces assidus respects, qui sans cesse bravés,  
 Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,  
 Par tout ce qu'a de rude un orgueil inflexible,  
 Par tous les maux que souffre. . .

E U R I D I C E.

Et moi, suis-je insensible?

Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats?  
 Seigneur, je suis aimée, & vous ne l'êtes pas.  
 Mon devoir vous prépare un assuré remède,  
 Quand il n'en peut souffrir au mal qui me possède;  
 Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,  
 Quand il faut que le mien dure éternellement.

P A C O R U S.

Ce moment quelquefois est difficile à prendre,  
 Madame, & si le roi se lasse de l'attendre,  
 Pour venger le mépris de son autorité,  
 Songez à ce que peut un monarque irrité.

E U R I D I C E.

Ma vie est en ses mains, & de son grand courage  
 Il peut montrer sur elle un glorieux ouvrage.

P A C O R U S.

Traitez-le mieux, de grace, & ne vous alarmez

Que pour la sûreté de ce que vous aimez :  
Le roi fait votre faible , & le trouble que porte  
Le péril d'un amant dans l'ame la plus forte.

E U R I D I C E.

C'est mon faible , il est vrai , mais si j'ai de l'amour ,  
J'ai du cœur , & pourrais le mettre en son plein jour.  
Ce grand roi cependant prend une aimable voie.  
Pour me faire accepter ses ordres avec joie !  
Pensez-y mieux , de grace , & songez qu'au besoin ,  
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.  
Après ce premier pas , ce pas qui seul nous gêne ,  
L'amour rompt aisément le reste de sa chaîne ;  
Et tyran à son tour du devoir méprisé ,  
Il s'applaudit long-tems du joug qu'il a brisé.

P A C O R U S.

Madame...

E U R I D I C E.

Après cela , seigneur , je me retire ;  
Et s'il vous reste encor quelque chose à me dire ,  
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent ,  
Je vous laisse achever avec mon confident.



## S C E N E I V .

P A C O R U S , S U R É N A .

P A C O R U S .

S U R É N A , jeme plains, &amp; j'ai lieu de me plaindre.

S U R É N A .

De moi, seigneur ?

P A C O R U S .

De vous. Il n'est plus tems de feindre.

Malgré tous vos détours on fait la vérité ,  
 Et j'attendais de vous plus de sincérité ,  
 Moi, qui mettais en vous ma confiance entière ,  
 Et ne voulais souffrir aucune autre lumière ,  
 L'amour dans sa prudence est toujours indiscret ;  
 A force de se taire , il trahit son secret :  
 Le soin de le cacher découvre ce qu'il cache ,  
 Et son silence dit tout ce qu'il craint qu'on sache.  
 Ne cachez plus le vôtre , il est connu de tous ,  
 Et toute votre adresse a parlé contre vous.

S U R É N A .

Puisque vous vous plaignez , la plainte est légitime ,  
 Seigneur ; mais , après tout , j'ignore encor mon crime ,

P A C O R U S .

Vous refusez Mandane avec tant de respect ,  
 Qu'il est trop raisonné pour n'être point suspect.  
 Avant qu'on vous l'offrit , vos raisons étaient prêtes ,  
 Et jamais on n'a vu de refus plus honnêtes ;  
 Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir :

Il fallait tout promettre & la laisser agir:  
 Il fallait espérer de son orgueil sévère  
 Un juste désaveu des volontés d'un père,  
 Et l'aigrir par des vœux si froids, si mal conçus,  
 Qu'elle usurpât sur vous la gloire du refus.  
 Vous avez mieux aimé tenter un artifice,  
 Qui pût mettre Palmis où doit être Euridice,  
 En me donnant le change, attirer mon courroux,  
 Et montrer quel objet vous réservez pour vous.  
 Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adresse  
 A remettre au devoir l'esprit de la princesse:  
 Vous en avez eu l'ordre, & j'en suis plus hâï;  
 C'est pour un bon sujet avoir bien obéi.

SURENA.

Je le vois bien, seigneur, qu'on m'aime, qu'on vous aime,  
 Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,  
 Tout m'est compté pour crime, & je dois seul au roi  
 Répondre de Palmis, d'Euridice & de moi,  
 Comme si je pouvais sur une ame enflammée  
 Ce qu'on me voit pouvoir sur tout un corps d'armée,  
 Et qu'un cœur ne fût pas plus facile à tourner,  
 Que les Romains à vaincre & qu'un sceptre à donner.

Sans faire un nouveau crime, oserais-je vous dire  
 Que l'empire des cœurs n'est pas de votre empire,  
 Et que l'amour jaloux de son autorité,  
 Ne reconnaît ni rois, ni souveraineté?  
 Il hait tous les emplois où la force l'appelle;  
 Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle;  
 Et je suis criminel de n'en pas triompher,  
 Quand vous-même, seigneur, ne pouvez l'étouffer!



Changez-en par votre ordre à tel point le caprice ,  
 Qu'Euridice vous aime & Palmis vous haïsse ;  
 Ou rendez votre cœur à vos loix si soumis ,  
 Qu'il dédaigne Euridice , & retourne à Palmis.  
 Tout ce que vous pourrez , ou sur vous , ou sur elles ,  
 Rendra mes actions d'autant plus criminelles ;  
 Mais sur elles , sur vous , si vous ne pouvez rien ,  
 Des crimes de l'amour ne faites plus le mien.

## P A C O R U S .

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire ;  
 Mais je n'excuse point ceux qu'il s'obstine à taire ,  
 Qui cachés avec soin se commettent long-tems ,  
 Et tiennent près des rois de secrets mécontents.  
 Un sujet qui se voit le rival de son maître ,  
 Quelque étude qu'il perde à ne le point paraître ,  
 Ne pousse aucun soupir sans faire un attentat ,  
 Et d'un crime d'amour , il en fait un d'état.  
 Il a besoin de grace , & sur-tout quand on l'aime ,  
 Jusqu'à se révolter contre le diadème ,  
 Jusqu'à servir d'obstacle au bonheur général.

## S U R E N A .

Oui , mais quand de son maître on lui fait un rival ,  
 Qu'il aimait le premier , qu'en dépit de sa flamme  
 Il cède , aimé qu'il est , ce qu'adore son ame ,  
 Qu'il renonce à l'espoir , dédit sa passion ,  
 Est-il digne de grace ou de compassion ?

## P A C O R U S .

Qui cède ce qu'il aime , est digne qu'on le loue ,  
 Mais il ne cède rien quand on l'en défavoue ;  
 Et les illusions d'un si faux compliment

Ne méritent qu'un long & vrai ressentiment.

SURENA.

Tout-à-l'heure , seigneur , vous me parliez de grace ;  
 Et déjà vous passez jusques à la menace !  
 La grace est aux grands cœurs honteuse à recevoir ;  
 La menace n'a rien qui les puisse émouvoir.  
 Tandis que hors des murs ma suite est dispersée ,  
 Que la garde au dedans par Sillace est placée ,  
 Que le peuple s'attend à me voir arrêter ,  
 Si quelqu'un en a l'ordre , il peut l'exécuter.  
 Qu'on veuille mon épée , ou qu'on veuille ma tête ,  
 Dites un mot , seigneur , & l'une & l'autre est prête :  
 Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi ;  
 Et , si l'on m'ose perdre , il perdra plus que moi.  
 J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il fallait vivre ,  
 Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre ;  
 Mais si vous me livrez à vos chagrins jaloux ,  
 Je n'aurai pas peut-être assez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna , mes pareils n'aiment point ces manières.  
 Ce sont fausses vertus que des vertus si fières.  
 Après tant de hauts faits & d'exploits signalés ,  
 Le roi ne peut douter de ce que vous valez ;  
 Il ne veut pas vous perdre , épargnez-vous la peine  
 D'attirer sa colère & mériter ma haine :  
 Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir ,  
 Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.  
 Il sied bien aux grands cœurs de paraître intrépides ,  
 De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus solides ;  
 Mais souvent ces grands cœurs n'en font que mieux leur cour ,

A paraître au besoin maîtres de leur amour.  
 Recevez cet avis d'une amitié fidelle.  
 Ce soir la reine arrive , & Mandane avec elle.  
 Je ne demande point le secret de vos feux ;  
 Mais songez bien qu'un roi , quand il dit , *Je le veux...*  
 Adieu , ce mot suffit ; & vous devez m'entendre.

S U R É N A .

Je fais plus , je prévois ce que j'en dois attendre ;  
 Je l'attends fans frayeur , & quel qu'en soit le cours ,  
 J'aurai soin de ma gloire , ordonnez de mes jours.

*Fin du quatrième acte.*



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORODE, EURIDICE.

**N**E me l'avouez point , en cette conjoncture :  
Le soupçon m'est plus doux que la vérité sûre :  
L'obscurité m'en plaît , & j'aime à n'écouter  
Que ce qui laisse encor liberté d'en douter.  
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes ,  
Et d'un amant suspect dispersé les escortes ,  
De crainte qu'un aveugle & fol emportement  
N'allât , & malgré vous , jusqu'à l'enlèvement.  
La vertu la plus haute alors cède à la force ;  
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce ,  
Que le plus grand courroux qu'on voit y succéder  
N'aspire qu'aux douceurs de se raccomoder.  
Il n'est que trop aisé de juger quelle fuite  
Exigerait de moi l'éclat de cette fuite ;  
Et pour n'en pas venir à ces extrémités ,  
Que vous l'aimiez , ou non , j'ai pris mes sûretés.

EURIDICE.

A ces précautions je suis trop redevable ;  
Une prudence moindre en serait incapable ,  
Seigneur ; mais dans le doute où votre esprit se plait ,

Si j'ose en ce héros prendre quelque intérêt ,  
 Son sort est plus douteux que votre incertitude ,  
 Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude ,  
 Je ne vous répons point sur cet enlèvement ;  
 Mon devoir , ma fierté , tout en moi le dément.  
 La plus haute vertu peut céder à la force ,  
 Je le fais , de l'amour je fais quelle est l'amorce ;  
 Mais contre tous les deux l'orgueil peut secourir ,  
 Et rien n'en est à craindre alors qu'on fait mourir.  
 Je ne ferai qu'au prince.

O R O D E.

Oui , mais à quand , madame ,  
 A quand cet heureux jour , que de toute son ame . . . .

E U R I D I C E.

Il se verrait , seigneur , dès ce soir mon époux ;  
 S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous.  
 Sa curiosité s'est trop embarrassée  
 D'un point dont il devait éloigner sa pensée ;  
 Il fait que j'aime ailleurs , & l'a voulu savoir :  
 Pour peine il attendra l'effort de mon devoir.

O R O D E.

Les délais les plus longs , madame , ont quelque terme.

E U R I D I C E.

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme ;  
 Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatans ;  
 Et quand on veut se vaincre , il y faut peu de tems.  
 Un jour y peut beaucoup , une heure y peut suffire :  
 Un de ces bons momens qu'un cœur n'ose en dédire ,  
 S'il ne suit pas toujours nos souhaits & nos soins ,  
 Il arrive souvent quand on l'attend le moins.



Mais je ne promets pas de m'y rendre facile ,  
 Seigneur, tant que j'aurai l'ame si peu tranquille ;  
 Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis ,  
 Tant qu'on me laissera dans l'alarme où je suis.

O R O D E.

Le sort de Suréna vous met donc en alarme ?

E U R I D I C E.

Je vois ce que pour tous ses vertus ont de charme ;  
 Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous ,  
 Ou d'un maître en colère, ou d'un rival jaloux.

Ce n'est point toutefois l'amour qui m'intéresse ,  
 C'est. . . Je crains encor plus que ce mot ne vous blesse ,  
 Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour ,  
 Que d'en mettre, & si-tôt, le vrai sujet au jour.

O R O D E.

Non, madame, parlez, montrez toutes vos craintes.  
 Puis-je, sans les connaître, en guérir les atteintes ,  
 Et dans l'épaisse nuit où vous vous retranchez ,  
 Choisir le vrai remède aux maux que vous cachez ?

E U R I D I C E.

Mais si je vous disais que j'ai droit d'être en peine  
 Pour un trône où je dois un jour monter en reine ,  
 Que perdre Suréna, c'est livrer aux Romains  
 Un sceptre que son bras a remis en vos mains ,  
 Que c'est ressusciter l'orgueil de Mitradate ,  
 Exposer avec vous Pacorus & Phradate ;  
 Que je crains que sa mort, enlevant votre appui ,  
 Vous renvoie à l'exil où vous seriez sans lui :  
 Seigneur, ce serait être un peu trop téméraire ;  
 J'ai dû le dire au prince, & je dois vous le taire ;

J'en dois craindre un trop long & trop juste courroux ;  
Et l'amour trouvera plus de grace chez vous.

O R O D E.

Mais, madame, est-ce à vous d'être si politique ?  
Qui peut se taire ainsi, voyons comme il s'explique.

Si votre Suréna m'a rendu mes états,  
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas ?  
Et trouvez-vous par-là sa valeur bien fondée  
A ne m'estimer plus son maître qu'en idée ?  
A vouloir qu'à ces loix j'obéisse à mon tour ?  
Ce discours irait loin, revenons à l'amour,  
Madame, & s'il est vrai qu'enfin. . .

E U R I D I C E.

Laissez-m'en faire,

Seigneur, je me vaincrai, j'y tâche, je l'espère :  
J'ose dire encor plus, je m'en fais une loi ;  
Mais je veux que le tems en dépende de moi.

O R O D E.

C'est bien parler en reine, & j'aime assez, madame,  
L'impétuosité de cette grandeur d'ame ;  
Cette noble fierté que rien ne peut dompter  
Remplira bien ce trône où vous devez monter.  
Donnez-moi donc en reine un ordre que je suive.

Phradate est arrivé, ce soir Mandane arrive ;  
Ils sauront quels respects a montrés pour sa main  
Cet intrépide effroi de l'empire romain.  
Mandane en rougira, le voyant auprès d'elle.  
Phradate est violent, & prendra sa querelle.  
Près d'un esprit si chaud, & si fort emporté,  
Suréna dans ma cour est-il en sûreté ?

Puis-je vous en répondre, à moins qu'il se retire ?

E U R I D I C E.

Bannir de votre cour l'honneur de votre empire !  
 Vous le pouvez, seigneur, & vous êtes son roi ;  
 Mais je ne puis souffrir qu'il soit banni pour moi.  
 Car enfin les couleurs ne font rien à la chose ;  
 Sous un prétexte faux je n'en suis pas moins cause ,  
 Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur ,  
 Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.  
 Qu'il parte, il vous déplaît, faites-vous-en justice ,  
 Punissez , exilez , il faut qu'il obéisse.  
 Pour remplir mes devoirs j'attendrai son retour ,  
 Seigneur, & jusques-là, point d'hymen, ni d'amour.

O R O D E.

Vous pourriez épouser le prince en sa présence ?

E U R I D I C E.

Je ne fais , mais enfin je hais la violence.

O R O D E.

Empêchez-la, madame, en vous donnant à nous ,  
 Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.  
 Cet ordre exécuté, mon ame satisfaite ,  
 Pour ce héros si cher ne veut plus de retraite.  
 Qu'on le fasse venir. Modérez vos hauteurs ;  
 L'orgueil n'est pas toujours la marque des grands cœurs.  
 Il me faut un hymen ; choisissez l'un ou l'autre ,  
 Ou lui dites adieu, pour le moins, jusqu'au vôtre.

E U R I D I C E.

Je fais tenir, seigneur, tout ce que je promets ,  
 Et promettrais en vain de ne le voir jamais ,  
 Moi qui fais que bientôt la guerre rallumée

Le rendra pour le moins nécessaire à l'armée.

O R O D E .

Nous ferons voir, madame, en cette extrémité,  
Comme il faut obéir à la nécessité,  
Je vous laisse avec lui.

S C E N E II.

E U R I D I C E , S U R E N A .

E U R I D I C E .

S E I G N E U R , le roi condamne

Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane :  
Le refus n'en saurait demeurer impuni ;  
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

S U R E N A .

Madame, ce refus n'est point vers lui mon crime :  
Vous m'aimez, ce n'est point non plus ce qui l'ànime.  
Mon crime véritable est d'avoir aujourd'hui  
Plus de nom que mon roi, plus de vertus que lui,  
Et c'est delà que part cette secrète haine,  
Que le tems ne rendra que plus forte & plus pleine.  
Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr :  
Tout ce qu'on fait pour eux ne sert qu'à nous trahir.  
Mon visage l'offense, & ma gloire le blesse.  
Jusqu'au fond de mon ame il cherche une bassesse,  
Et tâche à s'ériger par l'offre, ou par la peur,

De roi que je l'ai fait , en tyran de mon cœur ;  
 Comme si par ses dons il pouvait me séduire ,  
 Ou qu'il pût m'accabler , & ne se point détruire.  
 Je lui dois en sujet tout mon sang , tout mon bien ;  
 Mais si je lui dois tout , mon cœur ne lui doit rien ,  
 Et n'en reçoit de loix que comme autant d'outrages ,  
 Comme autant d'attentats sur de plus doux hommages :  
 Cependant pour jamais , il faut nous séparer ,  
 Madame.

E U R I D I C E .

Cet exil pourrait toujours durer ?

S U R E N A .

En vain pour mes pareils leur vertu sollicite ;  
 Jamais un envieux ne pardonne au mérite.  
 Cet exil toutefois n'est pas un long malheur ;  
 Et je n'irai pas loin sans mourir de douleur.

E U R I D I C E .

Ah ! craignez de m'en voir assez persuadée ,  
 Pour mourir avant vous de cette seule idée :  
 Vivez , si vous m'aimez.

S U R E N A .

Je vivrais pour favoir  
 Que vous aurez enfin rempli votre devoir ,  
 Que d'un cœur tout à moi , que de votre personne  
 Pacorus sera maître , ou plutôt sa couronne ?  
 Ce penser m'affassine , & je cours de ce pas  
 Beaucoup moins à l'exil , madame , qu'au trépas.

E U R I D I C E .

Que le ciel n'a-t-il mis en ma main & la vôtre ,  
 Ou de n'être à personne , où d'être l'un à l'autre !



## S U R É N A .

Fallait-il que l'amour vît l'inégalité  
 Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité ?

## E U R I D I C E .

Cette inégalité me souffrait l'espérance.  
 Votre nom, vos vertus valaient bien ma naissance ;  
 Et Crassus a rendu plus digne encor de moi ,  
 Un héros dont le zèle a rétabli son roi.  
 Dans les maux où j'ai vu l'Arménie exposée ,  
 Mon pays désolé m'a seul tyrannisée.  
 Esclave de l'état, victime de la paix ,  
 Je m'étais répondu de vaincre mes souhaits ,  
 Sans songer qu'un amour comme le nôtre extrême,  
 S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.  
 Pour le bonheur public j'ai promis, mais hélas !  
 Quand j'ai promis, seigneur, je ne vous voyais pas.  
 Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute ,  
 Je diffère à donner le bien que je vous ôte ,  
 Et l'unique bonheur que j'y puis espérer ,  
 C'est de toujours promettre & toujours différer.

## S U R É N A .

Que je serais heureux ! . . . mais qu'osai-je vous dire ?  
 L'indigne & vain bonheur où mon amour aspire !  
 Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir ;  
 Songez à vivre heureuse , & me laissez mourir.  
 Un trône vous attend, le premier de la terre ,  
 Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,  
 Qui règle le destin du reste des humains ,  
 Et jusques dans leurs mœurs alarme les Romains.

## EURIDICE.

J'envisage ce trône & tous ses avantages ,  
Et je n'y vois partout , seigneur , que vos ouvrages ;  
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers ,  
Et , dans ce qui m'attend , je vois ce que je perds.  
Ah , seigneur !

## SURENA.

Épargnez la douleur qui me presse.  
Ne la ravalez point jusques à la tendresse ;  
Et laissez-moi partir dans cette fermeté ,  
Qui fait de tels jaloux , & qui m'a tant coûté.

## EURIDICE.

Partez , puisqu'il le faut , avec ce grand courage  
Qui mérita mon cœur , & donna tant d'ombrage.  
Je suivrai votre exemple , & vous n'aurez point lieu...  
Mais j'apperçois Palmis qui vient vous dire adieu ;  
Et je puis , en dépit de tout ce qui me tue :  
Quelques momens encor jouir de votre vue.



## S C E N E III.

EURIDICE, SURENA, PALMIS.

O N dit qu'on vous exile à moins que d'épouser,  
Seigneur, ce que le roi daigne vous proposer.

S U R E N A .

Non, mais jusqu'à l'hymen que Pacorus souhaite,  
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

P A L M I S .

Et vous partez ?

S U R E N A .

Je pars.

P A L M I S .

Et, malgré son courroux,  
Vous avez sûreté d'aller jusques chez vous ?  
Vous êtes à couvert des périls dont menace  
Les gens de votre sorte une telle disgrâce ?  
Et, s'il faut dire tout, sur de si longs chemins  
Il n'est point de poisons ; il n'est point d'affassins ?

S U R E N A .

Le roi n'a pas encor oublié mes services,  
Pour commencer par moi de telles injustices ;  
Il est trop généreux pour perdre son appui.

P A L M I S .

S'il l'est, tous vos jaloux le font-ils comme lui ?  
Est-il aucun flatteur, seigneur, qui lui refuse

De lui prêter un crime , & lui faire une excuse ?  
 En est-il que l'espoir d'en faire mieux sa cour ,  
 N'expose sans scrupule à ces courroux d'un jour ,  
 Ces courroux qu'on affecte alors qu'on désavoue  
 De lâches coups d'état dont en l'ame on se loue ,  
 Et qu'une absence élude , attendant le moment  
 Qui laisse évanouir ce faux ressentiment ?

S U R E N A .

Ces courroux affectés , que l'artifice donne ,  
 Font souvent trop de bruit pour abuser personne.  
 Si ma mort plaît au roi , s'il la veut tôt ou tard ,  
 J'aime mieux que ce soit un crime qu'un hasard ,  
 Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune  
 Qu'impose la nature & règle la fortune ;  
 Que son perfide auteur , bien qu'il cache sa main ,  
 Devienne abominable à tout le genre humain ;  
 Et qu'il en naisse enfin des haines immortelles ,  
 Qui de tous ses sujets lui fassent des rebelles.

P A L M I S .

Je veux que la vengeance aille à son plus haut point.  
 Les morts les mieux vengés ne ressuscitent point ;  
 Et de tout l'univers la fureur éclatante  
 En consolerait mal & la sœur & l'amante.

S U R E N A .

Que faire donc , ma sœur ?

P A L M I S .

Votre asyle est ouvert.

S U R E N A .

Quel asyle ?

P A L M I S.

L'hymen qui vous vient d'être offert.  
 Vos jours en sûreté dans les bras de Mandane ,  
 Sans plus rien craindre . . .

S U R E N A.

Et c'est ma sœur qui m'y condamne ,  
 C'est elle qui m'ordonne avec tranquillité  
 Aux yeux de ma princesse une infidélité !

P A L M I S.

Lorsque d'aucun espoir notre ardeur n'est suivie ,  
 Doit-on être fidèle aux dépens de sa vie ?  
 Mais vous ne m'aidez point à le persuader ,  
 Vous , qui d'un seul regard pourriez tout décider.  
 Madame , ses périls ont-ils de quoi vous plaire ?

E U R I D I C E.

Je crois faire beaucoup , madame , de me taire ;  
 Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien ,  
 C'est tout ce que je puis que de ne dire rien.  
 Forcez-le , s'il se peut , au nœud que je déteste ,  
 Je vous laisse en parler , dispensez-moi du reste :  
 Je n'y mets point d'obstacle , & mon esprit confus . . .  
 C'est m'expliquer assez , n'exigez rien de plus.

S U R E N A.

Quoi ! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre ,  
 Si ma perte est jurée , a de quoi m'en défendre ,  
 Quand malgré la nature , en dépit de ses loix ,  
 Le parricide a fait la motié de nos rois ?  
 Qu'un frère pour régner se baigne au sang d'un frère ?  
 Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père ?  
 Notre Orode lui-même où ferait-il sans moi ?



Mitradate pour lui montrai-il plus de foi ?  
 Croyez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate ?  
 J'en connais mal le cœur , si bientôt il n'éclate ,  
 Et si de ce haut rang , que j'ai vu l'éblouir ,  
 Son père & son aîné peuvent long-tems jouir.  
 Je n'aurai plus de bras alors pour leur défense ;  
 Car enfin mes refus ne font pas mon offense ;  
 Mon vrai crime est ma gloire , & non pas mon amour ;  
 Je l'ai dit , avec elle il croîtra chaque jour.  
 Plus je les servirai , plus je serai coupable ;  
 Et , s'ils veulent ma mort , elle est inévitable.  
 Chaque instant que l'hymen pourrait la reculer ,  
 Ne les attacherait qu'à mieux dissimuler ,  
 Qu'à rendre , sous l'appas d'une amitié tranquille ,  
 L'attentat plus secret , plus noir , & plus facile.  
 Ainsi , dans ce grand nœud chercher ma sûreté ,  
 C'est inutilement faire une lâcheté ,  
 Souiller en vain mon nom , & vouloir qu'on m'impute  
 D'avoir enseveli ma gloire sous ma chûte.  
 Mais , dieux , se pourrait-il , qu'ayant si bien servi ,  
 Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi ?  
 Non non , c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde ;  
 Vous le voyez , ma sœur , je n'ai pas même un garde ,  
 Je suis libre.

P A L M I S.

Et j'en crains d'autant plus son courroux ;  
 S'il vous faisait garder , il répondrait de vous.  
 Mais pouvez-vous , seigneur , rejoindre votre fuite ?  
 Etes-vous libre assez pour choisir une fuite ?  
 Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein ?

Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.

Par toute l'amitié que le sang doit attendre,  
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

S U R É N A .

La tendresse n'est point de l'amour d'un héros ;  
Il est honteux pour lui d'écouter des sanglots ;  
Et parmi la douceur des plus illustres flammes ,  
Un peu de dureté sied bien aux grandes ames.

P A L M I S .

Quoi ! vous pourriez ...

S U R É N A .

Adieu , le trouble où je vous voi  
Me fait vous craindre plus que je ne crains le roi.

## S C E N E IV.

E U R I D I C E , P A L M I S .

P A L M I S .

**I**L court à son trépas , & vous en ferez cause ,  
A moins que votre amour à son départ s'oppose.  
J'ai perdu mes soupirs , & j'y perdrais mes pas :  
Mais il vous en croira , vous ne les perdrez pas.  
Ne lui refusez point un mot qui le retienne ,  
Madame.

E U R I D I C E .

S'il périt , ma mort suivra la sienne.

P A L M I S .

Je puis en dire autant , mais ce n'est pas assez ;

Vous avez tant d'amour , madame , & balancez !

E U R I D I C E .

Est-ce le mal aimer que de le vouloir suivre ?

P A L M I S .

C'est un excès d'amour qui ne fait point revivre ;

De quoi lui servira notre mortel ennui ?

De quoi nous servira de mourir après lui ?

E U R I D I C E .

Vous vous alarmez trop : le roi dans sa colère

Ne parle...

P A L M I S .

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire ?

D'un trône où ce héros a su le replacer ;

S'il en veut à ses jours , l'ose-t-il prononcer ?

Le pourrait-il sans honte , & pourriez-vous attendre

A prendre soin de lui , qu'il soit trop tard d'en prendre ?

N'y perdez aucun tems , partez , que tardez-vous ?

Peut-être en ce moment on le perce de coups ;

Peut-être...

E U R I D I C E .

Que d'horreur vous me jetez dans l'ame !

P A L M I S .

Quoi ? vous n'y courez pas !

E U R I D I C E .

Et le puis-je , madame ?

Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr ,

Quel amour jusques-là put jamais se trahir ?

Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime ,

C'est de ma propre main m'assassiner moi-même ?

P A L M I S.

Savez-vous qu'il le faut , ou que vous le perdez ?

E U R I D I C E.

Je n'y résiste plus , vous me le défendez.

Ormène vient à nous , & lui peut aller dire

Qu'il épouse . . . . Achevez tandis que je soupire.

P A L M I S.

Elle vient toute en pleurs.

*SCENE DERNIERE.*

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

O R M E N E.

Q U'IL vous en va coûter !

Et que pour Suréna . . .

P A L M I S.

L'a-t-on fait arrêter ?

O R M E N E.

A peine du palais il sortait dans la rue ,

Qu'une flèche a parti d'une main inconnue ,

Deux autres l'ont suivie , & j'ai vu ce vainqueur ,

Comme si toutes trois l'avaient atteint au cœur ,

Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

E U R I D I C E.

Hélas !

O R M E N E.

Songez à vous, la fuite vous menace ;

Et

Et je pense avoir même entendu quelque voix  
 Nous crier qu'on apprît à dédaigner les rois.

PALMIS.

Prince ingrat ! lâche roi ! Que fais-tu du tonnerre ;  
 Ciel , si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre ?  
 Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrasés ,  
 Si de pareils tyrans n'en font point écrasés ?  
 Et vous , madame , & vous , dont l'amour inutile ;  
 Dont l'intrépide orgueil paraît encor tranquille ,  
 Vous qui brûlant pour lui , sans vous déterminer ,  
 Ne l'avez tant aimé que pour l'affassiner ;  
 Allez d'un tel amour , allez voir tout l'ouvrage ,  
 En recueillir le fruit , en goûter l'avantage.  
 Quoi ! vous causez sa perte , & n'avez point de pleurs ?

EURIDICE.

(a) Non , je ne pleure point , madame , mais je meurs.  
 Ormène , soutiens-moi.

ORMÈNE.

Que dites-vous , madame ?

EURIDICE.

Généreux Suréna , reçois toute mon ame.

(a) *Non , je ne pleure point , madame , mais je meurs.* Ce vers fournira la seule remarque qu'on croie devoir faire sur la tragédie de Suréna. *Je ne pleure point , mais je meurs*, serait le sublime de la douleur, si cette idée était assez ménagée, assez préparée pour devenir vraisemblable, car le vraisemblable seul peut toucher. Il faut pour dire qu'on meure de douleur, & pour en mourir en effet, avoir éprouvé, avoir

fait voir un désespoir si violent, qu'on ne s'étonne pas qu'un prompt trépas en soit la suite. Mais on ne meurt pas ainsi de mort subite après avoir fait des raisonnemens politiques, & des dissertations sur l'amour. Le vers par lui-même est très-tragique, mais il n'est pas amené par des sentimens assez tragiques. Ce n'est pas assez qu'un vers soit beau, il faut qu'il soit placé, & qu'il ne soit pas seul de son espèce dans la foule.



## O R M E N E .

Emportons-la d'ici pour la mieux secourir.

## P A L M I S .

Suspendez ces douleurs qui pressent de mourir,  
Grands dieux, & dans les maux où vous m'avez plongée,  
Ne souffrez point ma mort que je ne fois vengée.

*Fin du cinquième & dernier acte.*



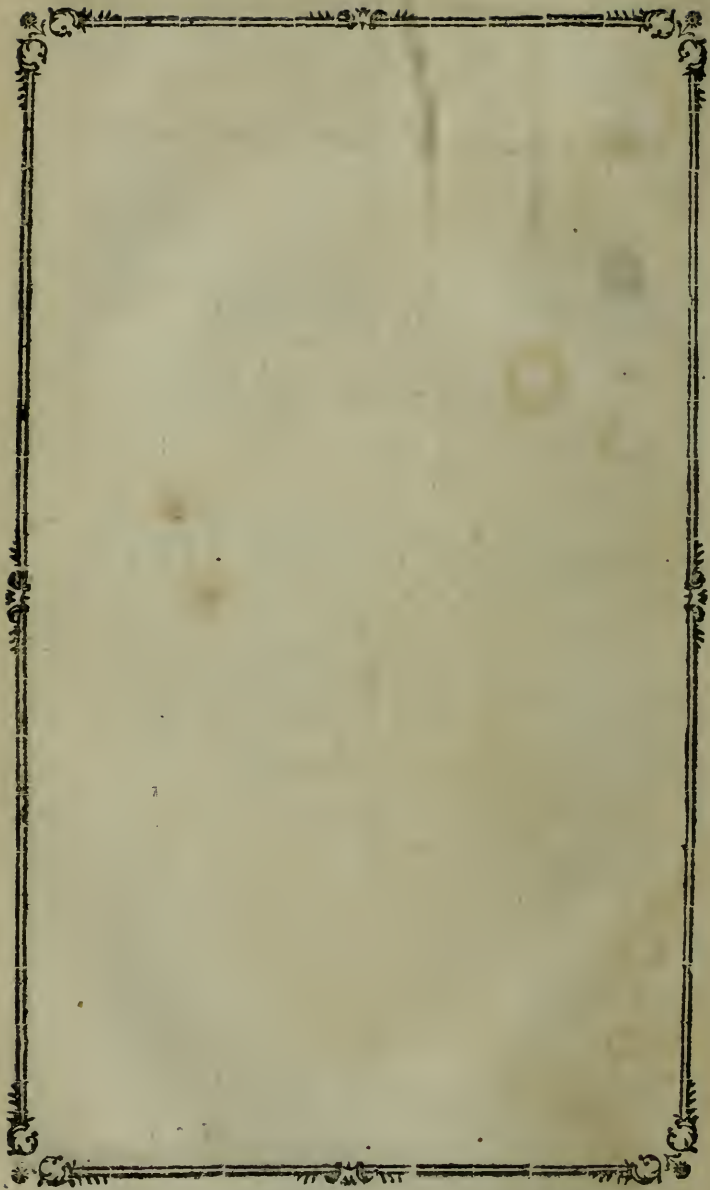
A R I A N E ,

TRAGÉDIE

D E

THOMAS CORNEILLE.

1672.



P R É F A C E  
D E L' É D I T E U R.

UN grand nombre d'amateurs du théâtre ayant demandé qu'on joignît aux œuvres dramatiques de *Pierre Corneille* l'*Ariane* & l'*Essex* de *Thomas Corneille* son frère, accompagnés aussi de commentaires, on n'a pu se refuser à ce travail.

*Thomas Corneille* était cadet de *Pierre* d'environ vingt années. Il a fait trente-trois pièces de théâtre, aussi-bien que son aîné. Toutes ne furent pas heureuses; mais *Ariane* eut un succès prodigieux en 1672, & balança beaucoup la réputation du *Bajazet* de *Racine* qu'on jouait en même tems, quoiqu'assurément *Ariane* n'approche pas de *Bajazet*: mais le sujet était heureux; les hommes tout ingrats qu'ils sont, s'intéressent toujours à une femme tendre, abandonnée par un ingrat; & les femmes qui se retrouvent dans cette peinture pleurent sur elles-mêmes.

Presque personne n'examine à la représentation si la pièce est bien faite & bien écrite: on est touché: on a eu du plaisir pendant une heure: ce

plaisir même est rare ; & l'examen n'est que pour les connaisseurs.

On rapporte dans la *bibliothèque des théâtres* , qu'*Ariane* fut faite en quarante jours , je ne suis pas étonné de cette rapidité dans un homme qui a l'habitude des vers , & qui est plein de son sujet. On peut aller vite quand on se permet des vers profaïques , & qu'on sacrifie tous les personnages à un seul. Cette pièce est au rang de celles qu'on joue souvent , lorsqu'une actrice veut se distinguer par un rôle capable de la faire valoir. La situation est très-touchante. Une femme qui a tout fait pour *Thésée* , qui l'a tiré du plus grand péril , qui s'est sacrifiée pour lui , qui se croit aimée , qui mérite de l'être , qui se voit trahie par sa sœur , & abandonnée par son amant , est un des plus heureux sujets de l'antiquité. Il est bien plus intéressant que la *Didon* de *Virgile* ; car la *Didon* a bien moins fait pour *Énée* , & n'est point trahie par sa sœur ; elle n'éprouve point d'infidélité , & il n'y avait peut-être pas là de quoi se brûler.

Il est inutile d'ajouter que ce sujet vaut infiniment mieux que celui de *Médée*. Une empoisonneuse , une meurtrière ne peut toucher des cœurs & des esprits bien faits.

*Thomas Corneille* fut plus heureux dans le choix de ce sujet que son frère ne le fut dans aucun des siens depuis *Rodogune* ; mais je doute que



*Pierre Corneille* eût mieux fait le rôle d'*Ariane* que son frère. On peut remarquer en lisant cette tragédie qu'il y a moins de solécismes & moins d'obscurités que dans les dernières pièces de *Pierre Corneille*. Le cadet n'avait pas la force & la profondeur du génie de l'aîné ; mais il parlait sa langue avec plus de pureté , quoiqu'avec plus de faiblesse. C'était d'ailleurs un homme d'un très-grand mérite, & d'une vaste littérature ; & si vous exceptez *Racine*, auquel il ne faut comparer personne, il était le seul de son tems qui fût digne d'être le premier au-dessous de son frère.



## A C T E U R S .

ŒNARUS , roi de Naxe.

THÉSÉE , fils d'Ægée roi d'Athènes.

PIRITHOUS , fils d'Ixion roi des Lapithes.

ARIANE , fille de Minos roi de Crète.

PHÈDRE , sœur d'Ariane.

NÉRINE , confidente d'Ariane.

ARCAS , Naxien , confident d'Œnarus.

*La scène est dans l'isle de Naxe .*





Puisque tout m'abandonne il est pour mon secours  
Une plus sûre voie et des moyens plus courts .

# A R I A N E ,

## T R A G È D I E .

### ACTE PREMIER.

#### SCENE PREMIERE.

Æ N A R U S , A R C A S .

Æ N A R U S

(a) **J**E le confesse, Arcas, ma faiblesse redouble,  
 Je ne puis voir ici Pirithous sans trouble.  
 Quelques maux où ma flamme ait du me préparer,  
 C'était toujours beaucoup que les voir différer.  
 La princesse avait beau m'étaler sa constance,  
 Son hymen reculé flattait mon espérance ;  
 Et si Thésée avait & son cœur & sa foi,  
 Contre elle, contre lui, le tems était pour moi.

(a) *Je le confesse, Arcas, ma faiblesse redouble, &c.* Ce rôle d'Ænarus est visiblement imité de celui d'Antiochus dans *Bérénice*, & c'est une mauvaise copie d'un original défectueux par lui-même. De pareils personnages ne peuvent être supportés qu'à l'aide d'une versification toujours élégante,

& de ces nuances de sentiment que Racine seule a connues.

Le confident d'Ænarus avoue que sans doute *Ariane* est belle. Ænarus a vu *Thésée* rendre quelques soins à *Mégiste* & à *Cyane*, cela l'a flatté du côté d'*Ariane*. C'est un amour de comédie dans le style négligé de la comédie.



De ce faible Pirithous me prive ;  
 Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive.  
 Cet ami si long-tems de Thésée attendu ,  
 Pour partager la joie , en ces lieux s'est rendu.  
 Il vient être témoin du bonheur de sa flamme.  
 Ainsi plus de remise ; il faut m'arracher l'ame ,  
 Et me soumettre enfin au tourment sans égal ,  
 De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

## A R C A S.

Ariane vous charme , & sans doute elle est belle ; (b)

[b] *Et sans doute elle est belle.* Ce vers & tous ceux qui sont dans ce goût, prouvent assez ce que dit Riccoboni que la tragédie en France est la fille du roman. Il n'y a rien de grand, de noble, de tragique, à aimer une femme parce qu'elle est belle. Il faudrait du moins relever ces petiteesses par l'élégance de la poésie.

Que le lecteur dépouille seulement de la rime les vers suivans. *Vous sûtes que Thésée avait par le secours d'Ariane évité les détours du labyrinthe en Crète & que pour reconnaître un si fidèle amour, il fuyait avec elle vainqueur du Minotaure, quelle espérance vous laissaient des nœuds si bien formés ?* Voyez non-seulement combien ce discours est sec & languissant ; mais à quel point il péche contre la régularité.

*Eviter les détours du labyrinthe en Crète.* Thésée n'évita pas les détours du labyrinthe en Crète, puisqu'il fallait nécessairement passer par ces détours. La difficulté n'é-

tait pas de les éviter, mais de sortir en ne les évitant pas, Virgile dit :

*Hic labor illa domus, & inextricabilis error.*

Ovide dit :

*Ducit in errorem variarum ambage viarum.*

Racine dit,

Par vous aurait péri le monstre de la Crète,  
 Malgré tous les détours de sa vaste retraite.

Pour en développer l'embarras incertain

Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.

Voilà des images, voilà de la poésie, & telle qu'il la faut dans le style tragique.

*Pour reconnaître un amour si fidèle.* On ne reconnaît point un amour comme on reconnaît un service, un bienfait. *Si fidèle* n'est pas le mot propre. Ce n'est point comme fidèle ; c'est comme passionnée qu'*Ariane* donna le fil à *Thésée*.

*Des nœuds si bien formés.* Un nœud est-il bien formé, parce qu'on s'enfuit avec une

Mais, seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,  
 Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux  
 La mettaient hors d'état de répondre à vos vœux ?  
 Si-tôt que dans cette isle où les vents la poussèrent ,  
 Aux yeux de votre cour ses beautés éclatèrent ,  
 Vous sîtes que Thésée avait par son secours  
 Du labyrinthe en Crète évité les détours ,  
 Et que pour reconnaître une amour si fidelle ,  
 Vainqueur du Minotaure, il fuyait avec elle.  
 Quel espoir vous laissaient des nœuds si bien formés ?  
 Ils étaient l'un de l'autre également charmés.  
 Chacun d'eux l'avouait, & vous-même en cette isle ,  
 Contre le fier Minos leur promettant asyle ,  
 Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour  
 Qui devait par l'hymen couronner leur amour.

ÆNANUS.

Que n'ont-ils pu me croire? Ils m'auraient vu sans peine  
 Consentir à ces nœuds, dont l'image me gêne.  
 Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas,  
 On résiste aisément quand on n'espère pas ;

femme ? Cette expression lâche , triviale , vague , n'exprime pas ce qu'on doit exprimer. Examinez ainsi tous les vers ; vous n'en trouverez que très-peu qui résistent à une critique exacte. Cette négligence dans le style ou plutôt cette platitude n'est presque pas remarquée au théâtre. Elle est sauvée par la rapidité de la déclamation. Et c'est ce qui encourage tant d'auteurs à se négliger , à employer des termes impropres , à mettre

presque toujours le boursofflé à la place du naturel , à rimer en épithètes , à remplir leurs vers de solécismes , ou de façons de parler obscures qui sont pires que des solécismes , pour peu qu'il y ait dans leurs pièces deux ou trois situations intéressantes , quoique rebattues. Ils sont contents. Nous avons déjà dit que nous n'avons pas depuis *Racine* une tragédie bien écrite d'un bout à l'autre.

Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,  
 Qu'à vaincre de mes sens la première surprise ;  
 Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,  
 Thésée en est la cause, & lui seul m'a perdu.  
 Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athènes,  
 Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes ;  
 Et quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,  
 Pirithous absent, il ne les goûtait pas.  
 Pour en choisir le jour, il a fallu l'attendre.  
 C'est beaucoup d'amitié pour une amour si tendre.  
 Ces délais démentaient un cœur bien enflammé ;  
 Et qui n'aurait pas cru qu'il n'aurait point aimé ?  
 Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie,  
 S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.  
 Les plus charmans objets qui brillent dans ma cour,  
 Semblaient chercher Thésée, & briguer son amour.  
 Il rendait quelques soins à Mégiste, à Cyane.  
 Tout cela me flattait du côté d'Ariane,  
 Et j'allais quelquefois jusqu'à m'imaginer  
 Qu'il dédaignait un bien qu'il n'osait me donner.

## A R C A S.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années  
 De deux amis si chers unit les destinées,  
 Il n'est pas surprenant que malgré de beaux feux,  
 Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux.  
 C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire,  
 Qu'avoir Pirithous pour témoin de sa gloire.  
 Mais, seigneur, Ariane a-t-elle en son amant  
 Blâmé pour un ami ce trop d'empressement ?  
 En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle ?

## ŒNARUS.

C'est là ma peine , Arcas , Ariane est fidelle.  
Mes languissans regards , mes inquiets soupirs ,  
N'ont que trop de ma flamme expliqué les desirs.  
C'était peu , j'ai parlé ; mais pour l'heureux Thésée ,  
D'un feu si violent son ame est embrasée ,  
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins  
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.  
Phèdre sa sœur , qui fait les peines que j'endure ,  
Soulage en m'écoutant ma funeste aventure ;  
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant ,  
Je m'obstine par elle , & chéris mon tourment.

## ARCAS

Avec un tel secours vous êtes moins à plaindre ;  
Mais Phèdre est sans amour , & d'un mérite à craindre.  
Vous la voyez souvent , & j'admire , seigneur ,  
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

## ŒNARUS.

Vois par-là de l'amour le bizarre caprice.  
Phèdre dans sa beauté n'a rien qui m'éblouisse.  
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux ;  
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux ;  
Cependant , quoiqu'aimable , & peut-être plus belle ,  
Je la vois , je lui parle , & ne sens rien pour elle.  
Non , ce n'est ni par choix , ni par raison d'aimer ,  
Qu'en voyant ce qui plaît , on se laisse enflammer.  
D'un aveugle penchant le charme imperceptible  
Frappe , saisit , entraîne , & rend un cœur sensible ;  
Et par une secrète & nécessaire loi ,

(c) On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.  
 Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne.  
 Tout me parle pour Phèdre, & tout contre Ariane ;  
 Et quoique sur le choix ma raison ait de jour ,  
 L'une a ma seule estime , & l'autre mon amour.

A R C A S .

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître ?  
 Qui peut tout, ose tout.

(c) *On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.* Les vers précédens & celui-ci font une imitation de ce vers de *Rodogune* :

Il est des nœuds secrets ,  
 il est des sympathies ,

*Dont par le doux rapport les*  
*ames assorties :*

& de ces vers de la *Suite du*  
*Menteur* :

Quand les arrêts du ciel nous  
 ont faits l'un pour l'autre ,

Lyse, c'est un accord bientôt  
 fait que le nôtre, &c.

Redisons toujours que ces vers d'idille, ces petites maximes d'amour conviennent peu au dialogue de la tragédie, que toute maxime doit échapper au sentiment du personnage, qu'il peut par les expressions de son amour dire rapidement un mot qui devienne maxime, mais non pas être un parleur d'amour.

C'est ici qu'il ne sera pas inutile d'observer encore, que ces lieux communs de morale rubrique, que *Despréaux* a tant reprochés à *Quinault*, se trouvent dans des ariettes détachées, où elles sont bien placées, & que jamais le personnage de la scène ne pro-

nonce une maxime qu'à propos, tantôt pour faire pressentir la passion, tantôt pour la déguiser. Ces maximes sont toujours courtes, naturelles, bien exprimées, convenables au personnage & à sa situation ; mais quand une fois la passion domine, alors plus de ces sentences amoureuses. *Arcahone* dit à son frère :

Vous m'avez enseigné la  
 science terrible

Des noirs enchantemens qui  
 font pâlir le jour ;

Enseignez moi, s'il est  
 possible,

Le secret d'éviter les charmes  
 de l'amour.

Elle ne cherche point à discuter la difficulté de vaincre cette passion, à prouver que l'amour triomphe des cœurs les plus durs.

*Armide* ne s'amuse point à dire en vers faibles :

Non, ce n'est point par choix,  
 ni par raison d'aimer,

Qu'en voyant ce qui plaît on  
 se laisse enflammer.

Elle dit, en voyant *Renaud* :

Achevons -- je frémis -- ven-  
 geons nous -- je soupire.

L'amour parle en elle, & elle  
 n'est point parleuse d'amour.



ENARUS.

Que me fais-tu connaître?

L'ayant reçue ici, j'aurais la lâcheté  
 De violer les droits de l'hospitalité!  
 Quand je m'y résoudrais, quel espoir pour ma flamme?  
 En la tyrannisant, toucherais-je son ame?  
 Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,  
 Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois.  
 Son cœur est tout à lui j'en connais la constance,  
 Et nous ferions en vain agir la violence.  
 Ainsi par mon respect, au défaut d'être aimé,  
 Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.  
 Par d'illustres efforts les grands cœurs se connaissent,  
 (d) Et malgré mon amour... Mais les princes paraissent.

(d) Remarquons que le style  
 de cette scène & de beaucoup  
 d'autres est négligé, lâche,  
 faible, profane.

Au défaut d'être aimé  
 Méritons jusqu'au bout de  
 m'en voir estimé.



## S C E N E II.

ŒNARUS, THÉSÉE, PIRITHOUS,  
ARCAS.

ŒNARUS.  
**E**NFIN voici le jour si long-tems attendu.  
 Pirithous dans Naxe à Thésée est rendu ;  
 Et quand un heureux sort permet qu'il le revoie ;  
 Il n'est pas mal-aisé de juger de sa joie.  
 Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOUS.  
 Cette joie est encor plus sensible pour moi,  
 Seigneur, & plus Thésée a pendant mon absence  
 D'un destin rigoureux souffert la violence,  
 Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport  
 D'embrasser un ami, dont j'ai pleuré la mort.  
 Qui l'eût cru, que du sort le choix illégitime,  
 L'ayant au Minotaure envoyé pour victime,  
 Il dût par un triomphe à jamais glorieux  
 Affranchir son pays d'un tribut odieux ?  
 Sur le bruit qui rendait ces nouvelles certaines,  
 L'espoir de son retour m'attira dans Athènes,  
 Et par un ordre exprès, ce fut là que je fus  
 Qu'il attendait ici son cher Pirithous.  
 Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée  
 Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée,  
 Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand roi,  
 Même zèle toujours l'intéresse pour moi.

ŒNARUS.

ENARUS.

Que Thésée est heureux ! Tandis qu'il peut attendre  
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,  
Du plus parfait amour les favorables nœuds.  
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THESÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paraître ;  
Seigneur , on n'est heureux qu'autant qu'on le croit être.  
Vous m'accablez de biens, & quand je vous dois tant ,  
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

ENARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense ;  
Mais si j'en attendais quelque reconnaissance ,  
Prince , me fussiez-vous & la vie & l'honneur ,  
Il ferait un moyen . . .

THESÉE.

Quel ? Achevez, seigneur.  
J'offre tout, & déjà mon cœur cède à la joie  
De penser . . .

ENARUS.

Vous voulez en vain que je le croie.  
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés.  
Il vous en coûterait plus que vous ne pensez.

THESÉE.

Doutez-vous de mon zèle ? & . . .

ENARUS.

Non, je me condamne.

Aimez Pirithous, possédez Ariane.

(e) Un ami si parfait... de si charmans appas...  
 J'en dis trop, c'est à vous de ne m'entendre pas.  
 Ma gloire le veut, prince, & je le demande.

S C E N E III.

P I R I T H O U S , T H É S É E.

J E ne fais si le roi ne veut pas qu'on l'entende;  
 Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur  
 Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur.  
 Songez-y; s'il fallait qu'épris d'amour pour elle...

T H É S É E.

Sa passion est forte, & ne m'est pas nouvelle;  
 Je la fus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer;  
 Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

P I R I T H O U S.

Il est vrai qu'Ariane aurait lieu de se plaindre,  
 Si chéri sans réserve elle vous voyait craindre.  
 Je viens de lui parler, & je ne vis jamais  
 Pour un illustre amant de plus ardens souhaits.  
 C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,  
 Que quoique pour vous plaire il fallût entreprendre,

(e) Un ami si parfait, de  
 si charmans appas;  
 J'en dis trop, c'est à vous  
 de ne m'entendre pas.

Qui ne sent dans toute cette  
 scène, & surtout en cet en-  
 droit, la pusillanimité de ce

rôle? Avec ces charmans appas!  
 pourquoi ce pauvre roi dit-il  
 ainsi son secret à Thésée? On  
 laisse échapper les sentimens  
 de son cœur devant sa mai-  
 tresse, mais non pas devant  
 son rival.

Son cœur de cette gloire uniquement charmé . . .

THESEÉ.

Hélas! & que ne puis-je en être moins aimé!  
 Je ne me verrais pas dans l'état déplorable  
 Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable ;  
 Un amour qui ne montre à mes sens désolés . . .  
 Le puis-je dire ?

PIRITHOUS.

O dieux ! est-ce vous qui parlez ?

Ariane en beauté partout si renommée,  
 Aimant avec excès, ne serait point aimée ?  
 Vous seriez insensible à de si doux appas ?

THESEÉ.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.  
 (f) Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle ;  
 Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est belle.  
 L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler ;  
 Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler.  
 Pour engager ce cœur ses amorces sont vaines,  
 S'il ne court de lui-même au devant de ses chaînes,

(f) *Ma raison qui toujours  
 s'intéresse pour elle,  
 Me dit qu'elle est aimable,  
 & mes yeux qu'elle est belle.*

Ces vers qui sont d'un bouquet à Iris, & Ariane en beauté partout si renommée : & l'amour qui tâche d'ébranler Thésée sur le rapport de ses yeux, & cet amour qui a beau parler quand le cœur se tait, font de Thésée un héros de Clélie. Les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas, achèvent de gâter cette scène, qui d'ail-

leurs est bien conduite ; mais ce n'est pas assez qu'une scène soit raisonnable, ce n'est que remplir un devoir indispensable ; & quand il n'est question que d'amour, tout est froid & petit, sans le style de Racine. Cette scène surtout manque de force ; les combats du cœur y étaient nécessaires. Thésée perdue envers une princesse à qui il doit sa vie & sa gloire, devrait avoir plus de remords.



Et ne confond d'abord , par ses doux embarras ,  
Tous les raisonnemens d'aimer , ou n'aimer pas.

P I R I T H O U S .

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée  
La fidelle Ariane à tout s'est exposée ?

Par là du labyrinthe heureusement tiré . . .

T H E S É E .

Il est vrai , tout sans elle était désespéré.  
Du succès attendu son adresse suivie ,  
Malgré le sort jaloux , m'a conservé la vie ,  
Je la dois à ses soins ; mais par quelle rigueur  
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur ?

Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zèle  
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.  
Touché de son amour , confus de son éclat ,  
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat.  
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire ;  
Mais mon ingratitude est un mal nécessaire :  
Et l'on s'efforce en vain , par d'assidus combats ,  
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

P I R I T H O U S .

Votre mérite est grand , & peut l'avoir charmée ;  
Mais quand elle vous aime , elle se croit aimée.  
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi ,  
Et vous aurez juré . . .

T H E S É E .

Qui n'eût fait comme moi ?  
Pour me suivre Ariane abandonnait son père.  
Je lui devais la vie , elle avait de quoi plaire.  
Mon cœur sans passion me laissait présumer

Qu'il prendrait à mon choix l'habitude d'aimer.  
 Par là , ce qu'il donnait à la reconnaissance ,  
 De l'amour auprès d'elle eut l'entière apparence.  
 Pour payer ce qu'au sien je voyais être dû ,  
 Mille devoirs . . . hélas ! c'est ce qui m'a perdu.  
 Je les rendais d'un air à me tromper moi-même ,  
 A croire que déjà ma flamme était extrême ,  
 Lorsqu'un trouble secret me fit appercevoir  
 Que souvent pour aimer c'est peu que le vouloir.  
 Phèdre à mes yeux surpris à toute heure exposée . . .

P I R I T H O U S.

Quoi , la sœur d'Ariane a fait changer Thésée ?

T H E S É E.

Oui , je l'aime , & telle est cette brûlante ardeur ,  
 Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.  
 Sa beauté , pour qui seule en secret je soupire ,  
 M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire ;  
 Je l'ai connu par elle , & ne m'en sens charmé  
 Que depuis que je l'aime , & que j'en suis aimé.

P I R I T H O U S.

Elle vous aime ?

T H E S É E.

Autant que je le puis attendre ,  
 Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.  
 Comme depuis long-tems l'amitié qui les joint  
 Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt point ,  
 Elle a quelquefois peine à contraindre son ame  
 De laisser sans scrupule agir toute sa flamme ,  
 Et voudrait , pour montrer ce qu'elle sent pour moi ,  
 Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.

Cependant pour ôter toute la défiance  
 Qu'aurait donné le cours de notre intelligence ,  
 Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus  
 Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus.  
 Cyane , *Æglé* , *Mégiste* ont part à cet hommage.  
 Ariane le voit & n'en prend point d'ombrage.  
 Rien n'alarme son cœur, tant ce que je lui doi,  
 Contre ma trahison lui répond de ma foi.

P I R I T H O U S .

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence  
 Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.  
 Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu ,  
 Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu ?

T H E S É E .

Flatter l'espoir du roi, donner tems à sa flamme  
 De pouvoir malgré lui tyranniser son amé,  
 Gagner l'esprit de *Phèdre*, & me débarrasser  
 D'un hymen dont peut-être on m'aurait fait presser.

P I R I T H O U S .

Mais me voici dans Naxe, & quoi qu'on puisse faire,  
 Votre infidélité ne saurait plus se taire.  
 Quel prétexte auriez-vous encor à différer ?

T H E S É E .

Je me suis trop contraint, il faut me déclarer,  
 Quoique doive Ariane en ressentir de peine,  
 Il faut lui découvrir que son hymen me gêne ;  
 Et pour punir mon crime, & se venger de moi,  
 La porter, s'il se peut, à faire choix du roi.  
 Vous seul, car de quel front lui confesser moi-même  
 Qu'en moi c'est un ingrat, un parjure qu'elle aime ?  
 Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.

Parlez, mais gardez bien de lui nommer sa sœur.  
 Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée,  
 La chercher, la trouver dans une sœur aimée,  
 Ce serait un supplice après un changement,  
 A faire tout oser à son ressentiment.  
 Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente.  
 Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.  
 Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber,  
 Phèdre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut ; mais comme je condamne  
 Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,  
 N'attendez point de moi que pour vous dégager  
 Je lui parle du feu qui vous porte à changer.  
 C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.  
 Cependant mon secours vous étant nécessaire,  
 Si sur l'hymen du roi je puis être écouté,  
 J'appuyerais le projet dont je vous vois flatté.  
 Phèdre vient, je vous laisse.

THESÉE.

O trop charmante vue!



## S C E N E IV.

T H É S É E , P H È D R E .

**E**LH bien , à quoi , madame , êtes-vous résolue ?  
 Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.  
 Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret ?  
 Et quand Pirithous , que je feignais d'attendre ,  
 Me contraind à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre ,  
 M'aimerez-vous si peu , que pour le retarder  
 Vous me disiez encor que c'est trop hasarder ?

P H E D R E .

(g) Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même.  
 Prince , je vous l'ai dit , il est vrai , je vous aime ;  
 Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours ,  
 L'avoir dit une fois , c'est le dire toujours.  
 Je n'examine point si je pouvais sans blâme  
 Au feu qui m'a surpris abandonner mon ame ,  
 Peut-être à m'en défendre aurais-je trouvé jour ;  
 Mais il entre souvent du destin dans l'amour ;  
 Et dût-il m'en coûter un éternel martyr ,

(g) *Vous pouvez là - dessus vous répondre vous-même &c.* Phèdre devait là-dessus parler avec plus d'élégance. Cette scène est ennuyeuse , & l'amour de Phèdre & de Thésée déplaît à tout le monde. L'ennui vient de ce qu'on fait qu'ils s'aiment , & qu'ils sont d'accord ; ils n'ont

plus rien alors d'intéressant à se dire. Cette scène pouvait être belle ; mais quand Phèdre dit , que la gloire est le secours d'un cœur bien né , & qu'avoir dit une fois qu'on aime , c'est le dire toujours , on ne croit pas entendre une tragédie.



Le destin l'a voulu , c'est à moi d'y souscrire.  
 J'aime donc ; mais malgré l'appas flatteur & doux  
 Des tendres sentimens qui me parlent pour vous ,  
 Je ne puis oublier qu'Ariane exilée  
 S'est pour vos intérêts elle-même immolée ;  
 Qu'aucun amour jamais n'eût tant de fermeté,  
 Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité ;  
 Et plus l'instant approche où cette infortunée ,  
 Après un long espoir, doit être abandonnée ,  
 Plus un secret remords trouve à me reprocher  
 Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.  
 Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage ;  
 Vous lui devez la foi que votre amour m'engage ;  
 Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois. . . .

T H E S É E.

Ah ! ne me parlez plus de ce que je lui dois.  
 Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire ?  
 Quels efforts ? j'ai tâché de l'aimer pour vous plaire ;  
 C'est mon crime , & peut-être il m'en faudrait haïr :  
 Mais vous m'en donniez l'ordre, il fallait obéir.  
 Il fallait me la peindre aimable , jeune , belle ,  
 Voir son pays quitté , mes jours sauvés par elle.  
 C'était de quoi sans doute assujettir mes vœux ,  
 A n'aimer qu'à lui plaire , à m'en tenir heureux ;  
 Mais son mérite en vain semblait fixer ma flamme ;  
 Un tendre souvenir frappait soudain mon ame.  
 Dès le moindre retour vers un charme si doux ,  
 Je cédaï au penchant qui m'entraîne vers vous ;  
 Et sentais dissiper , par cette ardeur nouvelle ,  
 Tous les projets d'amour que j'avais faits pour elle.

P H E D R E .

J'aurais de ces combats affranchi votre cœur ;  
 Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur ;  
 Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse . . .  
 Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse.  
 D'un supplice si rude il faut la garantir ;  
 Sans doute elle en mourrait, je n'y puis consentir.  
 Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle  
 Aurait peut-être dû me demeurer fidelle ;  
 Cet amour qui toujours trop propre à me charmer,  
 N'ose . . . .

T H E S É E .

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,  
 A briser ces liens où mon ame asservie  
 A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie.  
 Ces feux dont ma raison ne saurait triompher,  
 Apprenez-moi comment on les peut étouffer,  
 Comment on peut du cœur bannir la chère image . . . .  
 Mais à quel sentiment ma passion m'engage !  
 Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,  
 Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas ?

P H E D R E .

Il en est un moyen que ma gloire envisage :  
 Il faut de votre cœur arracher cette image.  
 Ma vue étant pour vous un mal contagieux,  
 Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux.  
 Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce ;  
 Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force.  
 Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups ;  
 Si le triomphe est rude, il est digne de vous.  
 Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,

D'immoler à sa gloire . . . .

T H E S É E.

Et le pourrez-vous faire ?

Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,  
Quand vous m'e verrez moins seront-ils effacés ?  
Oublierez-vous si-tôt cet ardent sacrifice . . ?

P H E D R E.

Cruel, pourquoi vouloir accroître mon supplice ?  
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter  
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter ?  
Puis que mon fier devoir le condamne à se taire,  
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire.  
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux,  
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans vous.  
C'est trop ; déjà mon cœur à ma gloire infidelle,  
De mes sens mutinés suit le parti rebelle ;  
Il se trouble, il s'emporte, & dès que je vous voi,  
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

T H E S É E.

Ah, puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,  
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.  
Pourquoi pour l'épargner trahir un si beau feu ?

P H E D R E.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu ?  
Sachant que vous m'aimez . . .

T H E S É E.

C'est ce qu'il faut lui taire.

Sa fuite de Minos allume la colère :  
Pour s'en mettre à couvert elle a besoin d'appui.  
Le roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,  
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,

Elle souffre en ces lieux qu'une trône la soutienne.  
Quand un nouvel amour par l'hymen établi  
M'aura par l'habitude attiré son oubli ,  
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire ,  
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystère.  
Mais prêt à la porter à ce grand changement ,  
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant ,  
De voir que dans vos yeux , quand ce projet me flatte ;  
En faveur de l'amour un peu de joie éclate ;  
Que contre vos frayeurs rassurant votre esprit ,  
Elle efface...

P H E D R E .

Allez , prince , on vous aime ; il suffit.  
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire.  
Suivez ce qu'en secret vôtre cœur vous inspire ;  
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer ,  
N'écoutez qu'e l'amour , si vous savez aimer.

*Fin du premier acte.*



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

A R R I A N E , N É R I N E .

N É R I N E .  
**L**E roi, de ce refus eût eu lieu de se plaindre ;  
 Madame , vous devez un moment vous contraindre ;  
 Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter  
 Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter ,  
 Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance ,  
 Semble vous obliger à cette complaisance.  
 Il vous perd , & la plainte a de quoi soulager.

A R I A N E .  
 Je fais qu'avec le roi j'ai tout à ménager ;  
 J'aurais tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête  
 Contre la violence assure ma retraite.  
 D'ailleurs , tant de respect accompagne ses vœux ,  
 Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.  
 (a) Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée

(a) *Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée &c.* On voit dans ces vers quelque chose du style de *Pierre Corneille*; ce sont des maximes générales, elles sont justes, mais disons toujours que les grandes passions ne s'expriment point en maximes. J'ai déjà remarqué

que vous n'en trouvez pas un seul exemple dans *Racine*. *Trouver de la douceur à des traits*, n'est pas élégant, c'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer, est de la prose de comédie; un amant qui parle d'aimer, est un pléonafme faible.



Ne trouve de douceurs qu'aux traits qui l'ont frappée ,  
 C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer ,  
 Qu'un amant qu'on néglige , & qui parle d'aimer.  
 (b) Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée ,  
 Tandis que le roi vient , parle-moi de Thésée.  
 Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi ;  
 Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi ;  
 Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

## N E R I N E .

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage ;  
 Mais au point que de lui je vois vos sens charmés ,  
 C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

## A R I A N E .

Et puis-je trop l'aimer , quand tout brillant de gloire  
 Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire ?  
 De cent monstres par lui l'univers dégagé  
 Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.  
 Combien ainsi qu'Hercule a-t-il pris de victimes ?  
 Combien vengé de morts ? combien puni de crimes ?

(b) Pour m'en rendre la peine  
 à souffrir plus aisée ,  
 Tandis que le roi vient , parle-  
 moi de Thésée.

Le premier vers est prosaïque  
 & mal fait. Parle moi de Thésée  
 tandis que le roi vient , ce vers  
 ne me paraît pas assez passionné ;  
 ce tandis que le roi vient , sem-  
 ble dire , parle moi de Thésée  
 en attendant. Observez comme  
 Hermione dans Andromaque dit  
 la même chose avec plus de sen-  
 timent & d'élégance.

Ah qu'Oreste à son gré m'im-  
 pute ses douleurs ,  
 N'avons-nous d'entretien que

celui de ses pleurs ?  
 Pyrrhus revient à nous ! Eh  
 bien chère Cléone ,  
 Conçois-tu les transports de  
 l'heureuse Hermione ?  
 Sais-tu quel est Pyrrhus ? t'es-  
 tu fait raconter  
 Le nombre des exploits ?  
 mais qui les peut compter ?  
 Intrépide , & partout suivi  
 de la victoire : &c.  
 Cela est bien supérieur aux  
 cent monstres dont l'univers a  
 été dégagé par Thésée , & qui  
 se voit purgé d'un mauvais  
 sang , à ces victimes prises par  
 Thésée & par Hercule , &c.

Procuſte & Cercyon, la terreur des humains,  
 N'ont-ils pas ſuccombé ſous ſes vaillantes mains ?  
 Ce n'eſt point le vanter que ce qu'on m'entend dire ;  
 Tout le monde le fait, tout le monde l'admire ;  
 Mais c'eſt peu, je voudrais que tout ce que je voi  
 S'en entretint ſans ceſſe, en parlât comme moi.  
 (c) J'aime Phèdre, tu ſais combien elle m'eſt chère.  
 Si quelque choſe en elle a de quoi me déplaire,  
 C'eſt de voir ſon eſprit de froideur combattu,  
 Négliger entre nous de louer ſa vertu.  
 Quand je dis qu'il ſ'acquiert une gloire immortelle,  
 Elle applaudit, m'approuve ; & qui ferait moins qu'elle ?  
 Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais  
 De ce charmant héros élever les hauts faits.  
 Il faut en leur faveur expliquer ſon ſilence.

N E R I N E.

Je ne m'étonne point de cette indifférence.  
 N'ayant jamais aimé, ſon cœur ne conçoit pas. . .

A R I A N E.

(d) Elle évite peut-être un cruel embarras :  
 L'amour n'a bien ſouvent qu'une douceur trompeuſe ;  
 (e) Mais vivre indifférente, eſt-ce une vie heureuſe ?

(c) J'aime Phèdre, tu ſais  
 combien elle m'eſt chère, &c. Ce  
 ſentiment d'Ariane me paraît  
 bien naturel, & en même tems  
 du plus grand art. Le ſpecta-  
 teur ſent avec un extrême plai-  
 ſir les railons du ſilence de  
 Phèdre.

(d) Elle évite peut-être un  
 cruel embarras. Ce ſentiment  
 eſt encore très-touchant ; quoi-

que le mot d'embarras ſoit trop  
 faible.

(e) Mais vivre indifférente  
 eſt-ce une vie heureuſe ? Ce vers  
 ferait fort plat ſi Ariane par-  
 lait d'elle-même ; mais elle  
 parle de ſa ſœur ; elle la plaint  
 de ne point aimer, tandis qu'en  
 effet elle aime Thèſée. On eſt  
 déjà bien vivement intéreſſé.

NÉRINE.

Apprenez-le du roi, qui de vous trop charmé,  
Ne souffrirait pas tant, s'il n'avait point aimé.

## S C E N E II.

ENARUS, ARIANE, NÉRINE.

ENARUS.

(f) **N**E vous offensez point, princesse incomparable,  
Si prêt à succomber au malheur qui m'accable,  
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir  
La triste liberté de vous entretenir.  
Je la demande entière; & quoi que puisse dire

Ce

(f) *Ne vous offensez point, princesse incomparable. Enarus joue ici le rôle de l'Antiochus de Bérénice; mais il est bien moins raisonnable, & bien moins touchant; il a le ridicule de parler d'amour à une princesse dont il fait que Thésée est idolâtre, & qu'il croit que Thésée adore; & il ne l'a aimée que depuis qu'il a été témoin de leurs amours. Antiochus au contraire a aimé Bérénice avant qu'elle se fût déclarée pour Titus; & il ne lui parle que lorsqu'il va la quitter pour jamais. Ce qui rend surtout Enarus très-inférieur à Antiochus, c'est la manière dont il parle.*

*Thésée a du mérite, & il l'a dit cent fois. Les sens ravis*

*d'Enarus ont cédé à l'amour dès qu'il a vu Ariane. Il fallait n'en parler plus, il l'a fait par respect, il n'a point changé d'ame; il a languï d'amour tout consumé. Il demande pour flatter son martyre, un mot favorable, & un sincère soupir.*

*Ariane répond qu'elle n'est point ingrate, que Thésée se trouve adoré dans son cœur, que dès la première fois elle l'a déclaré, & répète encore, dès la première fois, comme si c'était un beau discours à répéter. Ce dialogue trop négligé devait être écrit avec la plus grande finesse. On ne s'apperçoit pas de ces défauts à la représentation, ils choquent beaucoup à la lecture.*

Ce feu qui malgré vous prend sur moi trop d'empire,  
 Vous pouvez sans scrupule en voir mon cœur atteint,  
 Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connais tout l'amour dont votre ame est éprise.  
 Son excès m'a souvent causé de la surprise,  
 Et vous ne diriez rien que mon cœur interdit  
 Pour vous-même avant vous ne se soit déjà dit.  
 Tant d'ardeur méritait que ce cœur plus sensible  
 A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,  
 Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé;  
 Mais quand je vous ai vu, Thésée était aimé;  
 Vous savez son mérite, & le prix qu'il me coûte.  
 Après cela, seigneur, parlez, je vous écoute.

ENARUS.

Thésée a du mérite, & je l'ai dit cent fois :  
 Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.  
 Partout sa gloire éclate, on l'estime ; on l'honore ;  
 Il vous aime, ou plutôt, madame, il vous adore.  
 Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux ;  
 Et qui pourrait moins faire étant aimé de vous ?  
 Après cette justice à sa flamme rendue,  
 La mienne par pitié sera-t-elle entendue ?  
 Je ne vous redis point que tous mes sens ravis  
 Cédèrent à l'amour si-tôt que je vous vis.  
 Vous l'avez déjà su par l'aveu téméraire  
 Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.  
 Il fallut pour cesser de vous être suspect,  
 Ne vous en parler plus, je l'ai fait par respect.  
 Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux silence



Je me suis imposé la dure violence ;  
 Et s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas ,  
 C'était bien m'en punir que ne m'écouter pas .  
 Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme .  
 Pour vous voir sans pitié je n'ai point changé d'ame .  
 J'ai souffert , j'ai languï , d'amour tout consumé ,  
 Madame , & tout cela sans espoir d'être aimé .  
 Par vos seuls intérêts vous m'avez été chère .  
 J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire ;  
 Et même en ce funeste & dernier entretien ,  
 Prêt peut-être à mourir , je ne demande rien .  
 Rendez Thésée heureux : vous l'aimez , il vous aime ;  
 Mais songez , en plaignant mon infortune extrême ,  
 Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi ,  
 Que vous n'avez rien fait , rien hasardé pour moi ;  
 Et que lors que mon cœur dispose de ma vie ,  
 C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie .  
 Pour prix du pur amour qui le fait soupirer ,  
 S'il était quelque grace où je pusse aspirer ,  
 Je vous demanderais , pour flatter mon martyre ,  
 Qu'au moins quand je vous perds , vous daignassiez me dire ,  
 Que sans ce premier feu pour vous si plein d'appas ,  
 J'aurais pu par mes soins ne vous déplaire pas .  
 Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose ,  
 Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose ;  
 Mais un mot favorable , un sincère soupir ,  
 Et tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir .

## A R I A N E .

Seigneur , tant de vertu dans votre amour éclate ,  
 Qu'il faut vous l'avouer , je ne suis point ingrate .  
 Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi ,



Et voudrait être à vous s'il pouvait être à moi ;  
Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être ,  
Si l'infidélité vous en rendait le maître.  
Thésée y règne seul , & s'y trouve adoré.  
Dès la première fois je vous l'ai déclaré ,  
Dès la première fois . . .

Œ N A R U S.

C'en est assez , madame ;

Thésée a mérité que vous payiez sa flamme.  
Pour lui , Pirithous arrivé dans ma cour,  
Va presser votre hymen , choisissez-en le jour.  
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt nécessaire,  
Parlez , il me suffit que ce sera vous plaire :  
J'exécuterai tout. Peut-être il ferait mieux  
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.  
Que doit faire le coup , si l'image me tue ?  
Mais je me priverais par-là de votre vue.  
C'est ce qui peut surtout aigrir mon désespoir ;  
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.



## S C E N E III.

ÆNARUS , THESÉE , ARIANE ,  
NÉRINE.

ÆNARUS.  
**P**RINCE, (g) mon trouble parle; & quand je voudrais taire  
 Le supplice où m'expose un destin trop contraire ,  
 De mes yeux interdits la confuse langueur  
 Trahirait malgré moi le secret de mon cœur.  
 J'aime, & de cet amour dont j'adore les charmes,  
 La princesse est l'objet, n'en prenez point d'alarmes.  
 Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,  
 C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.  
 De tous ses mouvemens ma raison me rend maître ;  
 L'effort est grand sans doute ; on en souffre, & peut-être  
 Un rival tel que moi par sa vertu trahi,  
 Mérite d'être plaint, & non d'être haï.  
 C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire,  
 Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.

(g) *Prince, mon trouble parle, & quand je voudrais taire, &c.* On ne doit, ce me semble, faire un pareil aveu que quand il est absolument nécessaire. Aucune raison ne doit engager *Ænarus* à se déclarer le rival de *Thésée*. *Antiochus* dans *Bérénice* ne fait un pareil aveu qu'à la fin du cinquième acte ; & c'est en quoi il y a un très-grand art. Le

style d'*Ænarus* met le comble à l'insipidité de son rôle ; il adore les charmes de son amour, il en fait l'aveu au point de l'hymen. Il dit, que c'est montrer assez ce qu'est un si beau feu, & qu'il est trahi par sa vertu ; comment est-il trahi par sa vertu, puisqu'il renonce à un si beau feu, & qu'il va préparer le mariage de *Thésée* & d'*Ariane* ?

Vos soupçons auraient pu faire outrage à ma foi;  
 S'ils s'étaient avec vous expliqués avant moi;  
 C'est en les prévenant que je me justifie.  
 Ne considérez point le malheur de ma vie.  
 L'hymen depuis long-tems attire tous vos vœux;  
 J'y consens, dès demain vous pouvez être heureux.  
 Pirithous présent n'y laisse plus d'obstacle:  
 Ma cour qui vous honore attend ce grand spectacle:  
 Ordonnez-en la pompe, & dans un fort si doux,  
 Quoi que j'aye à souffrir, ne regardez que vous.  
 Adieu, madame.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

THÉSÉE.

**I**L faut l'avouer à sa gloire,  
 Sa vertu va plus loin que je n'aurais pu croire.  
 Au bonheur d'un rival lui-même consentir!

ARIANE

L'honneur à cet effort a du l'affujettir.  
 Qu'eût-il fait? Il fait trop que mon amour extrême,  
 En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même,  
 Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,  
 Mille trônes offerts ne pourraient rien sur moi.

THÉSÉE.

Tant d'amour me confond; & plus je vois, madame,  
 Que je dois...

## A R I A N E .

(h) Apprenez un projet de ma flamme.

Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,  
 J'ai dans Pirithous trouvé ce que je veux.  
 Vous l'aimez chèrement; il faut que l'hyménée  
 De ma sœur avec lui joigne la destinée,  
 Et que nous nous partagions ce que pour les grands cœurs  
 L'amour & l'amitié font naître de douceurs.

(i) Ma sœur a du mérite, elle est aimable & belle,  
 Suit mes conseils en tout, & je vous réponds d'elle.  
 Voyez Pirithous, & tâchez d'obtenir  
 Que par elle avec nous il consente à s'unir.

## T H E S É E .

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême;  
 Mais, madame, le roi... Vous savez qu'il vous aime.  
 S'il faut...

## A R I A N E .

Je vous entends, le roi trop combattu  
 Peut laisser à l'amour séduire sa vertu?  
 Cet inquiet souci ne saurait me déplaire,  
 Et pour le dissiper je fais ce qu'il faut faire.

(h) Apprenez un projet de ma flamme, &c. Ce dessein d'Ariane d'unir une sœur qu'elle aime à l'amour de Thésée, tandis que cette sœur lui prépare la plus cruelle trahison, forme une situation très-belle & très-intéressante; c'est là connaître l'art de la tragédie & du dialogue; c'est même une espèce de coup de théâtre. L'embaras de Thésée, & l'extrême

bonté d'Ariane, attachent le spectateur le plus indifférent; les vers, à la vérité, sont faibles.

(i) Ma sœur a du mérite; elle est aimable & belle...

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême, &c.

sont des expressions trop négligées, mais la scène par elle-même est excellente.

THÉSÉE.

C'en est trop, mon cœur . . . Dieu !

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux ?

Ce qu'il vous fait sentir, je me le dis pour vous.

Je me dis . . .

THÉSÉE.

Plût aux dieux ! vous sauriez la contrainte..

ARIANE.

Encor un coup perdez cette jalouse crainte ;

J'en connais le remède ; & si l'on m'ose aimer ,

Vous n'aurez pas long-tems à vous en alarmer.

THÉSÉE.

Minos peut vous poursuivre , & si de sa vengeance . . .

ARIANE.

Et je n'ai pas en vous une sûre défense ?

THÉSÉE.

Eile est sûre, il est vrai ; mais . . .

ARIANE.

Achevez.

THÉSÉE.

J'attends . . .

ARIANE

Ce désordre me gêne, & dure trop long-tems ;

Expliquez-vous enfin.

THÉSÉE.

Je le veux, & ne l'ose ;

A mes propres souhaits moi-même je m'oppose.

Je poursuis un avenu que je crains d'obtenir.

Il faut parler pourtant, c'est trop me retenir.

Vous m'aimez, & peut-être une plus digne flamme



N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame.  
 Tout mon sang aurait peine à m'acquitter vers vous;  
 Et cependant le fort, de ma gloire jaloux,  
 Par une tyrannie à vos desirs funeste...  
 Adieu, Pirithous vous peut dire le reste.  
 Sans l'amour qui du roi vous sournet les états,  
 Je vous conseillerais de ne l'apprendre pas.

S C E N E V.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

Q U'EST ce grand secret, prince, & par quel mystère  
 Vouloir me l'expliquer, & tout-à-coup se taire?

P I R I T H O U S.

Ne me demandez rien; il sort tout interdit,  
 Madame, & par son trouble il vous en a trop dit.

A R I A N E.

(k) Je vous comprends tous deux, vous arrivez d'Athènes.  
 Du sang dont je suis née on n'y veut point de reines;  
 Et le peuple indigné refuse à ce héros  
 D'admettre dans son lit la fille de Minos?

(k) *Je vous comprends tous deux, vous arrivez d'Athènes. Ariane tombe dans la même méprise que Bérénice, qui impute au trouble de Titus un tout autre sujet que le véritable. Il vaudrait mieux peut-être qu'Ariane demandât à Pirithous, si les Athéniens ne*

*s'opposent pas à son mariage avec Thésée? plutôt que de soupçonner tout d'un coup qu'ils s'y opposent: mais enfin cette méprise ne servant qu'à faire éclater davantage l'amour d'Ariane, intéresse beaucoup pour elle.*

Qu'après la mort d'Ægée il soit toujours le même ;  
 Qu'il m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang suprême :  
 Trône, sceptre, grandeurs, sont des biens superflus ;  
 Thésée étant à moi , je ne veux rien de plus.  
 Son amour paye assez ce que le mien me coûte ,  
 Le reste est peu de chose.

P I R I T H O U S.

Il vous aime sans doute ;

(1) Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas,  
 Que tenir tout de vous, & ne vous aimer pas ?  
 Mais, madame, ce n'est que des ames communes  
 Que l'amour s'autorise à régler les fortunes.  
 Qu'Athènes se déclare, ou pour, ou contre vous,  
 Vous avez de Minos à craindre le courroux ;  
 Et l'hymen seul du roi peut sans incertitude  
 Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.  
 Il vous aime, & de vous Naxe prenant la loi,  
 Calmera...

A R I A N E

Vous voulez que j'épouse le roi ?  
 Certes l'avis est rare, & si j'ose vous croire,

(1) *Et comment pourrait-il  
 avoir le cœur si bas ,  
 Que tenir tout de vous & ne  
 vous aimer pas ?*  
 Ces deux vers sont imités de  
 ces deux-ci de Sévère dans *Po-  
 lyeuète*.

Un homme aimé de vous ;  
 mais quel cœur assez bas  
 Aurait pu vous connaître &  
 ne vous aimer pas ?

Ce mot *bas* n'est tolérable , ni

dans la bouche de Sévère, ni  
 dans celle de *Pirithous*. Un  
 homme n'est point du tout *bas*,  
 pour connaître une femme &  
 ne la pas aimer ; & ce n'est  
 point à *Pirithous* à dire que son  
 ami aurait le cœur *bas*, s'il n'ai-  
 mait pas *Ariane*. De plus ce  
 n'est point une bassesse d'être  
 perfide en amour. Chaque  
 chose a son nom propre, &  
 sans la convenance des termes il  
 n'y a rien de beau.

Un noble changement me va combler de gloire.  
Me connaissez-vous bien ?

P I R I T H O U S .

(*m*) Les moindres lâchetés  
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés.  
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille ;  
Mais, madame, je fais ce que je vous conseille ;  
Et si vous me croyez , quels que soient mes avis ,  
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

A R I A N E .

Qui moi les suivre ? (*n*) moi , qui voudrais pour Thésée  
A cent & cent périls voir ma vie exposée ?  
Dieux ! quel étonnement serait au sien égal ,  
S'il savait qu'un ami parlât pour son rival ?  
S'il savait qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime ?

P I R I T H O U S .

Vous le consulterez , n'en croyez que lui-même.

(*m*)... *Les moindres lâchetés  
Sont pour votre grand cœur  
des crimes détestés.*

Cette impropriété de termes déplaît à quiconque aime la justice dans les discours. Le mot de *lâcheté* ne convient pas plus que celui de *bas* : & *l'ardeur sans pareille pour la gloire*, est déplacée quand il s'agit d'amour. Cette scène ressemble encore à celle où *Antiochus* vient annoncer à *Bérénice* qu'elle doit renoncer à *Titus* ; mais il y a bien plus d'art à faire apprendre le malheur de *Bérénice* par son amant même, qu'à faire instruire *Ariane* de sa disgrâce par un homme qui n'y a

nul intérêt.

(*n*) ... *Moi qui voudrais  
pour Thésée.*

*A cent & cent périls voir ma  
vie exposée.*

Cela est encor imité de *Racine*.

Moi, dont vous connaissez le

trouble & les tourmens ,

Quand vous ne me quittez que

pour quelques momens ,

Moi qui mourrais le jour

qu'on voudrait m'interdire  
De vous ...

Cela vaut mieux que *cent & cent périls* ; mais la situation est très-touchante ; & c'est presque toujours la situation qui fait le succès au théâtre.

## A R I A N E.

Quoi, si l'offre d'un trône avait pu l'éblouir,  
Je lui demanderais si je dois le trahir,  
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre  
Qu'un amant. . .

## P I R I T H O U S

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire  
Vous y penserez mieux, & peut-être qu'un jour  
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.  
Adieu, madame.

## A R I A N E.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise!  
Demeurez, avec moi c'est en vain qu'on déguise.  
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer  
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer:  
J'en tremble, & c'est pour moi la plus sensible atteinte.  
Eclaircissez ce doute, & dissipez ma crainte;  
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur  
Rend Thésée infidèle, & me vole son cœur;  
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire. . .

## P I R I T H O U S.

Je me tais, c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

## A R I A N E.

Ce qu'il faut croire? Ah dieux! vous me désespérez.  
Je verrais à mes vœux d'autres vœux préférés!  
Thésée à me quitter. . . Mais quel soupçon j'écoute!  
Non, non, Pirithous, on vous trompe sans doute.  
Il m'aime, & s'il m'en faut séparer quelque jour,  
Je pleurerai sa mort, & non pas son amour.

P I R I T H O U S .

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale . . .

A R I A N E .

Parlez plus clairement; ai-je quelque rivale?  
Thésée a-t-il changé? viole-t-il sa foi?

P I R I T H O U S .

Mon silence déjà s'est expliqué pour moi;  
Par-là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine;  
Mais quand leur seul remède est de vous faire reine,  
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner,  
C'est le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.  
Ma présence commence à vous être importune,  
Je me retire.

## S C E N E V I .

A R I A N E , N É R I N E .

A R I A N E .

A S-tu conçu mon infortune?

(o) Il n'en faut point douter, je suis trahie. Hélas!  
Nérine.

(o) *Il n'en faut point douter, je suis trahie.* Il manque peut-être à cette scène de la gradation dans la douleur, & de la force dans les sentimens. *Ariane* ne doit point dire qu'elle regrette cette raison barbare. La raison ne s'oppose point du tout à sa juste douleur; & ce

n'est pas ainsi que le désespoir s'exprime: c'est le poète qui fait là une petite digression sur la *raison barbare*, ce n'est point *Ariane*. *Thomas Corneille* imitait souvent de son frère ce grand défaut qui consiste à vouloir raisonner quand il faut sentir.



NERINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindrait pas ?

Tu le fais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Thésée.  
Seule à son mauvais sort je me suis opposée,  
Et quand je me dois tout promettre de sa foi,  
Thésée a de l'amour pour une autre que moi ?  
Une autre passion dans son cœur a pu naître ?  
J'ai mal oui, Nérine, & cela ne peut être.  
Ce ferait trahir tout, raison, gloire, équité.  
Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté,  
Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

NERINE.

Pirithous ne dit que ce qu'il lui fait dire ;  
Et quand il a voulu l'attendre si long-tems,  
Ce n'était qu'un prétexte à ses feux inconstans,  
Il nourrissait dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah, que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine ?  
Sur le gouffre des maux qui me vont abymer,  
Pourquoi m'ouvrir les yeux, quand je les veux fermer ?  
Hélas ! il est donc vrai que mon ame abusée  
N'adorait qu'un ingrat en adorant Thésée ?  
Dieux, contre un tel ennui soutenez ma raison,  
Elle cède à l'horreur de cette trahison ;  
Je la sens qui déjà . . . Mais quand elle s'égare,  
Pourquoi la regretter cette raison barbare,  
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir  
Le sujet de ma rage & de mon désespoir ?  
Quoi, Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre . . .

## S C E N E V I I .

A R I A N E , P H È D R E , N É R I N E .

A R I A N E .

AH, ma sœur, savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre?  
 (f) Vous avez cru Thésée un héros tout parfait?  
 Vous l'estimiez sans doute, & qui ne l'eût pas fait?  
 N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chancelle,  
 Tout doit être suspect, Thésée est infidelle.

P H È D R E .

Quoi? Thésée . . .

A R I A N E .

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,  
 Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit;  
 Il me trahit, au point que sa foi violée  
 Doit avoir irrité mon ame désolée.  
 J'ai hon e, en vous contant l'excès de mes malheurs,  
 Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.  
 (g) Son sang devrait payer la douleur qui me presse.  
 C'est-là, ma sœur, c'est-là, sans pitié, sans tendresse,  
 Comme après un forfait si noir, si peu commun,

(f) *Vous avez cru Thésée un héros tout parfait ;*  
*... Et qui ne l'eût pas fait? ...*  
*tout chancelle &c.* Voilà des expressions bien étranges ; il n'était plus permis d'écrire avec tant de négligence, après les modèles que *Thomas Corneille* avait devant les yeux.

(g) *Son sang devrait payer la douleur qui me presse.* Pour

parler ainsi, *Ariane* devait être plus sûre de l'infidélité de *Thésée*. Ce que lui a dit *Pirithous* n'est point assez clair pour la convaincre de son malheur ; elle devait demander des éclaircissements à *Pirithous*, elle devait même chercher *Thésée*. L'amour aime à se flatter ; le doute, l'agitation, le trouble devaient être plus marqués.

On traite les ingrats, & Thésée en est un.  
 Mais quoiqu'à ma vengeance un fier dépit suggère,  
 Mon amour est encor plus fort que ma colère.  
 Ma main tremble, & malgré son parjure odieux,  
 Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

P H È D R E.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre,  
 Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,  
 On conçoit aisément jusqu'où le désespoir . . . .

A R I A N E.

Ah, qu'on est éloigné de le bien concevoir!  
 Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,  
 Il faudrait qu'on sentît même ardeur, même flamme,  
 Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi;  
 Et personne j'amaï n'a tant aimé que moi.

Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime  
 Souille ainsi . . . Quelquefois le remords suit le crime.  
 Si le sien lui faisait sentir ces durs combats . . .  
 Ma sœur, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas.  
 Je fais que vous m'aimez, & vous le devez faire.  
 Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chère,  
 Que cette inébranlable & fidelle amitié  
 Mérite bien de vous au moins quelque pitié.  
 Allez trouver . . . hélas! dirai-je, mon parjure?  
 Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure.  
 Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,  
 Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.  
 Dites-lui qu'à son feu j'immolerais ma vie,

*Phèdre se présente ici d'elle-même; c'était à sa sœur à la faire prier de venir. Phèdre ne doit point dire, Quoi Thésée?...*

Feindre en cette occasion de l'étonnement, c'est un artifice qui rend *Phèdre* odieuse.

S'il pouvait vivre heureux après m'avoir trahie.  
 D'un juste & long remords avancez-lui les coups.  
 Enfin, ma sœur, enfin je n'espère qu'en vous.  
 (r) Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite  
 Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.  
 Il semble que dès-lors il me faisait prévoir  
 Le funeste besoin que j'en devais avoir.  
 Sans vous à mes malheurs où chercher du remède ?

P H E D R E.

Je vais mander Thésée, & si son cœur ne cède,  
 Madame, en lui parlant, vous devez présumer...

A R I A N E.

(s) Hélas! & plût au ciel que vous fussiez aimer,  
 Que vous pussiez savoir, par votre expérience,  
 Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence!  
 Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,  
 Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur.  
 Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image  
 De mes confus transports de douleur & de rage;  
 Tous les traits en seraient plus vivement tracés.  
 N'importe, essayez tout, parlez, priez, pressez.  
 Au défaut de l'amour, puisqu'il n'a pu vous plaire,  
 Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.  
 Allez, ma sœur, courez empêcher mon trépas.  
 Toi, viens, suis-moi, Nérine, & ne me quitte pas.

(r) *Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite &c.*  
 Voilà quatre vers digne de Racine.

(s) *Hélas! & plût au ciel que vous fussiez aimer!*  
 Ce vers est encore fort beau, &

par le naturel dont il est, & par la situation. Elle souhaite que sa sœur connaisse l'amour; & pour son malheur Phèdre ne le connaît que trop. Il serait à souhaiter que les vers suivans fussent dignes de celui-là.

*Fin du second acte.*

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE. (a)

PIRITHOUS, PHÈDRE.

PIRITHOUS.  
 CE serait perdre tems, il ne faut plus prétendre  
 Que rien touche Thésée, & le force à se rendre.  
 J'admire encor, madame, avec quelle vertu  
 Vous avez de nouveau si long-tems combattu.  
 Par son manqué de foi, contre vous-même armée,  
 Vous avez fait paraître une sœur opprimée.

(a) Cette scène est une de celles qui devaient être traitées avec le plus d'art & d'élégance. C'est le mérite de bien dire, qui seul peut donner du pris à ces dialogues, où l'on ne peut dire que des choses communes. Que serait *Aricie*, que serait *Atalide*, si l'auteur n'avait employé tous les charmes de la diction pour faire valoir un fonds médiocre? C'est-là ce que la poésie a de plus difficile, c'est elle qui orne les moindres objets.

Qui dit sans s'avilir les plus petites choses.

Fait des plus secs chardons des œillets & des roses.

*In tenui labor at tenuis non gloria.*

P. Corneille. Tom. VIII.

Ce rôle de *Phèdre* était très-délicat à traiter : quelque chose qu'elle dise pour se justifier, elle est coupable; & dès qu'elle a fait l'aveu de sa passion à *Thésée*, on ne peut la regarder que comme une perfide qui cherche à pallier sa trahison. Cependant, il y a beaucoup d'art & de bienfiance dans les reproches qu'elle se fait, & dans la résolution qu'elle semble prendre.

*Que de faiblesse ! il faut l'empêcher d'en jouir,*

*Combattre incessamment son infidèle audace.*

*Allez, Pirithous, revoyez-le de grace.*

Et si les vers étaient meilleurs, ce sentiment rendrait *Phèdre* supportable.

Q



Vous avez essayé, par un tendre retour ,  
 De ramener son cœur vers son premier amour.  
 Et prière , & menace , & fierté de courage ,  
 Tout vient pour le fléchir d'être mis en usage ;  
 Mais sur ce changement qui semble vous gêner ,  
 L'ingratitude en vain vous le fait condamner.  
 Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire ,  
 Et s'il cède au remords quelquefois pour vous plaire ,  
 Quoi que vous ait promis ce repentir confus ,  
 Si-tôt qu'il vous regarde , il ne s'en souvient plus.

P H E D R E .

Les dieux me sont témoins que de son injustice  
 Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.  
 Ce qu'il doit à ma sœur méritait que sa foi  
 Se fît de l'aimer seule une sévère loi,  
 Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose,  
 Par ma facilité je me trouve la cause,  
 Il n'est peine, supplice, où pour l'en garantir  
 La pitié de ses maux ne me fît consentir.  
 L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle.  
 Je l'ai pris sans songer à le rendre infidelle ;  
 Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer ,  
 Avant que de savoir si je voulais aimer.  
 Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire ,  
 Il dépendait de moi de parler, ou me taire.  
 J'ai parlé, c'est mon crime, & Thésée applaudi  
 A l'infidélité par-là s'est enhardi.

Ah qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime !  
 Ses regards m'expliquaient sa passion extrême ;  
 Les miens à la flatter s'échappaient malgré moi ;  
 N'était-ce pas assez pour corrompre sa foi ?

J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée,  
 Il faillut voir sa flamme, & souffrir d'être aimée ;  
 J'en craignis le péril, il me fut éblouir.  
 Que de faiblesse ! Il faut l'empêcher d'en jouir,  
 Combattre incessamment son infidelle audace.  
 Allez, Pirithous, revoyez-le, de grace.  
 De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,  
 Ot -lui tout espoir que je puisse être à lui.  
 J'ai déjà beaucoup dit, dites-lui plus encore.

P I R I T H O U S.

(b) Nous avancerions peu, madame, il vous adore ;  
 Et quand pour l'étonner à force de refus,  
 Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus,  
 Son ame toute à vous n'en serait pas plus prête  
 A suivre d'autres loix, & changer de conquête.  
 Quoique le coup soit rude, achevons de frapper.  
 Pour servir Ariane il faut la détromper ;  
 Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle,  
 Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,  
 Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner  
 La gloire d'un hymen qui la fera régner.  
 Le roi l'aime, & son trône est pour elle un asyle.

P H E D R E.

(c) Quoi ! je la trahirais, elle qui trop facile,

(b) *Nous avancerions peu, madame, il vous adore.* Le personnage de *Pirithous* est un peu lâche: est-ce à lui d'encourager *Phèdre* dans sa perfidie ?

(c) *Quoi ! je la trahirais, elle qui trop facile, &c.* L'art du dialogue exige qu'on réponde

précisément à ce que l'interlocuteur a dit. Ce n'est que dans une grande passion, dans l'excès d'un grand malheur, qu'on doit ne pas observer cette règle : l'ame alors est toute remplie de ce qui l'occupe, & non de ce qu'on lui dit ; c'est

Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi,  
 Pour toucher un amant qui la quitte pour moi ?  
 Et quand elle saurait que par mes faibles charmes,  
 Pour lui percer le cœur j'aurais prêté des armes,  
 Je pourrais à ses yeux lâchement exposer  
 Les criminels appas qui la font mépriser ?  
 Je pourrais soutenir le sensible reproche  
 Qu'un trop juste courroux. . .

P I R I T H O U S.

Voyez qu'elle s'approche.

Parlons, son intérêt nous oblige à bannir  
 Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

## S C E N E II.

A R I A N E , P I R I T H O U S , P H È D R E ,  
 N É R I N E .

A R I A N E .

**E**H bien, ma sœur, Thésée est-il inexorable ?  
 N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable ?  
 (d) Et quant au repentir on le porte à céder ,

alors qu'il est beau de ne pas bien répondre ; mais ici *Pirithous* ouvre à *Phèdre* la voie la plus convenable & la plus honnête de réussir dans sa passion : cette passion même doit la forcer à répondre à l'ouverture de *Pirithous*.

(d) *Et quand au repentir on le porte à céder.* Ces scènes

sont trop faiblement écrites ; mais le plus grand défaut est la nécessité malheureuse où l'auteur met *Phèdre* de ne faire que tromper. Il fallait un coup de l'art pour annoblir ce rôle. Peut-être si *Phèdre* avait pu espérer qu'*Ariane* épouserait le roi de Naxe, si sur cette espérance elle s'était engagée

Croit-il que mon amour ose trop demander ?

PHÈDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son ame.  
 J'ai peint son changement lâche, odieux, infame.  
 Pirithous lui-même est témoin des efforts  
 Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords.  
 Il connaît & son crime & son ingratitude :  
 Il s'en hait, il en sent la peine la plus rude.  
 Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur ;  
 Mais l'amour en tyran dispose de son cœur ;  
 Et le destin plus fort que sa reconnaissance,  
 Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance.

ARIANE.

Quelle excuse ! & pour moi qu'il rend peu de combat !  
 Il hait l'ingratitude, & se plaît d'être ingrat.

Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure,  
 Ma sœur, il ne fait point qu'il faudra que j'en meure.  
 Vous avez oublié de bien marquer l'horreur  
 Du fatal désespoir qui règne dans mon cœur.  
 Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,  
 D'assembler tout les maux dont on connaît l'image,  
 Il y serait sensible, & ne pourrait souffrir  
 Que qui sauva ses jours fût forcé à mourir.

PHÈDRE.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,  
 Vous soupçonneriez moins...

avec *Thésée*, alors étant moins coupable, elle serait beaucoup plus intéressante.

*Ariane*, d'ailleurs, ne dit pas toujours ce qu'elle doit

dire ; elle se sert du mot de *rage*, elle veut qu'on peigne bien sa *rage* : ce n'est pas ainsi qu'on cherche à attendre son amant.

A R I A N E.

J'ai tort, je le confesse ;  
 Mais dans un mal sous qui la constance est à bout ,  
 On s'égare, on s'emporte, & l'on s'en prend à tout.

P I R I T H O U S.

Madame, de ces maux à qui la raison cède,  
 Le tems qui calme tout est l'unique remède.  
 C'est par lui seul. . .

A R I A N E.

Les coups n'en sont guère importans ,  
 Quand on peut se résoudre à s'en remettre au tems.  
 Thésée est insensible à l'ennui qui me touche ;  
 Il y consent; je veux l'apprendre de sa bouche.  
 Je l'attendrai, ma sœur, qu'il vienne.

P I R I T H O U S.

Je crains bien

Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.  
 Voir un ingrat qu'on aime, & le voir inflexible ;  
 C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible ;  
 Vous en souffrirez trop, & pour peu de souci. . .

A R I A N E.

Allez, ma sœur, de grace, & l'envoyez ici.





SCÈNE III.

ARIANE , PIRITHOUS , NÉRINE.

PIRITHOUS.

(c) **P**AR ce que je vous dis, ne croyez pas, madame,  
 Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.  
 Sachant ce qu'il devait au généreux amour  
 Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,  
 Je partageai dès-lors l'heureuse destinée  
 Qu'à ses vœux les plus doux offrait votre hyménée;  
 Et je venais ici, plein de ressentiment,  
 Rendre grâce à l'amante, en embrassant l'amant.  
 Jugez de ma surprise à le voir infidelle,  
 A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle,  
 Et qu'il ne m'attendait que pour vous annoncer  
 L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devais-je pas, quoi qu'il me fit entendre,  
 Pénétrer les raisons qui vous faisaient attendre,  
 Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant,  
 L'amour à l'amitié ne défère pas tant?  
 Ah, quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse!  
 Il croit ce qu'il souhaite, & prend tout pour excuse.  
 Si Thésée avait peu de ces empressements

(c) *Parce que je vous dis, ne croyez pas, madame, &c. Cette scène est inutile, & par-là devient languissante au théâ-*

*tre. Pirithous ne fait que redire en vers faibles ce qu'il a déjà dit; & Ariane dit des choses trop vagues.*

Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans ,  
 Je croyais que son ame au dessus du vulgaire  
 Dédaignait de l'amour la conduite ordinaire ,  
 Et qu'en sa passion garder tant de repos ,  
 C'était suivre en aimant la route des héros.  
 Je faisais plus ; j'allais jusqu'à voir sans alarmes  
 Que des beautés de Naxe il estimât les charmes ;  
 Et ne pouvais penser qu'ayant reçu sa foi ,  
 Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.  
 Mais enfin puisque rien pour lui n'est plus à taire ,  
 Quel est ce rare objet que son choix me préfère ?

P I R I T H O U S .

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

A R I A N E .

Ma colère est suspecte , il faut me le cacher.

P I R I T H O U S .

J'ignore ce qu'il craint ; mais lors qu'il vous outrage ,  
 Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage ;  
 Il vous offre son trône , & malgré le destin ,  
 Votre malheur par-là trouve une heureuse fin.  
 Tout vous porte , madame , à ce grand hyménée.  
 Pourriez-vous demeurer errante , abandonnée !  
 Déjà la Crète cherche à se venger de vous ,  
 Et Minos...

A R I A N E .

J'en crains peu le plus ardent courroux.

Qu'il s'arme contre moi , que j'en sois poursuivie ,  
 Sans ce que j'aime , hélas ! que faire de la vie ?  
 Aux décrets de mon sort achevons d'obéir.  
 Thésée avec le ciel conspire à me trahir.  
 Rompre un si grand projet , ce serait lui déplaire.

L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,  
 Et lui laisser sentir, pour double châtement.  
 Le remords de ma perte & de son changement.

P I R I T H O U S.

Le voici qui paraît. N'épargnez rien, madame,  
 Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son ame;  
 Et si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,  
 Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

S C E N E IV.

A R I A N E , T H É S É E , N É R I N E.

A R I A N E.

(f) **A**PPROCHEZ-VOUS, Thésée, & perdez cette crainte.  
 Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,  
 Et m'aborder ainsi, quand rien ne vous confond,  
 Le trouble dans les yeux, & la rougeur au front ?  
 Un héros tel que vous à qui la gloire est chère,  
 (g) Quoi qu'il fasse, ne fait que ce qu'il voit à faire ;

(f) *Approchez-vous, Thésée, & perdez cette crainte.* Cette scène est très-touchante au théâtre, du moins de la part d'*Ariane* : elle le serait encore davantage si *Ariane* n'était pas tout-à-fait sûre de son malheur. Il faut toujours faire durer cette incertitude le plus qu'on peut ; c'est elle qui est l'ame de la tragédie ; l'auteur la si bien senti ; qu'*Ariane* semble encore douter du changement de *Thésée*, quand elle doit en être sûre.

*Pourquoi m'aborder, dit-elle, la rougeur au front, quand rien ne vous confond ? & si ce qu'on m'a dit a quelque vérité : c'est s'exprimer en doutant, & c'est ce qui est dans la nature ; mais il ne fallait donc pas que dans les scènes précédentes on l'eût instruite positivement qu'elle était abandonnée.*

(g) *Quoi qu'il fasse ne fait que ce qu'il voit à faire.*  
*Le labyrinthe ouvert vous fit fuir le trépas.*

Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité,  
 Vous cessez de m'aimer, je l'aurai mérité.  
 Le changement est grand, mais il est légitime :  
 Je le crois seulement, apprenez-moi mon crime,  
 Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups,  
 Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

## T H E S É E.

Ah pourquoi le penser ? Elle est toujours la même ;  
 (h) Même zèle toujours suit mon respect extrême,  
 Et le tems dans mon cœur n'affaiblira jamais

Voilà de mauvais vers ; & ceux-ci ne sont pas milleurs.

*Et que s'est-il offert que je  
 puisse tenter,*

*Qu'en ta faveur ma flamme  
 ait craint d'exécuter ?*

Mais aussi, il y a des vers très-heureux, comme :

*..... Eblouis-moi si bien,  
 Que je puisse penser que tu  
 ne me dois rien.*

*Je te suis, mène-moi dans  
 quelque isle déserte.*

*Tu n'as qu'à dire un mot, ce  
 crime est effacé.*

*Tu le vois, c'en est fait, je  
 n'ai plus de colère.*

Mais surtout ;

*Remène-moi, barbare, aux  
 lieux où tu m'as prise,*  
 est admirable.

Le cœur humain est surtout bien développé & bien peint, quand Ariane dit à Thésée, *Ote toi de mes yeux, je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes ;* & que dans le moment même elle est au désespoir qu'il prenne congé d'elle. Il y a beaucoup de vers dignes de

Racine, & entièrement dans son goût ; ceux-ci par exemple :

*As-tu vu quelle joie a paru  
 dans ses yeux ?*

*Combien il est sorti satisfait  
 de ma haine ?*

*Que de mépris !*

Cette césure interrompue au second pied, c'est-à-dire, au bout de quatre sillabes, fait un effet charmant sur l'oreille & sur le cœur. Ces finesses de l'art furent introduites par Racine, & il n'y a que les connaisseurs qui en sentent le prix.

(h) Même zèle toujours suit mon respect extrême, &c. Thésée ne peut guère répondre que par ces protestations vagues de reconnaissance ; mais c'est alors que la beauté de la diction doit réparer le vice du sujet, & qu'il faut tâcher de dire d'une manière singulière des choses communes.

Tous les sentimens d'Ariane dans cette scène sont naturels & attendrissans ; on ne pourrait leur reprocher qu'une diction un peu profaïque & négligée.

Le pressant souvenir de ses rares bienfaits ;  
 M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.  
 Oui, madame, ordonnez de mon sang, de ma vie.  
 Si la fin vous en plaît, le fort me sera doux,  
 Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

A R I A N E.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire,  
 Le destin la voulait, je l'aurais laissé faire.  
 Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert  
 Vous fit fuir le trépas à vos regards offert,  
 Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,  
 Des sermens de respect sont le prix qu'on lui donne!  
 Par ce soin de vos jours qui m'a fait tout quitter,  
 N'aspirais-je à rien plus qu'à me voir respecter?  
 Un service pareil veut un autre salaire.  
 C'est le cœur, le cœur seul, qui peut y satisfaire.  
 Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner ;  
 C'est lui seul. . .

T H E S É E.

Je voudrais vous le pouvoir donner ;  
 Mais ce cœur malgré moi vit sous un autre empire:  
 Je le sens à regret, je rougis à le dire,  
 Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,  
 Je hais mon injustice, & ne puis rien de plus.

A R I A N E.

Tu ne peux rien de plus ! Qu'aurais-tu fait, parjure,  
 Si quand tu vins du monstre éprouver l'aventure,  
 Abandonnant ta vie à ta seule valeur,  
 J'eusse été arrêtée à plaindre ton malheur ?  
 Pour mériter ce cœur qui pouvait seul me plaire,  
 Si j'ai peu fait pour toi, que fallait-il plus faire ?



Et que s'est-il offert que je puisse tenter ,  
 Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter ?  
 Pour te sauver le jour dont la rigueur me prive ,  
 Ai-je pris à regret le nom de fugitive ?  
 La mer , les vents , l'exil , ont-ils pu m'étonner ?  
 Te suivre , c'était plus que me voir couronner.  
 Fatigues , peines , maux , j'aimais tout par leur cause.  
 Dis-moi que non , ingrat , si ta lâcheté l'ose ,  
 Et défavouant tout , éblouis-moi si bien ,  
 Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

## T H E S É E .

Comment défavouer ce que l'honneur me presse  
 De voir , d'examiner , de me dire sans cesse ?  
 Si par mon changement je trompe votre choix ,  
 C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.  
 Ainsi joignez aux noms de traîtres & de parjure  
 Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure.  
 Ce que vous me direz n'aura point la rigueur  
 Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.  
 Mais pourquoi , m'accusant , redoubler ces atteintes ?  
 Madame , croyez-moi , je ne vaux pas vos plaintes.  
 L'oubli , l'indifférence , & vos plus fiers mépris ,  
 De mon manque de foi doivent être le prix.  
 A monter sur le trône un grand roi vous invite ;  
 Vengez-vous en l'aimant d'un lâche qui vous quitte.  
 Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de doux ,  
 Vous perdant pour jamais , je perdrai plus que vous.

## A R I A N E .

Quelle perte , grands dieux , quand elle est volontaire !  
 Périisse tout , s'il faut cesser de t'être chère.  
 Qu'ai-je à faire du trône & de la main d'un roi ?

De l'univers entier je ne voulais que toi.  
 Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne ;  
 J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne,  
 Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,  
 Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds.  
 Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,  
 Je te suis, mène-moi dans quelque isle déserte,  
 Où renonçant à tout, je me laisse charmer  
 De l'unique douceur de voir, de t'aimer.  
 Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde.  
 Ce cœur me fera plus que l'empire du monde.  
 Point de ressentiment de ton crime passé ;  
 Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.  
 C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

T H E S É E.

Un si beau feu m'accable, il devrait seul me plaire ;  
 Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur . . .

A R I A N E.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur.  
 Si ma flamme sur toi n'avait qu'un faible empire,  
 Si tu la dédaignais, il fallait me le dire,  
 Et ne pas m'engager, par un trompeur espoir,  
 A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.  
 C'est là, surtout, c'est là ce qui fouille ta gloire.  
 Tu t'es plu sans m'aimer à me le faire croire :  
 Tes indignes sermens sur mon crédule esprit . . .

T H E S É E.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit.  
 Je parlais glorieux d'être votre conquête ;  
 Mais enfin dans ces lieux poussé par la tempête,

J'ai trop vu ce qu'à voir me conviait l'amour,  
J'ai trop . . .

## A R I A N E.

Naxe te change? Ah funeste séjour!  
Dans Naxe, tu le fais, un roi, grand, magnanime,  
Pour moi dès-qu'il me vit, prit une tendre estime,  
Il soumit à mes vœux & son trône, & sa foi.  
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi?  
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,  
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.  
Je ne demande point quelle est cette beauté  
Qui semble te contraindre à l'infidélité.  
Si tu crois quelque honte à la faire connaître,  
Ton secret est à toi; mais qui qu'elle puisse être,  
Pour gagner ton estime, & mériter ta foi,  
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.  
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure,  
Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature;  
Ces beaux feux qui volant d'abord à ton secours,  
Pour te sauver la vie, ont exposé mes jours,  
Et si de mon amour ce tendre sacrifice,  
De ta légèreté ne rompt point l'injustice,  
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,  
Par où présumes-tu pouvoir être constant?  
A peine son hymen aura payé ta flamme,  
Qu'un violent remords viendra saisir ton ame.  
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi,  
Et qui fait ce qu'alors tu sentiras pour moi?  
Qui fait par quel retour ton ardeur refroidie  
Te fera détester ta lâche perfidie?

Tu verras de mes feux les transports éclatans,  
 Tu les regretteras, il ne sera plus tems.  
 Ne précipite rien ; quelque amour qui t'appelle,  
 Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidelle.  
 Vois Ariane en pleurs. Ariane autrefois  
 Toute aimable à tes yeux méritait bien ton choix,  
 Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change ?

T H E S É E.

Par un amour forcé qui sous ses loix me range.  
 Je le crois comme vous ; le ciel est juste, un jour  
 Vous me verrez puni de ce perfide amour ;  
 Mais à sa violence il faut que ma foi cède.  
 Je vous l'ai déjà dit, c'est un mal sans remède.

A R I A N E.

Ah, c'est trop, puisque rien ne te saurait toucher,  
 Parjure, oublie un feu qui dut t'être si cher.  
 Je ne demande plus que ta lâcheté cesse,  
 Je rougis d'avoir pu m'en souffrir la bassesse.  
 Tire-moi seulement d'un séjour odieux,  
 Où tout me désespère, où tout blesse mes yeux,  
 Et pour faciliter ta coupable entreprise,  
 Remène-moi, barbare, au lieu où tu ma prise.  
 La Crète, où pour toi seul je me suis fait haïr,  
 Me plaira mieux que Naxe, où tu m'oses trahir.

T H E S É E.

Vous remener en Crète ! Oubliez-vous, madame,  
 Ce qu'est pour vous un père, & quel courroux l'enflamme ?  
 Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés ?

A R I A N E.

Laisse-les-moi souffrir, je les ai mérités ;

Mais de ton faux amour les feintes concertées ,  
 Tes noires trahisons , les ai-je méritées ?  
 Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler ,  
 Te rend-il cette foi que tu veux violer ?  
 Vaine & fausse pitié , quand ma mort peut te plaire ,  
 Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire ,  
 Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits ;  
 Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais ?  
 N'espère pas pourtant éviter le supplice  
 Que toujours après soi fait suivre l'injustice.  
 Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds ;  
 Tu m'arraches le cœur , j'en mourrai , tu le veux.  
 Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie ,  
 Crois déjà , crois me voir , de ma douleur suivie ,  
 Dans le fond de ton ame armer , pour te punir ,  
 Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir ,  
 Et te dire d'un ton & d'un regard sévère ,  
*J'ai tout fait , tout osé pour t'aimer , pour te plaire ;*  
*J'ai trahi mon pays , & mon père & mon roi ,*  
*Cependant vois le prix , ingrat , que j'en reçois.*

T H E S É E .

Ah , si mon changement doit causer votre perte ,  
 Frappez , prenez ma vie , elle vous est offerte.  
 Prévenez par ce coup le forfait odieux  
 Qu'un amour trop aveugle ...

A R I A N E .

Ote-toi de mes yeux.  
 De ta constance ailleurs va montrer les mérites.  
 Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

T H E S É E .



THÉSÉE.

Madame . . .

ARIANE.

Ote-toi, dis-je, & me laisse en pouvoir  
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCÈNE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.  
IL fort, Nérine. Hélas!

NÉRINE.

Qu'aurait fait sa présence,  
Qu'accroître de vos maux la triste violence?

ARIANE.

M'avoir ainsi quittée, & partout me trahir?

NÉRINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devait-il obéir?

NÉRINE.

Que vouliez-vous qu'il fît? vous pressiez sa retraite.

ARIANE.

Qu'il sût en s'emportant, ce que l'amour souhaite,  
Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,  
Il s'entendît chasser, & demeurât toujours.  
Quoique ma trahison & m'accable & me tue,  
Au moins j'aurais joui du plaisir de sa vue.

Mais il ne saurait plus souffrir la mienne. Ah dieux !  
 As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux ?  
 Combien il est sorti satisfait de ma haine ?  
 Que de mépris !

NÉRINE.

Son crime auprès de vous le gêne,  
 Madame, & n'ayant point d'excuse à vous donner,  
 S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner.  
 Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

A R I A N E.

M'en voir trahie ! Il faut découvrir ma rivale.  
 Examine avec moi. De toute cette cour  
 Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour ?  
 Est-ce Mégiste, Æglé, qui le rend infidelle ?  
 De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle,  
 Il lui parle souvent ; mais pour m'ôter sa foi,  
 Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi ?

Vains & faibles appas qui m'aviez trop flattée,  
 Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée ;  
 Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,  
 Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir :  
 Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.  
 Allons, Nérine, allons, je suis amante & femme ;  
 Il veut ma mort, j'y cours, mais avant que mourir,  
 Je ne fais qui des deux aura plus à souffrir,

*Fin du troisième acte.*



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒNARUS , PHÈDRE.

ŒNARUS.  
 UN si grand (a) changement ne peut trop me surprendre;  
 J'en ai la certitude , & ne le puis comprendre.  
 Après ce pur amour dont il suivait la loi,  
 Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi ?  
 Dans la rigueur du coup , je ne vois qu'avec crainte  
 Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.  
 J'en tremble , & si tantôt lui peignant mon amour  
 Je voulais être plaint , je la plains à son tour.  
 Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance,  
 N'est qu'un mal dont le tems calme la violence ;

(a) Un si grand changement ne peut trop me surprendre, &c. Cette scène d'Œnarus & de Phèdre, est une de celles qui refroidissent le plus la pièce; on le sent assez. Ce roi qui fait le dernier ce qui se passe dans sa cour, & qui dit, que voir un bel espoir tout à coup avorter, passe tous les malheurs qu'on ait à redouter, & que c'est du courroux du ciel la preuve la plus funeste, paraît un roi assez méprisable; mais

quand il dit qu'il sera responsable de ce que Thésée aime probablement dans sa cour quelque fille d'honneur, & qu'on voudra qu'il soit le garant de cet hommage inconnu, on ne peut pas lui pardonner ces discours indignes d'un prince.

Ce que lui dit Phèdre est plus froid encore. Toutes les scènes, où Ariane ne paraît pas, sont absolument manquées.

Mais voir un bel espoir tout-à-coup avorter,  
 Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter.  
 C'est du courroux du ciel la plus funeste preuve.

P H E D R E.

Ariane, seigneur, en fait la triste épreuve,  
 Et si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours,  
 J'ignore, pour le rompre, où chercher du secours.  
 Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

Œ N A R U S.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle;  
 Il veut, il offre tout; mais hélas! je crains bien  
 Que cet amour ne parle, & qu'il n'obtienne rien.  
 Si Thésée a changé, j'en serai responsable.  
 C'est dans ma cour qu'il trouve un autre objet aimable;  
 Et sans doute on voudra que je sois le garand  
 De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

P H E D R E.

Je doute qu'Ariane, encor que méprisée,  
 Veuille par votre hymen se venger de Thésée,  
 Et si ce changement vous permet d'espérer,  
 Il ne faut pas, seigneur, vous y trop assurer.  
 Mais quoi qu'elle résolve après la perfidie  
 Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie,  
 Qu'elle accepte vos vœux, ou refuse vos soins,  
 La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.  
 Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidelle,  
 Et c'est ce que je viens vous demander pour elle.  
 Si la Crète vous force à d'injustes combats,  
 Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas.  
 Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

ÆNARUS.

Ah, pour l'en garantir il n'est rien que je n'ose,  
Madame, & vous verrez mon trône trébucher,  
Avant que je néglige un intérêt si cher.  
Plût aux dieux que ce soin la tint seul inquiète!

P H È D R E.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette.  
Son visage vous parle, & sa triste langueur  
Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur.

S C E N E II.

ÆNARUS, ARIANE, PHÈDRE,  
NÉRINE.

ÆNARUS.

MADAME, (b) je ne sais si l'ennui qui vous touche  
Doit m'ouvrir pour vous plaindre, ou me fermer la bouche.  
Après les sentimens que j'ai fait voir pour vous,

(b) Madame, je ne sais si l'ennui qui vous touche, &c. On ne peut parler plus mal. Il ne fait si l'ennui qui touche Ariane doit lui ouvrir pour la plaindre, ou lui fermer la bouche; il doit en partager les coups, quoiqu'il la blesse, il sent le changement qui trompe la flamme d'Ariane, & il le met au rang des plus noirs attentats; & le ciel lui est témoin si Ariane en doute, qu'il voudrait racher de son sang ce que... Ariane fait fort bien de l'interrompre;

mais le mauvais style d'Ænarus la gagné. L'espérance qu'elle donne à Ænarus de l'épouser, dès qu'elle connaîtra sa rivale heureuse, est d'un très-grand artifice. Son dessein est de tuer cette rivale; c'est devant Phèdre qu'elle explique l'intérêt qu'elle a de connaître la personne qui lui enlève Thésée; & l'embarras de Phèdre ferait un très-grand plaisir au spectateur; si le rôle de Phèdre était plus animé & mieux écrit.



Je dois, quoi que vous blesse, en partager les coups ;  
 Mais si j'ose assurer que jusqu'au fond de l'ame  
 Je sens le changement qui trompe votre flamme,  
 Que je le mets au rang des plus noirs attentats,  
 J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.  
 Il est certain pourtant, & le ciel qui m'écoute,  
 M'en sera le témoin, si votre cœur en doute.  
 Que si de tout mon sang je pouvais racheter  
 Ce que ...

## A R I A N E .

Cessez, seigneur, de me le protester.  
 S'il dépendait de vous de me rendre Thésée,  
 La gloire y trouverait votre ame disposée :  
 Je le crois de ce cœur qui fut tout m'immoler ;  
 Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.

J'aimai, seigneur ; après mon infortune extrême,  
 Il me serait honteux de dire encor que j'aime.  
 Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut,  
 Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut.  
 Le mien fut à Thésée & je l'en croyais digne.  
 Ses vertus à mes yeux étaient d'un prix insigne ;  
 Rien ne brillait en lui que de grand, de parfait ;  
 Il feignait de m'aimer, je l'aimais en effet ;  
 Et comme d'une foi qui sert à me confondre,  
 Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre,  
 Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,  
 D'autres que moi peut-être auraient cru ses sermens.  
 Je m'immolais entière à l'ardeur d'un pur zèle ;  
 Cet effort valait bien qu'il fût toujours fidèle.  
 Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret ;

Il la fait éclater, je la vois à regret.  
 C'est d'abord un ennui qui ronge, qui dévore ;  
 J'en ai déjà souffert, j'en puis souffrir encore ;  
 Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se résout,  
 Le vouloir, c'est assez pour en venir à bout.  
 Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeste,  
 On s'arrache à soi-même, & le tems fait le reste.

Voilà l'état, seigneur, où ma triste raison.  
 A mis enfin mon ame après sa trahison.  
 Vous avez su tantôt, par un aveu sincère,  
 Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire ;  
 Et que mon cœur touché du respect de vos feux,  
 S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.  
 Puisqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole ;  
 Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,  
 Etouffant un amour & si tendre, & si doux,  
 Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour vous.  
 Ce sont des traits de feu que le tems seul imprime.  
 J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime ;  
 Et pour être en état de remplir votre espoir,  
 Cette estime suffit à qui fait son devoir.

ÆNARUS.

Ah, pour la mériter, si le plus pur hommage...

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en ouïr davantage.  
 J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés :  
 Ma main dépend de vous, ce vous doit être assez ;  
 Mais pour vous la donner, j'avouerai ma faiblesse,  
 J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'empresse,  
 Tant que je le verrais en pouvoir d'être à moi,

R 4

Je prétendrais en vain disposer de ma foi.  
 Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.  
 Le parjure Thésée a mérité ma haine ;  
 Mon cœur veut être à vous , & ne peut mieux choisir ;  
 Mais s'il me voit , me parle , il peut s'en ressaisir.  
 L'amour par le remords aisément se désarme ,  
 Il ne faut quelquefois qu'un soupir , qu'une larme ,  
 Et du plus fier courroux quoiqu'on se soit promis ,  
 On ne tient pas long-tems contre un amant soumis.  
 Cont vos intérêts. Que sans m'en vouloir croire ,  
 Thésée à ses desirs abandonne sa gloire ;  
 Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux ,  
 Si vous m'aimez encor , seigneur , je suis à vous.  
 Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême ,  
 Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.  
 Qu'on le fasse venir. Allez , Nérine , ainsi ,  
 De mon cœur , de ma foi n'ayez aucun souci ;  
 Après ce que j'ai dit , vous en êtes le maître.

CE N A R U S .

Ah , madame , par où puis-je assez reconnaître . . .

A R I A N E

Seigneur , un peu de trêve dans l'état où je suis ,  
 J'ai comblé votre espoir , c'est tout ce que je puis.



SCÈNE III.

ARIANE, PHÈDRE.

PHÈDRE.  
 CE retour me surprend. Tantôt contre Thésée  
 Du plus ardent courroux vous étiez embrasée;  
 Et déjà la raison a calmé ce transport?

ARIANE.  
 Que ferais-je, ma sœur? c'est un arrêt du sort.  
 Thésée a résolu d'achever son parjure;  
 Il veut me voir souffrir, je me tais, & j'endure.

PHÈDRE.  
 Mais vous répondez-vous d'oublier aisément  
 Ce que sa passion eut pour vous de charmant?  
 D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire,  
 Que . . .

ARIANE.  
 Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.  
 Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouserai le roi.

PHÈDRE.  
 Quoi? par votre aveu même il donnera sa foi?  
 Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre,  
 Vous le verrez sans peine (:) entre les bras d'un autre?

(c) *Entre le bras d'un autre, &c.* Voilà de la vraie passion. La fureur d'un amant trahie éclate ici d'une manière très-naturelle. On souhaiterait seulement que *Tomas Cor-*

*neille* n'eût point dans cet endroit imité son frère, qui débite des maximes quand il faut que le sentiment parle. *Ariane* dit,

*Moins l'amour outragé fait*

## A R I A N E .

Entre les bras d'un autre? Avant ce coup, ma sœur,  
 J'aime, je suis trahie, on connaîtra mon cœur.  
 Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,  
 M'auront fait mériter les soins d'un infidèle?  
 A ma honte partout ma flamme aura fait bruit,  
 Et ma lâche rivale en cueillera le fruit?  
 J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connaître  
 Empêcher, s'il se peut, ma fureur de paraître.  
 Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,  
 Plus quand le coup approche, il frappe sûrement.  
 C'est par-là qu'affectant une douleur aisée,  
 Je feins de consentir à l'hymen de Thésée;  
 A savoir son secret j'intéresse le roi.  
 Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi;  
 Car je ne doute point qu'une amitié sincère  
 Contre sa trahison n'arme votre colère,  
 Que vous n'en ressentiez tout ce que sent mon cœur.

## P H E D R E .

Madame, vous savez . . .

## A R I A N E .

Je vous connais, ma sœur.  
 Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame,  
 Que dans son désespoir je soulage ma flamme.  
 Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,

*voir d'emportement ,  
 Plus quand le coup approche  
 il frappe sûrement.*  
 Il semble qu'elle débite une loi  
 du code de l'amour pour s'y  
 conformer. Voilà de ces fautes  
 dans lesquelles Racine ne

tombe pas. D'ailleurs, tous les  
 discours d'*Ariane* sont passionnés  
 comme ils doivent l'être; mais la diction  
 ne répond pas aux sentimens, & c'est un  
 défaut capital.



J'arrêtais votre hymen avec Pirithous ;  
 Et de mon amitié cette marque nouvelle  
 Vous doit faire encor plus haïr mon infidelle.  
 Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour,  
 Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour.  
 Voyez Æglé, Mégiste, & parlez d'Ariane ;  
 Mais surtout prenez soin d'entretenir Cyane,  
 C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit.  
 Vous savez que l'amour aisément se trahit.  
 Observez ses regards, son trouble, son silence.

P H E D R E.

J'y prends trop d'intérêts pour manquer de prudence,  
 Dans l'ardeur de venger tant de droits violés.  
 C'est donc cette rivale à qui vous en voulez ?

A R I A N E.

Pour porter sur l'ingrate un coup vraiment terrible,  
 (d) Il faut frapper par-là, c'est son endroit sensible.  
 Vous-même, jugez-en. Elle me fait trahir.  
 Par elle je perds tout, la puis-je assez haïr ?  
 Puis-je assez consentir à tout ce que la rage  
 M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage ?  
 Rien après ce forfait ne me doit retenir ;  
 Ma sœur, il est de ceux qu'on ne peut trop punir.

(d) *Il faut frapper par-là.* Cette expression ridicule, & cette autre qui est un plat solécisme ; *elle me fait trahir*, & celle-ci *consentir à ce que la rage a de plus sanglant*, sont du style le plus incorrect & le plus lâche. Cependant à la représentation, le public ne sent point ces fautes ; la situa-

tion entraîne : une excellente actrice glisse sur ces sottises, & ne vous fait appercevoir que les beautés de sentiment. Telle est l'illusion du théâtre ; tout passe quand le sujet est intéressant. Il n'y a que le seul *Racine* qui soutienne constamment l'épreuve de la lecture.

Si Thésée oubliant une amour ordinaire ,  
 M'avait manqué de foi dans la cour de mon père ,  
 Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner ,  
 Cette infidélité serait à pardonner.  
 Ma rivale , dirais-je , a pu sans injustice  
 D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice.  
 La douceur d'être aimée ayant touché le sien ,  
 Elle a dû préférer son intérêt au mien.  
 Mais étrangère ici , pour l'avoir osé croire ,  
 J'ai sacrifié tout , jusqu'au foin de ma gloire ;  
 (c) Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi ,

(c) *Et pour ce qu'a quitté ma  
 trop crédule foi ,*

*Je n'avais que ce cœur que je  
 croyais à moi.*

*Je le perds , on me l'ôte , il  
 n'est rien que n'essaye*

*La fureur qui m'anime , afin  
 qu'on me le paye.*

On ne peut guère faire de plus mauvais vers. L'auteur veut dans cette scène imiter ces beaux vers d'*Andromaque* :

*Je percerai ce cœur que je  
 n'ai pu toucher ,*

*Et mes sanglantes mains contre mon sein tournées ,*

*Aussi-tôt malgré lui joindra nos destinées ;*

*Et tout ingrat qu'il est , il me  
 fera plus doux*

*De mourir avec lui que de  
 vivre avec vous.*

*Thomas Corneille* imite visiblement cet endroit , faisant dire à *Ariane* :

*Tout perfide qu'il est , ma  
 mort suivra la sienne ;*

*Et sur mon propre sang  
 l'ardeur de nous unir*

*Me le fera venger aussi-tôt  
 que punir.*

Quoique *Thomas Corneille* eût pris son frère pour son modèle , on voit que malgré lui il ne pouvait s'empêcher de chercher à suivre *Racine* , quand il s'agissait de faire parler les passions.

Cependant , il se peut faire , & même il arrive souvent , que deux auteurs ayant à traiter les mêmes situations , expriment les mêmes sentimens & les mêmes pensées ; la nature se fait également entendre à l'un & à l'autre. *Racine* faisait jouer *Bajazet* à-peu-près dans le tems que *Corneille* donnait *Ariane*. Il fait dire à *Roxane* :

*Quel surcroît de vengeance  
 & de douceur nouvelle ,*

*De le montrer bientôt pâle  
 & mort devant elle !*

*De voir sur cet objet ses  
 regards arrêtés ,*

*Me payer les plaisirs que je  
 leur ai prêtés !*

*Ariane* dit dans un mouvement

Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.  
 Je le perds, on me l'ôte ; il n'est rien que n'essaye  
 La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.  
 J'en mettrai haut le prix, c'est à lui d'y penser.

P H E D R E.

Ce revers est sensible, il faut le confesser.  
 Mais quand vous connaîtrez celle qu'il vous préfère,  
 Pour venger votre amour, que prétendez-vous faire ?

A R I A N E.

L'aller trouver, la voir, & de ma propre main  
 Lui mettre, lui plonger un poignard dans le sein.  
 Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure,  
 Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure,  
 Et qu'en son cœur les miens pénètrent à loisir  
 Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.  
 Alors ma passion trouvera de doux charmes

à-peu-pres semblable :

*Vous figurez-vous bien son  
 désespoir extrême,  
 Quand dégouttant encor du  
 sang de ce qu'il aime,  
 Ma main offerte au roi dans  
 ce fatal instant,  
 Bravera jusqu'au bout la  
 douleur qui l'attend ?*

Voyez combien ce demi-vers,  
*Bravera jusqu'au bout*, gâte  
 cette tirade. Que veut dire,  
*braver une douleur qui attend  
 quelqu'un ?* Un seul mauvais  
 vers de cette espèce corrompt  
 tout le plaisir que les sentimens  
 les plus naturels peuvent don-  
 ner. C'est surtout dans la pein-  
 ture des passions qu'il faut que  
 le style soit pur, & qu'il n'y  
 ait pas un seul mot qui em-

barrasse l'esprit ; car alors le  
 cœur n'est plus touché.

*Ariane s'écarte malheureuse-  
 ment de la nature à la fin de  
 cette scène ; c'est ce qui achève  
 de la défigurer. Elle dit qu'elle  
 doit donner à son cœur une  
 cruelle gêne. Son cœur, dit-  
 elle, l'a trahie, en lui faisant  
 prendre un amour trop indigne.  
 Il faut quelle trahisse son cœur  
 à son tour ; & elle punira ce  
 cœur, de ce qu'il n'a pas connu  
 qu'il parlait pour un traître,  
 en parlant pour *Thésée*. C'est-là  
 le comble du mauvais goût.  
 Un style lâche est presque par-  
 donnable en comparaison de  
 de ces froids jeux d'esprit dans  
 lesquels on s'étudie à mal  
 écrire.*

A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes.  
 Alors il me dira , si se voir lâchement  
 Arracher ce qu'on aime , est un léger tourment.

P H E D R E .

Mais sans l'autoriser à vous être infidelle ,  
 Cette rivale a pu le voir brûler pour elle ;  
 Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

A R I A N E .

Point de pardon , ma sœur , il fallait m'avertir.  
 Son silence fait voir qu'elle a part au parjure.  
 Enfin il faut du sang pour laver mon injure.  
 De Thésée , il est vrai , je puis percer le cœur ;  
 Mais si je m'y résous , vous n'avez plus de sœur.  
 Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne ;  
 Tout perfide qu'il est , ma mort suivra la sienne ,  
 Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir  
 Me le fera venger aussi-tôt que vous punir.  
 Non , non , un sort trop doux suivrait sa perfidie ,  
 Si mes ressentimens se bornaient à sa vie.  
 Portons , portons plus loin l'ardeur de l'accabler ,  
 Et donnons , s'il se peut , aux ingrats à trembler ,  
 Vous figurez-vous bien son désespoir extrême ,  
 Quand dégouttante encor du sang de ce qu'il aime ,  
 Ma main offerte au roi dans ce fatal instant  
 Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend ?  
 C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir chassée ,  
 Je n'y suis pas peut-être encor toute effacée ,  
 Et ce sera de quoi mieux combler son ennui ,  
 Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

P H E D R E .

Mais pour aimer le roi , vous sentez-vous dans l'ame . . .

## ARIANE.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'enflamme ?  
Jamais, soit qu'on se trompe, ou réussisse au choix,  
Les fortes passions ne touchent qu'une fois.  
Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine ;  
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne.  
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour.  
Il m'a trahie ; il faut le trahir à mon tour,  
Oui, je le punirai de n'avoir pu connaître  
Qu'en parlant pour Thésée, il parlait pour un traître,  
D'avoir. . . Mais le voici. Contraignons-nous si bien,  
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

## SCÈNE IV.

ARIANE, THÉSÉE, PHÈDRE, NÉRINE.

## ARIANE.

ENFIN à la raison mon courroux rend les armes ;  
(f) De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.

(f) *De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.* Je n'insiste pas sur ce mot *vainc*, qui ne doit jamais entrer dans les vers, ni même dans la prose. On doit éviter tous les mots dont le son est désagréable, & qui ne sont qu'un reste de l'ancienne barbarie. Mais on ne voit pas trop ce que veut dire *Ariane*. S'il dépendait de nous de vaincre les charmes de l'amour, je regretterais moins ce que je perds

*en vous.* Cela ne se joint point à ce vers, *il vous force à changer, il faut que j'y consente.* Il y a une logique secrète qui doit régner dans tout ce qu'on dit, & même dans les passions les plus violentes ; sans cette logique on ne parle qu'au hasard, on débite des vers qui ne sont que des vers ; le bon sens doit animer jusqu'au délire de l'amour.

*Thésée* joue par-tout un rôle



Si c'était un effort qui dépendît de nous ,  
 Je regretterais moins ce que je perds en vous.  
 Il vous force à changer , il faut que j'y consente.  
 Au moins , c'est de vos soins une marque obligeante ,  
 Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi ,  
 Vous preniez intérêt à me donner au roi.  
 Son trône est un appui qui flatte ma disgrâce ;  
 Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place.  
 Si l'infidélité ne vous peut étonner ,  
 J'en veux avoir l'exemple , & non pas le donner.  
 C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre ,  
 ut ce que peut ma main , c'est d'imiter la vôtre ,  
 Lorsque par votre hymen m'ayant rendu ma foi.  
 Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.  
 Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare ,  
 C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare.  
 Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

T H E S É E .

Madame , je n'ai pas . . .

A R I A N E .

Ne me répliquez rien.

Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire ,  
 Vos remords trouveront le tems de me le dire ;  
 Et cependant ma sœur qui peut vous écouter ,  
 Saura ce qu'il vous reste encor à consulter.

désagréable ; & ici plus qu'ailleurs. Un héros qui dans une scène ne dit que ces trois mots ,

*Madame, je n'ai pas . . .* ferait mieux de ne rien dire du tout.



S C E N E .

SCÈNE V.

PHÈDRE, THÉSÉE.

THÉSÉE.  
**L**E ciel à mon amour serait-il favorable,  
 Jusqu'à rendre si-tôt Ariane exorable ?  
 Madame, quel bonheur qu'après tant de soupirs  
 Je puisse sans contrainte expliquer mes desirs,  
 Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire ..

PHÈDRE.

Renfermez-le, de grâce, & craignez d'en trop dire.  
 Vous voyez que j'observe, avant que vous parler,  
 Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.  
 Un grand calme à vos yeux commence de paraître.  
 Tremblez, prince, tremblez, l'orage est prêt de naître.  
 Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur  
 Des violens projets de l'amour en fureur,  
 N'est qu'un faible crayon de la secrète rage  
 Qui possède Ariane, & trouble son courage.  
 L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner,  
 Vers le piège tendu cherche à vous entraîner.  
 C'est par-là qu'elle croit découvrir sa rivale;  
 Et dans les vifs transports que sa vengeance étale,  
 Plus le sang nous unit, plus son ressentiment,  
 Quand je serai connue, aura d'emportement.  
 Rien ne m'en peut sauver, ma mort est assurée.  
 Tout-à-l'heure avec moi sa haine l'a jurée;  
 J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi le fort amour

Souvent, sans le savoir, mettant sa flamme au jour,  
Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.

Vous l'avez voulu, prince, achevez votre ouvrage.

T H É S É E.

A quoi que son courroux puisse être disposé,

(g) Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.

Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre,

Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.

La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état

D'en ouïr la menace, & d'en craindre l'éclat.

Fuyons d'ici, madame, & venez dans Athènes,

Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.

J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit

Nous pouvons de ces lieux disparaître sans bruit.

Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,

Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre,

Ariane forcée à renoncer à moi,

N'aura plus de prétexte à refuser le roi.

Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

(g) *Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.* Il ne trouve pour défendre sa maîtresse de meilleur moyen que de s'enfuir; il dit que la foudre gronde, parce qu'*Ariane* veut se venger de sa rivale. Ce n'est pas là le vrai *Thésée*. Il veut dès cette même nuit, de ces lieux disparaître sans bruit: c'est un propos de comédie.

La scène en général est mal écrite, & il y a des vers qu'on ne peut supporter, comme par exemple celui-ci.

*Je la tue, & c'est vous qui me le faites faire.*

Mais il y en a aussi d'heureux & de naturels auxquels tout l'art de *Racine* ne pourrait rien ajouter.

*Et qui me répondra que vous serez fidèle?*

*Votre légèreté peut me laisser ailleurs, &c.*

La scène finit mal, donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout. C'était là qu'on attendait quelques combats du cœur, quelques remords, & surtout de beaux vers qui rendissent le rôle de *Phèdre* plus supportable.

P H E D R E.

Et qui me répondra que vous serez fidelle ?

T H E S É E.

Ma foi, que ni le tems, ni le ciel en courroux . . .

P H E D R E.

Ma sœur l'avait reçue en fuyant avec vous.

T H E S É E.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire.

Il fallait la sauver de la fureur d'un père ;

Et la reconnaissance eut part seule aux sermens

Par qui mon cœur du sien paya les sentimens.

Ce cœur violenté n'aimait qu'avec étude ;

Et quand il entrerait un peu d'ingratitude

Dans ce manque de foi qui vous semble odieux ;

Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux ?

L'habitude à les voir me fit de l'inconstance

Une nécessité dont rien ne me dispense ;

Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur ,

Vous en êtes complice aussi-bien que mon cœur.

Vous voyant auprès d'elle , & mon amour extrême

Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même ,

Ce que je lui disais d'engageant & de doux ,

Vous ne saviez que trop qu'il s'adressait à vous.

Je n'examinais point en vous ouvrant mon ame ,

Si c'était d'Ariane entretenir la flamme.

Je songeais seulement à vous marquer ma foi ;

Je me faisais entendre , & c'était tout pour moi.

P H E D R E.

Dieux, qu'elle en souffrira ! que d'ennuis ! que de larmes !

J'en sens naître en mon cœur les plus rudes alarmes.

Il voit avec horreur ce qui doit arriver ;  
 Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.  
 Ces foudroyans regards , ces accablans reproches ,  
 Dont par son désespoir je vois les coups si proches ,  
 Pour moi , pour une sœur , font plus à redouter  
 Que cette triste mort qu'elle croit m'appréter.  
 Elle a su votre amour , elle saura le reste.  
 De ses pleurs , de ses cris , fuyons l'éclat funeste ,  
 Je vois bien qu'il le faut , mais las !

T H E S É E .

Vous soupirez ?

P H E D R E .

Oui , prince , je veux trop ce que vous désirez.  
 Elle se fie à moi cette sœur , elle m'aime ,  
 C'est une ardeur sincère , une tendresse extrême ,  
 Jamais son amitié ne me refusa rien.  
 Pour l'en récompenser je lui vole son bien.  
 Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère ,  
 Je la tue , & c'est vous qui me le faites faire.  
 Pourquoi vous ai-je aimé ?

T H E S É E .

Vous en repentez-vous ?

P H E D R E .

Je ne fais ; pour mon cœur il n'est rien de plus doux ;  
 Mais vous le remarquez , ce cœur tremble , soupire ;  
 Et perdant une sœur , si j'ose encor le dire ,  
 Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs ,  
 Votre légéreté me peut laisser ailleurs.  
 Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie  
 Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie ?



Je l'aurais bien voulu ; mais c'en est fait , partons.

THÉSÉE.

En vain. . .

P H E D R E .

Le tems se perd quand nous en consultons.  
 Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre ,  
 J'en répare l'outrage , en m'offrant à vous suivre.  
 Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout ,  
 Donnez l'ordre qu'il faut , je serai prête à tout.

*Fin du quatrième acte.*



## A C T E V.

## SCENE PREMIERE.

ARIANE, NÉRINE.

U N peu plus de pouvoir, madame, sur vous même.  
 A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême ?  
 Vous avez dans un trouble à nul autre pareil  
 Prévenu ce matin le lever du soleil.  
 Dans le palais errante, interdite, abattue,  
 Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue.  
 Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots.

A R I A N E.

On me trahit, Nérine, où trouver du repos ?  
 Quoi, ce parfait amour dont mon ame ravie  
 Ne croyait voir la fin qu'en celle de ma vie,  
 Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés ;  
 Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés ?  
 Thésée avec plaisir a pu les voir éteindre ?  
 (a) Ma mort est un malheur qui ne vaut pas le craindre

(a) *Ma mort est un malheur qui ne vaut pas le craindre.* Cette expression n'est pas française; c'est un reste des mauvaises façons de parler de l'ancien tems, que *Thomas Corneille* se permettait rarement.

Il y a beaucoup d'art à jeter dans cette scène quelques légers soupçons sur *Phèdre*, & à les détruire. On ne peut mieux préparer le coup mortel qu'*Ariane* recevra quand elle apprendra que *Thésée* est

Et ce parjure amant qui se rit de ma foi ,  
 Quoiqu'il vive toujours ne vivra plus pour moi ?  
 Que fait Pirithous ? viendra-t-il ?

NERINE.

Oui, madame,

Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame !

NERINE.

Pirithous viendra ; mais ce transport jaloux  
 Qu'attend-il de sa vue , & que lui direz-vous ?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre ,  
 Hélas ! demandes-tu ce que je pourrai dire ,  
 Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours ,  
 Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours ?

Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure  
 Parlait diversément de ma triste aventure ?  
 Que la jeune Cyane est celle que l'on croit  
 Que Thésée . . .

NERINE.

On la nomme à cause qu'il la voit :  
 Mais qu'en pouvoir juger ? il voit Phèdre de même ,  
 Et cependant , madame , est-ce Phèdre qu'il aime ?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer ? Phèdre l'aurait connu ,

parti avec sa sœur. Il est vrai  
 que le style est bien négligé ;  
 l'intérêt se soutient , & c'est  
 beaucoup ; mais les oracles dé-  
 licates ne peuvent supporter.

*Que la jeune Cyane est celle*

*que l'on croit.*

*On la nomme à cause qu'il  
 la voit.*

Un tel style gâte les choses les  
 plus intéressantes.

Et par-là mon malheur eût été prévenu.  
 De sa flamme par elle aussi tôt avertie,  
 Dans sa première ardeur je l'aurais amortie.  
 Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

N E R I N E.

En vain il aurait cru pouvoir toucher son cœur ;  
 Je le fais ; mais enfin quand un amant fait plaire ,  
 Qui consent à l'ouïr , peut aimer , & se taire.

A R I A N E.

Je soupçonnerais Phèdre , elle de qui les pleurs  
 Semblaient en s'embarquant présager nos malheurs ?  
 Avant que sa résoudre à seconder ma fuite ,  
 Pourquoi pour la gagner ne fus-je pas réduite ?  
 Combien de résistance & d'obstinés refus ?

N E R I N E.

Vous n'avez rien , madame , à craindre là-dessus.  
 Je connais sa tendresse , elle est pour vous si forte ,  
 Qu'elle mourrait plutôt . . .

A R I A N E.

Je veux la voir , n'importe.  
 Va , fais-lui promptement savoir que je l'attends.  
 Dis-lui que le sommeil l'arrête trop long-tems ,  
 Que je sens ma douleur croître par son absence.  
 Qu'elle est heureuse , hélas ! dans son indifférence !  
 Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci.  
 Pirithous paraît , fais la venir ici.



SCÈNE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

**E**H bien! puis-je accepter la main qui m'est offerte?  
Le roi s'empresse-t-il à réparer ma perte?  
Et pour me laisser libre à payer son amour,  
De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour?

PIRITHOUS.

Le roi sur ce projet entretint hier Thésée;  
Mais il trouva son ame encor mal disposée.  
Il est pour les ingrats de rigoureux instans;  
Thésée en fit l'épreuve & demanda du tems.

ARIANE.

Différer d'être heureux après son inconstance,  
C'est montrer en aimant bien peu d'impatience;  
Et ce nouvel objet, dont son cœur est épris,  
Y doit pour son amour croire trop de mépris.  
Pour moi, je l'avouerai, sa trahison me fâche;  
Mais puis qu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,  
Si je dois être au roi, je voudrais que sa main  
Eût pu déjà fixer mon destin incertain.  
L'irrésolution m'embarrasse & me gêne.

PIRITHOUS.

(b) Si l'on m'avait dit vrai, vous seriez hors de peine;

(b) Si l'on m'avait dit vrai, vous seriez hors de peine. Pirithous est ici plus petit que jamais. L'intime ami de Thésée ne

fait rien de ce qui se passe, & ne joue que le personnage d'un valet.



Mais, madame, je puis être mal averti.

A R I A N E.

Et de quoi, prince?

P I R I T H O U S.

On dit que Thésée est parti.

Par-là vous feriez libre.

A R I A N E.

Ah, que viens-je d'entendre?

Il est parti, dit-on?

P I R I T H O U S

Ce bruit doit vous surprendre.

A R I A N E.

Il est parti! Le ciel me trahirait toujours!

Mais non, que deviendraient ses nouvelles amours?

Ferait-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme?

L'abandonnerait-il?

P I R I T H O U S.

Je ne fais; mais, madame

Un vaisseau cette nuit s'est échappé du port.

A R I A N E.

Ce n'est pas lui sans doute, on le soupçonne à tort.

Peut-il être parti sans que le roi le sache,

Sans que Pirithous, à qui rien ne se cache,

Sans qu'enfin. . . Mais de quoi me voudrais-je étonner?

Que ne peut-il pas faire? il m'ose abandonner,

Oublier un amour, qui toujours trop fidelle

M'oblige encor pour lui. . .



SCÈNE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE à Nérine.

(c) **Q**UE fait ma sœur, vient-elle ?  
 Avec quelle surprise elle va recevoir  
 La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir !  
 D'un coup par qui ma haine à languir est forcée !

NÉRINE.

Madame, j'ai long-tems. . .

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée ?

Parle.

NÉRINE.

De tous côtés j'ai couru vainement,  
 On ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point ! Quoi, si matin ! Je tremble.  
 Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble,  
 Que stupide, égarée, en ce trouble importun,  
 De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.  
 N'as-tu rien oui dire ?

NÉRINE.

On parle de Thésée.

On veut que cette nuit voyant la fuite aisée. . .

(c) *Que fait ma sœur ? vient-elle ?* Cette scène est véritablement intéressante ; elle montre

bien qu'il faut toujours jusqu'à la fin de l'inquiétude & de l'incertitude au théâtre.

## A R I A N E .

O nuit ! ô trahison , dont la double noirceur  
 Passe tout . . . Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur ?  
 Sa tendresse pour moi , l'intérêt de sa gloire ,  
 Sa vertu , tout enfin me défend de rien croire .  
 Cependant contre moi quand tout prend son parti ,  
 (d) Elle ne paraît point , & Thésée est parti !  
 Qu'on la cherche ; c'est trop languir dans ce supplice ;  
 Je m'en sens accablée , il est tems qu'il finisse .  
 Quoique mon cœur rejette un doute injurieux ,  
 Il a besoin , ce cœur , du secours de mes yeux .  
 La moindre inquiétude est trop tard apaisée .

(d) *Elle ne paraît point , & Thésée est parti !* Ce sont là de ces vers que la situation seule rend excellens ; les moindres ornemens les affaibliraient. Il

y en a quelques-uns de cette espèce dans *Ariane* ; c'est un très-grand mérite : tant il est vrai que le naturel est toujours ce qui plaît le plus.



SCÈNE IV.

ARIANE , PIRITHOUS , ARCAS ,  
NÉRINE.

ARCAS à Pirithous.  
SEIGNEUR , je vous apporte un billet de Thésée.

ARIANE.

Donnez , je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu ?  
D'où l'a-t-on envoyé ? qu'a-t-on fait ? qu'a-t-on su ?  
Il est parti , Nérine. Ah , trop funeste marque !

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque ,  
C'est delà qu'est venu le billet que voici.

ARIANE.

Lisons , mon amour tremble à se voir éclairci.

*Thésée à Pirithous.*

*Pardonnez une fuite où l'amour me condamne ;  
Je pars sans vous en avertir.*

*Phèdre du même amour n'a pu se garantir ;  
Elle fuit avec moi ; prenez soin d'Ariane.*

Prenez soin d'Ariane ! (e) Il viole sa foi ,  
Me désespère , & veut qu'on prenne soin de moi !

. . . (e) *Il viole sa foi ,  
Me désespère , & veut qu'on  
prenne soin de moi !*

Cette répétition des mots du  
billet de Thésée , *Qu'on prenne  
soin de moi* , est excellente. *Il  
viole sa foi , me désespère , &c.*  
est faible & lâche. C'est de sa

foeur qu'elle doit parler : elle  
savait bien déjà que Thésée avait  
violé sa foi. *Il me désespère* ,  
est un terme vague. *Ariane* ne  
dit pas ce qu'elle doit dire ;  
ainsi , le mauvais est souvent  
à côté du bon , & le goût  
consiste à démêler ces nuances

P I R I T H O U S .

Madame, en vos malheurs qui font peine à comprendre...

A R I A N E .

Laissez-moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre.  
C'est vous, Pirithous, dont le funeste abord,  
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

P I R I T H O U S .

J'ignore...

A R I A N E .

Allez au roi porter cette nouvelle.

Nérine me demeure, il me suffira d'elle.

P I R I T H O U S .

D'un départ si secret le roi sera surpris.

A R I A N E

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris?

Son aveu l'autorise, &amp; de ses injustices

(f) Le roi, vous, &amp; les dieux, vous êtes tous complices.

(f) *Le roi, vous, & les dieux, vous êtes tous complices.* Ce vers passe pour être beau; il le serait en effet, si les dieux avaient eu quelque part à la pièce, si quelque oracle avait

trompé *Ariane*; il faut avouer que *les dieux* viennent là assez inutilement pour remplir le vers & pour frapper l'oreille de la multitude; mais ce vers fait toujours effet.





SCÈNE V.

ARIANE, NÉRINE.

(g) AH, Nérine! ARIANE..

NÉRINE.

Madame, après ce que je voi,  
Je l'avoue, il n'est plus ni d'honneur, ni de foi.  
Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.  
Que de chagrins!

ARIANE.

Tu vois, ma douleur est si forte;  
Que succombant aux maux qu'on me fait découvrir,  
Je demeure insensible à force de souffrir.

Enfin d'un fol espoir je suis désabusée;  
Pour moi, pour mon amour, il n'est plus de Thésée.  
Le tems au repentir aurait pu le forcer;  
Mais c'en est fait, Nérine, il n'y faut plus penser.

Hélas! Qui l'aurait cru, quand son injuste flamme,  
Par l'ennui de le perdre accablait tant mon ame,  
Qu'en ce terrible excès de peine & douleurs,  
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs?

(g) Ah, Nérine! Cette simple exclamation est très-touchante. On se peint à soi-même Ariane plongée dans une douleur qu'elle n'a pas la force d'exprimer. Mais lorsque le moment d'après elle dit, que sa douleur est si forte, que suc-

combant aux maux qu'on lui fait découvrir, elle demeure insensible à force de souffrir; ce n'est plus la douleur d'Ariane qui parle, c'est l'esprit du poëte. Il me paraît qu'Ariane raisonne trop, & qu'elle ne raisonne pas assez bien.

Une rivale au moins pour soulager ma peine  
 M'offrait en la perdant de quoi plaire à ma haine.  
 (h) Je promettais son sang à mes bouillans transports ;  
 Mais je trouve à briser les liens les plus forts ,  
 Et quand dans une sœur après ce noir outrage ,  
 Je découvre en tremblant la cause de ma rage ,  
 Ma rivale & mon traître , aidés de mon erreur ,  
 Triomphent par leur fuite , & bravent ma fureur ,  
 Nérine , entres-tu bien , lors que le ciel m'accable ,  
 Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux , d'épouvantable !  
 La rivale sur qui tombe cette fureur ,  
 C'est Phèdre , cette Phèdre à qui j'ouvrais mon cœur .  
 Quand je lui faisais voir ma peine sans égale ,  
 Que j'en marquais l'horreur , c'était à ma rivale .  
 La perfide abusant de ma tendre amitié ,  
 Montrait de ma disgrâce une fausse pitié ,  
 Et jouissant des maux que j'aimais à lui peindre ,  
 Elle en était la cause , & feignait de me plaindre .  
 C'est là mon désespoir . Pour avoir trop parlé ,  
 Je perds ce que déjà je tenais immolé .  
 Je l'ai portée à fuir , & par mon imprudence

Moi-même

(h) *Je promettais son sang à  
 mes bouillans transports ,  
 Mais je trouve à briser les  
 liens les plus forts .*  
 L'un n'est pas opposé à l'autre .  
 Le poëte ne s'exprime pas  
 comme il le doit ; il veut dire ,  
*J'espérais me venger d'une rivale ,  
 & cette rivale est ma sœur : elle  
 fuit avec mon amant , & tous  
 deux bravent ma vengeance . Il  
 y a là une douzaine de vers  
 fort mal faits ; mais rien n'est*

plus beaux que ceux-ci :  
*La perfide abusant de ma  
 tendre amitié ,  
 Montrait de ma disgrâce une  
 fausse pitié ;  
 Et jouissant des maux que  
 j'aimais à lui peindre ,  
 Elle en était la cause , &  
 feignait de me plaindre .*  
 Voyez comme dans ces quatre  
 vers tout est naturel & aisé ,  
 comme il n'y a aucun mot inu-  
 tile , ou hors de sa place .

Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.

Dérobé ma vengeance ! A quoi pensai-je ! Ah dieux !  
L'ingrate ! On la verrait triompher à mes yeux !  
C'est trop de patience en de si rudes peines.  
Allons, partons, Nérine, & volons vers Athènes.  
Mett<sup>s</sup> un prompt obstacle à ce qu'on lui promet ;  
Elle n'est pas encor où son espoir la met.  
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle . . .

NÉRINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle ?  
Madame, songez-vous que tous ces vains projets  
Par l'éclat de vos cris s'entendent au palais ?

ARIANE.

Qu'importe que partout mes plaintes soient ouies ?  
On connaît, on a vu des amantes trahies ?  
A d'autres quelquefois on a manqué de foi ;  
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.  
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,  
Avais-je mérité de m'en voir méprisée ?  
Dè tout ce que j'ai fait considèrè le fruit.  
Quand je suis pour lui seul, c'est moi seul qu'il fuit.  
Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte.  
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.  
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux :  
(i) Je le comble de biens ; il m'accable de maux,

(i) *Je le comble de biens ; il m'accable de maux, &c.* Il est naturel à la douleur de se répandre en plaintes ; la loquacité même lui est permise, mais c'est à condition qu'on ne dira rien que de juste ; & qu'on ne se plaindra point vaguement,

& en termes impropres. *Ariane* n'a pas comblé *Thésée* de biens ; il faut qu'elle exprime sa situation, & non pas qu'elle dise faiblement qu'on l'accable de maux. Comment peut-elle dire que *Thésée* évite sa rencontre par la honte qu'il a de sa perfidie,

Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,  
 Quand j'empêche sa mort, il m'attache la vie.  
 Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,  
 Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.  
 La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre :  
 Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.  
 Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit ;  
 Mes larmes parleront ; c'en est fait, s'il les voit.  
 Ne les contraignons plus, & par cette faiblesse  
 De son cœur étonné surprenons la tendresse.  
 Ayant à mon amour immolé ma raison,  
 La peur d'en faire trop serait hors de saison.  
 Plus d'égard à ma gloire, approuvée, ou blâmée,  
 J'aurai tout fait pour moi ; si je demeure aimée.  
 Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit !  
 Si j'aime encor Thésée, oubliai-je qu'il fuit ?  
 Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale  
 Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.  
 Tous deux peut-être . . . Ah ciel ! Nérine, empêche-moi  
 D'ouïr ce que j'entends, de voir ce que je voi.

dans le tems que *Thésée* est parti avec *Phèdre* ? Comment peut-elle dire qu'il faudra bien à la fin qu'il se montre ? *Ariane* en se plaignant ainsi, sèche les larmes des connaisseurs qui s'attendrissaient pour elle. Elle a beau dire, par un retour sur soi-même, *A quel lâche espoir mon trouble me réduit !* Ce trouble n'a point dû lui faire oublier que sa soeur lui a enlevé son amant, & qu'ils voguent tous deux vers Athènes ; bien au contraire, c'est sur cette fuite

que tous ses emportemens, & tout son désespoir doivent être fondés. Les vers qu'elle débite ne sont pas assez bien faits.

*La peur d'en faire trop serait hors de saison :*

-- *Si je demeure aimée, -- où mon cœur se ravale :*

*Cette assassinate & trop funeste idée :*

*Quelques bras que contr'eux ma haine puisse unir,*

*Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir : &c.*

Leur triomphe me tue, & toute possédée  
De cette assassinate & trop funeste idée,  
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,  
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCÈNE DERNIÈRE.

CENARUS, ARIANE, PIRITHOUS,  
NÉRINE, ARCAS.

CENARUS.  
JE ne viens point, madame, opposer à vos plaintes  
(k) De faux raisonnemens, ou d'injustes contraintes;  
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma cour...

ARIANE.  
Je fais ce que je dois, seigneur, à votre amour;  
Je connais même à quoi ma parole m'engage;  
Mais...

CENARUS.  
A vos déplaisirs épargnons cette image.  
Vous répondriez mal d'un cœur...

(k) De faux raisonnemens, &c. Ce pauvre prince de Naxe qui ne vient point opposer d'injustes contraintes, & de faux raisonnemens, & qui ne finit jamais sa phrase, achève son rôle aussi mal qu'il l'a

commencé.

Enfin, dans cette pièce, il n'y a qu'Ariane. C'est une tragédie faible, dans laquelle il y a des morceaux très-naturels & très-touchans, & quelques-uns même très-bien écrits.



A R I A N E.

Comment , hélas !

Répondrais-je de moi ? je ne me connais pas.

C E N A R U S.

Si du secours du tems ma foi favorisée  
Peut mériter qu'un jour vous oubliez Thésée . . .

A R I A N E.

Si j'oublierai Thésée ? Ah dieux , mon lâche cœur  
Nourrirait pour Thésée une honteuse ardeur !  
Thésée encor sur moi garderait quelque empire !  
Je dois haïr Thésée , & voudrais m'en dédire !  
Oui , Thésée à jamais sentira mon courroux ,  
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux ,  
Je jure par les dieux , par ces dieux qui peut-être  
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître ,  
Que j'oublierai Thésée , & que pour m'émouvoir ,  
Remords , larmes , soupirs , manqueront de pouvoir.

P I R I T H O U S.

Madame , si j'osais . . .

A R I A N E.

Non , parjure Thésée ,  
Ne crois pas que jamais je puisse être appaisée.  
Ton amour y ferait des efforts superflus.  
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus ;  
Mais après ton forfait , ta noire perfidie ,  
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie ,  
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux ,  
Elle semble pâmer. Qu'on la secoure , vite.

C'est peu pour m'étonner que le plus grand des maux.  
 J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices.  
 Tu m'as bravée; il faut qu'à ton tour tu gémisses.  
 Mais quelle est mon erreur ! dieux, je menace en l'air.  
 L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler.  
 Il goûte la douceur de ces nouvelles chaînes.  
 Si vous m'aimez, seigneur, suivons-le dans Athènes.  
 Avant quem a rivale y puisse triompher,  
 Partons; portons-y plus que la flamme & le fer.  
 Que par vous la perfide entre vos mains livrée,  
 Puisse voir ma fureur de son sang enivrée.  
 Par ce terrible éclat signalez ce grand jour,  
 Et méritez ma main en vengeance mon amour.

ENARUS.

Consultons-en le tems, madame, & s'il faut faire. . .

ARIANE

Le tems ! mon désespoir souffre-t-il qu'on diffère ?  
 Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours  
 Une plus sûre voie, & des moyens plus courts.  
 Tu m'arrêtes, cruel ?

*Elle se jette sur l'épée de Pirithous*

NÉRINE

Que faites-vous, madame ?

ARIANE à Nérine.

Soutiens-moi, je succombe aux transports de mon ame.  
 Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir,  
 Ajoute à ma faiblesse, & me laisse mourir.

## E N A R U S .

Sa douleur est un mal qu'un prompt remède irrite ;  
Et c'en ferait sans doute accroître les efforts  
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers transports.

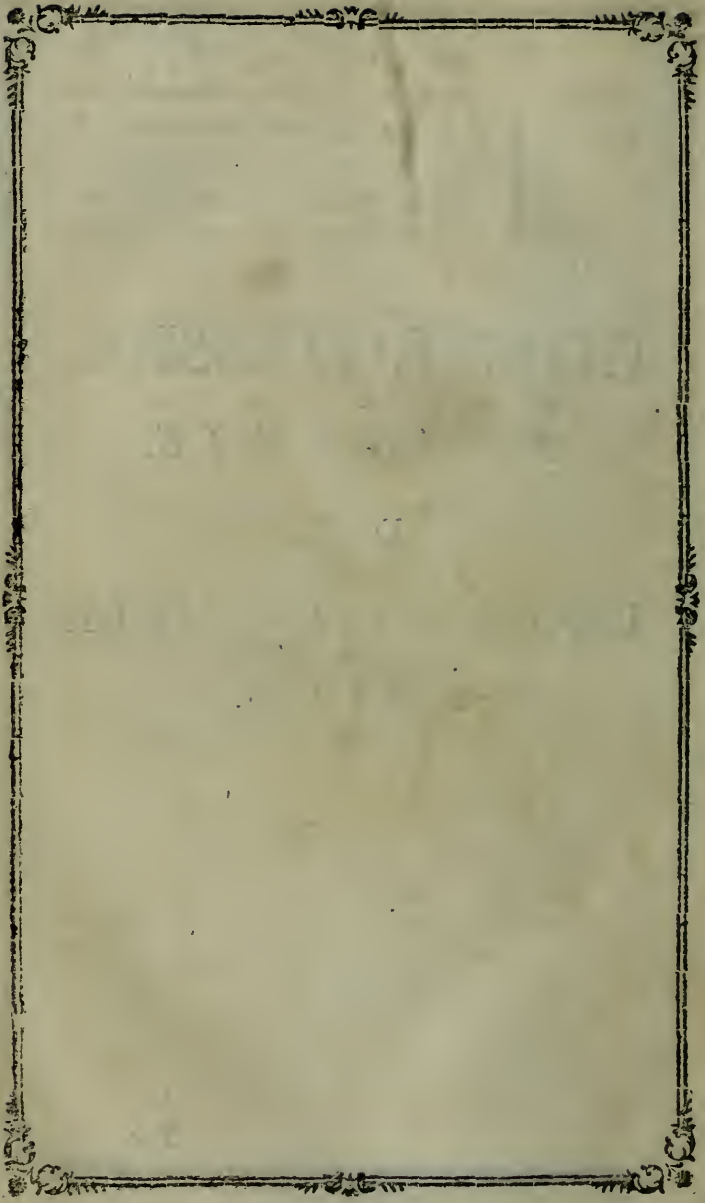
*Fin du cinquième & dernier acte.*



LE  
COMTE D'ESSEX,  
TRAGÉDIE.

DE  
THOMAS CORNEILLE.

1 6 7 8.





P R É F A C E  
DE L'ÉDITEUR.

LA mort du comte d'Essex a été le sujet de quelques tragédies, tant en France qu'en Angleterre. *La Calprenède* fut le premier qui mit ce sujet sur la scène en 1632. Sa pièce eut un très-grand succès. L'abbé *Boyer*, long-tems après, traita ce sujet différemment en 1672. Sa pièce était plus régulière, mais elle était froide; & elle tomba. *Thomas Corneille* en 1678 donna sa tragédie du *Comte d'Essex*: elle est la seule qu'on joue encore quelquefois. Aucun de ces trois auteurs ne s'est attaché scrupuleusement à l'histoire.

*Pictoribus atque poetis.*

*Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.*

Mais cette liberté a ses bornes, comme toute autre espèce de liberté. Il ne sera pas inutile de donner ici un précis de cet événement.

*Elizabeth*, reine d'Angleterre, qui régna avec beaucoup de prudence & de bonheur, eut pour base de sa conduite, depuis qu'elle fut sur le

trône , le dessein de ne se jamais donner de mari , & de ne se soumettre jamais à un amant. Elle aimait à plaire , & elle n'était pas insensible. *Robert Dudley* fils du duc de *Northumberland* , lui inspira d'abord quelque inclination , & fut regardé quelque tems comme un favori déclaré , sans qu'il fût un amant heureux.

Le comte de *Leicester* succéda dans la faveur à *Dudley* ; & enfin , après la mort de *Leicester* , *Robert d'Evreux* comte d'*Essex* fut dans ses bonnes grâces. Il était fils d'un comte d'*Essex* , créé par la reine comte-maréchal d'Irlande : cette famille était originaire de Normandie , comme le nom d'*Evreux* le témoigne assez ; ce n'est pas que la ville d'*Evreux* eût jamais appartenu à cette maison ; elle avait été érigée en comté par *Richard premier* , duc de Normandie , pour un de ses fils nommé *Robert* , archevêque de Rouen , qui étant archevêque se maria solennellement avec une demoiselle nommée *Herlève*. De ce mariage , que l'usage approuvait alors , naquit une fille qui porta le comté d'*Evreux* dans la maison de *Montfort*. *Philippe-Auguste* acquit *Evreux* en 1200 par une transaction ; ce comté fut depuis réuni à la couronne , & cédé ensuite en pleine propriété en 1651 par *Louis XIV* , à la maison de la *Tour d'Auvergne de Bouillon* , La maison d'*Essex* en Angleterre descendait d'un officier subalterne ,

natif d'Evreux, qui suivit *Guillaume le Bâtard* à la conquête d'Angleterre, & qui prit le nom de la ville où il était né. Jamais Evreux n'appartint à cette famille, comme quelques-uns l'ont cru. Le premier de cette maison qui fut comte d'*Essèx*, fut *Gautier d'Evreux*, père du favori d'*Elizabeth*; & ce favori nommé *Guillaume*, laisse un fils qui fut fort malheureux, & dans qui la race s'éteignit.

Cette petite observation n'est que pour ceux qui aiment les recherches historiques, & n'a aucun rapport avec la tragédie que nous examinerons.

Le jeune *Guillaume* comte d'*Essèx*, qui fait le sujet de la pièce, s'étant un jour présenté devant la reine, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage; *Essèx* détacha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portait, & l'étendit sous les pieds de la reine; elle fut touchée de cette galanterie: celui qui la faisait était d'une figure noble & aimable: il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. La reine âgée de cinquante-huit ans prit bien-tôt pour lui un goût que son âge mettait à l'abri des soupçons: il était aussi brillant par son courage & par la hauteur de son esprit, que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlan-

de, & se signala souvent en volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine *Elizabeth*. C'est lui qui commandant les troupes anglaises au siège de Rouen, proposa un duel à l'amiral de *Villars-Brancas*, qui défendait la place, pour lui prouver, disait-il dans son cartel, que sa maîtresse était plus belle que celle de l'amiral. Il fallait qu'il entendît par-là quelque autre dame que la reine *Elizabeth*, dont l'âge & le grand nez n'avaient pas de puissans charmes. L'amiral lui répondit, qu'il se souciait fort peu que sa maîtresse fût belle ou laide, & qu'il l'empêcherait bien d'entrer dans Rouen. Il défendit très-bien la place, & se moqua de lui.

La reine le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la jarretière, & enfin le mit de son conseil privé. Il y eut quelque tems le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable; & lorsqu'en 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de vingt mille hommes, il laissa dépérir entièrement cette armée qui devait subjuguier l'Irlande en se montrant. Obligé de rendre compte d'une si mauvaise conduite devant le conseil, il ne répondit que par des bravades qui n'auraient pas même convenu après une campagne heureuse. La reine qui avait encore pour lui quelque bonté, se contenta de

lui ôter sa place au conseil, de suspendre l'exercice de ses autres dignités, & de lui défendre la cour. Elle avait alors soixante - huit ans. Il est ridicule d'imaginer que l'amour pût avoir la moindre part dans cette aventure. Le comte conspira indignement contre sa bienfaitrice; mais sa conspiration fut celle d'un homme sans jugement. Il crut que *Jacques*, roi d'Ecosse, héritier naturel d'*Elizabeth*, pourrait le secourir, & venir détrôner la reine. Il se flatta d'avoir un parti dans Londres; on le vit dans les rues suivi de quelques insensés attachés à sa fortune, tenter inutilement de soulever le peuple. On le saisit, ainsi que plusieurs de ses complices. Il fut condamné & exécuté selon les loix, sans être plaint de personne. On prétend qu'il était devenu dévot dans sa prison, & qu'un malheureux prédicant presbytérien lui ayant persuadé qu'il serait damné s'il n'accusait pas tous ceux qui avaient part à son crime, il eut la lâcheté d'être leur délateur, & de déshonorer ainsi la fin de sa vie. Le goût qu'*Elizabeth* avait eu pour lui, & dont il était en effet très-peu digne, a servi de prétexte à des romans & à des tragédies. On a prétendu qu'elle avait hésité à signer l'arrêt de mort que les pairs du royaume avaient prononcé contre lui. Ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa, rien n'est plus avéré, & cela seul dément les romans & les tragédies.



A U L E C T E U R .

IL y a trente ou quarante ans que feu monsieur de la Calprenède traita le sujet du *Comte d'Essex*, & le traita avec beaucoup de succès. Ce que je me suis hasardé à faire après lui, semble n'avoir point déplu ; & la matière est si heureuse par la pitié qui en est inséparable, qu'elle n'a pas laissé examiner mes fautes avec toute la sévérité que j'avais à craindre. Il est certain que le comte d'Essex eut grande part aux bonnes grâces d'Elizabeth. Il était naturellement ambitieux. Les services qu'il avait rendus à l'Angleterre, lui enflèrent le courage. Ses ennemis l'accusèrent d'intelligence avec le comte de Tiron, que les rebelles d'Irlande avaient pris pour chef. Les soupçons qu'on en eut lui firent ôter le commandement de l'armée. Ce changement le piqua. Il vint à Londres, révolta le peuple, fut pris, condamné ; & ayant toujours refusé de demander grâce, il eut la tête coupée le 25 Février 1601. Voilà ce que l'histoire m'a fourni. J'ai été surpris qu'on m'ait imputé de l'avoir falsifiée, parée que je ne me suis point servi de l'incident d'une bague qu'on prétend que la reine avait donnée au comte d'Essex pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais

commettre contre l'état; mais je suis persuadé que cette bague est de l'invention de monsieur de la Calprenède, du moins je n'en ai rien lu dans aucun historien. Camdenus qui a fait un gros volume de la seule vie d'Elizabeth, n'en parle point; & c'est une particularité que je me serais cru en pouvoir de supprimer, quand même je l'aurais trouvée dans son histoire.



# A C T E U R S.

ÉLIZABETH, reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du  
comte d'Essex.

LE COMTE D'ESSEX.

CECILE, ennemi du comte d'Essex.

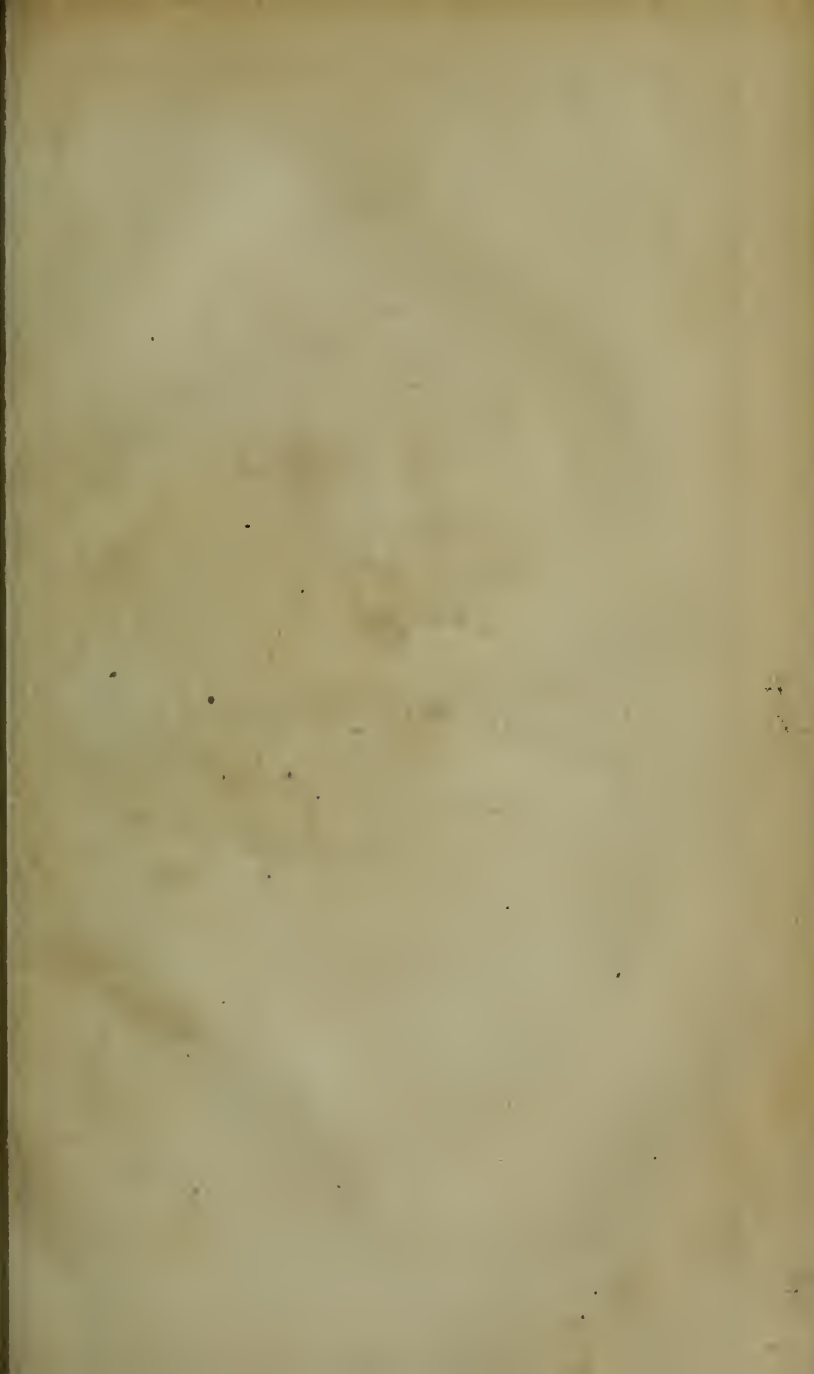
LE COMTE DE SALSBURY, ami du  
comte d'Essex.

CROMMER, capitaine des gardes de la reine.

TILNEY, confidente d'Elizabeth.

Suite.

*La scène est à Londres.*





Vous avez en vos mains ce que toute la Terre.  
A vû plus d'une fois utile à l'Angleterre .



L E

COMTE D'ESSEX,  
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE  
DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.  
NON, mon cher Salsbury (a), vous n'avez rien à craindre;  
Quel que soit son courroux, l'amour saura l'éteindre,  
Et dans l'état funeste où m'a plongé le sort,  
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort;  
Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie  
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.

(a) *Non, mon cher Salsbury.*  
Il n'y eut point de *Salsbury*  
mêlé dans l'affaire du comte  
d'*Essex*: son principal complice  
était un comte de *Soutampton*;

mais apparemment que le pre-  
mier nom parut plus sonore à  
l'auteur, ou plutôt il n'était  
pas au fait de l'histoire d'An-  
gleterre.

Un homme tel que moi , sur l'appui de son nom ,  
 Devrait comme du crime être exempt du soupçon ;  
 Mais enfin cent exploits & sur mer & sur terre ,  
 M'ont fait connaître assez à toute l'Angleterre ;  
 Et j'ai trop bien servi , pour pouvoir redouter  
 Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.  
 Ainsi , quand l'imposture aurait surpris la reine ,  
 L'intérêt de l'état rend ma grace certaine ;  
 Et l'on ne fait que trop , par ce qu'a fait mon bras ,  
 Que qui perd mes pareils , ne les retrouve pas.

## S A L S B U R Y .

Je fais ce que de vous par plus d'une victoire ,  
 L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire.  
 Vos services sont grands , & jamais potentat  
 N'a sur un bras plus ferme appuyé son état ,  
 Mais , malgré vos exploits , malgré votre vaillance ,  
 Ne vous aveuglez point sur trop de confiance.  
 Plus la reine au mérite égalant ses bienfaits ,  
 Vous a mis en état de ne tomber jamais ,  
 Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne  
 Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.  
 Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer ,  
 La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer :  
 Et quelle sûreté le plus rare service  
 Donne-t-il à qui marche au bord du précipice ?  
 Un faux appas fait choir : mille fameux revers  
 D'exemples étonnans ont rempli l'univers ,  
 Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble . . .

## L E C O M T E .

Tout a tremblé sous moi , vous voulez que je tremble ?

L'imposture m'attaque, il est vrai, mais ce bras  
 Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans états.  
 Il a tout fait pour elle, & j'ai sujet de croire  
 Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,  
 De mes vils ennemis viendra peut-être à bout :  
 Elle me coûte assez pour en attendre tout.

## SALSBURY.

L'état fleurit par vous, par vous on le redoute :  
 Mais enfin, quelque sang que sa gloire vous coûte ;  
 Comme un sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,  
 On regarde son crime, & non pas ses exploits.  
 On veut que vos amis par de sourdes intrigues,  
 Se soient mêlés pour vous de cabales, de ligues ;  
 Qu'au comte de Tyron ayant souvent écrit,  
 Vous ayiez ménagé ce dangereux esprit ;  
 Et qu'avec l'Irlandais appuyant sa querelle,  
 Vous preniez le parti de ce peuple rebelle.  
 On produit des témoins, & l'indice est puissant.

## LE COMTE.

Et que peut leur rapport si je suis innocent ?  
 Le comte de Tyron que la reine appréhende,  
 Voudrait rentrer en grace, y remettre l'Irlande ;  
 Et je croirais servir l'état plus que jamais,  
 Si mon avis suivi pouvait faire sa paix.  
 Comme il hait les méchans, il me serait utile  
 (b) A chasser un Coban, un Raleigh, un Cécile,

(b) A chasser un Coban, un Raleigh, un Cécile, un tas d'hommes sans nom. Cécile, mylord Bourgley, fils du mylord Bourgley, principal ministre d'état sous Elizabeth, fut de-

puis comte de Salisbury. Il s'en fallait beaucoup que ce fût un homme sans nom. L'auteur ne devait pas faire d'un comte de Salisbury un confident du comte d'Essex, puisque le véritable

Un tas d'hommes fans nom , qui lâchement flatteurs ,  
Des défordres publics font gloire d'être auteurs.  
Par eux tout périra ; la reine qu'ils séduisent  
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'instruisent.  
Maîtres de son esprit , ils lui font approuver  
Tout ce qui peut servir à les mieux élever.  
Leur grandeur se formant par la chûter des autres . . .

## SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts , ne parlons que des vôtres.  
Depuis quatre ou cinq jours , sur quels justes projets  
Avez-vous de la reine assiégé le palais ,  
(c) Lorsque le duc d'Irton épousant Henriette . . .

## LE COMTE.

Ah, faute irréparable , & que trop tard j'ai faite !  
Au-lieu d'un peuple lâche & prompt à s'étonner ,  
Que n'ai-je eu pour secours une armée à mener !  
Par le fer , par le feu , par tout ce qui peut être ,  
J'aurais de ce palais voulu me rendre maître.  
C'en est fait , biens , trésors , rangs , dignités , emploi ,

comte de *Salsbury* était ce même *Cécile* , son ennemi personnel , un des seigneurs qui le condamnerent. *Raleig* était un vice-amiral célèbre par ses grandes actions & par son génie , & dont le mérite solide était fort supérieur au brillant du comte d'*Essex*. Il n'y eut jamais de *Coban* , mais bien un lord *Cobham* , d'une des plus illustres maisons du pays , qui sous le roi *Jacques premier* fut mis en prison pour une conspiration vraie ou prétendue. Il n'est pas permis de falsifier à ce point une histoire si récente ,

& de traiter avec tant d'indignité des hommes de la plus grande naissance & du plus grand mérite : les personnes instruites en sont révoltées , fans que les ignorans y trouvent beaucoup de plaisir.

(c) Lorsque le duc d'*Irton* épousant *Henriette*. Il n'y a jamais eu ni duc d'*Irton* , ni aucun homme de ce nom à la cour de Londres. Il est bon de savoir que dans ce tems-là on n'accordait le titre de duc qu'aux seigneurs alliés des rois & des reines.

Ce dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce transport ?

LE COMTE.

Q'une flamme secrète

Unifait mon destin à celui d'Henriette,  
Et que de mon amour son jeune cœur charmé  
Ne me déguifait pas que j'en étais aimé.

SALSBURY.

Le duc d'Irton l'épouse, elle vous abandonne,  
Et vous pouvez penser . . .

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;

Mais enfin apprenez par quels motifs secrets  
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.  
Confidente à la fois, & fille de la reine,  
Elle avait fu vers moi le penchant qui l'entraîne.  
(d) Pour elle, chaque jour, réduite à me parler,  
Elle a voulu me vaincre, & n'a pu m'ébranler;  
Et voyant son amour, où j'étais trop sensible,  
Me donner pour la reine un dédain invincible;  
Pour m'en ôter la cause, en m'ôtant tout espoir,  
Elle s'est mariée . . . Hé, qui l'eût pu prévoir ?  
Sans cesse, en condamnant mes froideurs pour la reine,  
Elle me préparait à cette affreuse peine;

(d) Pour elle chaque jour réduite à me parler. Il semblerait qu'Elizabeth fût une Roxane, qui n'osant entretenir le comte d'Essex lui fit parler d'amour sous le nom d'une Atalide. Quand on fait que la reine d'Angleterre était presque sep-

tuagénaire, ces petites intrigues, ces petites sollicitations amoureuses deviennent bien extraordinaires.

Quant au style, il est faible, mais clair, & entièrement dans le genre médiocre.



Mais, après la menace, un tendre & prompt retour  
 Me mettait en repos sur la foi de l'amour :  
 Enfin, par mon absence à me perdre enhardie ,  
 Elle a contre elle-même usé de perfidie.  
 Elle m'aimait, sans doute, & n'a donné sa foi  
 Qu'en m'arrachant un cœur qui devait être à moi.  
 A ce funeste avis, quelles rudes alarmes !  
 Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes ;  
 En tumulte au pays je suis vite accouru ;  
 Dans toute sa fureur mon transport a paru.  
 J'allais sauver un bien qu'on m'ôtait par surprise ;  
 Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entreprise.  
 Le duc, unique objet de ce transport jaloux ,  
 De l'aimable Henriette était déjà l'époux.  
 Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime ,  
 Je mourrai de l'amour innocente victime ,  
 Malheureux de savoir qu'après ce vain effort ,  
 Le duc toujours heureux jouira de ma mort.

## S A L S B U R Y.

Cette jeune duchesse a mérité, sans doute ,  
 Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte ;  
 Mais, dans l'heureux succès que vos soins avaient eu ,  
 Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tû ?  
 La reine dont pour vous la tendresse infinie  
 Prévient jusqu'aux souhaits . . .

## L E C O M T E.

C'est là sa tyrannie.

Et que me sert, hélas ! cet excès de faveur ,  
 Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur ?  
 Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre

Cet amour qu'Henriette eu beau vouloir éteindre.  
 Pour ne hasarder pas un objet si charmant ,  
 (e) De la sœur de Suffolk je me feignis amant.  
 Soudain son implacable & jalouse colère  
 Eloigna de mes yeux & la sœur & le frère.  
 Tous deux , quoique fans crime , exilés de la cour ,  
 M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.  
 Vous en voyez la fuite , & mon malheur extrême.  
 Quel supplice ! un rival possède ce que j'aime !  
 L'ingrate au duc d'Irton a pu se marier !  
 Ah , ciel !

SALSBURY.

Elle est coupable , il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier ! & ce cœur en deviendrait capable ?  
 Ah ! non , non , voyons - la cette belle coupable ,  
 Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour  
 Que son funeste hymen a trahi mon amour ,  
 N'ayant pu lui parler , je viens enfin lui dire . . .

(e) De la sœur de Suffolk je me feignis amant. Il n'y avait pas plus de sœur de Suffolk que de duc d'Irton. Le comte d'Essex était marié. L'intrigue de la tragédie n'est qu'un roman ; le grand point est que ce roman puisse intéresser. On demande jusqu'à quel point il est permis de falsifier l'histoire dans un poëme ? Je ne crois pas qu'on puisse changer sans déplaire , les faits ni même les caractères connus du public. Un auteur

qui représenterait César battu à Pharale serait aussi ridicule que celui qui dans un opéra introduisait César sur la scène , chantant *alla fuga* , à lo *scampo signori*. Mais quand les évènements qu'on traite son ignorés d'une nation , l'auteur en est absolument le maître. Presque personne en France du tems de *Thomas Corneille* n'était instruit de l'histoire d'Angleterre ; aujourd'hui un poëte devrait être plus circonspect.

## SALS'BURY.

La voici qui paraît. Adieu je me retire.  
 Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,  
 Songez qu'on veut vous perdre, & ne négligez rien.

## S C E N E II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

## LA DUCHESSE.

J'AI causé vos malheurs, & le trouble où vous êtes  
 M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites ;  
 Je me les fais pour vous : vous m'aimiez, & jamais  
 Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.  
 Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,  
 Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre.  
 Votre cœur tout à moi méritait que le mien  
 Du plaisir d'être à vous fit son unique bien :  
 C'est à quoi son penchant l'aurait porté sans peine ;  
 Mais vous vous êtes fait trop aimer de la reine :  
 Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,  
 Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.  
 Cet amour est jaloux, qui le blesse est coupable ;  
 C'est un crime qui rend sa perte inévitable,  
 La vôtre aurait suivi. Trop aveugle pour moi,  
 Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.  
 Il a fallu prêter un aide à la faiblesse  
 Qui de vos sens charmés se rendait la maîtresse :  
 Tant que vous m'eussiez vu en pouvoir d'être à vous,

Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.  
 Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire,  
 Attaquant votre gloire, auraient pu vous détruire;  
 Et d'un crime d'amour leur indigne attentat  
 Vous eût dans son esprit fait un crime d'état.  
 Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,  
 J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.  
 A votre sûreté mon hymen importait;  
 Il fallait vous trahir, mon cœur y résistait.  
 J'ai déchiré ce cœur, afin de l'y contraindre.  
 Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

LE COMTE

Oui, je me plains, madame, & vous croyez en vain  
 Pouvoir justifier ce barbare dessein.  
 Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même  
 Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime;  
 Et que l'affreux supplice où vous me condamnerez,  
 Surpassait tous les maux dont vous vous étonniez.  
 Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,  
 Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.  
 Et que peut me servir le destin le plus doux?  
 Avais-je à souhaiter un autre bien que vous?  
 Je méritais peut-être, en dépit de la reine,  
 Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine.  
 Une autre eût refusé d'immoler un amant,  
 Vous avez cru devoir en agir autrement.  
 Mon cœur veut révérer la main qui le déchire;  
 Mais, encor une fois, j'oserai vous le dire,  
 Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé,  
 Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

## LA DUCHESSE.

Ah! comte, plût au ciel, pour finir mon supplice,  
Qu'un semblable reproche eût un peu de justice!  
Je ne sentirais pas avec tant de rigueur  
Tout mon repos céder au trouble de mon cœur.  
Pour vous au plus haut point ma flamme était montée,  
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée;  
Et le comte d'Essex, si grand, si renommé,  
M'aimant avec excès, pouvait bien être aimé.  
C'est dire peu, j'ai beau n'être plus à moi-même,  
Avec la même ardeur je sens que je vous aime,  
Et que le changement où m'engage un époux,  
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.  
Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre:  
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre;  
Et, quand vous me perdez, si c'est perdre un grand bien,  
Du moins, en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien.  
Mais c'est peu que mon cœur dans ma disgrâce extrême,  
Pour suivre son devoir, s'arrache à ce qu'il aime,  
Il faut, par un effort pire que le trépas,  
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.  
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire  
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,  
Si vous en concevez la fatale rigueur,  
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.  
C'est pour vous conserver les bontés de la reine,  
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine;  
De son amour pour vous elle m'a fait témoin;  
Ménagez-en l'appui, vous en avez besoin.  
Pour noircir, abaisser vos plus rares services,



Aux traits de l'imposture on joint mille artifices ;  
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier  
Pour repousser l'outrage , & vous justifier.

LE COMTE.

Et me justifier ? moi ! ma seule innocence  
Contre mes envieux doit prendre ma défense.  
D'elle-même on verra l'imposture avorter ,  
Et je me ferais tort si j'en pouvais douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand , fameux , & jamais la victoire  
N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire  
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis ,  
Plus la crainte de choir vous doit rendre soumis.  
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques ,  
Vous êtes accusés de révoltes publiques.  
Avoir , à main armée , investi le palais . . .

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais !  
Vous épousez le duc , je l'apprends , & ma flamme  
Ne peut vous empêcher de devenir sa femme  
Que ne fus-je plutôt que vous m'alliez trahir !  
En vain on vous aurait ordonné d'obéir.  
J'aurais . . . mais c'en est fait. Quoi que la reine pense ,  
Je tairai les raisons de cette violence.

De mon amour pour vous le mystère éclairci ,  
Pour combler mes malheurs vous bannirait d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne songez pas que la reine soupçonne  
Qu'un complot si hardi regardait sa couronne.  
Des témoins contre vous en secret écoutés ,

Font pour vrais attentats passer des fauffetés.  
Raleig prend leur rapport, & le lâche Cécile...

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toujours l'ame basse & servile;  
Mais leur malice en vain conspire mon trépas,  
La reine me connaît, & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle  
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.  
C'est par son ordre exprès qu'on s'informe, s'instruit...

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il soit, ne fera que du bruit:  
La menace en est vaine, & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous arrête?

LE COMTE.

(f) On n'oserait, madame:  
Si l'on avait tenté ce dangereux éclat,  
Le coup qui le peut suivre entraînerait l'état.

LA DUCHESSE.

Quoique votre personne à la reine soit chère,  
Gardez, en la bravant d'augmenter sa colère;  
Elle veut vous parler; & si vous l'irritez,  
Je ne vous répons pas de toutes ses bontés.  
C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,

(f) *On n'oserait, madame.*  
C'est la réponse que fit le duc  
*Guise le balafre* à un billet dans  
lequel on l'avertissait qu'*Henri*  
*III* devait le faire saisir; il  
mit au bas du billet, *on n'ose-*  
*rait.* Cette réponse pouvait

convenir au duc de *Guise*, qui  
était alors aussi puissant que son  
souverain; & non au comte  
d'*Essex*, déchu alors de tous  
ses emplois. Mais les specta-  
teurs n'y regardent pas de si  
près.

Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.  
 Du trouble de mes sens mon devoir alarmé,  
 Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé;  
 Mais, m'étant fait déjà l'effort le plus funeste,  
 Pour conserver vos jours, je dois faire le reste,  
 Et ne permettre pas....

LE COMTE.

Ah! pour les conserver  
 Il était un moyen plus facile à trouver;  
 C'était en m'épargnant l'effroyable supplice  
 Où vous prévoyiez... Ciel! quelle est votre injustice!  
 Vous redoutez ma perte, & ne la craignez pas,  
 Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.  
 Cet amour, où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne.  
 Le refus d'un hymen par la reine arrêté,  
 Eût de notre secret trahi la sûreté.  
 L'orage est violent; pour calmer sa furie,  
 Contraignez ce grand cœur, c'est moi qui vous en prie;  
 Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,  
 Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.  
 Un penchant si flatteur... Adieu, je m'embarrasse,  
 Et Cécile qui vient me fait quitter la place.



## SCÈNE III.

LE COMTE D'ESSEX, CÉCILE.

CÉCILE.

**L**A reine m'a chargé de vous faire savoir  
 Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.  
 Comme votre conduite a pu lui faire naître  
 Quelques légers soupçons que vous devez connaître,  
 C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir  
 Que son cœur alarmé consente à les bannir ;  
 Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile  
 De rendre à son esprit une affiète tranquile.  
 Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir,  
 L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.  
 Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime  
 Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime ;  
 Et me tiendrais heureux que sa sincérité  
 Contre vos ennemis fit votre sûreté.

LE COMTE.

Ce zèle me surprend, il est & noble & rare ;  
 Et comme à m'accabler peut-être on se prépare,  
 Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux  
 De pouvoir espérer un juge tel que vous ;  
 J'en connais la vertu. Mais achevez, de grace,  
 Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.  
 Ma haine à vos amis étant à redouter,  
 Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer ?

Et prêt d'être accusé, sur quelles impostures  
 Ai-je pour y répondre à prendre des mesures?  
 Rien ne vous est caché, parlez, je suis discret,  
 Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

C E C I L E.

C'est reconnaître mal le zèle qui m'engage  
 A vous donner avis de prévenir l'orage.  
 Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,  
 Fait parmi vos vertus connaître des défauts,  
 Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la fuite,  
 Ont droit de condamner votre aveugle conduite.  
 Quoique leur sentiment soit différent du mien,  
 Ce sont gens sans reproche, & qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'état ont mérité, sans doute,  
 Que sans mal juger d'eux la reine les écoute,  
 J'y crois de la justice, & qu'enfin il en est  
 Qui, parlant contre moi, parlent sans intérêt.  
 Mais Raleig, mais Coban, mais vous-même peut-être,  
 Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.  
 Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,  
 Vos avars desseins seront toujours détruits.  
 Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes  
 Par le redoublement des misères communes;  
 Et le peuple réduit à gémir, endurer,  
 Trouvera, malgré vous, peut-être à respirer.

C E C I L E.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,  
 Montre assez qu'en effet vous êtes populaire;  
 Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé,



Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.  
Ce poste a ses périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai sans feindre ;  
Comme il est élevé, tout m'y paraît à craindre ;  
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,  
Peut-être encor si-tôt je ne tomberai pas ;  
Et j'aurai tout loisir, après de longs outrages,  
D'apprendre qui je suis (g) à des flatteurs à gages,  
Qui me voyant du crime ennemi trop constant,  
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

C E C I L E.

Sur un avis donné....

LE COMTE.

L'avis m'est favorable ;  
Mais comme l'amitié vous rend si charitable,  
Depuis quand, & sur quoi vous croyez-vous permis  
De penser que le tems ait pu nous rendre amis ?  
Est-ce que l'on m'a vu, par d'indignes faiblesses,  
Aimer les lâchetés, appuyer des bassesses,  
Et prendre le parti de ces hommes sans foi,  
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

C E C I L E.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage ;  
Mais, réduit à céder, au moins j'ai l'avantage  
Que la reine craignant les plus grands attentats,  
Vous traite de coupable, & ne m'accuse pas.

L E

(g) *A des flatteurs à gages.* On ne peut guère traiter ainsi un principal ministre d'état ; tou-

tes les expressions du comte d'Essex sont peu méfurées, & ne sont pas assez nobles.

## LE COMTE.

Je fais que contre moi vous animez la reine ;  
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine ;  
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,  
Pour obtenir sa grace aura besoin de moi.

CECILE *seule.*

Agissons, il est tems, c'est trop faire l'esclave :  
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave ;  
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,  
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

*Fin du premier acte.*



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'accable ;  
 C'est parce qu'il me hait, qu'il s'est rendu coupable ,  
 Et la belle Suffolk refusée à ses vœux ,  
 Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux .  
 Pour le justifier , ne dis point qu'il ignore  
 Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore .  
 (a) Il a trop de ma bouche , il a trop de mes yeux ,  
 Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux .  
 Quand j'ai blâmé son choix , n'était-ce pas lui dire

(a) *Il a trop de ma bouche , il a trop de mes yeux.* Je n'examine point si ces vers sont mauvais. Une reine telle qu'*Elizabeth*, presque décrépète, qui parle du poison qui dévore son cœur, & de ce que ses yeux & sa bouche ont dit à son ingrat, est un personnage comique. C'est-là peut-être un des plus grands exemples du défaut qu'on a si souvent reproché à notre nation, de changer la tragédie en roman amoureux.

S'il s'agissait d'une jeune reine,

ce roman serait tolérable ; & on ne peut attribuer le succès de cette pièce qu'à l'ignorance où était le parterre de l'âge d'*Elizabeth*. Tout ce qu'elle pouvait raisonnablement dire, c'est qu'autrefois elle avait eu de l'inclination pour *Essex* : mais alors il n'y aurait eu rien d'intéressant. L'intérêt ne peut donc subsister qu'aux dépens de la vraisemblance. Qu'en doit-on conclure ? que l'aventure du comte d'*Essex* est un sujet mal choisi.

Que je veux que son cœur pour moi seule soupire ?  
 Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué  
 Ce que par mes refus j'avais déjà marqué ?  
 Oui, de ma passion il fait la violence ;  
 Mais l'exil de Su folk l'arme pour sa vengeance ;  
 Au crime, pour lui plaire, il s'ose abandonner,  
 (b) Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre,  
 J'ai peine contre vous à ne les pas défendre.  
 L'état qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,  
 Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.  
 Il est vrai qu'à vos yeux Suffolk cause sa peine ;  
 Mais, (c) madame, un sujet doit-il aimer sa reine ?

(b) *Ei n'en veut à mes jours que pour la couronner.* Quelle était donc cette jeune Suffolk que ce comte d'Essex voulait ainsi couronner ? Il n'y en avait point alors ; & comment le comte d'Essex aurait-il donné la couronne d'Angleterre ? Il fallait au moins expliquer une chose si peu vraisemblable, & lui donner quelque couleur. Voilà une jeune Suffolk tombée des nues, qu'Essex veut faire reine d'Angleterre, sans qu'on sache pourquoi ni par quels moyens. Une chose si importante ne devait pas être dite en passant. La reine se plaint qu'on en veut à ses jours ; cela est bien plus grave, & elle n'y insiste pas ; elle n'en parle que comme d'un petit incident. Cela n'est pas dans la nature ; mais telle est la force du préjugé, que le peuple aima cette tragédie, sans considérer autre

chose que l'amour d'une reine & l'orgueil d'un héros infortuné, quoiqu'Elizabeth n'eût point été en effet amoureuse, & qu'Essex n'eût pas été un héros du premier ordre. Aussi cet ouvrage qui séduisit le peuple, ne fut jamais du goût des connaisseurs.

(c) *Madame, un sujet doit-il aimer sa reine ?*

*Et quand l'amour naîtrait, est-il à triompher ?*

Il est bien question de savoir s'il est permis ou non à un sujet d'avoir de l'amour pour sa reine, quand un sujet est accusé d'un crime d'état si grand ! Ces mauvais vers servent encore à faire voir combien il faut d'art pour développer les ressorts du cœur humain, quel choix de mots ; quels tours délicats, quelle finesse on doit employer.

Et quand l'amour naîtrait , a-t-il à triompher  
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer ?

ELIZABETH.

Ah ! contre la surprise où nous jettent ses charmes,  
La majesté du rang n'a que de faibles armes.  
L'amour , par le respect , dans un cœur enchaîné,  
Devient plus violent , plus il se voit gêné.  
Mais le comte , en m'aimant , n'aurait eu rien à craindre.  
(d) Je lui donnais sujet de ne se point contraindre ;  
Et c'est de quoi rougir qu'après tant de bonté  
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire ;  
De cette passion que faut-il qu'il espère ?

ELIZABETH.

Ce qu'il faut qu'il espère ? Et qu'en puis-je espérer  
Que la douceur de voir , d'aimer , de soupirer ?  
Triste & bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime !  
Mon bonheur , mon repos , s'immole au rang suprême ;  
Et je mourrais cent fois plutôt que faire un roi,  
Qui dans le trône assis fût au-dessous de moi.  
Je fais que c'est beaucoup de vouloir que son ame  
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,  
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui ;  
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui ;  
Et lors que par mon rang je suis tyrannisée,  
Qu'il le fait , qu'il le voit , la souffrance est aisée.

(d) Je lui donnais sujet de ne se point contraindre, &c.  
Quelles faibles & profaiques expressions ! & que veut dire

une femme quand elle avoue qu'elle n'a point donné à son amant sujet de se contraindre avec elle ?



Qu'il me plaigne, se plaigne, & content de m'aimer...  
 Mais que dis-je? D'une autre il s'est laissé charmer;  
 Et tant d'aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne,  
 Que pour la satisfaire, il veut perdre sa reine.  
 Qu'il craigne cependant de me trop irriter;  
 Je contrains ma colère à ne pas éclater:  
 Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,  
 Las enfin de souffrir, se convertit en rage;  
 Et je ne réponds pas...

SCÈNE II.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLIZABETH.

**H**E bien, duchesse, à quoi  
 Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi?  
 Avez-vous vu le comte, & se rend-il traitable?

LA DUCHESSE

Il fait voir un respect pour vous inviolable;  
 Et si vos intérêts ont besoin de son bras,  
 Commandez, le péril ne l'éconnera pas;  
 Mais il ne peut souffrir sans quelque impatience,  
 Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence.  
 Le crime, l'attentat, sont des noms pleins d'horreur  
 Qui mettent dans son ame une noble fureur.  
 Il se plaint qu'on l'accuse, & que sa reine écoute  
 Ce que des imposteurs...

ELIZABETH.

Je lui fais tort, sans doute :

Quand jusqu'en mon palais il ose m'affliger ,  
 Sa révolte n'est rien , je la dois négliger ;  
 Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence ,  
 Marque dans ses projets la plus haute innocence.  
 Ciel ! faut-il que ce cœur qui se sent déchirer ,  
 Contre un fujet ingrat tremble à se déclarer ?  
 (c) Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne ,

(c) *Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne, &c.* Il est clair que si *Essex* a conspiré contre la vie d'*Elizabeth*, elle ne doit pas se borner à dire, *Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine; & s'il s'en est tenu à s'être caché cet amour où pour lui le cœur d'Elizabeth est attaché*, elle ne doit pas dire qu'il a conspiré sa mort. Ce n'est point ici une amante désespérée, qui dit à son amant infidèle *qu'il la tue*; c'est une vieille & grande reine, qui dit positivement qu'on a voulu la détrôner & la tuer. Elle ne dit donc point du tout ce qu'elle doit dire; elle ne parle ni en amante abandonné, ni en reine contre laquelle on conspire; elle mêle ensemble ces deux attentats si différens l'un de l'autre; elle dit, *J'ai souffert jusqu'ici malgré ses injustices*. L'injustice était un peu forte de vouloir lui ôter la vie. *Il faut en l'abaissant étonner les ingrats*. Quoi? elle prétend qu'*Essex* est coupable de haute trahison, de lèze-majesté au premier chef, elle se contente de dire qu'il faut l'abaisser, qu'il faut étonner les ingrats.

J'avoue que tous ces termes si mal mesurés, si peu convenables à la situation, & qui ne disent rien que de vague, cette obscurité, cette incertitude, ne me permet pas de prendre le moindre intérêt à ces personages. Le lecteur, le spectateur éclairé veut savoir précisément de quoi il s'agit. Il est tenté d'interrompre la reine *Elizabeth*, & de lui dire, de quoi vous plaignez-vous? expliquez-vous nettement; le comte d'*Essex* a-t-il voulu vous poignarder; se faire reconnaître roi d'Angleterre en épousant la sœur de ce *Suffolk*? Développez-nous donc comment un dessein si atroce & si fou a pu se former? comment votre général de l'artillerie dépossédé par vous, comment un simple gentilhomme s'est mis dans la tête de vous succéder? cela vaut bien la peine d'être expliqué. Ce que vous dites est aussi incroyable que vos lamentations de n'être point aimée à l'âge de près de soixante & dix ans sont ridicules. J'ajouterais encore; parlez en plus beaux vers, si vous voulez me toucher.

Une indigne pitié m'étonne , me retienne ,  
 Et que toujours trop faible après sa lâcheté ,  
 Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté ?  
 Si l'amour une fois laisse place à la haine ,  
 Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine ;  
 Il verra ce que c'est que de s'être caché  
 Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché.  
 J'ai souffert jusqu'ici ; malgré ces injustices ,  
 J'ai toujours contre moi fait parler ses services ;  
 Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats ,  
 Il faut en l'abaissant étonner les ingrats ;  
 Il faut à l'univers qui me voit , me contempler :  
 D'une juste rigueur donner un grand exemple :  
 Il cherche à m'y contraindre , il le veut , c'est assez.

LA DUCHESSE.

Quoi , pour ses ennemis vous vous intéressez ?  
 Madame , ignorez-vous que l'éclat de sa vie ,  
 Contre le rang qu'il tient , arme en secret l'envie ?  
 Coupable en apparence. . .

ELIZABETH

Ah ! dites , en effet ,  
 (f) Les témoins sont ouïs , son procès est tout fait ;

(f) *Les témoins sont ouïs , son procès est tout fait.* Ce n'est pas la peine d'écrire en vers , quand on se permet un style si commun ; ce n'est là que rimer de la prose triviale. Il y a dans cette scène quelques mouvemens de passion , quelques combats du cœur ; mais qu'ils sont mal exprimés ! Il semble qu'on ait applaudi dans cette pièce plutôt ce que les acteurs

sent , plutôt leur situation que leurs discours. C'est ce qui arriva souvent dans les ouvrages fondés sur les passions ; le cœur du spectateur s'y prête à l'état des personnages , & n'examine point. Ainsi tous les jours nous nous attendrissions à la vue des personnes malheureuses , sans faire attention à la manière dont elles expriment leurs infortunes

Et si je veux enfin cesser de le défendre ,  
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.  
Qu'il y songe autrement. . .

LA DUCHESSE.

Hé quoi, ne peut-on pas  
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats ?

ELIZABETH.

Ah, plut au ciel ! mais non, les preuves sont trop fortes.  
N'a-t-il pas du palais voulu forcer les portes ?  
Si le peuple qu'en foule il avait attiré,  
Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé.  
Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendait maître.

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminelle toujours pour le paraître.  
Mais je veux qu'il le soit ; ce cœur de lui charmé  
Redoutra-t-il sa mort ? Vous l'avez tant aimé !

ELIZABETH.

Ah ! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime ;  
M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.  
A ma honte, il est vrai, je le dois-confesser,  
Je sentis, j'eus pour lui. . . Mais que sert d'y penser ?  
Suffolk me l'a ravi, Suffolk qu'il me préfère,  
Lui demande mon sang, le lâche veut lui plaire.  
Ah ! pourquoi, dans les maux où l'amour m'exposait,  
N'ai-je fait que bannir celle qui les causait ?  
Il fallait, il fallait à plus de violence  
Contraire cette rivale enhardir ma vengeance.  
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir ?



Vous a-t-elle trahie, & d'une ame infidelle  
Excité contre vous. . .

ELIZABETH.

Je souffre tout par elle,  
Elle s'est fait aimer, elle m'a fait haïr,  
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'ose m'opposer. . . Mais Cécile s'avance.

SCÈNE III.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE,  
TILNEY.

CÉCILE.

ON ne pouvait user de plus de diligence.  
Madame, on a du comte examiné le feing ;  
Les écrits sont de lui, nous connaissons sa main.  
Sur un secours offert toute l'Irlande est prête  
A faire au premier ordre éclater la tempête ;  
Et vous verrez dans peu renverser tout l'état,  
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ELIZABETH *à la duchesse.*

Garderez-vous encor le zèle qui l'excuse ?  
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuse ;



(g) Dans un projet coupable il le fait affermi ;  
Mais j'en connais la cause, il est son ennemi.

CECILE.

Moi, son ennemi ?

LA DUCHESSE.

Vous.

CECILE.

Oui, je le suis des traîtres

Dont l'orgueil téméraire attente sur leurs maîtres ;  
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis,  
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le comte cependant n'a pas si peu de gloire,  
Que vous dussiez si-tôt en perdre la mémoire ?  
L'état pour qui cent fois on vit armer son bras,  
Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

CECILE.

S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidelle,  
La reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;  
Et plus elle estima ses rares qualités,  
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

LA DUCHESSE.

Si le comte périt, quoi que l'envie en pense,  
Le coup qui le perdra punira l'innocence.  
Jamais du moindre crime. . .

(g) Dans un projet coupable il le fait affermi. On ne peut guère écrire plus mal. Mais le rôle de Cécile est plus mauvais que ce style; il est subalterne.

Quand on veut peindre de tels hommes, il faut employer les couleurs dont Racine a peint Narcisse.

ELIZABETH.

Hé bien, on le verra.

( à Cécile. )

Assemblez le conseil, il en décidera.

Vous attendrez mon ordre.

SCÈNE VI.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! que voulez-vous faire,

Madame? en croyez-vous toute votre colère?

Le comte. . .

ELIZABETH.

Pour ses jours n'ayez aucun souci.

Voici l'heure donnée, il va se rendre ici.

L'amour que j'eus pour lui le fait son premier juge;


Il peut y rencontrer un assuré refuge;

Mais si dans son orgueil il ose persister,

S'il brave cet amour, il doit tout redouter.

Je suis lasse de voir. . .



  
*SCÈNE V.*

ÉLIZABETH , LA DUCHESSE , TILNEY.

TILNEY.

**L**E comte est là, madame.

ÉLIZABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame!  
C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,  
Le péril le regarde, & je crains plus que lui.



## SCÈNE VI.

ÉLIZABETH, LE COMTE D'ESSEX,  
LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLIZABETH.

COMTE (*h*), j'ai tout appris, & je vous parle instruite  
De l'abyme où vous jette une aveugle conduite :  
J'en fais l'égarement, & par quels intérêts  
Vous avez jusqu'au trône élevé vos projets.  
Vous voyez qu'en faveur de ma première estime,<sup>1</sup>  
Nommant égarement le plus énorme crime,  
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats  
Votre reine aujourd'hui ne se souvienne pas.  
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire,  
Tout ce qu'elle demande est un aveu sincère :  
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,  
Songez qu'on risque tout à me le refuser,  
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,  
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance ;  
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,

(*h*) *Comte*, j'ai tout appris. Cette scène était aussi difficile à faire, que le fonds en est tragique. C'est un sujet accusé d'avoir trahi sa souveraine, comme *Cinna* ; c'est un amant convaincu d'être ingrat envers sa souveraine, comme *Bajazet*. Ces deux situations sont violentes ; mais l'une fait tort à l'autre. Deux accusations, deux

caractères, deux embarras à soutenir à la fois, demandent le plus grand art. *Elizabeth* est ici reine & amante, fière & tendre, indignée en qualité de souveraine, & outragée dans son cœur. L'entrevue est donc très-intéressante. Le dialogue répond-il à l'importance & à l'intérêt de la scène ?

Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaut.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.  
 Je connais ce que doit un fujet à sa reine,  
 Et fais trop que (i) le trône où le ciel vous fait seoir,  
 Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir,  
 Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,  
 Elle m'est odieuse, & je vous l'abandonne.  
 Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,  
 Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours;  
 Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,  
 Sans indignation n'en peut souffrir l'injure;  
 Elle est assez à moi pour me laisser en droit  
 De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.  
 Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,  
 Si pour l'état tremblant la fuite en est à craindre,  
 C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,  
 (k) En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ELIZABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,

(i) ... *Le trône où le ciel vous fait seoir.*

*Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.*

*Notandi sunt tibi mores.* Le costume n'est pas observé ici. Le trône où le ciel fait seoir *Elizabeth* ne lui donne un pouvoir absolu sur la vie de personne, encore moins sur celle d'un pair du royaume. Cette maxime serait peut-être convenable dans *Maroc* ou dans *Ispahan*; mais elle est absolument fautive à Londres.

(k) *En me rendant suspect*

*d'en abattre l'appui.* Cette tirade écrite d'un style prosaïque & froid, en prose rimée, finit par une rodomontade qu'on excuse, parce que le poète suppose que le comte d'*Essex* est un grand homme qui a sauvé l'Angleterre. Mais en général, il est toujours beaucoup plus beau de faire sentir ses services que de les étaler, de laisser juger ce qu'on est, plutôt que de le dire, & quand on est forcé de le dire, pour repousser la calomnie, il faut le dire en très-beaux vers.



Donne de la vertu d'assez faibles indices ;  
Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi  
Un moyen plus certain. . .

LE COMTE.

Madame, je le voi.

(1) Des traîtres, des méchans accoutumés au crime,  
M'ont par leurs faussetés arraché votre estime ;  
Et toute ma vertu contre leur lâcheté  
S'offre en vain pour garant de ma fidélité  
Si de la démentir j'avais été capable,  
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.  
C'est au trône, où peut-être on m'eût laissé monter,  
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.  
J'aurais, en m'élevant à ce degré sublime,  
Justifié ma faute en commettant le crime ;  
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent,  
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ELIZABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,  
Essayé, mais en vain, de te mettre en ma place ?

(1) De traîtres, des méchans accoutumés au crime. C'est se défendre trop vaguement. Il n'est ni grand, ni tragique, ni décent de répondre ainsi, la vérité de l'histoire dément trop ces accusations générales, & ces vaines récriminations. Tout d'un coup il se contredit lui-même ; il se rend coupable par ces vers, d'ailleurs très-faibles :

*C'est au trône où peut-être on m'eût laissé monter,*

*Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.*

Le lord Effex au trône ! de

quel droit ? comment ? sur quelle apparence ? par quels moyens ? La reine *Elizabeth* devait ici l'interrompre ; elle devait être surprise d'une telle folie. Quoi ? un membre ordinaire de la chambre haute, convaincu d'avoir voulu en vain exciter une sédition, ose dire qu'il pouvait se faire roi ! Si la chose dont il se vante si imprudemment est fautive, la reine ne peut voir en lui qu'un homme réellement fou ; si elle est vraie, ce n'est pas là le tems de lui parler d'amour.

Mon palais investi ne te convainc-il pas  
 Du plus grand, du plus noir de tous les attentats ?  
 Mais dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime  
 Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime ;  
 Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner ,  
 Je ne te la fais voir que pour te pardonner.  
 Pourquoi vouloir ma perte , & (m) qu'avait fait ta reine  
 Qui dût à sa ruine intéresser ta haine ?  
 Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur ,  
 Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur ,  
 Suffolk t'avait charmé ; mais si tu peux te plaindre ,  
 Qu'apprenant cet amour , j'ai tâché de l'éteindre ,  
 Songe a quel prix , ingrat , & par combien d'honneurs  
 Mon estime a sur toi répandu , mes faveurs.  
 C'est peu dire qu'estime , & tu l'as pu connaître ;  
 Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.  
 Tant de princes , de rois , de héros méprisés ,  
 Pour qui , cruel , pour qui les ai-je refusés ?  
 Leur hymen eût , sans doute , acquis à mon empire  
 Ce comble de puissance où l'on fait que j'aspire ;  
 Mais quoiqu'il m'eût flurat , ce qui m'était à toi  
 Ne pouvait rien avoir de sensible pour moi.  
 Ton cœur dont je tenais la conquête si chère ,

Était

(m) *Qu'avait fait ta reine , &c. Elizabeth* dans ce couplet ne fait autre chose que de donner au comte d'Essex des espérances de l'épouser. Est-ce ainsi qu'*Elizabeth* aura répondu à un grand maître de l'artillerie hors d'exercice , à un conseiller privé hors de charge , qui

lui aurait fait attendre qu'il n'avait tenu qu'à ce conseiller privé de se mettre sur le trône d'Angleterre ? *Elizabeth* à soixante & huit ans pouvait-elle parler ainsi ? Cette idée choquante se présente toujours au lecteur instruit.

Etait l'unique bien capable de me plaire ;  
 Et si l'orgueil du trône eût pu me le souffrir ,  
 Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.  
 Espère, & tâche à vaincre un scrupule de gloire,  
 Qui, combattant mes vœux, s'oppose à ta victoire.  
 Mérite par tes soins que mon cœur adouci  
 Consente à n'en plus croire un importun fouci,  
 Fais qu'à ma passion je m'abandonne entière,  
 Que cette Elizabeth si hautaine, si fière,  
 Elle à qui l'univers ne saurait reprocher  
 Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher ;  
 Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle,  
 De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.  
 Quelquefois à céder ma fierté se résout ;  
 Que fais-tu si le tems n'en viendra pas à bout ?  
 Que fais-tu. . .

LE COMTE.

Non, madame, & je puis vous le dire,  
 L'estime de ma reine à mes vœux doit suffire ;  
 Si l'amour la portait à des projets trop bas,  
 Je trahirais sa gloire à ne l'empêcher pas.

ELIZABETH.

Ah ! je vois trop jusqu'où la tienne se ravale :  
 (n) Le trône te plairait, mais avec ma rivale.

(n) *Le trône te plairait, mais avec ma rivale.* Cette rivale imaginaire qu'on ne voit point, rend les reproches d'*Elizabeth* aussi peu convenables que les discours d'*Essex* sont inconvéniens. Si cette *Suffolk* a quelques droits au trône, si *Essex* a conspiré pour la faire reine,

*Elizabeth* a donc dû s'assurer d'elle. *Thomas Corneille* a bien senti en général que la rivalité doit exciter la colère, que l'intérêt d'une couronne & celui d'une passion doivent produire des mouvemens au théâtre ; mais ces mouvemens ne peuvent toucher quand ils ne sont

Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,  
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE

En perdant votre appui, je me vois sans défense;  
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence,  
Et si, pour contenter quelque ennemi secret,  
Vous souhaitez mon sang, je l'offre sans regret.

ELIZABETH.

Va, c'en est fait, il faut contenter ton envie.  
A ton lâche destin j'abandonne ta vie,  
Et consens, puisqu'en vain je tâche à te sauver,  
Que sans voir... Tremble, ingrat, que je n'ose achever.  
Ma bonté, qui toujours s'obstine à te défendre,  
Pour la dernière fois cherche à se faire entendre.  
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,  
Le pardon t'est offert, tu le peux accepter.  
Mais si...

LE COMTE.

(o) J'accepterais un pardon ? moi, madame ?

ELIZABETH.

Il blesse, je le vois, la fierté de ton ame ;  
Mais s'il te fait souffrir, il fallait prendre soin  
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin ;

pas fondés. Une conspiration, une reine en danger d'être détronée, une amante sacrifiée, sont assurément des sujets tragiques, ils cessent de l'être, dès que tout porte à faux.

(o) *J'accepterais un pardon ! moi, madame !* Cela est beau & digne de *Pierre Corneille*.

Ce vers est sublime, parce que le sentiment est grand, & qu'il est exprimé avec simplicité. Mais quand on sait qu'*Essex* était véritablement coupable, & que sa conduite avait été celle d'un insensé, cette belle réponse n'a plus la même force.

Il fallait, ne suivant que de justes maximes,  
Rejeter. . .

LE COMTE.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes;  
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous,  
Me rend digne en effet de tout votre courroux.  
(p) Vous le savez, madame, & l'Espagne confuse  
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.  
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits,  
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.  
Tout autre pour sa reine employant son courage,  
En même occasion eût eu même avantage;  
Mon bonheur a tout fait, je le crois; mais enfin  
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin;  
Ailleurs, si l'imposture eût conspiré ma honte,  
On n'aurait pas souffert qu'on osât. . .

ELIZABETH.

Hé bien, comte,  
Il faut faire juger dans la rigueur des loix  
La récompense dûe à ces rares exploits.

(p) Vous le savez, madame, & l'Espagne confuse, &c. En effet le comte d'Essex était entré dans Cadix quand l'amiral Howard sous qui il servait battit la flotte Espagnole dans ces parages. C'était le seul service un peu signalé que le comte d'Essex eût jamais rendu. Il n'y avait pas là de quoi se faire tant valoir. Tel est l'inconvénient de choisir un sujet de tragédie, dans un tems & chez un peuple si voisin de nous. Aujourd'hui que l'on est plus éclairé, on

connaît la reine Elizabeth & le comte d'Essex, & on fait trop que l'un & l'autre n'étaient point ce que la tragédie les représente, & qu'ils n'ont rien dit de ce qu'on leur fait dire. Il n'en est pas ainsi de la fable de Bajazet traitée par Racine: on ne peut l'accuser d'avoir falsifié une histoire connue: personne ne fait ce qu'était Roxane; l'histoire ne parle ni d'Atalide, ni du visir Acomat. Racine était en droit de créer ses personnages.



Sij'ai mal reconnu vos importans services ,  
 Vos juges n'auront pas les mêmes injustices ;  
 Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité  
 Tant de preuves de zèle , & de fidélité.

S C E N E V I I .

LA DUCHESSE , LE COMTE.

LA DUCHESSE.  
 AH! comte, voulez-vous, en dépit de la reine,  
 De vos accusateurs servir l'injuste haine ?

(g) Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,  
 Si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu ?  
 Quels juges avez-vous pour y trouver asyle ?  
 Ce sont vos ennemis, c'est Raleig, c'est Cécile ;  
 Et pouvez-vous penser qu'en ce péril pressant,  
 Qui cherche votre mort vous déclare innocent ?

LE COMTE.

Quoi, sans m'intéresser pour ma gloire flétrie,  
 Je me verrai traiter de traître à ma patrie ?

(g) Et ne voyez-vous pas que  
 vous êtes perdu,

Si vous souffrez l'arrêt qui  
 doit être rendu ?

Assurément le comte d'Essex est  
 perdu s'il est condamné & exé-  
 cuté; mais quelles façons de par-  
 ler, souffrir un arrêt ! avoir des  
 juges pour y trouver asyle !

La duchesse prétendue d'Irton

est une femme vertueuse &  
 sage, qui n'a voulu ni se per-  
 dre auprès d'Elizabeth en ai-  
 mant le comte, ni épouser son  
 amant. Ce caractère serait beau  
 s'il était animé, s'il servait au  
 nœud de la pièce; elle ne fait  
 la qu'office d'ami. Ce n'est pas  
 assez pour le théâtre.

S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat ,  
 Votre hymen fit mon crime , il touche peu l'état ;  
 Vous savez là-dessus quelle est mon innocence ;  
 Et ma gloire avec vous étant en assurance ,  
 Ce que mes ennemis en voudront présumer ,  
 Quoi qu'ose leur fureur , ne saurait m'alarmer.  
 Leur imposture enfin se verra découverte ;  
 Et , tout méchans qu'ils sont , s'ils résolvent ma perte ,  
 Assemblés pour l'arrêt qui doit me condamner ,  
 Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au palais mon hymen vous fit faire ,  
 Me faisait craindre seule un arrêt trop sévère ,  
 Je pourrais de ce crime affranchir votre foi ,  
 En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi.  
 Mais des témoins ouis sur ce qu'avec l'Irlande  
 On veut que vous ayez . . .

LE COMTE.

La faute n'est pas grande ;  
 Et pourvu que nos feux à la reine cachés  
 Laisent à mes jours seuls mes malheurs attachés . . .

LA DUCHESSE.

Quoi , vous craignez l'éclat de nos flammes secrètes ?  
 Ce péril vous étonne , & c'est vous qui le faites ?  
 La reine qui se rend sans rien examiner ,  
 Si vous y consentez , vous veut tout pardonner.  
 C'est vous , qui refusant . . .

LE COMTE.

N'en parlons plus , madame ;  
 Qui reçoit un pardon , souffre un soupçon infame ,

Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser  
A l'indigne prière où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! si de quelque espoir je puis flatter ma peine,  
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la reine.  
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous  
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre son courroux;  
Mais, si je n'obtiens rien, songez que votre vie,  
Depuis long-tems en bute aux fureurs de l'envie,  
Me coûte assez déjà pour ne mériter pas  
Que, cherchant à mourir, vous causiez mon trépas.  
C'est vous en dire trop. Adieu, comte.

LE COMTE.

Ah, madame!

Après que vous avez désespéré ma flamme,  
Par quel soin de mes jours . . . . Quoi me quitter ainsi!



SCÈNE VIII.

LE COMTE, CROMMER, Suite.

CROMMER.  
 C'EST avec déplaisir que je parais ici ;  
 Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire . . .

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge . . .

LE COMTE

Hé bien, de quoi ? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée ?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon épée ? Et l'outrage est joint à l'injustice ?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez ;  
 J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE *lui donnant son épée.*

Prenez.

Y 4

(g) Vous avez dans vos mains ce que toute la terre  
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

Marchons ; quelque douleur que j'en puisse sentir ,  
La reine veut se perdre, il faut y consentir.

(r) Vous avez dans vos mains  
ce que toute la terre

A vu plus d'une fois utile à  
l'Angleterre.

Ces vers & la situation frappent ;  
on n'examine pas si toute la terre  
est un mot un peu oisieux amené  
pour rimer à l'Angleterre , si  
cette épée a été si utile : on  
est touché. Mais lorsqu'Essex  
ajoute :

Quelque douleur que j'en  
puisse sentir ,

La reine veut se perdre, il y  
faut consentir :

tout homme un peu instruit se  
révolte contre une bravade si  
déplacée. En quoi , comment  
Elizabeth est-elle perdue, si  
on arrête un fou insolent qui a  
couru dans les rues de Londres,  
& qui a voulu amener la po-  
pulaire , sans avoir pu seulement  
se faire suivre de dix misé-  
rables ?

Fin du second acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

ÉLIZABETH , CECILE , TILNEY.

ELIZABETH.  
LE comte est condamné ?

CECILE.  
C'est à regret , madame ,  
Qu'on voit son nom terni par un arrêt infame.  
Ses juges l'en ont plaint ; mais tous l'ont à la fois  
Connu si criminel , qu'ils n'ont eu qu'une voix.  
Comme pour affaiblir toutes nos procédures  
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures ,  
Ravi , s'il se pouvait , de la favoriser ,  
J'ai de son jugement voulu me récuser.  
La loi le défendait , & c'est malgré moi-même  
Que j'ai dit mon avis dans le conseil suprême ,  
Qui , confus des noirceurs de son lâche attentat ,  
A cru devoir sa tête au repos de l'état.

ELIZABETH.  
Ainsi sa perfidie a paru manifeste ?

CECILE.  
Le coup pour vous , madame , allait être funeste ;  
Du comte de Tyron de l'Irlandais suivi ,  
Il en voulait au trône , & vous l'aurait ravi.

ELIZABETH.

Ah ! je l'ai trop connu , lorsque la populace  
Seconda contre moi son insolente audace :  
A m'ôter la couronne il croyait l'engager.  
Quelle excuse à ce crime ? & par où s'en purger ?  
Qu'a-t-il répondu ?

CECILE.

Lui ? qu'il n'avait rien à dire ,  
Que pour toute défense il nous devait suffire  
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser ,  
Et que sur ces témoins on pouvait prononcer.

ELIZABETH.

Quel orgueil ! Quoi , tout prêt à voir lancer la foudre ,  
Au moindre repentir il ne peut se résoudre ?  
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir ?  
Il ose . . .

CECILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.  
On eût dit , à le voir plein de sa propre estime ,  
Que ses juges étaient coupables de son crime ,  
Et qu'ils craignaient de lui , dans ce pas hasardeux ,  
Ce qu'il avait l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ELIZABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse,  
Il voit , il voit l'état où son crime le laisse.  
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CECILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.  
Comme alors on conserve une inutile audace ,  
J'ai voulu le réduire à vous demander grâce.

Que ne m'a-t-il point dit? j'en rougis & me tais.

ELIZABETH.

Ah! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.  
 De moi tantôt, sans peine, il l'aurait obtenue:  
 J'étais encor pour lui de bonté prévenue;  
 Je voyais à regret qu'il voulût me forcer  
 A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer;  
 Mon bras, lent à punir, suspendait la tempête;  
 Il me pousse à l'éclat, il païra de sa tête.  
 Donnez bien ordre à tout. Pour empêcher sa mort,  
 Le peuple qui la craint peut faire quelque effort;  
 Il s'en est fait aimer, prévenez ces alarmes;  
 Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les armes.  
 N'oubliez rien, allez.

CECILE.

Vous connaissez ma foi.  
 Je répons des mutins, reposez-vous sur moi.



## S C E N E II.

É L I Z A B E T H , T I L N E Y .

**E**NFIN , perfide , enfin ta perte est résolue ;  
 C'en est fait , malgré moi , toi-même l'as conclue.  
 De ma lâche pitié tu craignais les effets ,  
 Plus de grace , tes vœux vont être satisfaits.  
 Ma tendresse emportait une indigne victoire ,  
 Je l'étouffe , il est tems d'avoir soin de ma gloire :  
 Il est tems que mon cœur justement irrité  
 Instruise l'univers de toute ma fierté.  
 Quoi ! de ce cœur séduit appuyant l'injustice ,  
 De tes noirs attentats tu l'auras fait complice !  
 (a) J'en saurai le coup prêt d'éclater , le verrai ,  
 Tu m'auras dédaignée , & je le souffrirai ?  
 Non , puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine ,  
 Tu le veux , pour te plaire il faut paraître reine ,  
 Et reprendre l'orgueil que j'osais oublier ,  
 Pour permettre à l'amour de te justifier .

T I L N E Y .

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte ,

(a) *J'en saurai le coup prêt d'éclater , le verrai . . .*

*Non , puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine , &c.*

Il n'est pas permis de faire de tels vers. Presque tout ce que dit *Elizabeth* manque de convenance , de force & d'élé-

gance : mais le public voit une reine qui a fait condamner à la mort un homme qu'elle aime ; on s'attendrit ; on est indulgent au théâtre sur la versification , du moins on l'était encore du tems de *Thomas Corneille*.

Vous avez consenti qu'on ait jugé le comte.  
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas.  
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ELIZABETH.

Il ne mourra pas, lui ? Non, crois-moi, tu t'abuses :  
Tu fais son attentat ; est-ce que tu l'excuses ?  
Et que de son arrêt blâmant l'indignité,  
Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité ?  
Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,  
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare ?  
Et que je venge trop, en le laissant périr,  
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir ?

TILNEY.

Que cet arrêt soit juste, ou donné par l'envie,  
Vous l'aimez, cet amour lui sauvera la vie.  
Il tient vos jours aux siens si fortement unis,  
Que par le même coup on les verrait finis.  
Votre aveugle colère en vain vous le déguise :  
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise ;  
Et le sanglant éclat qui suivrait ce courroux,  
Vengerait vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ELIZABETH.

Ah, cruelle ! pourquoi fais-tu trembler ma haine ?  
Est-ce une passion indigne d'une reine ?  
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,  
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner ?  
Que me fert qu'au dehors, redoutable ennemie,  
Je rende par la paix ma puissance affermie,  
Si mon cœur au dedans tristement déchiré,  
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré ?



Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire.  
 J'ai triomphé partout, tout parle de ma gloire,  
 Et d'un sujet ingrat, ma pressante bonté  
 Ne peut, même en priant, réduire la fierté ?  
 Par son fatal arrêt plus que lui condamnée,  
 A quoi te résous-tu, princesse infortunée ?  
 Laisseras-tu périr sans pitié, sans secours,  
 Le soutien de ta gloire, & l'appui de tes jours ?

T I L N E Y.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez ?

E L I Z A B E T H.

Oui, je pleure,

Et sens bien que s'il meurt il faudra que je meure.  
 (b) O vous, rois, que pour lui ma flamme a négligés,  
 Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés.  
 Une reine intrépide au milieu des alarmes,  
 Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes !  
 Encor s'il était sûr que ces pleurs répandus,  
 En me faisant rougir, ne fussent pas perdus ;  
 Que le lâche pressé du vif remords que donne. . . .  
 Qu'en penses-tu ? dis-moi, le plus hardi s'étonne.  
 L'image de la mort, dont l'appareil est prêt,  
 Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.  
 Réduit à voir sa tête expier son offense,  
 Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence,

(b) O vous rois, que pour lui  
 ma flamme a négligés,  
 Jetez les yeux sur moi, vous  
 êtes bien vengés.  
 Ce sont là des vers heureux. Si  
 la pièce était écrite de ce style,

elle serait bonne malgré ses  
 défauts. Car quelle critique  
 pourrait faire tort à un ouvrage  
 intéressant par le fonds & élo-  
 quent dans les détails ?

(c) Que sûr que mes bontés passent ses attentats . . .

T I L N E Y.

Il doit y recourir ; mais , s'il ne le fait pas ?

Le comte est fier , madame.

E L I Z A B E T H.

Ah ! tu me désespères.

Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires ,

Dût l'état par ma chute en être renversé ,

Qu'il fléchisse , il suffit , j'oublierai le passé :

Mais , quand toute attachée à retenir la foudre ,

Je frémis de le perdre , & tremble à m'y résoudre ;

Si , me bravant toujours , il ose m'y forcer ,

(d) Moi reine , lui sujet , puis-je m'en dispenser ?

(c) *Que sûr que mes bontés passent ses attentats.* Ce vers ne signifie rien. Non-seulement le sens en est interrompu par ces points qu'on appelle pourrivoirs ; mais il serait difficile de le remplir. C'est une très-grande négligence de ne point finir sa phrase , sa période , & de se laisser ainsi interrompre , surtout quand le personnage qui interrompt est un subalterne , qui manque aux bienséances en coupant la parole à son supérieur. *Thomas Corneille* est sujet à ce défaut dans toutes ses pièces. Au reste ce défaut n'empêchera jamais un ouvrage d'être intéressant & pathétique : mais un auteur soigneux de bien écrire doit éviter cette négligence.

(d) *Moi reine , lui sujet , puis-je m'en dispenser ?* Il me semble qu'il y a toujours quelque chose de louche , de confus , de vague , dans tout ce que les

personnages de cette tragédie disent & font. Que toute action soit claire , toute intrigue bien connue , tout sentiment bien développé ; ce sont là des règles inviolables. Mais ici que veut le comte d'*Essex* ? que veut *Elizabeth* ? quel est le crime du comte ? est-il accusé faussement ? est-il coupable ? Si la reine le croit innocent , elle doit prendre sa défense ; s'il est reconnu criminel , est-il raisonnable que la confidente dise qu'il n'implorera jamais sa grace , qu'il est trop fier ? La herté est très-convenable à un guerrier vertueux & innocent , non à un homme convaincu de haute trahison. *Qu'il fléchisse* , dit la reine. Est-ce bien-là le sentiment qui doit l'occuper si elle l'aime ? Quand il aura fléchi , quand il aura obtenu sa grace , *Elizabeth* en fera-t-elle plus aimé ? *Je l'aime* , dit la reine , cent fois

Sauvons-le malgré lui; parle, & fais qu'il te croie;  
 Vois-le, mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie;  
 Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,  
 Feins-lui mon cœur sensible à ce que je lui doi:  
 Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,  
 Qu'au plus faible remords sa grace est toute prête;  
 Et si pour l'ébranler il faut aller plus loin,  
 Du soin de mon amour fais ton unique soin;  
 Laisse, laisse ma gloire, & dis-lui que je l'aime,  
 Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même;  
 Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,  
 Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.  
 Presse, prie, offre tout pour fléchir son courage,  
 Enfin, si pour ta reine un vrai zèle t'engage,  
 Par crainte, par amour, par pitié de mon sort,  
 Obtiens qu'il se pardonne, & s'arrache à la mort;  
 L'empêchant de périr, tu m'auras bien servie.  
 Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie.  
 Ne perds point de tems, cours & me laisse écouter  
 Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

*plus, que moi-même.* Ah, madame si vous avez la tête tournée à ce point, si votre passion est si grande, examinez donc l'affaire de votre amant, & ne souffrez pas que ses en-

nemis l'accablent & le persécutent injustement sous votre nom, comme il est dit, quoique faussement, dans toute la pièce.



SCÈNE III.

ÉLIZABETH, LE COMTE DE  
SALSBURY. (e)

SALSBURY.  
MADAME, pardonnez à ma douleur extrême,  
Si paraissant ici pour un autre moi-même,  
Tremblant, saisi d'effroi pour vous, pour vos états,  
J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.  
Je n'examine point quel peut être le crime;  
Mais si l'arrêt donné vous semble légitime,  
Vous le paraîtra-t-il quand vous daignerez voir,  
Par un funeste coup, quelle tête il fait choir ?  
C'est ce fameux héros dont cent fois la victoire

(e) La scène du prétendu comte de *Salsbury* avec la reine, a quelque chose de touchant; mais il reste toujours cette incertitude & cet embarras, qui font peine. On ne fait pas précisément de quoi il s'agit. *Le crime ne suit pas toujours l'apparence. Craignez les injustices de ceux qui de sa mort se rendent les complices.* La reine doit donc alors, séduite par sa passion, penser comme *Salsbury*, croire *Effex* innocent, mettre ses accusateurs entre les mains de la justice, & faire condamner celui qui sera trouvé coupable.

Mais après que ce *Salsbury* a dit que les injustices rendent

complices les juges du comte d'*Effex*, il parle à la reine de clémence; il lui dit, que *la clémence a toujours eu ses droits*, & qu'elle est la vertu la plus digne des rois. Il avoue donc que le comte d'*Effex* est criminel. A laquelle de ces deux idées faudra-t-il s'arrêter? A quoi faudra-t-il se fixer? La reine répond qu'*Effex* est trop fier; que c'est l'ordinaire écueil des ambitieux, qu'il s'est fait un outrage des soins qu'elle a pris pour détourner l'orage, & que si la tête du comte fait raison à la reine de sa fierté, c'est sa faute. Le spectateur a pu passer de tels discours; le lecteur est moins indulgent.

Par les plus grands exploits a consacré la gloire,  
 Dont par-tout le destin fut si noble & si beau,  
 Qu'on livre entre les mains d'un infame bourreau.  
 Après qu'à sa valeur, que chacun idolâtre,  
 L'univers avec pompe a servi de théâtre,  
 Pourrez-vous consentir qu'un échafaut dressé,  
 Montre à tous de quel prix il est récompensé ?  
 Quand je viens vous marquer son mérite & sa peine,  
 Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène,  
 C'est l'état désolé, c'est votre cour en pleurs,  
 Qui, perdant son appui, tremble de ses malheurs.  
 Je fais qu'en sa conduite il eût quelque imprudence,  
 Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence ;  
 Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,  
 Estimé de sa reine, il a des ennemis.  
 Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices  
 De ceux qui de sa mort se rendent les complices.  
 Songez que la clémence a toujours eu ses droits,  
 Et qu'elle est la vertu la plus digne des rois.

E L I Z A B E T H.

Comte de Salisbury, j'estime votre zèle,  
 J'aime à vous voir, ami généreux & fidèle,  
 Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt  
 Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.  
 Je sens ainsi que vous une douleur extrême ;  
 Mais je dois à l'état encor plus qu'à moi-même.  
 Si j'ai laissé du comte éclaircir le forfait,  
 C'est lui qui m'a forcé à tout ce que j'ai fait.  
 Prête à tout oublier, s'il m'avouait son crime,  
 On le fait, j'ai voulu lui rendre mon estime ;



Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil,  
 Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil.  
 Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,  
 Quoique sûr d'y périr, il s'est fait un outrage.  
 Si sa tête me fait raison de sa fierté,  
 C'est sa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

(f) Il mérite, sans doute, une honteuse peine,  
 Quand sa fierté combat les bontés de sa reine.  
 Si quelque chose en lui vous peut, vous doit blesser,  
 C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser,  
 Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie;  
 Mais, pour être trop fier, vous a-t-il moins servie ?  
 Vous a-t-il moins montré dans cent & cent combats,  
 Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras !  
 Par son sang prodigué, par l'éclat de sa gloire.  
 Daignez, s'il vous en reste encor quelque mémoire,  
 Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,  
 Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.  
 Songez que si jamais il vous fut nécessaire,  
 Ce qu'il a déjà fait il peut encor le faire ;  
 Et que nos ennemis tremblans, désespérés,  
 N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdez.

ELIZABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je suis reine ;

(f) Il mérite sans doute une  
 honteuse peine,  
 Quand sa fierté combat les  
 bontés de sa reine.

Pourquoi mérite-t-il une honteuse peine s'il n'est que fier ? il la mérite s'il a conspiré, si, comme Cécile l'a dit du comte

de Tyron de l'Irlandais suivi, il en voulait au trône, & qu'il l'aurait ravi. On ne fait jamais à quoi s'en tenir dans cette pièce ; ni la conspiration du comte d'Effex, ni les sentimens d'Elizabeth ne sont jamais assez éclaircis.

Il est sujet, coupable, & digne de sa peine :  
 L'arrêt est prononcé, comte, & tout l'univers  
 Va sur lui, va sur moi tenir les yeux ouverts.  
 Quand sa seule fierté, dont vous blâmez l'audace,  
 M'aurait fait souhaiter qu'il m'eût demandé grace,  
 Si par-là de la mort il a pu s'affranchir,  
 Dédaignant de le faire, est-ce à moi de fléchir ?  
 Est-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire  
 A d'impuissans éclats réduise ma colère ?  
 Et qu'il puisse, à ma honte, apprendre à l'avenir  
 Que j'ai connu son crime, & n'osai le punir ?

SALSBURY.

On parle de révolte, & de ligues secrètes ;  
 (g) Mais, madame, on se sert de lettres contrefaites :  
 Les témoins par Cécile ouïs, examinés,  
 Sont des témoins que peut-être on aura subornés ;  
 Le comte les récuse, & quand je le soupçonne . . .

ELIZABETH.

Le comte est condamné ; si son arrêt l'étonne,  
 S'il a pour l'affaiblir quelque chose à tenter,  
 Qu'il rentre en son devoir on pourra l'écouter.  
 Allez, mon juste orgueil, que son audace irrite,  
 Peut faire grace encor, faites qu'il la mérite.

(g) *Mais, madame on se sert de lettres contrefaites.* Il est bien étrange que *Salsbury* dise qu'on a contrefait l'écriture du comte d'*Essex*, & que la reine ne songe pas à examiner une chose si importante. Elle doit assurément s'en éclaircir, &

comme amante, & comme reine. Elle ne répond pas seulement à cette ouverture qu'elle devait saisir, & qui demandait l'examen le plus prompt & le plus exact ; elle répète encore en d'autres mots, que le comte est trop fier.



SCÈNE IV.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

VENEZ, venez, duchesse, & plaignez mes ennuis.  
 Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis;  
 Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable,  
 Lui-même contre moi ne soit inexorable.  
 Ciel, qui me fis un cœur & si noble & si grand,  
 Ne le devais-tu pas former indifférent ?  
 Fallait-t-il qu'un ingrat, aussi fier que sa reine,  
 Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine ?  
 Ou si tu résolvais de m'en laisser trahir,  
 Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?  
 Si ce funeste arrêt n'ébranle point le comte,  
 Je ne puis éviter ou ma perte, ou ma honte ;  
 Je péris par sa mort ; & le voulant sauver,  
 (h) Le lâche impunément aura su me braver.  
 Que je suis malheureuse !

(h) *Le lâche impunément aura su me braver.* Elizabeth devait dire à sa confidente la duchesse prétendue d'Irton, Savez-vous ce que le comte de *Salsbury* vient de m'apprendre ? *Essex* n'est point coupable. Il assure que les lettres qu'on lui impute sont contrefaites. Il a récusé les faux témoins que *Cécile* aposte contre lui. Je dois justice au moindre de mes sujets,

encore plus à un homme que j'aime. Mon devoir, mes sentimens me forcent à chercher tous les moyens possibles de constater son innocence. Au lieu de parler d'une manière si naturelle & si juste, elle appelle *Essex lâche*. Ce mot lâche n'est pas compatible avec *braver* : elle ne dit rien de ce qu'elle doit dire.

## LA DUCHESSE.

On est, sans doute à plaindre,  
 Quand on hait la rigueur, & qu'on s'y voit contraindre;  
 Mais si le comte osait, tout condamné qu'il est,  
 Plutôt que son pardon accepter son arrêt,  
 Au moins de ses desseins, sans le dernier supplice,  
 La prison vous pourrait...

ELIZABETH.

(i) Non, je veux qu'il fléchisse;

(i) Non, je veux qu'il fléchisse... Il faut qu'il cède. *Elizabeth* s'obstine toujours à cette seule idée qui ne paraît guère convenable; car lorsqu'il s'agit de la vie de ce qu'on aime, on sent bien d'autres alarmes. Voici ce qui a probablement engagé *Thomas Cornuille* à faire le fondement de sa pièce de cette persévérance de la reine à vouloir que le comte d'*Essex* s'humilie. Elle lui avait ôté précédemment toutes ses charges après sa mauvaise conduite en Irlande. Elle avait même poussé l'emportement honteux de la colère jusqu'à lui donner un soufflet. Le comte s'était retiré à la campagne; il avait demandé humblement pardon par écrit, & il disait dans sa lettre, qu'il était pénitent comme *Nabucodonosor* & qu'il mangeait du foin. La reine alors n'avait voulu que l'humilier, & il pouvait espérer son rétablissement. Ce fut alors qu'il imagina pouvoir profiter de la vieillesse de la reine pour soulever le peuple, qu'il crut qu'on pourrait faire venir d'*Ecosse* le roi *Jacques* successeur naturel

d'*Elizabeth*, & qu'il forma une conspiration aussi mal digérée que criminelle. Il fut pris précisément en flagrant délit, condamné & exécuté avec ses complices; il n'était plus alors question de fierté.

Cette scène de la duchesse d'*Irton* avec *Elizabeth*, a quelque ressemblance à celle d'*Atalide* avec *Roxane*. La duchesse avoue qu'elle est aimée du comte d'*Essex*, comme *Atalide* avoue qu'elle est aimée de *Bajazet*. La duchesse est plus vertueuse, mais moins intéressante; & ce qui ôte tout intérêt à cette scène de la duchesse avec la reine, c'est qu'on n'y parle que d'une intrigue passée, c'est que la reine a cessé dans les scènes précédentes de penser à cette prétendue *Suffolk* dont elle a cru le comte d'*Essex* amoureux; c'est qu'enfin la duchesse d'*Irton* étant mariée, *Elizabeth* ne peut plus être jalouse avec bienfaisance: mais surtout une jalousie d'*Elizabeth* à son âge ne peut être touchante. Il en faut toujours revenir là. C'est le grand vice du sujet. L'amour n'est fait ni pour les vieux, ni pour les vieilles.

Il y va de ma gloire, il faut qu'il cède.

LA DUCHESSE.

Hélas!

Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,  
Que voulant abaisser ce courage invincible,  
Vos efforts. . . .

ELIZABETH.

Ah! j'en fais un moyen infailible;  
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai;  
C'est le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai.  
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,  
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie;  
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés!  
O mon cœur! est-ce ainsi que vous me trahissez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand, mais je connais le comte;  
Il voudra. . .

ELIZABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,  
Je le fais; mais enfin je vaincrai sans effort,  
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.  
Il adore Suffolk, c'est elle qui l'engage  
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.  
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein,  
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main;  
Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle,  
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par-là seulement vous croyez le toucher,  
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.



De l'amour de Suffolk vainement alarmée,  
Vous la punîtes trop, il ne l'a point aimée;  
C'est moi seule, ce sont mes criminels appas,  
Qui surprirent son cœur que je n'attaquais pas.  
Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre  
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre;  
Confuse de ses vœux, j'eus beau lui résister,  
Comme l'amour se flatte, il voulu se flatter:  
Il crut que la pitié pourrait tout sur votre ame,  
Que le tems vous rendrait favorable à sa flamme;  
Et, quoiqu'enfin pour lui Suffolk fût sans appas,  
Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.  
Son exil étonna son amour téméraire;  
Mais si mon intérêt le força de se taire,  
Son cœur dont la contrainte irritait les desirs,  
Ne m'en donna pas moins ses plus ardens soupirs.  
Par moi, qui l'usurpai, vous en fûtes bannie;  
Je vous nuisis, madame, & je m'en suis punie.  
Pour vous rendre les vœux que j'osais détourner,  
On demanda ma main, je la voulus donner;  
Eloigné de la cour, il fut cette nouvelle,  
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,  
S'en fait suivre au palais dans le moment fatal  
Que l'hymen me livrait au pouvoir d'un rival;  
Il venait l'empêcher, & c'est ce qu'il vous cache.  
Voilà par où le crime à sa gloire s'attache;  
On traite de révolte un fier emportement;  
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.  
S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence,  
L'aveu que je vous fais prouve son innocence.  
Enfin, madame, enfin, par tout ce qui jamais

Put surprendre, toucher, enflammer vos souhaits,  
 Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,  
 Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,  
 Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner,  
 Ses juges à la mort l'ont osé condamner.  
 Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice  
 Qui, m'arrachant à lui, vous a rendu justice;  
 Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous  
 Contre un si cher coupable un peu moins de courroux.

ELIZABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,  
 Me dédaigne, me brave, & contraire à moi-même,  
 Je vous assurerais, en l'osant secourir,  
 La douceur d'être aimée, & de me voir souffrir?  
 Non, il faut qu'il périsse, & que je sois vengée;  
 Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée:  
 Il a trop mérité l'arrêt qui le punit;  
 Innocent ou coupable, il vous aime, il suffit.  
 S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire,  
 (k) Sur le crime apparent je sauverai ma gloire;

(k) *Sur le crime apparent je sauverai ma gloire, &c.* On voit assez quel est ici le défaut de style, & ce que c'est qu'une gloire sauvée sur un crime apparent. Mais pourquoi *Elizabeth* est-elle plus fâchée contre la dame prétendue d'*Irton* que contre la dame prétendue de *Suffolk*? Que lui importe d'être négligée pour l'une ou pour l'autre? elle n'est point aimée, cela doit lui suffire.

La fin de cette scène paraît belle; elle est passionnée & attendrissante. Il serait pourtant

à desirer qu'*Elizabeth* ne dit pas toujours la même chose; elle recommande tantôt à *Tilney*, tantôt à *Salsbury*, tantôt à *Irton* d'engager le comte d'*Essex* à n'être plus fier & à demander grace. C'est-là le seul sentiment dominant; c'est-là le seul nœud. Il ne tenait qu'à elle de pardonner, & alors il n'y avait plus de pièce.

On doit, autant qu'on le peut, donner aux personnages des sentimens qu'ils doivent nécessairement avoir dans la situation où ils se trouvent.

Et la raison d'état, en le privant du jour,  
Servira de prétexte à la raison d'amour.

LA DUCHESSE.

Juste ciel! vous pourriez-vous immoler sa vie?  
Je ne me repens point de vous avoir servie;  
Mais, hélas! qu'ai-je pu faire plus contre moi,  
Pour le rendre à sa reine, & rejeter sa foi?  
Tout parlait, m'assurait de son amour extrême;  
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même?

ELIZABETH.

Moins que vous; pour lui seul, quoi qu'il fût arrivé,  
Toujours tout mon amour se serait conservé.  
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,  
Point d'hymen; mais enfin je ne suis point aimée!  
Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout!  
Et, dans ce désespoir, qui peut tout, ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah! faites-lui paraître un cœur plus magnanime.  
Ma fèvre vertu lui doit-elle être un crime?  
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,  
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ELIZABETH.

J'ai tort, je le confesse; &, quoique je m'emporte,  
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.  
Ciel, qui me réservez à des malheurs sans fin,  
Il ne manquait donc plus à mon cruel destin,  
Que de ne souffrir pas, dans cette ardeur fatale,  
Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale!  
Ah, que de la vertu les charmes sont puissans!  
Duchesse, c'en est fait, qu'il vive, j'y consens.

Par un même intérêt, vous craignez, & je tremble.  
 Pour lui, contre lui-même, unissons-nous ensemble;  
 Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,  
 Toutes deux pour le voir; toutes deux pour l'aimer;  
 Un prix bien inégal nous en paira la peine.  
 Vous aurez tout son cœur, je n'aurai que sa haine;  
 Mais n'importe, il vivra, son crime est pardonné;  
 Je m'oppose à sa mort; mais l'arrêt est donné,  
 L'Angleterre le fait, la terre toute entière  
 D'une juste surprise en fera la matière.  
 Ma gloire dont toujours il s'est rendu l'appui,  
 Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.  
 Vous avez sur son cœur une entière puissance,  
 Allez, pour le foumettre, usez de violence?  
 Sauvez-le, sauvez-moi; dans le trouble où je suis,  
 M'en reposer sur vous est tout ce que je puis,

*Fin du troisième acte.*



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.  
 JE dois beaucoup, sans doute, au souci qui t'amène;  
 Mais enfin tu pouvais t'épargner cette peine.  
 Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,  
 (a) J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

TILNEY.  
 De cette fermeté souffrez que je vous blâme.

(a) *J'aime mieux le souffrir que de le mériter, &c.* Voilà donc le comte d'Essex qui proteste nettement de son innocence. *Elizabeth* dans cette supposition de l'auteur, est donc inexorable d'avoir fait condamner le comte : la duchesse d'Irton s'est donc très-mal conduite en n'éclaircissant pas la reine. Il est condamné sur de faux témoignages, & la reine qui l'adore ne s'est pas mise en peine de se faire rendre compte des pièces du procès, qu'on lui a dit vingt fois être fausses. Une telle négligence n'est pas naturelle : c'est un défaut capital. Faites toujours penser & dire à vos personnages ce qu'ils doivent dire &

penfer ; faites-les agir comme ils doivent agir. L'amour seul d'*Elizabeth*, dira-t-on, l'aura forcé à mettre *Essex* entre les mains de la justice. Mais ce même amour devait lui faire examiner un arrêt qu'on suppose injuste ; elle n'est pas assez furieuse d'amour pour qu'on l'excuse. *Essex* n'est pas assez passionné pour la duchesse ; la duchesse n'est pas assez passionnée pour lui. Tous les rôles paraissent manqués dans cette tragédie, & cependant elle a eu du succès. Quelle en est la raison ? je le répète, la situation des personnages, attendrissante par elle-même, & l'ignorance où le parterre a été longtemps.



Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,  
Quand il nous la faut voir par des arrêts sanglans,  
Dans son triste appareil approcher à pas lents. . .

LE COMTE.

Je ne le cèle point , je croyais que la reine  
A me sacrifier dût avoir quelque peine.  
Entrant dans le palais , sans peur d'être arrêté,  
J'en faisais pour ma vie un lieu de sûreté.  
Non qu'enfin , si mon sang a tant de quoi lui plaire,  
Je voye avec regret qu'on l'ose satisfaire ;  
Mais pour verser ce sang tant de fois répandu ,  
Peut-être un échafaut ne m'était-il pas dû.  
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire ;  
Elle veut l'obliger , j'ai regret à sa gloire ;  
J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi  
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.  
Le ciel m'en est témoin , jamais sujet fidèle  
N'eut pour sa souveraine un cœur si plein de zèle.  
Je l'ai fait éclater en cent & cent combats ;  
On aura beau le taire , ils ne le tairont pas.  
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,  
Du moins je méritais qu'elle eût soin de ma vie.  
Pour la voir contre moi si fièrement s'armer ,  
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.  
Le penchant fut toujours un mal inévitable,  
S'il entraîne le cœur , le sort en est coupable,  
Et toute autre , oubliant un si léger chagrin ,  
Ne m'aurait pas puni des fautes du destin.

T I L N E Y.

Vos froideurs , je l'avoue , ont irrité la reine ;

Mais daignez l'adoucir , & sa colère est vaine.  
 Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît ,  
 C'est vous-même , c'est vous , qui donnez votre arrêt ,  
 Par vous , dit-on , l'Irlande à l'attentat s'anime ;  
 Que le crime soit faux , il est connu pour crime ;  
 Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras ,  
 Sa gloire vaut au moins que vous fassiez un pas ,  
 Que vous. . .

## LE COMTE.

Ah ! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire ,  
 Pour garantir son nom d'une tache trop noire ,  
 Il est d'autres moyens où l'équité consent ,  
 Que de se relâcher à perdre un innocent.  
 On ose m'accuser ; que sa colère accable  
 Des témoins subornés qui me rendent coupable ;  
 Cécile les entend , & les a fuscités ,  
 Raleig leur a fourni toutes leurs faussetés.  
 Que Raleig , que Cécile , & ceux qui leur ressemblent ,  
 Ces infames fous qui tous les gens de biens tremblent ,  
 Par la main d'un bourreau , comme ils l'ont mérité ,  
 Lavent dans leur vil sang leur infidélité.  
 Alors , en répandant ce sang vraiment coupable ,  
 La reine aura fait rendre un arrêt équitable ;  
 Alors de sa rigueur le foudroyant éclat ,  
 Affermissant sa gloire , aura sauvé l'état ;  
 Mais sur moi , qui maintiens la grandeur souveraine ,  
 Du crime des méchants faire tomber la peine !  
 Souffrir que contre moi des écrits contrefaits. . .  
 Non , la postérité ne le croira jamais.  
 Jamais on ne pourra se mettre en la pensée ,  
 Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée

Ait laissé l'imposture en pouvoir d'accabler. . .  
 Mais la reine le voit , & le voit sans trembler :  
 Le péril de l'état n'a rien qui l'inquiète.  
 Je dois être content , puisqu'elle est satisfaite,  
 Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas  
 Qui lui coûte sa gloire, & ne l'étonne pas.

T I L N E Y.

Et ne l'étonne pas ! elle s'en désespère,  
 Blâme votre rigueur , condamne sa colère ;  
 Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend,  
 Un mot à prononcer vous coûterait-il tant ?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui sera rude,  
 Qu'elle s'accusera d'un peu d'ingratitude.  
 Je n'ai pas, on le fait, mérité mes malheurs ;  
 Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.  
 De ses tristes remords si ma perte est suivie,  
 Elle souffrirait plus à me laisser la vie.  
 Faible à vaincre ce cœur qui lui devient suspect,  
 Je ne pourrais pour elle avoir que du respect.  
 Tout rempli de l'objet qui s'en est rendu maître,  
 Si je suis criminel, je voudrais toujours l'être ;  
 Et, sans doute, il est mieux qu'en me privant du jour,  
 Sa haine, quoiqu'injuste, éteigne son amour,

T I L N E Y.

Quoi, je n'obtiens rien ?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine.

C'est assez.

TILNEY.

Mais enfin, que dirai-je à la reine ?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaut est prêt,  
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt ;  
Et, qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chère,  
Qui me fera bientôt cesser de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la trouver ; mais, encor une fois,  
Par ce que vous devez ...

LE COMTE.

Je fais ce que je dois.

Adieu. Puisque ma gloire à ton zèle s'oppose,  
De mes derniers momens souffre que je dispose ;  
Il m'en reste assez peu, pour me laisser au moins  
La triste liberté d'en jouir sans témoins.



SCÈNE II.

LE COMTE *seul.*

○ Fortune, (b) ô grandeur, dont l'amorce flatteuse  
 Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse,  
 De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit ?  
 Un long tems les amasse, un moment les détruit.  
 Tout ce que le destin le plus digne d'envie  
 Peut attacher de gloire à la plus belle vie,  
 J'ai pu me le promettre, & pour le mériter,  
 Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter;  
 Cependant aujourd'hui, se peut-il qu'on le croie ?  
 C'est sur un échafaut que la reine m'envoie.  
 C'est là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits . . .

(b) O fortune, &c. Cette scène, ce monologue est encore une des raisons du succès. Ces réflexions naturelles sur la fragilité des grandeurs humaines plaisent quoique faiblement écrites. Un grand seigneur

qu'on va mener à l'échafaut intéresse toujours le public; & la représentation de ces aventures sans aucun secours de la poésie, fait le même effet à-peu-près que la vérité même.





## SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

**H**E bien, (c) de ma faveur vous voyez les effets.  
 Ce fier comte d'Essex, dont la haute fortune  
 Attirait de flatteurs une foule importune,  
 Qui vît de son bonheur tout l'univers jaloux,  
 Abattu, condamné, le reconnaissez-vous ?  
 Des lâches, des méchans, victime infortunée,  
 J'ai bien, en un moment, changé de destinée !  
 Tout passe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,  
 Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurais pas cru.

SALSBURY.

Quoi que vous éprouviez que tout change, tout passe,  
 Rien ne change pour vous, si vous vous faites grace.  
 Je viens de voir la reine, & ce qu'elle m'a dit  
 Montre assez que pour vous l'amour toujours agit ;

(c) *Hé bien, de ma faveur vous voyez les effets.* Ce vers naturel devient sublime, parce que le comte d'Essex & Salsbury supposent tous deux que c'est en effet la faveur de la reine qui le conduit à la mort.

Le succès est encore ici dans la situation seule. Envain Thomas imite faiblement ces vers de son frère :

*Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune*

*D'un courtisan flatteur la présence importune.*

Envain il s'étend en lieux communs & vagues : *Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux, &c.* Envain il affaiblit le pathétique du moment par ces mauvais vers ; *Tout passe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu.* Le pathétique de la chose subsiste malgré lui, & le parler est touché.

(d) Votre seule fierté, qu'elle voudrait abattre,  
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.  
Contraignez-vous, un mot qui marque un cœur soumis  
Vous va mettre au-dessus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi! quand leur imposture indignement m'accable,  
Pour les justifier je me rendrai coupable?  
Et, par mon lâche aveu, l'univers étonné  
Apprendra qu'ils m'auront justement condamné?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence;  
Mais enfin elle cherche un aide à sa clémence.  
C'est votre reine, & quand pour fléchir son courroux  
Elle ne veut qu'un mot, le refuserez-vous?

LE COMTE.

Oui, puisqu'enfin ce mot rendrait ma honte extrême.  
J'ai vécu glorieux, & je mourrai de même;  
Toujours inébranlable, & dédaignant toujours  
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourez glorieux! Ah, ciel pouvez-vous croire  
Que sur un échafaut vous sauviez votre gloire?

(d) *Votre seule fierté qu'elle voudrait abattre.* Cette fierté de la reine qui lutte sans cesse contre la fierté d'Essex, est toujours le sujet de la tragédie. C'est une illusion qui ne laisse pas de plaire au public. Cependant si cette fierté seule agit, c'est un pur caprice de la part d'*Elizabeth* & du comte d'*Essex*. Je veux qu'il me demande pardon; je ne veux pas demander

pardon. Voilà la pièce. Il semble qu'alors le spectateur oublie qu'*Elizabeth* est extravagante, si elle veut qu'on lui demande pardon d'un crime imaginaire; qu'elle est injuste & barbare de ne pas examiner ce crime, avant d'exiger qu'on lui demande pardon. On oublie l'essentiel pour ne s'occuper que de ces sentimens de fierté qui séduisent presque toujours.

Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut . . .

LE COMTE.

(e) Le crime fait la honte , & non pas l'échafaut ;

Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate ,

Elle est lorsque je meurs pour une reine ingrate ,

Qui voulant oublier cent preuves de ma foi ,

(f) Ne mérita jamais un sujet tel que moi .

Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre ,

Sa rigueur me fait grace , & j'ai tort de m'en plaindre .

Après avoir perdu ce que j'aimais le mieux ,

Confus , désespéré , le jour m'est odieux .

A quoi me servirait cette vie importune ?

Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune ?

(g) Pour la seule duchesse il m'aurait été doux

(e) *Le crime fait la honte , & non pas l'échafaut.* Ce vers a passé en proverbe , & a été quelquefois cité à propos dans des occasions funestes .

(f) *Ne mérita jamais un sujet tel que moi.* Ou *Essex* est ici le fou le plus insolent , ou l'homme le plus innocent . Sûrement il n'est coupable dans la tragédie d'aucun des crimes dont on l'accuse . C'est ici un héros ; c'est un homme dont le destin de l'Angleterre a dépendu ; c'est l'appui d'*Elizabeth* . Elle est donc en ce cas une femme détestable , qui fait couper le cou au premier homme du pays , parce qu'il a aimé une autre femme qu'elle . Que deviennent alors ses irrésolutions , ses tendresses , ses remords , ses agitations ? Rien de tout cela ne doit être dans son caractère .

(g) *Pour la seule duchesse il*

*m'aurait été doux*

*De passer . . .*

Je ne relève point cette réticence à ce mot de *passer* , figure si mal à propos prodiguée . La réticence ne convient que quand on craint ou qu'on regrette d'achever ce qu'on a commencé . Le grand défaut , c'est que les amours du comte d'*Essex* & de la duchesse mariée à un autre , ont été trop légèrement touchés , ont à peine effleuré le cœur .

On ne voit pas non plus pourquoi le comte veut mourir sans être justifié , lui qui se croit entièrement innocent . On ne voit pas pourquoi étant calomnié par les prétendus faussaires , *Cécile* & *Raleg* , qu'il déteste , il n'instruit pas la reine du crime de faux qu'il leur impute . Comment se peut-il qu'un

De passer . . . Mais , hélas ! un autre est son époux ,  
 Un autre dont l'amour moins tendre , moins fidelle . . .  
 Mais elle doit savoir mon malheur , qu'en dit-elle ?  
 Me flattai-je en croyant qu'un reste d'amitié  
 Lui fera de mon sort prendre quelque pitié ?  
 Privé de son amour , pour moi si plein de charmes ,  
 Je voudrais bien du moins avoir part à ses larmes :  
 Cette austère vertu qui soutient son devoir ,  
 Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir ;  
 Cependant , contre moi quoi qu'elle ose entreprendre ,  
 Je les paie assez cher pour y pouvoir prétendre ,  
 Et l'on peut , sans se faire un trop honteux effort ,  
 Pleurer un malheureux dont on cause la mort.

S A L S B U R Y .

Quoi ! ce parfait amour , cette pure tendresse  
 Qui vous fit si long-tems vivre pour la duchesse ,  
 Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit souffrir ,  
 Ne vous arrache point ce dessein de mourir ?  
 Pour vous avoir aimé , voyez ce que lui coûte  
 Le cruel sacrifice . . .

homme si fier , pouvant d'un mot se venger des ennemis qui l'écrasent , néglige de dire ce mot ? Cela n'est pas dans la nature. Aime-t-il assez la duchesse d'Irton , est-il assez furieux , assez enivré de sa passion , pour déclarer qu'il aime mieux être décapité que de vivre sans elle ? Il aurait donc fallu lui donner dans la pièce toutes les fureurs de-l'amour qu'il n'a pas eues.

L'excès de la passion peut

excuser tout ; & si le comte d'Essex était un jeune homme comme le *Ladislas* de *Rotrou* ; toujours emporté par un amour violent , il ferait un très-grand effet. Il fait paraître au moins quelques touches , quelques nuances légères de ces grands traits nécessaires à la vraie tragédie , & par là il peut intéresser. C'est un crayon faible & peu correct ; mais c'est le crayon de ce qui affecte le plus le cœur humain.



## LE COMTE.

Elle m'aima , sans doute ;  
 Et sans la reine , hélas ! j'ai lieu de présumer  
 Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.  
 Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidèle  
 Peut attendre d'amour , je le sentis pour elle ;  
 Et peut-être mes soins , ma constance , ma foi ,  
 Méritaient les soupirs qu'elle a perdus pour moi ;  
 Nulle félicité n'eût égalé la nôtre ;  
 Le ciel y met obstacle , elle vit pour un autre ;  
 Un autre a tout le bien que je crus acquérir ,  
 L'hymen le rend heureux , c'est à moi de mourir.

## SALSBURY.

Ah ! si pour satisfaire à cette injuste envie ,  
 Il vous doit être doux d'abandonner la vie ,  
 Perdez-là , mais au moins que ce soit en héros ;  
 Allez de votre sang faire rougir les flots ,  
 Allez dans les combats où l'honneur vous appelle ,  
 Cherchez , suivez la gloire , & périssez pour elle.  
 C'est là qu'à vos pareils il est beau d'affronter  
 Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

## LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite.  
 J'irais seul défier la mort que je souhaite ,  
 Vers elle j'aurais beau m'avancer sans effroi ,  
 Je suis si malheureux , qu'elle fuirait de moi.  
 Puisqu'ici sûrement elle m'offre son aide ,  
 Pourquoi de mes malheurs différer le remède ?  
 Pourquoi , lâche & timide , arrêtant le courroux ...





SCÈNE IV.

SALSBURY, LE COMTE D'ESSEX, LA  
DUCHESSÉ, Suite de la duchesse.

VENEZ, (h) venez, madame, on a besoin de vous.  
Le comte veut périr ; raison, justice, gloire,  
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.  
Contre son désespoir si vous vous déclarez,  
Il cédera, sans doute, & vous triompherez.  
Désarmez sa fierté, la victoire est facile ;  
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,  
Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours,  
Et cours voir s'il n'est point ailleurs d'autres secours.

(h) Venez, venez, madame, on a besoin de vous. Un héros condamné, un ami qui le pleure, une maîtresse qui se désespère, forment un tableau bien touchant. Il y manque le coloris. Que cette scène eût été belle, si elle avait été bien traitée ! Préparez quand vous voulez toucher. N'interrompez jamais les assauts que vous livrez au cœur. Voilà le comte d'Essex qui veut mourir, parce qu'il ne peut vivre avec la duchesse d'Irton, il lui dit,

Mais vivre & voir sans cesse  
un rival odieux.

Ah, madame ! à ce nom je  
deviens furieux.

Ce sont là de bien mauvais vers, il est vrai. Il ne faut pas dire, je deviens furieux ; il faut faire voir qu'on l'est. Mais si cet Essex avait dans les pre-

mières actes parlé en effet avec fureur de ce rival odieux, s'il avait été furieux en effet ; si l'amour emporté & tragique avait déployé en lui tous les sentimens de cette passion fatale ; si la duchesse les avait partagés ; que de beautés alors, que d'intérêt, & que de larmes ! mais ce n'est que par manière d'acquit qu'ils parlent de leurs amours. Ne passez point ainsi d'un objet à un autre, si vous voulez toucher. Cette interruption est nécessaire dans l'histoire, admise dans le poème épique, dont la longueur exige de la variété ; réprouvée dans la tragédie, qui ne doit présenter qu'un objet, quoique résultant de plusieurs objets, qu'une passion dominante, qu'un intérêt principal. L'unité en tout y est une loi fondamentale.

## S C E N E V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX,  
Suite de la duchesse.

LE COMTE.  
**Q**UELLE gloire, madame, & combien doit l'envie  
 Se plaindre du bonheur des restes de ma vie,  
 Puisqu'avant que je meure, on me souffre en ce lieu  
 La douceur de vous voir & de vous dire adieu !  
 Le destin qui m'abat n'eût osé me poursuivre,  
 Si le ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.  
 Ce malheur me fait seul mériter le trépas,  
 Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas ;  
 Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puisse être,  
 Trop content si ma mort vous fait assez connaître  
 Que jusques à ce jour jamais cœur enflammé  
 N'avait, en se donnant, si fortement aimé.

## LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,  
 Je le connaîtrai mieux, quand tout à votre gloire  
 Dérobant votre tête à vos persécuteurs,  
 Vous vivrez redouçable à d'infames flatteurs.  
 C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite,  
 Que tremblant des périls, où mon malheur vous jette,  
 J'ose vous demander, dans un si juste effroi,  
 Que vous sauviez des jours que j'ai comptés à moi.  
 Douceur trop peu goûtée, & pour jamais finie !  
 J'en faisais vanité, le ciel m'en a punie.

Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler ,  
 Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours , il est vrai , l'excès de ma tendresse ,  
 En vous les consacrant , vous rendit la maîtresse :  
 Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu ,  
 Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.  
 Mais dans une disgrâce en mille maux fertile ,  
 Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile ?  
 Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux  
 Ne vous laissera plus regarder comme à vous ?  
 Je l'aimais pour vous seule , & votre hymen funeste  
 Pour prolonger ma vie , en a détruit le reste.  
 Ah , madame ! quel coup ! Si je ne puis souffrir  
 L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir ,  
 Ne dites point , hélas ! que j'ai l'ame trop fière ;  
 Vous m'avez à la mort condamné la première ;  
 Et refusant ma grace , amant infortuné ,  
 J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel , est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée ,  
 A vos seuls intérêts je me sois attachée ?  
 Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir ,  
 Voulez-vous triompher encor de mon devoir ?  
 Il chancelle , & je sens qu'en ses rudes alarmes ,  
 Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes ,  
 Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler ,  
 Auront pour vous fléchir plus de force à parler.  
 Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre ,  
 Si vous en profitez , je veux bien les répandre.

Par ces pleurs que peut-être en ce funeste jour,  
 Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,  
 Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte  
 Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte,  
 Enfin, par ces sermens tant de fois répétés,  
 De suivre aveuglément toutes mes volontés,  
 Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace.  
 Si vous êtes soumis, la reine vous fait grace ;  
 Sa bonté qu'elle est prête à vous faire éprouver,  
 Ne veut . . .

## LE COMTE.

Ah ! qui vous perd, n'a rien à conserver.  
 Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,  
 Si n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,  
 Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux  
 M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,  
 Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,  
 Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurais demandé grace ;  
 Mais vivre, & voir sans cesse un rival odieux . . .  
 Ah, madame ! à ce nom je deviens furieux ;  
 De quelque emportement si ma rage est suivie,  
 Il peut être permis à qui sort de la vie.

## LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie ? Ah ! si ce n'est pour vous,  
 Vivez pour vos amis, pour la reine, pour tous ;  
 Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne ;  
 Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

## LE COMTE.

Cessez en l'ordonnant, cessez de vous trahir,  
 Vous m'estimeriez moins, si j'osais obéir.

Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,  
 Mais je meurs innocent, & je vivrais coupable.  
 Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous lieux  
 Le triste accablement paraîtrait à vos yeux,  
 Je tâcherais d'ôter votre cœur, vos tendresses  
 A l'héureux . . . Mais pourquoi ces indignes faiblesses ?  
 Voyons, voyons, madame, accomplir sans effroi  
 Les ordres que le ciel a donnés contre moi.  
 S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,  
 Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie :  
 Tout le tems qu'à mes jours il avait destiné,  
 C'est vous, & mon pays, à qui je l'ai donné.  
 Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insigne,  
 M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,  
 Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi ;  
 Et mon ingrat pays est indigne de moi.  
 J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte :  
 Un jour, peut-être, un jour il connaîtra sa faute ;  
 Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir . . .





## SCENE VI.

LA DUCHESSE , LE COMTE D'ESSEX ,  
CROMMER , Gardes , Suites de la duchesse.

LE COMTE.  
MAIS, madame, il est tems que je songe à mourir :  
On s'avance, & je vois, sur ces tristes visages,  
De ce qu'on veut de moi de pressans témoignages.  
Partons, me voilà prêt. Adieu, madame, il faut,  
Pour contenter la reine aller sur l'échafaut.

LA DUCHESSE.  
Sur l'échafaut? Ah, ciel! quoi, pour toucher votre ame,  
La pitié . . . Soutiens-moi . . .

LE COMTE.  
Vous me plaiguez, madame?  
Veuille le juste ciel, pour prix de vos bontés,  
Vous combler & de gloire, & de prospérités,  
Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie,  
Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie!

( à une suivante de la duchesse. )

Avancez, je vous suis. Prenez soin de ses jours;  
L'état où je la laisse a besoin de secours.

*Fin du quatrième acte.*



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

É L I Z A B E T H , T I L N E Y .

ELIZABETH.  
L'APPROCHE de la mort n'a rien qui l'intimide ?  
Prêt à sentir le coup , il demeure intrépide ?  
(a) Et l'ingrat , dédaignant mes bontés pour appui ,  
Peut ne s'étonner pas , quand je tremble pour lui ?  
Ciel ! Mais en lui parlant , as-tu bien su lui peindre ,  
Et tout ce que je puis , & tout ce qu'il doit craindre ?  
Sait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent ?  
Que dit-il ?

T I L N E Y .  
Que toujours il vécut innocent ,  
Et que si l'imposture a pu se faire croire ,  
Il aime mieux périr , que de trahir sa gloire.

ELIZABETH.  
Aux dépens de la mienne , (b) il veut , le lâche , il veut

(a) Et l'ingrat , dédaignant mes bontés pour appui. Elle se plaint toujours & en mauvais vers , de cet ingrat qui dédaigne ses bontés pour appui , & qui ne veut pas demander pardon. C'est toujours le même sentiment sans aucune variété. Ce n'est pas là sans doute où l'unité est une perfection. Conservez

l'unité dans le caractère , mais variez - la par mille nuances , tantôt par des soupçons , par des craintes , par des espérances , par des réconciliations & des ruptures , tantôt par un incident qui donne à tout une face nouvelle.

(b) Il veut , le lâche. Elle appelle deux fois lâche cet homme si fier. Elle voulait , dit-

Montrer que sur sa reine il connaît ce qu'il peut.  
 De cent crimes nouveaux fut sa fierté suivie,  
 Il fait que mon amour prendra soin de ma vie.  
 Pour vaincre son orgueil prompte à tout employer,  
 Jusque sur l'échafaut je voulais l'envoyer,  
 Pour dernière espérance essayer le remède ;  
 Mais la honte est trop forte , il vaut mieux que je cède ,  
 Que sur moi , sur ma gloire , un changement si prompt  
 D'un arrêt mal donné fasse tomber l'affront.  
 Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même ,  
 Pour qui le conserver ? Pour la duchesse , il l'aime.

TILNEY.

La duchesse ?

ELIZABETH.

Oui , suffolk fut un nom emprunté ,  
 Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.  
 La duchesse l'aima , mais sans m'être infidelle ;  
 Son hymen l'a fait voir , je ne me plains point d'elle.  
 Ce fut pour l'empêcher que courant au palais ,  
 Jusques à la révolte il poussa ses projets.  
 Quoique l'emportement ne fût pas légitime ,  
 L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime ,  
 Et l'Irlandais par lui , dit-on , favorisé ,  
 L'a pu rendre suspect d'un accord supposé :  
 Il a des ennemis , l'imposture a ses ruses ,  
 Et quelquefois l'envie . . . Ah , faible , tu l'excuses !  
 Quand aucun attentat n'aurait noirci sa foi ,  
 Qu'il serait innocent , peut-il l'être pour toi ?

elle , pour se faire aimer l'en-  
 voyer à l'échaffaut , seulement  
 pour lui faire peur ; c'est là un

excellent moyen d'inspirer de  
 la tendresse . . .

(c) n'est-il pas , n'est-il pas ce sujet téméraire,  
 Qui faisant son malheur d'avoir trop su te plaire ,  
 S'obstine à préférer une honteuse fin ,  
 Aux honneurs dont ta flamme eût comblé son destin ?  
 C'en est trop , puisqu'il aime à périr , qu'il périsse.

S C E N E II.

ÉLIZABETH , TILNEY , LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH ! grace pour le comte, on le mène au supplice.

ÉLIZABETH.

Au supplice ?

LA DUCHESSE.

Oui, madame, & je crains bien, hélas !

Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ÉLIZABETH à *Tilney*.

Qu'on l'empêche, cours, vole, & fais qu'on le ramène.  
 Je veux, je veux qu'il vive.

(c) *N'est-il pas , n'est-il pas ,  
 ce sujet téméraire*

*Qui s'obstine à préférer une  
 honteuse fin*

*Aux honneurs dont sa reine  
 eût comblé son destin ?*

Que le mot propre est nécessaire ! & que sans lui tout languit ou révolte ! Peut-on appeler sujet téméraire un homme qui ne peut avoir de l'amour pour une vieille reine ? Le

dégout est-il une témérité ? *Essex* est téméraire d'ailleurs , mais non pas en amour , non pas parce qu'il aime mieux mourir que d'aimer la reine. Ces répétitions, *n'est-il pas , n'est-il pas*, ne doivent être employées que bien rarement , & dans les cas où la passion effrénée s'occupe de quelque grande image.

## SCENE III.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

ELIZABETH.

ENFIN, superbe reine,  
 Son invincible orgueil te réduit à céder ;  
 Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder !  
 Il vivra, sans qu'il doive à la moindre prière  
 Ces jours qu'il n'employa qu'à te rendre moins fière,  
 Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement  
 Où te porte un amour qu'il brave impunément.  
 Tu n'es plus cette reine autrefois grande, auguste.  
 (d) Ton cœur s'est fait esclave ; obéis, il est juste.  
 Cessez de soupirer, duchesse, je me rends.  
 Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garans.  
 C'est fait, je lui pardonne ?

LA DUCHESSE.

Ah ! que je crains, madame,  
 Que son malheur trop tard n'ait attendri votre ame !  
 Une secrete horreur me le fait pressentir.  
 J'étais dans la prison, d'où je l'ai vu sortir ;

LA

(d) *Ton cœur s'est fait esclave ; obéis, il est juste.* Ce vers est parfait, & ce retour de l'indignation à la clémence est bien naturel. C'est une belle péripétie, une belle fin de tragédie, quand on

passé de la crainte à la pitié, de la rigueur au pardon, & qu'en suite on retombe par un accident nouveau, mais vraisemblable, dans l'abyme dont on vient de sortir.



La douleur qui des sens m'avait ôté l'usage,  
 M'a du tems près de vous fait perdre l'avantage ;  
 Et ce qui doit surtout augmenter mon souci,  
 J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.  
 De votre cabinet, quand je me suis montrée,  
 Il a presque voulu me défendre l'entrée.  
 Sans doute il n'était là qu'afin de détourner  
 Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.  
 Il hait le comte, & prête au parti qui l'accable,  
 Contre ce malheureux un secours redoutable.  
 On vous aura surprise, & tel est de mon sort . . .

ELIZABETH.

Ah ! si ses ennemis avaient hâté sa mort,  
 Il n'est ressentiment, ni vengeance assez prompte  
 Qui me pût . . .



## S C E N E I V.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.  
C É C I L E.

ÉLIZABETH.  
APPROCHEZ. Qu'avez-vous fait du comte ?

On le mène à la mort, m'a-t-on dit.

C É C I L E.

Son trépas

Importe à votre gloire ainsi qu'à vos états ;  
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine  
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ÉLIZABETH.

Ah ! je commence à voir que mon seul intérêt  
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.

Quoi ! l'on fait que tremblante à souffrir qu'on le donne,  
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne.

C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter ;

(e) Et, sans que je le signe, on l'ose exécuter ?

(e) *Et sans que je le signe on l'ose exécuter.* C'est ce qui peut arriver en France, où les cours de justice sont en possession depuis long-tems de faire exécuter les citoyens, sans en avertir le souverain, selon l'ancien usage qui subsiste encore dans presque toute l'Europe ; mais c'est ce qui n'arrive jamais en Angleterre ; il faut absolument ce qu'on appelle le *death warrant*, la *garantie de mort*.

La signature du monarque est indispensable, & il n'y a pas un seul exemple du contraire ; excepté dans les tems de trouble où le souverain n'était pas reconnu. C'est un fait public, qu'*Elizabeth* signa l'arrêt rendu par les pairs contre le comte d'*Essex*. Le droit de la fiction ne s'étend pas jusqu'à contredire sur le théâtre les loix d'une nation si voisine de nous ; & surtout la loi la plus sage, la plus

T A B L E

D E S

P I É C E S

Contenues dans ce huitième volume.

<b>P</b> R É F A C E de l'éditeur. . . . .	Page	3
<i>Préface de Corneille au lecteur.</i> . . . .		16
<i>Acteurs.</i> . . . . .		18
<b>P</b> U L C H É R I E , tragédie. . . . .		19
<i>Préface de l'éditeur.</i> . . . . .		105
<i>Avertissement de Pierre Corneille.</i> . . . .		111
<i>Acteurs.</i> . . . . .		112
<b>S</b> U R É N A , général des Parthes , tra- gédie. . . . .		113
<i>Préface de l'éditeur.</i> . . . . .		197
<i>Acteurs.</i> . . . . .		200
<b>A</b> R I A N E , tragédie. . . . .		201

ij TABLE DES PIÉCES.

---

<i>Préface de l'éditeur.</i> . . . . .	297
<i>Au lecteur.</i> . . . . .	302
<i>Acteurs.</i> . . . . .	304
LE COMTE D'ESSEX, <i>tragédie.</i>	305
<i>Avis de l'Editeur.</i> . . . . .	396

*Fin de la table des pièces.*

SCÈNE V.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

D

 UCHESSE, on m'a trompée, & mon ame interdite  
 Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.  
 Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.  
 Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,  
 L'arrêt si tôt rendu, cette peine si prompte,  
 Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du comte,  
 Et pour joindre à mes maux un tourment infini,  
 Peut-être je l'apprends après qu'il est puni.  
 Durs, mais trop vains remords ! Pour commencer ma peine,  
 Traitez-moi de rivale, & croyez votre haine ;  
 Condamnez, détestez ma barbare rigueur ;  
 Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur ;  
 Et mes jaloux transports favorisant l'envie,  
 Peut-être encor, hélas, vous coûteront sa vie !





## SCENE VI.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

O UOI, déjà de retour? as-tu tout arrêté?  
A-t-on reçu mon ordre? est-il exécuté?

TILNEY.

Madame. . .

ÉLIZABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.  
Qu'est-ce donc? qu'a-t-on fait?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ÉLIZABETH.

Par tes larmes! Je crains le plus grand des malheurs.  
Ma flamme t'est connue, & tu verses des pleurs!  
Aurait-t-on, quand l'amour veut que le comte obtienne...  
Ne m'apprends point sa mort, si tu ne veux la mienne.  
Mais d'une ame égarée inutile transport!  
C'en fera fait, sans doute.

TILNEY.

Oui, madame.

ÉLIZABETH.

Il est mort?

Et tu l'as pu souffrir?

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes,

Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête ;  
 S'il arrive trop tard, on pira de sa tête ;  
 Et de l'injure faite à ma gloire, à l'état,  
 (f) D'autre fang, mais plus vil, expiera l'attentat.

humaine, qui laisse à la clémence le tems de désarmer la sévérité & quelquefois l'injustice.

(f) *D'autre fang, mais plus vil, expiera l'attentat, &c.* Le fang de *Cecile* n'était point vil ; mais enfin on peut le supposer, & la faute est légère. Cette injure faite à la mémoire d'un très-grand ministre peut se pardonner. Il est permis à l'auteur de représenter *Elisabeth* égarée, qui permet tout à sa douleur. C'est à-peu-près la situation d'*Hermione* qui a demandé vengeance, & qui est au désespoir d'être vengée. Mais que cette imitation est faible ! qu'elle est dépourvue de passion, d'éloquence & de génie ! Tout est animé dans le cinquième acte, où *Racine* présente *Hermione* furieuse d'avoir été obéie. Tout est languissant dans *Elizabeth*. Il n'y a rien de plus sublime & de plus passionné tout ensemble que la réponse d'*Hermione*, *Qui te l'a dit ?* Aussi *Hermione* a-t-elle été vivement agitée d'amour, de jalousie & de colère pendant toute la pièce. *Elizabeth* a été un peu froide. Sans cette chaleur que la seule nature donne aux véritables poètes, il n'y a point de bonne tragédie.

Tout ce qu'on peut dire de l'*Essex* de *Thomas Corneille*, c'est que la pièce est médiocre, & par l'intrigue, & par le style ;

mais il y a quelque intérêt, quelques vers heureux ; & on l'a jouée long-tems sur le même théâtre où l'on représentait *Cinna* & *Andromaque*. Les acteurs, & surtout ceux de province, aimaient à faire le rôle du comte d'*Essex*, à paraître avec une jarretière brodée au-dessous du genou, & un grand ruban bleuen bandoulière. Le comte d'*Essex* donné pour un héros du premier ordre, persécuté par l'envie, ne laisse pas d'en imposer. Enfin le nombre des bonnes tragédies est si petit chez toutes les nations du monde, que celles qui ne sont pas absolument mauvaises attirent toujours des spectateurs quand de bons acteurs les font valoir.

On a fait environ mille tragédies depuis *Mairet* & *Rotrou*. Combien en est-il resté qui puissent avoir le sceau de l'immortalité, & qu'on puisse citer comme des modèles ? il n'y en a pas une vingtaine. Nous avons une collection intitulée, *Recueil des meilleures pièces de théâtre, en douze volumes* : & dans ce recueil on ne trouve que le seul *Venceslas* qu'on représente encore, en faveur de la première scène, & du quatrième acte, qui sont en effet de très-beaux morceaux.

Tant de pièces, ou refusées au théâtre depuis cent ans, ou qui n'y ont paru qu'une ou deux

C E C I L E.

Cette-perte pour vous sera d'abord amère ;  
Mais vous verrez bientôt qu'elle était nécessaire.

E L I Z A B E T H.

Qu'elle était nécessaire ! Otez-vous de mes yeux,  
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.  
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre.  
Le comte par sa mort vous laisse tout à craindre ;  
Tremblez pour votre sang, si l'on répand le sien.

C E C I L E.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,  
Madame ; & quand le tems vous aura fait connaître  
Qu'en punissant le comte, on n'a puni qu'un traître,  
Qu'un sujet infidèle . . .

E L I Z A B E T H.

Il l'était moins que toi,  
Qui t'armant contre lui, t'es armé contre moi.  
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise.  
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise ;  
Tu m'en feras raison.

C E C I L E.

Ces violens éclats . . .

E L I Z A B E T H.

Va, fors de ma présence, & ne replique pas.

fois, ou qui n'ont point été imprimées, ou qui l'ayant été sont oubliées, prouvent assez la prodigieuse difficulté de cet art.

Il faut rassembler dans un même lieu, dans une même journée, des hommes & des femmes au-dessus du commun, qui par des intérêts divers concourent à un

même intérêt, à une même action. Il faut intéresser des spectateurs de tout rang & de tout âge, depuis la première scène jusqu'à la dernière ; tout doit être écrit en vers sans qu'on puisse s'en permettre ni de durs, ni de plats, ni de forcés, ni d'obscurs.

Me faisant avertir de ce qui s'est passé,  
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas, qui l'eût pensé ?

Jamais effet si prompt ne suivit la menace.  
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace,  
J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds  
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez,  
Quand mille cris confus nous font un sûr indice  
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.  
Je dépêche aussi-tôt vers vous de tous côtés.

ELIZABETH.

Ah ! le lâche Coban les a tous arrêtés.  
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connaître,  
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,  
J'avance, & cours vers lui d'un pas précipité.  
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté.  
Il me voit, il m'embrasse, & sans que rien l'étonne,  
*Quoiqu'à tort, me dit-il, la reine me soupçonne ;  
Voyez-la de ma part, & lui faites savoir  
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,  
Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,  
Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.  
Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,  
En courant à la mort, ce sont eux que je fuis ;  
Et s'il m'en peut rester, quand je l'aurai soufferte,  
C'est de voir que déjà triomphant de ma perte,  
Mes lâches ennemis lui feront éprouver. . .*

On ne lui donne pas le loisir d'achever,  
 On veut sur l'échafaud qu'il paraisse ; il y monte ;  
 Comme il se dit sans crime, il y paraît sans honte ;  
 Et saluant le peuple , il le voit tout en pleurs  
 Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.  
 Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère,  
 Tant que vous ayez su ce que l'on ose faire.  
 Je pousse mille cris pour me faire écouter ;  
 Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.  
 Il se met à genoux déjà le fer s'apprête ;  
 D'un visage intrépide il présente sa tête,  
 Qui du tronc séparée. . .

ELIZABETH.

Ah ! ne dites plus rien :

Je le sens, son trépas sera suivi du mien.  
 Fière de tant d'honneurs, (g) c'est par lui que je règne ;  
 C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne ;  
 Par lui, par sa valeur, ou tremblans, ou défaits, (h)  
 Les plus grands potentats m'ont demandé la paix,  
 Et j'ai pu me résoudre. . . Ah, remords inutile ?  
 Il meurt, & par toi seule, ô reine trop facile !  
 Après que tu dois tout à ses fameux exploits,

(g) *C'est par lui que je règne.* Rien ne prouve mieux l'ignorance où le public était alors de l'histoire de ses voisins. Il ne serait pas permis aujourd'hui de dire qu'Elizabeth régnait par le comte d'Essex, qui venait de laisser détruire honteusement en Irlande la seule armée qu'on lui eût jamais confiée.

(h) Il n'y a guère rien de

plus mauvais que la dernière tirade d'Elizabeth. *Les plus grands potentats par Essex tremblans, lui ont demandé la paix, après qu'elle doit tout à ses fameux exploits. Qui eût jamais pensé qu'il dût mourir sur un échafaud ! quel revers !* On voit assez que ces froides réflexions font tout languir ; mais le dernier vers est fort beau, parce qu'il est touchant & passionné.



J'ai couru ; mais partout je n'ai vu que des larmes.  
Ses ennemis, madame, ont tout précipité :  
Déjà ce triste arrêt était exécuté ;  
Et sa perte si dure à votre ame affligée ,  
Permise malgré vous , ne peut qu'être vengée.

E L I Z A B E T H.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.  
Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout.  
Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire  
Peut-être avancera la mort que je desire.

L A D U C H E S S E.

Je cède à la douleur, je ne puis le céler ;  
Mais mon cruel devoir me défend de parler ;  
Et comme il m'est honteux de montrer par mes larmes  
Qu'en vain de mon amour il combattait les charmes ,  
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups ,  
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.



## SCENE VII.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.  
**L**E comte ne vit plus! O reine, injuste reine!  
 Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?  
 Non, le plus fier tyran, par le sang affermi. . .

## SCENE DERNIERE.

ÉLIZABETH, SALSBURY, TILNEY,

ELIZABETH.  
**H**É bien, c'en est donc fait? Vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le comte  
 Le plus grand. . .

ELIZABETH.

Je le fais, &amp; le fais à ma honte.

Mais si vous avez cru que je voulais sa mort,  
 Vous avez de mon cœur mal connu le transport.  
 Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie  
 Il fallait tout oser, vous m'auriez bien servie.  
 Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté  
 Mendiait pour ma gloire un peu de sûreté?  
 Votre faible amitié ne l'a pas entendue,  
 Vous l'avez laissé faire, & vous m'avez perdue.

De son sang pour l'état répandu tant de fois,  
 Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste  
 Dût sur un échafaud faire verser le reste ?  
 Sur un échafaud ! ciel ! quelle horreur ! quel revers !  
 Allons , comte , & du moins aux yeux de l'univers  
 Faisons que d'un infame & rigoureux supplice  
 Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.  
 Si le ciel à mes vœux peut se laisser toucher ,  
 Vous n'aurez pas long-tems à me la reprocher.

*Fin du cinquième & dernier acte.*



## A V I S.

SI les hommes ne songeaient qu'à perfectionner leur goût & leur raison par les livres, les bibliothèques seraient moins nombreuses & plus utiles; mais on veut avoir tout ce qu'on a écrit sur une matière, & tout ce qu'un homme célèbre a écrit de mauvais comme de bon; dût-on ne le jamais lire.

Cette espèce d'intempérance dans ceux qui recherchent les livres, est plus pardonnable à l'égard de *Pierre Corneille* que de tout autre. Ses comédies qu'on a rejetées à la fin de cette édition, sont à la vérité indignes de notre siècle; mais elles furent long-tems ce qu'il y avait de moins mauvais en ce genre, tant nous étions loin d'avoir la plus légère connaissance des beaux-arts. *Pierre Corneille* ouvrit la carrière du comique, & même de l'opera, comme nous l'avons remarqué. On verra dans ces comédies, qu'on ne joue plus depuis *Molière*, des vers quelquefois très-bien faits, & des étincelles de génie qui faisaient voir combien l'auteur était au-dessus de son siècle.

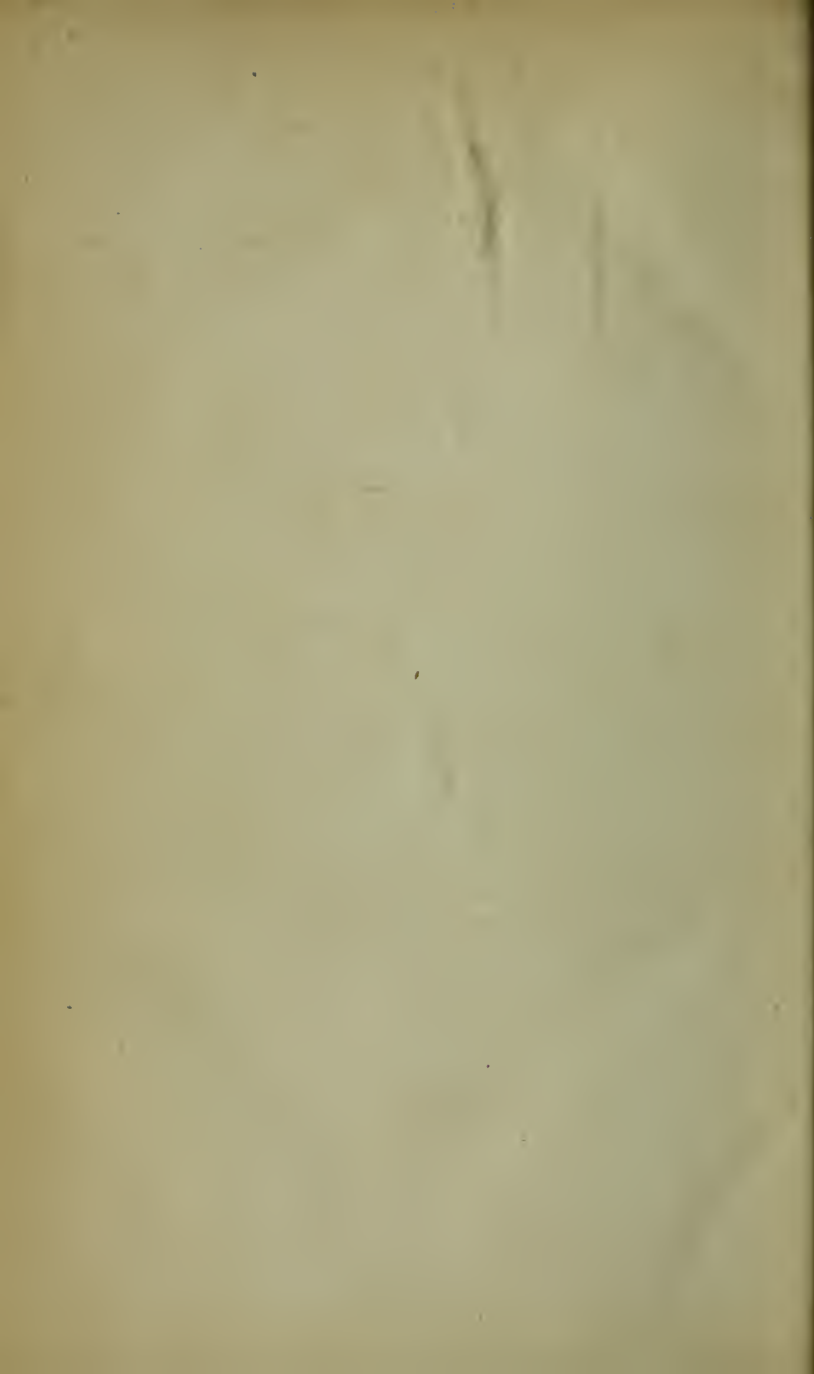
*Fin du tome huitième.*

















Rare  
Book  
Room



